

BYZANTINO BULGARICA

IV

Académie Bulgare des sciences

BYZANTINO
BULGARICA
IV

Académie Bulgare des sciences

ACADÉMIE
BULGARE DES SCIENCES
INSTITUT D'HISTOIRE

UNIVERSITÉ DE SOFIA
FACULTÉ D'HISTOIRE

BYZANTINO BULGARICA IV

SOFIA • 1973

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE BULGARE DES SCIENCES

COMITÉ DE RÉDACTION

*D. Angelov (rédacteur en chef), Iv. Dujčev, G. Cankova-Petkova
(secrétaire de la rédaction), P. Tiščev (secrétaire de la rédaction),
Str. Lišev, B. Primov*

SOMMAIRE

I. Articles

D. Angelov — Quelques problèmes de la nationalité bulgare au IX ^e —X ^e s. La langue et la prise de conscience	9
G. Cankova-Petkova — Contribution au sujet de la conversion des Bulgares au christianisme	21
Я. Н. Любарский — К биографии Иоанна Мавропода	41
St. Bojadžiev — Une église cruciforme à cinq nefs à Preslav	53
B. St. Angelov — Deux contributions à l'histoire de la culture médiévale bulgare	75

II. Communications

V. Gjuselev — Bulgarien und die Balkanhalbinsel in den geographischen Vorstellungen des angelsächsischen Königs Alfred der Grosse (871—901)	91
Я. Н. Щапов, Ю. К. Бегунов — О завершении издания текста Древнеславянской Кормчей в XIV титулах без толкований	105
Iv. Božilov — Zur Geschichte des Fürstentums Vidin	113
M. Petrova — Leben und Kultur der nördlichen nomadisierenden Viehzüchter nach Mitteilungen von Wilhelm de Rubruck	121
P. Koledarov — Traditions of Antiquity and the Middle Ages in the Regional Nomenclature in the Modern Map of the Balkans	145
Zdr. Pljakov — Die Stadt Sandanski und das Gebiet von Melnik und Sandanski im Mittelalter	175
Jord. Nikolov — Sur la participation du patriarche de Constantinople Joseph II aux réunions de concile de Constance	203
T. Gerasimov — Des fausses hyperpères de Jean V et Manuel II Paléologue	213
Jord. Juroukova — Un sceau d'Irène Synadènos	221

III. Sources et matériaux

Л. В. Горина — Материалы дневника Антона Барбери по истории Болгарии и Византии в XIV в.	229
D. Vasileva — La Basilique du Cerf	253
D. Panajotova — Les portraits des donateurs et l'ornement sur les fresques de l'église de Dolna Kamenica	275
М. Йонов — Путевые заметки Якоба фон Бетцека о болгарских землях XVI века	295

IV. Revues et comptes-rendus

Joh. Irmscher — Byzantinistik und Wissenschaft vom christlichen Orient	321
Joh. Koder — Die Entwicklung der Byzantinistik in Österreich nach dem Zweiten Weltkrieg	325
P. Tivčev — D. Anguélov, Le bogomilisme en Bulgarie	333

Str. Lischev — Die Konzeption von Prof. B. Grafenauer über die Ethnogenese der Balkanslawen	345
D. Kosev — Acad. Iv. Snegarov	355
D. Anguélov, Jord. Nikolov — L'académicien Ivan Snegarov, byzantiniste et historien de l'Eglise orthodox (1883—1971)	359

V. Bibliographie

L. Kirkova, M. Petrova	369
----------------------------------	-----

BYZANTINO BULGARICA, IV

*

Худ. редактор *Д. Донков*
Техн. редактор *М. Банкова*
Коректор *Цв. Хантова*

*

Изд. индекс 4835
Дадена за набор на 22. XI. 1972 г.
Подписана за печат на 14. III. 1973 г.
Формат 71/100/16 Тираж 1000. ЛГ II/6
Печ. коли 25,63 Изд. коли 30,50
Цена 4,27 лв.

*

Набрана и отпечатана в Печатницата на Издателството на БАН
София 13, ул. 36
Поръчка № 71

I. Articles

QUELQUES PROBLÈMES DE LA NATIONALITÉ BULGARE AU IX^e—X^e s. LA LANGUE ET LA PRISE DE CONSCIENCE

D. Angelov

La nationalité bulgare s'est définitivement consolidée vers la fin du IX^e et le début du X^e s. Sa formation est l'aboutissement d'un long processus continu et complexe d'assimilation qui s'est étendu des siècles durant et dans lequel se sont enchevêtrés et ont agi des facteurs d'ordre social, économique, démographique, politique et culturel.¹ Le rôle décisif dans ce processus ethnogénétique revient à l'Etat slavo-bulgare fondé en 680—681. Il a peu à peu réuni dans ses limites toutes les tribus slaves du „groupe bulgare“ de Mésie, de Thrace et de Macédoine. Parmi les facteurs importants apparus par la suite qui agirent dans le même sens on doit mentionner le développement économique important de l'Etat slavo-bulgare au IX^e s., l'établissement de rapports féodaux, la conversion au christianisme et la création de l'écriture slave. Tout ceci contribua à la formation de la nationalité bulgare en une nouvelle communauté historique, ethnique, linguistique et culturelle due à l'assimilation des Thraces par la masse slave, au groupement des nombreuses tribus slaves en un tout, enfin à la fusion des Slaves et des Protobulgares. Les traits caractéristiques de la nationalité bulgare apparue ainsi sont: *une langue commune, une conscience nationale unifiée, et dans ses grandes lignes, une même culture matérielle et spirituelle.*

On sait que la langue commune de la nation bulgare apparue à la fin du IX^e s. était *la langue slave*. Elle s'est imposée à l'ensemble de la population du pays comme langue parlée et littéraire tout à la fois. Comme *langue parlée* le slave était par ses particularités phonétiques et syntaxiques, ainsi que par son vocabulaire, la même dans toutes les régions de la Bulgarie. Elle s'est formée au cours de la fusion graduelle des différentes tribus slaves du „groupe bulgare“ de Mésie, de Thrace et de Macédoine chez lesquelles certaines distinctions dialectales existant entre elles et caractéristiques de la période de morcellement tribal avaient disparu. Certes, les particularités régionales dialectales n'avaient pas été totalement supprimées, et étaient d'une manière générale insignifiantes sans toutefois rompre l'unité de caractère de la langue slave en usage dans les campagnes et les villes depuis les rives du Danube à la mer Egée et de la mer Noire à l'Albanie actuelle.²

¹ Cf. Д. Ангелов, Възникване и утвърдяване на българската народност, Ист. пр., XXVII, fasc. 2, p. 35 sq.

² Cf. К. Мирчев, Историческа граматика на българския език, Sofia 1963 p. 4; Ст. Стойков, Българска диалектология, p. 30 sq.

Le fait que la langue slave parlée était la même dans toutes les contrées du pays, que les différences dialectales étaient insignifiantes avait facilité l'apparition en Bulgarie d'une *langue littéraire* commune qui s'était rapidement répandue. A la base de cette langue se trouve le dialecte des tribus slaves de la Macédoine du Sud (autour de Salonique) parlé par les frères Cyrille et Méthode; c'est le dialecte dans lequel les premières traductions de livres grecs furent réalisées.³ Le dialecte de Salonique était très proche à cette époque non seulement des parlers des autres contrées de Macédoine, mais aussi de ceux de Thrace et de Mésie. La littérature slave éclore grâce à l'activité des frères Cyrille et Méthode et de leurs disciples en Bulgarie était accessible à tous les habitants de cette aire. Les livres slaves pouvaient être lus et compris, tant par les élèves de Clément de l'Ecole d'Ohrid, que par ceux de l'Ecole de Naum de Preslav. On écrivait partout dans une langue commune „словѣньскъ ѱязыкъ“, qui était en même temps la langue liturgique, littéraire et officielle de l'Etat. C'était la langue de toute la population du pays, sa propre langue (свой ѱязыкъ, comme la nommait l'ancien écrivain bulgare — Jean l'Exarque).⁴ C'était le liant de la jeune nation bulgare qui faisait de rapides progrès dans le domaine de l'instruction et de la culture.

Par son aspect général le slave à la fin du IX^e et au début du X^e s. se présente comme une langue à un stade relativement arriéré de développement. Comme il apparaît des monuments littéraires parvenus jusqu'à nous c'est une langue entièrement synthétique qui a conservé les formes flexionnelles des déclinaisons, ainsi que le mode indéterminé de l'infinitif. Du point de vue phonétique elle ne se distingue pas beaucoup de sa forme antérieure à l'état écrit (soit le VI—IX^e s.). Les voyelles *ѣ* et *ѣ* propres à la langue slave y subsistent en faible posture. On y trouve encore la distinction entre les sonores *р* et *ѣ* dures et mouillées nuancées différemment. La voyelle *ѣ* continue d'avoir le caractère d'une voyelle ouverte. La nasalité reste inchangée, c. à. d. la prononciation des sons *ѣ* et *ѣ* respectivement comme *он*

³ Cf. Б. Цонев, Кои новобългарски говори стоят най-близо до старобългарски в лексикално отношение (СПБан, № XI, кл. ист. фил. и фил. общ.), Sofia, 1915, pp. 3—32. L'auteur relève certains parallèles dont il ressort qu'à la base de l'ancienne langue littéraire bulgare se trouvent surtout les parlers du Sud-Ouest, soit des parlers proches du dialecte de Salonique utilisé par Cyrille et Méthode. V. aussi К. Мирчев, Историческа граматика, p. 47 sq. Selon И. Гълъбов, Езикови аспекти на Кирилometодиевото дело (Хиляда и сто години славянска писменост 863—1963 г.), Sofia, 1963, p. 221 sq., la langue de Cyrille et Méthode avait été édifée sur un dialecte du type de celui des Rhodopes. Ce point de vue ne saurait être admis si on considère que Cyrille et Méthode étaient attachés par leur langue et leur origine aux contrées slaves de la région de Salonique et non pas à celles des Rhodopes. Toutefois, le fait que les dialectes des Rhodopes ont un vocabulaire où l'on trouve une similitude avec l'ancienne langue littéraire de Cyrille et Méthode montre nettement combien étaient proches en réalité les parlers de la population slave de Macédoine et de Thrace pendant le Moyen Age. Dans ce sens l'article de I. Gălăbov vient appuyer la thèse de l'unité de caractère de la langue slave littéraire et parlée en Bulgarie au IX—X^e s. et combien étaient insignifiantes les différences dialectales dans les différentes contrées du pays.

⁴ Cf. le prologue de Jean l'Exarque avec la traduction qu'il a faite de l'ouvrage du théologien byzantin Jean de Damas „Небеса“ dans la christomatie de l'ancienne littérature bulgare, Sofia, 1967, p. 66 (texte en vieux bulgare), p. 68 (traduction en bulgare moderne).

(one) et *ен* (ene). Les combinaisons de *шт* et *ѡж* obtenues des pré-slaves *tj* et *dj* sont également inchangées.⁵

Indépendamment du caractère conservateur et ancien de la langue littéraire slave on peut y apercevoir un certain nombre de changements intervenus graduellement et une évolution tant sur le plan phonétique que morphologique. Ainsi par exemple au cours du X^e et pendant le XI^e s. les voyelles *ѡ/ѡ* commencent à disparaître. L'épenthèse du *л* est plus limitée. On observe une hésitation dans l'emploi du vocatif, une confusion apparaît pour les noms à base de *о* et *у*, les temps aoristes simples sont limités, on diminue l'emploi du supin, etc. Ces modifications sont intervenues surtout dans les ouvrages laïques, alors que dans les textes liturgiques et ecclésiastiques le conservatisme en ce qui concerne la langue est beaucoup plus fort et les formes anciennes ont mieux résisté. A cet égard on pourrait mentionner le célèbre ouvrage de Jean l'Exarque — l'Hexameron (*Šestodnev*) — qui est le premier livre bulgare consacré aux sciences naturelles et à la philosophie. On y trouve déjà certaines formes assez nettement exprimées d'article déterminé peu usuelles dans les livres liturgiques ou ecclésiastiques de cette époque.⁶ L'un des meilleurs connaisseurs de l'histoire de la langue bulgare — K. Mirčev — relève à juste raison qu'au X^e s. en même temps que des formes anciennes d'une langue d'église conservative s'est développée une langue littéraire qui „a permis d'accéder dans une plus large mesure aux innovations linguistiques et qui s'est détachée progressivement de la langue liturgique héritée des frères de Salonique préservée jalousement au cours des siècles de tous changements plus importants“. Toutefois ces distinctions ne sauraient aucunement rompre l'unité de caractère de la langue littéraire slave sur le plan phonétique, morphologique, syntaxique et lexical, utilisés en Bulgarie à la fin du IX^e s. et pendant la première moitié du X^e s., tant par les hommes de lettres et les écrivains de l'Ecole d'Ohrid que par ceux de l'Ecole de Preslav.

La nation bulgare par l'éclosion et la diffusion d'une langue commune slave — parlée et écrite — s'est édifiée comme une nation *slave* avec un propre sens slave, avec sa culture matérielle et spirituelle spécifique proche et apparentée aux cultures des autres peuples slaves. C'était en l'occurrence le caractère de la langue et c'était aussi le sentiment des hommes qui parlaient, écrivaient et lisaient cette langue.

On peut juger des liens très étroits entre la langue et la nationalité qui s'était créés lors de l'édification de la nationalité bulgare au IX—X^e s. d'une très intéressante particularité terminologique que l'on trouve dans nos textes de l'époque. Il s'agit de la notion „langue“ et „peuple“ pour laquelle on utilise généralement le même mot „ѡзыкъ“. Nous avons ainsi d'une part „ѡзыкъ словѣньскъ“ dans le sens de „langue“ répandu dans le langage à cette époque dans tout le royaume bulgare, et de l'autre „ѡзыкъ словѣньскъ (ou блѣгарьскъ)“ dans le sens de peuple, de toute la population

⁵ Cf. K. Мирчев, Историческа граматика на българския език, p. 4.

⁶ Cf. K. Мирчев, Историческа граматика на българския език, p. 51; И. Гълъбов, За члена в български език, Изв. на Народния музей в Бургас, т. I, 1950, pp. 175—220.

de la Bulgarie. Dans la première acception „език“ correspond au terme grec „γλῶσση“ (langue) et dans la seconde — au terme grec „ἔθνος“ (peuple).

Sur l'emploi du mot „език“ dans le double sens nous pouvons mentionner en premier lieu la „Vie détaillée de Cyrille“ (Пространно житие) due probablement à la plume de Clément d'Ohrid. On y trouve la fameuse relation sur le séjour des deux frères à Rome où ils avaient avec leurs disciples officié la messe en „langue slave“ dans la Basilique de St Pierre (... пѣше литоурѣгию ... словѣнскими ѡязыкомь).⁷ Le mot „език“ répond ici évidemment au mot grec „γλῶσση“. Tout autre est cependant le sens de ce mot dans la première partie de cette „Vie“ où Constantin le Philosophe est nommé „прѣваго наставника слов ѣскоу ѡязыкоу“⁸. Il est hors de doute qu'ici le mot „език“ doit s'entendre comme „peuple“. Dans le sens de „peuple“ ce mot est utilisé aussi dans le passage de la „Vie“ portant sur le voyage de Constantin le Philosophe en Crimée auprès de la tribu des Phoules où il y avait un grand chêne (фулски народ, кѣдето имало един голям дѣб).⁹ Ici „език“ signifie certainement „ἔθνος“, et non „γλῶσση“.

On pourrait citer sur le double sens du mot „език“ (langue) aussi un passage du „Похвално слово“ de Clément d'Ohrid écrit à la gloire de Cyrille. L'auteur y dit que Constantin le philosophe par la puissance de son verbe a „délié la langue des nasillards“ (ѡзыка г гнива),¹⁰ il glorifie d'autre part Constantin le philosophe pour le fait que de ses „mains très pures“ il a répandu sur „mon peuple“ (моему ѡязыкоу) un „nuage de sagesse“ et de „ses doigts guidés par le Seigneur“ donné à „mon peuple“ (моему ѡязыкоу) la „libération du péché qui l'opprimait“¹¹. Le mot „език“ (langue) est utilisé aussi dans le sens de „peuple“ dans l'introduction du „Похвално слово“, où Cyrille le philosophe est mentionné comme „наставникоу словѣнску ѡязыку“¹². Ce mot est employé dans le même sens dans la phrase où il est dit qu'il (Cyrille) était devenu le maître et le pasteur du „peuple slave“ qui sombrait „dans l'ignorance et dans les ténèbres du péché“ (... словѣнскоу ѡязыкоу в неразоумѣи и в мрацѣ грѣховнѣ).¹³

Enfin on trouve le mot „ѡзык“ (langue), tantôt dans le sens de „peuple“, tantôt dans celui de „langue“ dans la double Louange de Cyrille et Méthode. Il est dit qu'ils ont traduit le Nouveau et l'Ancien Testament „dans leur langue“ (прѣложьима новии и вехтии законѣ въ ѡзыкѣ ихъ),¹⁴ que Méthode a été envoyé dans les terres slaves pour y enseigner dans leur langue (на страны словѣнскы оучити въ ѡзыкѣ ихъ).¹⁵ Les deux frères

⁷ Cf. le passage correspondant de l'édition de A. Т. Балан, Кирил и Методий, I, XVII, p. 65.

⁸ Op. cit., p. 29.

⁹ Op. cit., I, XII, p. 55.

¹⁰ Cf. le texte correspondant de la Христоматия по старобългарска литература, p. 33 (traduction en bulgare moderne, p. 36).

¹¹ Op. cit., p. 35 (texte), p. 37 (traduction moderne).

¹² Op. cit., p. 32 (texte), p. 36 (traduction moderne).

¹³ Op. cit., p. 33 (texte), p. 37 (traduction).

¹⁴ A. Т. Балан, Кирил и Методий, I, p. 118.

¹⁵ Op. cit., XII, p. 126.

sont nommés dans le Prologue de la „Похвала“ (Louange) comme les maîtres du peuple slave (оучителема словѣньскоу ѡязыку).¹⁶

L'emploi du mot „език“ dans le double sens peut également être déduit d'un passage de l'ouvrage de Černorizec Hrabr „Pour les lettres“ (За буквите). Il s'agit de sa nouvelle sur la Tour de Babel et la confusion des langues qui s'en est suivie. „Et tout comme les langues se confondirent (и коже с ѡязыци размѣшис), dit Hrabr, ainsi aussi se confondirent les mœurs, les coutumes, les ordres et les lois et les arts selon les peuples (. . . и оуставы и закони и хитрости на ѡязыки).¹⁷ De ce passage il est aisé de constater que dans le premier cas „език“ signifie „langue“ (γλῶσση), et dans le second — „peuple“ (ἔθνος). Ainsi donc l'emploi d'un même mot dans un sens diffèrent se trouve dans une même phrase.

Le mot „ѡязыкъ“ employé tantôt comme „langue“, tantôt comme „peuple“ existe aussi dans une postface de l'ancien écrivain bulgare Jean le Prêtre dans sa traduction slave du grec de la Vie d'Antoine le Grand. Il y est dit que l'auteur n'a pas jugé utile de traduire „tous les mots en langue slave“ (езыку словѣньское). Et d'autre part on y relève que malgré tout il s'était décidé de faire cette traduction „pour ne pas priver le peuple slave des Vies sacrées de ces grands thaumaturges“ (. . . не лих будет ни тѣх чудотворьць божествѣнааго их жития словѣньскыи езык).¹⁸

On peut en même temps que ces ouvrages mentionner d'autres œuvres de la vieille littérature bulgare du IX—X^e s. où le mot „ѡязыкъ“ se trouve tantôt dans le sens de „langue“ tantôt dans celui de „peuple“. Ce double emploi existe dans un passage du prologue mentionné déjà de Jean l'Exarque dans sa traduction de l'ouvrage byzantin „Le livre des cieux“ (Небеса). Il a tâché de rendre en „Langue slave“ (въ словѣнькъ ѡязыкъ) les interprétations de ses maîtres.¹⁹ Dans le prologue de l'Évangile Instructif (Учителното евангелие) de Constantin de Preslav on trouve également le mot „ѡязыкъ“ employé avec ses deux significations. L'auteur nous y fait savoir qu'il a décidé „de traduire les commentaires du saint Évangile du grec en slave“ (от греческаго языка въ словенскъ).²⁰ Et pour l'emploi du mot „език“ (langue) dans le sens de „peuple“ nous pouvons mentionner comme

¹⁶ А. Т. Балан, Кирил и Методий, I, p. 118.

¹⁷ Cf. le texte correspondant de l'édition de К. М. Куев, Черноризец Храбър, p. 190. Христоматия по старобългарска литература, p. 97 (texte), p. 100 (traduction en bulgare moderne).

¹⁸ Cf. le texte correspondant dans l'article de M. Drinov (М. Дринов), Из старобългарската книжнина (Съчинения, т. II, p. 453 sq.) Traduction en bulgare moderne de la „Postface“ dans la Христоматия по старобългарска литература, p. 142. Nouvelle édition de la „Postface“ d'après des copies anonymes chez Б. Ангелов, Из старата българска, руска и сръбска литература, II, Sofia, 1967, p. 112 sq. Il y a des divergences concernant l'époque où vécut Jean le Prêtre. Certains chercheurs estiment qu'il a œuvré à l'époque du roi Симеон, alors que selon d'autres son activité doit être située à l'époque de la domination byzantine. Б. Ангелов, op. cit., p. 108 penche pour la première opinion.

¹⁹ Cf. le texte correspondant dans la Христоматия по старобългарска литература, p. 66. Traduction en bulgare moderne, p. 68.

²⁰ Op. cit., p. 45.

particulièrement caractéristique un passage du conte sur „Le miracle de St Georges avec le Bulgare“ qui remonte à la seconde moitié du IX^e s.²¹ Dans l'introduction de ce récit le héros nous informe qu'il appartient „au peuple bulgare nouvellement christianisé“ (азъ ѹсмь ѡ ѹзыка новопросвещенаго болгарьскаго). Le mot „език“ (langue) dans le sens de „peuple“ existe également dans la Prière Alphabétique (Азбучна молитва) de Constantin de Preslav. On y mentionne le „nouveau peuple“ ѹзыкъ новъ qui „loue le Seigneur, le Fils et le Saint Esprit“ depuis la conversion au christianisme.²² Enfin on pourrait indiquer pour l'emploi du mot „langue“ dans ce même sens du passage de la „Première Vie“ (Първо житие) de Naoum rédigée vers le milieu du X^e s. On y mentionne entre autres les incursions des Magyars en leur donnant l'épithète de „сугри певнскіи езикъ“.²³

L'emploi du mot „langue“ dans le sens de „langue“ et de „peuple“ tout à la fois existe aussi dans des ouvrages d'une époque plus tardive. On peut indiquer comme très caractéristique à cet égard un passage de la „Vie abrégée“ de Cyrille qui remonte probablement à l'époque de la domination byzantine. Il s'agit de la mission de Cyrille parmi la population slave de la région de la Bregalnica. Voici le texte en question: „Puis il se rendit à la rivière Bregalnica où il trouva plusieurs peuples slaves christianisés“ (и обрѣтѡтѡ словѣнскаго ѹзыка нѣколико крщєнѣ) et ceux non christianisés il les convertit, leur fit adopter la religion orthodoxe et leur écrivit des livres en langue slave (и написавъ имъ книги словѣнскимъ ѹзыкомъ).²⁴ On rencontre le mot „ѹзыкъ“ avec ce double sens tel que γλῶσση et ἔθνος dans la „Légende de Salonique“ qui est de la même époque.²⁵ Ce mot est utilisé également avec deux significations dans les anciennes traductions bulgares d'ouvrages byzantins. Nous pouvons donner comme exemple l'ouvrage byzantin de Georgi Amartol dans lequel l'auteur relate des événements de l'histoire de Byzance et de l'Etat bulgare voisin. Cet ouvrage a été traduit en bulgare. Les termes grecs γλῶσση (langue) et ἔθνος (peuple, tribu) le traducteur les a rendus en bulgare par un seul mot, notamment „ѹзыкъ“. La version russe de ce texte a suivi la même règle.²⁶

Les nombreux exemples donnés sur le double sens du mot „ѹзыкъ“, et plus spécialement sur l'emploi différent des mots „ѹзыкъ словѣнскъ“, pris dans l'acception de „langue slave“ et de „peuple slave“ sont un éclatant témoignage du caractère slave de la nationalité bulgare qui s'était créée

²¹ Op. cit., p. 255 (traduction en bulgare moderne, p. 258). Cf. pour cet ancien document bulgare И. Снегаров, Чудо на св. Георги с българина, comme source historique, Ann. de l'Acad. de Théologie „St. Clément d'Ohrid“, Sofia, t. IV (XXX) 2, 1954—1955, p. 227 et suiv. Nouvelle copie de ce récit chez Б. Ангелов dans ИИБЛ, III, Sofia, 1955, p. 169 et suiv.

²² Cf. le texte correspondant dans Христоматия по старобългарска литература, p. 49.

²³ Cf. Й. Иванов, Български старини из Македония, p. 307.

²⁴ Op. cit., p. 285. Cf. aussi Б. Ангелов, Из старата българска, руска и сръбска литература, I, p. 39.

²⁵ Cf. Й. Иванов, Български старини из Македония, pp. 282—283. Б. Ангелов, Из старата българска, руска и сръбска литература, II, pp. 63—66.

²⁶ Cf. В. М. Истрин, Хроника Георгия Амартола в древнемъ славянорусскомъ переводѣ, Petrograd, 1920, t. I, pp. 89, 188, 199, 464, 508, 560.

au IX—X^e s. Il ressort avec netteté des particularités linguistiques relevées que les Bulgares avaient une conscience nationale slave et le sentiment de leur appartenance slave en accord avec la langue qu'ils parlaient et dans laquelle leurs livres étaient écrits à cette époque.

Un trait particulier et parfaitement compréhensible de la conscience nationale du peuple bulgare au IX—X^e s. apparaît dans le fait qu'étant un peuple slave, ils connaissaient leur proche parenté avec les autres peuples slaves, et savaient qu'ils relevaient de la grande communauté slave établie à cette époque en Europe Centrale, en Europe du Sud-Est et de l'Est. Ces liens entre le peuple bulgare et les autres peuples slaves apparaissent également dans l'ouvrage de Ćernorizec Hrabr „Sur les lettres“ (За буквите). Cet ancien écrivain bulgare cite les „Slaves“ en général (словѣне) pendant une période où ils ne possédaient pas encore leur propre écriture et étaient obligés à se servir des caractères latins et grecs. (Прѣжде оубѣ словѣне не имѣхъ книгъ нѣ чрътами и рѣзми чѣтехъ и гатаахъ погани сѣще. кръстивше же с римскими и гръчьскими писмени нѣждаахъ сѣ словѣнскы рѣчь безъ оустроения).²⁷ Dans l'acception très large du terme „словене“ il comprenait les Slaves de l'Ouest et du Sud, parmi lesquels aussi les Slaves qui constituaient le peuple bulgare et qui, tout comme les autres, n'avait pas encore son propre alphabet. C'est dans ce même esprit — l'ensemble des Slaves — que Hrabr dans la suite de son récit expose les questions touchant la création de l'alphabet slave et de sa diffusion. Cet ancien écrivain bulgare, fier de la victoire remportée par les peuples slaves qui avaient réussi à créer une écriture qui leur soit propre, ainsi que leurs propres livres termine son livre par une louange à Dieu qui avait donné „la sagesse aux Slaves“, dont voici la traduction du texte en bulgare moderne: „Ainsi mes frères, Dieu donna la sagesse aux Slaves, que son nom soit glorifié et honoré, puissant et respecté maintenant et toujours et dans les siècles des siècles, Amen.“²⁸ Ainsi donc l'ouvrage de Ćernorizec Hrabr vient confirmer ces attaches spirituelles qui existaient entre „le peuple bulgare“ et les autres „peuples slaves“ dont le peuple bulgare faisait partie et auxquels il était intimement lié, surtout par l'œuvre des frères de Salonique.²⁹

Or, le peuple bulgare conscient de son appartenance aux autres peuples slaves, édifié en une communauté ethnique et culturelle unie à la fin du IX^e s. et au début du X^e s. sentait d'autre part qu'il représentait en soi-même une entité individuelle avec un aspect qui lui était propre et avec des traits caractéristiques particuliers. Il sentait parfaitement qu'il n'était pas purement et simplement un *peuple slave*, mais qu'il était en même temps le *peuple bulgare* issu d'une longue vie commune entre Slaves et Protobulgares dans les frontières d'un Etat commun. Ainsi parallèlement à un sentiment plus gé-

²⁷ Cf. le texte correspondant chez K. Kyev, Ćernorizec Hrabr, p. 188. V. aussi Христоматия по старобългарска литература, p. 97.

²⁸ K. Kyev, Ćernorizec Hrabr, p. 191. Христоматия по старобългарска литература, p. 98 (texte). p. 101 (traduction en bulgare moderne).

²⁹ Cf. sur cette question Д. Ангелов, Кирил и Методий в средновековната българска книжнина, Археология, V, 1962, fasc. 3, p. 13 et suiv. V. B. Velchev, Константин-Кирил и Методий и старобългарската книжнина, Първо българско царство, Sofia, 1939, p. 33 et suiv., p. 74 et suiv.

néral d'une appartenance slave, il était conscient de son individualité spécifique.

L'expression terminologique de ce sens national est l'emploi très répandu du nom de „Bulgares, de Bulgarie“, „terre bulgare“, etc., que l'on rencontre en grand nombre dans nos monuments littéraires et étrangers de l'époque considérée. En premier lieu nous devons relever le passage du récit mentionné déjà „Le miracle de St Georges avec le Bulgare“ où le principal héros doit appartenir au „peuple bulgare nouvellement christianisé“ (ѡт ѡзыка новопросвешенаро болгарско).³⁰ Le sentiment d'un caractère spécifique de notre nationalité — bulgare — y apparaît très clairement. On trouve un autre exemple dans la „Vie détaillée“ de Clément d'Ohrid composée par l'un de ses disciples anonyme après 916 et qui nous est parvenue par le truchement d'une rédaction grecque élargie. Le rédacteur de cette „Vie“ s'y dit bulgare, ainsi que ses compatriotes (βούλγαροι) et la langue qu'ils parlent et écrivent celle des Bulgares (γλώσση βουλγάρων).³¹ Le sentiment d'une appartenance spécifiquement bulgare y est nettement exprimé. Nous pouvons donner comme troisième exemple le passage de la fameuse messe célébrée à la mémoire de St Jean de Rila composée peu après sa mort, soit après 946. Il y est mentionné comme un „compatriote“ des Bulgares (българѡм съгражданне).³² On peut donner encore un exemple du „Discours de Cosmas le Prêtre contre les Bogomiles“ où il est dit que le Pape Bogomil prêche dans les „terres bulgares“ (въ земли болгарстѣи).³³ Enfin relevons l'inscription découverte il y a quelques années du dernier souverain du Premier royaume bulgare, Ivan Vladislav (1015—1018) dans laquelle il doit être de „nationalité bulgare“ (българинъ родомъ).³⁴ Ainsi dans de nombreux monuments du IX—X^e s. on trouve les dénominations: peuple bulgare, langue bulgare, Bulgares, terre bulgare, nationalité bulgare, etc. qui viennent attester d'une conscience nationale très nette qui dépasse le cadre d'un „sens général slave“. C'est la conscience d'une appartenance nationale spécifiquement bulgare et qui a trouvé son expression dans une terminologie appropriée.

Cette conscience nationale était accompagnée d'un intérêt accru pour le passé du peuple bulgare, par la création d'une mémoire historique qui révèle et maintient vivant le souvenir des événements importants de son histoire. Les liens entre la conscience nationale et la mémoire historique sont un phénomène normal. Celle-ci s'est manifestée non seulement lors de la formation de notre nationalité, mais aussi chez les autres peuples lors de leur formation.

³⁰ Cf. plus haut, p. 14.

³¹ Cf. le texte correspondant dans l'édition de A. Милев, Гръцките жития на Климент Охридски, XXII, 66, p. 132. Cf. Д. Ангелов, Българската народност и делото на Климент Охридски (Климент Охридски, сборник от статии по случай 1050 години от смъртта му), Sofia, 1966, p. 16.

³² Cf. И. Иванов, Български старини из Македония, p. 349.

³³ Cf. le passage correspondant dans l'édition de М. Г. Попруженко, Козма Пресвитер болгарский писател X века (Български старини VIII, Sofia, 1936, p. 2).

³⁴ Pour cette inscription cf. Й. Йорданов, Битолски надпис на Иван Владислав, Самодържец български, София, 1970, с. 1—112.

Au IX^e—X^e s. le régime féodal était en vigueur en Bulgarie avec des tendances nettement autocratiques. Aussi la connaissance du passé signifiait-elle avant tout la mise en valeur de noms et d'actes des différents souverains qui symbolisaient l'histoire du peuple tout entier. Telle était par exemple la Liste (Именник) des khans bulgares, conservée en vieux bulgare en trois copies du XVI^e s. Elle comprenait une liste de tous les souverains bulgares à partir d'Asparuh (681—701) jusqu'à Umor (766). L'„Именник“ énumérait au début tous les prédécesseurs d'Asparuh avec Avitohol en tête. Sous ce nom on indiquait probablement le roi des Huns Attila. On voit donc que ce monument est parvenu tronqué jusqu'à nous et il y a tout lieu de supposer qu'après Umor on énumérait aussi les successeurs — probablement jusqu'à Simeon (893—927). Il existe des divergences de vue, en ce qui concerne l'origine de cet „Именник“ et surtout une controverse sur sa première rédaction. Avait-il été dressé d'abord en grec et traduit ensuite en slave ou bien dès le début, rédigé en langue slave. La date de sa création fait également l'objet de discussions. Selon certains chercheurs il comprenait deux parties, dont la première aurait été dressée dès le temps d'Asparuh et la seconde — pendant la seconde moitié du VIII^e s.³⁶ L'opinion exprimée par Jireček et appuyée à la base de nouvelles données par Beševliev, selon laquelle ce monument serait d'une date plus récente, nous semble plus plausible. Tout porte à croire que cette Liste (Именник) a été rédigée peu après la conversion au christianisme des Bulgares, vraisemblablement sous le règne du roi Siméon (893—927) directement en langue slave. Il a été dressé sur le modèle des tableaux chronologiques byzantins, connus à cette époque aussi en Bulgarie, et plus spécialement sur le modèle du IV^e Livre des rois de la Bible.³⁷ D'autres renseignements viennent attester entre autres une date plus tardive. Les noms propres cités dans la Liste (Именник) d'Isperih et d'Umor, ainsi que les noms protobulgares „dilom“ et probablement „somor“ ont une consonance phonétique slave.³⁸

La Liste est la première chronique née sur le sol bulgare, précisément à une époque, où la nationalité bulgare était en train de se constituer. Bien que lapidaire et brève elle reste pour son temps un ouvrage présentant un grand intérêt où transperce le désir de dévoiler le passé du peuple bulgare et d'immortaliser ses souverains les plus anciens. Cette aspiration est indissolublement liée à la prise de conscience nationale qui s'est renforcée à la fin du IX^e et au début du X^e s. La jeune nation bulgare commence à avoir une „mémoire historique“ grâce à ces ouvrages qui la font remonter jusqu'aux temps les plus reculés de sa vie et de son existence historique. C'est ainsi que furent créées des conditions pour raffermir le sentiment de sa propre valeur et d'une manifestation encore plus nette de sa propre prise de conscience.

³⁶ Cf. В. Н. Златарски, Имали ли са българите свое летоброене, СпБАН, I, 1911, p. 33 et suiv.; *ibid.*, История на българската държава, т. I, ч. 1, p. 360 et suiv.; Г. Фехер, Именникът на първите български ханове, An. du Musée National... des années 1922—1925, Sofia, 1926, p. 237 et suiv.

³⁷ Cf. В. Бешевлиев, Надпис ли е бил Именникът на българските князе, ИАИ, 1961, p. 4.

³⁸ Op. cit., p. ...

Un autre ouvrage sous forme de chronique de l'époque du roi Simeon est rédigé dans cet esprit de la connaissance du passé. Ce sont les „Istoriikii“ (Историкии) de Constantin de Preslav, le célèbre ancien écrivain bulgare.³⁹ Il s'agit d'une brève chronique qui n'a pas de valeur littéraire exceptionnelle et écrite sur la base de sources byzantines. Elle commence par Adam, après quoi suit une liste des anciens souverains et d'un certain nombre d'empereurs romains et byzantins jusqu'à la fin du IX^e s. Etant une traduction, l'auteur n'a pu s'attacher plus spécialement aux questions en relation avec notre histoire. Et pourtant on y trouve un supplément personnel qui n'existe pas dans l'original grec utilisé. Cette note porte sur la mort de l'empereur de Byzance Nicéphore, tué dans les terres des Bulgares (Никифор ꙗко же ѹубишѧ въ блѣгарѣхъ). Ce supplément, bien qu'insignifiant au premier abord, montre la fierté de Constantin de Preslav relatant un événement fort important de notre histoire. C'est l'expression des sentiments patriotiques et du désir du traducteur de rappeler au lecteur le souvenir d'un grand exploit et d'éveiller chez ses compatriotes des dispositions patriotiques. Ici, tout comme dans la „Liste des rois bulgares“, on peut apercevoir cette tendance de rafraîchir la „memoire historique“ du peuple et de raffermir sa conscience nationale. Il est possible que dans notre littérature du IX^e—X^e s. on trouve aussi d'autres ouvrages avec des relations sur des événements historiques du lointain passé du peuple bulgare et de ses souverains. Certaines informations de chroniques russes du XII^e—XIII^e s. en relation avec l'histoire de la Bulgarie et avec les rapports bulgaro-russes nous permettent de supposer qu'une telle littérature née sur le sol bulgare avait existé. Il est hors de doute que ces renseignements ont été puisés dans des sources bulgares. A. A. Šahmatov, l'un des meilleurs connaisseurs des chroniques russes médiévales a attiré l'attention sur ce fait. Ses suppositions sont partagées aussi par certains chercheurs bulgares.⁴⁰ Malheureusement cette littérature historique n'est pas parvenue jusqu'à nous. Toutefois de ce qu'il en subsiste on peut déduire que l'intérêt pour le passé du peuple bulgare et de l'Etat bulgare à la fin du IX^e et au début du X^e s. s'était accru et que différents auteurs s'étaient attachés à la résurrection de notre histoire par de brèves chroniques, procédé courant à cette époque.⁴¹ Cet intérêt était intimement lié à l'édification de la nationalité bulgare et au raffermissement de sa conscience nationale.

³⁹ Cf. B. H. Златарски, Най-старият исторически труд в старобългарската книжина, СпБАН, 1923, fasc. 23, pp. 132—182. Cf. aussi История на българската литература, t. I, Sofia, 1962, p. 132.

⁴⁰ Cf. A. A. Шахматов, Повест временных лет и ее источники, Отд. рус. ез. и лит., V, Moscou, 1940. П. Мутафчиев, Към въпроса за българските извори на руските летописни известия, СпБАН, III, 1912, p. 135 et suiv.

⁴¹ Au cours de ces dernières années une telle chronique abrégée a été publiée composée par un auteur anonyme et incluse dans l'un des Recueils de Siméon. Semblable aux „Историкиите“ de Constantin de Preslav elle est fondée également sur les sources byzantines (une chronique du patriarche Nicéphore). On y énumère les noms des souverains, en commençant par Auguste jusqu'à Constantin VII Porphyrogénète et sa mère Zoé. Malheureusement elle ne contient aucun supplément sur l'histoire bulgare. Cf. B. Angelov, Le „лѣтописъ въкратѣѣ“ du recueil de Siméon (Симеонов сборник), 1073, Byzantinobulgaria, II, 1966, pp. 83—105.

Parmi les ouvrages des anciennes lettres bulgares du IX^e—X^e s. qui ont contribué à cet état d'esprit du peuple bulgare nous devons comprendre l'oeuvre de Ćernorizec Hrabr „О писменех“ On y révèle également une partie du passé des Bulgares faisant partie des peuples slaves tout en soulignant l'oeuvre de Constantin le philosophe comme fondateur de l'écriture slave. Alors que dans la „Liste“ (Именника) des khans bulgares et dans les „Istorikii“ de l'évêque Constantin de Preslav la „mémoire historique“ est entretenue par des événements d'ordre politique et militaire et par le souvenir des souverains précédents dans l'ouvrage de Ćernorizec Hrabr on met au premier plan l'oeuvre culturelle de grande envergure qui dépasse le cadre de notre pays. On doit relever l'idée — force de Ćernorizec Hrabr qui montre comment un peuple qui avait utilisé „des lignes et des traits“ et écrit ensuite „avec des caractères latins et grecs sans ordre“, a créé ses propres caractères et ses propres lettres inventés par un „saint, homme“ — Constantin le philosophe. Cette orientation transperce à travers toute l'oeuvre de Hrabr et a puissamment contribué à la prise de conscience du peuple bulgare et renforcé la conviction qu'il était appelé à une grande destinée comme pôle d'attraction de l'écriture slave nouvellement créée.

Il apparaît de tout ce qui précède que ces nombreux ouvrages, cités au cours de cet article: „Les Lettres“ de Ćernorizec Hrabr, „Istorikii“ de Constantin de Preslav, les „Vies“ et les „Louanges“ de Cyrille et Méthode, la „Liste de khans bulgares“, etc, ont été les principaux vecteurs du sentiment national sous son double aspect — slave et bulgare. Ils furent au début les posteurs du flambeau de la jeune intelligentsia bulgare — écrivains, instituteurs et ecclésiastiques. Des hommes comme Clément d'Ohrid, Constantin de Preslav, Jean l'Exarque, Ćernorizec Hrabr et autres savaient parfaitement ce que représentait le peuple bulgare, quel avait été son passé, quelles étaient les voies de son développement futur, de son instruction et de sa culture. C'est dans des milieux les plus éclairés, proches des Ecoles d'Ohrid et de Preslav, qu'est née cette „mémoire historique“ de la nouvelle nationalité par des ouvrages qui évoquent son passé par l'oeuvre des éducateurs slaves Cyrille et Méthode et de leurs adeptes.

Cette conscience nationale a de plus en plus dominé l'esprit et l'âme des hommes, grâce au renforcement de la nationalité bulgare lié à l'essor général économique et politique de la Bulgarie sous le règne de Siméon. Elle est devenue un facteur important du comportement des hommes et de leurs actions. C'est ainsi seulement que l'on peut s'expliquer les nombreux succès obtenus dans le domaine de la politique étrangère et sur les champs de bataille par le peuple bulgare au début du X^e s. au cours des campagnes prolongées, menées contre Byzance et d'autres pays. Ce sentiment national s'est manifesté avec beaucoup plus de force encore à la fin du X^e s. lorsque l'Etat bulgare était menacé de perdre son indépendance sous la poussée de l'envahisseur byzantin. On sait que pendant une quarantaine d'années sous le règne de Samuël et de ses successeurs, les Bulgares devaient parer aux coups incessants qui leur étaient portés par un adversaire bien organisé qui entendait réaliser ses plans de conquête. Dans cette lutte acharnée et sans merci le peuple bulgare, bien que se trouvant dans une situation précaire par suite des conditions d'une exploitation féodale qui s'aggravait chaque

jour davantage, résista vaillamment, non seulement en repoussant les nombreuses attaques, mais souvent en passant à l'offensive. Tel fut le cas en 986 lorsque l'Empereur de Byzance Basile II essuya une lourde défaite à la Porte Trajane. On peut donner des explications très diverses à cette endurance peu commune du peuple bulgare qu'il a manifesté durant ces années de grandes épreuves, parmi lesquelles on peut citer une bonne organisation militaire, une politique extérieure et intérieure habile de Samuël, etc. Ce qui est certain toutefois, c'est que parmi les facteurs qui ont grandement contribué à l'opiniâtreté avec laquelle les Bulgares se sont défendus, on doit placer aussi leur sentiment patriotique très élevé, leur décision de lutter jusqu'à la fin pour leur patrie et leurs foyers. Aussi est-il permis d'affirmer que les événements dramatiques de la fin du X^e s. et du début du XI^e s. sont un éclatant témoignage d'une conscience nationale nettement exprimée, apparue au cours de l'édification de la nationalité bulgare, et qui dans un climat de tension et de haute conjoncture, est devenue une force agissante.

De tout ce que nous venons d'exposer il apparaît que la nationalité bulgare qui s'est formée à la fin du IX^e et au début du X^e s. avait une langue commune — la langue slave — qui s'est étendue dans tout le pays. Le sentiment national était slave et bulgare tout à la fois comme il est aisé de le constater des données fournies par les ouvrages historiques. Le peuple bulgare se sentait slave, mais en même temps aussi bulgare et différent des autres peuples slaves (serbe, croate, russe, etc.).

On sait qu'outre une langue commune et un sens national, l'un des traits saillants d'un peuple est celui de sa culture spécifique matérielle et spirituelle ce qui lui donne son aspect particulier et la distingue de celle des autres peuples. En Bulgarie, également pendant la période considérée il s'était créé une culture spécifique caractéristique seulement au peuple bulgare. Elle était due à une rencontre des trois composantes fondamentales de la nationalité bulgare qui se sont superposées: les Thraces, les Slaves et les Proto-bulgares. Mais l'examen de cette question sort du cadre de cet article.

CONTRIBUTION AU SUJET DE LA CONVERSION DES BULGARES AU CHRISTIANISME

G. Cankova-Petkova

A l'état actuel des recherches, le problème de la conversion du peuple bulgare au christianisme peut, dans ses grandes lignes, être considéré comme résolu d'une manière satisfaisante. Les discussions portant sur une conversion consentie par contrainte ou de plein gré ont déjà perdu leur acuité primitive. On sait que les anciens centres urbains des terres bulgares, qui ont existé tout le long du Moyen Age, jouissaient d'une solide organisation ecclésiastique.¹ Beaucoup d'églises, de sépulcres, d'inscriptions et autres monuments datant de l'époque de la haute chrétienté et du haut Moyen Age nous sont restés conservés. Pour autant que l'Eglise était, en ce temps-là, porteuse de civilisation dans les villes, il est permis de supposer que les Slaves, pénétrant dans les cités à population autochtone ancienne, s'y sont adaptés à leur culture et ont embrassé le christianisme. Toujours est-il que des éléments d'information de sources directes et sûres, témoignant d'une christianisation en masse des Slaves, antérieure à leur conversion, nous font défaut.² Il ne fait également pas de doute que, malgré des cas de christianisation isolés au sein des cercles dirigeants protobulgares, advenus pendant le règne d'Omourtag et de ses successeurs, la majorité des Protobulgares s'en tenaient toujours à leur culte païen.³ Les causes qui ont amené la conversion au christianisme⁴ du peuple bulgare, de même que les énormes con-

¹ Cf. I. v. S n e g a r o v, Епархийски списъци като исторически извори за християнизацията на балканските славяни, ИИБИ, 6, 1956, pp. 650—654.; Д. Ангелов, По някои въпроси около покръстването на българите, Ист. пр., 21, 1965, 6, pp. 39—41, ainsi que la littérature y mentionnée,

² D. Angelov, op. cit., p. 47, rapporte sous toute réserve l'information trouvée dans la Chronique du monastère de Kastamouni au sujet de la conversion de „Vlahorihini et Sagoudati“, Cf. également à propos de cette chronique: P. Lemerle, Philippos et la Macédoine orientale à l'époque chrétienne et byzantine. Paris, 1945, p. 115 sqq.

³ Cf. B. H. Златарски, История на Българската държава през средните векове, 1, 2, Sofia, 1927, pp. 45—49; 246—250. F. r. D v o r n i k, Les Slaves, Byzance et Rome au IX^e s., Paris, 1926, pp. 186—187. М. Войнов, Някои въпроси около образуването на българската държава и покръстването, ИИИ, 10, 1926, pp. 294—296.

⁴ D v o r n i k, ib'd., pp. 189—190, et la littérature y mentionnée. Cf. l'étude plus récente de J. Караγιαννίδης, Το ιστορικόν πλαίσιον τοῦ ἔργου τῶν Ἀποστόλων τῶν Σλάβων, Κυρίλλω καὶ Μεθοδίῳ τῶμος ἑρμηνεία ἐπὶ τῇ χρίστει καὶ ἐκκατοστῇ ἐτερίδι (=KMTE) Thessalonique 1966, pp. 144—149.

séquences de cet événement pour l'histoire de ce peuple⁵ et pour son développement ultérieur socio-économique et culturel ont été éclaircies en général.

Pourtant certains aspects des relations politiques et diplomatiques bulgaro-franques et bulgaro-byzantines de cette époque nécessitent encore une investigation plus circonstanciée. Ainsi par exemple: les stipulations du traité de paix conclu entre Bulgares et Byzantins au commencement du règne de Boris, sa durée et les causes de sa violation ne sont pas tout à fait éclaircies. De même, on n'a pas encore étudié à fond les circonstances qui amenèrent la résiliation du traité de paix conclu entre Boris et Louis le Germanique.

On n'est pas encore tombé d'accord définitivement sur l'année de la conversion des Bulgares.

Afin de pouvoir formuler rationnellement ces problèmes, il faudrait tirer parti de certaines informations d'auteurs occidentaux, non encore étudiées en entier, ainsi que de quelques renseignements subsidiaires empruntés à des chroniqueurs byzantins. Il faudrait aussi soumettre à une analyse critique les renseignements que nous offrent certains monuments en Bulgarie, et dont l'interprétation est encore contestée dans la littérature.⁶

Considérant les relations réciproques bulgaro-byzantines au début de la seconde moitié du IX^e s., on y relève les tendances suivantes: les efforts de Byzance d'étendre sa sphère d'influence au sein des Slaves et de former une union slavo-byzantine sous son égide et, d'autre part, les efforts de l'Etat bulgare d'élargir son territoire en y annexant les contrées peuplées de Slaves et de Protobulgares, sises le long des cours inférieurs des rivières Mesta et Strouma, ainsi que la région de Salonique et le bassin du Vardar. La situation inférieure de l'Etat bulgare n'était pas encore tout à fait stabilisée à cette époque-là. A la suite des luttes dynastiques de la seconde moitié du VIII^e s. les divergences ethniques n'y étaient pas encore surmontées, quoique l'ethnie des Slaves se fit de plus en plus prépondérante. Il y manquait toujours cette soudure interne qui se fait à la faveur d'une communauté de culture, de religion, d'us et coutumes, de rites et de croyances, de langue et d'écriture communes. Pour autant qu'elle existait et telle que la représentent les inscriptions conservées, l'écriture se faisait en langue grecque sur le modèle byzantin. Ainsi que l'on peut en conclure des monuments préservés, l'écriture byzantine était répandue en Bulgarie à cette époque, surtout dans les milieux dirigeants, et servait la plupart du temps à des fins d'Etat. Bien qu'il n'ait pas été question d'une écriture slave au début

⁵ Cf. Златарски, op. cit, p. 40. — Д. Ангелов, *Образуване на българската народност* Sofia, 1971, pp. 216—261 — В. Гюзелев, *Княз Борис Първи*, Sofia, 1969, pp. 100 sqq.

⁶ Dans la littérature il ne reste guère de discutables que l'interprétation de l'inscription de Balši et la note de scribe de Tudor Doxov sur la traduction en vieux-bulgare des sermons d'Athanase contre les Ariens — deux monuments importants pour l'histoire de la conversion des Bulgares. Cf. В. Н. Златарски, *Намереният в Югозападна Албания надпис с името на българския княз Бориса Михаила*, *Slavia*, II, 1923, pp. 68 sqq. Cf. au sujet de cet article le compte-rendu d'Anastasievic: *Архив за арбанаску старину, језик и етнологију*, II, 1, 1924, pp. 137—142. — A. Vaillant, — M. Lascaris, *La date de la conversion des Bulgares*, *Revue des Etudes Slaves*, 13, 1933, pp. 5—15, ainsi que la littérature y mentionnée. H. Grégoire: *Byz.* 8, 1933, p. 666.

du règne de Boris, celui-ci concevait nettement la nécessité d'une religion commune qui servirait de base à une culture pendant cette période. Par ailleurs, il savait pertinemment que la religion chrétienne ne saurait être introduite sans rencontrer de résistance, mais l'Etat bulgare sentait le besoin d'une Eglise et d'un clergé qui sanctionneraient sa souveraineté dans les relations internationales, tout en servant d'appui au pouvoir du souverain à l'intérieur du pays.

Dans une certaine mesure, les intérêts de la Bulgarie et de Byzance coïncidaient sur ce point; or, ces intérêts s'excluaient réciproquement dès qu'il s'agissait de problèmes territoriaux. Byzance n'était nullement encline à restituer de son plein gré à la Bulgarie les régions sur lesquelles son pouvoir périllicitant devenait de plus en plus nominal, alors que l'appartenance bulgare de ces terres s'affirmait progressivement.

* * *

Selon les différentes manières dont est relatée la conversion des Bulgares au christianisme chez les divers auteurs byzantins du X^e s. ceux-ci peuvent être divisés en deux groupes: le premier groupe comprendrait le Continuateur de Georges le Moine,⁷ Léon le Grammairien,⁸ et Joseph Gènesios.⁹ Les deux premiers racontent la conversion des Bulgares immédiatement après l'attaque de l'émir mélitène Omar contre Sinope. Gènesios, que l'on considère comme un auteur des plus dignes de confiance au sujet de ces événements, précise aussi le rapport pragmatique entre eux. Il communique, en effet, que le souverain bulgare „en apprenant cela“, c.-à-d. la défaite d'Omar, fut pris de peur et consentit à faire la paix. Comme on le sait, cette victoire affermit la position de l'Empire et lui permit de diriger son attention sur la Bulgarie.¹⁰

Font partie du second groupe d'auteurs: Le Continuateur de Théophane,¹¹ Skilitzès-Cédrénus¹² et Zonaras,¹³ qui donnent une relation plus généralisée de cet événement. Syméon Magister le Logothète tient une place plus particulière entre ces deux groupes, puisqu'il essaye de faire concorder les récits des auteurs des deux groupes précités.¹⁴

Le Continuateur de Théophane, Skilitzès-Cédrénus, Zonaras et en partie aussi Syméon Magister, rattachent la conversion des Bulgares à la guerre que Boris se préparait à déclarer à l'impératrice Théodora, sans pourtant dater les événements, qu'ils situent dans une période de temps plus étendue.

⁷ Georgi monachia dicti Hamartoli chronicon, ed. Muralt, Petropoli, 1859, V, 3, 16, pp. 732, 15—733, 6.

⁸ Leonis Grammatici Chronicon, ed. Bonn, pp. 238, 10—19.

⁹ Josephi Genesisii Reges, ed. Bonn, pp. 97, 9—33.

¹⁰ *Περὶ τοῦτον ἐλευρωτικῶς*, soit la défaite d'Omar par les troupes byzantines dans la bataille du 3 septembre 863, qui eut lieu à la frontière des thèmes de Paflagonie et d'Armeniak, cf. Grégoire, Michel III et Basile le Macédonien, Byz., V. 1929, pp. 335—436. — D. Angelov, История на Византия, 1², Sofia, 1955, p. 308.

¹¹ V. Theophanes Continuatus, éd. Bonn, IV, 13—16, pp. 162,3—165,16.

¹² V. G. Cedreni Compendium, Bonn, II, pp. 151,1—153,17.

¹³ V. Jo Zonarae, Epitome Historiarum, ed. Bonn, pp. 387,3—389,10.

¹⁴ Cf. pour plus de détails sur ce sujet, М. Соколов, Из древней истории Болгар, Saint-Petersbourg, 1879, pp. 131—133.

Il est notoire que l'impératrice Théodora¹⁵ a régné ensemble avec Théoktiste jusqu'en 852, puis ensemble avec l'empereur mineur Michel jusqu'en 856, alors qu'elle fut écartée du pouvoir et, plus tard, envoyée dans un monastère.¹⁶

Les sources ne disent rien sur les causes de cette guerre, pas plus que sur l'année de sa déclaration.

Considérant que Boris est monté sur le trône en 852 et que le début de son règne coïncide avec la révolution de palais qui eut lieu la même année à Constantinople, il est permis de supposer que le khan bulgare comptait sur une guerre intestine à Byzance, qui, en cas de succès lui permettrait d'obtenir la reconnaissance officielle des régions à population slave, nouvellement acquises par son prédécesseur le khan Pressian. C'est dans ce sens, selon nous, que l'on devrait interpréter les mots des chroniqueurs: „Le souverain bulgare (soit Boris), en apprenant qu'une femme régnait sur l'Empire, devenait plus hardi. Aussi, envoya-t-il des messagers, disant qu'il dénonçait les traités de paix et se mettait en campagne contre les terres des Byzantins.“¹⁷

Skilitzès-Cédrenus et Zonaras ajoutent que l'impératrice „gouvernait ensemble avec son fils mineur“¹⁸. Cette indication nous permet, par ailleurs, de déterminer approximativement aussi la date de cet événement: la guerre fut préparée dès que le souverain bulgare eut eu connaissance du revirement qui venait d'avoir lieu dans la capitale byzantine — la révolution de palais de 852, qui mettait fin au régime Théodora-Théoktiste et permettait à l'empereur mineur Michel III de prendre le pouvoir sous la régence de l'impératrice¹⁹. Au dire des chroniqueurs, on n'en vint pas à des faits de guerre et le traité de paix fut renouvelé²⁰, ce qui fut l'occasion d'un échange de prisonniers. Le souverain bulgare rendit la liberté au moine byzantin Théodore Koufara, et l'impératrice, de son côté, remit en liberté la soeur de Boris, qui avait été déjà baptisée durant sa captivité à Constantinople et qui, après son retour dans la capitale bulgare sema la „graine de la foi“ chez son frère, lequel avait été déjà catéchisé par l'évêque Théodore Koufara²¹, bien qu'il continuât, au dire des chroniqueurs „à s'en tenir à l'infidélité“.

A quelques petites différences de détail près, le récit des trois chroniqueurs mentionnés se termine par la conversion au christianisme de Boris et de son peuple. Zonaras ajoute encore, que la famine sévissant en Bulgarie à cette époque, obligea le souverain bulgare à embrasser la foi chrétienne²². De toute évidence, chez le Continuateur de Théophane, aussi bien

¹⁵ Cf. G. Ostrogorsky, *Geschichte des Byzantinischen Staates*, Berlin, 1963, pp. 191—192. — T. Wasiliewsky, *Studia nad djieami panovania cesara Mihaila III (842—867)*, II: *Prezwrat panstwowy w 851/852 r. i ofensiwa Azji Mniejszej przeciwko Arabom*, *Przeglad historyczny*, t. 61, 1970, 3, pp. 375—376, établit que Théodora gouvernait seule jusqu'en 852, lorsque son fils mineur Mihail commença à partager le pouvoir avec sa mère.

¹⁶ Cela eut lieu en 853 (*ibid.*, p. 376).

¹⁷ Theophanes Continuatus, ed. Bonn, pp. 162, 3—7.

¹⁸ Cedreni compendium, II, p. 151, 1 sq. — Zonarae Epitome, p. 387, 4—6.

¹⁹ L'empereur Michel III était né vers 840. Cf. Ostrogorsky, *op. cit.*, p. 190.

²⁰ Cf. *История Византии*, Moscou, 1967, p. 198.

²¹ Cf. Theophanes Continuatus, ed. Bonn., p. 164, Iv, 14.

²² v. Jo. Zonarae Epitome Historiarum, p. 388.

que chez Skylitzès-Cédrenus et chez Zonaras il y a confusion d'événements qui ont eu lieu à différentes époques, ou autrement dit, ces chroniqueurs rapportent à l'époque du règne de l'impératrice Théodora la conversion au christianisme des Bulgares, bien que cet événement ait eu lieu après le détronement de Théodora. En effet, nous retrouvons un écho de cette confusion d'événements dans une chronique byzantine plus tardive, non publiée dans son intégrité, qui a été composée en langue grecque vulgaire, en 1619²³. Cette chronique relate le règne de Théodora et de son fils Michel, la conversion des Bulgares sous le règne de celui-ci, puis revient de nouveau à Théodora, laquelle „glorifia Dieu et lui rendit grâces, dès qu'elle eût appris la conversion des Bulgares“. Pareillement aux récits examinés ci-haut, cette chronique aussi ne distingue pas nettement le règne de Théodora de celui de Michel. Pourtant, malgré le récit succinct et la relation sommaire des événements, la chronique situe la conversion des Bulgares à l'époque de l'empereur Michell III. Par ailleurs, elle reflète une fois de plus quel intérêt majeur présentait pour les milieux dirigeants de Byzance la conversion des Bulgares au christianisme, et en général aussi celle des autres Slaves²⁴.

Symeon Magister le Logothète relate les événements avec plus d'esprit de suite quant à leur chronologie; ainsi, après le récit du rétablissement de la paix entre Théodora et Boris, suivi de l'échange des otages captifs, il mentionne la famine sévissant en Bulgarie, qui obligea Boris „à violer les frontières byzantines“²⁵. Plus loin, dans son exposé, le chroniqueur relate l'incursion de l'émir arabe Omer (Amer) qui s'avança jusque sous Sinope,²⁶ et ce n'est qu'après cet événement qu'il fait le récit de la campagne de l'empereur Michel, entreprise sur terre et sur mer contre Boris, puis il relate la conversion au christianisme des Bulgares.²⁷

A l'analyse de ces informations il devient évident que la paix entre la Bulgarie et Byzance fut conclue aux environs de 853. Des renseignements exacts sur les stipulations du traité de paix n'ont pas été conservés. Nous

²³ Cod. Venet. Marc. gr., VII, 43 (=449), f. 85V—86V: μετὰ δὲ θάνατον τοῦ Θεοφίλου ἐβασίλευσεν ἡ γυνὴ αὐτοῦ Θεοδώρα ἡ ἀγασμένη καὶ χριστιανικοτάτη. Καὶ ὁ υἱὸς αὐτῆς Μιχαήλ. Καὶ πάλιν ἔλαβε ἡ ἀγία τοῦ θεοῦ ἐκκλησία τὸν πολιισμόν καὶ τὴν ἀπορημίαν αὐτῆς. Εἰς τὸν καιρὸν τῆς βασιλείας τοῦ ἐβασίλευσαν οἱ βούλγαροι καὶ ἔγιναν χριστιανοί. Διὰ τοῦτο ὁ ἀρχηγὸς αὐτῶν βογορίτς ὀνόματι ὑπὸ ἡνὸς Θεοδοσίου ὁσitis ὑπῆρχεν αἰχμαλώτους εἰς τοὺς ῥωμαίους. Ἀκούσασα δὲ ἡ Θεοδώρα ἡ βασίλισσα ὅτι οἱ βούλγαροι ἔγιναν χριστιανοὶ μετὰ τὸν θεὸν καὶ ἐχάρισε αὐτόν.

Θεοδοσίον est probablement un lapsus, au lieu de Θεοδώρου = l'évêque Théodore Koufara, mentionné par les autres chroniqueurs. Au sujet de cette chronique v. G. Moravcsik, Byzantinoturcica, I² Berlin, 1958, p. 234.

²⁴ Cod. Venet. Marc. gr. VII, 43, fol. 86r, où l'on mentionne la conversion des Russes „οἱ ροῦσοι“ sous le règne de l'empereur Basile I^{er} le Macédonien (867—886). De toute évidence, l'auteur suit ici la tradition établie par Consantin VII Porphyrogénète, qui attribue la première conversion des Russes de Kiev à Basile le Macédonien et au patriarche Ignace. Or, selon le message circulaire de Photius, de 866, les Russes ont été convertis premièrement par l'empereur Michel III. Cf. Photii Epistolae, éd. Migne, PGr. 102, col. 736 B.—737, B. Cf. H. Grégoire, Etudes sur le neuvième siècle, Byz. VIII, 1933, pp. 531—534, qui trouve le témoignage de Photius plus digne de foi. Grégoire date l'encyclique de Photius de 866, (ibidem, p. 532), alors que Sokolov, op. cit., p. 125, la date de 867.

²⁵ Symeon Magister, éd. Bonn, Scriptores post Theophanem, p. 664, § 21.

²⁶ V. Symeon Magister, op. cit., p. 665, § 24.

²⁷ V. Symeon Magister, op. cit., pp. 664, 665 sq.

pouvons présumer toutefois, qu'il s'agit d'un renouvellement du traité de paix du temps d'Omourtag. Il est possible que Boris ait fait valoir des revendications territoriales qui, pourtant sont restées insatisfaites. La bande de territoire entre Sidere et Develt, connue sous le nom de Zagora et qui, selon Zlatarski²⁸ aurait été cédée à Boris par Théodora a en fait été remise à l'Etat bulgare, comme nous le verrons plus loin, en vertu du traité de paix conclu entre Michel et Boris, en 864.²⁹ Aux termes du traité conclu en 853, entre Théodora et Boris, on a échangé des otages tenus en captivité, dont les sources ne mentionnent que la soeur de Boris et le moine Théodor Koufara — „homme connu et versé dans le gouvernement de l'Etat“³⁰.

Il se peut qu'après la conclusion de ce traité on ait aussi discuté le sujet de la conversion au christianisme des Bulgares, sans en arriver pour autant à un accord concret. Ainsi que nous venons de le mentionner ci-dessus, Boris était dès lors prêt à embrasser le christianisme, d'autant plus que sa soeur qui, pendant sa captivité avait étudié „la loi et les écritures chrétiennes“ continua, après sa libération, d'être sa préceptrice dans la foi. Il n'est guère probable, du reste, que ce cas ait été isolé. En tout cas il révèle ce processus de pénétration graduelle du christianisme en Bulgarie, de même que la situation politique à cette époque.

Or donc, au temps de la signature du traité de paix de 853, on n'en est pas arrivé à un accord définitif sur la conversion au christianisme des Bulgares. Ceci a été accompli environ une dizaine d'années plus tard, dans le cadre des transformations politiques intervenues à cette époque dans les relations entre l'Europe Centrale et l'Europe Orientale. En général, ces relations se développaient sous le signe de la lutte d'indépendance, menée par les Etats slaves contre la menace de se voir assimilés en conséquence de leur christianisation, n'importe d'où qu'elle vienne, de l'Eglise byzantine ou de l'Eglise romaine.

Dans sa lutte contre la Grande Moravie, Louis le Germanique rechercha le concours militaire de la Bulgarie. Les négociations de paix entre Francs et Bulgares commencèrent probablement vers 860, alors que L'Union avec Byzance s'était déjà relâchée, et se poursuivirent en 863 à l'époque où Louis le Germanique s'attendait au concours militaire de la Bulgarie pour mener à bonne fin sa campagne contre le prince de Moravie, Rostislav et contre son propre fils Carloman³¹.

Par ailleurs, Rostislav comptait aussi sur le secours de Byzance pour repousser les plans de conquête de Louis le Germanique, ainsi que les visées d'assimilation du clergé allemand.

²⁸ Златарски, op. cit., I, 2 pp. 3—4, suppose qu'il n'y a pas en de paix durable, conclue entre Boris et Theodora, mais que „à l'heureuse issue des pourparlers“ on a cédé à la Bulgarie „la partie orientale de la région Zagora“, sise entre Sidera et Develt (ibidem, p. 2.).

²⁹ Cf. Dvornik, op. cit., pp. 187—189. — Ostrogorsky, op. cit., p. 192.

³⁰ Cedrenus, op. cit., II, p. 15/20.

³¹ V. Annalium Fuldensium pars tertia, MQH, SS, I, p. 374, s. a. 863. — Cf. Καργιαννόπουλος op. cit., p. 145 et n. 22. — Fr. Dvornik, Byzantium, Rome, The Franks and the Christianisation of the Southern Slavs, Cyrillo-Methodiana, Koln—Graz, 1964, p. 113.

L'alliance conclue entre Louis le Germanique et Boris avait été déjà violée en 864, lorsque Louis entra en campagne contre le „khagan bulgare qui avait promis de devenir chrétien“³².

Selon toute probabilité, cette campagne de l'empereur allemand fut entreprise contre Boris, dissident de l'alliance et qui n'avait pas tenu sa promesse d'embrasser le christianisme offert par un pays occidental soumis spirituellement à l'Eglise catholique de Rome. Les chroniqueurs parlent de famine et de fléaux chez les Bulgares à cette époque. Nous avons déjà dit qu'ils ne datent point ces fléaux, en revanche, les annales latines nous parlent de famines qui auraient sévi en 861³³ et en 863³⁴, sans pourtant préciser les pays qui en auraient souffert. Quelques unes de ces mêmes annales annoncent, immédiatement après cette nouvelle, la conversion des Bulgares au christianisme : Gens Hunnorum christianitatis nomen agressa est³⁵. On n'a pas accordé à cette brève communication l'attention qu'elle mérite. Il est notoire, du reste, qu'une grande partie des chroniqueurs byzantins et latins appellent les Bulgares, ou plus exactement les Protobulgares des „Huns“, bien qu'à cette époque il soit des cas, devenant de plus en plus fréquents, où la dénomination de *βουλγαροί* apparaît comme notion généralisante comprenant les Slaves et les Protobulgares³⁶ dans le sens d'une nationalité. Cette information répétée d'ailleurs dans d'autres chroniques latines, parle de la conversion des Bulgares en 863. L'authenticité de cette information est confirmée par l'annonce de la famine, faite dans ces mêmes annales,³⁷ qui coïncide avec celle des chroniqueurs byzantins. Il convient de noter ici que l'information des Bulgares en 863, se rapporte probablement au baptême préalable des délégués bulgares, envoyés à Byzance vers la fin de 863, pour y conclure la paix. Cette information coïncide avec le récit de Genesius, qui met en connexion directe la victoire de Petronas, remportée sur l'émir Omar, avec la conversion des Bulgares.³⁸ Remarquons,

³² V. Hincmari Remensis Annales Bertiniani, pars tertia, MQH, SS., I, p. 465 s. a. 864. „... hostiliter ... pergit“ ne saurait guère être interprété dans le sens de „s'est rendu à une entrevue amicale“, comme le croient Goloubinskij Sokolov, op. cit., p. 152, 216 et Zlatarski, op. cit., I, 2, p. 16. Or, il ne s'agit ici que d'une campagne militaire et ce, probablement à cause du manquement de Boris à sa promesse d'embrasser le christianisme, ce dont témoigne le texte suivant, tiré des mêmes annales... „inde ad componendam Vinidorum marcam, si se prosperari viderit, perrexit c.-à-d. qu'en cas de succès de sa campagne contre Boris, Louis comptait poursuivre avec ses troupes les Vénèdes.“

³³ V. Annalium Alamanicorum Continuatio, MQH, SS., I, p. 50: famas validissima s. a., 861. Ann. Sangalenses maiores, MQH, SS., I, p. 76.

³⁴ Annales Laubacenses, MQH, SS., I, p. 15, a. 863: famas valida. Cf. Sokolov op. cit., pp. 148—149.

³⁵ V. Annalium Alamanicorum Continuatio, MQH, SS., I, p. 50. — Annales Sangalenses Majores dicti Heptaliani, ibidem, p. 76. — Cf. Соколов, op. cit., p. 150. Waśliewsky, op. cit., p. 375 sq.

³⁶ Cf. pour plus de détails sur ce sujet Iv. Duǵev, Protobulgares et Slaves, Annales de l'Institut Kondakov, X, 1938, p. 150 sqq. — Д. Ангелов, образуване на българската народност p. 143 sq.

³⁷ V. Ann. Alam. Continuatio, MGH, SS., I, p. 50; Ann. Sangalenses Majores, MGH SS., I, p. 76.

³⁸ Genesius, op. cit., p. 97. — Cf. Соколов, op. cit., pp. 135—130; 150—151; 225—241. Sokolov retient plus spécialement les écrits de Syméon Magister qui, empruntant à Skilitza-Cedrenus et à Zonaras, a remanié leurs récits, en essayant de les coordonner

tout de même, que dans les *Annalium Fuldensium*, comme nous avons eu l'occasion de le constater aussi ailleurs,³⁹ on a rassemblé des événements de diverses époques, en les situant dans la même année. En l'occurrence, les délégués bulgares qui se sont présentés en 866 devant Louis le Germanique à Ratisbonne (actuellement Regensburg), informent l'empereur sur la conversion au christianisme de leur souverain ensemble avec importante partie du peuple, en le priant de leur envoyer des précepteurs dans la foi chrétienne.⁴⁰ En d'autres termes, le seul fait qui soit sûr c'est que l'année 866, où les délégués bulgares demandèrent des prédicateurs de la foi catholique est le terminus ante quem de la conversion des Bulgares.

D'autre part. l'évêque de Reims Hinkmar, en racontant la campagne de Louis le Germanique contre Boris, en 864, ajoute : qui (Boris-n. a.) christianum fieri velle promiserat.⁴¹ A la page suivante, le même auteur continue en date de l'année 866 : „Rex Bulgarorum, qui praecedente anno, Deo inspirante et signis atque afflictionibus in populo regni sui monente, christianus fieri meditatus fuerit, sacrum baptismum suscepit.“⁴² Il est donc évident qu'il y a contradiction entre les deux témoignages de Hinkmar dans les *Annales Bertiniennes*. L'explication la plus admissible serait dans le sens que dans l'extrait subséquent et second dans l'ordre, l'auteur répète sa communication précédente, concernant la promesse de Boris d'embrasser la religion chrétienne.⁴³ Et puisque Hinkmar communique l'an 866, reconnu par les canons de l'Eglise romaine comme date de la requête de Boris adressée à cette Eglise, il situe la „promesse“ dans la période antécédante.⁴⁴

Les témoignages d'auteurs latins et byzantins que nous venons d'examiner fournissent une raison suffisante d'admettre que les préparatifs de la conversion ont été amorcés encore à l'époque suivant immédiatement la venue au pouvoir de Boris. Le traité de paix de 853, conclu avec Théodora ne donna pas satisfaction aux revendications territoriales du souverain bulgare, visant à réunir sous son sceptre les terres à popula-

raison pour laquelle Sokolov considère sa chronique non pas comme une source, mais plutôt comme un manuel explicitant les autres sources. Parmi les recherches plus récentes cf. R. I. Jenkins, *The chronological accuracy of Logothetos for the years AD. 867—913*, *DOP XIX*, 1965, pp. 104 sqq. — Iv. Dujčev, *Légendes byzantines sur la conversion des Bulgares*, *Sbornik praci filosof. fac. Brno*, X, 8, 1961. — M. Lascaris, *La date de la conversion des Bulgares*, pp. 13—14, admet une certaine inexactitude dans les informations de Syméon Magister le Logothète, en affirmant que celui-ci annonce la conversion des Bulgares avant la victoire de Petrona remportée sur Omar.

³⁹ V. *Annales Fuldenses*, *ibid.*, p. 412, s. a. 896. Cf. pour plus de détails sur ce sujet : G. Cankova-Petkova, *Първата война между България и Византия при цар Симеон и възстановяването на българската търговия с Цариград*, *ИИИ*, 20, 1968, p. 181 et p. 76.

⁴⁰ *Annales Fuldenses*, p. 379, s. a. 866. Cf. sur ce sujet Sokolov, *op. cit.*, p. 152. — П. Петров, *Покръстване на Българите*, *Ист. Пр.* XXI, 1965, 3, p. 152.

⁴¹ *Ann. Beiti.*, pars III, MQH, SS., I, p. 473, s. a. 864.

⁴² *Ibid.*, p. 474, s. a. 866.

⁴³ Il est possible que ces deux extraits soient empruntés à différentes sources. Il est notoire, pourtant, que Hinkmar est le continuateur des *Annales Bertiniennes* après 863. — Cf. Sokolov, *op. cit.*, p. 153.

⁴⁴ Cf. L'encyclique du Patriarche Photius, qui est datée de 866 par Grégoire, *Etudes sur le neuvième siècle*, Byzance, 8, 1933, p. 532, et de 867 par Sokolov, *op. cit.*, p. 125. Les mots : „il n'y a pas encore deux ans que ce peuple (les Bulgares, n. a.) confessent la vraie foi“ sont considérés comme expression rhétorique par V. Zlatarski, *Имали ли са Българите летописание*, СпБАН, I, 1911, p. 52.

tion slave de Thrace et de Macédoine. C'est pour cette raison que Boris accepta, entre 860 et 863, la proposition de Louis le Germanique. Entre-temps Byzance triomphait du danger arabe. En effet, le 3. IX. 863, Petronas remportait une victoire décisive sur les Arabes, un événement d'importance politique énorme.

Ainsi donc, vers la fin de 863, alors qu'un double danger menaçait la Bulgarie: à l'intérieur, famine et calamités et de l'extérieur offensive sur terre et sur mer par les troupes byzantines, Boris rejette l'alliance avec Louis le Germanique qui, de son côté lui déclare la guerre en 864, tout en amorçant des pourparlers de paix avec Byzance.

L'information des Annales Bertiniennes, concernant une campagne de Louis le Germanique contre Boris — Hludovicus, rex Germaniae, hostiliter obviam Bulgarorum cagano qui christianum fieri velle promiserat,⁴⁵ devrait, à notre avis, être interprétée dans le sens d'une incursion ennemie, explicable comme conséquence du changement de politique extérieure de la Bulgarie, vers la fin de 863, qui aboutit à la paix et l'union avec Byzance, en fin de 863 ou au début de 864.⁴⁶ Après avoir assuré ses frontières orientales, l'Empire byzantin tourna ses forces vers la Bulgarie dont d'alliance avec l'empereur d'Allemagne constituait un obstacle à sa politique qui visait à l'expansion de l'influence et de la sphère d'activités byzantines parmi les États slaves.⁴⁷ Byzance déclara la guerre „sur terre et sur mer“ à la Bulgarie. Du côté de Byzance, le danger était plus proche et la menace plus grande. Des conditions propices à la conversion au christianisme existaient déjà à l'intérieur du pays, bien que les boyards protobulgares s'en tinssent toujours strictement à la religion païenne, ainsi qu'il appert de l'évolution des événements subséquents. Les négociations de paix s'amorcèrent à Constantinople, probablement dans les derniers mois de 863, alors que furent aussi baptisés les délégués bulgares. Or, en vertu du traité conclu, Byzance consentait également à une correction de la frontière en faveur de la Bulgarie. On cédait à la Bulgarie la „région non peuplée, sise entre Sidere et Develt“⁴⁸.

⁴⁵ V. Annales Bertiniennes, MQH, SS., I, p. 465.

⁴⁶ В. Златарски, История, I, 2, pp. 3—4, 25—27, est également d'avis que la paix entre Byzance et la Bulgarie a été conclue en 864, mais il admet que la région Zagora a été cédée à la Bulgarie encore en vertu du traité de paix conclu entre Boris et Théodora (ibid., pp. 3—4).

⁴⁷ Cf. Д. Ангелов, История на Византия, I², p. 308. — Dvornik, op. cit., pp. 184 et sqq. — Ostrogorsky, pp. 190—192.

⁴⁸ K. Jireček, Arch. Epigraphische Mitteilungen, X, 2, Vienne, 1886, pp. 157—158, identifie Sidere avec le défilé de Veregava (act. défilé de Calakavak) dans la Stara-Planina Orientale. La ligne Sidere-Develt marque la limite sud de la bande de terre délimitée au nord par le Balkan oriental et à l'est par la mer Noire. Au sujet de ce territoire, cf. В. Бешевлиев, К вопросу о награде полученной Тервелом от Юстиниана, II, в 705 г., ВВр. XVI, 1959, pp. 12—13. — В. Златарски, История, I, 1, p. 170, identifie Sidere avec le sommet Demir-Kapu dans le massif de Strandja. Or, dans ce cas, la ligne Sidere-Develt ne peut pas délimiter la frontière bulgaro-byzantine, puisqu'elle lui est perpendiculaire. Pour plus de détails sur ce sujet, Cf. Г. Цанкова-Петкова, О территории болгарского государства в VII—IX вв., ВВр, XVII, 1960, pp. 132—137 et n. 72.

La conversion-même du souverain Boris et d'une „partie considérable du peuple“⁴⁹, ainsi que l'admettait V. Zlatarski dans ses premières recherches, et comme l'admettent aussi la plupart des chercheurs contemporains,⁵⁰ eut lieu dans la première moitié de 864. Il convient d'examiner ici dans le détail les arguments à l'appui de la thèse qui prétend situer ce événement en 865. Ce sont en premier lieu l'inscription trouvée pendant la Première Guerre Mondiale en Albanie méridionale près du village de Balši, dans la localité connue sous le nom de Šen Mari Manastir, sise entre Valona et Berat,⁵¹ inscription publiée pour la première fois en 1919, et en second lieu la note de scribe faite par le moine Tudor Doxov, sur la traduction en vieux-bulgare des Sermons de Saint Athanase, faite par le Moine Constantin.⁵²

Le pilier de marbre, mesurant 1,60 m de haut et 0,40 sur 0,40 m d'épaisseur,⁵³ dont le haut et le bas ne sont pas conservés, porte deux inscriptions : le texte supérieur est en langue grecque et date de 886, alors que la seconde inscription est en langue latine et date de 1108. Ces deux inscriptions sont séparées par une croix qui fait partie de la seconde inscription. Le texte supérieur occupe un espace d'environ un tiers du tronçon conservé de ce pilier. Le commencement du texte est endommagé. On ne connaît pas la hauteur originale du pilier.

⁴⁹ Annales Fuldenses, MGH, SS., I. p. 379: cum populo non modico.

⁵⁰ В. Н. Златарски, Известията за Българите в хрониката на Симеона Метастаста и Логотета, СбНУК, 24, 1908, pp. 55—83. — Idem, Имали ли са Българите летоброене, pp. 52 sqq. — П. Мутафчиев, История на българския народ, I², Sofia, 1948, pp. 180—181. — Петров, Към въпроса за годината, pp. 577—578. — История Византии, II, Moscou, 1967, p. 198. — Vaillant-Lascaris, op. cit., pp. 10—15. — Ostrogorsky, Geschichte..., p. 192. — A. Vasilev, Histoire de l'Empire Byzantin, I, Paris, 1932, p. 192. — Dvornik, Les Slaves, Byzance et Rome au IX^e s., Paris, 1926, pp. 186—187. — A. Vaillant, Textes vieux slaves, II, Traduction et notes, Paris, 1968, p. 58, tous conviennent que les Bulgares se sont convertis au christianisme en 864. Par ailleurs, cet événement est situé en 865 par В. Златарски, История, I, 2, pp. 22—30. — Д. Ангелов, История на Византия, I, p. 312. — St. Runciman, History of the first Bulgarian empire, Cambridge, 1930, p. 104.

⁵¹ Cf. C. Praschniker, Anzeiger philos.-hist. Klasse der Akademie der Wissenschaften, Vienne, 13, 1919, pp. 3—7. — Idem, Muzakhia und Malakstra, Jahresheften des Österreichischen Archeologischen Institutes, Vienne, XXI—XXII (1922—1924), pp. 99—100, 195—196. Le deuxième tiers de ce même pilier porte une inscription latine à la mémoire de Robert Montfort, compagnon d'armes de Boemund, qui prit part au siège du Durazzo, en 1108, et périt probablement en Albanie méridionale. — Cf. Praschniker, Muzakhia und Malakstra, p. 196, qui complète les trois premiers caractères API comme MAPIAS. Ibidem, Cet appoint est admis aussi par Г. Баласчев, Новооткритият паметник от времето на Борис I, 866 г., article publié dans le journal „Nezavisimost“ du 20. VIII. 1921, p. 1. D'après le fact-similé donné par Praschniker, op. cit., p. 195, les caractères initiaux API de l'inscription sont précédés de traces de la lettre M.

⁵² Cette note de scribe a été publiée d'abord par Gorskij-Nevostrouev, Описание славянских рукописей Московской синодальной библиотеки, II, 2, pp. 47—48. — Ив. Дуйчев, Старобългарска книжнина, I, Sofia, 1943, p. 76. — A. Vaillant, Textes vieux-slaves, I. Textes et glossaires, Paris, 1968, p. 71; Traductions et notes, p. 58.

⁵³ Praschniker, Muzakhia..., p. 196. — Cf. В. Н. Златарски, Намереният в Албания надпис с името на българския княз Бориса Михаила, Slavia, 1923, p. 61 et sqq.

* * * *

: . A P I
 ΒΟΡΗCΟΜΕΤΟ
 ΝΟΜΑCΤΕΙC
 ΜΙΧΑΗΛ . . . Ν
 ΤΩΕΚΘΥΔΕ
 ΔΟΜΕΝΩΑΥ
 ΤΩΕΘΝΕΙΕ
 ΤΟΥC CΤΟΔ

Du moment que *STOA* — 6374 années de la création du monde correspondent à l'an 865—866 du calendrier chrétien, Zlatarski a cru pouvoir appointer la partie endommagée du commencement de l'inscription par : [ἐπὶ τοῦ τῶν Ῥωμαίων βασιλέως Μιχαὴλ ἐβαπτίσθη ὁ ἄρχων Βουλγ]αρι[ας] c.-à-d. qu'il a admis que cette inscription se rapporte à la conversion du prince Boris.⁵⁴ Il établit ensuite, que cette conversion a eu lieu „entre la 1^{er} et le 19 septembre 865“, peut-être bien le 14 septembre — le jour de la Sainte-Croix.

D'après Zlatarski cette inscription figure sur l'un des piliers en pierre, élevés par Kliment et portant des inscriptions qui parlent de la conversion des Bulgares, et qui, à en croire le témoignage de Dimitri Homatian (1216—1234) étaient conservés jusqu'à l'époque où il vivait. Anastasievitch objecte là-dessus que l'appoint „ἐβαπτίσθη“ = „fut baptisé“ n'est que possible, et que l'inscription de Balı ne peut pas être l'un des piliers élevés par Kliment, puisque ceux-ci ne se rattachent qu'à l'activité de Kliment et pas à celle de Boris.⁵⁵

A notre avis, il convient en l'occurrence de poser la question: dans quel but ce pilier a-t-il été élevé et quelle était la destination de l'inscription qui y figurait.

Dans la vie circonscrite de Kliment, on communique que le prince Boris entoura la Bulgarie „de sept cathédrales“⁵⁶, dont on admet que l'une fut celle de Devol,⁵⁷ l'autre fut celle de Bregalnica,⁵⁸ la troisième se trouvait probablement à Ochrida, où Kliment construisit un monastère, encore du temps de Boris.⁵⁹ L'emplacement des autres cathédrales n'a pas été

⁵⁴ Zlatarski. Намереният в Югозападна Албания надпис, pp. 61 sqq. — Idem, История, I, 2 p. 30. — Le déchiffrement de Zlatarski fut admis, à quelques petites variantes près, comme le plus plausible, par Y. Ivanov, Български старини из Македония, Sofia, 1931, pp. 12—14, et aussi par V. Beševliev, Protobulgarische Inschriften, Berlin, 1963, 15, p. 175. Celui-ci appointe le commencement de l'inscription ainsi: [+ἐβαπτίσθη

ὁ ἐκ θ(ι)οῦ ἄρχων
 Βουλγ]αρι[ας]

tout en considérant l'appoint de Zlatarski + ἐπὶ τοῦ τῶν Ῥωμαίων βασιλέως Μιχαὴλ ἐβαπτίσθη comme peu probable et retient comme seul admissible ἐβαπτίσθη. Ce monument est inexactement désigné (ibid., p. 174) comme colonne de marbre, Marmorsäule, ou lieu de pilier (Pfeiler), chez Praschniker, op. cit., p. 196.

⁵⁵ Anastasievitch, op. cit., pp. 136—142.

⁵⁶ Cf. Ал. Милев, Гръцките жития на Климент Охридски, Sofia, 1966, § 67, p. 132.

⁵⁷ V. La lettre de Theophilakt d'Ochrida au Sebaste Ioan, éd. Migne, PGr. 126, p. 529.

⁵⁸ V. Martyrium SS. quindecim illustrium martyrum, Migne, 136, col. 201.

⁵⁹ Cf. Милев, op. cit., p. 132, § 67.

établi avec certitude.⁶⁰ On sait, il est vrai, que les activités culturelles et civilisatrices du prince Boris étaient consacrées en majeure partie aux régions peuplées de Slaves en Albanie méridionale et en Macédoine du Sud-Ouest⁶¹. L'Union des terres bulgares du Sud-Ouest qui, dès le VIII^e s. sont connues aux auteurs byzantins sous le nom de „Bulgarie“, constitue le principe dirigeant de la politique de Boris. Alors qu'en Bulgarie mésienne l'élément protobulgare était encore très actif, les Protobulgares des régions du Sud-Ouest⁶² s'y étaient assimilés relativement plus tôt, raison pour laquelle la notion de „langue bulgare“ s'affermirait d'abord là-bas, dans le sens de „langue des Slaves bulgares“⁶³. Ce n'est donc pas dû au hasard, si les informations fournies par les sources écrites et par les monuments archéologiques de cette époque concernent principalement les terres bulgares du Sud-Ouest. Ces renseignements témoignent de travaux de construction intensifiés d'églises et de monastères de la part de Boris et de Kliment, précisément dans ces régions.

Considérant que l'inscription de Balši a été trouvée en terroir de monastère, la supposition de celui qui l'a découverte et rendue publique, disant que l'an 6374 de la création du monde (soit 865—866) est la date de l'inscription, devient d'autant plus admissible. Selon Prašnikier⁶⁴, le prince Boris, après avoir embrassé le christianisme en „864—865“, a élevé ce pilier l'année suivante 865—866. Compte tenu des dimensions premières du pilier de marbre et de la disposition de la première inscription, on peut supposer que la partie manquante n'en a pas été d'une seule ligne⁶⁵.

Ainsi donc, il est admissible que cette inscription ait bien pu, dans sa partie tronquée, contenir la date de la conversion qui a probablement précédé l'année de l'érection du pilier, indiquée en fin de l'inscription⁶⁶.

⁶⁰ Cf. A. I. Milev, op. cit., p. 161. note 155.

⁶¹ Ibid., p. 124, § 54; p. 126, § 59.

⁶² Il s'agit des Bulgares de Kouber. Cf. G. Cankova-Petkova, Bsl. XXIV, 1, pp. 40—52, 1963.

⁶³ Au § 65 de la Vie détaillée de Kliment (A. I. Milev, op. cit., p. 132) on mentionne les ouvrages littéraires de Kliment: Sermons, vies, etc., rédigées „en langue bulgare par le sage Kliment“. Au § 42 de la Vie des martyrs de Tiverioupolis (PGr., 126, col. 201) il est dit au sujet de l'église de Bregalnica: „Un clergé a été constitué pour ce saint temple, clergé instruit dans la langue bulgare“. Cf. Angelov, Formation de la nationalité bulgare p. 99 sq. Cf. aussi Suidae lexicon, éd. A. Adler, s. v. Βούλγαροι: *χρόνα παρὰ βούλγαροις οἱ κλέπται*. Le mot *χρόνα* est de provenance slave.

⁶⁴ Prašnikier, Muzakhia und Malakastra 195: Nach der in Z. 8 stehender Jahreszahl, 6374 seit der Erschaffung der Welt, 866 nach Christis Geburt, ist die Inschrift gerade in dem Jahre gesetzt, in dem sich Michael, nachdem er 864—865 das Christentum vom Patriarchen von Konstantinopel hatte entgegenommen, aus politischen Gründen auf kurze Zeit Rom in die Arme warf.

⁶⁵ Beševliev, op. cit., n° 15, p. 176, admet la possibilité que le commencement de cette inscription ait aussi contenu une date, débutant par les mots Έν Έτει, ou bien par Έν όνόματι τοῦ πατρὸς καὶ τοῦ υἱοῦ καὶ τοῦ άγίου νεύματος, remarquant toutefois que ce dernier appoint est bien long.

⁶⁶ Un témoignage que l'inscription a été faite quelque temps après la conversion, nous est fourni par la forme apositive du participe: *βορής ό μετονομασθαις* = Boris qui avait été baptisé d'un autre nom. Il convient de prendre en considération que selon les données de l'évangélaire de Civald, la femme de Boris portait le nom de Maria. Cf. Yordan Ivanov, Български старини из Македония, София, 1931, p. 479.

Considérant tout ce qui vient d'être exposé, on pourrait admettre que l'inscription a été faite dans l'intention de conclure et de populariser l'œuvre du prince Boris parmi la population chrétienne slavo-bulgare dans les régions les plus éloignées de la capitale et puis, que cette inscription n'est pas synchrone à la conversion et qu'elle a été taillée dans la pierre quelque temps après cet événement.

Le second argument en faveur de la datation en 865 de la conversion est encore moins sûr. Il s'agit en effet de l'interprétation de l'expression ETX'BET'XN figurant dans la note de scribe Tudor Doxov, expression qui, selon Zlatarski désignerait le „cinquième mois de la onzième (ETX = Chien) année cyclique.“⁶⁷ Nous trouvons très judicieuse la remarque faite par Vaillant, que la Liste des khans bulgares et l'inscription de Čatalar attribuée à Omourtag, où l'on rencontre le terme protobulgare „šegor elem“ datent de l'époque païenne et que, en 908, date de la note de scribe en question, un moine n'aurait guère pu recourir au calendrier païen pour désigner un événement chrétien d'importance primordiale pour lui.⁶⁸ De surcroît, nous voudrions ajouter que ce moine vit et travaille sous le règne de Siméon — ce siècle d'or de la littérature bulgare. Et ce qui est encore plus important, et qui jusqu'à présent n'a pas attiré l'attention des chercheurs : l'expression „šegor elem“ de l'inscription d'Omourtag se retrouve dans la Liste des khans bulgares sous la forme de „šegor alem“⁶⁹, tandis que le terme ETX'BET'XN, en tant qu'année de calendrier n'est attestée sous n'importe quelle forme ni dans sa première partie, ni dans la seconde, ni dans la Liste, ni dans des inscriptions protobulgares quelconques. Et pourtant, dans la Liste on a daté le règne de treize souverains bulgares et on y a mentionné huit des douze années cycliques que compte le calendrier protobulgare,⁷⁰ or, dans toutes ces dénominations il n'est nulle part question d'une année du Chien — ETX.

Compte tenu des données et considérations exposées ci-dessus, la conjecture avancée par Vaillant reste, pour le moment, la plus acceptable puisque cet auteur y corrige les quatre premières lettres de cette note de scribe, en lisant ETHB au lieu de ETXB et y voit la désignation en quatre chiffres de l'année cosmique suivant l'alphabet glagolitique, c.-à-d. l'an 6372 de la création du monde = 864^e année du calendrier chrétien, tandis qu'il considère le reste des caractères EXTN comme une répétition superflue — appoint plus tardif d'un copiste qui ne connaissait pas la valeur numérique des caractères glagolitiques et s'essayait à faire diverses corrections.⁷¹ Il est

⁶⁷ Cf. В. Златарски, История, I, 2, p. 30.

⁶⁸ Cf. Vaillant, Textes vieux-slaves, op. cit., II, p. 58.

⁶⁹ Cf. Beševliev, Inschriften, Nr. 56, p. 275; Cf. O. O. Pritsak, Die bulgarische Fürstenliste und die Sprache der Protobulgaren, Wiesbaden, 1955, p. 14 sqq. Fr. Altheim, Geschichte der Hunnen, I, Berlin, 1959, p. 259.

⁷⁰ Cf. Beševliev, op. cit. Le texte de la Liste mentionne les années cycliques suivantes : ДИЛОМЪ (1, 12, 14); ДОХСЪ (3); ШЕГОРЪ (4, 5, 11, 12); ВЕРЕНИ (7); ТЕКОУ ЧИТЕМЪ (8); ДВАНЪ (9); ТОХЪ (10); СОМОРЪ (13).

⁷¹ Cf. Vaillant, Textes vieux-slaves, II, p. 58. Suivant l'auteur on a commis une translittération mécanique de l'alphabet glagolitique en celui cyrillique sans égard à la valeur numérique des caractères respectifs, de sorte que le X a été substitué par N, soit ETXB = ETNB — 6372 = 864.

bien entendu que cette interprétation n'est toujours, au dire de son auteur, qu'une hypothèse argumentée, mais pas tout à fait sûre. En conclusion, les deux monuments à partir desquels l'année 864, acceptée tout d'abord, fut rectifiée en 865 ne sont pas absolument sûrs. Dans l'inscription de Balši *ἐβαπτίσθη* „se baptisa“ est admis comme l'appoint le plus vraisemblable, mais n'est pas expressément mentionné.⁷² Il n'y a de sûr que l'année 6374 (865—866) qui est celle de l'érection du pilier portant l'inscription. Quant au sens de l'expression ETX'BET'XN il reste discutable, tant en son déchiffrement qu'en son interprétation.

Au dire des chroniqueurs, la conversion amena une paix durable entre les deux pays.⁷³ Ainsi que le suppose, non sans raison, Zlatarski, au cours des négociations de paix on aurait proposé au prince bulgare de renoncer à son alliance avec Louis le Germanique, ainsi qu'à son intention d'embrasser la religion chrétienne par voie de l'Eglise romaine.⁷⁴

Il ne fait pas de doute que l'unique condition posée par Byzance lors de la conclusion du traité de paix mentionné était la conversion des Bulgares au christianisme, par l'entremise de l'Eglise byzantine, ce qui, au dire des chroniqueurs byzantins signifiait que les Bulgares se soumettent au basileus byzantin: *καὶ χριστιανοὶ γενέσθαι καὶ ὑποτάττεσθαι τῷ βασιλεὶ καὶ Ῥωμαίοις ἡγήσαντο... ἐκτοτε γενομένης εἰρήνης*.⁷⁵ Or, si cette paix était, selon le témoignage unanime des auteurs byzantins, liée à la conversion, pourrait-on alors admettre que celle-ci n'ait été entreprise qu'au mois de septembre 865? Si les forces militaires de l'Empire étaient prêtes, après leur victoire sur Omar à envahir la Bulgarie, tandis que sa flotte, sur pied de guerre croisait au large des côtes thraces du Pont Euxin, si la famine sévissait dans le pays, alors que la conversion des Bulgares constituait l'exigence impérative de Byzance, pourquoi donc ajournerait-on de plus d'une année précisément cet événement si important?

A notre avis, la conversion a suivi immédiatement la conclusion de la paix avec Byzance, traité qui, naturellement, annulait l'alliance entre Boris et Louis le Germanique, ce qui, à son tour, provoquait la susdite campagne de Louis contre le „khagan des Bulgares“ en 864.⁷⁶ C'est justement cette agression des Francs qui fait l'objet du témoignage de Theophilacte d'Ochrida: „Lorsque ledit très digne Boris assumait le pouvoir, une nuée de Francs couvrit toute la Bulgarie. Une terrible famine vint s'y ajouter. Ainsi le peuple bulgare souffrit sous le coup du glaive ennemi et de la calamité de la famine... c'est à cause de cela que Boris envoya des émissaires auprès

⁷² Cf. Анастасијевић, Архив за арбанаску старину, II, 1924, pp. 137 sqq.; V. Beševliev, Inschriften, p. 175.

⁷³ Cf. Златарски, История, I, 2, pp. 22—23.

⁷⁴ Ibid., p. 24.

⁷⁵ G. Monachi dicti Hamartoli Chronicon, éd. Murali, 133, 1—5; Theoph. Continuatus, éd. Bonn, p. 155: *καὶ τὰν τὸν ἐποθέσιν καθήσυχρετο καὶ εἰρήνην ἐργάσασθαι αὐτὸν*.

⁷⁶ Annales Bertinienses p. 465. Zlatarski, op. cit., p. 16, n. 2 adopte une interprétation très tendue et peu conforme à tout le contexte, de „hostiliter... pergit“ dans le sens „il s'est rendu à une rencontre amicale“.

de l'empereur byzantin..., pour conclure un traité de paix et vivre désormais sans souci et dans le calme"⁷⁷.

„Le glaive ennemi (*πολεμῶν ξίφει*) se rapporte évidemment aux agressions des Francs, soit les troupes de Louis le Germanique, traitées ici de „nuée de Francs“. Et parce que Theophilacte rattache cette agression à la famine mentionnée dans les chroniques latines (datée de 861 et 863), qui précédait immédiatement la conversion, il devient clair que le début de son récit : „lorsque Boris hérita du pouvoir“ devrait être compris dans un sens plus général, soit : sous le règne de Boris, et non littéralement : au début de son règne.”⁷⁸

Si l'on admet que les pourparlers de paix ont eu lieu vers la fin de 863, lorsque furent baptisés les délégués bulgares à Constantinople, il s'ensuit que la conclusion de la paix devrait être reportée au début de l'année 864 et que, comme nous venons de le dire, la conversion eut lieu immédiatement après. De cette manière le gouvernement de Michel III atteignait son but, alors que les revendications territoriales de Boris n'étaient que partiellement satisfaites. La Bulgarie ne reçut que la région dite Zagora — d'après les chroniqueurs „la zone déserte et inhabitée entre Sidera et Develt“.

Le désir le plus cher de Boris était de réunir sous son sceptre les Slaves et les Protobulgares peuplant les confins sud-ouest de l'Etat. C'est pourquoi, dès la conclusion de cette paix, il dirigea son attention et ses forces de ce côté-là afin de réaliser cette union avec des régions qui appartenaient déjà de fait à l'Etat bulgare.

Un renseignement fourni par Eustathe de Salonique dont on n'a pas tiré parti dans la littérature, témoigne aussi des traces profondes qu'a laissées la tradition de l'appartenance bulgare de la population des régions bulgares du Sud-Ouest. En effet, commentant le périple d'Achille et d'Hector autour des sources de la rivière Scamandre (Il. X, v. 148), Eustathe de Salonique ajoute que la poésie d'Homère a laissé des traces aussi dans les légendes contemporaines (c.-à-d. du XII^e s. d. n. ère) de l'auteur. A ce propos il explique aussi un de ces „récits“ contemporains, notamment qu'Achille et Hector „se rendirent aussi là-bas et encore plus loin. Parce que maintenant encore, on voit en Panonie (Peonie n. a.) soit dans les terres des Bulgares, l'endroit où prennent naissance ces deux sources“. Cette communication d'Eustathe de Salonique est, en fait, un écho du témoignage trouvé dans la chronique de Jean Malala sur „Achille et les Mirmidons, présentement appelés Bulgares“. Puisque à en croire la légende, le pays natal d'Achille serait la Grèce Septentrionale, cette modernisation que font les auteurs médiévaux en rattachant la légende d'Achille à la Péonie, en tant que terre bulgare,⁷⁹ nous parle de l'extension qu'avait prise le nom national bulgare,

⁷⁷ V. Theophilacti Martyrium, PG1, 126, col. 197, § 34. Cf. Zlatarski, Истoрия, 1, 2, p. 7 et annexes, 1, pp. 791—794. Zlatarski rejette l'interprétation proposant de remplacer *φράγγων νέφος* par *Αροδγγων νέφος*. Cf. F. Ouspenski, ЖМНП 225, 1883, 2, pp. 75—76.

⁷⁸ V. Zlatarski, op. cit., 1, 2, pp. 791—794 reporte ce témoignage de Theophilacte à l'époque entre 852 et 855. Sur les relations bulgaro-franques en général, Cf. V. Gjuzelev, Bulgarisch-frankische Beziehungen in der ersten Hälfte des IX Jhd., Byzantinobulgarica, II, 1967, pp. 15—39.

⁷⁹ V. Eusiathii archiepiscopi Thessalonicensis Commentarii ad Iliadem, éd. G. Stallbaum, t. IV, Leipzig. 1830, pp. 233—234, Παρ. X, p. 148.

tout en témoignant, par ailleurs, du caractère compact de la population bulgare en Macédoine, et en partie aussi en Thrace, au Moyen Âge.⁸⁰

Le traité de paix conclu avec Byzance ne réglait pas intégralement les problèmes en contestation entre les deux pays. La Bulgarie n'était pas satisfaite au sujet de ses revendications territoriales non plus qu'au sujet de sa politique ecclésiastique. L'inscription de Balši marquait, en effet, les territoires bulgares, appartenant réellement à la Bulgarie, mais pas encore reconnus officiellement par l'Empire.⁸¹ A cette époque la frontière politique bulgare ne coïncidait pas avec les limites ethnographiques du sud-ouest, et n'englobait point les régions pénétrées de la culture bulgare.

Comme on le sait, les luttes politiques au Moyen Âge étaient indissolublement rattachées à la politique ecclésiastique d'un pays donné. Les hésitations de la politique extérieure de la Bulgarie, entre l'Eglise d'Orient et celle d'Occident, entre l'Empire des Francs et Byzance, étaient conditionnées tant par les circonstances, que surtout par les visées rectrices du souverain bulgare d'assurer l'union territoriale du peuple bulgare et l'autonomie de l'Eglise bulgare. Il est notoire que la question de l'Eglise bulgare fut résolue au cours de la séance extraordinaire du Concile de Constantinople, en 870, en faveur de Byzance qui avait pris l'initiative de rallier à l'Eglise Orientale le monde slave de cette époque, tout en créant une union des Etats slaves, sous la prééminence de Byzance.⁸² La réaction des boyards protobulgares, qui suivit la conversion puis le détronement de Vladimir en 893, témoigne de la tenacité des traditions païennes chez les Protobulgares qui n'étaient toujours pas assimilés à la multitude slave, et qui se révoltaient en même temps contre la politique proslave du prince Boris et contre l'union avec Byzance.⁸³

Les recherches faites jusqu'à présent ne mettent pas suffisamment en relief l'importance du traité préliminaire conclu entre la Bulgarie et Byzance en 853, ainsi que sa portée, comme une étape préparatoire à la conversion au christianisme. Entre la Bulgarie païenne et l'empire chrétien de Byzance furent instaurées des relations pacifiques qui activèrent leur échange économique et commercial, tout en facilitant la pénétration et la propagation du christianisme en Bulgarie. La violation de ce traité qui avait duré jusqu'en 860, n'était pas due seulement à l'alliance conclue entre Byzance et la Grande Moravie. Les revendications territoriales insatisfaites de la Bulgarie incitèrent le prince Boris à accepter la proposition d'une alliance avec les Francs. Cette alliance qui dura jusque vers la fin de 863, fut peut-être tout aussi bien une étape préalable à la christianisation, mais cette fois-ci elle orientait la Bulgarie vers la sphère d'influence de l'Eglise de Rome. La rupture avec les Francs intervint au temps des pourparlers visant à la re-

⁸⁰ Dans la suite de son récit, Eustathe de Salonique mentionne aussi l'information d'Herodote sur la rivière Tearos en Thrace; *ibid.*, p. 234: λέγει δὲ καὶ Ἡρόδοτος ποταμὸν Σκυθικὸν Τέαρον τὰ τε ἄλλα εἰς ἄπειν φέροντα... Sur la r. Τέαρος — Bunar Hisar entre Kirkklise et Viza en Thrace Orientale, Cf. PWRE, 2 R, V, A, 1, Stuttgart, 1934, col 109,

⁸¹ Praschniker, *op. cit.*, pp. 195—196, pense que l'inscription de Balši est une indication touchant la frontière sud-ouest de la Bulgarie à cette époque.

⁸² Sur l'évolution ultérieure de la question d'une Eglise bulgare, en général, cf. Dvornik, *op. cit.*, pp. 190—217. — Güzelev, *op. cit.*, pp. 120 sqq.

⁸³ Cf. *ibid.*, pp. 190 sqq.

prise de l'union avec Byzance. Il est douteux que seule la menace d'une guerre ait obligé le prince Boris à tourner de nouveau ses espoirs vers l'empire. Les intérêts de l'Etat bulgare étaient bien plus étroitement liés avec Byzance, la pénétration de la culture chrétienne byzantine était de beaucoup plus intense, alors que l'entente passagère avec Louis le Germanique s'était avérée infructueuse.

Ainsi donc, la restauration des relations amicales avec Byzance amenèrent l'attaque de Louis le Germanique contre la Bulgarie en 864.

* * *

Vers le milieu du IX^e s., la conversion au christianisme devient pour la Bulgarie une nécessité historique, imposée pour des causes de politique intérieure aussi bien qu'extérieure. L'esprit perspicace de Boris se rendait compte de cette nécessité et celui-ci se prit à y pourvoir avec fermeté et persévérance, malgré les complications extérieures et les conflits intérieurs auxquels cette œuvre aurait à faire face. Et ce n'est pas en vain que le biographe de Kliment dit du Prince Boris, que celui-ci était un homme „à l'esprit éclairé et enclin à faire le bien”⁸⁴.

Les Etats slaves commencent à jouer un rôle plus actif dans la vie internationale de l'Europe Centrale, vers le milieu du IX^e siècle. Leur intérêt les portent vers l'empire Byzantin qui, à cette époque-là se trouve en plein essor politique et culturel. La période de la querelle iconoclaste et de la crise paulicienne sont terminées, le danger arabe dans le bassin égéen et en Asie Mineure est surmonté, les prétentions de l'Eglise de Rome à la suprématie dans le monde chrétien sont repoussées, Byzance envoie des missions culturelles aux Hazaras et en Grande-Moravie, convertit les Bulgares, tente de christianiser les Russes.⁸⁵ Après une longue période de paix avec Byzance, l'Etat bulgare, sous le règne d'Omourtag est consolidé politiquement et économiquement, et sous les successeurs d'Omourtag, il étend ses confins en direction du sud et du sud-ouest, sur des régions peuplées de Slaves. Le processus de la fusion entre Slaves et Protobulgares, amorcé spontanément, grâce au territoire commun, et aux intérêts économiques communs, se trouvait toujours freiné par la différence de religion, des mœurs et des coutumes. La langue slave gagnait de plus en plus la prépondérance, cependant que les Bulgares n'étaient pas encore assimilés. Monolithes dans leur culte païen, ils continuaient à être le corps gouvernant dont Boris devait mater la résistance à laquelle il s'attendait. Or, son esprit perspicace avait nettement conscience des tendances de l'époque, et pressentait que le développement ultérieur d'un Etat, tel que la Bulgarie médiévale était inévitablement lié à sa christianisation. Par ailleurs, le groupe dirigeant des Protobulgares, noyé dans la multitude slave et subissant les relations réciproques byzantino-slaves, ne formait plus qu'un cercle fermé, voué à une lente disparition. Aussi, malgré les hésitations de sa politique extérieure qui poursuivait quand même les intérêts de l'Etat bulgare, Boris faisait-il preuve

⁸⁴ Cf. Milcev, op. cit., p. 88, § 16. *Ἦν γὰρ ὁ βορέσης οὗτος καὶ ἄλλως γνώμης δεξιὰς καὶ τοῦ ἀγαθοῦ δεκτικὴς.*

⁸⁵ Cf. Ostrogorsky, op. cit., pp. 189—192.

d'un esprit de suite rigoureux dans sa politique intérieure, en procédant à la christianisation, et d'une adresse subtile d'homme d'Etat avisé, dans ses efforts d'éviter les complications. Le prince Boris mit à mort 52 des boyards organisateurs de la révolte, tandis que les gens de condition moyenne (médiores seu minores) étaient laissés impunis.⁸⁶

Les sources byzantines aussi bien que celles latines témoignent que la conversion des Bulgares se fit en plusieurs étapes. Lors de la répression de la révolte, le parti du prince qui „s'était converti ensemble avec une grande partie de la population“⁸⁷ ne comptait parmi ses adhérents que 48 boyards, soit moins de la moitié des „boyards“ des dix comitats⁸⁸. Les autres 52 boyards avaient aussi leurs adhérents parmi la population et si le prince épargne les simples habitants et ne punit que les boyards, organisateurs de la révolte, il est à présumer que la réaction avait dû être âpre, et que Boris avait préféré être modéré afin d'éviter de nouvelles agitations. En effet, à ce que l'on voit des Réponses du pape Nicolas I^{er} aux questions que lui posait le prince Boris, la tradition païenne était encore profondément enracinée et la différence entre les mœurs païennes et celles chrétiennes paraissait incommensurable.⁸⁹ Les agitations et les révoltes contre la christianisation et la politique de Boris allaient leur train. Au début du règne de Vladimir, le groupe des boyards protobulgares s'efforçaient plutôt de mettre fin à la paix avec Byzance et de renouveler l'alliance avec Louis le Germanique,⁹⁰ que de rétablir ostentativement le culte païen. Or, le développement historique de l'Etat bulgare, non seulement dans le domaine politique et économique, mais aussi dans celui culturel et idéologique était bien plus étroitement lié avec Byzance qu'avec le monde occidental médiéval. Aussi, n'est-ce guère l'effet d'un hasard si l'Etat bulgare s'est orienté précisément du côté de Byzance, à une période aussi critique de son développement historique. En l'occurrence, peu importe que l'Empire, en s'efforçant de convertir les Bulgares et plus tard les Russes, n'ait poursuivi que ses propres intérêts, soit l'expansion parmi les Etats slaves de l'époque, dans les domaines de la politique, de l'économie et des rapports ecclésiastiques et culturels.⁹¹

⁸⁶ Cf. Responsa Nicolai I papae ad consulta Bulgarorum, § 17, éd. Migne, Ph. 119, col. 9. — Hincmar Remensis Annales Bertiniani pars tertia, MGH, SS., I, pp. 473—474. Hincmar parle aussi de „proceres“, de boyards et de populum. De notre avis, nous trouvons dénuée de fondement l'interprétation de Zlatarski, Istoria, I, 2, p. 59, que par „mediores seu minores“ on désigne la „seconde classe ou classe moyenne“, qui faisait également partie des boyards, soit moins importants, mentionnés dans les inscriptions comme βαγαῖροι.

⁸⁷ Voir ci-dessus note No. 49.

⁸⁸ Hincmar, op. cit., p. 473.

⁸⁹ Cl. Dvornik, op. cit., p. 190.

⁹⁰ Ann. Fuldenses, MGH, SS., I, p. 40, 30—33, a. 892. Dans la communication du chroniqueur occidental Reginon, disant que Vladimir se serait mis „à ramener aux mœurs païennes“ (ad gentilitatis ritum) le peuple nouvellement converti, il n'y a pas d'indications suffisamment claires sur l'abjuration du christianisme. Par „mœurs païennes“ on comprend évidemment la vie libertine et les plaisirs auxquels le prince s'était adonné. V. Reginonis Prumensis Chronicon, MGH, SS., I, p. 570..

⁹¹ Sur les rapports entre Byzance et la Russie de Kiev au Moyen Age, cf. Г. Г. Литаврин — В. Л. Янин, Некоторые проблемы русско-византийских отношений в IX—XV вв., История СССР, 4, Moscou, 1970, p. 53.

* * *

Ainsi donc, les recherches faites jusqu'à présent sur ce sujet ont omis d'éclaircir à fond quelques moments des relations politiques et diplomatiques bulgaro-byzantines et bulgaro-franques du milieu du IX^e siècle. On n'a pas mis assez en relief le conditionnement réciproque et la succession des événements se déroulant autour de la conversion des Bulgares. De surcroît, on a négligé ou interprété indument certaines informations d'auteurs occidentaux ou byzantins sur le traité de paix conclu avec Byzance aux début du règne de Boris, et ses conséquences. De même, les circonstances qui ont amené la violation de l'alliance avec les Francs, ainsi que les causes qui aboutirent à la restauration de la paix avec Byzance, laquelle favorisa la conversion.

Les matériaux exposés et analysés ici nous permettent d'en venir aux conclusions suivantes :

La politique extérieure du prince Boris était assujettie à son principe recteur de réaliser l'union totale du peuple bulgare et d'élever le prestige de l'Etat, en faisant reconnaître sa souveraineté. A ces fins, il tira habilement parti des intérêts contradictoires des souverains du monde chrétien au Moyen Age, ainsi que des oppositions au sein des milieux gouvernants à Byzance. Voilà la cause principale qui incita Boris à déclarer la guerre au gouvernement de Théodora en 853. Le traité de paix suivi n'est en fait qu'un pas préalable vers la paix définitive, conclue en fin de 863 ou au début de 864, en même temps qu'une étape préparatoire à la christianisation de la Bulgarie. Or, arrivé à cette étape, l'empire n'était pas encore enclin à faire des concessions quelconques en échange du privilège de convertir les Bulgares, alors que le souverain bulgare, pour sa part, n'avait aucune intention de renoncer à ses revendications d'une expansion territoriale de l'Etat bulgare. Les deux parties ne pouvant en venir à un accord sur ce point, Boris dirigea ses vues vers l'Occident. Or, l'alliance conclue avec les France s'avéra également précaire et fragile. Toujours est-il qu'elle exerça une certaine pression sur la politique de l'Empire qui se rendit compte du risque auquel il s'exposait de perdre la Bulgarie comme alliée et de s'en faire du même coup un adversaire éventuel. Et alors, ce que le gouvernement de Théodora avait refusé d'accorder à Boris, en 853, se réalisa une décennie plus tard, alors que Byzance reconnaissait l'expansion de l'Etat bulgare en Thrace, en contre-partie du privilège de procéder à la conversion des Bulgares au christianisme. La seule cession de la région Zagora ne suffisait plus à résoudre le problème territorial, mais constituait plutôt un heureux début aux accords ultérieurs sur ce point. En effet, la „paix profonde“ qui s'ensuivit fournit à Boris l'occasion d'annexer de fait, au corps de l'Etat bulgare, des régions de Macédoine et d'Albanie méridionale. Or, ces territoires peuplés surtout de Bulgares, au sein desquels l'écriture slave, les lettres et la culture chrétiennes bulgares poussèrent de profondes racines, furent définitivement et officiellement incorporées à l'Etat bulgare par le traité, conclu entre la tzar Šiméon et Byzance, en 904.

К БИОГРАФИИ ИОАННА МАВРОПОДА

Я. Н. Любарский

Биография Иоанна Мавропода вот уже несколько десятилетий привлекает к себе внимание исследователей¹. Поэт, ученый, наставник и друг Михаила Пселла, Иоанн занимает одно из первых мест в константинопольской интеллектуальной элите середины XI в. Несмотря на обилие материала, многие факты и хронология жизни этого человека поныне остаются не выясненными. Это особенно относится к 40-м, началу 50-х годов, времени царствования Константина IX Мономаха, весьма значимому для судеб византийской культуры. Этому периоду жизни Мавропода и посвящена настоящая статья.

Наиболее спорным вопросом, от решения которого зависит реконструкция всей биографии Мавропода, является дата его назначения на митрополичью кафедру в Евхаите. Обилие противоречивых точек зрения², основывающихся подчас на произвольной комбинации данных источников, заставляет в первую очередь обратиться к свидетельствам, обладающим большей или меньшей хронологической определенностью:

1. Мавропод является автором императорского указа об основании высшей юридической школы в Константинополе³. Время организации школы можно определить приблизительно по сообщению Михаила Атталиата, согласно которому Мономах, „завершив это сражение (имеется в виду сражение с русскими летом 1043 г. — Я. Л.), пользовался покоем,

¹ См. G. Dreves, Johannes Mauropus. Biographische Studien, Stimmen aus Maria Laach, 26, 1884; K. Neumann, рец. на издание P. Lagarde, „Theologische Literaturzeitung“, 1886, Nr. 24, 25; J. Dräseke. Johannes Mauropus, BZ, 2. 1893 S. Eustratiades 'Ιωάννης ὁ μαυρόπους, *Ευαλαίμα, Ἀθήναι*, 1931. Gudeman, RE, Hlbd 18, col. 1750 ff.; M. Phugias. 'Ιωάννης μαυρόπους Alexandria, 1955 (нам недоступна); E. Follieri Giovanni Mauropode metropolita di Euchaita. Otto canonici paracletici a N. S. Gesù Christo Roma 1967.

Нам осталась пока недоступной работа Р. Анастаси — Введение к изданию энкомия Пселла Мавроподу Encomio di Psello per Giovanni metropolita di Euchaita e protosincello. Padova, 1968.

² Древес считает, что Иоанн отбыл из Константинополя между 1043 и 1047 гг., Гудеман, Евстратидис, а в самое последнее время и Э. Фоллиери, относят это событие к 1043—1044 гг. Г. Шлумберже (G. Schlumberger. L'Épopée Byzantine. III, Paris, 1905, p. 678) В. Фишер (W. Fischer. Studien zur byzantinischen Geschichte des XI. Jahrhunderts, Progr. Plauen, 1883, S. 20), Дж. Хассей (J. Hussey. Church and Learning in the Byzantine Empire, London, 1937), Г. Бек (H. G. Beck. Kirche und Theologische Literatur im Byzantinischen Reich, München, 1959, S. 555) считают, что назначение произошло после 1047 или 1048 г.

³ Novella constitutio sacrae, XI medii, ed. A. Salač, Pragae, 1954.

с радостью принялся за государственные дела и учредил „мусей юриспруденции“ (*μουσεῖον τῆς νομοθετικῆς*). Вслед за этим сообщением Атталиат переходит к рассказу о подавлении восстания Льва Торника осенью 1047 г. Таким образом, учреждение университета, по Атталиату (рассказ этого историка в большинстве случаев выдержан строго хронологически), следует датировать временем между 1044—1047 гг.⁴

2. Иоанн в Константинополе в присутствии императора произносит речь в связи с подавлением мятежа Льва Торника. На этот раз дата устанавливается точно — 29 декабря 1047 г.⁵

3. Пселл рассказывает в „Хронографии“ о своем постриге. Его причиной было „неожиданное изменение обстоятельств“; под последним надо, безусловно, понимать опалу, в которую попала группа Лихуда—Пселла. Сообщив об этом, Пселл делает отступление и рассказывает о своей дружбе с двумя людьми: „они были родом из других мест, но жили в священном Риме (т. е. Константинополе — Я. Л.) и запечатлели мой образ в глубинах своей души. Смыслом нашего союза стал смысл наших занятий. Они были старше меня — я много моложе...“ Получив доступ во дворец, Пселл одного из своих друзей тотчас приблизил к императору, а другого позже, ибо тот не желал сразу явиться к самодержцу. Однако быстро насытившись благами придворной жизни, друзья стали мечтать о монашеской жизни. До времени они не обнаруживали своих намерений, и лишь действия императора, начавшего преследовать тех, кто „взошел на колесницу власти“ (имеется в виду в первую очередь Константин Лихуд) заставили их поделиться затаенными мыслями, обменяться клятвами и договориться вместе принять постриг. Один из троих друзей первым принимает монашество, за ним следует Пселл, о третьем наш автор не сообщает ничего. Первый из упомянутых друзей Пселла — Иоанн Ксифин, второй — Иоанн Мавропод.⁶ Иоанн Ксифин, как хорошо известно и из других источников, осуществляет свое намерение и уходит в монастырь на г. Олимп. Что же касается Мавропода, то, хотя Пселл и молчит о его дальнейшей судьбе, из приведенного отрывка ясно, что до отставки Лихуда тот находился при дворе и пользовался там немалым влиянием. Это заключение полностью соответствует как первым двум свидетельствам, так и данным панегирика

⁴ Michaelis Attalioae historia, rec. I. Bekkerus, Bonnæ 1953, p. 21. Традиционная дата этого события — 1045 г. не обоснована источниками, см. Novella constitutio, p. 7. Э. Фоллиери, считающая, что в конце 1043 — начале 1044 гг. Мавропода уже не было в Константинополе, вынуждена отнести открытие университета к очень раннему времени — второй половине 1043 г. (E. Follieri. Op. cit., p. 14).

⁵ См. Iohannis Euchaitarum metropolitae quae in codice Vaticano graeco 676 supersunt, P. de Lagarde edidit. Abhandl. d. hist.-philol. Cl. d. Königl. Gesellsch. d. Wissensch. zu Göttingen. Bd. 28, 1881 (далее I. Euch.) n. 186. Другая речь Мавропода, также произнесенная в Константинополе (I. Euch., n. 18), вероятно, датируется 23 апреля 1047 г. см. А. Каздан. Иоанн Мавропод, печенег и русские в середине XI в., Сборник Радовз, Византиноведческий институт, VIII, I, 1963.

⁶ Psellus. Chronographie, II, pp. 65—66. Основания для отождествления следующих: друг Пселла родом не из Константинополя (Мавропод родился в Пафлагонии), он старше Пселла (Мавропод родился, видимо, в конце X века) и относится к числу ближайших ученых друзей автора. Характерная деталь: друг Пселла вначале не хотел представляться императору. Пселл же вообще нередко упрекает Мавропода за отсутствие честолюбия.

Иоанну, принадлежащего перу того же Пселла: писатель сначала рассказывает о пребывании Мавропода при дворе, а затем о его деятельности в качестве митрополита (материал в энкомиях Пселла часто расположен в хронологическом порядке)⁷.

Приведенные соображения заставляют отказаться от мнения тех исследователей, которые относят назначение Мавропода к раннему времени⁸.

Попытаемся уточнить гипотетически установленное нами время отбытия Мавропода в Евхаиту. В одном из писем Пселла Мавроподу, отправленном в начале пребывания последнего на митрополичьей кафедре⁹, писатель сообщает о своей столичной жизни ... „Мы же теперь и вовсе находимся под луной и солнцами (*ὅπῳ σελήνῃ καὶ ἡλίους ἔσμεν*), и порядок очень изменился. Наша луна заняла теперь не седьмой, а первый пояс, а под ней находится блистательная и сиятельная чета (*τηλαυγὴς συζυγία*). Не вызывает сомнений, что под „солнцами“, а также под „блистательной четой“ Пселл имеет в виду императора и императрицу (сравнения императора с солнцем обычны для византийских энкомиастов). Но кого Пселл называет „луной“? Е. Фоллиери, вслед за Маасом, полагает, что это — возлюбленная Мономаха Склирина, умершая в 1044 г.¹⁰ Однако, как следует из вышеизложенного, такое отождествление маловероятно по соображениям хронологии. Но существует и другая возможность: ассоциировать „луну“, красоту и молодость которой Пселл дальше описывает, с прекрасной аланкой, любовницей Константина Мономаха, ставшей влиятельнейшей фавориткой императора в конце 40-х годов¹¹. Это отождествление помогает уточнить не только сроки отправления письма, но и время назначения Мавропода митрополитом. Письмо было написано не позже 1050 г. (года смерти императрицы Зои), но и не намного раньше этого срока (Пселл сообщает о возвышении аланки, произошедшем в конце 40-х годов).

Итак, до конца 40-х годов Мавропод живет в столице, пользуется огромным влиянием при дворе, участвует в организации Константинопольского университета, а где-то около 50-го года в связи с опалой партии Лихуда—Пселла вынужден принять назначение в Евхаитскую митрополию.

Установленная нами схема биографии Мавропода была бы только вероятной гипотезой, если бы она не находила опоры в данных 77 писем евхаитского митрополита, сохранившихся в рукописи его сочинений. Письма Мавропода обычно невысоко ценятся исследователями. Действи-

⁷ C. Sathas. *Bibliotheca graeca medii aevi*, V, 1876, p. 154 sq.

⁸ См. выше стр. 41. Для обоснования своей точки зрения этим исследователям приходится прибегать к натяжкам. Они или сокращают до минимума период пребывания Мавропода в Евхаите, или допускают, что он приезжал откуда на какой-то срок в Константинополь, или, наконец, как Фоллиери, до предела сжимают во времени исторические события.

⁹ Psellos. *Scripta minora*, I—II, ed. E. Kurtz — F. Drexl, Milano, 1936—1941, II, p. 55.

¹⁰ См. E. Follieri. *Giovanni Mauropode...* pp. 12—13. Иманно это отождествление и заставляет Э. Фоллиери датировать назначение Мавропода концом 1043, началом 1044 г.

¹¹ Psellos. *Chronographie*, II. pp. 45—46.

тельно, как и обычно в византийской эпистолографии, немногочисленные факты тонут там в риторических излияниях, исторических намеков почти нет, как нет хронологических указаний и имен адресатов. Невнимание к письмам объяснялось кроме всего и тем, что не удавалось обнаружить принципа, по которому послания Иоанна расположены в сборнике¹². Между тем, приведенная схема (установленная, главным образом, на основании свидетельств Пселла без учета данных мавроподовских писем) почти идеально соответствует сведениям, содержащимся в письмах Иоанна, если их последовательность принять за хронологическую¹³.

Поэтому мы рассмотрим письма Иоанна в том порядке, в котором они дошли до нас в рукописи, тем более что это позволит не только восстановить биографические факты, но в какой-то степени и проникнуть в духовную жизнь евхаетского митрополита.

Первые два письма (№ 100, 101) выдержаны в „лучших традициях“ византийской риторической эпистолографии и не содержат оснований для каких-либо выводов. Однако уже № 102 дает в этом отношении определенный материал. Мавропод заверяет своего адресата, видимо кем-то оклеветанного: он не слышал ни о какой клевете, но в случае необходимости можно рассчитывать на его защиту. Впрочем, Мавропод советует корреспонденту не раздражать больше своего господина, ибо тот пользуется очень большим весом „у нынешних властителей“. Письмо явно написано человеком, знающим ситуацию при дворе и ощущающим себя способным вступить за несправедливо оклеветанного. Вспомним: Мавропод был представлен ко двору не непосредственно вслед за воцарением Константина Мономаха, а через некоторое время, уже после приближения Иоанна Ксифилина¹⁴. Следовательно, письмо не могло быть написано ранее 1043 г. Ряд последующих писем также написаны уверенным в себе человеком: Мавропод ратует за разных людей и рассчитывает, что его просьбы не будут оставлены без внимания (№ 103, 107). В этот период Иоанн не порывает связей со своей родиной: направляет послание „игемону“ Пафлагонии (№ 108)¹⁵, просит о снисходительности по отношению к простодушным пафлагонцам, уличенным в контрабанде (№ 110). Большие письма (№ 116, 117) дают представление о некоторых аспектах ученых занятий Мавропода в это время...¹⁶

Пользуясь немалым влиянием при дворе, Мавропод в то же время категорически отказывается от официальных должностей. Какой-то могущественный друг (Константин Лихуд?) предлагает Иоанну должность хартофилака, делая это, видимо, по поручению или с согласия импера-

¹² О невозможности установить какой-либо принцип в расположении писем в рукописи категорически пишет К. Нейманн (Neumann p. Rec. S. 597 ff.).

¹³ Хронологическое расположение материала в сборнике сочинений Мавропода допускает и Р. Анастаси (R. Anastasi. Il „Canzoniere“ di Giovanni li Euchaita. — „Sicilorum Gymnasium“, XXII, 2, 1969, p. 144), чья работа стала мне доступна уже после завершения этой статьи.

¹⁴ См. выше стр. 42.

¹⁵ По мнению Нейманна (Neumann p. Rec. S. 597), тому же адресату было направлено и следующее письмо (№ 109).

¹⁶ См. Neumann p. Rec. S. 597.

тора и патриарха¹⁷. Ответное послание Иоанна (одно из лучших по своей литературной форме) представляет собой апологию спокойной жизни вдали от общественных бурь. За серией риторических вопросов звучит искреннее возмущение автора: „Что за слух неожиданно дошел до меня? Меня мой добрый товарищ назначает хартофилаком? Бросает меня в гущу дел и ставит начальствовать? И это меня, который стремится не быть на виду, который, как никто другой, умеет ценить скромную жизнь!“ В том, что позиция Мавропода — не поза, или во всяком случае не только поза, нас убеждают характеристики Пселла и многочисленные параллели из стихотворений самого Иоанна.

Однако Мавроподу не удастся долго удержаться на позиции защитника „скромной, незаметной жизни“. Свидетельство этому два письма Мавропода (№ 118, 119), адресованные, видимо, одному и тому же лицу, возможно — его учителю или духовному наставнику. Оба письма — защита от обвинений в тщеславии. Мавропод, по словам его хулителя, восхищается „человеческой властью“, возлюбил почести, исходящие от людей, он — друг и советник императора и потому стал недоступен для скромных людей (№ 118). В первом письме Иоанн категорически отрицает все обвинения: хотя он нередко бывает с императором, но не извлекает из своего положения никакой пользы, он согласен принять любые обвинения, только не в тщеславии и т. д. Тон второго письма уже несколько иной: Иоанн с гордостью признает, что он пользуется „властью и блестящей репутацией“, а в будущем будет обладать еще большим влиянием у императора и патриарха. Что же касается обвинений, то они — результат зависти и недоброжелательства. Любитель уединенных ученых занятий явно не устоял перед соблазнами почестей и положения влиятельного лица при императорском дворце...

Думается, что об этом же свидетельствует и следующее письмо (№ 120). Трудно здесь пробиться сквозь хитросплетения византийской риторики и отделить реальное содержание от условного топоса эпистографии того времени. Тем не менее, судя по содержанию, письмо было направлено одному из высших духовных лиц, возможно, самому патриарху¹⁸. Мавропод одевает традиционную маску христианского смирения и тем не менее весьма настойчиво упрекает своего адресата в том, что тот открывает свой лик лишь близким людям из своего окружения, заставляя Мавропода довольствоваться редкими „письмишками“. Внимание высокопоставленных особ явно заботит любителя незаметной жизни.

Разобранные выше письма, вероятно, относятся к первым годам царствования Мономаха, датировать их точнее пока не представлялось воз-

¹⁷ I. Euch. № 104. В письме говорится: „Это (доводы для отказа от должности — Я. Л.) я представляю самой власти (*πρὸς τὸ κράτος αὐτό*, т. е. императору — Я. Л.) и другому владычеству, святому и божественному (*πρὸς τὴν ἑτέραν ἀρχήν, τὴν ἱεράν τε καὶ θειοτέραν*, т. е. патриарху — Я. Л.).“

¹⁸ На мысль об этом наводят уподобление адресата письма богу, а также пожелание, содержащееся в конце письма: „Блага тебе самому, а также твоему блестящему окружению“ (*ἢ περὶ σὲ καλὴ συνουσία*). *Συνουσία*, вероятно, вм. *σύνοδος*. По мнению Нейманна письма 116—120 были направлены одному адресату (Neuman p. Рец. 597). Мы не видим оснований для такого вывода.

можным. Иное дело следующее послание (№ 122), которое, в отличие от прочих писем Мавропода, уже неоднократно привлекало внимание исследователей. Мнение большинства ученых в данном случае едино: письмо адресовано Пселлу¹⁹ и касается одного из центральных событий культурной жизни Византии XI в. — открытия так называемого константинопольского университета. Это послание — одно из немногих писем Мавропода, нередко цитируемое исследователями, что избавляет нас от необходимости еще раз анализировать его содержание. Напомним только, что письмо следует датировать временем между 1044—1047 гг.²⁰

Одно из следующих писем (№ 125) также поддается более или менее точной датировке. Это обширное послание к Константину Мономаху в связи с подавлением мятежа Льва Торника в конце 1047 г.²¹. Хотя в нем нет недостатка в обычных льстивых излияниях по адресу императора, по сути дела, Мавропод поступает весьма дерзко, прося Мономаха о снисхождении к заговорщикам. Сама идея направить послание императору с увещеваниями могла прийти в голову лишь человеку, уверенному в своих силах и достаточно свободомыслящему²². Следующие письма (№ 127—141) представляют собой обычную корреспонденцию образованного и влиятельного византийца. Это деловые или дружеские послания с просьбами оказать покровительство тому или иному человеку или с традиционными изъявлениями любви и преданности. Адресатами трех из них можно предположительно считать Иоанна Ксифилина. Так в письме № 127, явно написанном близкому другу, Мавропод употребляет латинское слово *família*, „поскольку“, — как объясняет автор, — речь обращена „к италийцу и почитателю римлян“ (*πρὸς ἰταλὸν τε καὶ φιλορώμιον*). Эта характеристика сама по себе наводит на мысль о Ксифилине, так как „министр юстиции“, знаток и толкователь римского права, естественно знал латынь, что не так часто встречалось в Византии того времени. Это предположение находит определенное подтверждение в следующем письме (в рукописях Мавропода, как и других византийских авторов, письма одному и тому же адресату нередко помещались рядом), обращенном к человеку по имени Иоанн и содержащем напоминание о „старом обычае наших ученых бесед“ (*ἔθος ἀρχαίων ταῖς λογμαῖς ἡμῶν συνουσίου*). Что касается письма № 130, то, даже делая скидку на рито-

¹⁹ См. Fischer. Studien... S. 13, Anm. 7; Fr. Fuchs. Die höheren Schulen von Konstantinopel im Mittelalter. Byzantinisches Archiv, VIII, 1926, S. 30 и др.

²⁰ См. выше стр. 42.

²¹ События, упоминаемые в письме, ассоциировал с раскрытием заговора Торника еще Нейманн (Neumann. Рец., s. 596). Напомним, что о раскрытии заговора Торника Мавропод говорил в своей речи перед императором (I. Euch., п. 186). Еще раз обращаем внимание на хронологическую последовательность в расположении писем: № 122 датируется 1044—1047, № 125 — концом 1047 — началом 1048 г.

²² По мнению Нейманна (Neumann. Рец. s. 596), это письмо вызвало гнев императора. Испугавшийся Мавропод якобы направляет Мономаху другое послание (№ 126) с униженными извинениями. Вряд ли Нейманн прав. Это новое письмо начинается с сожаления о человеческих слабостях, одинаково свойственных как Иоанну, так и адресату. Вряд ли Мавропод посмел бы так „на равных“ разговаривать с императором. Трудно себе также представить, чтобы простое обращение *κύριε υἱον* (т. е. „мой господин“) могло относиться к императору.

рическую гиперболизацию, можно догадаться, что оно было направлено главе византийской юриспруденции²³.

Время написания этих писем, — видимо, еще относительно благополучный период жизни Мавропода, пребывающего в Константинополе и не лишенного императорских милостей. Хронологически это скорее всего период после 1047 г. и до ссылки в Евхаиту около 1050 г.

Правда, в отдельных посланиях уже в этот период проскальзывают тревожные нотки. Наиболее характерно в этом отношении письмо № 133: „Я не выражаю тебе сочувствия в связи с этим твоим изгнанием. Ты удалился, но удалился не от нас, которые всегда рядом с тобой, а от того великого зла, которое окружает нас теперь со всех сторон, от которого нам нет никакой жизни и из-за которого мы сейчас страдаем невыносимо, а в будущем ожидаем еще больших мучений“, — пишет Мавропод кому-то из своих корреспондентов²⁴.

Поза несчастного и больного — нередкая позиция византийских эпистолографов, даже если они вполне благополучные и здоровые люди. В переписке Мавропода таких мотивов до сих пор не встречалось. Но с этого момента жалобы учащаются²⁵. Можно предположить (учитывая время, когда должны были писаться эти письма), что это отголоски начавшихся гонений против кружка Лихуда, Пселла, Ксифилина, Мавропода²⁶.

Начиная с № 142 сетования встречаются уже почти в каждом письме и приобретают более конкретный характер. Мавропод пишет о том, что в результате „неожиданной перемены в жизни“ он покидает столицу²⁷, сообщает, что „произошло то страшное событие, которого он так страшился“, что он рукоположен и его ожидает престол и докучливые дела²⁸. Интересно в этом отношении письмо № 147: „...Единственное, что осталось мне в утешение, — это свобода — воистину самая дорогая и бесценная вещь, но и ее грозит сейчас забрать у меня, ибо власть принуждает меня подняться на престол и заставляет переменить мою сладостную и спокойную жизнь...“ О том же печальном для себя событии извещает Пселл своего адресата и в письме № 149: „...ничего удивительного, что ты удивлен случившимся со мной. Я и сам не верю и недоумеваю по поводу произошедшего. Я рассчитывал на что угодно, только не оказаться свидетелем такой перемены своей судьбы. Ведь я всю свою жизнь (и ты не станешь отрицать этого) старательно избегал подобных вещей. Это, однако, должно послужить мне уроком, что не во

²³ „...Благодаря тебе, строгому блюстителю законов, законы царствуют на земле...“ обращается Пселл к своему адресату.

²⁴ Это письмо явно написано из Константинополя и обращено к человеку, находящемуся в изгнании. Непонятно, почему Н. Скабаланович полагал, что оно было отправлено уже из Евхаиты. Н. Скабаланович. Византийское государство и церковь в XI в. СПб., 1884, стр. XV.

²⁵ Ср. № 136: „Положение мое тяжело и трудно, я болен телом, а еще больше душой.“

²⁶ Ср. выше стр. 42. Мы не видим оснований вслед за П. Иоанну (P. Joannou. Psellos et le Monastère Tà Naroou BZ, 44, 1951, p. 285, n. 1) считать, что письмо № 146 обращено к Пселлу, сообщившему Мавроподу о своем постриге.

²⁷ I. Euch., n. 142.

²⁸ I. Euch., n. 144.

всем мы, люди, властны над собой, но следует склонить голову и подчиниться воле управляющего всем провидения, хотя события часто и развиваются вопреки нашим желаниям..." Затем Мавропод, как и обычно в письмах этого периода, жалуется на физическое и душевное недомогание.

Знаменательны те ассоциации, которые вызывают эти письма с некоторыми поэтическими произведениями Мавропода, относящимися к тому же времени. Рассмотренные вместе, они рисуют отчетливый и характерный облик будущего евхAITского митрополита. В трех стихотворениях, два из которых озаглавлены „О себе, к Христу“ (№ 89, 90), а третье обращено к самому себе (№ 91), написанных, видимо, еще в благополучный период жизни в Константинополе, Мавропод выражает полное довольство судьбой: у него есть пища, крыша и все необходимое, и его нисколько не заботят те блага, из-за которых так хлопочут его современники (№ 89. 1—6). Жизнь Мавропода лишена славы (*ἄδοξος*), но зато свободна, ему никто не рукоплещет, но никто и не завидует, он не получает выгод, но и не знает зла, которое с ними связано. Ему никто не льстит, но и ведь он не должен ни перед кем унижаться (№ 90. 5—14) и т. д.

Не обладая чинами и находясь „внизу“, Мавропод тем не менее приметен для тех, кто „наверху“ (лукавый намек на свое влияние при дворе — Я. Л.). Настоящая слава не в „чинах и тронах“, и больше чести тому, кто кажется большим, стоя внизу, чем тому, кто возвышается благодаря высокому месту (№ 91. 14—20).

Следующее большое стихотворение (№ 92), также обращенное к самому себе, создано уже непосредственно перед назначением Мавропода на митрополичью кафедру. Чувства автора находятся в смятенном состоянии. Вся его природа восстает против уготованной ему участи. Иоанн умножает и не без искусства варьирует уже знакомые нам доводы против занятия высоких должностей.

Последнее стихотворение из этого цикла было создано уже после назначения и носит характерное название палинодия, т. е. стихотворения с неким обратным смыслом. „Мы не тверды в своих решениях — пишет Иоанн, — ибо изменчиво слово смертных, или лучше сказать, слово неизменно, но непостоянна природа вещей“ (№ 93. 3—6). Основной смысл этого обширного стихотворения: Мавропод вынужден изменить своим убеждениям и занять кафедру, поскольку не в силах человека противиться высшим предначертаниям. Стихи и письма говорят об одном и том же: превыше всех благ ценит Мавропод свою независимость. Но как и в письмах, гордое стремление сохранить свободу сменяется в стихах покорностью велениям промысла.

Как свидетельствуют разобранные выше письма (№ 142—149), Мавропод, уже получивший назначение на пост евхAITского митрополита, в течение какого-то времени оставался в Константинополе. Следующие послания (№ 150—173) уже отправлены с места его почетной ссылки. В них, как и всегда, мало конкретных деталей, которые здесь заменяют непрерывные жалобы, одобренные всеми доступными Иоанну средствами риторической ламентации. Не успел Мавропод отдохнуть от неприят-

ностей трудной дороги, „как на него обрушились порывы ветра, отовсюду навалились шквалы и ураганы бедствий, разверзлась пучина испытаний и со всех сторон стали грозить беды“²⁹. Мы, конечно, не можем гадать о характере несчастий, постигших только что назначенного митрополита. Ничего не дает в этом отношении и туманный намек на „многослезную войну“ (*πολύδακρυς πόλεμος*), которая разразилась в епархии Иоанна³⁰.

Трудная ситуация, в которую он попал, особенно угнетает Мавропода еще и потому, что он чувствует себя совершенно неподготовленным и неспособным выдержать треволения жизни, поскольку до сих пор „жил вдали от этих бурь и штормов“ (№ 153)³¹.

Лишенные хронологических указаний, письма не дают возможности определить, как долго был Мавропод на посту евхаитского митрополита. По мнению большинства исследователей, он оставался на нем до смерти. Скорее всего, однако, Иоанну удалось дожидаться вожделенного смещения с должности. Основанием для этого заключения служит одно из последних писем рукописи Мавропода. В первой его части говорится о том, что кто-то обманул ожидания Мавропода и не заехал в Евхаиту. Из второй его части, несмотря на нарочито туманный стиль, можно понять, что место Мавропода (т. е. митрополичью кафедру) занял адресат этого письма, что пафлагонцы (т. е. жители Евхаитской митрополии) одержали какую-то победу над Иоанном, в результате которой произошло это перемещение, и что Мавропод желает своему преемнику всяческих благ³².

²⁹ См. I. Euch., п. 163. Это послание, как и следующие за ним (№ 164, 165), скорее всего, направлено патриарху Михаилу Кируларию. Как явствует из содержания, оно было послано через 6 месяцев после прибытия в Евхаиту, когда Мавропод „с трудом сумел хоть немного преодолеть бури“. Интересно здесь указание на двухмесячный срок, которое занимало в то время путешествие из Константинополя в Евхаиту. Было бы утомительно перечислять все жалобы, которыми заполняет Мавропод послания из своей митрополии. Ср., напр., № 153, 155, 160, 166 и др.

³⁰ См. I. Euch., п. 159. О каких-то трениях между Мавроподом и жителями Евхаиты и о жалобах на митрополита сообщается и в одном из писем Пселла. См. Sathas. Bibliotheca graeca, V, п. 80.

³¹ Среди этих посланий несколько писем, видимо, адресованы Пселлу (№ 150, 158, 159, 169). Отношения между Мавроподом и Пселлом должны стать предметом нашего специального исследования.

³² „Ушла от нас сладостная добыча, о наказание! Прошел мимо милый муж, не сказал ни слова, не взглянул, не дал ни поговорить с собой, ни взглянуть на себя. Не знаю, почему он так решил и какой имел к тому повод. А мы давно надеялись принять его не только как друга, но и как архонта, и ждали этого — как тут сказать? — сладостно и с мольбами. Однако, поскольку вместо нас на нашем месте наш (*ἐπεὶ ἀπ' ἡμῶν ἐπὶ τὰ ἡμετέρα δ' ἡμέτερος*), мы не вовсе несчастны и не считаем, что дела идут совсем плохо, но, если мы обманулись в первом из желаний (ясно, что из-за клеветы и зависти негодяя), то во втором из благ мы не потерпели разочарования. И это не второе, его следует считать первым! Но пусть воспользуются твоей доблестью пафлагонцы, ставшие отныне счастливыми благодаря тебе. Я считаю их счастливыми, ибо они одержали победу над нами ради тебя (*νικῶσιντες ἡμᾶς ἐπὶ σοί*), и предпочтение отдано было этому новому и вожделенному благу, я имею в виду твою несравненную добродетель и благочестие. Оставайся же подольше, оставайся с ними, и пусть они и в дальнейшем наслаждаются твоим благородным и удивительным владычеством“ (I. Euch., п. 174).

В заключение остановимся на вопросе о дате смерти Иоанна Мавропода. Большинство исследователей считает, что Иоанн умер вскоре после 1054 г.: после этого времени его имя уже более не упоминается в источниках. Однако отдельные ученые относят смерть митрополита к началу царствования Алексея I Комнина и даже к первым годам XII столетия³³. Решению этого затянувшегося спора может помочь толкование одного из пассажей эпитафии Пселла Константину Лихуду, до сих пор почти не привлекавшего внимания биографов Мавропода³⁴. Описывая силу красноречия своего покровителя, Пселл сравнивает словесные боли Лихуда с ратными подвигами Ахилла. С Пелеевым сыном, — пишет автор эпитафии, — бился Гектор, а с Лихудом сражались „два одинаково доблестных мужа“. Далее следует характеристика этих мужей, в которой среди прочего говорится: „Это были оба знаменитых Иоанна (так их звали), равные в речах, но разные в том отношении, что один превосходил другого в искусстве слова, но уступал в философии. Другой же ... но о нем я уже говорил. Они были подобны и равны друг другу совершенством своей добродетели. Один из них, достигнув почтенного возраста и большой учености, покинул этот мир в сиянии добродетели, другим же еще наслаждается земная жизнь. Он не только первый в каталоге мудрецов, но и занимает первое место среди архиереев, и Евхаитская митрополия получила его в качестве жителя и, пожалуй, властителя города.“

Приведенный пассаж дает основания для нескольких новых датировок. Два знаменитых и ученых Иоанна из кружка Константина Лихуда — это, конечно, Иоанн Ксифилин и Иоанн Мавропод, чьи имена неоднократно встречаются вместе в источниках того времени. Один из Иоаннов (Ксифилин) уже умер (дата его смерти — 1075 г.), другой (Мавропод) еще живет. Из этого следует: 1. Энкомий Лихуду, из которого заимствован этот отрывок, не мог быть написан ранее 1075 г. Составление энкомия — эпитафии через несколько лет после смерти героя (Лихуд умер в 1063 г.) нередко практиковалось в Византии³⁵. В этой связи можно высказать и другое осторожное предположение: энкомий был написан после 1081 г. — времени воцарения Алексея I Комнина. Основание этой гипотезе дают неумеренные похвалы, которые Пселл расточает Исааку Комнину в этом произведении (Bibl. gr. IV, p. 407 sq., ср. весьма сдержанную оценку этого императора в „Хронографии“). Последний вопрос, однако, связан со сложной проблемой даты смерти самого Пселла. 2. 1075 (а может быть и 1081 г.) — *terminus post quem* для смерти Иоанна Мавропода. 3. 1075 (а может быть и 1081 г.) *terminus post quem* для написания Пселлом энкомия Мавроподу.

³³ Основанием для поздней датировки является, главным образом, содержание некоторых неопубликованных гимнов Мавропода. См. J. Hussey. The Canons of John Mauropus, *The Journal of Roman Studies*, 37, 1947, p. 73. В относительно недавнее время к позднему периоду склонен относить смерть Мавропода С. Евстратидис (*Ἰωάννης ὁ Μάυροπος*, σελ. 420). Решительно возражает против этого Г. Бек (Bec k. Kirche... S. 555).

³⁴ См. Sathas. *Bibliotheca graeca*, IV, pp. 393—394.

³⁵ В качестве примера сошлемся на эпитафию того же Пселла Михаилу Кируларию (Sathas. *Bibliotheca graeca*, IV, p. 303 sq.), написанную через несколько лет после смерти последнего.

Время после оставления поста евхаитского митрополита и до своей смерти Иоанн Мавропод скорее всего провел в монастыре, от вступления в который его так отговаривал Пселл в своем энкомии. Писем от этого времени не сохранилось, возможно потому, что монахам не подобало вести корреспонденцию, как это было, например, в Олимпийской обители, куда постригся Иоанн Ксифилин³⁶. Возможно, Мавропод вскоре умер.

³⁶ См. письмо Пселла к Иоанну Ксифилину (Psellos. Scripta minora, II, p. 215 sq.).

UNE EGLISE CRUCIFORME À CINQ NEFS À PRES LAV

St. Bojadžiev

Sur la petite terrasse, s'étalant dans l'angle rentrant de la citadelle de Preslav, subsistent les restes de trois églises érigées consécutivement l'une sur l'autre (fig. 1). Les restes furent déblayés entre 1949 et 1952, par V. Ivanova qui leur consacra un article intitulé: „Les deux églises à l'angle du mur Est de l'enceinte intérieure à Preslav“¹.

Déjà, comme on peut se rendre compte du titre même, l'auteur est d'avis qu'il ne s'agit des ruines que de deux églises. Suivant le processus du déblayement il nous présente d'abord les restes de la seconde église et puis celles de la première.

D'après Ivanova, l'église supérieure présentait un édifice sur plan cruciforme à coupole du type constantinopolitain. La croix dont la branche Est était un peu étirée, était inscrite dans un carré.² Le narthex en forme de rectangle aux parois unies, était recouvert de trois voûtes, portées par des arcs doubleaux. L'ensemble reposait sur une large plate-forme massive,³ mesurant 23,00 sur 13,35 m. Ses rebords étaient composés de deux marches, qui pourtant n'avaient rien de commun avec les socles des églises géorgiennes et arméniennes. Quoique appartenant au type constantinopolitain, l'église supérieure se caractérisait par certains traits bien individuels comme par exemple l'inversion de l'emplacement des ouvertures sur les parois latérales. Contrairement à la conception classique, les fenêtres de ces façades étaient reportées sous les deux arcs qui flanquaient les niches de part et d'autre du transept. De cette manière ces deux niches qui accentuaient les façades latérales étaient privées d'ouvertures.⁴ En dehors de cette irrégularité les façades de la seconde église ne se distinguaient pas du type classique. Pourtant, la proximité de l'église et de l'enceinte imposait une entrée du Sud, où l'auteur discernait une sorte de palier constitué par les restes de la première église.⁵

Le sol des locaux au-dessous de la coupole et des bras de la croix était destiné à des inhumations.⁶ Cela exigeait probablement que le pavement de cette partie de l'église fût exécuté avec de dalles plus grandes.

¹ V. Ivanova, Dvete carkvi pri čupkata na iztočnata stena na vătreshnia grad v Preslav. Bull. Inst. Arch., XX, 1955, pp. 463—482, avec résumé en français, pp. 483—486.

² V. Ivanova, *ibid.*, p. 467 et fig. 2.

³ *Ibid.*, p. 465.

⁴ V. Ivanova, *op. cit.*, p. 467.

⁵ *Ibid.*, p. 468.

⁶ *Ibid.*, p. 466.

Il est notoire cependant, insiste Ivanova, que les tombes qu'y ont été découvertes provenaient d'une époque plus tardive et auraient défoncé une couche de mortier qui s'étalait à 0,50 m au-dessous du pavement de l'église.

L'église inférieure était de beaucoup plus grande. Elle mesurait 29 m de long et sa largeur dépassait les vingt mètres. De prime abord l'agencement

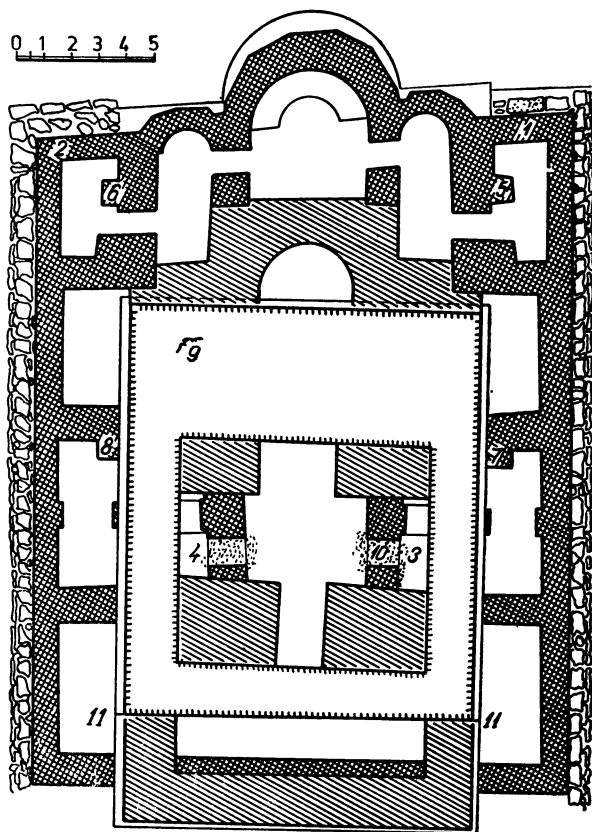


Fig. 1. Plan historique

du chevet donnerait l'aspect d'une basilique. Cependant l'auteur est convaincu qu'il faudrait voir dans cette église un édifice à plan cruciforme surmonté de coupole. A l'organisme proprement cruciforme appartenaient les bras de la croix inscrite et l'„essonartex“ tripartite qui lui était attenant. La partie centrale de ce dernier était largement ouverte et se ralliait au bras Ouest de la croix.

Autour de ce noyau étaient réparties: au Nord et au Sud les ailes longitudinales de la galerie et à l'Ouest — l'exonarthex, ce dernier étant considéré comme l'élément Ouest de la galerie. Sous le pavement de ce local existe un mur orienté Nord-Sud. Ivanova est d'avis que ce mur qui d'après

la tradition médiévale n'était ni liaissonné ni détaché du reste de l'édifice, serait le stylobate des colonnes qui supportaient les doubles voûtes du narthex.⁷ Ce dédoublement de la voussure aurait été imposé afin d'égaliser les niveaux des différents locaux de la galerie.

Les parties les plus intéressantes de l'église étaient les deux tours qui flanquaient de part et d'autre le chevet. La manière dont ces tours sont rattachées au reste de l'édifice n'a pas permis à l'auteur d'affirmer si elles appartenaient ou non à la conception originale du plan. Toutefois l'auteur est enclin d'admettre qu'elles ont été érigé lors de la construction même de l'édifice.⁸ Et comme cette solution ne lui paraît pas convaincante il ajoute plus bas⁹ : „Si nous supposons que ces hautes ailes Est à Preslav sont accolées postérieurement, ce qui est le plus vraisemblable, alors la partie Est de l'église inférieure se serait rapprochée primitivement de l'église Saint Marc à Venise ou de Sainte Sophie à Novgorod, dont la structure à l'intérieur des parties Est est la même.“¹⁰

En se rapportant 1) sur l'organisme du chevet et spécialement sur le manque de niches dans les espaces préabsidiales et 2) sur la galerie, terminée par les deux tours à l'Est et probablement à l'Ouest, l'auteur soutient que la première église devrait être construite au plus tard au début du X^e siècle, mais avant le règne du roi Pierre.¹¹ L'austérité monumentale de cet édifice était en accord avec l'architecture des remparts, des palais et avec les premières basiliques de Preslav et contrastait avec les monuments plus tardifs tels que l'Eglise Ronde, la petite Eglise de Vinica et les autres églises dans lesquelles les éléments tectoniques curvilignes prédominaient. Ce serait là une seconde étape dans l'évolution de l'architecture bulgare qui débiterait avec le roi Siméon et se développerait sous le roi Pierre. Cette délimitation dans l'aspect architectural serait le résultat de l'évolution des rapports économiques et sociaux de l'Etat bulgare. La première étape de cette évolution serait marquée par le renforcement de l'autorité centrale qui croissait durant les premières années du règne de Siméon.

Interprétées de cette façon les ruines de l'église dans l'angle des remparts soulevèrent bien de problèmes. Certains auteurs comme N. Mavrodinov¹² (qui au fond contribua à l'élaboration de la thèse) et M. Bičev¹³ en sont les promulgueurs. D'autres, comme K. Miatev, ne furent pas convaincus et s'abstinrent de toute interprétation.

Décidément la thèse d'Ivanova présente une série de points faibles. Considérons d'abord l'interprétation de l'église inférieure. L'idée que cet édifice était constitué par un noyau cruciforme, avec galerie et double narthex, n'est guère fondée, car le soi-disant essonarthex ne ressemble en rien aux vestibules précédant les églises proprement dites. L'analyse du plan nous met en évidence que la répartition des huit gros piliers qui au fond déli-

⁷ V. Ivanova, op. cit., p. 474.

⁸ Ibid., p. 474.

⁹ Ibid., p. 476.

¹⁰ Conf. aussi le résumé ; *ibid.*, p. 485.

¹¹ V. Ivanova, op. cit., p. 479.

¹² N. Mavrodinov, *Starobălgarskoto izkustvo. Iskustvoto na Părvoto bălgarsko carstvo*, Sofia, 1959, pp. 165 et 166.

¹³ M. Bičev, *Arhitektura Bolgarii*, Sofia, 1961, p. 25.

mitent les trois sections de ce local est dictée par la nécessité de créer un support complexe destiné à contre-buter les charges de la coupole et de la galerie. De pair avec la série de piliers disposés autour du bras de la croix ils constituaient les petits locaux qui combrent les espaces interbrachiaux et

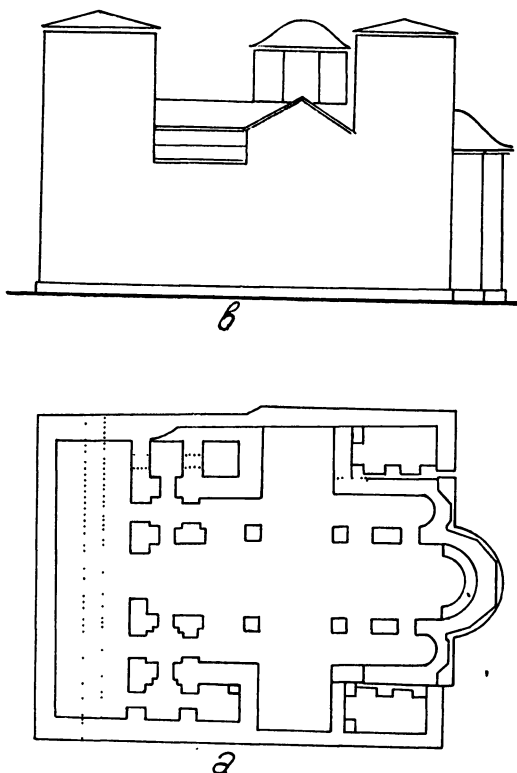


Fig. 2

a — plan d'après N. Mavrodinov, *b* — reconstruction graphique de l'auteur d'après le texte de N. Mavrodinov

déterminent le plan de la croix inscrite. De son côté, l'interprétation émise par Ivanova au sujet de l'„essonarthex“, ne s'accorde en rien avec les principes architecturaux qui régissent l'aspect et la structure des narthex en général. Ainsi il est inadmissible de supposer que le mur médian qui s'allonge au-dessous du narthex serait le soubassement d'une colonnade qui porterait deux berceaux parallèles.

Mais le conflit le plus saillant dans l'interprétation d'Ivanova réside dans la conception sur la partie Est de l'église et plus spécialement sur l'existence ou la non-existence des deux tours flanquant le chevet.

Essayons d'abord d'envisager le cas où le chevet serait dégagé, c'est-à-dire que l'église serait du type de Sainte Sophie de Novgorod. Un coup d'œil

sur le plan¹⁴ d'Ivanova nous montrera qu'une telle solution est irrationnelle, car les deux murs latéraux du transept se prolongent à l'Est pour engendrer les deux locaux aux angles et englober de la sorte la partie centrale du chevet. D'autre part, la seconde alternative, selon laquelle les deux tours Est auraient été ajoutées postérieurement, se voit, elle aussi, réfutée par le liaisonnement ininterrompu des murs longitudinaux du transept.

Afin de rendre notre critique plus lucide nous avons essayé de concrétiser l'idée d'Ivanova par une restauration graphique (fig. 2). Sans insister sur les menus détails nous n'y mettons en évidence que la colision qui se produit entre les masses disproportionnées des ailes du transept et des tours qui devraient s'élever aux quatre coins de l'édifice. Rien qu'à lui-même l'aspect d'une telle restauration suffit à réfuter l'érection des tours et surtout de celles de l'Est. A propos de ces dernières il est notoire de préciser qu'elles n'ont rien de commun avec les tours flanquant le chevet des grandes cathédrales romanes qui, on le sait, se distinguent par l'énormité de leurs dimensions et l'harmonie entre les diverses parties de l'édifice.

Tout aussi erronée est l'interprétation de l'église supérieure et plus spécialement la composition des façades latérales dont la répartition des ouvertures rompt avec la conception classique. Ainsi au lieu d'ouvrir de grandes fenêtres sur les parois du transept Ivanova laisse ce mur aveugle et par conséquent prive le transept de lumière. On verra plus bas que l'auteur a été enduit à cette erreur par les tracés d'un mur qui au fond n'appartient pas au plan de „l'église supérieure“.

Comme il appert de notre analyse, la thèse d'Ivanova est loin d'expliquer les ruines dans l'angle des remparts de Preslav. La cause essentielle en est que l'auteur n'a point remarqué la série de détails d'ordre constructif dus aux remaniements que les édifices ont subi dans le temps. C'est en étudiant de plus près ces détails que nous sommes arrivés à des solutions qui, nous l'espérons, jetteront une lumière plus abondante sur ces monuments.

L'ÉGLISE INFÉRIEURE

Pour dénouer le plan de la première église examinons d'abord la structure des murs qui délimitent les angles Nord-Est et Sud-Est. Les sondages que nous avons pratiqué là (fig. 3) ont mis à jour deux murs accolés dans le sens de leur longueur. Il est à noter cependant que le mur extérieur, c'est-à-dire celui qui double de l'extérieur le pourtour de l'église s'arrête de part et d'autre du chevet sans en revêtir ni l'abside centrale, ni les absides du diaconicon et du prothèse (fig. 4). C'est précisément ce fait là qui suggère l'idée fondamentale du plan de l'église inférieure. Ainsi si le chevet coupe et divise le mur extérieur sur une longueur de plus de dix mètres il s'ensuivrait que le mur extérieur n'appartiendrait pas à la première construction de l'édifice. Cette assertion basée sur une constatation d'ordre logique est confirmée par la manière dont sont accolés les deux murs. Le fait qui s'impose ici à notre attention est que le mur extérieur repose sur le socle du

¹⁴ V. I v a n o v a, op. cit., p. 469, fig. 7.

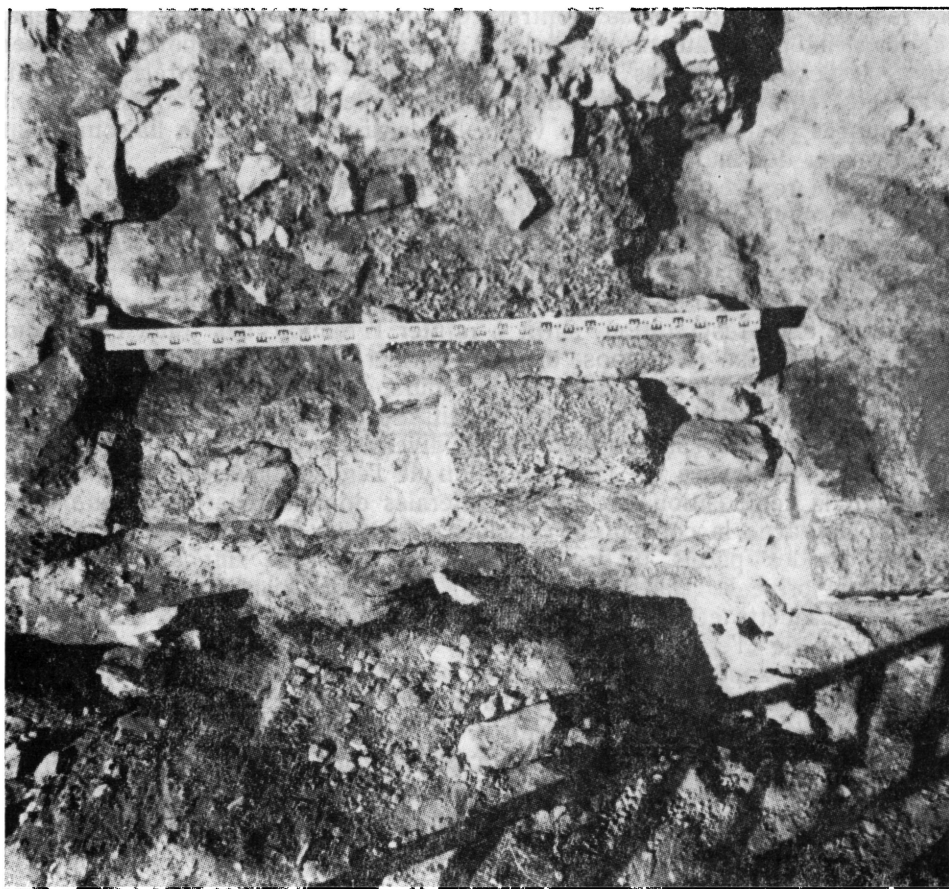


Fig. 3. L'angle S-E de la première église, point No. 1 du plan historique

mur intérieur, fait, qui à lui seul ne laisse plus de doute sur l'antériorité du mur intérieur (fig. 3).

Après avoir établi l'ordre chronologique dans la construction des murs nous sommes à même d'établir le plan primitif de la première église. A cette fin il suffit de suivre le pourtour du chevet. En observant de près la maçonnerie du mur intérieur, nous remarquerons que tous les locaux du chevet y compris ceux des angles Nord-Est et Sud-Est, sont constructivement liés (fig. 3). Il s'ensuit donc que primitivement le chevet de l'église inférieure comportait cinq locaux: Au centre s'avancait l'abside proprement dite. En dedans elle était semi-circulaire et à l'extérieur — polygonale. A ses flancs s'allongeaient le diaconicon et le prothèse. Leurs absides, toujours semi-circulaires en dedans, mais trilatérales à l'extérieur, étaient un peu en retrait par rapport à l'abside centrale. Un peu retirés étaient aussi les deux petits locaux ex-

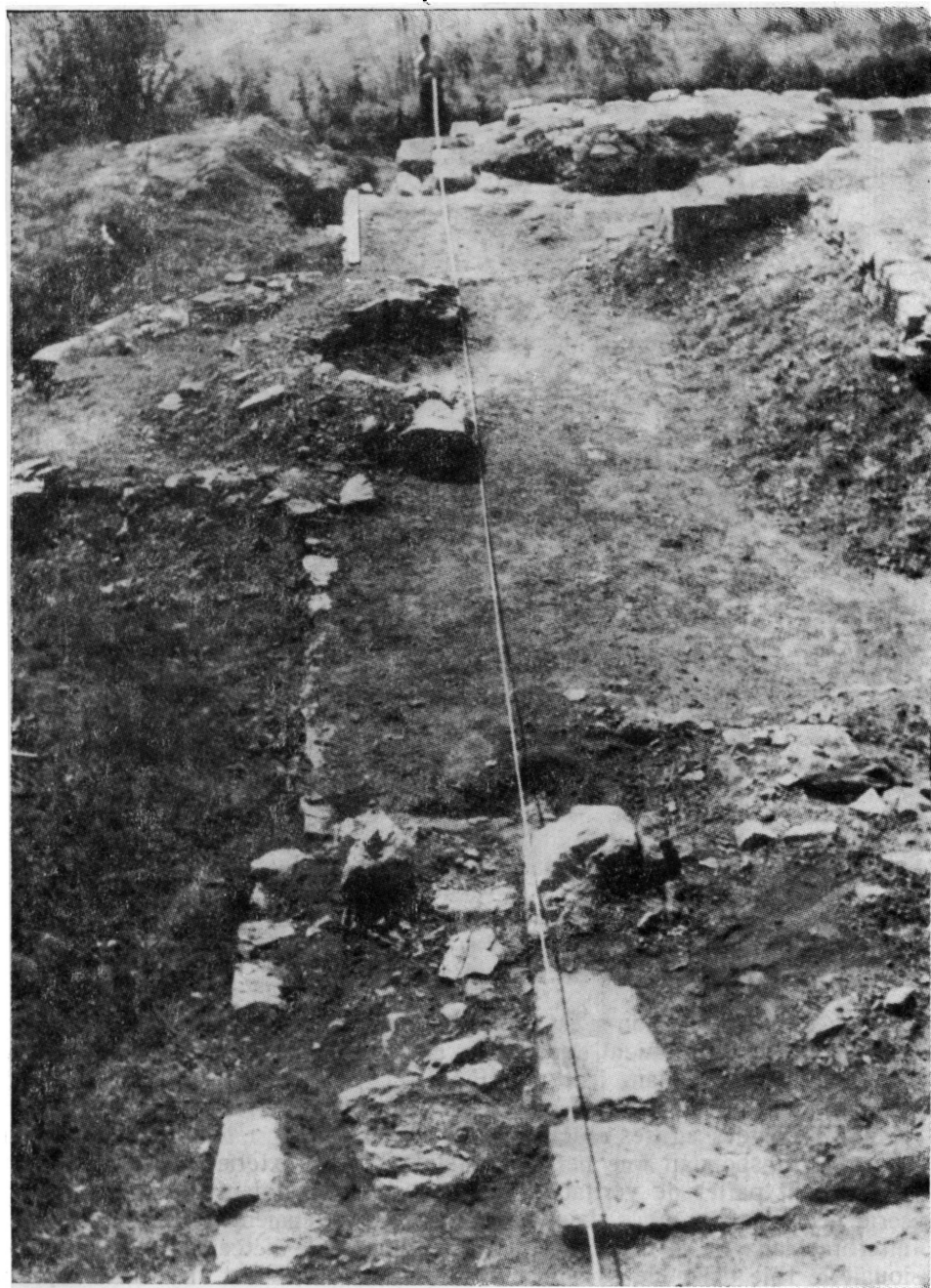


Fig. 4. Vue générale du chevet de la première église, points No, 1 et 2 du plan historique

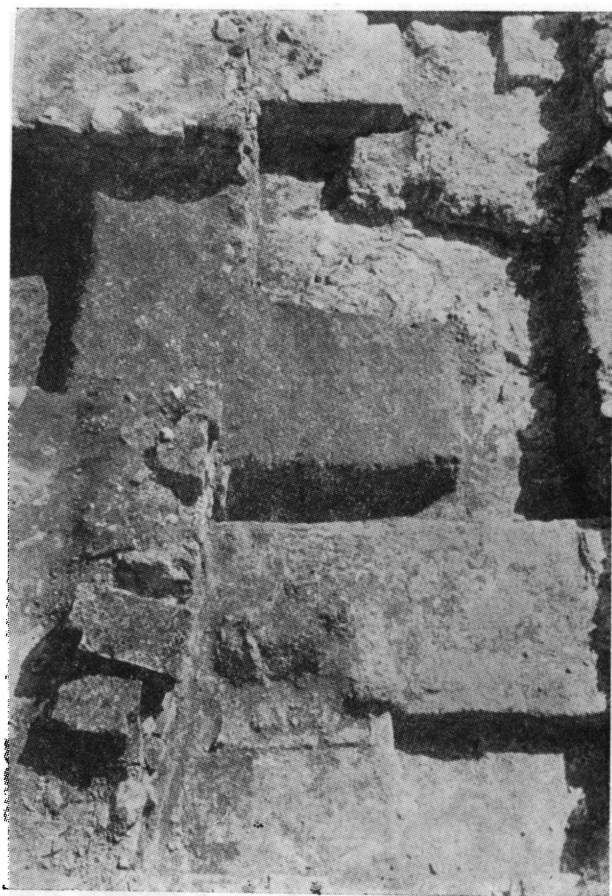


Fig. 5. Espaces antibrachiaux ouest de la première église, points No. 3 et 4

trêmes, dont la fonction n'est pas trop précisée. Tout ce qu'on pourrait déduire c'est qu'ils n'étaient pas liés au culte, car ils n'ont ni absides saillantes, ni niches creusées dans leur mur Est.

Conçu de cette façon le chevet de la première église répondait bien au plan général des églises cruciformes à cinq nefs. Ainsi à chacun de ces cinq locaux correspondait une nef. Cependant les nefs extérieures n'étaient pas à proprement parler de véritables collatéraux. Elles étaient composées par une série de locaux groupés deux par deux et qui venaient combler les espaces interbrachiaux de la croix. Cette répartition était dictée par le transept qui jouait le rôle d'axe de symétrie dans le sens Est-Ouest. De cette façon de part et d'autre du transept étaient concentrés deux locaux couplés, reliés chacun au reste de l'édifice par une seule porte (fig. 5, points No. 3 et 4).

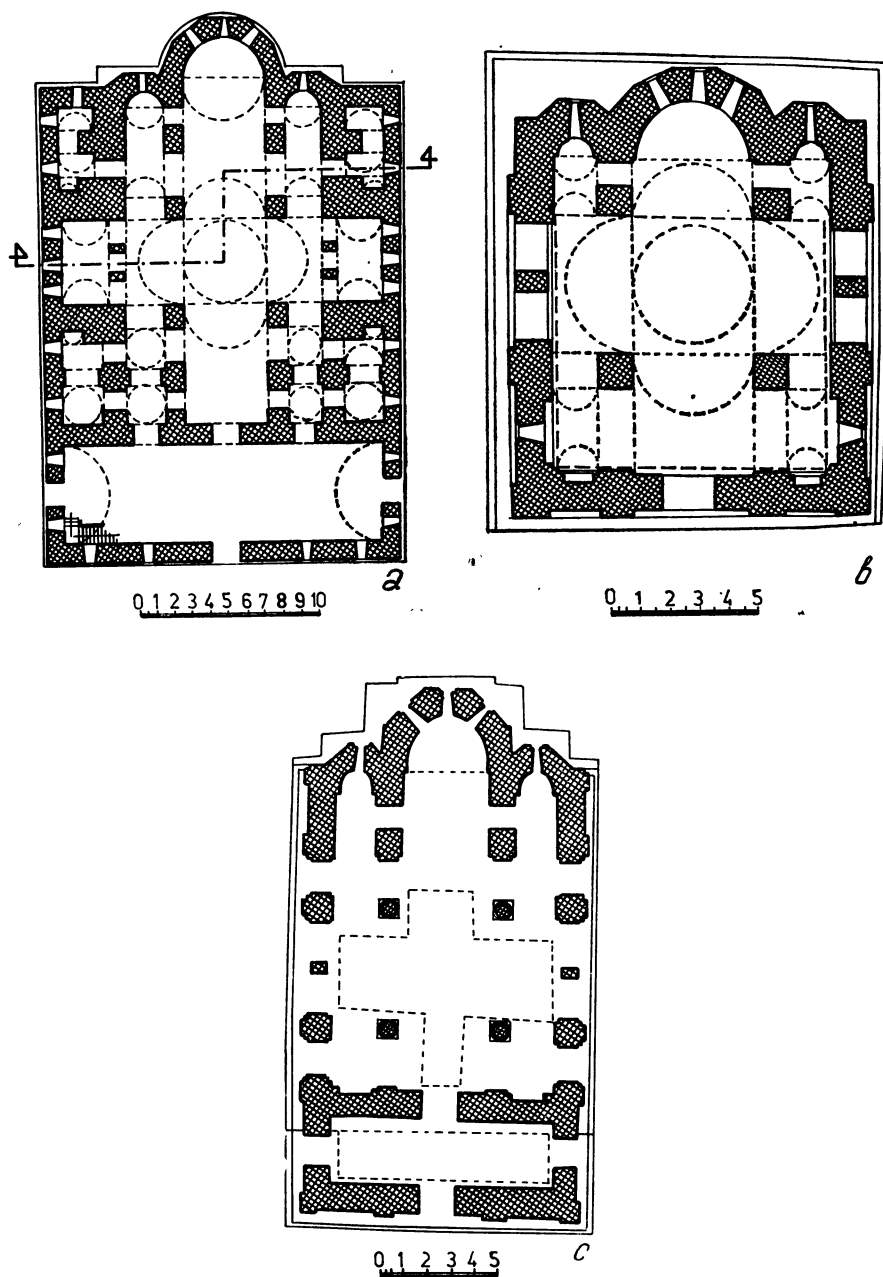


Fig. 6. Plans restaurés

a — de la première église, *b* — de la seconde église, *c* — de la troisième église

Ainsi le plan de l'église dans l'angle des remparts de Preslav savérait comme un édifice cruciforme à coupole avec cinq nefs et un narthex (fig. 6 a). Le noyau de cet édifice occupait la croix grecque, constituée par l'intersection de la nef centrale et du transept. Au quatre angles de la croix étaient disposés les espaces interbrachiaux. A l'Est les deux espaces internes se prolongeaient par le diaconicon et le prothèse, tandis que la branche Est de la croix se terminait par le béma. Le diaconicon et le prothèse ne communiquaient avec le béma que par deux petites ouvertures, percées dans les murs mitoyens. Par contre, les espaces interbrachiaux internes s'ouvraient largement sur la nef centrale par de grands arcs (fig. 6a et 7a). Le groupe des espaces interbrachiaux Ouest était organisé de la même manière, à cette différence près que leurs cellules externes communiquaient entre elles par de petites portes. Toutefois les quatre cellules externes qui étaient adjacentes au transept ne communiquaient pas avec lui et restaient isolées de l'espace central de l'édifice.

Comme notre plan le laisse voir, ces cellules fermées n'étaient pas accolées aux flancs de l'église pour augmenter son espace central. Leur destination était plutôt constructive. Comme il sera question plus bas, elles servaient de support à une galerie qui englobait des trois côtés l'organisme proprement cruciforme.

A l'Ouest, perpendiculairement à l'axe longitudinal de la croix, s'étalait le narthex. Ses parois n'étaient pas compartimentées et il présentait un seul local oblong, le plus vaste de tout l'édifice. Probablement à l'exemple des autres églises de Preslav, le narthex possédait trois portes: une porte principale, ouverte au milieu de la façade Ouest et deux autres — sur les façades latérales. Dans un des coins du narthex un escalier en bois donnait accès à la galerie.

Le plan de la galerie (fig. 7a et b) découle comme suite logique du plan du parterre. Ainsi le sol de la galerie était porté par une série de voûtes ou de calottes qui recouvraient les cellules externes tandis que les espaces des bras Nord, Ouest et Sud étaient surmontés par des berceaux, orientés perpendiculairement aux axes des dits bras. Les reins des berceaux au-dessus des bras reposaient sur les murs qui leur étaient adjacents et sur des piliers. Ces derniers, au nombre de deux pour chaque berceau, portaient des arcades qui détachaient les extrémités des bras de la croix pour les attribuer en quelque sorte aux nefs extérieures (fig. 7a et b). Grâce à ces arcades et à l'iconostase le plan et l'élévation de la croix grecque proprement dite, se voient constituer dans ses proportions canoniques.

De son côté, le sol de la galerie au-dessus du narthex était supporté par une série d'arcs doubleaux assis sur des corbeaux en pierre. Afin de raccorder le niveau sur tout le pourtour de la galerie, les reins des arcs doubleaux descendaient un peu en dessous des reins des voûtes qui recouvraient les espaces interbrachiaux (fig. 7a).

Au-dessus de la galerie dominaient les bras de la croix grecque, surmontée elle-même, par la coupole. Le tambour octogonal, le carré de la coupole et les grands arcs en dessus reposaient sur quatre gros piliers. Les voûtes qui venaient buter contre chacun des arcs du carré de la coupole portaient le faitage en forme de croix. Les extrémités des deux bras du

transept étaient entièrement dégagés et laissaient à découvert les façades où s'ouvraient de larges fenêtres. Par contre, les deux autres bras étaient cernés: à l'Est par la voûte de l'espace préabsidial et à l'Ouest — par l'es-

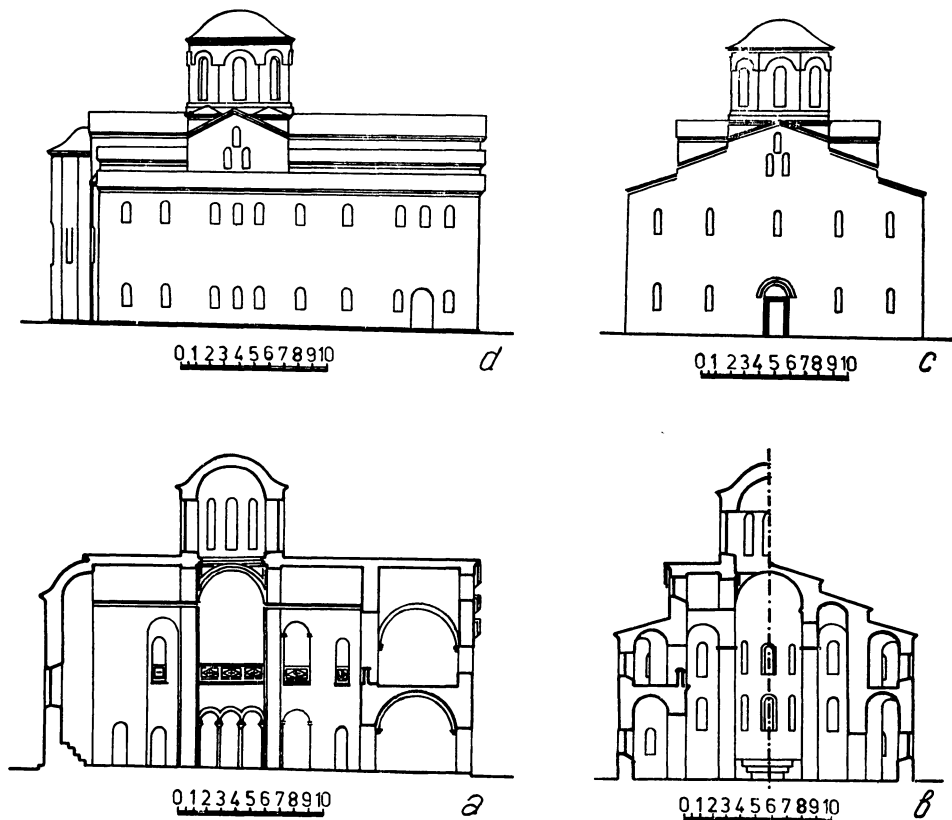


Fig. 7. Restauration graphique de la première église

a — coupe sur l'axe longitudinal ; *b* — coupe sur l'axe transversal, selon AB et BC ; *c* — façade Nord ;
d — façade Ouest

pace intermédiaire, adjacent au narthex. La croix ne se détachait du faîtage général que par un surhaussement de quelques 40—50 cm (fig. 7 *c* et *d*).

L'espace adjacent au narthex et la partie médiane de ce dernier étaient recouverts par un berceau longitudinal, dont le faîtage unifié s'étalait du bras Ouest de la croix à la façade Ouest. De façon similaire étaient modelées les toitures qui abritaient les quatre espaces interbranchiaux. Elles étaient réparties aux flancs du massif du transept et ne s'élevaient au-dessus du reste du toit que de 40—50 cm. De cette manière le narthex avec les deux espaces intermédiaires adjacents étaient placés respectivement sous des pans de toiture allongés, tandis que les espaces préabsidaux étaient recouverts par des pans de toiture plus courts. Beaucoup plus simples étaient les toi-

tures des nefs latérales externes qui ne présentaient que de simples surfaces ininterrompues s'allongeant de l'Est à l'Ouest.

Cet entassement pyramidal des volumes attestait à l'église un effet monumental (fig. 7*d*). Ainsi la dominante verticale du tambour et de la cou-

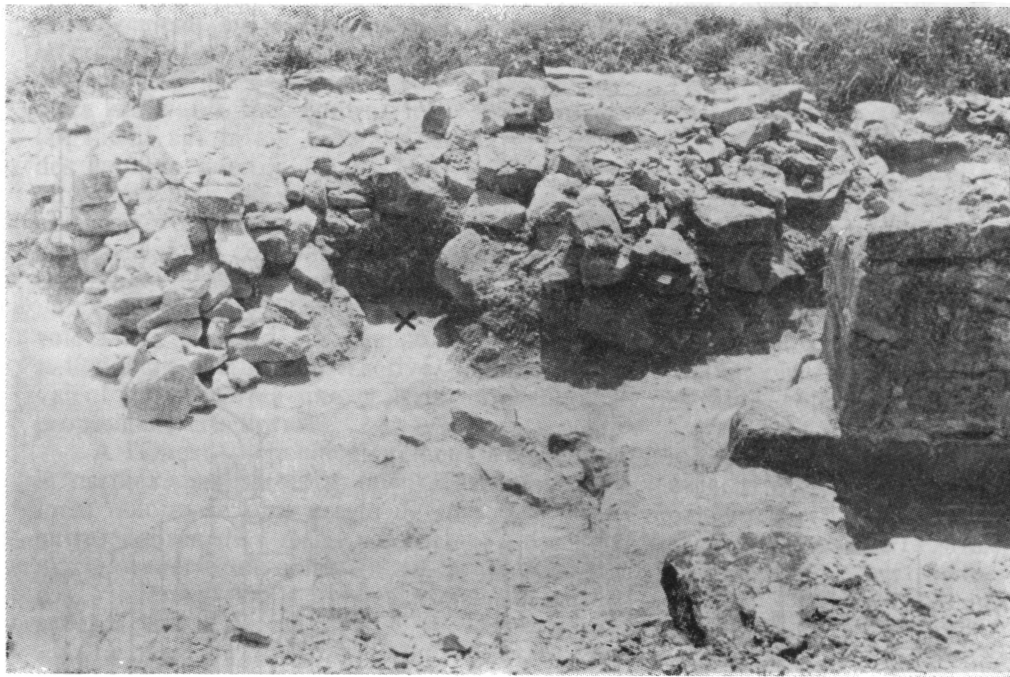


Fig. 8. Espace interbranchial S-E de la première église avant l'enlèvement des remblais. En X on remarque l'emplacement du contrefort, point No. 5

pole s'harmonisait parfaitement avec la toiture cruciforme de l'église proprement dite. A son tour ce noyau, aux formes complexes, contrastait avec la simplicité rigoureuse de la galerie.

Mais si le tracé du plan nous donne une idée de ce qu'a pu être son élévation, il faudrait avouer que nous sommes fort mal renseignés sur l'aspect architectural des façades. Si l'on s'en tenait au fait que les restes minimes des façades, conservés juste à la base de la superstructure, sont unis, c'est-à-dire qu'elles n'ont ni pilastres, ni d'autres éléments plastiques, nous serons obligés de consentir qu'en général les façades de la première église présentaient de simples murs unis et crépissés (fig. 7*c* et *d*). L'unique décoration qui rehaussait l'aspect austère de l'édifice étaient les corniches en calcaire qui couraient sous les rebords des toits, ou qui encadraient les ouvertures. Cette conception décorative est en plein accord avec le style des églises à Preslav qui se distinguent par le caractère sobre et monumental de leurs façades, crépissées et soulignées par des corniches en calcaire.

Pour suppléer au manque de pilastres des façades l'architecte a imaginé un système de contreforts, dissimulés dans les cellules extérieures. Pour donner plus de stabilité à la coupole il a renforcé les angles des mêmes cellules qui correspondaient aux piliers portant la coupole (fig. 1 points

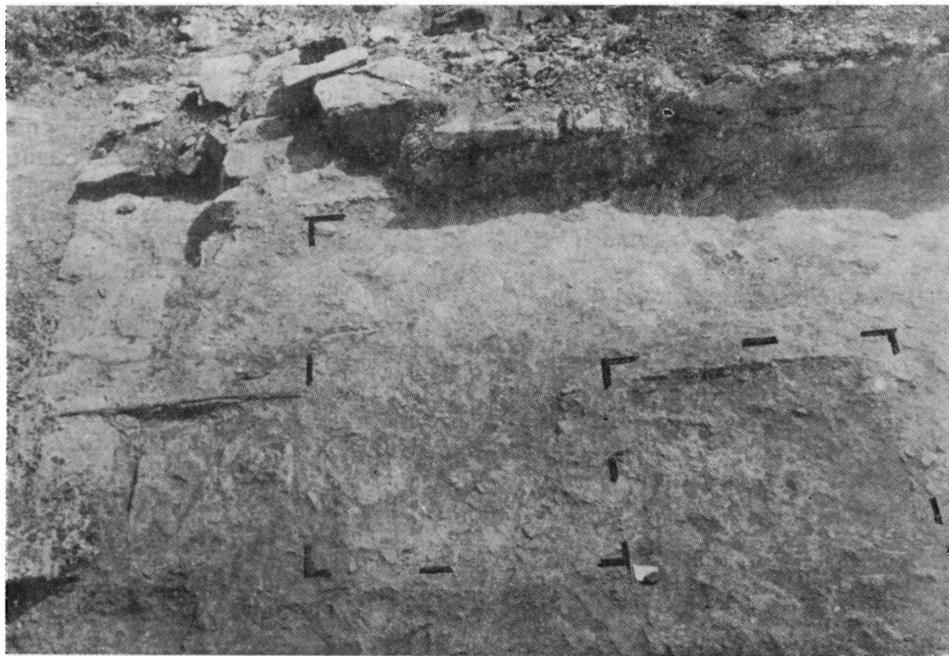


Fig 9. Espace interbranchial S-E de la première église après l'enlèvement des remblais. Au pointillé est restauré le tracé des murs et du contrefort

No. 5, 6, 7 et 9). La construction des contreforts était en blocs de pierres, relativement bien taillés.

Malgré toutes les précautions d'ordre statique et constructif, la première, église fut sérieusement endommagée. Comme il paraît, la coupole s'écroula entraînant avec elle les voûtes des autres locaux. Cependant la majorité des murs subsista. La reconstruction de l'église ne tarda pas. On doubla les murs extérieurs sur toute leur longueur, sauf au devant du chevet. Alors l'édifice reprit probablement son aspect tectonique primitif. Pour renforcer d'avantage les contre-butées on combla de remblai les cellules Nord-Est et Sud-Est. Cette entreprise n'a dû gêner en rien les fonctions de l'église, car nous l'avons vu, les cellules externes demeuraient isolées du chevet et n'étaient pas appropriées au culte. C'est précisément en déblayant ces cellules qu'Ivanova se heurta aux petites „chambrettes“ (fig. 8 et 9, points No. 5) comme elle appelle les nids, laissés par les contreforts, qu'extraient plus tard les Turcs pour fondre en chaux les blocs de calcaire.¹⁵

¹⁵ V. Ivanova, op. cit., p. 474.

Mais le renforcement des murs ne stabilisa pas l'édifice et il s'écroula. Les dégâts auraient dû être très graves, car on rasa complètement les ruines et sur leur emplacement on érigea une nouvelle église, de laquelle il ne subsiste que le soubassement et le socle. Le nouveau temple était de beaucoup plus petit et son plan (fig. 6 b) ne se raccordait en rien avec celui de la première église. Cependant, pour des raisons d'économie on bâtit certaines parties de la seconde église sur les restes de la première, ce qui influença les proportions et le plan du nouvel édifice. Ainsi, la seconde église conserva la largeur du noyau cruciforme de la première et de sa nef centrale.

Pareillement à toutes les églises à plan centrique de Preslav, la seconde église fut élevée sur une terrasse. Celle-ci était encadrée par quatre murs qui au dehors présentaient un carré et en dedans délimitaient un rectangle, orienté dans l'axe Nord-Sud. Sur les faces extérieures des murs de la terrasse s'avancait une banquette, large d'une vingtaine de centimètres.

Les murs Nord, Sud et Ouest du socle étaient relativement étroits et mesuraient en moyenne 1,90 m, tandis que le mur Est était de beaucoup plus large et atteignait 5,08 m. Cet élargissement du mur Est est très instructif, car il nous facilite à éclaircir l'élévation de la seconde église. Une oscultation plus méticuleuse de la surface supérieure du mur Est nous relève l'existence des traces du chevet. Il s'agit d'une ligne oblique (fig. 10, point No. 9), localisée dans le quart Nord-Est qui, sans doute, provient de l'une des trois faces extérieures du prothèse.

En partant de ce point de repère il est assez aisé de reconstituer la forme du chevet. Tout d'abord une abside centrale qui était flanquée du diaconicon et du prothèse. Comme il en est le cas dans les églises plus tardives à Preslav¹⁶ les murs mitoyens qui séparent les locaux du chevet étaient percés par d'étroites portes, conçues et réalisées lors de la construction même de l'édifice. A son tour le plan du naos se laisse deviner par la forme même du rectangle et les restes de la première église. Ainsi il est clair que l'espace du rectangle avait été divisé en trois sections par deux colonnes qui reposaient sur les restes de la première église. Et comme l'emplacement des colonnes par un hasard coïncidait avec les ouvertures donnant accès aux espaces interbrachiaux de la première église, on était obligé de combler ces ouvertures avec une masse épaisse de mortier (fig. 1, points No. 10 et 5).

Ainsi donc, après avoir élucidé la série de points obscurs, nous pouvons conclure que le plan de la seconde église dans l'angle des remparts de Preslav était une église cruciforme de type simple. Au centre de l'édifice s'élevait la coupole, assise sur un tambour octogonal, porté lui-même par le carré de la coupole. Les arcs au-dessous du carré reposaient: à l'Est sur les murs mitoyens du chevet et à l'Ouest — sur deux piliers. En raison de l'extension des nefs latérales les deux espaces interbrachiaux Ouest étaient plus allongés que d'ordinaire. La seconde église ne possédait pas de narthex.

¹⁶ St. Bojadžiev, *Čarkvata v Patleina v svetlinata na novi danni*, Arheologia, 1960, fasc. 4, p. 32; Le même, *L'église de Vinica à la lumière de nouvelles données*, Byzantinobulgarica, II, Sofia, 1966, p. 259; Le même, *Čarkva No. 4 v mestnosta „Selište“ v Preslav*, Musei i pametnici na kulturata, I, 1963, p. 11; Le même, *Nouvelles considérations sur une église à Preslav*, Acte du Premier Congrès international des études balkaniques et Sud-Est Européennes, II, Sofia, 1970, p. 610 sq.

Il est très difficile de préciser l'aspect architectural des façades de cette étrange église. Pourtant, si l'on analysait les traces sur les murs périphériques du socle et en tenant compte des parallèles, on pourrait bien supposer que les absides du diaconicon et du prothèse étaient trilatérales, tandis que

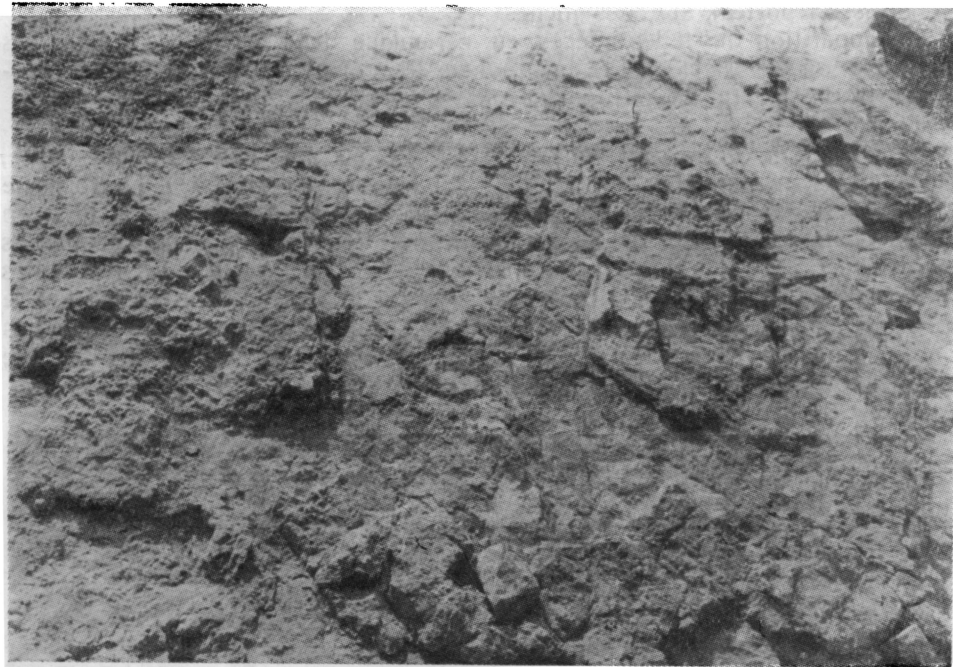


Fig. 10. Empreintes de l'abside du prothèse de la seconde église, point No. 9

l'abside centrale en avait cinq faces. Beaucoup plus compliquée est la question des façades Nord et Sud. Si l'on s'en tenait aux quelques empreintes des pilastres laissés sur la couche de mortier au-dessus des murs du socle on serait enduit dans l'erreur qu'ont admis Ivanova et Mavrodinov. Comme nous l'avons souligné, ces auteurs en ne soupçonnant pas l'existence d'une église médiane, intercalée entre la première et la troisième, étaient d'avis que les extrémités du transept n'avaient pas d'ouvertures. Avec la découverte des restes de la deuxième église ce problème s'est éclairci et nous pouvons maintenant constater que les façades de cet édifice traduisaient parfaitement l'espace intérieur et sa construction.

Quant à la décoration des façades de la seconde église il serait très intéressant de remarquer que parmi les éléments qui constituaient son aspect extérieur on pourrait attribuer des pièces en céramique.¹⁷ C'étaient des

¹⁷ Des fragments de ces pièces ont été trouvés lors des fouilles de l'église et sont inventariés dans le Musée de Veliki Preslav. Un autre fragment a été trouvé par nous, lors des fouilles de l'Eglise No. 4 à „Selište”. Cf. St. Bojadžiev, Čarkvata No. 4 v mestnosta „Selište” v Preslav, Muzei i pametnici na kulturata, 1, 1963, pp. 13 et 14.

„baguettes“ allongées, dont l'une des faces étroites était creusée en échiquier. Cette décoration, dont on trouve des ripostes en marbre dans l'Eglise Ronde est fort ancienne. Nous la connaissons déjà de Ste Sophie de Constantinople où il existe des spécimens d'une grandeur impressionnante. Sans aucun doute, il s'agit d'éléments décoratifs qui encadraient soit des ouvertures (fenêtres ou portes), soit des niches.

L'apparition de telles pièces en céramique dans les églises restaurées au début du X^e siècle à Preslav soulève le problème du caractère et l'évolution de la décoration pittoresque des façades des églises du XII^e — XIV^e siècles.

La seconde église fut, elle aussi, rasée au sol. Une troisième église, cette fois-ci un peu plus grande, prit sa place (fig. 6c; fig. 11). La troisième bâtisse garda la largeur de la seconde, mais s'étira en longueur. A l'Est on rallongea la plate-forme du chevet en lui additionnant une masse en pierres brutes. La forme de la nouvelle maçonnerie fut dictée par les restes des piliers qui appartenaient au sanctuaire de la première église. De ce fait le soubassement du nouveau chevet prit la forme d'une pyramide à gradins dont le sommet était orienté vers l'Est. A l'Ouest, pour suppléer au manque du narthex on accola un espace oblong (fig. 12).

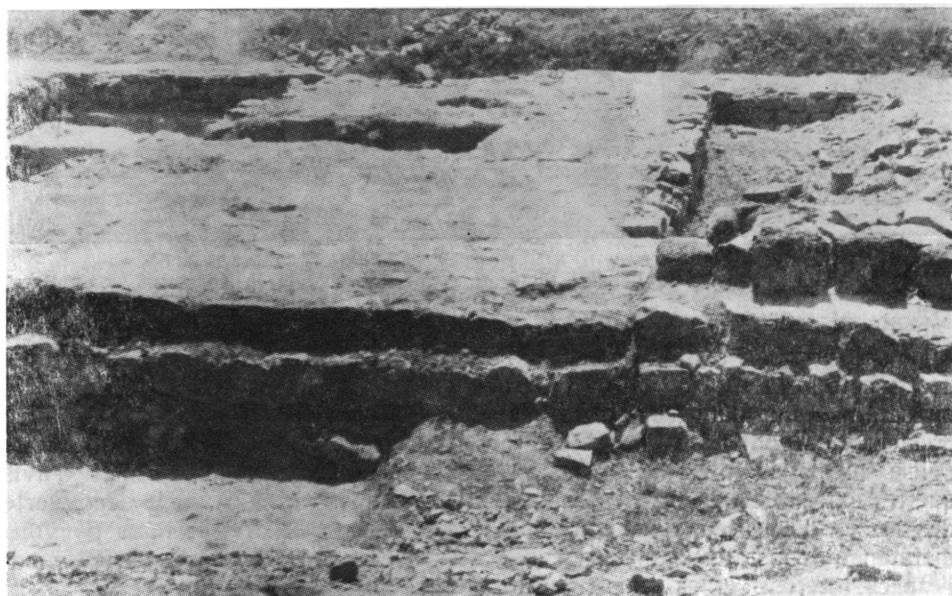


Fig. 11. Interstice entre la deuxième église et le narthex de la troisième, point No. 11

La troisième église, tout en s'élevant sur le socle de la deuxième, n'en reproduisit guère son plan. Comme la seconde elle était un édifice entièrement neuf. Ainsi par exemple, la partie Ouest de son chevet fut construite sur l'emplacement des absides de la seconde église, tandis que ses propres

absides s'élevaient sur la nouvelle plate-forme Est. Le naos fut aussi totalement remanié, car l'accroissement des dimensions exigeait la forme architecturale plus adéquate du type constantinopolitain. Et puisque la croix était de rigueur à l'intérieur du soubassement on accola aux angles du socle rec-

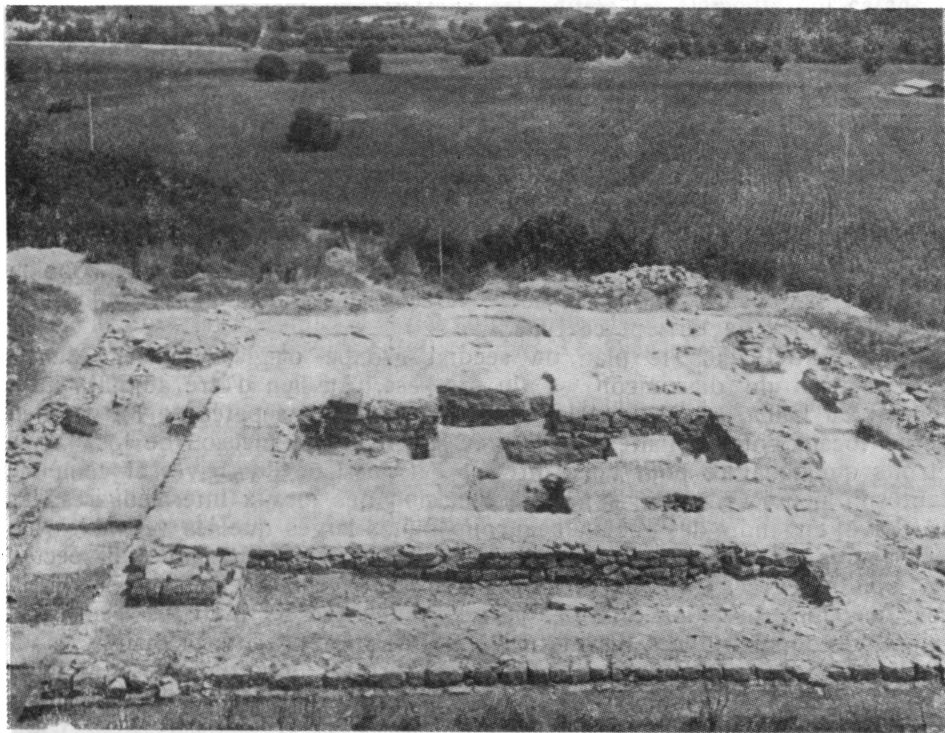


Fig. 12. Soubassement de la troisième église avec au milieu la „croix grecque“

tangulaire de la seconde église quatre massifs en maçonnerie (fig. 13). Comme conséquence logique de ce plan, l'élévation de la troisième église prit l'aspect des églises constantinopolitaines. D'ailleurs les traces sur les murs latéraux du socle sont une preuve en plus.

De tout ce qui est dit dans cette analyse il appert que les ruines dans l'angle des remparts de Preslav appartenaient réellement à trois églises. La première d'entre elles présentait un édifice cruciforme du type constantinopolitain à cinq nefs, surmontées d'une coupole et précédé d'un narthex. Le noyau effectivement cruciforme était constitué par l'entrecroisement des trois nefs médianes avec le transept. Les deux nefs extérieures, comme nous convenons d'appeler la série de locaux qui contournaient le noyau central, étaient destinées à supporter la galerie.

Cette variante d'églises cruciformes à cinq nefs était répandue dans le monde byzantin. Quoique jusqu'à nous sont arrivés peu d'exemples leur mor-

phologie nous est bien connue et nous pouvons préciser leurs traits caractéristiques. Ainsi le critérium, qui avant tout détermine ce type, réside dans la composition du chevet et le nombre d'absides, appropriées au culte. Ainsi d'après l'ordonnance du béma, du diaconicon et du prothèse on peut distinguer trois groupes. Les églises dont les trois locaux du chevet sont adjacents et communiquent entre eux par d'étroites portes appartiennent au premier groupe. Cette concentration des éléments du chevet présente le type classique et répond au type cruciforme constantinopolitain à trois nefs. Dans ce cas les nefs externes sont dépourvues d'absides et leurs murs Est sont retirés un peu en arrière. L'effet statique dans cette variante est le même que dans les églises cruciformes à trois nefs, dont la stabilité est éprouvée. Dans les églises à cinq nefs, dont les coupoles sont en général plus larges, le surcroît des efforts horizontaux est contrebalancé par les nefs extérieures et les galeries qui les surmontent.

Le représentant le mieux conservé est l'église de Mokwi.¹⁸ Quoique dénaturé par des réfections du siècle passé ce monument garde toujours les éléments qui caractérisent ce type.

L'essentiel dans le plan du second groupe d'églises consiste dans la transposition du diaconicon et du prothèse. Au lieu d'être adjoints directement au béma, ces deux éléments du chevet sont séparés de lui par deux petits locaux intermédiaires. C'est précisément cette incision de locaux plus étroits qui dénature pour ainsi dire l'aspect classique du chevet et complique tant soit peu le rite. De son côté l'incision des locaux intermédiaires dans le chevet engendre des „nefs“ beaucoup moins larges que les véritables nefs extérieures. Il est à noter cependant que ces „nefs“ ont plutôt l'aspect de gros piliers percés de deux étroites ouvertures, respectivement perpendiculaires qui dans certaines grandes églises, telles que St Marc de Venise portaient la coupole. Une telle interprétation des „nefs“ intermédiaires se voit confirmée aussi par le fait qu'entre les ouvertures longitudinales des piliers et les locaux correspondants du chevet il n'existe pas de communication directe.

Toutefois, le trait essentiel qui détermine le second groupe d'églises à cinq nefs est l'élargissement de l'espace sous la coupole et le rétrécissement des bras de la croix. Cette concession du premier au détriment du second permet d'obtenir un espace centralisé qui s'harmonise avec l'intérieur général de l'édifice.

Dans le troisième groupe, qui a pour unique représentant l'église Ste Sophie à Kiev,¹⁹ les deux paires de nefs latérales sont d'égale largeur. Ici l'ordonnance des locaux du chevet est très intéressant. Tout d'abord il est hors de doute que les deux locaux, flanquant immédiatement le béma, servent de diaconicon et de prothèse. D'autre part, le fait que les deux locaux externes possèdent des absides et sont ouverts vers leurs nefs correspondantes est un indice qui nous laisse la possibilité d'estimer qu'il s'agit là de paraéclesions.

¹⁸ N. P. Severov, *Pamiatki gruzinskogo zодčestva*, Moscou, 1947, p. 194, fig. 94 et 95; Š. Ja. Amiranashvili, *Istoria gruzinskovo iskustvo*, Moscou, 1950, p. 173.

¹⁹ *Vseobščaja istoria arhitekturi*, Leningrad-Moscou, 3, 1966, pp. 536—545.

Les proportions entre les bras de la croix et de la coupole qui les surmonte correspondent au premier groupe d'églises cruciformes à cinq nefs. Pourtant le fait que Ste Sophie de Kiev ne possède pas d'espace préabsidal exclut ce monument des églises du type constantinopolitain.

En dernier lieu citons une variante mixte représentée par l'église du monastère Lipse à Constantinople.²⁰ Dans cet édifice les éléments qui caractérisent les églises des deux premiers groupes sont intimement liés. D'un côté nous voyons le noyau central, constitué par la croix, le triple chevet et les gros piliers couplés à la manière de St Marc de Venise.²¹ De l'autre côté sont les nefs externes; elles sont plus larges que les médianes et leurs absides restent isolées de l'autel. Peut-être était-ce là aussi des paraéclesions?

En juxtaposant la diversité des édifices susmentionnés avec les ruines de la première église dans l'angle des remparts de Preslav il n'est guère difficile de constater que le plan, le plus proche de notre église, est celui de Mokwi. Cette ressemblance dans l'aspect général des deux plans nous donne la possibilité de reconstituer l'élévation de notre ruine et nous suggère une idée de la magnificence de son architecture. En même temps la similitude dans l'aspect architectural des deux églises soulève le problème de la filiation entre ces deux monuments.

Considérons en premier lieu la question de la date. Elle se présente sous un double aspect. D'un côté les manuscrits authentiques nous instruisent que la cathédrale de Mokwi était élevée dans la seconde moitié du X^e siècle par le roi abase Léon III (955—967).²² D'autre part, l'anéantissement de l'église de Preslav et le manque de toute source écrite ne nous permettent pas de fixer une date plus précise.

Pour suppléer à cette lacune nous allons nous baser sur les résultats des recherches que nous avons effectuées sur nombre d'églises à plan centrique de Preslav. Pour abréger, ces résultats peuvent être résumés en trois points:²³

1. Presque toutes ces églises sont de dimensions réduites.
2. Primitivement leurs autels étaient réduits à un seul local avec niches latérales pour diaconicon et prothèse.
3. Après une destruction générale, les autels furent élargis de sorte que le diaconicon et le prothèse reçurent leurs propres locaux.

C'est précisément cette similitude dans les plans et l'évolution qui associe les églises à plan centrique de Preslav et qui est à la base d'une chronologie relative. D'après cette dernière il s'ensuit que toutes les églises centrées ont été détruites par force et restaurées de la même manière. Le seul moment historique durant lequel cet événement aurait pu se produire est le retour au paganisme, instauré par le fils aîné de Boris — Vladimir, c'est-à-dire en 892. Il en ressort donc, que la construction aurait dû avoir lieu avant cette date et après le Concile œcuménique de 869.

Comme tout l'atteste, l'église de Mokwi apparaît presque un siècle après celle de Preslav et bien entendu elle ne pourrait être son modèle. Mais

²⁰ Vseobščata istoria arhitekturi, Leningrad—Moscou, 3, 1966, pp. 92—95.

²¹ Ibid., pp. 110—113.

²² Vianor Paculia, V kraju zolotogo runa, Moscou, 1964, p. 54, note 4.

²³ Cf. la note 1, p. 13 de cet article.

alors, où faudrait-il chercher la souche de l'église de Preslav? La solution de ce problème nous oriente vers la grande question de la formation de l'art byzantin où l'apport des provinces de l'Est ont joué un rôle assez important. A elle même cette formation exige une étude spéciale qui dépasse le cadre de l'article présent, voilà pourquoi nous nous contenterons pour le moment avec les résultats concernant l'aspect architectural de la première église.

Conjointement aux problèmes strictement architecturaux, l'étude de la première église dans l'angle des remparts soulève des problèmes qui nous permettent d'élucider certains moments de la vie de Preslav. Ainsi par exemple, l'existence du synthrone dans le chevet de la première église nous suggère l'idée qu'il s'agit là de la cathédrale des églises de Preslav. Cette assertion pourrait être confirmée du fait que la première église est le seul édifice à plan centrique de Preslav qui possède un synthrone. Le second synthrone que nous y connaissons, celui de l'Eglise ronde, n'appartient pas à la construction originale de ce monument. Comme nos investigations le prouvent²⁴ il a été introduit lors des remaniements de la rotonde.

Aussi osé que puisse paraître, cette hypothèse a pourtant ses raisons d'être. Tout d'abord il est très important de mentionner que toutes les églises, découvertes jusqu'à présent à Preslav sont en dehors de l'enceinte intérieure.²⁵ Pour le moment nous ignorons la cause de ce fait. Toutefois il est peu probable que la répartition des sanctuaires chrétiens en dehors de l'enceinte de la Ville intérieure soit imposée par le manque de terrains libres. Bien au contraire, les sondages effectués tant à Preslav qu'à Pliska laissent voir que les édifices dans ces aréas sont assez rares. La seconde hypothèse qui tend à expliquer ce fait par la résistance des Protobulgares païens est tout aussi peu convaincante. Rappelons-nous à ce propos la fermeté avec laquelle Boris avait maîtrisé la situation et son zèle envers la nouvelle religion, pour l'effermissement de laquelle il avait prodigué tant d'efforts.

Peut-être plus d'attention mérite l'idée que certaines églises ont été élevées sur les restes des sanctuaires païens. Cette transformation a été très souvent pratiquée par les premiers chrétiens. A Pliska et à Preslav même nous connaissons des exemples tels que „l'Eglise Palatine“ et la petite église près de l'Eglise ronde.

Quoiqu'il en soit, il est plus qu'évident — la plus grande de toutes les églises à plan centrique de Preslav est presque accolée à l'enceinte aulique des anciens princes protobulgares.

Après sa destruction, la première église fut restaurée assez grossièrement et de ce fait elle se prêtait mal aux exigences d'une cathédrale. C'est alors que, probablement, la cathédre de l'exarque bulgare fut transportée dans l'Eglise ronde. La maladresse dans la restauration de la première église causa l'écroulement de l'édifice. Mais le rôle important qui était assigné

²⁴ D'après les matériaux inédits de l'auteur. Seul un article est paru dans „Večerni novini“ No. 5808, du 1^{er} juin 1970, p. 3.

²⁵ Le même fait est à observer à Pliska où cependant un temple païen a été transformé en église et une petite église cruciforme (l'unique à Pliska) a été presque accolée au Petit palais.

à la première église se perpétuait dans la seconde. Et comme cette dernière ne s'avéra pas assez spacieuse elle fut remplacée par la troisième. Celle-là pouvait abriter les fidèles de la Ville intérieure qui par tradition affluaient dans ce temple.

Quant au sort de la troisième, c'est-à-dire la dernière, église, nous admettons avec V. Ivanova, qu'elle fut détruite lors de la prise de Preslav par Jean I-er Tzimiscès en 972.

DEUX CONTRIBUTIONS A L'HISTOIRE DE LA CULTURE MÉDIÉVALE BULGARE

B. St. Angelov

1. COPIE INCONNUE DU RÉCIT DE LA RESTAURATION DU PATRIARCAT BULGARE

La restauration du Patriarcat bulgare pendant le règne du roi Ivan Assen II, en 1235, constituait un important événement de l'histoire de notre peuple et a laissé des traces profondes dans notre littérature. Le monument littéraire le plus vaste et le mieux connu jusqu'à présent sur cet événement est le récit de la restauration du Patriarcat bulgare, qui figure dans la copie de Palaouзов du Synodikon de Boril (dans sa prolongation).¹ On trouve un autre récit semblable dans la Vie du patriarche Joachim I, publiée par Iv. Snegarov d'après un manuscrit du XIV^e s., conservée dans la collection des manuscrits de l'Académie bulgare des sciences.² Le Synodikon de Boril constituait la principale source locale pour l'élucidation de l'histoire de la restauration du Patriarcat et pour l'importance de cet événement. Tout cela a été très bien souligné par les précieuses études de M. G. Poproujenko — „Синодик царя Борила“ et de V. N. Zlatarski — „История на българската държава през средните векове“, том III. Второ българско царство“ (София, 1940, стр. 353—398, 596—602). Zlatarski écrit avec beaucoup de raison que „le récit du synodikon bulgare sur „ОБНОВЛЕНИЕ ПАТРИАРШЕСТВА БЪЛГАРСКОГО ЦРСТВА“ est authentique et c'est seulement sa forme qui est raccourcie selon les exigences du monument lui-même; toutefois, la substance de l'événement est conservée, raison pour laquelle *nous ne pouvons pas douter de sa véracité*“³. Zlatarski prouve que „l'initiative de la reconnaissance n'était pas venue de la part du patriarche de Constantinople, comme on pouvait s'y attendre, mais de l'empereur de Nicée, ce qui prouve que la question était posée sur une base politique. En effet, après s'être mis d'accord de rendre possible un tel acte et, cela se comprend, après le consentement préalable du patriarche Germain II, Ivan Vatzzi avait écrit aux trois patriarches (de l'Est — n. a.) mentionnés la lettre suivante...“⁴

¹ М. Г. Попруженко, Синодик царя Борила. Български старини, кн. VIII, София, 1928, стр. 82—87.

² Ив. Снегаров, Неиздадени старобългарски жития. — Годишник на Духовната академия, т. III, 1953—1954, стр. 162—168.

³ V. N. Zlatarski, op. cit., p. 381.

⁴ Ibid., cf. également Г. Цанкова-Петкова, Восстановление болгарского патриаршества в 1235 г. и международное положение болгарского государства. Византийский временник, XXVIII, 1968, стр. 136—150.

Dans son importante œuvre sur le Synodikon de Boril M. G. Poproujenko parle de deux autres copies du récit, contenues dans deux manuscrits anciens slaves et dont on manque de données plus précises. C'est l'éminent zéléteur de l'époque de la Renaissance nationale bulgare Jordan hadji Constantinov-Djinot qui a donné les premières informations écrites sur ce récit. En 1855 il avait publié „Прилози к истории сръбске и бугарске епархје“⁵. L'un des chapitres est intitulé „О основанію блъгарскогъ патриаршества“ avec le sous-titre „Извађено изъ едногъ старогъ рукописногъ „Зборника““.⁶ Après la publication du récit Djinot communique „вишее спомену-тый рукопись означава“ („le manuscrit sus-mentionné concerne“) les patriarches de Tarnovo suivants: Васнлѣн, Іѡакимъ II, Нгнатѣн, Макаріѣн, Іѡакимъ III, Доротен, Романъ, Іѡаннкіѣн, Снмеонъ, Теодосіѣн... Il cite également les archevêques, métropolités et évêques bulgares mentionnés dans le manuscrit. En tenant compte de ces détails, Poproujenko conclut : „Le texte de cet article coïncide pleinement avec l'article du Synodikon du roi Boril d'après la liste de Palaouзов, coïncidence que l'on trouve aussi dans la liste de Constantin des prélats bulgares après Joachim, premier patriarche de la богоспаснаго Цариграда Тѣінова. Le recueil de Constantin, duquel il avait emprunté cet article, ne donne pas des informations.“⁷ Les textes coïncident, mais ils proviennent de manuscrits différents, comme il ressort des comparaisons suivantes :

Synodikon de Boril

прославнеъ н просвѣти
почть
н въсѣж Палестинны
на осѣненіе по ѡбщому
намъ н вашемуъ свѣщанію
н Германъ писашъ, снце рекъше:
Герману въселенскому патриарху
съ вѣсточнынъ царемъ

Djinot

прославн н просвѣти
почтнеъ
всѣа Палестинны
на освещеніе намъ н ва-
шемуъ свѣщанію
такожде н Герману въселен-
скому патриарху
съ источнымъ царемъ

Noms de patriarches de Tarnovo après Joachim

Synodikon de Boril

Васнлѣн, Макаріѣн, Іѡакимъ II, Доротен,
Романъ, Теодосіѣн, Іѡаннкіѣн, Снмеонъ,
Теодосіѣн, Іѡаннкіѣн II, Євтиміѣн.

Djinot

Васнлѣн, Іѡакимъ II, Нгнатѣн,
Макаріѣн, Іѡакимъ III, Доротен,
Романъ, Іѡаннкіѣн, Снмеонъ,
Теодосіѣн, Іѡаннкіѣн II, Євти-
міѣн.

⁵ Гласник, кн. VII, Београд 1855, стр. 170—177.

⁶ Op. cit., pp. 174—177; reproduit dans „Български книжици“, 1859, стр. 537—539.

⁷ M. G. Poproujenko, op. cit., p. XXV.

Cependant, malgré les coïncidences, il paraît que dans ce cas il est question de deux différentes copies du Synodikon — la copie de Palaouзов et une autre copie (inconnue jusqu'à présent), qui est tombée entre les mains de Jordan Constantinov-Djinot. Selon toute probabilité la copie avait été incluse par la suite dans une collection de manuscrits à Belgrade, où Djinot envoyait souvent de manuscrits, trouvés par lui surtout en Macédoine. Djinot note que le manuscrit, dont il emprunte le récit, provenait „d'un ancien recueil de manuscrits“. L'histoire extérieure de la copie du Synodikon de Palaouзов nous apprend qu'en 1845 elle avait été offerte par l'amateur d'antiquités de Tarnovo Stoyantcho P. Ahtar à Nicolai Hr. Palaouзов, qui l'emporta en Russie. A son tour, N. Hr. Palaouзов la fit cadeau à son parent Spiridon N. Palaouзов, qui utilisa la copie pour écrire un article déjà en 1851,⁸ c.-à-d. avant la publication de Djinot, sous laquelle on peut lire: „A Skopje, le 23 janvier 1854“. Ces détails attestent d'une manière catégorique l'existence de deux copies différentes du Synodikon de Boril, dont l'une doit être recherchée parmi les manuscrits à Belgrade ou ailleurs.

Une seconde copie du récit a été publiée par Al. Prlintchevitch sous le titre „Какo cy бугари доби́ли патриарши́ју. Из рукописне књиге бр. 13 (Беседа св. оцаца) ман. Св. Тројице код Плева́ла“⁹. La principale particularité de cette copie c'est sa préface „ПРЕДСЛОВІЕ како н ко́гда при́шшѣ БЪЛГАРЕ ПАТРИАРШЕСТВО РЪКОПОЛОЖЕНІЕМЪ Н БЛЪЖЕНІЕМЪ ГЕРМАНА СЪГО Н ВЪСЪЛЕНСКАГО ПАТРИАРХА...“ C'est dommage qu'Al. Prlintchevitch ne donne pas des détails sur le manuscrit c.-à-d. sur son contenu, ou plus précisément quelles sont les œuvres des prélats ecclésiastiques qu'il contient, de quelle époque, son format, son écriture, etc. Contenait-il une liste des patriarches, archevêques, métropolitains et évêques bulgares subordonnés au Patriarcat de Tarnovo, dont parle Jordan hadji Constantinov-Djinot?

M. G. Poproujenko est enclin à admettre qu'il est question de la même copie, qui a été mieux publiée par Al. Prlintchevitch. Pourtant, de la confrontation des deux textes il ressort que nous sommes en présence de deux copies différentes. Comme nous l'avons déjà dit, dans la copie de Prlintchevitch il y a le titre-préface, qui manque (ou n'est pas donné?) dans la copie de Djinot. Dans cette dernière manque aussi les noms de patriarches, métropolitains et évêques bulgares, qui figurent dans le texte de Prlintchevitch. Il y a aussi de grandes différences dans l'orthographe des deux textes. Les plus importantes sont certaines différences d'expression, telles que :

Djinot

ВЕЛНКІН Н БЛАГОУСЪТНВІН СЫНЪ

НМѢА КЪ БОГОУ

ПРОСЛАВН Н ПРОСВѢТН

ОВНОВЕНЪ ПАТРИАРШЕСТВО

НА ОСВѢЩЕНІЕ НАМЪ Н

Prlintchevitch

ВЕЛНКІН Н БЛАГОУСЪТНВІН ЦРЬ Н СНЬ

КЪ БОУ НМѢЖ

ПРОСЛАВЕНЪ Н ПРОСВѢТЕНЪ

ВНОВЕНТН ПАТРИАРШЕСТВО

НА УСЪЩЕНІЕ УСЪЩЕМОУ НАМЪ Н

⁸ M. G. Poproujenko, op. cit., p. XIX—XX.

⁹ Споменик Српске краљевске академије, књ. LVI. Други разред 48, Београд, 1922, стр. 30—31.

ВАШЕМОУ СЪВѢЩАНІИ
 НЖЕ НАРЕЩИ Н ДАРОВАТИ
 ТРЪНОВА ГРАДА
 ДАРОВАТИ СѦ ЦАРСТВУЮ ЕГОВОУ
 ТА ПИСАНІА ПРОЧЪТШМЪ
 -ІАКО ДОБРЪ СЪВѢТЪ МОГУ (?)
 БЫТИ НЗВОЛНМЪ
 ТАКОЖДЕ Н ГЕРМАНОУ ВЪСЕ-
 ЛЕНСКМУ ПАТРІАРХУ, БРАТУ
 НАШЕМОУ, РАДОВАТИСѦ.

БЫСТЬ НАМЪ Н ВАШЕМОУ ОТЧЪСТВУ
 РЪКОПИСАНІЕ СВОЕ ПОЛОЖИВШЕ
 ВЪ СИГГЕЛН ПЧАТНВШЕ
 ПОМННАНІЕ

ВАШЕМОУ СЪВѢЩАНІЮ
 НЖЕ РЕЩИ Н ДАРОВАТИ
 ТРІНОВА ГРАДА
 ДАРОВАТИСѦ ЕМОУ ЦРѢВ
 ТЫЖ БОУКЕБЫ ЦРКЫЖ ПРОЧЪТШЕ
 ІАКО ДОБРЪ СЪВѢТЪ ТОМОУ
 НЗВОЛНШЪ БЫТИ
 ТАКОЖДЕ Н ГЕРМАНОУ ПИСАШЪ,
 СИЦЕ РЕКЪЩЕ: ГЕРМАНОУ ВЪСЕ-
 ЛЕНКОМОУ ПАТРІАРХУ, БРАТОУ НА-
 ШЕМОУ, РАДОВАТИСѦ.
 БЫ НАМЪ Н НАШЕМОУ ѠЧЪСТВУ
 РЪКОПИСАНІЕ СВОЕ ПОЛОЖИВШЕ
 ВЪСНИ ЗАПЕЧАНАВШЕ
 ВЪСПОМННАНІЕ

Tout cela nous autorise à admettre que les copies du récit communiquées par Djino et Prilintchevitch proviennent de *deux manuscrits différents*, que la science d'aujourd'hui ne connaît pas. Comme nous l'avons déjà dit on peut supposer que Jordan hadji Constantinov-Djino a emprunté le texte d'une copie inconnue du Synodikon de Boril. Toutefois, ce qui importe dans l'occurrence c'est la présence d'une copie (ou copies) du récit, formant une œuvre à part et répandu comme récit séparé de la restauration du Patriarcat bulgare.¹⁰ Toute autre est la question si le récit est emprunté à une copie du „Synodikon de Boril“ ou représente copie d'une œuvre spéciale dédiée au Patriarcat bulgare et répandue séparément et indépendamment du Synodikon de Boril. L'absence de copie d'une telle œuvre d'avant le XIV^e s. est loin de signifier qu'elle n'a pas existé. On est peut-être même fondé de supposer qu'il s'agit d'une œuvre grecque, rédigée sur la base de documents officiels (les lettres de l'empereur byzantin, du roi bulgare, des patriarches) et remaniée par la suite sur le sol bulgare. Mais laissons de côté l'origine de l'œuvre, ce qui importe, nous le répétons, c'est sa présence dans l'ancienne littérature bulgare et, surtout, l'existence de différentes copies dans des anciens manuscrits slaves.

Parmi les deux copies connues du récit du rétablissement du Patriarcat bulgare, qui étaient diffusées séparément, il faut ranger aussi une autre copie, inconnue jusqu'à présent par la science.

La copie, dont il est question, se trouve dans le manuscrit serbe du XV^e s., conservé dans la Bibliothèque nationale de Belgrade, No. Rs 11, papier, 56 feuilles, 21 × 14 cm, écriture semi-cursive et rapide, rédaction serbe avec traces d'origine bulgare. Il n'est pas entier. Sur les pages conservées

¹⁰ Une œuvre semblable plus récente cf. Б. Ст. Ангелов, Стари славянски текстове. V. Разказ за възстановяване на българската и сръбската патриаршия. Изв. на Института за българска литература, кн. VI, 1958, стр. 259—269.

figurent des discours de Jean Chrisostome, du patriarche Guernain, d'Athanas d'Alexandrie, d'Anasthase d'Antioche, de Cyrille d'Alexandrie. Très importantes pour nous sont les deux œuvres, publiées ici, qui sont en rapport avec d'importants événements de l'histoire culturelle du peuple bulgare, notamment :

1. Brève vie de Cyrille le Philosophe (l'Assomption de Cyrille) sous le titre: *Мѣца феврара .ΔΙ. ΔΝΉ ΞΠΕΝΙΕ ΣΤΓΟ ΚΥΡΙΛΛΑ ΦΙΛΩΣΟΦΑ* (f. 36 ob-38). Puisque pour le moment cette Vie n'est connue que par un petit nombre de copies (huit) et puisque la copie de Belgrade est la plus ancienne — du début du XV^e s. — son texte sera publié ailleurs.

2. Récit de la restauration du Patriarcat bulgare sous un très long titre, que l'on voit aussi dans la publication d'Al. Prlintchevitch: *Прѣсловіе како н кога приѣше въ болгарѣ патриаршество рѣкоположеніе н бленіе Герма стго н вселенскаго патриарха н прочіи патриарѣ вѣстоніи Николасъ Александърскын, Симеонъ Анѣиѡхінскін, Аѡасіе Іерлмкын н прочіи архіереѣ вѣстоніи н западніи, н при бл҃гочѣнствѣ црн грѣцкымъ Кало Іѡана Дѡкы н при бл҃гочѣнствѣ црн вългарскѡ Іѡанъ Асѣнъ велінкы, снѣ стараго Іѡа Асѣнѣ црѣ* (л. 38—39).

Le contenu de ce texte n'indique pas de différences essentielles des textes déjà connus du récit — celui de la copie du Synodikon de Boril de Palaouzov, ou de ces copies répandues séparément. Sa longue préface manque aussi bien dans la copie publiée par Djinoth que dans le Synodikon de Boril et n'existe que dans la copie d'Al. Prlintchevitch. Puisque ce dernier ne donne pas des détails sur le manuscrit d'après lequel il publie le texte du récit, il faut essayer de voir si la nouvelle copie, dont il est question, n'est pas en réalité le texte déjà connu de Prlintchevitch. L'orthographe des deux textes s'oppose à cette acception — la copie de Prlintchevitch contient souvent l'emploi de la lettre ж (correctement et incorrectement), tandis que dans la copie de Belgrade cette lettre n'existe pas.

La copie de Belgrade est une excellente confirmation de la pensée de M. G. Poproujenko: „Наличие в рукописи указанного выше предисловия пред этим рассказом дает возможность предполагать, что мы имеем здесь дело с выпиской независимой от Синодика царя Борила в целях ознакомления читателей известной эпохи с одним из крупнейших событий в истории балканских стран“ („La présence dans la copie de la préface susmentionnée au commencement de ce récit permet de supposer que dans le cas présent il s'agit d'un texte tout à fait indépendant du Synodikon de Boril qui a pour but de faire connaître aux lecteurs d'une certaine époque un des plus importants événements de l'histoire des pays balkaniques“ (p. XXV—XXVI). En plus de cela — son existence vient appuyer l'idée du récit indépendant, consacré à la restauration du Patriarcat bulgare, récit qui avait existé déjà avant d'être inclu dans le Synodikon de Boril au temps du patriarche Eftimii. Cette idée est appuyée aussi par les faits suivants.

1. La longue préface, qui annonce protocolairement au temps de quels souverains et patriarches s'était produit cet important événement du peuple bulgare. D'une grande importance est le mot „прѣд[и]словіє“, que l'on trouve dans les deux copies — dans celui de Prilintchevitch et dans celui de Belgrade. Ce mot, comme d'ailleurs tout le préface, sont probablement des vestiges d'une *plus grande œuvre inconnue*, consacrée au patriarcat restauré.

Le texte slave du récit est basé sur un exposé *sommaire* des messages échangés entre le roi Ivan Assen II et l'empereur byzantin Ivan Vatatze, ainsi qu'entre l'empereur et les patriarches.¹¹

2. Dans le Synodikon de Boril manque la préface, l'exposé débute directement avec: „ІѠАННѢ АСѢНѢ ЦРЬ ВЕАНКЫН Н БЛАГОЧѢСТНЫН, СНѢ СТАРАГО АСѢНѢ ЦРЬ...“. Ce commencement immédiat par l'exposé est juste, il correspond aux tâches dévolues aux compléments du Synodikon.

3. Toujours en tenant compte des tâches allouées au Synodikon les mots ajoutés à la fin du récit sont parfaitement fondés: „СѢМОУ ІѠАННѢ АСѢНЮ ВЕАНКОМУ Н БЛАГОЧѢСТНОМУ ЦРЮ ВЗЪЕМЪ БЪЛГАРѢМЪ, ВЪЧНАА МОУ ПАМА“. Ils n'existent pas et ne peuvent pas exister dans les différentes copies du récit. Et cela est surtout vrai si l'on admettait l'existence préalable autonome du récit.

Photo

Le but des prochaines recherches archéographiques est le suivant: 1. La recherche de nouvelles copies du Synodikon de Boril et, plus spécialement, de la copie dont parle Jordan hadji Constantinov-Djinot; 2. La recherche de nouvelles copies du récit de la restauration du Patriarcat bulgare, en essayant surtout à découvrir une copie du XIII^e ou de la première moitié du XIV^e s.; 3. La recherche de la source grecque du récit ancien bulgare consacré à cet important événement. Les manuscrits grecs contiennent peut-être ce récit ou un récit semblable, les lettres du roi Ivan Assen II et de l'empereur Jean Vatatze, la lettre impériale adressée aux patriarches orientaux et d'autres documents ayant trait à la question de la restauration du Patriarcat bulgare ou, en général, avec la question très complexe pour son temps de l'amélioration des relations entre l'Etat bulgare et l'empire de Nicée.

Plus bas nous donnons le texte intégral du récit de la restauration du Patriarcat bulgare d'après sa copie de Belgrade. Nous y avons apporté uniquement une ponctuation contemporaine.

¹¹ V. N. Zlatarski indique que les patriarches Germain II de Constantinople, Athanase de Jérusalem, Siméon d'Antioche et Nicolaï d'Alexandrie avaient été réellement patriarches (p. 381).

6 Бизантинобулгарика, IV

Прѣсловіе како н кога пріѣше бѣлгарѣ патріаршество рѣкопо-
 ложеніе н бѣвеніе Герма стго н вселенскаго патріарха н прочіи
 патріарѣ вѣстоніи Николает Алехандрскыи, Сіменъ Андѣохінскіи,
 Афанасіе Нерломскыи н прочіи архіереи вѣстоніи же н запаніи н прі
 бѣгочтнѣи црѣ грѣцкомъ Калоівана дѣкы н прі бѣгочтнѣи црѣ
 бѣлгарскѣи Іванъ Асѣнъ веліику, снѣ стараго Іва Асѣнѣ црѣ.

Іванъ Асѣнъ веліикуи н бѣгочтнѣи црѣ н снѣ стараго Івана Асѣнѣ
 црѣ, нже многоюю любовію къ боу нмѣе, прославнѣи н просвѣтнѣи црѣво
 бѣлгарское па всѣ црѣи бѣлгарскыи, бѣвшіи прѣже него, нже мнѣнѣи
 сѣзавѣи н оукрашенѣи веліи златѣи н нсрѣи н каменіи мнѣнѣи н всѣ стѣи
 н вѣтнѣи црѣви многими дарми ѡдарнѣи, н свободѣи чѣюю на нн ѡбѣ-
 венѣи, н всакѣи сѣннѣи чинѣи — архіереи, нсрѣи н дѣакони многими
 чѣстми почѣтѣи, паче же н вѣзыскавѣи сѣи многими желаніи ѡновнѣи па-
 тріаршество бѣлгарскаго црѣва.

Тѣм же оубо ѡновленіе сѣе бѣи. Прѣвсѣннѣи вѣселенскіи патріарѣ Герма,
 бѣговоленіи бжїи н мнѣгими поспѣшеніи хѣлюбнѣаго Івана Асѣна велі-
 каго црѣ, снѣ стараго Івана Асѣнѣ, сѣи прочіими патріархи, братнѣи своіи,
 Афанасіе всеѣсѣннѣи патріархѣ Нерлому хѣвѣхѣ стѣи н вѣскреніа него
 црѣви стѣюи Сіонѣи, мѣреи всѣми црѣвами н всѣи Палестинны, Сіменѣи все-
 сѣннѣи патріархѣ Андѣохіе бжїа грѣи н всѣи Нсрїе, Николает всеѣсѣннѣи
 патріархѣ Алехандрїеи н всѣи Егѣпта. Снѣи оубо всеѣсѣннѣи патріархѣи
 писаніа пріѣшемѣи, посланнѣи къ нн ѡ бѣгочтнѣаго црѣа грѣцаго Калоіванна
 дѣкы сѣеи писаніи: „Самодрѣженіе црѣво наше [в рѣкописаи стои по-
 грѣшно ваше] мѣюи н бѣдеи ѡчѣство ваше да нсѣи непразно сѣтворнѣи
 ншго прошенїа, не къ вѣи, на рѣкопннѣи вашеи положнѣи н прісѣлѣи црѣви
 моіи на ѡсѣнїеи ѡсѣи намѣи н вашѣи сѣвѣщанїи н нежеи нарѣи
 н даровати равнаго вамѣи степенѣи патріаршескаго Трїиу грѣи црѣви хѣи
 вѣзненїа мѣреи црѣви бѣлгарскаго црѣва. Занеи н Хѣлюбнѣи црѣи бѣлгарскыи
 Іванъ Асѣнѣи, брѣи црѣваи ми н свѣи, ѡи ншго же црѣваи н вашѣи ѡчѣства
 стгои тои желанѣи веліи даровати сеи моіи црѣви“.

Тѣ оубо прѣвѣщенїи патріархѣ тыи вѣкѣ цркви почѣше, іако добръ съвѣтъ томоу нзволнше быти и кѣжѣ ѿ свое роукопниіе вѣдаше посланнїиѣ ѿ цра кѣ нїмѣ. Такоже же и Германѣ писаше, сїце рекѣше: „Германѣ вселенскомоу патріархѣ, братѣ ншмоу, радовати се. Прїехѣ тобою на посланнаа и іако добръ съвѣтъ тоу прїеише, даи роукопниіе свѣтелства ншго твоиен любви. Твори же іако годѣ би на и нашоу ѿчѣствѣ, іако властъ ншоуцѣ вещьшаго свѣданїа“.

Сїа же вѣспрїе, црь грѣскын съ патріархѣ събравъ вѣсего цртва свое мїтроуантї же и архїепопы и вѣсчтнїе мнїхы, архїмандрїтї же и нгѣменн. Тако и Холюбнвын іѡанѣ Асѣнѣ, црь бѣлгарѣ, вѣсего цртва свое мїтрополнїтї же и архїепопы и епопы и вѣсчтныи мнїхы стїи горы събра се съ вѣсточнїи црѣмѣ Калоїѡванѣмѣ на Понствѣмѣ моры, моужа бѣгогоуѣнна и стѣ, дѣлы и жнїїе поннѣскїи вѣсїаѣша, іѡакѣма прѣже ѿсѣннаго архїепопа и нарекоше и патріархѣ. Не к томоу словѣмѣ, нѣ и роукопниіе Германа патріарха и вѣсѣхъ епопѣ вѣстоны роукопниіе свое положнше, в снїе запечатлѣше и вѣдаше бѣгочтѣвоу црю и патріархѣ ѿѿсѣннѣмоу тогѣ іѡакѣмоу вѣ вѣчноѣ вѣспомннїе нѣѣїемлѣмѣ. Сего радн оубо вѣ вѣсѣмѣ православын вѣписѣхѣ сїа на вѣвѣденїе послоушаюцїи и вѣ памѣть бѣлгарскомоу родѣ

2. DONATION DE L'ARCHEVEQUE D'OHRID JACOB DU XIII S.

On a fait beaucoup pour l'élucidation de l'histoire de l'Archevêché d'Ohrid, son rôle et son importance dans la vie des peuples balkaniques, plus spécialement dans celle du peuple bulgare. Dans ce domaine le principal mérite revient à notre éminent savant l'académicien Ivan Snegarov, auteur de l'œuvre capitale „Histoire de l'Archevêché d'Ohrid“ — volume I: Depuis sa fondation jusqu'à la conquête de la Péninsule balkanique par les Turcs (Sofia, 1924, 347 p.), volume II: Depuis sa chute sous les Turcs jusqu'à son anéantissement (1394—1767, Sofia, 1931, 615 p.). Outre ces deux volumes il a publié aussi d'autres études, apportant des éclaircissements complémentaires concernant l'histoire de l'Archevêché d'Ohrid. Des recherches dans ce domaine a effectué aussi l'académicien Jordan Trifonov. Malgré l'importance et la portée de recherches et des travaux archéographiques effectués, il y a encore beaucoup à faire, comme cela arrive pour la plupart des grands problèmes, afin de compléter et élucider cette histoire. La principale difficulté réside dans l'absence de données historiques pour une période ou archevêque donnés. On ne peut attendre de nouvelles informations sur l'activité d'archevêques déjà connus ou de prélats inconnus

d'Ohrid que d'une compulsion systématique des archives concernant l'Archevêché d'Ohrid et conservées dans différentes bibliothèques (Constantinople, Mont Athos, Yougoslavie, U. R. S. S., Autriche, Italie, etc.).

Dans la présente brève communication il est question de l'archevêque d'Ohrid Jacob du XIII s., qui est peu connu. Nous ne savons pas quand et où il est né, ni le lieu de ses études, ni la date de son entrée dans les ordres, etc. Nous savons qu'il a vécu et travaillé pendant la première moitié du XIII s. Son activité est peut-être en rapport avec les réformes du roi Ivan Assen II (1218—1241). Nous disposons de la lettre qu'il adresse au despote d'Epire Théodore Comnène (1214—1230) en qualité de métropolite bulgare — *μητροπολίτου βουλγαρίας*. En manuscrit grec la lettre est conservée dans la Bibliothèque Nationale à Vienne (cod. 106, f. 184—185). Elle commence ainsi:

Τοῦ μακαρίου καὶ σοφωτάτου κῆρ Ἰωάννου τοῦ ἐν τῇ σεβασμιά μονῇ τοῦ ἁγίου Μελετίου μ(ο)νάσαντος καὶ μετὰ ταῦτα γεγονότος μητροπολίτου Βουλγαρίας, ὁπότε ὁ βασιλεὺς κῆρ Θεόδωρος ὁ Κομνηνὸς ἐπέβη τῶν ὁδε μερῶν καὶ ἀπὸ τῶν φοροσάτων αὐτοῦ ἐκκλῆν μέρος οὐκ ὀλίγον καὶ πρὸς τὰς μονὰς τοῦ ἁγίου Μελετίου ἐπελθὼν ἐκούρσεναι ταύτας καὶ παρὰ μικρὸν εἰς ἐρήμωσιν τελείαν εἰργάσατο.¹²

Nous ne savons pas combien de temps avant la mort de Théodore Comnène (1230) Jacob lui a adressé cette lettre, ni le nom de la métropole dont il était le chef. Ce qui importe c'est que jusqu'à 1230 il a été métropolite bulgare, ce qui a joué par la suite un rôle important lors de son élection au poste d'archevêque d'Ohrid, c.-à-d. métropolite, éminent prélat, en rapport avec l'éparchie bulgare et, peut-être, avec la cour royale bulgare et avec l'archevêché bulgare restauré en 1235.

Nous ne savons pas quand Jacob était devenu archevêque d'Ohrid. Ce fait nous est connu par une notice laissée par lui personnellement. Elle se trouve dans un manuscrit du XII s., offert par Jacob au monastère d'Ohrid ou, comme il le dit lui-même, „au monastère de notre saint père Clément“. Les informations pour l'existence de cette notice datent depuis longtemps, de 1875, au moment de la publication de la description des manuscrits (grecs et slaves) de la collection que G. A. Guilferding (Leningrad — Bibliothèque nationale „Saltikov-Chtedrine“) avait amassé au cours de son long voyage dans la Péninsule balkanique, surtout dans les régions sud-ouest de celle-ci. Dans la description portant le No. CLXXXI il est dit: „Lecture-minée, mois de novembre, du 1 au 15 inclusivement. Sur parchemin, en deux colonnes, écrites au XII s. Au mois d'octobre 6756 (= 1248) elles furent offertes au monastère Saint Clément par l'archevêque bulgare Jacob, In 1., 233 feuilles.“¹³ Près de cent ans cette précieuse notice donatrice reste inaperçue et non utilisée par la science. Comme cela arrive souvent lorsqu'on travaille avec des sources, on est tombé sur cette notice par hasard. Bien que nous ayons examiné la description de la collection de Guilferding,

¹² Herbert Hunger, Katalog der griechischen Handschriften der Österreichischen Nationalbibliothek. Teil 1. Wien 1961, S. 112: Jakob, Erzbischof von Bulgarien, über einem Feldzug des Kaisers Theodoros „Komnenos“. Le texte de la lettre a été publié par S. G. Mercati dans „Bessarione“ 33 (1917), pp. 222—226. Ivan Snegarov ne connaissait pas cette lettre.

¹³ Отчет императорской Публичной библиотеки за 1873 года. СПб 1875, стр. 9.

la notice fut découverte à peine en 1970, lors de la recherche d'autres matériaux. En nous basant sur l'annotation sommaire du manuscrit, nous avons demandé un microfilm de la notice en question. Peu de temps après nous avons reçu ce film, sur la base duquel nous faisons la présente publication.¹⁴ La notice donatrice dit:

Ἡ παρούσα βίβλος σὺν ἑτέρῃ χρυσοστομῇ βίβλῳ ἐδόθησαν ἐν τῇ μονῇ τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Κλήμεντος πατρὶ τοῦ παναγιωτάτου ἀρχιεπισκόπου Βουλγαρίας κυρ Ἰακώβου ἐπὲρ μνήμης τῶν ἀοιδίμων γονέων αὐτοῦ Ἡσαΐου μοναχοῦ καὶ Κάλης, Μιχαήλ, Θεοδώρου, καὶ Μαρίας, καὶ Σένας, καὶ ἐντυπώθη ἵνα καὶ ἀεὶ μὲν ἐν τοῖς ἱεροῖς διπτύχοις μνημονεύωνται, καὶ ἐτησίῳς δὲ κατὰ μῆνα ὁκτώμβριον γίνωνται ὑπὸ τοῦ κατὰ τὴν ἡμέραν καθηγουμένου ἐπὲρ ἀναπαύσεως καὶ μνήμης τῶν τοιούτων ψυχῶν κόλυβα καὶ λειτουργαί ὅσας ἐκ διακρίσεως ἔχει ὁ ἡγούμενος. Ταύτην οὖν τὴν διατύπωσιν συνέθετο ὁ πανοσιώτατος καθηγούμενος τῆς εἰρημένης ἁγίας μονῆς καὶ ἀρχιμανδρίτης κυρ Βαρνάβας, ἦν ἀφείλουσιν ἐκτελεῖν καὶ οἱ μετ' αὐτὸν. Εἰδότως εἰ παραβῶσιν κρίμα ἑαυτοῖς προξενήσουσι καὶ ἀντὶ τοῦ φοβεροῦ βήματος ἀπολογήσωνται περὶ τούτου.

Μηνὶ ὁκτώμβριῳ ἰνδικτιῶνος ἐβδόμης ἔτους ρσψνζ [= 1249].

† Ὁ ἀρχιεπίσκοπος Βουλγαρίας

κυρ Ἰάκωβος ἀρχιεπίσκοπος

(Ensemble avec un autre livre du Chrysostome le livre a été donné au monastère de notre saint père Clément par le sanctissime archevêque de Bulgarie Jacob, en mémoire de ses mémorables parents le moine Isaïe et Kala, Michel, Théodore, et Marie, et Xena. Il fut établi qu'ils sont toujours mentionnés dans les saints registres obituaires, ainsi qu'en souvenir et pour le repos de leurs âmes de célébrer chaque année au mois d'octobre par le supérieur actuel Nanichidi aussi des liturgies au nombre fixé par lui. Le révérend supérieur dudit monastère Barnabé a établi cette règle, que sont obligé d'observer ceux qui viennent après lui. S'ils transgressent intentionnellement cette règle, ils seront condamnés et rendront compte devant le terrible sanctuaire divin.

Mois d'octobre, septième indict, l'an 6757 (= 1249, mais en réalité 1248, calculé d'après le calendrier actuel, et non d'après le calcul de l'église, qui commence au mois de septembre).

Archevêque de Bulgarie

Archevêque Jacob.

Ainsi, de cette notice on apprend:

1. Qu'en 1248 l'archevêque d'Ohrid était Jacob.

2. Les noms de ses parents les plus proches — père — le moine Isaïe, mère Kala, probablement ses frères Michel et Théodore et sœurs — Marie et Xena. Son origine nationale n'est pas indiquée, mais si l'on juge par ses fonctions d'archevêque (auparavant métropolitaine), Jacob doit être Grec. Cette origine est également suggérée par la lettre adressée au souverain d'Épire Théodore Comnène.

¹⁴ J'avais remis ma demande à St. Kojouharov, qui partait pour Léninegrad. Le déchiffrement et la traduction de la notice sont l'œuvre du collègue Christo Kodov. A tous deux j'exprime ma profonde gratitude.

3. Jacob avait fait cadeau au monastère d'Ohrid deux livres — le minée pour le mois de novembre et un manuscrit avec des discours de Jean Chrysostome.

4. La donation a été faite au „monastère de notre saint père Clément“ — il est probablement question du monastère de Clément d'Ohrid „Saint Panteleymon“ au bord du lac d'Ohrid.

5. A cette époque le supérieur du monastère était l'archimandrite Barnabé, qui avait établi la règle de mentionner les noms des proches de l'archevêque Jacob.

Comme nous l'avons déjà dit, dans notre littérature scientifique Jacob est peu connu comme archevêque d'Ohrid. Snegarov parle d'un archevêque Jacob Proarchii, pour lequel il dit: „De toute probabilité il avait été le successeur direct de Constantin Kavassila pendant les années 70 du XIII s.“¹⁵ Or, Constantin Kavassila était à la tête de l'archevêché au temps de l'empereur Théodore Laskaris (1255—1259) et au début du règne de l'empereur Michel Paléologue (1260—1282), c.-à-d. au début de la deuxième moitié du XIII s. Par conséquent Jacob Proarchii n'est pas identique avec Jacob de la notice.

En se basant sur des données du Synodikon de Boril, Ivan Snegarov indique qu'avant Constantin Kavassila archevêques d'Ohrid avaient été Joachim et Serge, qui avaient „gouverné l'un après l'autre au cours du règne d'Ivan Assen II“, c.-à-d. jusqu'à 1241, année de la mort de ce dernier. Avant eux sur le trône de l'archevêché d'Ohrid était Dimitar Homatian — „le plus célèbre prélat orthodoxe de son temps“, d'après l'avis de Snegarov (p. 210). Ces faits indiquent que dans tous les cas (même si l'on considèrerait comme „légendaires“ les archevêques Joachim et Serge mentionnés dans le Synodikon), Jacob avait occupé le trône de l'archevêché d'Ohrid après Dimitar Homatian (approximativement entre les années 1216—1234) et avant Constantin Kavassila (probablement à partir de 1250, année de laquelle date sa signature sur une sentence résolvant le différend concernant deux monastères), c.-à-d. entre 1234—1250.

Tous ces détails attendent à être précisés par des futurs matériaux et chercheurs. Pour le moment très important est ce que nous apprend la notice qu'il n'y a pas très longtemps on ne connaissait pas — le nom de l'archevêque Jacob d'Ohrid (peu connu jusqu'à présent), son don au monastère d'Ohrid „Saint Panteleymon“ et l'année de ce don 1248. L'existence de ces données est suffisante pour orienter l'attention et les efforts des savants vers la recherche de nouvelles informations concernant sa direction de l'archevêché d'Ohrid: quand était-il devenu archevêque, jusqu'à quand avait-il exercé ses fonctions, quelle fut son activité, etc.

Ivan Douitchev a apporté à deux reprises certains compléments, précisions et éclaircissements concernant l'archevêque Jacob d'Ohrid:

1. Приноси към средновековната българска история: 5. Яков Български (Годишник на Народната библиотека в Пловдив за 1937—1939, стр. 212) и

¹⁵ Ив. Снегаров, История на Охридската архиепископия, т. I, стр. 212.

2. Проучвания върху българското средновековие (Сборник БАН, кн. XLI, 1945, стр. 115—122). Според него Яков е роден в края на XII в., (Selon lui Jacob est né à la fin du XII s., vers 1222 „il était moine au monastère de Melitios à Cyteron et entre 1234 (respectivement 1241) et 1246 — archevêque de l'Eglise d'Ohrid. A la fin de 1246 il avait habité à Salonique, où l'on le trouve même en 1253“).¹⁶ Douitchev soumet à une analyse sérieuse plusieurs sources historiques et prouve que quelques-unes de ces sources ne concernent pas l'archevêque Jacob d'Ohrid.

¹⁶ Recueil BAN, 1, XLI, p. 116.

II. Communications

BULGARIEN UND DIE BALKANHALBINSEL IN DEN GEOGRAPHISCHEN VORSTELLUNGEN DES ANGELSÄCHSISCHEN KÖNIGS ALFRED DER GROSSE (871—901)

V. Gjuselev

Der angelsächsische König Alfred der Große ist eine der außerordentlich interessanten Gestalten in der Geschichte des europäischen Mittelalters in der zweiten Hälfte des IX. Jh.¹ Wie viele Herrscher seiner Zeit, zu denen auch der bulgarische König Simeon der Große (893—927) gehört, tat er sich nicht nur durch seine militärpolitische und diplomatische Tätigkeit hervor, sondern auch durch seine Interessen und Betätigungen auf dem Gebiet der Literatur und der mittelalterlichen Wissenschaft. Bereits mit seiner Thronbesteigung begann Alfred der Große, unterstützt von zahlreichen Literaten an seinem Hofe, mit der Durchführung einer Reform, die mit Recht als eine Revolution bezeichnet werden könnte, da sie sich der herrschenden Dreisprachendoktrin² widersetzte, laut welcher die von Gott geweihten, für den Gottesdienst und die Bedürfnisse des Staatslebens bestimmten Sprachen Latein, Griechisch und Hebräisch sind. Die von König Alfred dem Großen durchgeführte Reform äußerte sich darin, daß sie die in der Liturgie und im Staatsleben verwendete, für den größeren Teil der Bevölkerung unverständliche lateinische Sprache durch die angelsächsische ersetzte. Ihrem Wesen nach trug diese Reform sowohl revolutionären als auch demokratischen Charakter. Man kann sie vergleichen mit dem Werk der slawischen Aufklärer Kyrill und Methodius und deren Schüler, das gerade zu jener Zeit einen günstigen Boden für seine Entwicklung in Bulgarien und bei Fürst Boris I. (852—889) seinen eifrigsten Beschützer³ fand. Mit anderen Worten, sowohl in einigen slawischen Ländern (Großmähren und Bulgarien) als auch in England lassen sich in der zweiten Hälfte des IX. Jh.⁴ sehr

¹ Über seine Herrschaft gibt es eine sehr reiche wissenschaftliche Literatur. Untee den zahlreichen Forschungen sind zu nennen: R. Pauli, König Alfred und seine Stellr in der Geschichte Englands, Berlin 1851; P. Bowker, Alfred the Great, London, 1899; C. Plummer, The Life and Times of Alfred the Great, London, 1902; B. A. Lees, Alfred the Great, the Truth Teller, London, 1915; E. S. Duckett, Alfred the Great and his England, London, 1957. Andere Hinweise bei U. Chevalier, Répertoire des sources historiques du Moyen âge, New York, 1960, coll. 150—152.

² Eine ausführliche Darlegung über das Wesen der Dreisprachendoktrin s. bei K. K'uew, Zur Geschichte der „Dreisprachendoktrin“, Byzantinobulgarica, II, 1966, S. 53 ff.

³ V. Gjuselev, Княз Борис Първи (България през втората половина на IX. в.), Sofia, 1969, S. 344 ff.

⁴ Darauf macht aufmerksam auch H. Schubert, Geschichte der christlichen Kirche im Frühmittelalter, Tübingen, I, 1921, S. 476—479.

ähnliche Tendenzen der literarisch-sprachlichen Entwicklung feststellen, die sich in der Abschaffung der bis dahin verwendeten Sprachen Griechisch und Latein und deren Ersatz durch die Umgangssprachen der Bevölkerung äußerten. Die ausführlichere Behandlung dieser Erscheinung aus der damaligen Geschichte Europas verdient Interesse und gründliches Studium, jedoch nicht das ist die Aufgabe dieser Studie.

Der erste, entscheidende Schritt bei der Durchführung dieser Veränderung war die Verordnung von König Alfred d. Gr., daß eine Reihe von Büchern, die täglich gebraucht wurden und sehr große Bedeutung für die Erweiterung der Kenntnisse der Literaten und vor allem der Jugend hatten, vom Lateinischen ins Angelsächsische übersetzt werden sollten. Er selbst beteiligte sich an dieser regen literarisch-übersetzerischen Tätigkeit⁵ und wurde somit einen von den Begründern der altenglischen Literatur.

Große Aufmerksamkeit als eine Quelle für die Geschichte und Geschichtsgographie Europas überhaupt, und Bulgariens und der Balkanhalbinsel im einzelnen, verdient die in des Zeitspanne 888—893⁶ von König Alfred d. Gr. ausgeführte Übersetzung des Werkes des frühchristlichen Theologen und Historikers Paulus Orosius (IV. Jh.) „*Historiarum adversum paganos libri VII*“⁷.

Bekanntlich hat das Mittelalter die Entwicklung der geographischen Kenntnisse und Vorstellungen nicht begünstigt. Die auf dem europäischen Kontinent im frühen Mittelalter durch die „Barbareneinfälle“ und die spätere allmähliche Konsolidierung der neuentstandenen ethnisch-politischen Formationen fanden schwerlich einen Niederschlag in den sehr wenigen geographischen Aufsätzen und Karten. Da für das Mittelalter die immer größere Verengung des geographischen Horizontes und die Erschwerung der Beziehungen zwischen den einzelnen, besonders fernerer Ländern kennzeichnend ist⁸, waren im europäischen Osten die geographischen Kenntnisse über den Westen schwach, und umgekehrt. Gerade aus diesem Grunde erhalten die von Alfred d. Gr. ausgeführte angelsächsische Übersetzung des Werkes von Paulus Orosius und die von ihm gemachten Ergänzungen sehr großen Wert.

Bei der Übersetzung der Kosmographie, die im Werk des Paulus Orosius⁹ enthalten ist, hat sich der angelsächsische König nicht überall an das Original gehalten, da während der fünf Jahrhunderte, die Autor und Über-

⁵ Eine allgemeine Skizze darüber bei St. A. Brook, *History of Early English Literature*, London, 1892, p. 203 sq.; M. Manitius, *Geschichte der lateinischen Literatur im Mittelalter*, II, München, 1923, S. 646—656.

⁶ King Alfred's Orosius, ed. by H. Sweet, London, 1883. Über die Datierung dieser Übersetzung s. H. Wülker, *Geschichte der englischen Literatur*, Leipzig und Wien, 1896, S. 53.

⁷ Pauli Orosii, *Historiarum adversum paganos libri VII*, ed. C. Zangemeister, Vindobonae 1882.

⁸ Iv. Duǰev, *Географски описания в средновековната българска книжнина (Към историята на българската наука)*, Сборник в чест на акад. Никола В. Михов по случай осемдесетгодишнината му, Sofia, 1959, S. 157.

⁹ Pauli Orosii, *Historiarum adversum paganos*, p. 9—40. Die Übersetzung der „Kosmographie“ aus dem Werk des Paulus Orosius mit dem parallelen angelsächsischen Text und lateinischen Originalen des frühchristlichen Autors ist dem Original inadaquat. s. King Alfred's Orosius, p. 8—28.

setzer voneinander trennten, auf dem europäischen Kontinent radikale politisch-demographische Veränderungen eingetreten waren. Deshalb nahm er zahlreiche Korrekturen vor, die den damaligen Stand der Dinge widerspiegeln.¹⁰ Auf diese Weise gab er seinen bereicherten und erheblich veränderten Vorstellungen Ausdruck und erwies sich so als ein für seine Zeit bedeutender Geograph. Nicht umsonst schrieb ein englischer Historiker bei der Charakterisierung und Beurteilung seiner wissenschaftlichen und literarischen Beschäftigungen: „Alfred d. Gr. war im wahrsten Sinne des Wortes ein Mann der Wissenschaft und wir ehren ihn als einen der ersten, der diesen Namen in England als Begründer der geographischen Wissenschaft in diesem Lande verdient.“¹¹

König Alfred d. Gr. folgt in seinen Vorstellungen von den Kontinenten, die die Welt bilden — Asien, Europa, Afrika, — sowie durch die Vertretung des Standpunktes, daß die Erde überall von einem Ozean umgeben sei¹², nicht nur der Auffassung des von ihm übersetzten Paulus Orosius¹³, sondern tritt ähnlich wie jener als Verfechter eines Standpunktes auf, der die Vorstellungen der Geographen aus der Antike widerspiegelt.¹⁴ Es ist sehr wichtig, daß man von dieser Einstellung ausgeht, um sämtliche Mitteilungen ganz verstehen zu können, die er bei seiner geographisch-demographischen Beschreibung Europas liefert, deren Betrachtung Gegenstand der nächsten Zeilen sein wird. Die Übernahme dieser Auffassung durch die Autoren des Mittelalters, die in vielen ihrer Werke einen Ausdruck fand, spielte eine hemmende Rolle bei den Versuchen zur Entdeckung neuer Länder. Ihre Ausrottung erfolgte nach vielen Jahrhunderten als ein Resultat der „großen geographischen Entdeckungen“. Zweifellos spielte für den starken Konservatismus der mittelalterlichen geographischen Vorstellungen nicht nur die aus der Antike übernommene Tradition eine große Rolle, sondern auch die kirchlich-christliche Weltanschauung.

Die Beschreibung der Grenzen Europas deckt sich¹⁵ in der Übersetzung Alfreds d. Gr. fast vollständig mit dem, was bei Paulus Oro-

¹⁰ H. Geidel, Alfred der Große als Geograph, München, 1904, S. 8.

¹¹ J. Markham, Alfred the Great as a Geographer (= P. Bowker, op. cit., p. 167).

¹² King Alfred's Orosius, p. 8: Ure ieldran ealne pisne ymbhwyrft pises middangeardes, cwaep Orosius, swa swa Oceanus utan ymbligep, pone (man) garsecg hated, on preo todaeldon; and hie pa prie daelas on preo tonemdon: Asiam and Europem, and Africam; peah pe sume men saegden paet paer naere buton twegen daelas: Asia, and paet oper Europe. Da einige Schriftzeichen fehlen, ist der angelsächsische Text sowohl hier als auch bei den folgenden Zitaten in normaler lateinischer Schrift wiedergegeben.

¹³ Pauli Orosii, Historiarum adversum paganos, p. 9: Maiores nostri orbem totius terrae, oceani limbo circumsaeptum, triquetrum statuere eusque tres partes Asiam Europam et Africam vocaverunt, quamnis aliqui duas hoc est Asiam ac deinde Africam in Europam accipiendam putarint.

¹⁴ Zu dieser Frage s. die bei H. Geidel, op. cit., p. 7, ausgedrückte Auffassung, wo diese ausführlicher argumentiert ist.

¹⁵ King Alfred's Orosius, loc. cit.: Europe hio ongind, swa ic aer cwaep, of Danai paere ie, seo is irrende of norpdæle, of Riffeng paem beorgum, pa sindon neh paem garsecge pe mon hated Sarmondisc; and seo ea Danai irnd ponan sudryhte on westhealfe Alexandres herga, on(d) in Rochouasco paere peode heo wyred paet fen pe mon hated Meotodisc, and ponne forp mid micle flode, neah paere byrig pe mon hated Theodosia, wid eas tan ut on pa sae flowed pe mon hett Euxinus, an ponne mid longre nearonesse sup ponam be eastan Constantinopolim Crega byrg liged, and ponne forp ponan ut on Wendel-

sius¹⁶ steht, mit dem Unterschied, daß der angelsächsische König einige neue Bezeichnungen verwendet hat: Das Mittelmeer nennt er anstatt *Mare Nostrum* *Wendelsae*¹⁷; die gleiche Bezeichnung verwendet er auch für den Atlantischen Ozean, den Paulus Orosius *occidentalis oceanus* nennt, und am Ende des Textes fügt er hinzu, daß sich westlich des Atlantischen Ozeans Schottland befindet (*hire on westende is Scotland*), unter dessen Bezeichnung er Irland meint.

Einen vollkommen selbständigen Charakter hat jene Ergänzung in der Übersetzung von König Alfred d. Gr., die in der Wissenschaft unter dem Namen „Germania“ bekannt ist¹⁸. Da gerade darin ursprünglich Bulgarien erwähnt wird, verdient sie eine bedeutend ausführlichere Betrachtung. Nach der Vorstellung von Paulus Orosius (sie fußt hauptsächlich auf der „Germania“ des Cornelius Tacitus), umfaßte Germanien die Gebiete vom antiken Dakien des Trajan — im Osten, bis zum Rhein — im Westen, und von der Donau im Süden bis zu unbekannten Grenzen — im Norden.¹⁹ Bei Alfred d. Gr. sind diese Grenzen erheblich erweitert und decken sich fast vollständig mit den Grenzen, mit denen er Europa umriß. Der entsprechende Text lautet wie folgt: ²⁰ Nu wille we ymbe Europe londgemaere arecccean swa micel swa we hit fyrmost witon. From paere ie Danais west op Rin pa ea, seo wild of paem beorge pe mon Alpis haett, and irnd ponne norp ryhte on paes garse cges earm pe paet lond uton ymblid pe mon Brittania haett; and eft sup od Donua pa ea, paere aewielme is neah Rines ofre paere ie, and is sippan east irnende wid norpan Greca lond ut on pone Wendelsae; an norp op pone garsecg pe mon Gwensae haet: binnan paem sindon monega peoda, ac hit mon haet eall Germania. „Ich will jetzt von den Grenzen Europas erzählen — soweit und so zuverlässig, wie ich dies sicher weiß. Im Westen

sae. Se westsupende Europe landgemirce is in Ispania westwardum et daem garsecge, ana-maest aet paem iglande paette Gades hatte, paer sciet se Wandelsae up of paem garsecge; paer eac Ercoles syla stondad on paem ilcan Wendelsae, and hire on westende is Scotland

¹⁶ Pauli Orosii, *Historiarum adversum paganos*, p. 10: Europa incipit ut dixi, sub plaga septentrionis, a flumine Tanai. qua Riphaei montes, Sarmatico aversi oceano, Tanaim fluvium fundunt: qui praetariens aras ac terminos Alexandri Magni, in Rhobascorum finibus sitos Maeotidas auget paludes, quarum immensa exundatio iuxta Theodosiam urbem Euxinum. Pontum late ingreditur inde iuxta Constantinopolim londae mittuntur augustiae, donec eas mare hoc quod dicimus Nostrum accipiat. Europae in Hispania occidentalis oceanus termino est, maxime ubi apud Gades insulas Herculis columnae visuntur et Tyrrheni maris fancibus oceani aestus innittitur.

¹⁷ Diese Bezeichnung wird von den deutschen mittelalterlichen Autoren verwendet im Sinne von „Meer, das die ganze Erde umfängt“ — A. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, III, Halle, 1876, S. 1121; H. Geidel, *op. cit.*, S. 20.

¹⁸ King Alfred's Orosius, p. 14—21. Diese Beschreibung wird hier nicht ausführlich betrachtet, sondern nur soweit als dies für die Aufgabe vorliegender Studie erforderlich ist.

¹⁹ Pauli Orosii, *Historiarum adversum paganos*, p. 21—22: Expliciti sunt quam brevissime fines Asiae. Nunc Europam in quantum cognitioni hominis conceditur stilo pervagabor. Incipit a montibus Riphaeis ac flumine Tanai Maeotidisque paludibus quae sunt ad orientem, per litus septentrionalis oceani usque ad Galliam Belgicam et flumen Rhenum quod est ab occasu descendens, deinde usque ad Danuvium quem et Histrum vocant, qui est a meridie et ad orientem directus Ponto accipitur; ob oriente Alaniam est; in medio Dacia ubi et Gothia, deinde Germania est ubi plurimam partem Suebi tenent; quorum omnium sunt gentes LIII.

²⁰ King Alfred's Orosius, p. 14.

vom Don bis zum Rhein, der aus dem Gebirge entspringt, das Alpen genannt wird, und der von dort nach Norden fließt bis zum Isthmus des Weltmeeres (im Sinne des Meeres, das die ganze Erde umgürtet), welches das Land umfängt, Britannien heißen; und dann wieder nach Süden bis zum Lauf der Donau, deren Quelle nahe am Ufer des Rheins ist. Und dieser (Donaufluß) fließt von dort in östlicher Richtung, genau nördlich vom Griechischen Land (Oströmisches Reich, Byzanz) und mündet in das Schwarze Meer²¹; und im Norden wieder bis zum Weltmeer, das Weißes Meer genannt wird²²; drinnen (in diesen Grenzen) leben viele Völker und dieses ganze (Gebiet) heißt Germanien.“

Es ist ganz offensichtlich, daß der angelsächsische König dieses so mit dem Begriff „Germanien“ umrissene Gebiet sehr bedingt, mit einem rein geographischen Terminus bezeichnet hat. Er legte weder einen politisch-historischen noch einen ethnisch-demographischen Sinn in ihn hinein. Aus seiner späteren Darlegung wird sehr deutlich, daß dieses bedingt Germanien genannte Gebiet sowohl von deutschen als auch von slawischen und vielen anderen Stämmen und Völkern besiedelt war. Es läßt sich jedoch schwer ermitteln, wovon sich Alfred d. Gr. bei der Erweiterung des Begriffs vom territorialen Umfang Germaniens leiten ließ. Möglicherweise beruhte seine Vorstellung auf mündlichen Mitteilungen, die er von Deutschen erhalten hatte, von denen sich ziemlich viele am königlichen Hof befanden oder aber er schöpfte aus uns unbekannten Quellen deutscher Herkunft. Auf alle Fälle entspricht diese Vorstellung nicht der politisch-demographischen Lage in Europa während der zweiten Hälfte des IX. Jh., in der der Autor lebte.

Es folgt die Aufzählung der Stämme und Völker, die das bedingt Germanien genannte Gebiet besiedelten, in das gerade der angelsächsische König das Territorium verlegte, das die Bulgaren bewohnten: Ponne wid norpam Donua ae wielme and be eastan Rine sindon Eastfrancan; and be supan him sindon Swaefas, on opre healfæ paere Donua. And be supan him and be eastan sindon Baegware, se dael pe mon Regnesburg haett. And ryhte be eastan him sindon Baeme, and eastnorp sindon Piringa (s). And be norpan him sindon Ealdseaxan, and be norpanwestan him sindon Frisan, be westan Ealdseaxum is Aelfe mupa paere ie, and Frisland. And ponan westnord is paet long mon Ongle haet, and Sillende and sumne dael Dene. And be norpan him is Afdrede and eastnorp Wilte, pe mon Haefeldan haet. And be eastan him is Wineda lond, pe mon haett Sysyle, and eastsup, ofer sum dael, Maroara. And hie Maroara habbad bewestan him Piringas, and Beheimas, and Begware healfæ; and be supan him on opre healfæ Donua paere ie is paetland Garendre sup op pa beorgas pe mon Alpishaet. To paem ilcan beorgan licgad Begwara landgemaero and Swaefa. Ponne be eastan Carendan londe, begeondan paem westenne, is Pulgara land. And be eastan paem is Greca land. And be eastan Maroara londe is Wisle lond. And be eastan paem sind Datia, pa pe in waeron Gotan.

²¹ Alfred der Große verwendete in diesem Fall den Begriff Wendelsae, mit dem er das Meer bezeichnet, das nach seiner Vorstellung die Welt umschlang.

²² Über Gwensae (Quänersee) s. H. Geidel, op. cit., p. 28—29.

Be norpaneastan Maroara sindon Dalamentsan, and be eastan Dalamentsan sindon Horigti, and be norpan Dalamentsan sindon Surpe; and be westan him Sysyle. Be norpan Horoti is Maegpa land; and be norpan Maegpa londe Sermende op pa beorgas Riffen.²³ „Nördlich von der Donauquelle und östlich vom Rhein leben die Ostfranken; im Süden von ihnen sind die Sueben (Schwaben) — am anderen Ufer der Donau. Und östlich von diesen sind die Bayern, wo das Gebiet (Stadt) ist, das Regensburg heißt.²⁴ Und direkt im Osten von diesen sind die Böhmen und im Nordosten sind die Thüringer. Und nördlich von diesen sind die Altsachsen und nordwestlich von diesen die Friesen. Und westlich von den Altsachsen ist die Mündung der Elbe und das Land der Friesen. Und von dort (vom Land der Altsachsen) nordwestlich ist das Land, das Ongle²⁵ genannt wird und Seeland, und ein Teil vom Gebiet der Dänen. Und nördlich von diesen sind die Abodriten und nordöstlich die Wilzen, die Hevellen genannt werden. Östlich von diesen ist das Land der Wenden, das Sisile heißt, und nordöstlich, etwas weiter weg von diesen sind die Morawer. Und diese Morawer haben westlich von sich (grenzen an) die Thüringer und die Böhmen und einen Teil von den Bayern; und im Süden von ihnen (von den Morawern) am anderen Donauufer ist das Land Kärnten, das im Süden bis an das Gebirge reicht, das Alpen genannt wird. Auf demselben Gebirge liegt die Grenze zwischen den Bayern und den Schwaben. Danach, östlich vom Land Kärnten und auf der anderen Seite der Wüste ist das Land der Bulgaren. In Osten davon liegt das Land der Griechen. Und im Osten vom Lande der Morawer ist das Land Weichsel. Östlich von dort liegt Dakien, wo früher die Goten lebten. Nordöstlich von den Morawern sind die Dalaminzier und östlich von den Dalaminziern sind die Horiten. Nördlich von den Dalaminziern sind die Sorben; und westlich von ihnen liegt Sisile. Nördlich von den Horiten liegt das Land Megla; und nördlich vom Land Megla leben die Sarmaten bis zu den Hipi-Gebirgen.“

Dieser Teil der Beschreibung des von Alfred d. Gr. bedingt „Germanien“ genannten Gebietes enthüllt deutlich die große ethnische Vielfalt in seinem östlichen Teil. Parallel zur Bezeichnung der germanischen Stämme

²³ King Alfred's Orosius, p. 14, 16. Derselbe Text mit einem kurzen Kommentar ist auch veröffentlicht bei E. Herrmann, Slawisch-germanische Beziehungen im Südost-deutschen Raum von der Spätantike bis zum Ungarnsturm (Ein Quellenbuch mit Erläuterungen), München, 1965, S. 186—187.

²⁴ Zu vermerken ist, daß in dieser Beschreibung Regensburg als die einzige Stadt in Deutschland erwähnt wird. Die große Bedeutung dieser wichtigsten Stadt in Bayern und im Ostfränkischen Reich im IX. Jh. war Alfred d. Gr. wohl bekannt — s. A. Bernhard, Regensburg im 9. Jahrhundert in England bekannt, Verhandlungen des Historischen Vereins von Oberpfalz und Regensburg, C(100), 1959, S. 197—200.

²⁵ Dieser im Original Ongle transkribierte Name erinnert sehr stark an die Bezeichnung des Ortes, an dem sich anfänglich die Urbulgaren Asparuchs auf der Balkanhalbinsel ansiedelten — *Oγγλος: *Theophanis Chronographia*, ed. C. de Boor, I, Lipsiae 1883, p. 357—358; *Nicephori archiepiscopi Constantinopolitani Opuscula historica*, ed. C. de Boor, Lipsiae 1880, p. 34 — Erläuterung und Angabe der Quellen und der Literatur bei Gy. Moravcsik, Byzantinoturcica, II, Berlin, 1958², p. 213. Natürlich ist die geographische Lage dieser beiden Gebiete, deren Name identisch ist, sehr verschieden.

(Ostfranken, Schwaben, Bayern, Thüringer, Altsachsen, Friesen)²⁶ kommen auch die Namen von slawischen Stämmen vor (Morawer, Böhmen, Wenden, Abodriten, Wilzen, Wislaner, Horiten, Sorben²⁷) deren Gebiete fest umrissen und beständig sind, und deshalb als „Land der Morawer“, Land der Wenden, „Land Wisla“ (der Wilzen) bezeichnet werden.

Laut Alfred d. Gr. liegt das „Land der Bulgaren“ östlich vom „Land Kärnten“, wobei zwischen diesen beiden eine „Wüste“ liegt, und im Osten grenzt es an das „Land der Griechen“ (Ponne be eastan Garendran londe, begeondan paem westenne is Pulgara land. And be eastan paem is Greca land). Sehr rätselhaft ist, daß er den Raum zwischen dem „Land Kärnten“ und dem „Land der Bulgaren“ als eine „Wüste“ bezeichnet. Dieses Gebiet stellt eigentlich die antike Provinz Pannonien dar, die bis zum Anfang des IX. Jh. das Hauptgebiet des 802 unter den Schlägen des Frankenreiches endgültig untergegangenen Awarenreiches bildete.²⁸ Seine Vorstellung von der Verwandlung dieses Gebietes in eine „Wüste“ beruht nicht auf persönlichen Eindrücken, sondern auf „Mitteilungen“ des fränkischen Historikers Einhard, der Pannonien als vollständig verwüstet und entvölkert nach der Vernichtung der Awaren darstellt.²⁹ Mehr noch — bei manchen späteren Autoren wird dieses Gebiet sogar „bayrische Wüste“ (deserta Boiorum) genannt.³⁰ In Wirklichkeit ist diese verwurzelte Vorstellung über den Zustand Pannoniens nach 802 äußerst falsch, da unmittelbar nach der Vernichtung der Awaren und nach der Ansiedlung eines gewissen Teil ihrer Überlebenden in Sabaria und Carnuntum³¹ eine massenhafte slawische und bayrische Kolonisation dieses Gebietes begann,³² die sehr wichtige Folgen für seine

²⁶ Eine ausführliche Charakteristik der hier erwähnten germanischen Stämme s. bei R. Köttschke, Die Völkertafel Germaniens in der angelsächsischen Orosius-Bearbeitung aus der Zeit König Alfreds von England, Festschrift O. Reche, München, 1939, S. 343—353; H. Geidel, op. cit., S. 30—39.

²⁷ Über die erwähnten Slawenstämme siehe bei St. Zakrzewski, Opis grodów i terytoriów z polnocnej strony Dunaju czyli t. zw. Geograf bawarski, Lwow, 1917, S. 13—72; B. Horák a D. Trávníček, Descriptio civitatum ad septentrionalem plagam Danubii (t. zw. Bavorský geograt), Rozprawy Československé akademie věd, Řada společenských věd, LVI, 2, 1956, S. 13—55.

²⁸ H. Koller, Die Awarenkriege Karls des Großen, Mitteilungen der österreichischen Arbeitsgemeinschaft für Ur- und Frühgeschichte, XV, 1964, S. 1—12; J. Deér, Karl der Große und der Untergang des Awarenreiches (Karl der Große. Lebenswerk und Nachleben: Persönlichkeit und Geschichte, München, 1965, S. 717—791).

²⁹ Einhardi Vita Karoli Magni, ed. G. Waitz, Hannoverae et Lipsiae, 1911, p. 16: Quod proelia in eo gesta, quantum sanguinis effusum sit, testatur vacua omni habitatore Pannonia et locus in quo regia kagani erat, ita desertus, ut ne vestigium quidem in eo humanae habitationis appareat.

³⁰ Annales Iuvavenses maximi — Continuatio II, ed. E. Klebel (=Eine neuaufgefundene Salzburger Geschichtsquelle, Probleme der bayrischen Verfassungsgeschichte, München, 1957, S. 133): Anno 858... Rastizolao jure jurando pactum fecit cum Carolomano et coeperunt iterum instaurari deserta Boiorum (in pace et absque bello sedebant).

Aufmerksamkeit verdient auch die Erwähnung Pannoniens vor seiner Besiedlung durch die Ungarn, die in der ältesten Legende des bulgarischen Aufklärers und Literaten Naum Ohridski (sie wurde am Anfang des X. Jh. verfaßt) enthalten ist — *мѣста земаля нхъ поуста въ оугромъ въ власть* — J. Иванов; Български старини из Македония, Sofia, 1931², S. 307.

³¹ Einhardi, Annales Regni Francorum, ed. F. Kurze, Hannoverae, 1895, p. 120.

³² Conversio Bagoariorum et Carantanorum libellus, MGH-SS, XI, p. 9. Eine ausführliche Betrachtung der Frage bei M. Vach, K etnyckým a politickým vztahům Stáre Moravy a severní Panonie, Sborník historický, X, 1962, S. 12—15.

spätere Geschichte hatte. Übrigens war in den Zwanziger-Dreißigerjahren des IX. Jh. gerade das Bestreben nach der Beherrschung dieses Vordonaugesbietes und der Errichtung der Oberhoheit über die hier lebenden slawischen Stämme die Hauptursache für den ausgebrochenen bulgarisch-fränkischen Konflikt.³³ So oder so blieb Alfred d. Gr. bei der Charakterisierung des zwischen dem „Land Kärnten“ und dem „Land der Bulgaren“ liegende Territorium eher der historisch-literarischen Tradition treu und schildert nicht die wirkliche Lage.

Wenn man die Grenzen des von Alfred d. Gr. bedingt „Germanien“ genannten Gebietes berücksichtigt, die wie bereits vermerkt, im Süden bis an die Donau reichten, dann zeigt es sich, daß laut den Mitteilungen des betrachteten Autors das „Land der Bulgaren“ dort lag, wo einst die ehemalige antike Provinz Dakien war. Das wird noch deutlicher aus den Relationen, die Alfred d. Gr. über die Balkanhalbinsel gibt. Deshalb wird die Frage, warum er das „Land der Bulgaren“ gerade dorthin verlegt, bei der Analyse der erwähnten Angaben untersucht.

Auf den ersten Blick befremdet die Tatsache, daß Alfred d. Gr. das „griechische Land“ östlich vom „Land der Bulgaren“ setzt, wenn es sich in Wirklichkeit südlich und südöstlich davon befand. Die Studie³⁴ über die Orientierung bei den Himmelsrichtungen in der Beschreibung Alfreds d. Gr. zeigt, daß er nicht selten den Begriff „Osten“ als gleichbedeutend für „Südost“ und „Nordost“, „Nord“ — für „Nordwesten“ und „Nordosten“ usw. verwendete. Mit anderen Worten, bei seiner Beschreibung fehlt die notwendige Präzision und deshalb muß die Interpretation der einzelnen Mitteilungen sehr sorgfältig erfolgen. Zu vermerken ist, daß er bei seiner Beschreibung der Welt, der Stämme und Völker nicht strikt die Nord-Süd-Orientierung³⁵ einhält, d. h. nachdem er sich einen Stützpunkt der Aufzählung ausgesucht hat, zählt er nicht zuerst jene auf, die nördlich davon liegen und dann die südlichen, sondern er tut dies häufig sehr chaotisch, wodurch seine Mitteilungen gewisse Schwierigkeiten bereiten, obwohl ihre Korrekturen völlig möglich sind.

König Alfred benutzte als Grundlage für die geographische Beschreibung der Balkanhalbinsel den von ihm übersetzten Text des Paulus Orosius.³⁶ Es ist jedoch zu betonen, daß er an vielen Stellen eigene Ergänzun-

³³ Eine ausführliche Darlegung bei W. Ćjuselev, *Bulgarisch-fränkische Beziehungen in der ersten Hälfte des 9. Jh.*, *Byzantinobulgarica*, II, 1966, S. 15 ff.

³⁴ K. Malone, *King Alfred's North (A Study in mediaeval Geography)*, *Speculum*, V, 1930, p. 150.

³⁵ *Ibidem*, p. 150—151; E. Hermann, *op. cit.*, p. 187

³⁶ Pauli Orosii, *Historiarum adversum paganos*, p. 22—24: Nunc quidquid Danuvius a barbarico ad mare Nostrum secludit expediam. Moesia ab oriente habet ostia fluminis Danuvii, ab euro Thraciam, a meridie Macedoniam, ab Africo Dalmatiam, ab occasu Histriam, a circio Pannoniam, a septentrione Danuvium. Thracia habet ab oriente Propontidis sinum et civitatem Constantinopolim quae Byzantium prius dicta est, a septentrione partem Dalmatiae et sinum Euxini ponti, ab occasu et Africo Macedoniam, a meridie Aegaeum mare. Macedonia habet ab oriente Aegaeum mare, a borea Thraciam, ab euro Euboeam et Macedonicum sinum, a meridiae Achaia, a favonio montes Acroceraniae in angustiis Hadriatici sinus, qui montes sunt contra Apuliam atque Brundisium, ab occasu Dalmatiam, a circio Dardaniam, a septentrione Moesiam. Achaia undique propemodum cincta est mari, nam ab oriente habet Myrtoum mare, ab euro mare Creticum, a meridie Ionium mare,

gen anbrachte in der Bemühung, bei seinen Zeitgenossen eine weit richtigere Vorstellung von einigen hier eingetretenen Veränderungen hervorzurufen.³⁷ Hier nachstehend, was er vermerkte: Nu wille we secgan be sudan Donua paere ea ymbe Greca land, (hu hit) lip. Wyd eastan Constantinopolim Greca byrig is se sae Propontidis. And be nordan Constantinopolim Greca byrig scyt se sae arm up of paem sae westrihte pe man haet Euxinus; and be westannordan paere byrig Donua muda paere eascyt sudeast ut on done sae paere byrig Donua muda paere ea scyt sudeast ut on done sae Euxinus; and on sudhealfe and on westhealfe paes mudan sindon Maesi, Greca leode; and be westan paere byrig sindon Traci; and be eastan paere byrig Macedonie. And be supan paere byrig, on sudhealfe paes saes earmes pe man hae Egeum, sindon Athena and Corintus pa land. And be westan sudan Corinton is Achie poet land, aet paem Wendelsae. Pas land sindon Creca leode. And be westan Achie, andlang, paes Wendelsaes, is Dalmatia paet land, on nordhealfe paes saes; and be nordan Dalmatia sindon Pulgare and Istria. And be sudan Istria is se Wendelsae pe man haet Atriatium; and be westan pa beorgas pe man haet Alpis; and be nordan paet westen poet is betrux Carendan and Pulgarum.³⁸

„Erzählen wir jetzt vom griechischen Land, das südlich der Donau liegt. Genau östlich der griechischen Stadt Konstantinopel ist ein Teil des Meeres Propontidis. Und von hier nördlich der griechischen Stadt Konstantinopel liegt ein Teil vom Arm dieses Meeres in westlicher Richtung, der Euxinus heißt; und von hier aus nordwestlich von dieser Stadt sind die Mündungen (Mündung) an der Donau, die von Südosten fließt und in das Meer Euxinus mündet, und an der südlichen und westlichen Seite dieser Mündung sind die Moesier — ein griechisches Volk;³⁹ und von hier aus westlich dieser Stadt (Konstantinopel) sind die Thraker; und von hier östlich dieser Stadt — Makedonien. Und von hier im Süden von dieser Stadt, am südlichen Teil des Armes dieses Meeres (Propontidis), das Ägäis genannt wird, sind Athen und Korinth, die Länder sind. Und von hier südwestlich von Korinth ist

ab Africo et occasu Cephaleniam et Cassiopam insulas, a septentrione sinum Corinthum, ab aquilone angustum terrae dorsum, quo Macedoniae coniungitur vel potius Atticae; qui locus Isthmos vocatur, ubi est Corinthus, habens in Attica ad boream non longe Athenas civitatem. Dalmatia habet ab oriente Macedoniam, ab aquilone Dardaniam, a septentrione Moesiam, ab occasu Histriam et sinum Liburnicum et insulas Liburnicas, a meridie Hadriaticum sinum. Pannonia Noricus et Raetia habent ab oriente Moesiam, a meridie Histriam, ab africo Alpes Poeninas, ab occasu Galliam Belgicam, a circulo Danuvii fontem et limitem qui Germaniam a Gallia inter Danuvium Galliamque seceruit, a septentrione Danuvium et Germaniam.

³⁷ Die Meinung von K. Melone, op. cit., p. 148, daß sich „die Beschreibung der Balkanhalbinsel durch Alfred vollständig mit derjenigen des Orosius decke“, ist stark übertrieben und gibt keinen richtigen Vergleich zwischen dem Text der beiden Autoren.

³⁸ King Alfred's Orosius, p. 22. Im Manuskript steht anstatt „Pulgarum“ das Wort „fulgarum“, was leicht zu korrigieren ist, wenn man den vorausgehenden Text berücksichtigt, in dem das „bulgarische Land“ (Pulgara land) erwähnt wird. Die hier verwendeten Formen des bulgarischen Volksnamens sind sehr interessant und verdienen Aufmerksamkeit, da sie in keiner anderen Geschichtsquelle angetroffen werden.

³⁹ Unerklärlich sind die Erwägungen, um deretwillen Alfred d. Gr. die Mösier nannte /s. über diese V. Georgiev, Introduzione alla storia delle lingue indoeuropee, Roma, 1966, 156, 172 etc. Н. М. Данов, Древна Тракия, Sofia, 1969, S. 103/Creca leode.

das Land Achaia, das an das Weltmeer stößt. Diese Länder bewohnt das griechische Volk.⁴⁰ Und von hier aus westlich von Achaia, dem Weltmeer entlang, befindet sich Dalmatien, das auf der Nordseite des Meeres liegt; und von hier nördlich Dalmatiens sind die Bulgaren und Istrien. Und südlich von Istrien ist jener Teil des Weltmeeres, den man das Adriatische Meer nennt; und von hier nach Westen ist die Wüste, die zwischen Kärnten und den Bulgaren liegt.“

Wenn man eine vergleichende Tabelle zwischen dem lateinischen Text des Paulus Orosius und dem angelsächsischen des Königs Alfred d. Gr. über die sich auf die Balkanhalbinsel beziehenden Mitteilungen aufstellt, so treten sehr deutlich die Übereinstimmungen und Unterschiede bei beiden Autoren zutage, deren Ermittlung sehr wichtige Bedeutung hat:

Paulus Orosius

1. Thracia habet ab oriente Propontidis sinum et civitatem Constantinopolis... ab occasu et africo Macedoniam.

2. Thracia habet ab oriente Propontidis sinum et civitatem Constantinopolim... a septentrione... sinum Euxini ponti.

3. Ad Danuvium... qui est a(d)-meridie et ad oriente(m) directus Ponte accipitur... Moesia.. habet... ab euro Thraciam. .

4. Moesia ab oriente habe ostia fluminis Danuvii.

5. Thracia habet... a meridie Aegeum mare... Achaia.. habet.. ab aquilone.. Corinthus, habens in Attica ad boream non longe Athenas civitatem.

6. Dalmatia habet ab oriente(m) Macedoniam... a septentrione Moesiam, ab occasu Histriam... a meridie Hadriaticum sinum.

7. Panonia Noricus et Raetia habend ab oriente Moesiam, a meridie Histriam, ab africo

König Alfred der Große

Wyt eastan Constantinopolim Greca byrig is se sae Propontidis... and be westan paere byrig sindon Traci and be eastan paere byrig Macedonie.

And be nordan Constantinopolim Greca byrig scyt se saecarm up of paem sae westrichte pe man haet Euxinus.

And be westannordan paere byrig Donua muda paere ea scyt sudeast ut on done sae Euxinus.

And on sudhealfe and on westhealfe paes mudan sindon Maesi.

And be supan paere byrig, on sudhealfe... Egeum sindon Athena and Corintus pa land. And be westansudan Corinton is Achie paet land, aet paem Wendelsae.

An be westan Achie, and lang paes Wendelsaes, is Dalmatia paet land, on nordhealfe paes saes.

An be nordan Dalmatia sindon Pulgare and Istria. And be sudan Istria is se Wendelsae pe man

⁴⁰ Ende des VI. und Anfang des VII. Jh. änderten diese Gebiete durch die massenhafte slawische Kolonisation der Balkanhalbinsel merklich ihren ethnischen Charakter, „verslawten sich“ — G. Ostrogorsky, Geschichte des byzantinischen Staates, München, 1963, S. 66 ff.

Alpes Poeninas, ab occasu Galliam
Belgicam... a septentrione Danu-
vium et Germaniam.

haet — Atriaticum; an be westan pa
beorgas pe man haet Alpis; and be
nordan paet westen poet betux
Carendan and Pulgarum.

An erster Stelle zeigt dieser Vergleich, daß sich die geographische Vorstellung Alfreds d. Gr. von derjenigen des Paulus Orosius stark unterscheidet, sehr verwirrt⁴¹ ist und viele falsche Hinweise enthält. Während Paulus Orosius angibt, Makedonien befinde sich westlich von Konstantinopel, verlegt es Alfred d. Gr. nach Osten (I)—offensichtlich muß in seinem Text *eastan* durch *westan* ersetzt werden. Im Vergleich Nr. 3 beruht Alfreds *sudeast* offenbar auf Orosius' *ad meridie et ad orientem*, während *westannordan* verglichen mit *westan* in Nr. 1 das Resultat einer Verschiebung der Orientierung ist: Richtig ist *eastnordan*, weil sich Moesien nach Paulus Orosius nordöstlich von Thrakien befand und im Osten bis an die Donaumündungen reichte. Natürlich lag Thrakien westlich von Konstantinopel und letzteres östlich von Thrakien und nicht umgekehrt, wie dies Alfred d. Gr. in seiner Beschreibung feststellte. Dieselbe Verwechslung der Orientierung ist auch im Vergleich Nr. 4 zu bemerken, wo *ab oriente* bei Orosius zu *on westhealfe* bei Alfred wurde und in Nr. 5 — *ab aquilone* — *be westansudan*. Jedoch während sich die geographische Terminologie der Ortsnamen in fast sämtlichen Vergleichen zwischen den beiden Autoren deckt (wobei Alfred d. Gr. die Himmelsrichtungen sehr oft verwechselt hat), zeigt der Vergleich eine völlige Verschiedenheit und die Einführung von neuen Begriffen (*Carendan* und *Pulgare*) durch Alfred d. Gr., die das Resultat seiner ausführlichen Beschreibung des bedingt als Germanien bezeichneten Gebietes sind. Nach Alfred d. Gr. befinden sich Istrien und die Bulgaren nördlich von Dalmatien. Hier liegt ebenfalls eine Verwechslung vor: 1) Istrien befand sich nordwestlich von Dalmatien; 2) in der zweiten Hälfte des IX. Jh. umfaßte der bulgarische Staat die Gebiete der antiken Provinzen Dakien, Moesien, Thrakien und Makedonien⁴² und deshalb ist seine Verlegung nördlich von Dalmatien ein offensichtlicher Fehler, dessen Zulassung durch Alfred d. Gr. nur verstanden werden kann, wenn man seine Informationsquellen über die politisch-demographischen Veränderungen berücksichtigt, die in der Periode IV. — IX. Jh. auf dem europäischen Kontinent eingetreten sind.

Weiter oben wurde vermerkt, daß bei der Beschreibung des bedingt als Germanien bezeichneten geographischen Gebietes, in dem ursprünglich das „bulgarische Land“ erwähnt wird, der angelsächsische König sowohl zahlreiche schriftliche Mitteilungen (hauptsächlich fränkischen Ursprungs) als auch mündliche Auskünfte der sich an seinem Hof aufhaltenden Deutschen verwendet hat. In der letzten Zeit wurde in der wissenschaftlichen Forschung⁴³ überzeugend bewiesen, daß Alfred d. Gr. bei der Abfassung seiner geographisch-demographischen Beschreibung „Germaniens“ den sog. Geog.

⁴¹ Eine ausführlichere Untersuchung der Frage bei K. Malone, op. cit., p. 148—150.

⁴² Die Umriss seiner Grenzen s. bei V. Gjuzelev, Княз Борис Първи (България през втората половина на IX век), S. 40 ff.

⁴³ E. Herrmann, Zur Entstehung und Bedeutung des sog. *Geographus Bavarus* (*Descriptio civitatum*), Jahrbücher für altbayerische Kirchengeschichte 1963, München, 1963, S. 77—86.

raphus Bavarus (Descriptio civitatum et regionum ad septentrionalem plagam Danubii) zur Verfügung hatte und benutzte, in dessen erstem Teil auch der Name der Bulgaren (Vulgarii) vorkommt.⁴⁴ Hier werden sie als ein „zahlreiches Volk“ angeführt, das „ein weites Gebiet“ in den nördlich der Donau gelegenen Landen einnahm und das an das ostfränkische Reich (Germanien) grenzte.⁴⁵ Tatsächlich beherrschte der bulgarische Staat während des ganzen IX. Jh. und auch bis zum Jahre 1018, wo er unter byzantinische Herrschaft geriet, bedeutende Gebiete nördlich der Donau, die bei manchen byzantinischen Autoren „Bulgarien jenseits der Donau“ (*Βουλγάρια ἐκείθεν τοῦ Ἰστροῦ ποταμοῦ*)⁴⁶ genannt werden. Eben dieser Teil des bulgarischen Staatsgebietes ist im sog. Geographus Bavarus angeführt und seine Mitteilungen darüber gingen kombiniert mit anderen schriftlichen und mündlichen Zeugnissen in die geographische Beschreibung des angelsächsischen Königs Alfred d. Gr. ein. Angesichts der Tatsache, daß das bulgarische Volk und die von ihm eingenommenen Gebiete vom sog. Geographus Bavarus nördlich der Donau verlegt wurden, läßt sich leicht erklären, warum Alfred d. Gr. das selbe getan hat.

Im Hinblick auf die tatsächliche Lage in der zweiten Hälfte des IX. Jh. erweist sich die geographische Beschreibung der Balkanhalbinsel durch den angelsächsischen König Alfred als sehr unzeitgemäß und in vieler Hinsicht läßt sie die gründlichen Veränderungen, die hier in der Zeit vom IV. — IX. Jh. eingetreten sind, unberücksichtigt. Sie kopiert zu einem bedeutenden Grade die Mitteilungen des Paulus Orosius. Die Ursache ist darin zu suchen, daß jegliche neuen Informationsquellen fehlten, die Alfred d. Gr. hätte benutzen können. Seine Beschreibung folgte vor allem der Übersetzung des Textes von Paulus Orosius. Deshalb kommen bei ihm die Namen der antiken Provinzen und der Stämme vor, welche die Balkanhalbinsel in der

⁴⁴ V. Gjuselev, Баварският географ и някои въпроси на българската история от първата половина на IX в., ГСУ-ФИФ, L VIII, 3, 1964, S. 292: *Isti sunt qui propinquiores resident finibus Danaorum quos vocant Nortabtrezi, ubi regio in qua sunt civitates LIII, per duces suo partitae. Vuilci, in qua civitates (XCV et regiones IIII. Linaa est populus qui habet civitates VII). Prope illis resident, quos vocant Bethenici, et Smeldingon, et Morizani, qui habent civitates XI. Iuxta illos sunt qui vocantur Hehfeldi, qui habent civitates VIII. Iuxta illos est regio, quae vocatur Surbi, in qua regiones plures sunt, quae habent civitates L. Iuxta illos sunt, quos vocantur Talaminzi, qui habent civitates XIII. Beheimare, in qua sunt civitates XV. Marharii habent civitates XI. Vulgarii regio est immensa et populus multus habens civitates V. Eo quod multitudo magna ex eis sit et non sit eis opus civitates habere. Est populus, quem vocant Merehanos, ipsi habent civitates XXX. Iste sunt regiones, quae terminant in finibus nostris.* Eine Neuauflage des Textes bei E. Herrmann, Slawisch-germanische Beziehungen... S. 220—221.

⁴⁵ Eine ausführliche Untersuchung der Angaben über die Bulgaren im sog. Geographus Bavarus bei V. Gjuselev, Баварският географ и някои въпроси..., S. 284 ff.; vergl. G. Cankova-Petkova, Sur l'établissement des tribus slaves du groupe bulgare au Sud du Bas Danube Études historiques, IV, 1968, p. 150 sq.

⁴⁶ Ein Teil der schriftlichen Mitteilungen darüber sind angeführt bei A. Grecu (P. Panaitulescu), Bulgaria în nordul Dunării în veacurile al IX—X lea, Studii şi cercetări de istorie medie, I, 1950, 223—236; archäologische Angaben auch bei M. Comşa, Die bulgarische Herrschaft nördlich der Donau während des IX. und X. Jh. im Lichte der archäologischen Forschungen, Dacia IV, 1960, S. 395—422; siehe auch V. Tărkova-Zaitova, Ролята и административната организация на т. нар. „Отвъддунавска България“, Studia balcanica, II, 1970, S. 63—72; Iv. Božilov, Към въпроса за византийското господство на Долния Дунав в края на X в., ibidem, p. 75—96.

Antike bevölkerten (Traci, Maesi), deren Überreste in der Periode VII. — IX. Jh. von der slawisch-bulgarischen Gemeinschaft assimiliert wurden⁴⁷ und die schon längst in Vergessenheit geratenen Namen. Dabei wurde vor allem der Name Moesier (*Mυσοί*) von den byzantinischen Autoren in der in der Periode XI. — XV. Jh. für die Bezeichnung der Bulgaren (*Βουλγάροι*) als Archaisierung mit einer bestimmten ideologisch-politischen Tendenz weitgehend verwendet wurde.⁴⁸

Immerhin vermerkte Alfred d. Gr. darin, soweit sich seine Kenntnisse über die Lage auf der Balkanhalbinsel zu seiner Zeit erstreckten, das Vorhandensein zweier großen Mächte auf derselben, die einen ständigen Kampf um die Hegemonie führten — das „bulgarische Land“ (Pulgara land) und das „griechische Land“ (Greca land). Die übrigen politisch-nationalen Gefüge, die damals auf dem Balkan existierten, blieben ihm unbekannt. Jedoch in der zweiten Hälfte des IX. Jh. spielten diese keine sehr bedeutende Rolle in seiner Geschichte.

Die Untersuchung der Mitteilung über Bulgarien und die Balkanhalbinsel in der geographischen Beschreibung des angelsächsischen Königs Alfred d. Gr. ermöglicht auch eine ausführliche und gründliche Antwort auf die Frage: Wie kam es zu ihrer Eintragung in die frühmittelalterlichen angelsächsischen Karten, die vor kurzem in einer Studie von P. Koledarov⁴⁹ ausführlich behandelt wurden?

Die früheste kartographische Darstellung, in der die Bulgaren mit Bulgarii verzeichnet sind, ist die angelsächsische Karte aus dem X.—XI. Jh. (Cotoniana oder Prisciana).⁵⁰ Beim Studium der schriftlichen Informationsquellen ihrer Autoren gelangt P. Koledarov zu der Vermutung, daß „das Werk des Orosius“, vorbereitet bei König Alfred (848—901) in einer angelsächsischen Version mit Annotationen und der Kosmograph von Ravenna benutzt worden sind. Seines Erachtens sind auf der Karte auch Angaben aus der Literatur, mündlichen Erzählungen und persönlicher Information eingetragen.⁵¹ Er untersucht den Weg, auf dem die Bezeichnung der Bulgaren in sie gelangt ist und schreibt darüber folgendes: Möglicherweise wurde bei der Anfertigung der angelsächsischen Karte die Bezeichnung Bulgarii aus einer älteren Karte entnommen, die nicht auf uns überkam. Aber wahrscheinlich ist dies auf Kenntnisse zurückzuführen, die aus einer uns unbekannten Quelle erworben wurden. Der Autor kann Informationen über die Bulgaren, deren Staat und ihre selbständige Kirche während seines Aufenthaltes in Italien erhalten haben.⁵²

Die Untersuchung der angelsächsischen Übersetzung des Werkes von Paulus Orosius, ausgeführt von König Alfred d. Gr. hilft diese Zweifel zu

⁴⁷ D. Angelov, *Образуване на българската народност*, Ново време, XLIV, 12, 1968, S. 42—45.

⁴⁸ Quellenangabe siehe bei Gy. Moravcsik, *Byzantino-turcica*, II, S. 207—208.

⁴⁹ P. Koledarov, *Най-ранни споменавания на българите върху старинните карти*, ИИИ, XX, 1968, p. 219—252; diese erwähnte vorher nur A. Iširkov, *България в средновековните карти*, ПСп., LXX, 21, 1909, S. 158—160.

⁵⁰ P. Koledarov, *op. cit.*, S. 233 ff.

⁵¹ *Ibidem*, S. 235, 246.

⁵² *Ibidem*, S. 244.

zerstreuen. Die von ihm vertretenen Vorstellungen von der geographischen Lage Bulgariens fanden ihren Platz in der angelsächsischen Karte, die ihren graphischen Ausdruck darstellt. Daran kann keinerlei Zweifel bestehen. Gleichzeitig benutzte der Urheber auch den sog. Geographus Bavarus. Eben deshalb findet sich in der angelsächsischen Karte anstatt der Bezeichnung Pulgara land, Pulgare, Pulgarum für Bulgarien und die Bulgaren, wie sie bei Alfred d. Gr. vorkommen, das von dem anonymen Urheber des sog. Geographus Bavarus verwendete vulgarii. Das sind die beiden Hauptschriftquellen der Mitteilung über die Bulgaren, aus denen der Urheber der angelsächsischen Karte seine Kenntnisse schöpfte. Das zeigt, daß der sog. Geographus Bavarus im frühen Mittelalter ein relativ weit und gut bekanntes Werk war, von dem bis in die Gegenwart nur eine einzige Abschrift erhalten geblieben ist.

Die dreimalige Erwähnung der Bulgaren (Pulgare, Pulgarum) und des bulgarischen Landes (Pulgara land) in den Ergänzungen des angelsächsischen Königs Alfred d. Gr. zu seiner Übersetzung der geographischen Beschreibung von Paulus Orosius ist nicht nur eine sehr interessante Tatsache. Sie zeugt sowohl dafür, daß Bulgarien und die Bulgaren sogar in den von ihnen entferntesten Ländern des europäischen Westens im Mittelalter weitbekannt waren und ebenso für die verhältnismäßig intensiven Beziehungen, die der bulgarische Staat in der Sphäre der Politik, der Kultur und religiös-kirchlichen Lebens im frühen Mittelalter zur westlichen Welt unterhielt. Dies waren Beziehungen, die in zahlreichen geschichtlichen Denkmälern bezeugt werden und eine spezielle Erforschung durch die bulgarische Mediävistik verdienen, da das gesammelte und größtenteils in Umlauf gebrachte Quellenmaterial einer umfassenden und systematischen Darlegung bedarf, die historisch ausgelegt, Möglichkeit für sehr interessante Beobachtungen und Feststellungen böte.

О ЗАВЕРШЕНИИ ИЗДАНИЯ ТЕКСТА ДРЕВНЕСЛАВЯНСКОЙ КОРМЧЕЙ В XIV ТИТУЛАХ БЕЗ ТОЛКОВАНИЙ

Я. Н. Щапов, Ю. К. Бегунов

Древнеславянская Кормчая XIV титулов без толкований является одним из важнейших памятников старославянского языка, древнеславянской литературы, канонического права восточноправославной церкви. Она представляет собою перевод до-Фотиевой синтагмы III редакции, оригинал которой восходит ко времени Константинопольского патриарха Никифора Исповедника (806—815 гг.) и Феодора Студита (ум. в 826 г.). Как установлено исследователями, этот перевод сделан на славянском Юге, может быть, в Болгарии, в конце IX века¹.

Работа над славянским текстом Кормчей не завершилась переводом и подбором статей из различных источников; она продолжала пополняться и позже, вплоть до начала X века², после чего, очевидно, в XI веке она проникла на Русь³.

Эта Кормчая сохранилась только в списках, переписанных на Руси и хранящихся на территории СССР. В настоящее время известно шесть таких списков XII—XVI веков⁴.

Издание славянского текста Кормчей параллельно с греческими текстами, наиболее близкими к источникам перевода, было предпринято в начале XX в. петербургским канонистом профессором В. Н. Бенешевичем⁵.

В. Н. Бенешевич задумал и осуществлял свой труд довольно широко, и как издание текста, и как исследование. Первая часть, состоя-

¹ В. Н. Златарский считает, что Ефремовская Кормчая была переведена в Болгарии во второй половине IX в. при царе Борисе.) В. Златарски. Какви канонички книги и граждански закони Борис е получил от Византия. — Летопис на БАН за годину 1911. С., 1914, с. 78—116). С. Троицкий датирует её 887—893 гг. (С. Троицкий. 1). Спор Старог Рима са Новим на странама словенске Крмчије. Београд, 1960 (Српска академија наука. Посебно издање књ. СССХХII. Одељење друштвених наука, 34), с. 44—45; 2). Кто включил папистическую схолию в православную Кормчую? — Богословские труды, т. II, М., 1961, стр. 36—37). Ср.: I. Žužek. Kormčaja kniga. Studies on the Chief Code of Russian Canon Law. Roma, 1964 (Pontificium institutum orientalium studiorum. Orientalia christiana analecta, n. 168), p. 21—28.

² Я. Н. Щапов. О составе древнеславянской Кормчей Ефремовской редакции. — В: Источники и историография славянского средневековья. М., 1967, стр. 214.

³ А. С. Павлов. Первоначальный славянорусский номоканон. Казань, 1869.

⁴ Обзор списков см.: Я. Н. Щапов. О составе..., стр. 208—211.

⁵ В. Н. Бенешевич. Древнеславянская Кормчая XIV титулов без толкований. Том первый. Спб., Изд. ОРЯС имп. АН. 1907.

щая из двух томов, должна была включить издание по всем доступным славянским спискам и наиболее близким к ним греческим. В предисловии к первому тому В. Н. Бенешевич писал: „В первую часть войдут только текст Кормчей параллельно с греческим оригиналом (всего около 60 печатных листов) и „приложения“ — текст позднейших наслоений в составе как греческого подлинника, так и славянского перевода (всего не менее 25 а. л.).“

Вторая часть должна была последовать за первой. В ней, писал В. Н. Бенешевич, „будет дано исследование происхождения и судьбы Кормчей на славянском Юге и на Руси в связи с историей её греческого подлинника; к этому исследованию будет присоединен и ряд указателей: 1) технических и отвлеченных терминов, 2) собственных имен, 3) начальных слов всех канонов и законов, 4) источников для отдельных мест в канонах, 5) если хватит времени и сил, то кроме того будет составлен к памятнику полный филологический славяно-греческий словарь“⁶.

Из этого большого плана В. Н. Бенешевичем была осуществлена только первая часть — подготовлено издание текста, а опубликован был только первый том издания.

В основу издания славянского текста В. Н. Бенешевич положил древнейший Ефремовский список XI—XII вв., как датировал он его по В. М. Ундольскому⁷, или XII в., как его определяют в последнее время⁸. Этот список не имеет конца, он обрывается на середине 87-й главы Соборания Новелл в 93 главах, кроме того, в середине его также отсутствуют несколько листов. В первый том издания вошел текст Кормчей, кончая этим Собранием Новелл в 93 главах, при этом основным списком после окончания Ефремовского и при восполнении его утрат В. Н. Бенешевич взял Соловецкий список конца XV — начала XVI в.⁹ В вариантах славянского текста в первом томе он использовал три списка — Уваровский XIII в (V)¹⁰, Соловецкий, конца XV в. — начала XVI в. (С), и Плигинский, последней четверти XV в. (II)¹¹.

Кроме того, им были приведены варианты текста по ранним спискам Кормчих других редакций — Новгородской¹² и Устюжскй¹³.

В основу параллельного греческого текста В. Н. Бенешевич положил единственный известный ему полный список Синтагмы III редакции из римского собрания Vallicelliana F. 47, X в., принадлежащий к тому же

⁶ В. Н. Бенешевич. Древнеславянская Кормчая. т. I. стр. I.

⁷ В. М. Ундольский. Описание славянских рукописей Московской патриаршей (ныне Синодальной) библиотеки. Отделение I. Богословие: Священное писание, толкователи Священного писания и каноническое право (кормчие), с предисловием О. М. Боянского, — ЧОИДР, М., 1867, кн. 2, стр. 38. См. также И. П. Срезневский. Обзорение древних русских списков Кормчей книги. СПб., 1897, стр. 18.

⁸ М. В. Щепкина, Т. Н. Протасьев, Л. М. Костюхина и В. С. Голышенко. Описание пергаменных рукописей Государственного источеского музея. — В. Археографический ежегодник за 1964 г. М., 1965, стр. 145. В. Н. Бенешевич. Древнеславянская Кормчая. т. I.

⁹ ГПБ, собрание Соловецкого монастыря, № 1056, 1165.

¹⁰ ГИМ, собрание А. С. Уварова, № 124.

¹¹ ГПБ, II. 250.

¹² ГИМ, Синодальное собрание, № 132.

¹³ ГБЛ, собрание Н. П. Румянцева, № 230.

изводу текста, что и славянский перевод. Текст, утраченный в этой рукописи, был восполнен по Патмосским спискам IX в. Patm. 172 и Patm. 173, являющимися продолжением один другого, и по Valliceliana 10, начала X в. Эти же списки, как и следующие: венский Vindobon. hist. gr. 56, XI в., московский Mosquens. Synod. 467, XI в., петербургские ГПБ, Petropolit. 66, XI в., и Petropolit. 208,; оксфордские Bodl. 1042 г.; Bodl. 3385 XIII в., — использованы для вариантов.

Для второго тома издания были собраны и переписаны все тексты из тех же рукописей. В основу публикации славянского текста был положен Соловецкий список конца XV — начала XVI в., варианты были подведены по тем же Уваровскому и Плигинскому спискам, а также по Троицкому конца XV — начала XVI в.¹⁴, который не удалось привлечь для первого тома из-за отказа руководства Троицкой лавры выслать рукопись в Петербург. В. Н. Бенешевич указывал, что разночтения Троицкого списка к тексту первого тома придется поместить отдельно.

В предисловии к тому I В. Н. Бенешевич писал, что при издании текста он предполагал отделить первоначальный состав Кормчей от „текста позднейших наслоений“ в составе как греческого подлинника, так и славянского перевода и дать текст списков, который не войдет в первоначальный состав Кормчей, в „приложениях“¹⁵. Однако в 1910 г., при подготовке II тома, он отказался от этого отсложения основного и добавочного текста кормчих и пошел по пути публикации текстов списков подряд: сначала основного Соловецкого, а затем статей из других списков, отсутствующих в Соловецком. Так он подготовил к изданию все статьи Соловецкого списка, следующие после Собрания Новелл в 93 главах, как повторяющиеся в других славянских и отчасти в греческих списках этой редакции Кормчей, так и отсутствующие в них. Сюда вошли и статьи, переведенные с греческого, и южнославянские, и древнерусские памятники, среди последних правила Ильи Новгородского, Иоанна митрополита, „Вопрошание“ Кирика, статья „О Богумиль“ — русская компиляция конца XIV в. из „Бесѣды“ Козмы Пресвитера¹⁶ и др.

В 1928 г., после большого перерыва, В. Н. Бенешевич объединил в один, первый выпуск все листы, набранные в типографии в свое время, в 1910 г. Сюда вошли гл. 28—50 Соловецкого списка, кончая статьей „Чинъ... над обращающимъ сѧ ѡт срачинъ“. Однако тогда этот выпуск напечатан не был. Он сохранился в пробных оттисках, в „чистых листах“ и корректурах в архиве В. Н. Бенешевича¹⁷. Там же хранятся в той или иной степени подготовленные к изданию тексты, которые должны были войти во II выпуск. Они переписаны рукой В. Н. Бенешевича. Сюда относятся прежде всего последние статьи Соловецкого списка, начиная с гл. 51 „Чинъ како подобает примать приходящихъ ѡт жидовъ...“ и кончая статьей „Никиты, митрополита Ираклийскаго...“¹⁸ Далее, сюда

¹⁴ ГБЛ, собрание Троице-Сергиева монастыря, № 207.

¹⁵ В. Н. Бенешевич. Древнеславянская Кормчая. . . II. стр. I.

¹⁶ См. о ней Ю. Бегунов. Руска компиляция от втората половина на XIV в. „О Богумиль поѣтъ“. — Език и литература, год. XXII. С., 1967, кн. I, стр. 49—58.

¹⁷ Архив АН СССР в Ленинграде, фонд 192, оп. 1, № 38.

¹⁸ См. по описанию: И. И. Срезневский. Обзорение древних русских списков Кормчей книги. СПб., 1897, стр. 38.

вошли статьи, отсутствующие в Соловецком списке, но представленные в Троицком и Плигинском списках: Никифора, патриарха Костантина града, летописецъ въскорѣ, «Еще епискупиѣ Костантина града...», «Еще патриархи Костантина града» и «Разумъ 7 съборъ»¹⁹.

Издание Древнеславянской Кормчей в XIV титулах без толкований, предпринятое В. Н. Бенешевичем, вошло в основной фонд древнеславянских текстов, которым широко пользуются историки права, языка, литературы, истории славянского средневековья. Особое значение этот памятник в сохранившихся списках имеет для исследователей истории Древней Болгарии и Древней Руси; на Руси он получил новую жизнь был снабжен рядом новых, местных статей.

На необходимость завершения этого издания указывали как сам его составитель²⁰, так и другие исследователи²¹.

Материалы, сохранившиеся в архиве В. Н. Бенешевича, делают возможным такое издание в очень близком виде к тому, каким предполагал его увидеть ученый.

Позволим себе подробнее остановиться на структуре II тома предполагаемого издания «Древнеславянской Кормчей», в основе которого лежат материалы корректурных рукописей В. Н. Бенешевича и списки Кормчей, перечисленные выше.

Введение к изданию.

Предисловие В. Н. Бенешевича к изданию первого выпуска второго тома (стр. I—IV) с перечнем его содержания (тексты I—XXVII из перечисленных ниже в настоящей статье).

Славянский текст Кормчей по Соловецкому списку с вариантами по Уваровскому, Плигинскому и Троицкому спискам и параллельный греческий текст там, где его удалось найти В. Н. Бенешевичу.

I. «Великаго книжника Антиохійскаго о коладахъ и ѿ нонѣхъ и о идѣхъ възъглашеніе къ нѣкимъ его другомъ» (стр. 1—8). Подготовленный текст этой статьи в архиве не сохранился. Он готовится заново по указанным спискам с привлечением пятого, Рогожского. Конец статьи, отсутствующий в списке С., дается по списку П. Греческий текст статьи неизвестен. В заметке W. Beneschewitsch. *Spuren der Werke des Aegypters Rhetorios, des Livius Andronicus und des Ovidius in altslavischer Uebersetzung* (Byzantinische Zeitschrift, Bd. XXV, 1925, S. 310—312) обращено внимание на значение этого календарно-астрономического трактата.

II. «Образъ правыя непорочныя христѣаньскыя вѣры» Михаила Синкелла с обратным переводом на греческий язык, выполненным В. Н. Бенешевичем на основе близкого текста *Μιχαὴλ Συγκέλου Ἱεροσολυμῶν λιβελλος περὶ τῆς ὀρθοδόξου πίστεως* изд. В. Montfaucon. *Bibliotheca Coisliniana*. Paris, 17 15, pp. 90—93 и сказаний о соборах, изд. К. *Ῥάλλη καὶ Μ. Ποτλῆ*.

¹⁹ См. по описанию: И. И. Срезневский; Обзорные древних русских списков Кормчей, Ст. 6., 1897, тр. 39.

²⁰ W. Beneschewitsch. *Syntagma XIV titularum sine scholiis...* — *Byzantinische Zeitschrift*, Bd. XXXV, 1935, S. 439—441.

²¹ F. Dölger. *Ibidem*, S. 441. С. Троицки. Извештај д-ра Сергија Троицког, проф. универзитета... о боровку у СССР. — «Гласник Српске академије наука» књ. VIII, св. 2, 1957, стр. 235—236; Я. Н. Шапов. О составе древнеславянской Кормчей, стр. 214—215.

Σύνταγμα τῶν θεῶν καὶ ἱερῶν κανόνων. I. Ἀθῆναι, 1852, 370—388. В состав этого изложения христианского учения входит сказание только о шести вселенских соборах (стр. 9—20).

III. „Пртаго отца нашего Аѳанасіа, архіепископа Александрьскаго, к Антіохъ князю ѿ множайшихъ и нужныхъ възысканиихъ о божественныхъ писаниихъ невѣдомыхъ и ѿ всѣхъ христіанъ вѣдати длжныхъ“. С греческим текстом (стр. 21—24).

IV. О запрещенныхъ бракахъ, два извлечения (с греческим текстом).

A. „О въображеніи женитвахъ“. Из Прохирона, тит. VII, гл. 1—28 (стр. 25—33).

B. „Ѿ инога закона. Глава о възбранѣмыхъ женитвахъ“. Из Эклоги, тит. II, гл. 2 (стр. 33—34).

Подготовленные тексты конца раздела IV A, раздела IV B, как и следующихъ далее частей раздела V в архиве не сохранились. Они даются по указаннымъ спискамъ с использованием черновыхъ материалов В. Н. Бенешевича.

V. О епископахъ и монахахъ извлечения из постановлений церковного и светскаго законодательства (с частью греческихъ текстов).

A. „Ѿ просвъщеніи прѣго патріарха. Канонъ ѿ“. Правило 9-е Константиновольскаго I—II собора (стр. 35—36).

B. „О епискѣпѣхъ и о мнискѣхъ“. Из Прохирона, тит. XXIV, гл. 1—4 (стр. 36—37).

C. „О поставленіи епискѣпѣ и мнихъ“. Из Прохирона, тит. XXVIII, гл. 1 (стр. 37—38).

D. „О строеніи прѣго прѣстола Костантина града“ (стр. 38—45)

E. „О епискѣ пѣхъ“. Из Прохирона, тит. XXVIII, гл. 2—4 (стр. 45—46).

F. Отрывок о судопроизводстве (стр. 46).

G. Вторая половина послания Ефесскаго собора к епископамъ Памфилии (стр. 46—48).

VI. „Правила стго Василіа положена, аже достоить черньцомъ хранити“ (стр. 49—53).

VII. „Преблагенаго мѣтрополита ираклиискаго Никиты ѿвѣты предложеніемъ емѣ впрошеніемъ ѿ Костантина Памфилискаго“. С греческим текстом (стр. 54—56).

VIII. „Иліа, архіепискѣпѣ новгородскій, исправиль с бѣлогородскимъ епискѣпомъ“ (стр. 57—58).

IX. „Іѡанна, мѣтрополита, рѣскаго, нареченаго пророкомъ Христа написавшаго правило црковное от стыхъ книгъ въкратцѣ къ ѡковѣ чернорицѣ“. С частью греческаго текста (стр. 59—71).

X. „Се есть въпрошеніе Кирилово [так в рукописи вместо Кириково иже впраша епискѣпа новгородцкаго Нифонта и инѣхъ]“ (стр. 72—76)

XI. „Правила стго Савы“ (стр. 72—76).

XII. „Стго ѡтца Илїи правила“ (стр. 79).

XIII. „О томъ, колика и какова сѣтъ мѣста епитимїамъ, рекше запрѣщенїемъ“ с обратным переводом на греческий язык, выполненным В. Н. Бенешевичем (стр. 80—81).

XIV. „Стго Василїа о нерадащихъ о епитемїахъ, рекше о запрѣщенїихъ“. Также с греческим переводом В. Н. Бенешевича (стр. 82).

XV. „Главы црковныя, вопросы правилнїи и ѡтвѣтъ стго собора, бывшаго въ дни преосщеннаго и вселеньскаго патріарха Николы Костантинаграда въпрошенїи ѡт Иѡвана мниха, молчалника, иже въ Стѣи горѣ и сущихъ с нимъ черноризецъ“. С греческим текстом (стр. 83—93).

XVI. „Поученїе и наказанїе попомъ о всемъ, како подобаетъ дѣти своа духовныа учити и опитемїа имъ давати по заповѣдемъ и по правиломъ стыхъ оцъ“ (стр. 94—95).

XVII. Ответы Константинопольского собора 1276 года на вопросы Сарайского епископа Феогнота (стр. 96—99).

XVIII. „Правила бѣлцемъ“ (стр. 100).

XIX. „Правила стыхъ оцъ ѿ стыхъ апостолъ предана“ (стр. 101—102).

XX. „Правило Афанасїа Іерусалимьскаго мниха о наузѣхъ и о стрѣлѣ громнїи“ (стр. 103).

XXI. „Правила стыхъ оцъ, заповѣдѣ стго и великаго Василїа всѣмъ намъ“ (стр. 104—105).

XXII. Заповѣди стаго Іѡанна Златовстаго, патріарха Цраграда, о законѣ црковнѣмъ (стр. 106—108).

XXIII. „О власѣхъ: почто рече гъ не растите власы главы своеа ни стризите брадъ вашихъ“. С греческим текстом (стр. 109).

XXIV. „Стго Василїа толкъ сщеничьскаго чину, что естъ иерѣи и почему глѣтъ сѣ сщеникъ и что остриженїе главы его“ (стр. 110—111).

XXV. Чинъ принятїа афинган: „Ѻ приходящихъ къ стѣи сборнѣи апльстѣи цркви и хотѣщихъ крестити сѣ“ (стр. 112—115).

XXVI. „Ѻ Богумилѣ попѣ“ (стр. 116).

XXVII. „Чинъ бываетъ надъ обращающимъ сѣ ѡт срачинъ къ чтѣи истиннѣи нашей и непорочнѣи вѣрѣ крѣтанстїи“, С греческим текстом (стр. 117—129).

Следующіе далее статьи набраны не были и сохранились в архиве в рукописном виде, переписанные В. Н. Бенешевичем.

XXVIII. „Чинъ како подобаетъ прїимати приходящихъ ѡт жидовъ к крѣтаньстѣи вѣрѣ“.

XXIX. „Изложєніе извѣстѣйшее о семъ, како подобает примати приходящѣихъ ѿ жидовъ къ христїанствїи вѣрѣ“. С греческим текстом.

XXX. „Чинъ аще кто въ ереси бывъ хрещєнь сыи къ бѣ обратит сѧ любо хвалисинъ, любо жидовин, любо кїи еретикъ.“ С греческим текстом.

XXXI. „О арменех“.

XXXII. „Правило Кирила митрополита и шшедших сѧ епспъ Далмата епсѧ Новгородскаго, Игнатїа Ростовскаго, Феогноста Переѧвскаго на поставленїе епсѧ Серапиона Володимерскаго“.

XXXIII. Определение патриарха Константинопольскаго Алексея Студита от апреля 1038 г. „О нѣкоемъ сочтавшим свеомъ снѣ дщєрь нѣкоего под властїю свѣща безъ вола̑ оца̑ еѧ“. Греческий текст известен.

XXXIV. Соборное определение патриарха Алексея Студита от 17 (16?) апреля 1038 г. „Ѡ тѣхъ же брацѣхъ“. Греческий текст известен.

XXXV. „Ѡ иноѧ главы“ из трактата Димитрия, митрополита Кизическаго первой половины XI в. Греческий текст известен.

XXXVI. Роспись степеней родства и свойства середины XI в. „Здѣ извѣстно раздѣленїе възбранєныхъ изконныхъ сирєчь законныхъ браковъ“. Греческий текст известен.

XXXVII. „Чин родства: Рад[ин], Михаило брат, сестра Анна.“ Греческий текст известен.

XXXVIII. „Уставъ о брацѣхъ.“

XXXIX. „О възбранєныхъ женитвахъ.“ Греческий текст известен.

XL. „Никиты, митрополита Ираклиискаго, Костѧнтинѧ Памфилїискому въпросъ.“ Греческий текст известен.

Далее публикуются статьи по списку Т с вариантами по списку II и некоторым другим.

XLI. „Прѣстаѧго ѿца̑ нашего Никїфора, патриарха Костѧнтина града, лѣтописєць въскорѣ“. Греческий текст известен.

XLII. „Еще епискоупиѧ Костѧнтина града, рекше разоума оучившиихъ в немъ“ Никифора патриарха. Греческий текст известен.

XLIII. „Разумъ ѧ съборъ колико лѣтъ ѿтъ̑ каждаго съкончасѧ.“

После текстов по спискам С, У, П и Т должен быть дан список разнотчений списка Т к тому I этого издания, в котором список использован не был. Открытие нового, Рогожского списка заставляет нас в приложении к изданию не только указать варианты этого списка, но и издать его тексты, отсутствующие в других списках²². Это три статьи:

XLIV. „Максима исповѣдника Сказанїе хитро о чювьствѣхъ телесныхъ и ѿ дешєвнѣмъ свойствѣ ихъ.“

²² Я. Н. Шапов. Новый список Кормчей Ефремовской редакции. — В: Источники и историография славянского средневековья. М., 1967, стр. 272—276.

XLV. „Того же стаго Максима Сказаніе ѡ образѣ грѣховнѣм.“

XLVI. „Сотъ медвенни глголетъ сѧ“ — епитимийник.

Завершение издания древнеславянской Кормчей в XIV титулах без толкований — давно назревшее и осуществимое дело. Его подготовка облегчается тем, что немалая часть текста, набранная в типографии в 1910-х годах, сохранилась в чистых оттисках и может быть воспроизведена офсетным способом без нового типографского набора. Набора требуют славянский и греческий тексты, отсутствующие в „чистых“ корректурных листах, а также тот текст, который предполагалось подготовить для второго выпуска и который набран не был. Вместе с тем, выпуск второго тома сделает возможным переиздание всего текста этого памятника, поскольку первый его том давно стал библиографической редкостью.

ZUR GESCHICHTE DES FÜRSTENTUMS VIDIN

Iv. A. Božilov

Vor einem halben Jahrhundert veröffentlichte P. Nikov seine monographische Studie „Geschichte des Fürstentums Vidin bis 1323“¹. Wie seine übrigen Untersuchungen — seien dies Aufsätze, Studien oder Monographien — zeichnet sich auch dieses Werk vor allem durch die sorgfältige Auswahl der Quellen und deren kritische Analyse aus. Diese Qualitäten sind es, die es auch heute noch zu einem Hauptwerk über die Geschehnisse der halbunabhängigen Herrschaftsgebiete der Šišmanen machen.

Eines der wichtigen Probleme, mit denen sich P. Nikov in seiner umfangreichen Studie befaßte, ist das Problem des territorialen Umfangs des Fürstentums Vidin. Er schreibt aus diesem Anlaß folgendes: „(Die Grenze) ging von einem Punkt an der Donau westlich von Oršova aus, verlief an der Wasserscheide zwischen Morava und Timok, wand sich allmählich der ersteren zu und erreichte sie irgendwo nördlich von Niš und Svärdlig, und östlich das Gebiet von Vraca und Orjahovo lassend, erreichte sie wiederum die Donau“². Oder mit anderen Worten, die Donau bildete die Nordgrenze des Fürstentums. Dieser Eindruck verstärkt sich auch durch folgenden Gedanken P. Nikovs: „Vidin fiel“³ und er (Šišman m. B. I. B.) mußte als Flüchtling über die Donau entweichen und seine Rettung im Ausland suchen“⁴.

Die so von P. Nikov ermittelte Grenze der Despotie Vidin wurde von A. Burmov übernommen, der Michail Šišman, jedoch bereits als bulgarischem König, eine besondere Studie widmete.⁵

Wie wir anführten, blieb der Wert der Monographie P. Nikovs als Ganzes bis in die Gegenwart erhalten. Jedoch können wir uns heute mit dem von ihm vorgeschlagenen Umfang der Herrschaftsgebiete begnügen? Wenn die West-, Süd- und Ostgrenze des Fürstentums nach sorgfältiger Analyse zahlreicher historischer Zeugnisse bestimmt sind, so ist die Behauptung unseres Gelehrten, die Nordgrenze sei der Donau entlang verlaufen, durch keinerlei Argumente bekräftigt und stellt eher eine apriorisch geäußerte Meinung dar.

¹ ГСУ ИФФ, XVIII, 8, 1922, 124 cc.

² Ibid., S. 57.

³ Es handelt sich um die Eroberung Vidins durch den serbischen König Stephan Uroš II. Milutin. Dieses Ereignis bezieht sich auf 1292. Vergl. P. Nikov, op., cit., S. 83.

⁴ Ibid., S. 70—71.

⁵ A. Бурмов, История на България през времето на Шишмановци (1323—1396 г.), ГСУ ИФФ, XLIII, 1947 — A. Бурмов, Избрани произведения, I, С., 1968, S. 231.

*

In der „Byzantinischen Geschichte“ des Nicephori Gregorae stoßen wir auf einen Abschnitt, dem die Wissenschaftler wenig Aufmerksamkeit schenken, der jedoch ein viel gründlicheres Studium verdient: „*Καὶ πρῶτα μὲν διαπροσβέονται πρὸς Μιχαήλον, τὸν διαδεξάμενον τὴν ἀρχὴν τῶν ἐν τῷ Ἰστροῦ Βουλγάρων μετὰ τὸν Σφενδοσθλάβου θάνατον, περὶ σπονδῶν βεβαίων καὶ μὴ ῥᾶστα λυομένων*“⁶, d. h.: Zuerst entsenden sie (die Vertrauten des Kaisers Andronikos III.-m. B. I. B.) eine Gesandtschaft zu Michail (Šišman), nachdem dieser nach dem Tode des (Theodor) Svetoslav die Herrschaft über die Bulgaren diesseits der Donau erhalten hat, für den Abschluß eines sicheren und unzerstörbaren Friedens“.

Die Ereignisse, von denen N. Grigorae spricht, spielten sich von 1323—1324 ab.⁷ Interessant ist, daß A. Burmov, der sich als einziger ausführlich mit der Herrschaft Mich. Šišmans befaßte, den weiter oben zitierten Abschnitt aus der „Geschichte“ des Nic. Gregorae nicht heranzog. Obwohl Johannes Kantakuzenos die Hauptquelle für diese Ereignisse ist, so ermöglicht der genannte Abschnitt einige Schlußfolgerungen, die die Überlegungen A. Burmovs bekräftigen könnten.⁸

Jedoch das, was uns in diesem Fall interessiert, ist nicht der ganze Abschnitt, in dem von den Beziehungen zwischen Mich. Šišman und Andronikos III die Rede ist, sondern nur der Ausdruck τῶν ἐν τῷ Ἰστροῦ Βουλγάρων (die Bulgaren diesseits der Donau). Soweit uns bekannt ist, entging er der Aufmerksamkeit der bulgarischen Historiker⁹, und die ausländischen Wissenschaftler, die darauf eingingen, betrachteten ihn zu einem gewissen Grade einseitig.¹⁰

⁶ Nicephori Gregorae Byzantine historia, Bonnae 1829, vol. I, IX, 1, p. 390, 8—11.

⁷ Nach A. Burmov wurde der Vidiner Despot Mich. Šišman im Februar-April 1323 zum bulgarischen König gewählt und den Abschluß des Friedensvertrages zwischen ihm und dem jungen Kaiser Andronikos III. datiert er in den Anfang August 1324. Vergl. A. Burmov, Избрани произведения, I, S. 232, 238.

⁸ Burmov bemüht sich in seinem Werk zu beweisen, daß die Initiative für den Abschluß eines Friedensvertrages und der vom bulgarischen König gemachte Vorschlag, sich mit Theodora, der Schwester des Andronikos III. und Gemahlin des verstorbenen Königs Theodor Svetoslav zu vermählen, von Byzanz ausgegangen sei. Die Benutzung des von uns angeführten Abschnittes aus der „Geschichte“ des Nic. Gregorae würde die Lösung dieser Aufgabe erleichtern.

⁹ G. I. Brătianu, Recherches sur Vicina et Cetatea Albă, Bucarest 1935, p. 115, n. 2. Iv. Sakázov habe dem genannten Ausdruck Aufmerksamkeit gewidmet in seiner Studie „Търговските отношения между България и генуезците в началото на XIV в.“, ИИД, VII—VIII (1928/29), p. 13—40. Die Behauptung des rumänischen Wissenschaftlers ist unbegründet, da Iv. Sakázov in seiner Studie die „Geschichte“ des Nic. Gregorae nicht berücksichtigt.

¹⁰ Der rumänische Wissenschaftler A. D. Xénopol zog den Abschnitt des Nic. Gregorae heran als Zeugnis für die Überführung der vom bulgarischen Ghan Krum gefangengenommenen Bewohner Adrianopels und seiner Umgebung in die bulgarischen Gebiete jenseits der Donau Βουλγαρία ἐκεῖθεν τοῦ Ἰστροῦ ποταμοῦ. Vergl. A. D. Xénopol, Une énigme historique. Les Roumains au Moyen-Age, Paris 1885, p. 57, n. 1. Später benutzte er ihn, um über Βουλγαρία ἐν τῷ Ἰστροῦ zu schreiben, das er Βουλγαρία ἐκεῖθεν τοῦ Ἰστροῦ ποταμοῦ entgegengesetzt. Vergl. Xénopol, Histoire des roumains de la Dacie Trajane, I, Paris, 1896, p. 134, n. 4.

Auf ähnliche Weise wurde der untersuchte Abschnitt des Nic. Gregorae benutzt auch von L. Niederle, Slovanské starožitnosti, D. II, sv. 1, Praha 1906, S. 450; idem, Manuels de

Welchen Inhalt legte der byzantinische Historiker in diesen Begriff hinein? Unseres Erachtens könnte dieser zweiseitig ausgelegt werden.

An erster Stelle könnte angenommen werden, daß Nic. Gregorae mit der Mitteilung, Mich. Šišman habe die Herrschaft über *die Bulgaren diesseits der Donau*, d. h. südlich des Flusses erhalten, sagen wollte, daß Bulgarien zu jener Zeit (1323) bereits keine Herrschaftsgebiete mehr jenseits der Donau gehabt habe (zweifelloso, daß Nic. Gregorae mit τῶν ἐντὸς Ἰστρου Βουλγάρων den bulgarischen Staat meint).¹¹ Eben auf diese Weise wird der Abschnitt vom rumänischen Wissenschaftler G. I. Brătianu interpretiert, der annimmt, daß der bulgarische Staat nach dem Tode des Theodor Svetoslav (1321) nord-östlich vom unteren Lauf der Donau bereits keine Gebiete mehr hesaß.¹²

Unseres Erachtens ist diese Frage nicht endgültig gelöst und es ist noch einiges dazu zu sagen.¹³ Jedoch in diesem Fall handelt es sich um etwas anderes. Wir neigen zur Annahme, daß der von uns betrachtete Abschnitt aus der „Geschichte“ des Nic. Gregorae einen etwas anderen Inhalt hat,

l'antiquités slaves. I. Paris 1923, p. 112; idem, Rucovét slovanských starožitnosti, k vydání připravil akademik Jan Eisner, Praha, 1953, S. 95.

D. Onciu, Teoria lui Roesler, Studii asupra staruinești Românilor în Dacia Traiana de A. D. Xenopol, „Convorbiri literare“, XIX (1885—1886), p. 346 — D. Onciu, Scrieri istorice, ediție critică îngrijită de Aurelian Sacerdoțeanu, vol. I. București 1968, p. 225 schreibt, daß der wallachisch-bulgarische (?) Staat der Asseniden aus zwei Teilen bestanden habe: „Bulgarien“ — südlich der Donau gelegen, und „Wallachei“ — nördlich der Donau.

A. Philipide spricht aufgrund des untersuchten Abschnittes von zwei zu beiden Ufern der Donau gelegenen Bulgarien. Vergl. A. Philipide, Originea Românilor, Jassy 1925, I, p. 748 (unzugänglich, vergl. G. I. Brătianu, op. cit., p. 115).

¹¹ Auch heute noch fehlt eine vollständige Untersuchung der Frage über die bulgarischen Gebiete jenseits der Donau in der Zeit des zweiten Königreiches. Es liegt nur eine gewisse Literatur über die Herrschaft des Thodor Svetoslav (1300—1321) vor. Vergl. G. I. Brătianu, Les Bulgares à Cetatea Albă (Akkerman) au début du XIV^e siècle, Byzantion, II (1925), pp. 153—168; idem, Contributions à l'histoire de Cetatea Albă (Akkerman aux XIII^e et XIV^e siècles, Bulletin de la section historique, 13, Bucarest 1927, pp. 25—31; idem, Recherches sur Vicina, pp. 104—119. Iv. Sakazov, Търговските отношения между България и генуезците в началото на XIV в., ИИД, VII—VIII (1928/29), p. 19—24; ibid. Стопанските връзки на България с чужбина през XIV в., ГСУ ЮФ, XXX, 7 (1934/35), p. 13 ff.; P. Nikov, Българи и татари в средните векове, БИБ, II (1929), 3, p. 138 ff.; Iv. Dujičev, Il francescanesimo in Bulgaria nei secoli XIII e XIV, Miscelanea Francescana 34 (1934), pp. 254—264; 323—329—Iv. Dujičev, Medioevo Bizantino-Slavo, vol. I, Saggi di storia politica e culturale, Roma, 1965, pp. 395—424, besonders p. 409 sq. Iv. Dujičev in P. Mutafčiev, История на българския народ, II, София, 1944, p.

¹² G. I. Brătianu, Recherches sur Vicina, p. 116.

¹³ Sehr interessant sind in dieser Hinsicht die Mitteilungen, die der sog. „Список русских городов дальних и ближних“ enthält, ein Denkmal, das soweit uns bekannt, als Quelle für die mittelalterliche bulgarische Geschichte fast unbenutzt geblieben ist. In dieser „Liste“ sind in der Rubrik „bulgarische und walachische Städte“ über 20 südlich und nördlich der Donau gelegene Städte aufgezählt. Vergl. M. I. Tihomirov, „Список русских городов дальних и ближних“, Исторически записки, 40 (1952), p. 223.

Es wäre zu einem gewissen Grade falsch anzunehmen, daß die südlich der Donau gelegenen Städte bulgarisch und die nördlich davon gelegenen — walachisch gewesen seien. Tatsächlich ist laut dem Herausgeber der „Liste“ terminus post quem für ihre Aufstellung das Jahr 1387 (M. N. Tihomirov, op. cit., S. 218), jedoch unseres Erachtens muß diese Frage viel ausführlicher untersucht werden (Tihomirov benutzte ganz wenig Angaben aus der bulgarischen Geschichte, um die „Liste“ zu datieren), um zu ermitteln, auf welches Jahr sich die in der Liste zum Ausdruck gebrachte Lage der bulgarischen und walachischen Städte bezieht und um festzustellen, welche davon tatsächlich bulgarisch waren und welche nicht.

als man gewöhnlich darin sucht und findet. Ob der byzantinische Historiker nicht irgendeine Anspielung auf die Lage Mich. Šišmans vor seiner Wahl zum bulgarischen König und auf seine Despotie Vidin macht? Die Satzkonstruktion und genauer die Verwendung des Ausdruckes τῶν ἐντὸς Ἰστρου Βουλγάρων der natürlich dem Βουλγαρία (oder Οἱ Βούλγαροι) ἐκείθεν τοῦ Ἰστρου spricht kategorisch für die Existenz eines „Bulgariens jenseits der Donau“ zu jener Zeit. Es ist jedoch schwierig, nur aufgrund dieser wenigen Worte eine so wichtige Frage wie die des territorialen Umfangs des Fürstentums Vidin zu entscheiden.

Zum Glück verfügen wir über eine weitere zeitgenössische Quelle, die uns eine bessere Möglichkeit bietet, ein gewisses Licht auf die so schwer zu lösende Frage zu werfen.

Wir meinen ein Traktat mit historisch-geographischem Inhalt, das unter der bedingten Bezeichnung Anonymi Descriptio Europae Orientalis¹⁴ bekannt ist. Dieses Werk blieb den bulgarischen Wissenschaftlern fast unbekannt und wurde nicht als vollwertige historische Grundlage benutzt. Wir sagen „fast“, denn nur wenige Jahre nach seiner Veröffentlichung (1916) gab das verstorbene Akademiemitglied D. Dečev wieder den Bulgaren gewidmeten Abschnitt sowie jene Abschnitte aus anderen Artikeln heraus, die in direkter oder indirekter Beziehung zur bulgarischen Vergangenheit stehen.¹⁵ Trotz dieser Wiederholungen, mit einer bulgarischen Übersetzung versehenen Ausgabe blieb das Traktat außerhalb der Interessen und der Aufmerksamkeit der bulgarischen Historiker.

Der Name des Autors dieses Werkes und das Jahr, in dem es verfaßt wurde, sind in den Manuskripten nicht erwähnt, auf denen die Ausgabe von O. Górcza¹⁶ beruht. Diese notwendigen Angaben entnahm er jedoch aus dem Traktat selbst. Nach seiner Meinung wurde es in der ersten Hälfte von 1308 verfaßt, da im Text an vielen Stellen von dem Feldzug die Rede ist, den Charles de Valois, der Bruder des französischen Königs Philipp IV¹⁷ im Jahre 1306—1308 gegen Byzanz vorbereitete.¹⁸ Der polnische Wissenschaftler nimmt an, daß der Autor des Werkes ein französischer Mönch aus dem Predigerorden (ordo Praedicatorum) ist.¹⁹

Für uns ist es von besonderer Bedeutung, die Nachrichtenquelle zu ermitteln, die der Autor bei der Niederschrift des Kapitels über Bulgarien benutzte, da hiervon zu einem hohen Grade auch die Glaubwürdigkeit seiner Mitteilung abhängt. O. Górcza ermittelte, daß er sich einiger Bücher von allgemeinesgeschichtlichem und enzyklopädischem Charakter bedient hat, die

¹⁴ *Anonymi Descriptio Europae Orientalis*, „Imperium Constantinopolitanum, Albania, Serbia, Bulgaria, Ruthenia, Ungaria, Polonia, Bochemia“ anno MCCCVIII exarata, edidit, praefatione et adnotationibus instruxit D-r Olgierd Gorca, Gracoviae 1916.

¹⁵ D. Dečev, Едно средновековно описание на българските земи, ГСУ, ИИФ, XIX, 4 (1923), p. 1—42.

¹⁶ Der Originaltext des Traktats ging verloren. Übriggeblieben fünf Abschriften — A, B, C, D und E, wobei A und D dem Original am nächsten sind.

¹⁷ Über Charles de Valois s. J. Petit, Charles de Valois (1270—1325), Paris 1900.

¹⁸ Anonymi, pp. VI—X, XXIX—XXX, XIII—XXXIV. Nach Górcza war das Traktat für Charles de Valois persönlich bestimmt, der Informationen über Osteuropa benötigte oder für Papst Clemens V., der sich in Frankreich (Avignon) aufhielt. Vergl. Anonymi, p. XXI.

¹⁹ Ibidem, p. X—XIV.

im XIII. Jh. ziemlich verbreitet waren: *Speculum historiale* von Vicentius Bellovacensi, *Etymologiarum libri XX* von Isidores Hispalensis, *De proprietate rerum* von Bartolomeus Anglicus.²⁰

Wichtiger ist für uns jedoch die andere Quelle — die Eindrücke des Autors als Augenzeuge und die während seines langen Aufenthaltes in Albanien, Serbien und Ungarn gesammelten Eindrücke.²¹ Er hat sich tatsächlich nicht in Bulgarien aufgehalten und die Angaben die er sammelte, stammen von Personen, die nur die Serbien und Ungarn benachbarten Gebiete, d. h. die nordwestbulgarischen kannten. Deshalb identifiziert er manchmal das Fürstentum Vidin, für das er über mehr direkte Zeugnisse verfügt, mit dem ganzen bulgarischen Staat.

Diese beiden Informationsquellen gaben der Komposition des Bulgarien gewidmeten Kapitels sowie seinem Inhalt das Gepräge. Der erste Teil der Schilderung, der auf unmittelbaren Beobachtungen beruht, stellt eine physikalisch-geographische und politisch-ökonomische Charakteristik des bulgarischen Staates und zwar hauptsächlich des Fürstentums Vidin dar. In seinem zweiten Teil, eine ganz knappe historische Skizze, in der in wenigen Worten die Beziehungen Bulgariens zu Byzantinern, Magyaren und Tataren charakterisiert werden, macht sich zweifellos der Einfluß von manchen der weiter oben angeführten Werke bemerkbar.²²

Natürlich ist hier für uns der erste Teil der Schilderung des Autors von größerem Interesse, in dem, wie bereits angeführt, hauptsächlich das Fürstentum Vidin visitiert wird.

Der Text lautet wie folgt:

Post haec de Bulgaria et Ruthenia dicendum [est], que circumadiacent Grece ex septentrionali parte: Bulgaria est unum imperium magnum per se. Sedes autem imperii dicti est apud Budinium civitatem magnam. Imperatores autem eisdem imperii [omnes] vocantur Cysmani. Terra est multum lata et spaciola ac delicata, est enim decem fluminibus naualibus irrigata, siluis et nemoribus decentibus constituta habundans in pane, carnibus, piscibus, argento et auro et mercimonijs multis et maxime cera et serico; nam in ea sunt multe argenti fodine et fluvij etiam omnes trahunt arenam permixtam auro, unde ex mandato imperatoris continue leuatur et calatur aurum. [Etiam] per medium istius imperij transit Danubius fluvius...²³

Die Übersetzung dieses Textes lautet: „Danach muß ich über Bulgarien und Ruthenien sprechen, die Griechenland (Byzanz) an seinem nördlichen Teil umgeben. Bulgarien ist ein an und für sich großes Reich. Die Hauptstadt des erwähnten Reiches ist Vidin, eine große Stadt. Die Kaiser dieses Reiches nennen sich (alle) Šišmanen. Das Land ist sehr weit, ausgedehnt und schön; es wird von zehn schiffbaren Flüssen bewässert, ist übersät mit malerischen Wäldern und Hainen, es ist reich an Brot, Fleisch, Fisch, Silber und Gold und an vielen Waren, hauptsächlich Wachs und Seide. Übrigens gibt es darin

²⁰ Ibidem, p. XVIII.

²¹ Die Mönche des Predigerordens (ordo praedicatorum), dem dieser Autor angehörte, wurden im XIII.—XIV. Jh. nach Osteuropa entsandt, um den Katholizismus unter den „Schismatikern“, d. h. den orthodoxen Christen, zu verbreiten. Vergl. Anonymi, pp. XXIV.

²² Anonymi, pp. 37—40.

²³ Ibidem, p. 37—38.

zahlreiche Silberbergwerke und viele Flüsse schleppen Sand mit sich, aus dem auf Befehl des Kaisers ständig Gold gewonnen und bearbeitet wird. *Durch die Mitte des Reiches fließt die Donau...*

Indem wir die meisten Mitteilungen beiseite lassen, die wir in dem zitierten Fragment finden, wollen wir betonen, daß der letzte Satz die beste Erklärung des weiter oben behandelten Abschnittes aus der „Geschichte“ des Nic. Gregorae und eine Antwort auf die am Anfang unserer Abhandlung gestellten Frage nach dem früheren Verlauf der Nordgrenze des Fürstentums Vidin darstellt. Sehr wahrscheinlich umfaßte dieses auch Gebiete, die nördlich der Donau lagen, so daß auf diese Weise die Donau nicht seine Grenzlinie bildete, wie P. Nikov anzunehmen geneigt ist.

Alles wäre in Ordnung, wenn D. Dečev nicht an der Glaubwürdigkeit dieser Nachricht gezweifelt hätte. Das einzige Hindernis, das ihn beunruhigte und zurückhielt, unserem anonymen Autor zu vertrauen, ist der von K. Ireček und N. Jorga vertretene Standpunkt, daß als Nordgrenze des zweiten bulgarischen Königreiches zweifellos die Donau gedient habe. Beirrt durch die Autorität der beiden Gelehrten konnte er nicht dem Gedanken zustimmen, daß das Fürstentum Vidin und ganz Bulgarien zur Zeit des Königs Theodor Svetoslav mit Bulgaren besiedelte Herrschaftsgebiete besessen habe, die nördlich der Donau lagen. Von dieser Erwägung geleitet, fällt er sein Urteil: Die Behauptung des Autors, die Donau fließe durch die Mitte Bulgariens, muß zu den Quellen gerechnet werden, die die Geographie des ersten bulgarischen Königreiches betreffen...²⁴

Wir haben bereits angeführt, daß wir gerade für die Zeit, aus der Anonymi Descriptio Europae Orientalis datiert — das erste Jahrzehnt des XIV. Jh. — über sehr interessante Angaben verfügen — schriftliche Nachrichten und kartographische Materialien, die unwiderlegbar dafür zeugen, daß zu Bulgarien zur Zeit des Theodor Svetoslav auch Gebiete nordöstlich der unteren Donau, bis zum Dnester, einschließlich die Stadt Maurocastron am linken Flußufer gehörten. Und wenn D. Dečevs Zurückhaltung hinsichtlich des anonymen Autors vor einem halben Jahrhundert eine gewisse Berechtigung hatte, so besteht heute für uns kein Grund, ihm und seiner Behauptung gegenüber, Bulgarien habe um 1308 nördlich der Donau gelegene Gebiete besessen, mit Mißtrauen zu begegnen (wir sind natürlich von dem Gedanken weit entfernt, daß die Donau durch die Mitte des bulgarischen Staates floß).²⁵

Es ist noch ein Zweifel zu beseitigen. Es könnte die Frage entstehen, ob sich die Behauptung unseres Autors nicht gerade auf die Gebiete nordöstlich der unteren Donau bezieht und demzufolge das Fürstentum der Šišmanen keine Herrschaftsgebiete nördlich des Flusses hatte? Unseres Erachtens ist eine solche Annahme nicht gerechtfertigt. Erstens handelt es sich hier nicht um ein streng umrissenes Gebiet (das gegenüber Vidin oder nordöstlich der unteren Donau liegt), sondern es werden überhaupt am linken Flußufer gelegene Gebiete, wenigstens westlich von Orşova bis zur Donaumündung visiert.

²⁴ D. Dečev, op. cit., S. 10.

²⁵ Vergl. die in Anm. 11 angef. Literatur.

Zweitens identifiziert der Autor in manchen Fällen (nach Territorium) das Fürstentum Vidin mit Bulgarien. Wenn wir dies annehmen (und wir haben Grund dazu, da er behauptet, die Hauptstadt des Reiches sei Vidin, seine Kaiser hießen Šišmanen usw.), dann bezieht sich seine Behauptung, die Donau fließe durch die Mitte Bulgariens, eben auf die Despotie Vidin. Und schließlich lebte der Autor, wie wir anführten, eine gewisse Zeit in Serbien und Ungarn, oder mit anderen Worten, er kannte die bulgarischen Gebiete am besten, die die Herrschaftsgebiete der Šišmanen bildeten. So würde er sich keine solche Nachlässigkeit gestatten, zu behaupten, daß sie sich zu beiden Flußufern ausgedehnt hätten, wenn es nicht tatsächlich so gewesen wäre.

So schloß um 1308, als bereits Michail Šišman²⁶ Despot von Vidin war, sein Fürstentum auch am linken Nordufer der Donau gelegene Gebiete ein.

²⁶ Bisher wurde angenommen, daß Mich. Šišman vor 1313 Fürst von Vidin geworden sei. Vergl. P. N i k o v, История на Видинското княжество, S. 106; A. B u r m o v, op. cit., S. 230.

LEBEN UND KULTUR DER NÖRDLICHEN NOMADISIERENDEN VIEHZÜCHTER NACH MITTEILUNGEN VON WILHELM DE RUBRUCK

M. Petrova

Endlose Steppen bedeckten einst riesige von Ansässigen fast unbewohnbare Flächen. Solche sind die ungarische und eurasische wie auch die kaukasische, mesopotamische, vorderasiatische und nordafrikanische Steppen. Die größte von ihnen ist die eurasische Steppe.

Das Leben in der Steppe hat seine spezifischen Besonderheiten. In großen Zügen stehen sie im Zusammenhang mit der Entwicklung des Nomadentums, welches das nicht sesshafte Leben der Steppenvölker ist. Die Absonderung der Steppenvölker und Stämme als Viehzüchter gab der gesellschaftlich ökonomischen Entwicklung den ersten starken Ansporn, was von Friedrich Engels als die erste große gesellschaftliche Arbeitsteilung bezeichnet wird.¹ Wie Karl Marx darlegt, sind die großen unbewohnbaren Flächen die Hauptvoraussetzung für die Entwicklung der Steppenviehzucht der Mongolen.²

Eine andere charakteristische Besonderheit des Lebens der Nomaden ist die von dem Suchen von Weideplätzen bedingte Besonderheit ihrer gesellschaftlichen Entwicklung, derzufolge sie keine dauerhaften politischen Vereinigungen haben können. Aber die großen Stämme verschwinden nicht restlos, sie tauchen aufs neue auf unter dem alten oder einem neuen Namen.³ Hierzu kommt noch etwas, was gewöhnlich unberücksichtigt bleibt, zu vermerken, daß die Zusammenstöße und die Kämpfe um Hegemonie ihre ständigen Weggenossen sind. Aus diesem Grunde ist bei der Darstellung der mit der Lebensweise der Nomaden verbundenen kulturhistorischen Fragen die Einteilung nach der Chronologie der großen historischen Zeitabschnitte und die Benutzung der Sippenamen der Stämme geeigneter, als nach deren engeren ethnischen Zugehörigkeit. Die letzte Einteilung ist mit zahlreichen wissenschaftlichen Diskussionen, besonders hinsichtlich der asiatischen Nomaden verbunden.

Auf dem Territorium der eurasischen Steppe lösten einander in streng historischem Aspekt einige Stammesverbände ab, wie der hunnische Stammesverband, das türkische Khaganat, das uigurische Königreich und der mongolische Stammesverband.

¹ Fr. Engels, *Herkunft der Familie, des Privateigentums und des Staates*; Leipzig, 1949, S. 168; В. И. Ленин, *О государстве*, Соч. т. 29, S. 438.

² К. Маркс, *К критике политической экономии*, М., 1938, S. 116.

³ А. П. Потапов, *Этнический состав и происхождение алтайцев*, М., 1969, S. 3.

Das geographische Areal, in welchem sie nomadisierten und das Stadium ihrer gesellschaftlich ökonomischen Entwicklung wirkten sich am stärksten auf das Leben und die Kultur dieser Stämme und Völker aus. Deshalb werden die nordasiatischen Steppenvölker im allgemeinen von den mittelasiatischen ansässigen Ackerbautreibenden wie Baktrer und Parther getrennt.

Zu den nördlichen Nomaden gehören teilweise süd- und westsibirische wie auch altaische Stämme.

Chronologisch werden die nördlichen Viehzüchtenden Nomaden in frühe und späte eingeteilt, wobei diejenigen zu den frühen Nomaden gezählt werden, die vor unserer Ära nomadisierten, wie zum Beispiel einige westsibirischen und altaischen Nomaden und die südsibirischen Massageten.

Die westsibirischen Volksstämme bewohnen das Gebiet am Jenissei, und ihre Hauptvertreter sind die Tuwinen und die Kirgisen. Die Steppenvölker um den Altai sind turanischer Abstammung und zählen zu den Türk- und Tatarvölkern.⁴ Dem Stadium ihrer historischen Entwicklung nach wurden sie auf Grund ihrer Haupttätigkeit in Reiternomaden, denen J. Markwart⁵ die Hunnen, die Protobulgaren⁶, die Avaren, die Petschenegen, die Uzen und die uigurischen Stämme zuzählt, eingeteilt. Zu den nomadisierenden Viehzüchtern gehören eine Reihe von späteren Stämmen Zentralasiens, sowohl türkvolkischer, als auch mongolischer Herkunft an, unter denen die Tataren, die Kumanen, die Kereiten, die Naimanen und die Tanguten zu nennen sind. Als bekannteste Vertreter der späteren Nomaden lassen sich im XIII. Jh. die Mongolen als Begriff mit einem gewissermaßen sozialen Inhalt⁷ durch. Die späten Nomaden haben ihre nicht sesshafte Lebensweise bis ins 14. und 15. Jh. beibehalten. Die heutigen Mongolen und einige ethnische Gruppen haben auch bis jetzt einige Züge der nomadischen Lebensweise bewahrt.

Die Erforschung in der UdSSR der Probleme der Ethnogenese und Kulturgeschichte der antiken und mittelalterlichen Völkerschaften sind sehr fortgeschritten,⁸ wobei die Probleme der Nomaden immer in den Vordergrund ge-

⁴ Turksprachige und tatarische Stämme werden außer als Stammesbegriff auch als Zopfbarbaren bezeichnet. Siehe auch O. O. Maenchen-Helfen, Huns und Hsiung-nu, Byzantion, t. 17, S. 222—225.

⁵ I. Marquart und J. von Bang, Osttürkische Dialektstudien: Abh. d. k. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, Phil. hist. Klasse, Bd. XIII, Berlin, 1914, S. 55.

⁶ G. Moravcsik, Byzantinoturcica, t. I, Berlin, 1958 c. nimmt an, daß die Protobulgaren turksprachig, jedoch nicht reine Türken sind. Dieser Standpunkt wird auch von P. Boev unterstützt, der annimmt, daß 30% der Protobulgaren Mongolen waren.

⁷ Nach Angaben von Raschid ad Din, N. Z. Minkuev, Заметки о древних монголах. Татаро-монголы в Азии и Европе, М., 1970, с. 374, heißt es, daß die Ethnonyme Tataren und Mongolen als Bezeichnung verschiedener mongolischer und sogar auch nichtmongolischer Stämme gebraucht wurden, wenn die herrschende Lage der Tataren oder Mongolen ausgedrückt werden sollte. Als Bestätigung dieser Interpretation erscheint der Umstand, daß bei Rubruck das Ethnonym *moal* am häufigsten von dem Eigenschaftswort *reich*, und nie von dem Eigenschaftswort *arm* begleitet ist. Zuweilen bedeutet *moal* sogar Khan.

⁸ Лашук, О характере классовобразования в обществах ранних кочевников, Вопросы истории 1967/5, с. 105—121; З. В. Удальцова. Проблемы генезиса феодализма, Вопросы истории, 1965, 12, стр. 11—12; Гарушянц. Об азиатском способе производства,

standen sind. In den letzten zwei Jahrzehnten haben sich die theoretischen Diskussionen über die Probleme der Geschichte und in diesem Zusammenhang über die sogenannte asiatische Produktionsweise als Gesellschaftsformation belebt.

Die neuen Forschungen auf dem Gebiete von Zentralasien, Kreta und Kleinasien haben zu neuen Aufschlüssen angeregt, die zum Lösen der Probleme der inneren Entwicklung Zentralasiens und des Übergangs zum Feudalismus geführt haben.

Von der über die Kultur der nördlichen Nomaden erschienenen westlichen Literatur sind vor allem die Werke von Rostowtzeff⁹, E. K. Minns¹⁰, R. Grousset¹¹ und Fr. Altheim¹² zu erwähnen. Rostowtzeff hat als erster die kulturgeschichtliche Bedeutung der an der Peripherie der antiken Welt liegende Steppenzone eingesehen. Er stellt die skythische Gesellschaft als eine ganz zurückgebliebene, die Kulturansätze bekommen, aber nicht schaffen kann. Er nimmt sogar an, daß die Skythen oder ein Teil von ihnen Menschenfresser gewesen seien. Manche westliche Gelehrten sprechen sogar von einem Zustand auf dem Niveau des Magdalenischen und von einem Kulturfalle von 3000 Jahren.

Ich schließe mich an die von A. Christensen und W. W. Struwe ausgesprochenen Reserven Channibalismus.¹³ E. K. Minns hat die Nomaden in einem System mit seßhaften Völkern gestellt und hat, wie auch R. Grousset den Tierfigurenstil bei den Mongolen mit der assurisch babylonischen Kunst in Zusammenhang gebracht. Positiv ist auch daß Letzterer die sibirische und mongolische Kunst in Verbindung bringt und eine kurze Zusammenfassung der letzten Forschungen von W. W. Kisselew beigibt.¹⁴ Fr. Altheim hat sein Buch völlig in dem Geist des zeitgenössischen Pragmatismus¹⁵ geschrieben und darüber hinaus dem geographischen und klimatischen Faktor besondere Bedeutung beigemessen. Er hat die Idee von Rostowtzeff und von Minns weiterentwickelt und was hat ihm die Möglichkeit geboten, hat die Rolle der

Вопросы истории, 1966/2, стр. 96 и сл. Тревер. Очерки древней Армении. М., 1960, с. 83; Г. А. Капанцян. Хетские боги у армян, Ереван, 1940.

⁹ Rostowtzeff, Die Skythen und der Bosphorus, Berlin, 1930.

¹⁰ E. H. Minns, The art of the northern nomads, Proceedings of the British academy (1942), 1—54

¹¹ R. Grousset, L'empire des steppes, Paris, 1952.

¹² Fr. Altheim, Geschichte der Hunnen, t. 1—5, Berlin, 1959—1962.

¹³ Ich habe über Khanibalismus in meiner Arbeit Rubruck Reisebeschreibung als soziologische und kulturgeschichtliche Darstellung in Philologus 1/4, aber nur über den zeremoniellen Khanibalismus, der mit altertümlichen Ritualen und Bräuchen verbunden ist. Ich schließe mich den Reserven von A. Christensen und W. W. Struwe an, Этюды Северного Причерноморья, М., 1969, с. 13.

¹⁴ R. Grousset, op. cit., p. 440—451.

¹⁵ In dem Buch von Fr. Altheim, Geschichte der Hunnen, finden sich einige reaktionäre Züge der zeitgenössischen westdeutschen und überhaupt der bürgerlichen Historiographie. Hinsichtlich der Slaven macht er seine Konzeptionen von den politischen Spekulationen völlig abhängig. Iv. Duičev widerlegt in einer seiner grundlegenden Thesen über die Identifizierung des Stammes Hsiung nu der chinesischen Annalen mit den Hunnen (Byzantinoslavica, t. XIII, 1952/3 № 2. Eine andere seiner Thesen ist, daß in der antiken Welt nicht nur das Imperium Romanum, sondern auch die anderen Imperien — Iran und China inbegriffen sind (op. cit. Bd. I, S. 122).

Er vereinigt fast alle Steppen in eine Zone, die wie ein Reifen, die antike Welt — von der Ostmongolei bis zur Dobrudscha umgürtet, der sich in südlicher Richtung im sogenannten fruchtbaren Halbmond in Syrien und in den Waldsteppen nördlich von Sahara erstreckt—siehe op. cit., t. I, S. 123.

Nomaden als Mittler anzuerkennen.¹⁶ Indem er aber diese Rolle den Hunnen zugeschrieben hat, hat er den Nomaden das schöpferische Vermögen fast vorweggenommen.

Hinsichtlich der damit im Zusammenhang stehende politische Geschichte des mongolischen Reichs können wir hervorheben, daß die westliche Wissenschaft seine Hegemonie in Asien und Osteuropa in einem milden Licht darlegt. Zu solchen Nuancen hat sich auch V. C. Bartholds in einigen seiner Werke verleiten lassen. In letzter Zeit wurden sogar sehr tendenziöse Verleumdungen gegen das hochhumane sowjetische sozialistische System ausgesprochen, in dem unter Hintanstellung jeglicher Chronologie und der konkreten gesellschaftlich ökonomischen Entwicklung leichtfertig Analogien zu dem mittelalterlichen mongolischen Staatssystem gezogen werden.¹⁷

Eine der Quellen, die über die Kultur und die Lebensweise der nördlichen nomadisierenden Viehzüchter Aufschluß gibt, ist der Bericht von Wilhelm de Rubruck an den französischen König Ludwig IX¹⁸ über seine Mission bei den Mongolen um 1253—1255. Dieser Bericht hat unter anderem den Ruhm die beste mittelalterliche Reisebeschreibung über die östlichen Länder zu sein. Rubruck zeichnete sich durch seinen scharfen Verstand, sein großes Wissen und seinen für die damalige Zeit weiten Horizont aus. Er gehörte dem Franziskanerorden an, deren Ideal in Armut zu leben war, da der Orden in Zusammenhang mit der lockernden Politik des Papstums gegen die Häretiker seit dem IV Laterankonzil gestiftet war. Seine Beobachtungen sind sehr interessant nicht nur, weil sie die Arbeit der von ihm geleiteten diplomatischen Mission widerspiegeln, sondern auch von soziologischen und kulturgeschichtlichem Gesichtspunkt aus. In Bezug auf die Faktologie der Ereignisse und der Realien der Epoche wird er als sehr genau und zuverlässig angesehen, aber was das Gehörte betrifft, hat er sich manchmal auch verleiten lassen. Nach den Ausgrabungen in Karakorum, bei denen sein Bericht beinahe als Leitfaden diente, wird er ununterbrochen benutzt. Er wird jedoch als Quelle für die Lebensweise, die soziale Struktur und insbesondere für die geistigen Vorstellungen der Nomaden noch immer nicht ausreichend verwertet. Im Zusammenhang mit dem Charakter dieser Angaben könnte vermerkt werden, daß Rubruck bestrebt war, eine für ihn seltsame Wirklichkeit in lateinischer Terminologie darzustellen und sich dem französischen König bekannter Begriffe zu bedienen, da der Bericht in lateinischer Sprache verfaßt worden war.

¹⁶ Diese Auffassung stellt Fr. Altheim der Auffassung über ihre gänzlich vernichtende Tätigkeit entgegen, die von Maenhen-Helfen, *Origin of the Huns*, Byzantion, t. 17, S. 225 ff. und von anderen Wissenschaftlern, wie E. A. Thompson, *Attila and the Huns*, Oxford, 1948 vertreten wird. Altheim stellt dabei die ethnische Zugehörigkeit der Nomaden in den Vordergrund und behandelt ganz ungerecht die Protobulgaren als historische Nachfolger der Hunnen. Daß unter Hunnen nicht ein bestimmtes Ethnos, sondern eine Stammesvereinigung mit veränderlicher Zusammensetzung verstanden werden muß — siehe N. V. Pigulevskaja, *История Ирана с древнейших времен до конца XVIII в.*, M., 1958, c. 42 in der sie ihre frühere Auffassung über diese Frage korrigiert.

¹⁷ E. S. Kirby, *Einführung in die Wirtschafts- und Sozialgeschichte Chinas*, München, 1955, S. 102.

¹⁸ W. de Rubruquis, *Itinerarium ad partes orientales*, *Recueil de voyages et de memoires*, Société de géographie, Paris, 1939, t. IV, p. 205—396.

Rubruck gibt ziemlich ausführliche Angaben über die umgebende Natur, in der die Nomaden lebten. Nach Rubruck nomadisierten sie in das antike geographische Gebiet Skythien, indem er seine von Herodot und später von Ptolemäus beschriebenen Grenzen über die ganze eurasische Steppe erstrecken läßt — vom Don und Schwarzmeergebiet bis zu den Grenzen Chinas, oder wie er sich ausdrückt, bis zum Lande der Serer.¹⁹

Der scharfsichtige Abgesandte erkannte die ziemlich große Abhängigkeit des damaligen Lebens in der Steppe von deren wüstenähnlicher Natur und beschrieb in seinem Bericht den Charakter ihrer Wanderungen²⁰ und die Form ihres Nomadenlebens wie auch eine der Ursachen der Nomadisierung, nämlich die Suche nach Wasser,²¹ was in der Steppe sowohl für ihre eigene Existenz als auch für die Existenz ihres großen und kleinen Hornviehs von erstrandiger Bedeutung war.

Interessant sind die Angaben, die wir von Rubruck über die Umwelt, in der die Mongolen gelebt haben, über ihre Tiere und ihre Nahrung erhalten, was uns Aufschlüsse über ihre Lebensweise gibt.

Rubruck berichtet, daß er bei ihnen zahlreiche Wildpferde gesehen hätte.²² Er erwähnt auch, daß die Mongolen ihre Sklaven mit verschiedenartigen kurzschwänzigen Mäusen²³ ernährt hätten. Mäuse müssen hier im weiteren Sinn als Nagetiere verstanden werden. Zu ihnen gehören auch Schlafmäuse, die von Rubruck ausdrücklich als Nahrungsmittel erwähnt werden.²⁴ Als Analogie zu diesen schriftlichen Angaben erscheint der Umstand, daß bei den Ausgrabungen von Seuthopolis Schädel von Schlafmäusen in Töpfen aufgefunden wurden, in denen sie besonders aufbewahrt wurden, und die als Nahrungsmittel dienten.²⁵ Darin können wir eine mediterrane antike Tradition bei den viehzüchtenden Nomaden sehen, die auch bei den ansässigen südlichen Thrakern — den Odryssen²⁶ nachgewiesen ist.

Zu den Mäusen zählten die mongolischen Nomaden offensichtlich auch die Nagetiere mit kostbaren Fellen, wie die goldsilbernen Hasen und die grauen *Mustela zibellina*, die die Hochebenen bewohnten. Bei Rubruck trifft man das Ethnonym *mustelmeni* мышары an, das auch mit den Stämmen in Zusammenhang gebracht werden kann, die die Gebirgsgegenden Zentralasiens und Kirgisiens (das Minussinder Flachland) bewohnten und kostbare Felle von Nagetieren²⁷ bis nach Sudak auf der Krim auf den Markt brachten.

¹⁹ Rubruquis, op. cit., p. 220 (27); 291/36. Über die antike Auffassung über die Seren s. R. Henning, *Terrae incognitae*, Bd. I, Leiden 1936. Über die Abgesandten des Imperators Justin, mit Zemarch an der Spitze, zu den mittelasiatischen Saken siehe Menander, Übersetzung und Kommentar von V. Tapkova-Zaimova, GIBI, t. II, S. 221—224. Rubruck hat als erster die Serer mit den Chinesen identifiziert — siehe op. cit., S. 291/27.

²⁰ Rubr., op. cit., 220 (27).

²¹ Ibidem, cit., 229/29.

²² Ibidem, 278 (34): culam.

²³ Ibidem, 229 (29).

²⁴ Ibidem.

²⁵ Diese Auskunft erhielt ich von Dr. G. Markov von Naturwissenschaftlichem Museum zu Sofia (der an den Ausgrabungen von Seuthopolis teilgenommen hat), für die ich ihm meinen Dank ausspreche.

²⁶ Rubr., op. cit., 229 (29).

²⁷ Rubr., op. cit., 215 (27).

Rubruck erwähnt auch irgendwelche „langschwänzigen Hasen“, die überhaupt nicht existieren. Aller Wahrscheinlichkeit nach handelt es sich jedoch hier um kleine Hasenmäuse und zwar das Chinchilla. Seine ersten Entdecker nannten es Eichhörnchen. Später verglichen sie es mit einer Maus. Ihre Körperlänge ist nicht mehr als 20 cm, wovon ein Drittel das in einem Büschel endende Schwänzchen ausmacht. Ebenso wie der Hase vermeidet dieses Tier das Licht. Seine Haare sind tiefdunkelblau und weiß und sein Schwanz endet mit einem Büschel, während Rubruck von schwarzen (sic!) und weißen Haaren, die mit einem Büschel am Schwanz enden, spricht.²⁸ Als Heimat dieses Tieres wird Südamerika angenommen, wo es vorwiegend in den Peruanischen Anden und Argentinien in wildem Zustand lebte.²⁹ Im alten Afrika werden Wildhasen als Jagdobjekt erwähnt, die als Geschenke dargeboten wurden.³⁰ Die Hasen wurden als Kulttiere verehrt und sie gehören zu den alten Kulte, die später ausgestorben sind.³¹

Im selben Abschnitt seiner Reisebeschreibung erwähnt Rubruck Waldesel³² eine Unterart des Wildpferdes, die zu einer für die Waldsteppengebiete typischen Fauna zählt und die bis zu den Steppen gelangte. Man begegnet ihnen auch auf anderen Kontinenten, wie z. B. in Afrika. Sie sind auf spätsassanidischen Silberschüsseln wie auch auf Wandmalereien im Tempel von Medine Habu in einer Szene dargestellt, in der Ramses III. eine Herde Wildesel³³ verfolgt.

Sehr interessant sind auch einige Mitteilungen von Rubruck über Tiere, die den Mongolen als Kleidung dienten. Bei großer Kälte trugen sie nämlich anstatt der Schafspelze Pelze von Wildhunden (Schakalen) oder Steppenhunden.³⁴ Eine ähnliche Rasse sind die sogenannten Windhunde. Sie werden häufig auf Wandmalereien in Jagd- und Fische Szenen mit spitzen Ohren und kurzem gebogenem Schwanz³⁵ dargestellt. Indem er das Leben der den Mongolen untertanen zentralasiatischen Stämme beschreibt, erwähnt Rubruck ein bei den Tungusen vorkommendes Rind, das Eigenschaften eines Büffels besaß.³⁶ Es handelt sich da um die sogenannte Kuhantilope, ein Tier, das auch von Wandmalereien in Afrika³⁷ her bekannt ist.

Als Rubruck zum mongolischen Khan Mangu ging, empfing ihn dieser offiziell an seinem Hof, in einem Gewand aus Fischhaut, das Rubruck als Seekuh³⁸ bezeichnete. Dieses Tier ist bereits ausgestorben, es hatte aber ein

²⁸ Rubr., op. cit., 369 (46).

²⁹ Брем, Жизнь животных, пер. с нем. т. V, с. 217—219, срв. лат. Bredia caudatae.

³⁰ H. Kees, Ägypten, München, 1933, S. 56.

³¹ Ein Beweis dafür ist der Hase, der auf der Fahne des 15. oberägyptischen Gebiets mit Zentrum Hermopolis dargestellt war. Kees, H., op. cit., p. 11.

³² Rubr., op. cit., 230 (29).

³³ Kees, op. cit., S. 56.

³⁴ Rubr., op. cit., 230 (29).

³⁵ Altheim, op. cit., Bd. V, S. 203.

³⁶ Rubr., op. cit. 289 (36), Kees, op. cit., S. 55.

³⁷ H. Kees, op. cit., S. 55. Vgl. Rubruquis, 289 (36).

³⁸ Rubr., 305 (38). Die lateinische wissenschaftliche Benennung ist Rhytina Stelleri aus der Familie Sirenia.

Es ist schwer sich ein Kleid aus Fischhaut vorzustellen, jedoch es ist klar, daß Rubruck den mongolischen Khan in der Gestalt einer Sirene gesehen hat oder sehen wollte.

Im jüdisch-hellenistischen Synkretismus hat die Sirene den Ausdruck von Wüstengepenst, d. h. von Seth. Im Mittelalter lebt der antike Seelenvogel in Form von Meeres-

glänzende Haut, mit schwach sichtbaren Flecken. Wir können hier daran erinnern, daß im alten Ägypten bei Mysterienspielen anläßlich der alljährlichen Krönungsfeierlichkeiten des Pharao — Sethfest — und der Wiederholung der damit verbundenen Zeremonie, der Pharao zusammen mit seinem Hauptschreiber in einer Kleidung aus geflecktem Pantherfell erschien.³⁹

Wir könnten in Zusammenhang mit der Lebensweise der Mongolen noch ein interessantes Tier — archar — oder argali — erwähnen, dessen Hörner einen Umfang von 28,5—50 cm hatten, und aus denen Trinkhörner⁴⁰ angefertigt wurden. Vielleicht lebt darin die Idee der antiken Rhyta weiter.

Diese Angaben ergänzen in gewissem Sinne unsere Vorstellungen von der einstigen Steppenfauna, obgleich es schwierig ist, genau zu sagen, ob all diese interessanten Tiere, von denen Rubruck berichtet, zur einheimischen Fauna gehörten oder auf anderem Wege — durch Handel oder als Steuerzahlung — dorthin gelangten.

Der grundlegende Wirtschaftstyp der nördlichen Viehzucht betreibenden Nomaden ist die nomadische Viehzucht von großem und kleinem Vieh: Pferde, Ochsen, Kühe, Schafe und Ziegen. Dabei unterscheidet Rubruck zwischen Lastpferde und Reitpferde. In dieser Hinsicht unterscheiden sie sich wesentlich von den syrischen Nomaden, die sich nur mit nomadischer Viehzucht von kleinem Hornvieh⁴¹ beschäftigten.

Für die nördlichen viehzüchtenden Nomaden war die Jagd eine Nahrungsquelle; nach den ausdrücklichen Mitteilungen von Rubruck verschafften sie sich nämlich einen beträchtlichen Teil ihrer Nahrung durch Jagd. Es macht Eindruck, daß außer Milch und Fleisch auch Brotbrei erwähnt wird, und als ein verhältnismäßig selteneres Nahrungsmittel wurden in der Fastenzeit Gerste und Hirse gegessen.

In diesem Zusammenhang ist eine Stelle bei demselben Autor interessant, in der es heißt, daß die Mongolen diese Nahrungsmittel gegen Felle von Tieren, welche sie bei denen, die ihren Boden bearbeiteten⁴² austauschten. Bringen wir die Stelle in Zusammenhang mit der Art ihrer Nomadisierung, die nicht willkürlich, sondern mit denselben Gebieten im Norden und Süden,⁴³ wohin sie im Frühling und Herbst zu einer bestimmten Zeit zogen, verbunden war, ist auch zu vermuten, daß sie eine, wenn auch schwach entwickelte Landwirtschaft besaßen und die Ernte jeden Frühling, ehe sie nach

fisch. In diesem Zusammenhang gibt es in der provenzalischen Folkloristik Metamorphosen von Jungfrau zum Meeresfisch. cf. PWRE; vgl. auch die Grabdenkmäler in Sibirien in Form von seltsamen mythischen Meeresfischen. cf. А. П. Окладников. Археология Сибири, ВИ, 1968/5, с. 158—174 und eine analogische Platte im Grabinventar der ansässigen Thraker — siehe Б. Николов, Тракийски паметници във Врачанско ИАИ, т. XXVIII, С., 1965, с. 170 — sind der Ausdruck eines ähnlichen Seelenglaubens, zeigen aber zugleich den Weg auf welchem dieser zu den Mongolen gekommen ist.

³⁹ H. Kees, op. cit., p. 179—180.

⁴⁰ Rubr., op. cit., 230 (29) arcali.

⁴¹ H. Klengel, op. cit., p. 9.

⁴² Rubr., op. cit.: 229 (29). Die großen Herren haben Besitzungen im Süden, von denen sie Hirse und Mehl für den Winter erhalten. Die Armen tauschen dagegen Felle und Hammel ein.

⁴³ Rubr., op. cit. 220 (27). Diese Art der Nomadisierung ist den altaischen Nomaden eigen, wie auch die Entwicklung einer kleinen Landwirtschaft. Siehe А. П. Потapов. О происхождении Алтайцев, М., 1953, с. 62—63.

Norden zogen, einbrachten; oder aber daß ein Teil der Mongolen nicht nach Norden wanderte.⁴⁴ Für diese Vermutung spricht auch der Umstand, daß Rubruck in seiner Beschreibung der Stadt Karakorum von Speichern spricht, in denen die Nomaden ihre Lebensmittel und Schätze aufbewahrten.⁴⁵

Im mongolischen Reich war der Handel gut entwickelt, doch er war auch eine der Quellen zur Einnahme von Tribut. Am besten widerspiegeln sich die Beziehungen zu China und Iran.

Wegen der außerordentlich großen politischen Expansion der Mongolen erscheint bei ihnen eine weitere Unterhaltsquelle — die Abgaben, die sie von untertanen Völkerschaften⁴⁶, der einheimischen Bevölkerung⁴⁷, von Salzgruben⁴⁸, Märkten⁴⁹ u. a. erhielten.

Die hauptsächlichsten Geräte — die Technik, derer sich die Nichtadeligen bedienten, weist auf die bestehenden Klassenunterschiede.

Die Kleidung war sehr verschieden bei den Armen und bei den Reichen. Die Armen fertigten ihre Kleidung selbst aus zusammengefügten Lederstücken, die von den Frauen mit Ochsensehnen zusammengefügten wurden. Die Anführer und ihre Zugehörigen trugen kostbare Kleidung aus Leder und Geweben, die importiert wurden. Rubruck erwähnt Nassik⁵⁰ und Samit.⁵¹ Diese teuren Geweben waren anscheinend auf gröbste Weise zusammengefügten, ähnlich wie diese aus Pazyrik, die dieselben Kontraste und Geschmacklosigkeit aufweisen.

Große Aufmerksamkeit wurde den Waffen, die ihnen von den Alanen und aus Persien geliefert wurden, gewidmet. Sie waren aus Eisen hergestellt.⁵² Daneben benutzten sie auch handgefertigte Lederharnische.⁵³

Ihre Gefäße weisen dieselben Widersprüche auf. Ein Teil — die Armen bedienten sich von Gefäßen, die aus Leder ausgefertigt und in der Sonne getrocknet waren. Es ist ferner von Kesseln die Rede, die von der Ethymologie des Wortes schließend, von getrockneten Eutern hergestellt waren. Im Bericht von Rubruck wird ein Topf erwähnt, der zum Fleischkochen diente.⁵⁴ Es werden aber, wenn man von den Höfen der Adligen berichtet, auch Pateren⁵⁵, Becher⁵⁶ und sogar Teller⁵⁷ erwähnt. Letztere waren höchstwahrscheinlich Einfuhrsachen. Es werden Kesseln aus Euter genannt.⁵⁸ Man kann schließen, daß der Bedarf der Bevölkerung an Metallwaren noch immer nicht befriedigt war, während der Khan einen Thron ohne Lehne hatte, der

⁴⁴ Rubr., op. cit. 229 (29): milium et farinam; 248 (31): paem.

⁴⁵ Ibidem, 334 (41): grangie.

⁴⁶ Ibidem, 216 (27).

⁴⁷ Über die Abgaben in natura in Form von Eisen bei anderen Stämmen — siehe auch N. Y. Bitschurin, op. cit.

⁴⁸ Rubr., op. cit. 219 (20), 27.

⁴⁹ Ibidem 217 (27).

⁵⁰ Rubr., op. cit. 317 (40): nassic.

⁵¹ Ibidem, op. cit. 330 (41) de samico grisio.

⁵² Ibidem, 381 (48).

⁵³ Ibidem,

⁵⁴ Ibidem, 314 (39): caldaria.

⁵⁵ Ibidem, 224 (28) pateris MSSD et E; patenis Mss B.

⁵⁶ Ibidem, 224 (28) cyphus.

⁵⁷ Ibidem, 314 (39): scutella.

⁵⁸ Ibidem, 224 (28); 334 (41): uter.

gänzlich aus Gold gearbeitet war, wie denjenigen des kleinasiatischen Phrygischen Herrscher Midas⁵⁹. Es kommt dabei nicht in Betracht, daß es manche besondere Gefäße für die Milchverarbeitung, wie das für Butterschlagen verwendete Gefäß noch heute aus Holz hergestellt wird, wegen seiner Spezifik.

Sehr eigentümlich sind die Verschiedenheiten in der Bautechnik. Alle Mongolen bauten selbst ihre Jurten aus verdünntem Flechtwerk, Stäben und Filz,⁶⁰ es war dies Aufgabe der Frauen. Nur verzierten die reichen Damen ihre Jurten reichlich, daß sie wie ein Kunstwerk ausschauten. Der Khan und seine Leute haben aber außer der Jurten eine großartig angelegte Stadt Karakorum, und diese Angaben sind von den archäologischen Grabungen bestätigt. Dadurch ist der Theorie für die spezifische Entwicklung der Nomaden ein tödlicher Schlag angerichtet, da diese Stadt wie die mittelalterlichen Städten ihre Handel- und Gewerbezentren hat.⁶¹ Rubruck nennt auch eine gemauerte Kirche,⁶² die in Zusammenhang mit dem religiösen Synkretismus, für die Bekehrung zum Christentum gebaut war.

Sehr aufschlußreich sind die Kenntnisse, die Rubruck über die Tauschmittel der viehzüchtenden Nomaden zusammengebracht hat. Er berichtet, daß sie bis vor kurzer Zeit außer dem zu entnehmenden Tribut von jedem Haus auch je eine Axt und das ganze in Barren vorhandene Eisen gesammelt haben.⁶³ Daraus folgt, daß bei den Mongolen alles Eisen in die Schatzkammer gesammelt werden sollte. Diese Stelle bei Rubruck kann mit der Stelle in *Narratio anonyma e codice vaticano* in Vergleich gestellt werden, wo der byzantinische Imperator Nicephorus I Genikus die Schatzkammer von Khan Krum gefangen nimmt und darin Kupfer, Kleider und verschiedene andere Gegenstände findet.⁶⁴ Es handelt sich hier um die Äquivalente, von denen K. Marx in seinem *Kapital*⁶⁵ spricht. Rubruck berichtet aber an anderer Stelle,⁶⁶ daß bei den Mongolen eine der ältesten Zahlungsweisen in natura üblich war — nämlich sie hatten den Brauch Silberbarren als Geld von hohem Wert zu benützen. Dieses Gewichtsgeld war auch bei den Sumerern im alten Mesopotamien üblich.⁶⁷ Diese Silberbarren der Mongolen waren nicht rund, sondern, wie man aus der Bedeutung des Wortes *jastuq* schließen kann, waren sie flach und vier Finger breit, wenn man beachtet, daß die Mongolen ihr Geld später im XIV Jh. mit dem Wort *suka* bezeichnet haben, was Beil bedeutete.

Rubruck berichtet, daß die Mongolen Felle gegen Mehl und Hirse eintauschten.⁶⁸ Diese Sitte begegnet man auch bei den anderen Nomaden, die vorher auf derselben gesellschaftlich-ökonomischen Entwicklungsstufe stan-

⁵⁹ Rubr., *ibidem*; Her. I. 14.

⁶⁰ *Ibidem*.

⁶¹ *Ibidem*; С.В. Киселев. Древнемонгольские города, М., 1965, с. 10.

⁶² *Ibidem* 316 (39).

⁶³ *Ibidem*.

⁶⁴ *Narratio anonyma de codice vaticano* с превод и коментар на Ив. Дуйчев GIBI, т. IV, Sofia 1961 с. 12.

⁶⁵ K. Marx und F. Engels. Werke, Bd. XIII, S. 38.

⁶⁶ Rubr., *op. cit.* 317 (40).

⁶⁷ В. И. Авдиев, Древний Восток, М., 1950, с. 45. Cf. Rubr. 292 (36).

⁶⁸ Rubruquis, *op. cit.*, 229 (29).

den. Die Austauschweise mit Rindern als Äquivalente begegnet man auch in den Vertragsbedingungen zwischen Byzanz und Bulgarien im Jahre 814 genannt in einer Inschrift Omurtags.⁶⁹ Dieselbe Austauschweise ist durch den arabischen Schriftsteller Al Massudi bezeugt.⁷⁰

Zu dergleichen Zeit benutzte die russische einheimische Bevölkerung Felle von goldsilbernen Hasen und grauen Zobeln⁷¹, was Rubruck ausdrücklich als Geld, d. h. universales Äquivalent betont. Das wird auch von dem fast gleichzeitigen Vertrag der russischen Stadt Novgorod mit der Insel Gotland bestätigt, wo dieses Fell als kuni bezeichnet ist nach dem Familiennamen der Tiere.

Parallel mit den Tauschmitteln waren ausnahmsweise auch byzantinische Hyperper⁷² im Umlauf. Das waren Goldmünzen von dem pursten Gold, doch es scheint, daß diese noch vor der Mitte des XIII. Jh. durch Beimischungen verfälscht⁷³ wurden und dieses gelangte zu den Ohren der Tanguten, denn Rubruck berichtet, daß diese die Hyperper mit Finger rieben um durch den Geruch zu erkennen, ob sie Kupferbeimischungen enthielten.⁷⁴

Rubrucks Angaben über die gesellschaftliche Ordnung der Mongolen sind interessant in Zusammenhang mit dem Problem für die gesellschaftliche Ordnung der Nomaden, das noch nicht endgültig gelöst ist.⁷⁵ Die Mongolen standen nicht mehr auf dem Stadium der primitiven Nomaden. Jagd und Fischfang waren nicht mehr die grundlegenden Mittel für ihren Unterhalt.⁷⁶ Die vom Autor beschriebene Gesellschaft hat auch das Stadium überlebt, in dem die nomadisierenden Viehzüchter ausschließlich von Raub lebten. Sie waren nicht ganz von der zeitgenössischen ihnen fremden Zivilisation isoliert. Zu ihrer Zeit belebten sich erneut die antiken Wege, die Zentralasien mit dem Schwarzmeergebiet und mit Vorderasien verbanden und diejenigen, die mit den Seiden- und Aromatenhandel in Zusammenhang standen. Sie waren über einige Fragen gut informiert, diejenigen aber die mit dem Hof nicht Zusammenhang hatten, lebten in voller Unwissenheit. Übrigens zeichnet Rubruck ein Bild der ungleichmäßigen gesellschaftlichen Entwicklung in den unter mongolischer Herrschaft stehenden eurasischen Steppen. Er berichtet von dem tangutischen ansässigen Stamm Muc, daß er noch ohne jegliches Eigentum auf das Vieh lebte.⁷⁷

Die patriarchalische Großfamilie, (*curia* = *orda*) war bei den Mongolen nicht in vollem Maße zerlegt, demzufolge herrschte auch das Alleinerbrecht. In ihrer eigenen Entwicklung unterscheiden sich die Mongolen selbst durch einen gewissen Konservatismus und Rückständigkeit und deshalb zeigen

⁶⁹ V. Beševliev, Die protobulgarischen Inschriften, Berlin, 1963 S. 190—191 Inschrift Nr. 41.

⁷⁰ А. Гаркави, Сказания мусульманских писателей о славянах и русских, СПб, 1870, с. 126.

⁷¹ Rubr., 329 (41): *Moneta Ruthenorum communis sunt pelliculae varium varii et grisii.* Einwände bei Schrötter, *Lexicon für Numismatik*.

⁷² Rubruquis, op. cit., 217 (27).

⁷³ Schrötter, op. cit., Wörterbuch für Münzkunde, Leipzig 1930, S. V.

⁷⁴ Rubr., op. cit. 244 (30).

⁷⁵ В. В. Струве, цит. съч., с. 147.

⁷⁶ Ф. Энгельс, цит. съч. т. 21, 1961.

⁷⁷ Rubr., op. cit., 291 (36).

sich bei ihnen trotz der Aufnahme und der weiteren Entwicklung der türkischen frühfeudalen Ordnung, die auf dem Lehenswesen bei der Benutzung der Weideplätze basiert ist, gewisse Züge von Sklavenhalterschaft und von der Gentilordnung. Während bei den Skythen, den Massageten, den Alanen und den Türken die militärische Demokratie für die Übergangszeit und zum Teil auch das frühfeudale Stadium kennzeichnend war, hatte bei den Mongolen eine Theokratische Färbung hegvorgetreten, wie im litoralen Gebiet der Ägeis.⁷⁸ Die zum Hof gehörende Gesellschaft war in Rangstufen eingeteilt. Es gab auch privilegierte Zwischenschichten von Fremdlingen. Zu den Mongolen kamen Missionäre, unter denen damals — um die Mitte des 13. Jh. die Vertreter der nestorianischen Sekte, die in den östlichen Provinzen des ehemaligen Byzanz — Syrien, Mesopotamien und teilweise in Ägypten verbreitet waren, immer noch einen überwiegenden Einfluß ausübten. Zu der Zwischenschichte der Fremdlingen gehörte auch ein Teil der Handwerker. Sie waren zum Teil Russen, d. h. die einheimische sesshafte Bevölkerung, und zum Teil bei Einfällen in Osteuropa, die von dort verschleppten Handwerker. Diese Zwischenschichte war vom Hof mit Nahrung und Kleidungsstücken versorgt oder nur unterstützt, so daß man eine Illusion der Labilität bekam trotz des Prinzips der Abstammung, welches im Allgemeinen herrschte. Inwieweit man aus den vereinzeltten Angaben bei Rubruck schließen kann, ist bei ihnen die zweite Arbeitsteilung⁷⁹ vor sich gegangen, jedoch ergänzt durch Vertreter der Zwischenschichte der Fremdlinge, die manche geistige Bedürfnisse der zum Hof gehörenden Gesellschaft besser zu befriedigen wußte. So erwähnt z. B. Rubruck, daß die Russen gute Maurer gewesen waren, und daß dieses Handwerk von den Mongolen besonders geschätzt wurde,⁸⁰ obwohl sie ihre Jurten selber anfertigten. Solche einheimische Maurer sind bei der Errichtung der Residenz des Großkhans in Karakorum oder auch beim Bau einer gemauerten Kirche⁸¹ benutzt worden, in denen das Taufritual vollzogen wurde, da dieses Sakrament in den Jurten⁸², die als Kapellen dienen könnten, nicht ausgeteilt werden durfte. In diesem Zusammenhang ist es wichtig, daß Uiguren den Dienst der Schreiber ausübten und daß die Mongolen das Schriftsystem der Uiguren angenommen haben. In Bezug auf die türkisch-tatarischen Beziehungen ist es wichtig, daß auch Vertreter des türkischen Stamms der Kereiten administrative Dienste beim Hof leistete — so z. B. in der Persönlichkeit von Bolgay, der Kereite war.

⁷⁸ Hier bei der Theokratie handelt es sich, nach K. Marx und Fr. Engels, Соч., т. XIV, с. 183, um gesetzmäßige Zusammenhänge, die mit der ziemlich späten Aufrechterhaltung der alten Lebensweise der Großfamilie, die überall zur Durchsetzung grober Staatsformen des östlichen Despotismus geführt hat. Während bei der militärischen Demokratie die gesetzmäßigen gesellschaftlichen Zusammenhänge auf der Grundlage der Traditionen in den Stammesverbänden beruhen. Für die Theokratische Ordnung bei den Mongolen cf. В. С. Киселев и Мерперт, Ранне Ремесленные — торговые кварталы Каракорума в: Древне-монгольские города, с. 183.

⁷⁹ F. Engels, Ibidem.

⁸⁰ Ibidem 309 (39) habebat maritum rutenum, qui sciebat favere domos.

⁸¹ Daraus folgt, daß die runde Kirche in Preslav noch während der Regierungszeit v. Tsar Boris u. vor 865 gebaut worden sein kann.

⁸² Als heidnische Wohnung der Gottheit.

Aus Rubrucks Werk ist es ersichtlich, daß in der viehzüchtenden Wirtschaft die Frauen eine gleiche Rolle gespielt haben, was auch ihre Rolle im religiösen Leben und in der Gesellschaft bedingt hat.

Die mongolische Nomadengesellschaft ähnelt hinsichtlich ihrer gesellschaftlich-ökonomischen Entwicklungsgrad und mancher Besonderheiten den türkischen Protobulgaren aus der Zeit als der bulgarische Frühfeudalstaat geschaffen wurde. Aber bei den Mongolen war die östliche Haussklaverei verbreitet als Ergebnis der Schichtung der nördlichen nomadisierenden Viehzüchter über ein Substrat von iranischen nomadischen Stämmen. Es bestand bei ihnen auch eine härtere Form der Sklaverei — die Sklaverei des ganzen Stammesverbandes, die unter der Voraussetzung der Eroberungskriege bei ihnen fortbestanden hat.

Unsere Aufmerksamkeit wird nach dem syrisch-sogdischen Süden gelenkt durch eine Mitteilung Rubrucks, die eigentlich die Höhe der frühen Form der feudalen Rente der Bauern betrifft — nämlich, daß sie ein Drittel ihrer Erzeugnisse dem Khan ebenso wie in Syrien abgaben.⁸³

Bekanntlich war Syrien seit ältester Zeit ein Kreuzweg zwischen den hochentwickelten Kulturen in den Tälern von Nil und Euphrat. Ende des dritten Jahrtausends v. u. Z. waren dort Eingewanderte ansässig, die in der Literatur als „Träger von Torquen“ bekannt waren, weil sie irgendwelche Binden trugen.⁸⁴ Einige Wissenschaftler nehmen an, daß es sich in diesem Falle um sumerische (südmesopotamische) Heere der Herrscher der dritten Ur-Dynastie (2118—2007 v. u. Z.)⁸⁵ handelt. In Zusammenhang mit dem Einfluß Anatoliens auf die Südmesopotamische Kultur und auf Syrien ist die Theorie von B. Hrozny⁸⁶ interessant, nur nimmt er an, daß ihre Urheimat in Turkestan war und erweitert den Bereich der eurasischen Steppe auch auf Syrien. Ed. Meyer ist der Meinung, daß sie die Semiten⁸⁷ beeinflussten. Sie besaßen eine zentralisierte Macht, nahmen Syrien ein und drangen bis in den östlichen Teil Kleinasien vor. Die sumerisch-akkadischen Götter wurden in den mit Churitern und Hethitern besiedelten Ländern verehrt. Die sumerische Kultur liegt allen spätern Kulturen in Kleinasien⁸⁸ zugrunde.

Auf Syrien übte auch die im Niltal geschaffene Kultur einen Einfluß aus. Im mittleren Reich von Ägypten beginnt die Verbreitung von Erzeugnissen der ägyptischen Goldschmiedekunst in Vorderasien, wie z. B. die Sphinxabbildungen u. a. in Form von Geschenken der ägyptischen an die syrischen Herrscher⁸⁹. Später wurde der ägyptische Einfluß auch in den syrischen Goldschmiedewerkstätten⁹⁰ fühlbar.

⁸³ Ibidem 228 (28): sicut enim in Syria rustici dant tercium partem fructuum.

⁸⁴ K l e n g e l, op. cit., S. 20.

⁸⁵ Ibidem.

⁸⁶ Б. Грозный, Доисторические судьбы передней Азии, Вестник древней истории, 1940, кн. 3—4, стр. 30.

⁸⁷ Vor dem 2000 J. v. u. Z. B. H r o z n y, Die älteste Geschichte Vorderasiens, Prag, 1940, S. 15 und 119.

⁸⁸ В. И. Авдиев, цит. съч. с. 31.

⁸⁹ K l e n g e l, H. Geschichte Altsyriens, Leipzig, 1967, S. 24.

⁹⁰ Ibidem, S. 20.

Im nomadischen Norden haben sich auch einige Traditionen erhalten, die Rubruck wahrgenommen hat. Er nennt alle Namen der Stämme, die zum mongolischen Nomadenkonglomerat gehörten, richtig, nur den türkischen Stamm der Kereiten nennt er mit einem durch Volksethymologie verstellten Namen — nämlich „Crit“.⁹¹ Es ist wahr, daß auch Herodot Critianer als gute Bogenschützen nennt, unter den Kriegern des persischen Königs Kyros⁹², aber er hat in dieser Zeit schon griechische Bogenschützen in Rücksicht.

In den Texten, die in der syrischen Stadt Ugarit (heute Ras Schamra) entdeckt wurden, befand sich im IX Jahrhundert vor u. Z. auch eine Legende über den König Keret⁹³. Als Einwanderer aus der Insel Kreta werden von manchen Gelehrten die Luvier betrachtet. Andere halten sie als Einwanderer aus Südanatolien. In den letzten Jahrzehnten hat V. Georgiev auf Grund sprachlicher Forschungen nachgewiesen, daß die älteste Bevölkerung Kleinasiens und die zweite ethnische Schichte in Kreta zu den Hethitern und den Luviern angehört hat und daß ihre Nachkommen die Lyker, Karer und Mider gewesen sind.⁹⁴ Diese haben auch späterhin Beziehungen zu Kreta aufrechterhalten.

Auf seiner Rückreise hat Rubruck auch Anatolien besucht.

Auf dem Territorium des antiken Lydiens fanden die Kriege der Lydier gegen die Kimmerier statt. Dorthin strömten (um 668—626) am frühesten griechische Künstler und Handwerker — Händler und Lohnarbeiter — eher als in andere Länder des Ostens, sogar noch früher als nach Ägypten.⁹⁵ W. E. Struwe ist der Meinung, daß, als Lydien, laut den Annalen des Königs Assurbanipal, seine Truppen dem ägyptischen König Psametich zu Hilfe schickte, um ihn vom syrischen Joch zu befreien, diese Truppen von Nationalität keine Lydier, sondern ionische und karische Söldnertruppen des ägyptischen Königs waren, die Herodot erwähnt.⁹⁶ Lydien wurde nach B. A. Turaew zu einer Verbindung zwischen der europäischen und der asiatischen Welt, und dort wurde die erste Etappe des Hellenismus verwirklicht.⁹⁷ Deswegen war dieses Küstengebiet ein frühes Kulturzentrum, in welchem der Charakter und manche Besonderheiten sowohl der frühesten kleinasiatischen Kultur als auch der antiken ägäischen Zivilisation, deren Träger nach B. Hrozný die das westliche Kleinasien und die nördlichen Küsten des alten Afrikas⁹⁸ besiedelnden hamitisch-libischen Stämme waren, bewahrt und an die griechische Welt überliefert wurden.

Sehr wichtig für die Kultur der nördlichen nomadisierenden Viehzüchter um das XIII. Jahrhundert sind die Uiguren. Ihnen gehörte auch das

⁹¹ Ibidem S. 24. Rubr., op. cit. 261 (33): Crit.

⁹² Klengel, op. cit., S. 72—75.

⁹³ A. Fick. Vorgriechische Ortsnamen, Göttingen, 1905.

⁹⁴ V. Georgiev, L'ethnogenèse de la péninsule balkanique d'après les données linguistiques, p. 155—171 = L'ethnogenèse des peuples balkaniques, Sofia, 1971.

⁹⁵ B. B. Струве, цит. съч., Л., 1968, с. 87.

⁹⁶ Ibidem.

⁹⁷ Ibidem.

⁹⁸ В. Георгиев. Вопросы родства средиземноморских языков, Вопросы языкознания, 1954, 4, с. 42—75.

Schrifttum, welches auf einer Abart der aramäischen Schrift fußte. Bei ihnen hat er den primitiven Monotheismus erkannt. Rubruck nennt in seinem Bericht die Turkmanen, die ebenfalls südliche Einflüsse von ackerbautreibender Bevölkerung aufgenommen hatten.

Die Verbindung der ägäisch-kleinasiatischen Kultur mit den nördlichen Nomaden wird auch in Gestalt der Kumanen, die die historische Tradition in Nachbarschaft mit den ihnen verwandten Usen und als Bestandteil der Oguzen-Sippenvereinigung⁹⁹ vorfindet, unterstützt. Rubruck berichtet, daß die Kumanen für ihre verstorbenen Angehörigen große Hügel errichteten, bei denen für die Reichen Pyramiden, mancherorts große Türme aus gebrannten Ziegeln, und andererorts — kleine spitze Häuser aus Stein gebaut wurden. Hinsichtlich, ihrer Bestattungen und ihrer Jenseitsvorstellungen werden die Kumanen die Altheim den Turkvölkern zuzählt, auch mit anderen Stämmen und Völkern in Zusammenhang gebracht.

Die kulturellen Wechselbeziehungen zwischen den ägäisch-kleinasiatischen ethnischen Elementen einerseits und den indo-iranischen und altaischen andererseits bestimmten als annähernde Berührungszone des Kulturkreises der Piktogramme und der Keilschrift in Kleinasien und Mesopotamien. In den erhaltenen sumerischen Texten herrschen magische Texte von Wahrsagen, Weissagungen, Vorbedeutungen wie auch religiös-magische Texte vor.

Ebenfalls hier, im parthischen Babylonien, fällt später die Tätigkeit von Mani, dessen Lehre als eine Synthese von gnostischen Allegorien und Mythen des nahen Orients aufgefaßt werden kann.

Auf eine Fortsetzung südlicher Traditionen weisen auch Rubrucks Angaben über das Geld von hohem Wert der Mongolen, die sie mit dem Wirtschaftsraum der Mittelmeer- und der Ägäischen Welt im Zusammenhang bringt. Die besprochenen Silberbarren haben eine flache Form. Das stimmt mit dem Fund von Perm, der in dem XII. Jh. datiert wird und eine axthähnliche Form erkennen läßt. Die Sitte des Beilgeldes wird bei den Achäern Homers in der Odyssee genannt, wo Beilgeld und Dreifuße als Kampfpfeil vorgelegt werden. Das Bild einer Axt ohne Strich lebt nach in den karischen, phrygischen und thessalischen Münzen, auf Münzen der thrakischen Odrysenkönige, auf alexandrinischen Münzen und auf etruskischen Münzen. Die Doppelaxt ist auch auf zwei Münzen¹⁰⁰, die auf dem Gebiet der mongolischen Städte gefunden sind und als mongolisch gelten. Wie man es aus der Form dieser Münzen ersehen kann, ist die in Anspruch kommende Tradition über die Soghdiane im Mongolenreich gelangt. Sie hat sich auch in der späteren Benennung des mongolischen Geldes suka-Beil (seit dem XIV. Jh. bestätigt), aufrechterhalten.

In diesem Zusammenhang kommen auch einige Besonderheiten der Wohnung, die Rubruck sehr ausführlich beschreibt. Die Jurte ist in zwei Hälften eingeteilt — Abteilung für die Männer und Abteilung für die Frauen. Wie

⁹⁹ Die Herkunft der Kumanen ist strittig. J. Marquart identifiziert sie mit den Kiptschaken. Auf S. 97 führt er eine Erklärung der Ethnonyme an, laut welcher die Tataren und Kiptschaken als Synonyme angewandt sind und Eingewanderte genannt wurden.

¹⁰⁰ Киселев, op. cit. Taf. IX 1, 2: Die Mongolen hatten kleine eigene Münzprägung.

die Paläste in Knossos und das Haus der Etrusker und der Römer, trägt auch die Jurte deutlich die Merkmale eines mitgemachten Prozesses in der gesellschaftlichen Entwicklung — nämlich die erste Arbeitsteilung — die Arbeitsteilung in der Gens, zwischen Männer und Frauen. Rubruck zeichnet ausführlich das Bild dieser Arbeitsteilung in den Pflichten, die die Männer und denen, die die Frauen zu verrichten haben. In der Jurte des Großkhans ist ein transportabler Herd aufgestellt im Zusammenhang mit dem Feuerkult und dem Hauskult. Solche sind durch die archäologischen Grabungen bestätigt. In der Jurte des Khans brannte am großen Megaron in Pylos das ewige Feuer und das erinnert wie auch an die symbolischen Opferstätten, die in dem Palast von Knossos¹⁰¹ und auch in dem Palast der Odryserkönige in Koprinka¹⁰² aufgedeckt wurden. Bei der Beschreibung des Schloßes von Khan Mangu in Karakorum hat Rubruck darauf hingewiesen, daß es in dem Thronsaal eine eingebaute Erhöhung gegeben hat, auf der der Thron gestellt wurde. Sie ist bei den Grabungen in Knossos bestätigt. Im Thronsaal gab es noch eine Terrasse, ebenfalls erhöht für die Familie des Khans. W. S. Kisselew hat auch auf den Gesamtplan aufmerksam gemacht, daß das Gebäude mit seiner Einteilung in Schiffen an die mittelalterlichen Bauten erinnert.¹⁰³

Die Kleidung der mongolischen Nomaden weist eine Ähnlichkeit auf mit der gallischen Tunica und den Braken, die die übliche Bekleidung der keltischen Ligurer, der Thraker und der Skythen¹⁰⁴ war. Die Braken wurden später auch von den Byzantinern benutzt¹⁰⁵. Rubruck berichtet auch über einige Einzelheiten in der Kleidung der Mongolen,¹⁰⁶ die die Tataren wahrscheinlich von den Türkvölkern übernommen haben. Während die Tataren ihre Tuniken links binden, binden sie die Türkvölker rechts.

Die Mongolen schmückten ihre Häuser mit bunten Stoffstücken, auf denen Tiere, Weinreben und Vögel abgebildet waren.¹⁰⁷ Das ist wiederum mit der Neigung im ägeisch-kleinasiatischen Raum, das Tier als künstlerisches Motiv zu verwenden, und der Entwicklung des Tierfigurenstils im vorderen Orient und des Tierstils bei den Thrakern und Skythen verbunden. Hier muß besonders die Vorliebe für die Polychromie,¹⁰⁸ was sie ebenfalls den Türkvölkern annähert, hervorgehoben werden. Das Zelt des Silsivul war ebenso vielfarbig¹⁰⁹ geschmückt.

Einige Züge der sozial-ökonomischen Struktur gestatten gewisse Vergleichsmöglichkeiten. So stellt z. B. die östliche Haussklaverei bei den Mongolen als viehzüchtende Nomadenstämme eine Modifikation der Hausskla-

¹⁰¹ М. Чичикова, Севтополис, С., 1970, с. 15.

¹⁰² Rubr., op. cit., 336 (42).

¹⁰³ Springer, op. cit., S. et H. Reusch, op. cit., S. 339.

¹⁰⁴ E. Thiel, Geschichte des Kostüms, Berlin, 1968, S. 118.

¹⁰⁵ Φ. Κουκουλά Βυζαντινῶν βίος καὶ πολιτεῖα, Ἀθήναι, τ. II.

¹⁰⁶ Rubr., op. cit. 230 (28) sq.

¹⁰⁷ Ibidem, 221 (28).

¹⁰⁸ Ibidem, 221 (28) filtrum opere polimitario variatum.

¹⁰⁹ Fontes Graeci Historiae Bulgariae, t. II, Sofia, 1958, p. 222/223.

verei, wie bei den Thrakern.¹¹⁰ Die Alleinerbschaft der Mongolen war schon viel früher bei den alten Ägyptern üblich. Sie war auch unter den Stämmen der Turkvölker verbreitet, doch sowohl hier als auch bei der Kleidung war trotz der großen Ähnlichkeit auch ein gewisser Gegensatz festzustellen. Während bei den Turkvölkern das ganze Erbe dem ältesten Sohn zukam, erhielt es bei den Mongolen wie vielleicht auch bei den Kelten der Jüngste.

Die religiösen Anschauungen der Mongolen erinnern in vielen Beziehungen an eine vorgriechische ägäisch-kleinasiatische Weltanschauung. Überreste davon sind bei den ältesten griechischen Dichtern erhalten. So sind z. B. in den Schöpfungen Homers und Hesiods außer den personifizierten Göttern auch gute und böse Geister zu finden. Die Götter selbst sind in gute und böse aufgeteilt, was seinerseits die Gegenüberstellung der strahlenden Götter zu den chthonischen widerspiegelt. Der Umstand, daß die Götter sich auf Olymp versammeln, ist ein Beweis für die Vergötterung der Berge wie bei den Sumerern und den alten Persern. Rubrucks Nachricht über Onankeren als heiliges Land ist mit der Ehrung des Muttergeistes zu verknüpfen, wie bei den Tuwinen.¹¹¹

Die Auffassung, daß das Schicksal eine höhere Vorsehung ist, prägte allen altgriechischen mythologischen Zyklen ihren Stempel auf, was bezeugt, daß sie vielleicht auch zu der ägäisch-kleinasiatischen Weltanschauung gezählt werden kann.

In engem Zusammenhang mit dieser Schicksalsanschauung steht auch die Wahrsagung. In der Ilias wird der Seher Kalchas¹¹² erwähnt. Aus des Innereien von Vögeln wahr sagten die alten Etrusker. In seiner Reisebeschreibung erwähnt Rubruck fast alle Formen des Wahrsagens. Am eingehendsten und häufigsten behandelt er das Wahrsagen aus Tierknochen, die sog. Skapulomantik oder Omoplatoskopie.¹¹³ Das Wahrsagen nach Vögeln war auch bei den Mongolen verbreitet. Vermutlich ist diese Art des Wahrsagens durch Vermittlung der Perser zu ihnen gelangt. Wie bekannt, wurde Ägypten im 6. Jh. v. u. Z. zur Zeit des Dareios von den Persern erobert. In diesem Zusammenhang stellt der Bericht Herodots über die Schlacht bei Salamis (449 v. u. Z.), wo auch nach Innereien von Tieren¹¹⁴ wahrsagt wird, von großem Interesse. Wahrsagung nach dem Vogelflug war auch bei den Hunnen verbreitet. Vor der Schlacht bei den Katalaunischen Feldern im Jahre 451 ließ sich Attila von seinen Wahrsagern¹¹⁵ beraten. Bei Verhandlungen ließ sich der mongolische Khan Mangu verschiedene Vögel bringen und faßte, indem er sie in berauschem Zustand beobachtete, seinen Entschluß.¹¹⁶ Später wird das Wahrsagen auch in Byzanz geübt, und der byzantinische Schriftsteller

¹¹⁰ Т. Д. Златковская, О формах эксплуатации в европейских раннеклассовых обществах. Фракия. Вопросы истории, 1968, 7, с. 101.

¹¹¹ Rubr. 298 (33), М. П. Потапов. Zit. Werk, 5.

¹¹² Homeri Ilias, I. 69.

¹¹³ Rubr., 319 (40).

¹¹⁴ Her. VIII. 51.

¹¹⁵ Jord. Get, 194—218.

¹¹⁶ Rubr., op. cit., 306 (38).

Michael Psellos schrieb ein ganzes Traktat über die Skapulomatik und Ornitioskopie.¹¹⁷

In Zusammenhang mit dem Wahrsagen in berauschem Zustand steht der Gebrauch von berauschenden Getränken. Rubruck behandelt eingehend die Empfindung, die Kumys (Pferdemilch) hervorruft. Er erwähnt auch andere Getränke dieser Art, wie das aus Gerste und anderen Korn zubereitete und das aus Honig gewonnene Getränk, das er mit dem mongolischen und turkvölkischen Namen „bal“¹¹⁸ bezeichnet. Bei den Griechen war Dionysos der Gott des Weins, zugleich aber auch ein Gott-Prophet. Sein Kult ist im 8. Jh. v. u. Z. aus Thrakien¹¹⁹ eingedrungen und hat einen chthonischen Charakter. Der Sage nach sollen während der Dionysien aus der Erde Milch Wein und Nektar¹²⁰ geflossen sein.

Die chthonischen Kulte stehen mit der Existenz und Überresten der Großfamilie im Zusammenhang, welche die Ähnlichkeit der hauptsächlich mythologischen Ideen in den Kosmogonien der Ägypter, Polynesier, der Völker des nahen Orients, der Griechen und der sibirischen Stämmen bedingt hat.¹²¹

Mit den chthonischen Kulturen sind auch altentümlichen Rituale und die mit diesen Kulturen in Zusammenhang stehenden Mysterien-Feiern verbunden. Die Rituale waren bei den Mongolen und bei anderen Stämmen wie Kelten u. Langobarden darunter vielleicht auch den Thrakern, verbreitet. Er steht im Zusammenhang mit dem Dionysoskult wie auch mit dem Orpheuskult, der seinerseits denselben Kult, nur auf einer höheren Stufe, darstellt, da bei ihm das Ritual ebenso wie beim Christentum nur symbolisch ist. Mit Mysterien verbunden ist auch der Kult der Bendida — dem weiblichen Gegenstück des thrakischen Reitergottes. Diese Göttin ist beim thrakischen Stamm der Edonen unter dem Namen Kotis oder Kotito¹²² bekannt. In Thrakien wurden Bendidien oder Kotitien gefeiert, die ebenso wie die Dionysosfeste auch in Griechenland Eingang fanden¹²³. Bendida wird als Königin, Beschützerin und Gebieterin verehrt.

Man kann die Bestattung der Toten auch als eine Form der Verehrung der Erde auffassen. Die Anschauung kann mit der Verehrung der Erde als Gottheit auf der Insel Kreta erklärt werden, wahrscheinlich im Zusammenhang mit den Fruchtbarkeitsritualen. Diese Sitte hat sich auch bei den alten Thrakern aufrechterhalten, und bei den alten Griechen während der eleusinischen Feiern.

Zu denselben chthonischen Kulturen zählen ferner die Gottheiten der Abgeschiedenen, die bei den Indern pitares, bei den Griechen und Römern — manes genannt wurden. Bei den Etruskern und den alten Germanen wurden solche Gottheiten auch verehrt. Doch hatten sie keine bestimmten Namen. Die mit diesen Kulturen verbundenen Rituale werden von Bräuchen, wie es die Trankopfer (libatio) sind, begleitet, die unblutige Opfergaben und Festmähler

¹¹⁷ Hercher, Philologus VIII, 1853 — war mir nicht zugänglich.

¹¹⁸ Rubruquis, 306 (38).

¹¹⁹ Eur., op. cit., 463, nennt Lydien seine Heimat.

¹²⁰ Ibidem, 700—701, siehe J. Todorov, Предхристиянски религиозни течения в нашите земи, С., 1930, с. 9.

¹²¹ Н. С. Вольская, Семиотика древнегреческого мифа, Вопросы философии, 1972, 4, с. 115—126.

¹²² J. Todorov, Zit. Werke, S. 3.

¹²³ Ibidem, S. 7.

mit den Göttern symbolisieren. Diese Kulte fußen auf der Auffassung von der Seele als *πνευμα* (Lust, Geist). Nach der Ansicht der Mongolen und anderer zentralasiatischer Stämme besaß der Geist ein Fluidum. Es verbreitete sich weiter und konnte auch durch Berührung mit der Hand übertragen werden. Laut Rubruck sollen alle getauften Mongolen, die sich in der Kirche befinden, nachdem sie das Kreuz berührt haben, mit allen in der Kirche Anwesenden in Berührung kommen durch Händeaantasten.¹²⁴ Auf dieser Auffassung ist ferner die Lehre Pythagoras' aufgebaut, daß die Seele der Ort ist, an dem sich die Sinne befinden. Nach Herodot ist die Heimstätte dieser Auffassung hauptsächlich in Ägypten zu suchen. Dasselbe gilt auch für die Vorstellung von der Seelenwanderung. Es wird angenommen, daß auch Platon mit dieser Lehre vertraut war. Sie war bei den alten Indern, den alten Germanen, bei den Indianern Zentralamerikas in Zusammenhang gestellt — den Azteken wie auch vermutlich bei den Thrakern¹²⁵ verbreitet. Dieser Auffassung nach wird auf die Seele nur durch sinnlichen Wahrnehmungen — durch Musik und andere mit den Sinnen wahrnehmbare Genüsse eingewirkt. Die Seele verwirklicht, da sie nebst Luft ist, die Verbindung zwischen Erde und Himmel.

Bei den Mongolen war es ebenso wie bei den alten Sumerern üblich, Pflanzen und Tiere zu vergöttern. Rubruck beschrieb sehr ausführlich den Baum, den der französische Goldschmied Wilhelm de Bouchier von Paris für Khan Mangu¹²⁶ angefertigt hatte. Dieser Baum weist Analogien auf mit dem von Herodot bei den Persern geschilderten goldenen Baum von Dareios.¹²⁷ Nach Ansicht mancher Gelehrter symbolisiert das christliche Kreuz diesen Baum des Lebens.¹²⁸ In der Mythologie und der religiösen Kunst der Sumerer figuriert derselbe heilige Baum.¹²⁹ Die Göttin Ishtar ist bei den Sumerern als eine Frau, aus deren Körper Zweige wachsen, dargestellt.

In der Religion der Mongolen finden wir auch Überreste aus der altertümlichen Tieranbetung, verbunden mit dem Totemismus. So steht die Verehrung der Kuh und des Pferdes bei den Mongolen mit ihrem geographischen Milieu, mit dem Umstand, daß sie Steppen- und nomadisierende Viehzüchter waren, für die diese Tiere von lebenswichtiger Bedeutung waren, in Zusammenhang. Deshalb glaubten sie, daß die Tiere eine göttliche Kraft besaßen. Rubruck berichtet, daß in der mongolischen Wohnung über der Männerabteilung ein Stuteneuter und über der Frauenabteilung ein Kuheuter, und zwar für diese, die die Kühe melken, abgebildet war.¹³⁰ Der Thrakische Reiter ist ein Symbol göttlicher Kraft. Das Pferd wird bei den Protobulgaren als Symbol übernatürlicher Kraft verehrt, daraus folgt auch die Benutzung des Pferdeschwanzes als Fahne, denn sie glaubten, daß alle Kräfte dieses in ihren Vorstellungen stärksten Tieres in den Haaren seines Schwanzes versammelt waren.

¹²⁴ J. Todorov, Zit. Werke, S. 3.

¹²⁵ Th. Gomperts, Griechische Denker. Leipzig, 1903, Bd. I, S. 106.

¹²⁶ Ribruquis, op. cit., 334 (41) u. 336 (42).

¹²⁷ Herod. III. 124.

¹²⁸ Fr. Dölger, Zur Symbolik des christlichen Kreuzes, 1961, 17.

¹²⁹ Авдиев, цит. съч., стр. 95.

¹³⁰ Rubr., op. cit., 223 (28).

Außer den chthonischen Göttern und Kulte n ist in der Religion der Mongolen auch die Heliolatrie charakteristisch, die bei der despotischen Macht des Großen Khans mit dem obersten Staatskult vereinigt ist. Deshalb war auch das Zelt des Großen Khans mit golddurchwirktem Stoff,¹³¹ der das Licht, d. h. das Sonnenlicht symbolisierte, gefüttert.

In dieser Hinsicht hatte der Große Khan seine Vorläufer in der Person des ägyptischen Pharaos, der in einer Goldnische auf dem Thron saß.¹³² Die alten Griechen verehrten den Gott Helios nach vorgriechischer Tradition. Davon zeugen die auf dem ägäischen Gebiet entdeckten Hunderte von steinernen Idolen.

Bei den alten Mongolen wurde der Kult des Heiligen Feuers^{132a} verehrt, der bei den alten Persern als Sohn des höchsten Lichtgottes — Ahuramazda — galt. Bei den Byzantinern und Bulgaren war das Lagerzelt des Imperators mit feuerrotem Stoff gefüttert.¹³³

In Verbindung mit der Tatsache, daß im Altertum und im Mittelalter die Religion eine Hauptform der damaligen Ideologie war, wird auch die Konzeption der Persönlichkeit des Khans mit der Vorstellung von dem menschlichen Gott verbunden. Parallel damit gibt es die „ketzerische“ Vorstellung im Sinne einer Negierung der alten heidnischen Götter in Ägypten, die Vorstellung vom Pharaos als dem obersten Priester des Sonnengottes Ra nach der Durchführung der religiösen Reform von Amenhotep IV (1424—1388).

Die Weltanschauung der Mongolen entstand zum großen Teil auf vorgriechischem Boden als Ergebnis der Mischung kleinasiatischer und vorderasiatischer Vorstellungen anfänglich mit griechischen und später mit indoiranischen Elementen. Sie enthält zahlreiche Bestandteile der ägäischen und hellenistischen Kultur, und der Synkretismus ist der allgemeinste Zug ihrer „Religion“, obgleich sie hauptsächlich asiatisch wirkt.

Diese Ideologie spricht die Sprache aller Religionen, aber keine hat eigene Religion. Khan Mangu erlaubte allen Priestern Zutritt und spendete ihnen Gaben und glaubte keinem.¹³⁵

Seine Weltanschauung war unvereinbar mit jeglicher Form von Moral. Rubruck spricht an vielen Stellen seines Berichts seine Empörung darüber aus. In der Weltanschauung und der Religion der Mongolen herrschte nicht die orphische Lehre vor, die einen ausgeprägten moralischen Charakter hat und in Platons Lehre von der Seele ihre weitere Entwicklung gefunden hat, sondern sie verbindet sich vielleicht mit dem Brahmanismus. Diese Lehre ist auf die Auffassung zurückzuführen, daß die Seele nach dem Absterben des Körpers in einen göttlichen Weg, der Brahma genannt wird, eingeht.¹³⁶

¹³¹ Rubr., op. cit., 305 (38).

¹³² H. Kees, op. cit., S. 180—185.

^{132a} Rubruquis 316 (39) et ipsa ponebat incensum super ignem: 319 (40) ipse posuit incensum super turribulum.

¹³³ G. Cankova-Petkova, Einflüsse der byzantinischen politischen Institutionen im 11. Jh., S. 101. Studia Balkanica, Sofia, 1970/2, S. 101.

¹³⁴ Berthold, Wörterbuch der Religion, Stuttgart 1962 s. v. Brahmanismus.

¹³⁵ Rubr. 314 (39).

¹³⁶ Ibidem. 293 (37) Tuinorum h. e. ydolatrarum; 304 (38) Turvi i. e. ydolatrae.

Das geistige Leben der Mongolen glich, obgleich es zahlreiche spezifische Besonderheiten besaß, in gewissen Beziehungen den Anschauungen der Turkvölker, mit denen sie hinsichtlich ihrer Gesellschaftsstruktur gemeinsame Züge besaßen. Typisch für sie ist die Hierarchie der Stämme, bei der die einen Herren und die anderen ihnen untertan waren. Diese Struktur ist keine ethnische Besonderheit der Hunnen, wie Altheim annimmt.^{136a} Sie steht vielmehr im Zusammenhang mit der der Gens und dem Aufkommen der Krieger als eine geachtete gesellschaftliche Schichte zur Zeit der kriegerischen Expansion, mit dem Aufkommen der Oberschichte der Krieger im Stammesverband.

Das Oberhaupt der nomadischen Gesellschaft ist der Khan. Rubruck setzt Khan und Kham¹³⁷ gleich. Khan bedeutet Seher, und folglich ist er ein geistiger und weltlicher Anführer — *praecipuus rex* — seiner Stämme, d. h. derjenige, welcher vor und über den anderen steht. Wenn die Mongolen von einem Ort zum anderen zogen, ritt der Khan allen seinen Priestern voran.¹³⁸ Sie entschieden, wohin die Stämme weiterziehen und wo sie ihr Lager aufschlagen sollten.¹³⁹ Starb der Khan, wurden an seinen Sterbebett Wachen aufgestellt, die jedem den Eintritt verwehrten, damit kein böser Geist oder kein Wind hereindringen konnte¹⁴⁰ und seine Seele rein bliebe, da er ein Erwählter des Himmels und Träger des Himmelsfunken ist, der ihn mit dem Makrokosmos vereinigt. Seine belebende Kraft verbreitet sich überall wie das Licht in der Welt. Sie emaniert.¹⁴¹

Altheim teilt die Anführer der Hunnen und ihrer historischen Erben in Schamanen und Könige¹⁴², oder mit anderen Worten, er nimmt an, daß bei einigen Stämmen die weltliche Funktion in den Vordergrund tritt und bei anderen die Funktion des geistigen Anführers. Seiner Meinung nach hatten die Hunnen Könige als Anführer.¹⁴³ Aus dem Text von Rubruck geht hervor, daß im Gegensatz zu ihnen, die Anführer der Mongolen Schamanen waren.¹⁴⁴ Der ägyptische Pharao z. B. wurde als Nachkomme des Wüstengottes Seth angesehen und vereinigte auch den Kult des Sonnengottes Ra in sich. Auf dieser Grundlage erscheinen zahlreiche Parallelen in den einzelnen Zügen des Staatskultes und den mit ihm verbundenen Ritualen bei den Ägyptern und den Mongolen.

Der Khan führt eine solche Lebensweise, die eine Harmonie zwischen dem Mikrokosmos und dem Makrokosmos herbeiführte. Sie ist mit einer Reihe von Überresten aus der Urgesellschaft verbunden, nämlich mit Magie wie auch mit dem Kult von Geistern und Genien. Wegen der Nähe der mystischen Kraft, mit der der Khan in seiner Funktion als Seher bei Opfern und Trankopfern in unmittelbare Verbindung tritt, hält er alle Fastenzeiten ein, weil ihm die Idee der Reinigung *κάθαρσις* bei den alten Griechen nicht fremd ist. Er spendet Lebensmittel und gibt Gastmähler. Um Unheil

^{136a} Zu Altheim, op. cit. cf. auch H. Пигулевская, Zit. Werk, S. 360.

¹³⁷ Rubr., 259 (32).

¹³⁸ Ibidem, 287 (36).

¹³⁹ Ibidem, 287 (36).

¹⁴⁰ Ibidem, 238 (29).

¹⁴¹ Ibidem, 307 (38).

¹⁴² Ibidem.

¹⁴³ Fr. Altheim, op. cit., Bd. 1., S. 143.

¹⁴⁴ Rubr., 318 (40) prophezeit; 319 (40).

abzuwenden, wurden Apotropäen vorwiegend mit Feuer und Wasser durchgeführt.

Aus all diesem ist ersichtlich, daß der Dualismus dem geistigen Leben der Mongolen als Vertreter der nördlichen Nomaden, seinen Stempel aufgedrückt hat. Und eben deswegen war der Manichäismus in Zentralasien verbreitet und wurde unter den Juguren¹⁴⁵ frei gepredigt, ohne daß befürchtet wurde, daß er irgendeine Gefahr für die offizielle Religion darstellte, da er ja einen Teil ihrer Ideologie war, während in der ganzen europäischen Welt alle dualistischen Häresien grausam verfolgt wurden. Im Zusammenhang mit diesen Besonderheiten der geistigen Einstellung entwickelte sich auch bei den nichtromanisierten Thrakern (im heutigen Südbulgarien) im 4. Jh. die Sekte der Erichtäer als gemäßigte dualistische Strömung¹⁴⁶. Verschiedene dualistische dem Paulikianertum ähnliche Strömungen fanden guten Boden dort, wo es im Mittelalter Überreste der Auffassungen der Mongolen gab, die im 13. Jh. durch die mongolische Expansion, durch den Sklavenhandel sowie durch die Ansiedlung zahlreicher Kumanen im Westen verbreitet wurden. Die Bezeichnung der westlichen Häretiker mit dem Beinamen Torbalani steht in Verbindung mit dem mongolischen Kaptargak¹⁴⁷ und dem Glauben an die seelische Substanz, die ebenso eines der Elemente der ägäisch-kleinasiatischen Kultur, verbunden mit der alten Tieranbetung, darstellt.

Gleichzeitig entwickelt sich auch unter den niedrigeren Gesellschaftsschichten sowohl im Osten¹⁴⁸ als auch im Westen, das Mönchtum ziemlich stark als eine Strömung, die nach Harmonie zwischen dem Mikro- und Makrokosmos strebt, und dessen Ideal in Armut zu leben ist. Einer der namhaftesten westlichen Vertreter dieser Richtung, die nicht mit der offiziellen Kirche in Konflikt stand, ist Rubruck selbst.

Im 13. Jh., zur Zeit des Khans Mangu, (1251—1259) hat sich das Ethnonym Mongolen eine weitere Bedeutung erlangt, und es schließt mongolische und nichtmongolische ethnische Elemente ein. Dieser Prozeß fand schon bei der Verschwägerung der mongolischen militärischen Oberschicht mit der Dynastie der Juguren statt, wovon Rubruck berichtet.¹⁴⁹ Die Juguren, die die älteste Sprache und Kultur unter den Turkvölkern besaßen, übten einen starken kulturellen Einfluß auf die Mongolen aus. Die Hierarchie der Stämme, die für die Gesellschaftsordnung der Mongolen im 12.—13. Jh. charakteristisch ist, findet ihre Parallele und Vorläufer im System des turktatarischen Kaganats (9.—11. Jh.).

¹⁴⁵ Ibidem; vgl. auch Fr. Dvornik, *Missions of the Greek and western churches in the East during the Middle ages*, Moscow, 16—23. VIII. 1970.

¹⁴⁶ V. Beševliev, *Forschungen nach den Eigennamen bei den Thrakern*, C., Bulgarische Akademie der Wissenschaften, 1965, S. 66; G. Cankova, *La survivance du nom, des besses au Moyen-Age*, Linguistique balkanique, t. VI, p. W. Tapkova-Zaimova, *Einfälle und ethnische Veränderungen auf dem Balkan*, C., 1966, S. 75; siehe auch D. Angelov, *Einflüsse der fremden Häresien auf das Bogomilentum*. Mitteilungen der Seminare bei IFF, Heft I, 1942, S. 149—152. Über die Angleichung der Euchiten an die Massalianer, siehe M. Psellos, *Übersetzung und Kommentar von W. Tapkova-Zaimova*, GIBI, p. VI.

¹⁴⁷ Rubr., op. cit., 227 (28).

¹⁴⁸ Ibidem — Siehe auch B. Primov, *Die Bugren*, L., 1970.

¹⁴⁹ Rubr., op. cit.

Im Bereich der Religion als eine soziale Institution, dem konservativsten Teil der Ideologie, sind grundsätzlich gemeinsame Elemente mit dem altägyptischen, ägäisch-kleinasiatischen und protoindischen (nach der Terminologie Hroznys) Entwicklungsstadien der Zivilisation, die auf das 3. bis 2. Jahrhundert v. u. Z. datiert werden, zu verzeichnen. Hierzu gehören die Anbetung von Pflanzen (der Sonnenbaum), die Anbetung von Tieren, die Vergötterung der Erde und des Himmels und der Ahnenkult. Weiterhin wird auf dem Gebiet der Religion und der Ideologie ein Zusammenhang mit dem hethitisch-churitischen Stadium, das hauptsächlich in der Entwicklung der dualistischen Vorstellungen bei den Mongolen zum Ausdruck kommt, aufgedeckt.

Die mongolischen Institutionen auf dem Gebiet der sozial-ökonomischen Entwicklung weisen denselben Konservatismus auf — den Gebrauch von Häuten und Metall als Tauschwerte und das Abgabensystem im 13. Jh. Erscheinung dieses Abgabensystems ist die Naturalrente, die von der Ernte der ansässigen Bevölkerung erhoben wurde, wie auch alles, was die Hierarchie der Stämme und in größerem Maße die unterworfenen Bevölkerung zu entrichten hatte. Die Naturalrente stellt frühe Form der Feudalrente dar, die eine genetische Verbindung zum vorder- und kleinasiatischen Abgabensystem hat.

Die Sklaverei bei den Mongolen ist eine Äußerung östlicher Sklaverei. Eine ihrer Formen — die Haussklaverei — bezieht sich auf die früheste Sklavereiform bei den Ägyptern — die Familiensklaverei — sowie auf die Familiensklaverei bei den Thrakern, bei denen Sklavenarbeit zur Erhaltung von Mitteln für den Unterhalt ausgenutzt wurde. Im Vergleich mit der Familiensklaverei unterscheidet sich die östliche Haussklaverei von ihr, daß der Mongole nicht mit dem Sklaven zusammen arbeitet, sondern sein Herr ist. Das gilt auch in größerem Maße für eine andere Form der Sklaverei bei den Mongolen — die zum Stammesverband gehörige Sklaverei, bei der die Sklaven in Kriegen eingesetzt wurden und die schwersten und gefährlichsten Arbeiten ausführen mußten. Diese Form der Sklaverei, war bei den Mongolen am barbarischsten. Die tausendjährige Tradition dieser Institutionen stammt aus der Zeit der Barbarei und entsprach den Interessen der militärischen Oberschicht.

Im XIII Jh. sind die Mongolen eine vorherrschende kriegerische Schichte über viehzuchttreibende Nomaden in einem großen Teil der eurasischen Steppe. Die von dem Bericht Rubrucks entnommenen Angaben zeigen die Formen der Ausbeutung im mongolischen Stammesverband, welche den Frühklassencharakter der darin herrschenden gesellschaftlichen Ordnung kennzeichnen. Das ist auch aus der hemmenden Wirkung der mongolischen Hegemonie auf die wirtschaftliche und politische Entwicklung der übrigen Nomaden und der ackerbautreibenden Stämme und Völkerschaften ersichtlich. Diese läßt sich einigermaßen mit der hemmenden Einwirkung der römischen Herrschaft vergleichen, welche die Bildung von selbständigen staatlichen Institutionen in den Provinzen nach dem Zusammenbruch der römischen Macht gehindert hat.

Zugleich hat sich auf Grund der archäologischen und der frühesten indo-europäischen sprachlichen Forschungen die Ausstrahlung einer Kultur vom östlichen Mittelmeerraum kenntlich gemacht, die in Thrakien, Sogdiane

und Syrien zu der Bildung von Hochkulturen geführt hat, deren Einfluß in der eurasischen Steppe noch im XIII Jh. in den entlegendsten Gebieten verspürbar ist und den Traditionen und der Spezifik der nomadischen Entwicklung eine eigentümliche Färbung verliehen hat. Das hat die innere Entwicklung dahin beeinflußt, daß auch die mongolischsprechenden Stämme Zentralasiens die Sklavenhalterschaft als gesellschaftliche Formation überschritten haben.

Die angeführten Parallelen sind aus dem Standpunkt angeführt, daß keine Beziehung zwischen Rasse und Kultur besteht.

Mein Aufsatz ist ein Versuch, den Bericht von Wilhelm de Rubruck als eine Quelle zu kommentieren, die die letzten Ausstrahlungen der ältesten Kulturen im östlichen Mittelmeerraum erkennen läßt, — im Zusammenhang mit der Klärung der Ursachen für einige Besonderheiten in der gesellschaftlich-ökonomischen Entwicklung der Mongolen, der nördlichen viehzüchtenden Nomaden und der ansäßigen Völkerschaften.

TRADITIONS OF ANTIQUITY AND THE MIDDLE AGES IN THE REGIONAL NOMENCLATURE IN THE MODERN MAP OF THE BALKANS

Peter S. Koledarov

The wide ranging variety and lack of stability in regional nomenclature are one of the main features of the early period in drafting the modern map of the central and eastern parts of the Balkan Peninsula (from the middle of the sixteenth to the first decades of the nineteenth centuries). While the map of the New World had already been completed with numerous local names, unknown until then, direct and reliable information about the population and how it called its countries, areas and other geographical sites was still lacking only for that part of the Old Continent.

In their effort to make things more concrete and to avoid voids on the map of the Sultan's domains, modern geographers were forced to draw information chiefly from old drawings and works. Thus, they fell prisoners to their own conceptions. The attempt to reconcile traditions with recent data on the Balkans, sporadically emerging during that period, gave rise to the coexistence of names of a very wide diversity on the map of this part of Europe. Next to each other may be seen the names of Roman provinces and settlements, small Mediaeval states and areas, and administrative districts and contemporary toponymy.

No worthwhile explanation of this complicated picture has been put forward so far. In order to come down to the root of this phenomenon, above all a brief review and a general characteristics of mediaeval map images should be made. Then the appearance, significance and the use of the individual names of areas and countries on the map should be followed up in detail.

A rapid glance of the presentation of the globe from Late Antiquity to the working out of the modern map on a mathematical basis, which started after the sixteenth century, suffices to indicate that they continued to be drafted in accordance with the samples that have come down to them after the disappearance of the Roman Empire.¹ The sketchiness and the marked impact of the content, inherited from these samples are the features that are the most typical of Mediaeval cartography. In spite of this fact, the new reality that emerged as a result of the political and ethnical changes

¹ V. П. Коледаров, Най-ранни споменавания на българите върху старинните карти (The Earliest Reference to the Bulgarians on Ancient Maps), Известия на Института за история — БАН, v. 20 (1968), p. 222 sqq.

effected did not pass unnoticed. It is vividly seen in the names of countries and areas. The newly-set up states and the peoples who came into being, nevertheless, were able to alter, even though only partially, some of the terms left over from Roman nomenclature. Mediaeval map-makers continued to adhere strictly in principle to this nomenclature.

In this case our attention will focus mainly on the changes, still insufficiently studied, in the names of the area which constitute the eastern and central part of the Balkans. It is these changes that have gradually gained popularity in the map drawings after the settlement of the Slavs and the Proto-Bulgarians, and particularly so after 681 A.D., when the Bulgarian state was founded, and after the ninth and tenth centuries, when the Bulgarian nationality took shape and got firmly established.

* * *

Owing to the fact that Mediaeval cartography developed on the basis and in accordance with the tradition prevailing in its ancient samples, it is necessary above all to dwell on the preconditions that gave rise to this phenomenon.

Under the conditions of the barter economy and the extremely limited trade relations during the feudal system, maps lost their significance which they had acquired in the time of the extensive Roman Empire. There was a decline in cartography and it only survived in personal initiatives. Only in rare cases the drafting of images of the world, called *mappae mundi*, was demanded and encouraged by rulers.² The existence of geographical works and maps, written and done in Roman times, was a prerequisite of primary importance for the influence exerted by antique cartography. The former were preserved in monastery libraries, which for this reason became the centres where work on this section of human knowledge continued.

The ancient images of the world served as a model usually to educated and itinerant monks, when they drafted new maps. It is for this reason that the latter were known as *monastery maps*³ for a very long period.

It could be assumed that in the dawn of the Renaissance, the number of antique map works in monk settlements was far from small. Regrettably, very few of these ancient maps have been preserved down to our time. Certain circumstances, which did not get the attention they merited, speak in favour of this conclusion. To back this, the facts listed below would be more than ample:

Francesco Petrarca (1304—1374) in person termed the drawings, in which he attempted to define the location of settlement and regional names, found in the works of ancient writers, as “*cartae vetustissimae, quae ad manus nostros venerunt*”. It is in his works that for the first time certain elements of historico-geographical research are observed. He also endeavoured to link these names with those existing in his time.

Modern authors who have studied Petrarca's works suggest that the maps with whose aid he effected his imaginary voyages, were seafaring

² П. Коледаров, Най-ранни споменавания..., p. 222.

³ Ibidem, p. 224.

portulan charts.⁴ This is unacceptable, however, for the following reasons: (a) In view of their direct designation for navigation, the portulan maps include names of coastal areas almost exclusively, while the areas inland of the continent were left blank;⁵ (b) the emergence and development of navigation maps is referred namely to the time when Petrarca lived — a time when overseas trade flourished. Hence, the early humanist could not dub this type of maps as *vetustissime* (=oldest). It could be that he called the antique ones thus in order to distinguish them from the navigation maps that made their appearance at that time. The same reasons are valid for the images he used — they could not be Mediaeval (monastery), because they were only sketchy in principle, and what is more, their content was very sparse, irrespective of the fact that their authors adhered to the Roman originals — the *mappae mundi*.

Another argument in favour of the assumption that in Petrarca's time there were still preserved antique map images in greater numbers, and that they were used until newer ones appeared, and after that they were abandoned or outright destroyed as useless, could be indirectly found in the fact that the eminent Swedish researcher and historian of cartography Adolph-Erik Nordenskiöld has published many drawings of the world or parts thereof, printed prior to 1520, which have nothing in common with the various editions of Ptolemy's "Cosmography" and its tables.⁶ It is possible that antique maps, which have not reached us, had served as patterns and basis for these editions.

Finally, obviously Petrarca has most successfully made use of exactly the itinerary maps of the Romans in his imagined voyages. They drafted these types of images in order to meet the military, administrative and trade needs of their vast empire. In relation namely to these practical purposes, the itineraries in Rome were transformed from *scripta* (descriptive) into *picta* (drawn) in the third century B.C., as is the case with Tabula Pentingeriana, for instance.⁷ Preserved in Western Europe, it was the object of particular interest as early as the time of Abraham Ortelius, the compiler and publisher of the first collections of maps — the beginnings of modern atlases. He worked on the Tabula Pentingeriana with the intention to publish it as early as in the sixteenth century.⁸ It is a known fact that Ortelius, who was the first one to separate ancient from modern geography, is the author of the first historical atlas — "Parergon sive veteris geographiae aliquot tabulae", which was published as a supplement to "Theatrum Orbis Terrarum". It is in this connexion, namely, that he tracked out and collected a sizeable number of old maps.

⁴ P. Nolhac, *Petrarque et l'humanisme*, v. II, Paris 1907, p. 215; В. К. Яцунский, *Историческая география. История её возникновения и развития в XIV—XVIII веках*, Москва 1955, p. 28—29.

⁵ V. listed portulan charts in A. E. Nordenskiöld, *Facsimile-Atlas to the Early History of Cartography, with Reproductions of the Most Important Maps, printed in the XV and XVI centuries, translated from the Swedish Original by John Ekelof and Clementis R. Markham*, Stockholm MDCCCLXXXIX (1889), New York 1961.

⁶ Ibidem, p. 35 sqq.

⁷ П. Коледаров, *Най-ранни споменавания...*, p. 222.

⁸ В. К. Яцунский, *Историческая география...*, p. 123 sqq.

It is in this manner also that the makers of mediaeval maps made use of older samples. It should be emphasised that they adhered strictly to antique traditions. Thus, for instance, the countries were still marked with the names of the Roman provinces, irrespective of the fact that political developments and ethnical changes had already introduced radical modifications, particularly after the division of the Empire and the destruction of its western part and the "barbaric" invasions.

The central and eastern parts of the Balkan Peninsula were densely settled by Slavs of the group, which was later to constitute the basic component of the Bulgarian nationality, in the sixth and seventh centuries. Proto-Bulgarians, led by Khan Isperikh, arrived in ancient Moesia and Scythia, while their compatriots, headed by Kouber, settled down in Macedonia (between Bitolja and Salonica). The former shaped the nucleus of the Slav-Bulgarian state in the north-eastern part of the Peninsula. By the middle of the ninth century this state succeeded in including the central part of the Balkans into its domains. As a result of all this, radical changes in the terminology of historical geography of the Peninsula took place. In written sources of that epoch, the antique provinces of Upper and Lower Moesia and Scythia were already getting the name of *Bulgaria*, while Macedonia and Dardania acquired the name of their new inhabitants — *Slavinia*⁹. A part of the latter (between Bitolja and Salonica) was called by certain authors "land of the Bulgarians" or "Bulgaria", after the name of the Proto-Bulgarians, led by Kouber, who settled there¹⁰. A considerable part of the ancient population of the Diocese of Macedonia was driven away and withdrew towards the Empire's capital. They were given land in the basin of the Maritsa River — in the areas of Adrianopolis and Plovdiv.¹¹ In order to secure the defence of Constantinople from the attacks, coming from Bulgaria, Byzantium set up two new military and administrative units from the ancient province of *Thrace* — the themes *Thrace* (circa 681 A.D.) and *Macedonia* (circa 800 A.D.). The latter theme was called *Macedonia* in accordance with the name of the diocese and province of the same name, which ceased to exist after the Slavs settled there. The emigrants, who had come from there, were those who formed its force of volunteers.¹²

As a sequence from the transformations that occurred after 800 A.D. the secular and ecclesiastic institutions and writers of all Balkan peoples, as well as those of Western Europe and the Near and Middle East, who came

⁹ L. Niederle, *Manuel de l'Antiquité Slave*, v. I, Paris 1923, p. 104—105; B. H. Златарски, *История на българската държава през средните векове*, v. I, 1st part, София 1918, p. 136, 160; Ив. Дуйчев, *Славяни и първобългари*, *Известия на Института за българска история*, v. I—II (1951), p. 196 and the literature, cited in No. 5; P. Lemerle, *Philippe et la Macédoine Orientale à l'époque chrétienne et byzantine*, Paris 1945, p. 116, No. 3.

¹⁰ G. Cankova-Petkova was the first to attract attention on that report by Patriarch Nicephorus. G. Cankova, *Bulgarians and Byzantium during the First Decades after the Foundation of the Bulgarian State*, *Byzantinoslavica*, XXIV/1 (1963), p. 47.

¹¹ П. Коледаров, *Образуване на тема "Македония" в Тракия* (Formation of the Theme "Macedonia" in Thrace), *Известия на Института за история — БАН*, v. 21 (1970), p. 223 sqq.

¹² *Ibidem*, p. 220 sqq.

into closer contact with Byzantium, knew only one *Macedonia* in the Middle Ages already — the military and administrative area (theme), located in the classic and modern Thrace.¹³ Its centres were Adrianopolis, Plovdiv (formerly Philippopolis), Trajanopolis (modern Lutrás, near Dedeagach or Alexandrupolis) and Mossinopolis (modern Messinkale, near the Town of Gyumurdjina or Komotēne).¹⁴ The name of the theme was gradually established as the regional name of the Maritsa River basin and the coast of the Aegean Sea. The name of *Thrace* was preserved, but it extended only over the territory of the theme, in the closest proximity of the capital.¹⁵ In due course, thanks to the mixed ethnical composition of the population, and especially owing to the prevalence of the Slav element over the other ones in that region, the links with the ancient Thracian and Macedonian ethnoses were severed.¹⁶ The latter lost all ethnical significance. The *Macedonia* of the Middle Ages remained merely an administrative and geographical concept. The name *Macedonia*, in its antique meaning and territorial scope, was preserved only on the old parchments and maps, to appear from time to time as anachronism in literature. Only the conservative church circles used it for a century or two. Certain Byzantine men of letters also used it occasionally. Such are the cases in which Byzantium was under a severe threat, stemming from invasions of Arabs and Turks. Then, certain writers invoked the grandeur of ancient Hellas and the Macedonian Kingdom. They took it out of oblivion in their desire to benefit by their glory and to bolster the patriotic feelings of their compatriots. Yet in these cases also the name of *Macedonia* has already only a historical and regionally-geographic meaning, but not an ethnical one.¹⁷

Along with this, the official Byzantine authorities up to the fifteenth century, just as almost all writers and the peoples of the Peninsula, called the old Macedonia in accordance with the name of its new inhabitants — *Slavina*, and as of the middle of the ninth century, *Bulgaria*. The inhabitants of the former ancient Macedonia called their homeland "Lower Land" or "Lower Bulgaria"¹⁸, while the part ruled by Byzantium, embracing the theme with the town of Salonica as its centre, was called *Thessaly*, i. e. as the Greeks themselves called it in accordance with the new theme administrative division, adopted by Byzantium.¹⁹ After the fall of the First Bulgarian Empire under Byzantine yoke, new military and civil reconstructions were introduced. The territory of the "Lower Land", i. e. antique and modern Macedonia approximately, with a part of present-day Albania, formed the

¹³ These questions have been dealt with on the basis of an analysis of source reports and other material in a separate book (in press), "The Name of Macedonia in Historical Geography".

¹⁴ П. Коледаров, *Образуване на тема „Македония“* ..., p. 236 sqq.

¹⁵ Ibidem.

¹⁶ Ibidem, p. 228.

¹⁷ Ibidem, p. 239. No. 18.

¹⁸ П. Коледаров, Климента Охридски, „Първи епископ на български език“ на драговитите в Солунско и на Великия в Западните Родопи, Константинопол-Кирил Философ, Юбилейен сборник по случай 1100-годишнината от смъртта му, София 1969, p. 160 sqq.

¹⁹ П. Коледаров, *Образуване на тема „Македония“* ..., p. 227.

Byzantine theme of *Bulgaria* with Skopje as its centre, while the "Upper Land" — the *Paristrion (Danubia)*.²⁰

After the ninth century, the newly-established Byzantine theme gradually imposed *Macedonia* as the regional name of the territory of antique and modern Thrace to such an extent that certain writers confused the conceptions of antiquity and their location. Confusion was so marked that it led even to a retrospective actualization: events which took place in antique Thrace, prior to the setting up of the theme, were quoted as having occurred in Macedonia, while the ancient toponyms were transferred to Thrace. Even Hadrianopolis got the arbitrary name of *Orestiadē*. In connexion with the Macedonian emigrants it was related to the ancient area of Orestia. The name of *Macedonia* got established to mean the Maritsa River basin to such an extent that already in the ninth century it was even transposed for a brief period of time to designate Bulgaria's domains across the Danube, where Khan Kroum deported stratiotes from the Hadrianopolis Theme.²¹

The radical changes which had taken place in the Balkans, however, were not taken into consideration in West European cartography for a long period of time. The authors of map images of the eighth century, known to us as the so-called "Merovingian map" from the town of Albi (in Languedoc), the priest Beatus de Liebana, of 776 A.D. and the Anonymous cosmographer from Ravenna²² did not pay any attention to the Bulgarians and Slavs (probably because they were heathens). They marked the main areas of the lands, inhabited by them, by the traditional names of the Roman provinces (*Moesia, Thrace* and *Macedonia*). As an exception, they designate only the biggest towns and centres of Christianity, such as Constantinopolis, Salonica and Stobi.²³ A similar assumption could be made for the maps of subsequent centuries, which have not reached us, but about whose existence it could be judged only by indirect reports: of Pope Zacharius from Reichenau Monastery, that from St. Gallen Monastery (drafted probably exactly at the time the Bulgarians became Christians in 865 A.D.), the silver one of Charlemagne, that of Pope Silvester II (dating circa 983), etc.

Among the mappae mundi of that time that have been preserved, only on the so-called "Cottoniana map" an unknown author, probably an Anglo-saxon clergyman, registered the Bulgarians, along with the other newly-baptized peoples: the Western Slavs, who adopted Christianity between the years 900 and 1000, and the Magyars, who took to Christianity circa the year 1000. It is these markings, namely, that give us grounds to suggest

²⁰ See about the Byzantine transformations introduced in the conquered Bulgarian lands in Ив. А. Божилов, Към въпроса за византийското господство на Долния Дунав в края на Х век (Le problème de la domination byzantine dans les régions du Bas-Danube à la fin du Xe siècle, Studia Balcanica), Sofia, 1970 and the cited literature.

²¹ П. Коледаров, Образуване на тема „Македония“ ..., p. 228.

²² In our opinion, the presumed map by the Ravenna cosmographer did not ever exist and that least of all the Bulgarians were not marked on it. The excerpt, where mention is made of them, is probably a late addition, introduced by a copyist. В. П. Коледаров, Найранни споменавания ..., p. 228-233.

²³ Ibidem, Enclosed Table No. 1.

that the map was drafted in the first decades of the eleventh century.²⁴ What is typical of mediaeval cartography is also valid for the author of the Cottoniana: he continues to designate the names of the provinces of Roman times both in Europe and in Asia. We see *Messina* (i. e. Moesia), *Thrace*, *Macedonia* and *Attica* in the Balkans. This tradition is not relinquished also by Heinrich of Mainz, and the unknown author of the Oxford map (both circa 1110 A.D.). The same is subsequently observed in the map drawings of Lambertus of Saint-Omer (1120 A. D.), the anonymous drafter of the map, a supplement of the Oxford Psaltir (circa 1250 A. D.), in those by Wilhelm of Tripoli (circa 1271 A.D.), and possibly in those of the priest Konrad (prior to 1265 A.D.) and in other later map images, which have not reached us.²⁵

In the twelfth century, however, the Bulgarians and their country gained a greater popularity in Western Europe. Contacts, which became more frequent, helped in spreading more knowledge about them. The fact should be recalled that Bulgarians and Franks put an end to the Avarian Khaganate early in the ninth century. The two states had frontiers in common in the middle reaches of the Danube and on Drava River. As a result of the clashes which followed between them,²⁶ and particularly after the break in relations between the Rome and Constantinopolis churches in 870 on the question of supremacy over the newly-converted Bulgarians, the Empire of the latter had already gained the status of a factor of first rate importance in Europe and thus its significance was growing and ever more frequent mention of it could be found in the works of Western annalists.²⁷ The name of the Bulgarians won an ever wider popularity at the time of the spread of Bogomilism (known in the West as the "Bulgarian heresy"),²⁸ and the expansion of trade relations, as well as a result of group migrations of Bulgarians in Italy, France²⁹ and other Western countries on several occasions.

The designation also of *Mesia hec et Vulgaria*, along with *Tracia provincia*, *Macedonia* and several towns, such as *Eraclia*, *Neapolis*, *Philippis*, *Amphipolis*, *Apollonia*, *Thessalonica* and *Beroea* on the first map, supple-

²⁴ П. Коледаров, Най-ранни споменавания..., 233 sqq.

²⁵ Ibidem, Tables No. 1 and 2, p. 249-250.

²⁶ В. В. Н. Златарски, История..., v. I, 1st part, p. 313 sqq.

²⁷ Стр. Лишев, Прабългарите и българското народностно име в Европа около началото на V в., Известия на Института за българска история — БАН, v. 5 (1954), p. 351—365; Б. Примов, За икономическата и политическата роля на Първата българска държава в международните отношения на Средновековна Европа, Исторически преглед, v. XVII (1961), No. 2, p. 33-62; B. Primov, Certain Aspects of the International Importance of the First Bulgarian Empire, Etudes historiques, v. V, Sofia 1970, pp. 191-218.

²⁸ D. Obolensky, The Bogomils, A Study on Balkan Neo-Manichaeism, Cambridge 1948; Д. Ангелов, Богомилството в България, София 1970³; Б. Примов, Бургите, Книга за поп Богомил и неговите последователи (The Bougres, A Book about Priest Bogomil and His Followers), София 1970.

²⁹ С. т. Петров, Размисли от едно пътуване в Средна и Западна Европа, Българска музика, 1968, № 5, p. 26—34; № 6, p. 23—33; 1969, № 4, p. 36—42; Ив. Петканов, Славянските влияния в романските езици и диалекти, София 1959.

ment to the works by Saint Hieronymus of 1150 A.D. also point to the increased popularity of Bulgaria in Western Europe.³⁰

An important role to add to this popularity was the part played by the crusades: the first in 1096-1099, led by prominent West European feudal lords, the second in 1147-1149, headed by Conrad III and Louis VII, and the third in 1189-1192, headed by Friederich Barbarossa. The victory of the Bulgarian army under the command of Tsar Kaloyan at Hadrianopolis on April 14, 1205, was of particular significance to the Latin Empire, founded in Constantinople during the Fourth Crusade. The name of this ruler and his country reached far and wide in Western Europe also in connexion with the negotiations he carried out with the Pope. Particular popularity was gained by Bulgarian sea coasts and inland, because they were taking an active participation in the overseas trade of Dubrovnik, the Italian city-republics and even that of Frisians, Catalans, etc.³¹

The Bulgarian Empire, restored towards the end of the twelfth century, got rapidly re-established and restored its international prestige. Naturally, this had a bearing on cartography in Western Europe. And in point of fact, Bulgaria is ever more frequently seen on map images, made in the next centuries: the Psaltir Map of circa 1225 A. D. (kept at the British Museum, London), the Ebstorf Map of circa 1284, that of Gervasius of Tilbery and on the Hereford Map of 1275-1317 by Richard de Bello. It should be pointed out that even though the last two cartographers lend more content to their works (towns and rivers), just as the author of the map to the works by Saint Hieronymus, they make use almost exclusively of the classic nomenclature. It may be judged from it what the sources used by them were (antique descriptions and maps)³² and about the strength of tradition in that sphere. Yet, the marking of Bulgaria on the maps is also a fact of great significance. In the period in question, however, Matthew Paris (circa 1250) and Wilhelm of Tripoli (circa 1271) follow strictly tradition and quote only the names of the Roman provinces on their maps. What is typical of their maps is that they are extremely sketchy.

The drafting of mappae mundi and planispheres follow the same pattern also in the fourteenth century. A new feature is the drawing and widespread of compass and portulan charts for the requirements of trade and navigation, which were growing at rapid rates.³³ These images are distinguished by the precision outlines of the coasts and to a great extent deviate from the sketchiness of antique tradition, in spite of the fact that it could be assumed that even they nevertheless follow the conceptions of the Roman itinerary maps. Information is collected in situ and reflects the actual state of affairs at the time they were made.³⁴ Navigation maps already

³⁰ V. П. Коледаров, *Най-ранни споменавания...*, p. 239, and the reproduction on p. 240.

³¹ P. Koledarov, *West Black Sea Coast Ports in the Late Middle Ages 14th-16th Centuries Listed on Nautical Charts, Etudes historiques*, v. V, Sofia 1970, pp. 241-272.

³² V. П. Коледаров, *Най-ранни споменавания...* Enclosed Table.

³³ About the rapid growth rate of trade during this period v. W. Heyd, *Histoire du commerce du Levant au Moyen Age*, Leipzig 1923, pp. XXII-XXIV.

³⁴ On portulan and seafaring charts v. cited literature by P. Koledarov, *West Black Sea Coast Ports...*, p. 265, No. 16.

supply fresh data, supplement and correct the ideas of map makers in Western Europe by allowing them to correlate reports from other sources on the turbulent developments in the Balkans.

Since the fourteenth century and the century, following the conquest of Bulgarian lands by the invaders — the Ottoman Turks — we have still a higher number of maps available in which the name and site of Bulgaria is marked. The following may be quoted as instances:

— The early portulan maps, made by Giovanni de Carignano in the very beginning of the fourteenth century (with the depiction of the capital *Trinao*, i. e. Turnovo, *Varna*, *Vicina*, *Nicopoli*, *Vedin*, i. e. *Vidin*, *Scupium*, *Filipopoli*, *Andrinopoli*, *Thessalonica*, *Mesenbre* and other ports, along with the traditional *Mesia*, *Macedonia*, *Tracia* and *Lacedemonia* (the latter two placed to the north of the Danube)³⁵, by Angelino de Dalorto of 1325 A.D. with the depiction of Bulgaria on both banks of the Lower Danube (with the capital *Drinago*, i. e. Turnovo, with tsar Michail Shishman's flag, bearing his monogram, *Budin*, i. e. Vidin, *Vicina* and other Bulgarian ports)³⁶, by Angelino Dulcert of 1339 A. D. (In the center of the Balkans two towns, actually non-existent, are marked as *Macedonia* — a mechanical transposition of the antique traditional nomenclature, combined with an already hazy idea about the Byzantine theme and the regional name of *Macedonia* in Thrace).³⁷

— The world map of Ranulf Higden of circa 1350 A.D.³⁸ In the inscription *Bulgaria* is located between *Pannonia*, *Hungaria* and *Tracia*, while *Macedonia* is marked next to Constantinople, in accordance with the location of the Byzantine theme of the same name in Thrace.

— The World map of Ismael Abulfeda of 1331 A.D. with both conventional and Arab ethnicons of the Bulgarians — *Bolghar* and *Bordžan*³⁹ — the capital *Tarnov*, *Macedonia* at its medieval position etc.⁴⁰

³⁵ Youssou Kamal, Monumenta cartographica Africa et Aegypti, Le Caire, 1926-1951 (MCAA), v. IV, fasc. 1, p. 1138.

³⁶ Ibidem, fasc. 2, p. 1197.

³⁷ A. E. Nordenskiöld, Periplus..., pl. XXII.

Bulgaria is depicted on several other nautical charts of the XIV century, i. e. Portolano Mediceo Laurensiano (v. MCAA, v. IV, fasc. II, p. 1246) and the published by conte I. Serristori (Illustrazione di una carta del Mar Nero del MCCCLI, Firenze 1856) — both of 1351 A. D., Pizigani's map of 1367 A. D., Tabula Catalana of 1375 (1378), Guillemus Soleri's portulan map of c. 1380 A. D. Bibliothèque nationale — Paris, Rés. Ge. B. (1131) etc.

³⁸ K. Miller, Mappae mundi, Die ältesten Weltkarten, H. III, Stuttgart, 1895, S. 94.

Of the 20 versions preserved, the first one according to K. Miller's list is discussed. It seems entirely correct, because it may be assumed that the original corresponded to the situation, existing at his time. As far as the other copies are concerned, they were changed by copyists in accordance with the antique traditions that reigned supreme in Western Europe.

³⁹ V. П. Коледаров, Най ранни споменавания..., p. 241, No. 76 about this Arab ethnicon of the Bulgarians and their country. In this case, the conception about Bulgaria as a town is an analogy of the Volga-Bulgarian town *Bulgar*, which was well known for its trade with the Arab world and Western Europe.

⁴⁰ Joachim Lelewel, Géographie du Moyen âge, Atlas, pl. XXVII.

— The map by Andreas Walsperger of 1362, appended to a manuscript kept at Neuburg Monastery, near Vienna⁴¹. Along with the Middle Age designation of *Bulgaria*, also antique Macedonia (to the south of Mount Olympus), Thessalonica and Thessaly (to the south-west of Thrace, i. e. where the Byzantine theme of Macedonia was located), and *Grecia* — in Eastern Thrace.

— A military map of the north-eastern and eastern parts of the Balkan Peninsula whose prototype was composed by an anonymous Italian cartographer of the end of the fourteenth and a copy of the second half of the fifteenth century is kept in the National Library in Paris.⁴² Inscriptions *Bulgaria* are placed on the southern slope of the mountain (presumably Skopska Cherna Gora and Mount Shar), above the fortress of Skopje and in the southern foothills of the Balkan Mountains, above Philippopolis.

— The Wolfenbüttel Map of Europe by Reinhard (circa 1435), versions "A" and "B", where *Graecia* and *Wlgaria* (or *Vulgaria*=Bulgaria) are designated⁴³.

— Nova Cosmographia per totium circulum of circa 1440, with designations of *Kryechenlant* (=Greece), *Pulgarey* (=Bulgaria), *Zefalia* (=Thessaly), *Macedonia* etc⁴⁴.

— A map of the world in the Geneva Salustine code of the fifteenth century, where the inscription *Burcya*^a is given in modern Dobroudja. *Hungaria* starts from present-day North-Western Bulgaria (Vidin, respectively, evidently in connexion with Hungarian military campaigns of the fourteenth century), while *Macedonia* is marked to the south of the Balkan Mountains, i. e. in conformity with the Middle Age theme in Thrace⁴⁵.

— A mappa mundi by Fra Mauro Camaldolese of circa 1459 A.D. which is probably the richest for its epoch as far as contents and details are concerned, if the portulan maps are excluded. In Table XXIX, where the Balkan lands are presented, there is a wide variety of state, areas, towns, rivers and other designations⁴⁶. *Bolgaria*, *Çagora*, *Zagora*, the *Veria* and *Pelagonia* provinces (in modern Macedonia), *Tracia* (on the territory of the Medieval Byzantine theme) and *Macedonia* (to the north of Salonica

⁴¹ Dana Bennett Durand, The Vienna-Klosterneuburg Map Corpus of the Fifteenth Century, A Study on the Transition from Medieval to Modern Science, Leiden, 1952, pl. XV, pp. 209-213.

⁴² Cf. Fr. Babinger, An Italian map of the Balkans presumably owned by Mehmed the Conqueror (1452-1453), *Imago Mundi*, v. 8 (1952), p. 8-15; V. Beševliev, Eine Militärkarte der Balkanhalbinsel aus den letzten Jahren des 14 Jh., *Linguistique Balkaniques*, v. VII, fasc. 2, S. 39-48.

⁴³ D. Bennett-Durand, The Vienna..., pl. IV. Compare the term *Vulgaria* on the map in St. Hieronymus Works.

⁴⁴ Ibidem. Also the so-called Schyfkarten and the two maps "Cosmographia VII climatum" of that time (Ibidem, pl. X and XI). Compare the name *Pulhery* for Bulgaria with that given by the knight Schiltberger towards the end of the fourteenth century in his work "Reisen des Johannes Schiltberger aus München in Europa, Asia und Africa von 1394 bis 1427", Herausgegeben von K. Fr. Neumann, München 1859, S. 93 para 29.

⁴⁵ J. Lelewel, *Géographie...*, v. II, p. 168 and the reproduction in his Atlas, pl. XXXV, 94; Cf. K. Miller, *Mappae mundi...*, H. III, S. 142.

⁴⁶ V. T. Gasparini Leporace's edition "Il Mappemondo di Fra Mauro", Venezia, 1956; Cf. G. A. Shrivanić's study on this map in *Историјски часопис*, V. XII-XIII (Београд 1963), pp. 157-166.

and to the east up to the Maritsa River, i. e. on the territory of the Byzantine theme) in present-day Thrace.⁴⁷

— The portulan of Count Hectoman de Fredicius of 1497⁴⁸ also quotes *Bulgaria*, *Greece* (= Byzantium, close to Constantinople), *Velachia* (= Wallachia), *Albania* and *Thessaly*. *Macedonia* is again shown as a town near a river, which is a tributary of the Danube and which could be Iskur, i. e. approximately near Sofia, possibly borrowed from A. Dulcert.

— The portulan of Andreas Benincasa of Ancona, circa 1508, which also by exception and conversely to its similar navigation maps, locates along with the large number of ports, also names of the countries *Grecia* and *Bulgaria* in the inland.⁴⁹ *Bulgaria* is denoted on a number of nautical maps made during the fifteenth century as well, i. e., the Anonymus Catalane Map of the Mediterranean Sea of circa 1400⁵⁰, the Weimar Portulan of 1424⁵¹ and some other mappae mundi as that in the Medici Library in Florence⁵², the Bordja XVI Gallery Map of circa 1430, the Genoa map of 1457⁵³ etc.

The interval of the time from the last decade of the fifteenth century to the middle of the sixteenth century is a period of the distinct and prevalent influence of Ptolemy's "Cosmographia" on West European cartography.⁵⁴ His work and the *Tabula decima et ultima Europa* (depicting the Roman provinces Macedonia, Epirus and Thessaly) and *Tabula nona*, etc. (embracing Thrace, the two Moesias and Dacia) appended to it, are the main sources of knowledge and the basis of later map images in the course of nearly three centuries.

The coastal outline and the orography of Ptolemy's tabulae, however, are entirely incorrect in comparison with the actual ones, and even with those indicated in the compass and portulan maps of that century and the preceding century and a half. All map historians assume that the geographical network of Ptolemy's tabulae have offered a powerful impetus to this branch of human knowledge. As far as the contents of the map images are concerned, that in itself would have brought cartography several steps backwards. The names of settlements are given in the Latin or a Latinized form in a number of map editions of the sixteenth century, i. e. in a manner as they were pronounced in Ptolemy's time,⁵⁵ irrespective of the fact that

⁴⁷ V. T. G. Leporace, *Il Mappamondo...*, № № 155, 255, 258, 272, 287, 270.

⁴⁸ A. E. Nordenskiöld, *Periplus...*, pl. XXII.

⁴⁹ V. J. Lelewel, *Géographie...*, Atlas, pl. XXXIV, XLVII; A. - E. Nordenskiöld, *Periplus...*, pl. XL.

⁵⁰ Bibliothèque Nationale — Paris, Rés. Ge. AA 751.

⁵¹ L. Bagrow, *Die Geschichte der Kartographie*, Berlin 1952, p. 33.

⁵² M. Santarem, *Atlas composé de mappemondes de portulans et des cartes hydrographiques et historiques...*, Paris (1842—1853), pl. XLV.

⁵³ *Monumenta Cartographica vetustioris aevi*, A. D. 1200—1500. Mappemondes A. D. 1200-1500, Amsterdam 1964, pl. pl. V, XXIX; A, XXXIV.

⁵⁴ Ptolemy's work, after it was brought to Italy as early as the first decade of the fifteenth century, and particularly after it was translated into Latin, was spread throughout Western Europe in manuscript. Moreover, it appears as a periphrase in many of the maps, done at that time. Ptolemy's influence grew particularly strong after his work was printed along with the tabulae: the first edition was published in 1490, and it was followed by numerous and frequent editions in different countries and in numerous languages.

⁵⁵ On Ptolemy's geographical nomenclature v. G. Schütte, *Sur la nomenclature géographique de Ptolémée*, *Revue internationale d'Onomastique*, 1956.

the major part of them existed up to 1490 A.D. and changed their nature for ages back. The same is valid also for the countries and the regions (they are marked in accordance with the Roman administrative set up during the time of the Alexandria geographer, i. e. towards the end of the second century A.D.). All this agreed, on the one hand, with the antique tradition adopted in West European cartography in the Middle Ages, and on the other, the dominant Renaissance spirit secured a cordial welcome to the ancient nomenclature among the humanistic intelligentsia.

Emphasis should be laid on the fact that in the long run Ptolemy's *tabulae* distorted the notions about the actual situation in the Balkans in Western Europe. His antique geographical nomenclature substituted even the few new geographic concepts of South-Eastern Europe that had slightly penetrated and had got established. The prestige enjoyed by the ancient geographer created the false idea that no significant changes since the time of Hellenes had taken place in the Balkans and that the antique population of Greeks, Thracians, Illyrians, Macedonians and Dacians still lived there. In this manner, the new nationalities that came into being in the Middle Ages, their spread and their real numerical ratios were unable to find their due place in the new geographical science. The difficult access to the Sultan's domains favoured the spread of these erroneous conceptions. The Balkans were almost entirely isolated and remained beyond the scope of knowledge of European scholars. The lack of clarity was not done away with as far as up to the middle of the nineteenth century. What is more, the fallacy in relation to the actual state of affairs in the interior of the Peninsula were rooted down to such an extent in the West that they may be felt even to this day, as they are being nourished and fanned by certain circles which put to a skilful use the love of Hellenism, and in general the romantic passion of the civilized world for the classic antiquity.

It is namely this deformation on the map and in the conceptions, reaffirmed by the indisputable influence of Ptolemy, that an explanation could be offered for the almost total absence of designations of Bulgaria over a certain period of time, in spite of the ethnical traits in common and the name of the Mediaeval state of the Bulgarians, as already seen, were already well-known in the West as early as their fall under Ottoman-Turkish yoke towards the end of the fourteenth century, and in the next century in particular.

Map compilers marked, as a rule, only Greece as a state in the central, eastern and southern part of the Balkans from the end of the fifteenth century, almost to the middle of the next one. Sometimes, they kept on designating some of the Roman provinces.⁵⁶ The reason for this cannot be

⁵⁶ It suffices to quote only several examples in support of this: the map of the Atlantic Ocean by Juan de la Coza of 1500 (in A. E. Nordenskiöld, pl. XLIII); the Portuguese portulan map of 1501-1504 (in J. Lelevel, pl. XXIV); the world map by Johan Ruysch of 1508 (in Nordenskiöld, pl. XXXII); by Johan Stabius of 1515 (ibidem, pl. XLVII); by Juan Vespucci of circa 1523 (ibidem); the portulan map by Diego Ribero of 1529 (ibidem, pl. XLIX) the maritime atlas by Batista Agneze of 1542 (R. A malgià, *Monumenta cartographica Vaticana*, v. I, Vaticana, 1948, tab. XXXIV); portu

ascribed so much to the fact that the small feudal Bulgarian states of the last decades in the fourteenth century ceased to exist than to the fresh revival of Ptolemy's antique tradition in geographic nomenclature. It was expressed in a return and renewed usage of the Roman names of settlements and provinces of the regions in the former Eastern domains of the Empire of the Eternal city. Another explanation could be given by the fact that the names of *Bulgaria* and *Zagora* again made their partial appearance in modern maps barely in the second half of the sixteenth century and the following ones. And it is not by chance that this interruption corresponds to the peak of Ptolemy's influence on West European geography and cartography.

During this period of time the tradition of the Middle Ages was partially preserved only in some map images, done mainly by North Italian, German and Polish compilers, who specially depicted the Danubian-Carpathian and a part of the Balkan lands. The same is true also for several navigation maps. In them even fresh information about the Bulgarian lands was introduced, even though on a very restricted scale. In this respect, certain versions of the map of Central Europe, done by Cardinal Nicholas Cusanus (1401-1464), whose original has not reached us, are of particular interest.⁵⁷ Naturally, it is not possible to consider here the question of the relationship between the different versions of that cartographic work. In this case the fact is of interest to us that along with the antique or Ptolomeic terms: *Mysia Superior*, *Mysia Inferior* and *Sirfia* (i. e. Skythia in present day North Dobroudja) between the Balkan Mountain Range and the Thracian coast of the Black Sea; the designation *Sagora* is marked in two of these versions. They are the versions of 1491 by the German dominus Nicolaus Germanus (Donnis), a Benedictine monk,⁵⁸ and the map which is the closest to it (circa 1530) by Giovanni Andrea Vavassore (Vavassorius, Vadaginus).⁵⁹ It should be immediately noted that the ports, marked on the western coast of the Black Sea, have been borrowed from navigation charts, and are identical in both maps.⁶⁰

lan by Pierre Desselier of 1518 in *Nordenskiöld*, pl. LI¹); the Venetian map of the Adriatic Sea and the Aegean Sea of circa 1530 (*ibidem*, pl. XXVII); the portulan by Diego, Homan of 1569 (*ibidem*, pl. XXIII); the portulan by Vicenco di Demetrio Volcio of 1606, etc.

Designations of the ancient Roman provinces, marked on their classical sites, are found in part of the maps quoted, as well as in other maps.

Antonius Wild showed Greeks (*Graeci christiani*) as far as Astrahan on the Volga in 1555/1570? (v. *Nordenskiöld*, pl. XXXV). It is obvious that an erroneous idea was shaped in Western Europe that all Christians of Eastern Orthodox religious denomination in South Eastern Europe were Greeks.

⁵⁷ On Nicolas Cusa (Cusanus) and his map v. K. Buczek, *The History of Polish Cartography from the 15th to the 18th Century*, Wrocław-Warszawa-Kraków 1968, p. 25 sqq.

⁵⁸ He worked in the second half of the fifteenth century, mainly in Florence, on Ptolemy's maps and his version with a conic projection was used in the Ulm edition of Ptolemy's *Cosmography* of 1482 and 1486, as well as in other editions of the *Cosmography*.

⁵⁹ He died circa 1572. V. about him in L. Bagrow: *Imago Mundi*, v. V (1948), p. 73.

⁶⁰ On the names of the medieval ports on the West Black Sea coast v. P. Koldarov, *West Black Sea Coast Ports . . .*, p. 241-272.

It is very possible that the designation *Sagora* has been taken from older maps, which depict the state of affairs in the Middle Ages.⁶¹ Vavassore puts down for the first time certain contemporary names of settlements, such as *Ohrida* (Ohrid) with the lake, and *Dibrij* (Debur) in Western Macedonia, which for a number of reasons was better known to the Western World, in the map "Totius Graeciae descriptio", published in Venice in 1545, along with the wide and basic use of Ptolemy's tabulae (which is clearly seen both from the hydrographic, and the classical geographic nomenclatures).⁶²

A third version of the map of Central Europe by N. Germanus was done by the Polish scientists Bernard Wapowski, who lived in the first half of the sixteenth century and was a close friend of Nicolaus Kopernik. The version is included in the publications of Ptolemy's "Cosmography", which appeared in Rome in 1507 and 1508.⁶³ The regional name of *Syrfi* (i. e. Scythia) was substituted with *Bulgaria*. At the same time, some of the towns also were already designated with their modern names: *Chilia* (Kilia), *Silistria*, along with a certain number of ports, obviously borrowed from the portulan maps.

In his map of South Sarmatia of 1526 B. Wapowski has posed the inscription *Turci* (located in present-day Thrace) and has marked several towns with names which have approximately sounded at his time, namely: *Inakcha* (Isakcha), *Baba* (Babadag), *Varna*, *Provadiya*, *Messembria*, *Sisopoli* (Sozopol), etc. The text, placed near Varna for the battle of November 10th, 1444,⁶⁴ suggests the source of this information: narratives by Polish knights who survived it, and who took part in the crusade with King Ladislas Warnenczik and Janos Hunyadi.

At the same time, in addition to G. Vavassore and B. Wapowski, the German geographer Sebastian Münster (1489-1552) and the Italian Giacomo Gastaldi Pedemontano began to introduce modern elements in their works, where the Bulgarian lands are depicted, too. In his map "Neues Griechenland mit anderen anstossenden Ländern wie es zu unseren Zeiten beschrieben ist", which the former included in the "Cosmography" (published in 1544)⁶⁵, the first more real cartographic image of Macedonia and Thrace is given. In the drafting of the twenty new maps of the modern state of the world and a description of the different countries, S. Münster expanded his base of sources. What is more, for the first time he quotes some of his sources. It is due to these properties that his atlas enjoyed a very wide popularity and was re-edited into several languages.

Münster also accepted the settlement toponyms and names of the areas in accordance with their classical forms, imposed by Ptolemy, and their

⁶¹ It is possible that the map by Fra Mauro Camaldolese was among them.

⁶² В. Д. Яранов, Карта на Македония в географските ѝ граници в мярка 1 : 300000, София 1938, p. 8.

⁶³ About B. Wapowski v. K. Buczek, The History . . . , p. 30—41, No. 98 and the map, Fig. 7.

⁶⁴ Ibidem, Fig. 8.

⁶⁵ V. R. A. Skelton's Bibliographical Note on Sebastian Munster in his facsimile edition of Claudius Ptolemaeus ed. Sebastian Münster Geographia, Basle 1540, published by Theatrum Orbis Terrarum, Amsterdam, MCMLXVI.

boundaries, as provinces. He corrected, however, the contours of the coasts in accordance with the navigation maps and introduced several new local names. They were borrowed from the Mediaeval West European cartography. Such is the case, for instance, with *Segoria* and *Bulgaria* which appeared along with the names of the antique provinces. S. Münster certainly made use also of the works by crusader writers (from whom he has borrowed, for instance, the town of *Comergena*, *Russia*, etc.) and certain works about the Varna Campaign of 1444 and certain descriptions of Via Egnatia. In its texts *Vodena*, *Vitolie*, *Prespa*, *Straga*, *Dibrij* (Dibra) etc., are noted for the first time with their Bulgarian names of that time.⁶⁶ In his map of Poland and Hungary Münster gives a part of Bulgaria and designates the towns of *Nicopol*, *Sophia*, *Ternow*, *Proua* (Provadiya), *Chaliacra*, *Baba* (Babadag) along with other settlements of the Ptolemy and portulan nomenclatures. The inscription *Bulgaria* is posed to the north of Haemus (the Balkan Mountain Range), while to the south of it, *Tracia* and *Romania*. It could be assumed that he has also made use of the maps by B. Wapowski, G. Vavassore, etc. The maps by Münster have had a strong impact on the maps that have been compiled after that, which maps have depicted the Bulgarian Lands.

The other cartographer, who began to deviate to a certain degree from Ptolemy's tabulae and the nomenclature therein, is the Piedmontian Giacommo Gastaldi.⁶⁷ This is observed in his earliest work, embracing the Bulgarian lands: *La vera descrittioni di Tutta la Ungheria, Transilvania, Valachia, Parte di Polonia, Podolia e Rossia con Tutta la Boemia, Slesia, Moravia, Austria, Parte di Franconia et la Baviera, dalla Parte Australe del Danubia, La Bulgaria, Bossina, Servia, et Romania, Parte de Italia con Tutta la Schlavonia, etc.*" of 1546.⁶⁸ In general lines, Gastaldi also adhered to Ptolemy's nomenclature, but also made use of other sources: the map by B. Wapowski of South Sarmatia with the outline of the hydrographic system of the Lower Danube and the Black Sea;⁶⁹ the mediaeval West European images and certain modern information: about the regional names of *Syrfia* (in present-day Northern Dobroudja), *Bulgaria* (located to the east of Veliko Turnovo), *Tracia* (to the east of the Maritsa River), *Romania* (to the east of the Strouma River, yet in accordance with its location, most probably to the east of the Mesta River), *Sagora* (between the Balkan Mountain Range and Develt) and about the names of certain settlements, given in their Bulgarian images, as for instance *Vedenus* (actually Voden), etc. It could be assumed that Gastaldi had at his disposal also the map by Fra Mauro Camaldolese.

Also the Cypriote Greek Georgios Kalapoda Sideri, having his origin in the Balkans, should be referred to that group of cartographers. He also marked *Bulgaria* (placed between *Varna* and *Pangala* [modern Mangalia]), along with Albania, Wallachia, Dalmatia, without marking Greece and the Roman

⁶⁶ Op. cit., p. 47.

⁶⁷ About G. Gastaldi v. L. Bagrow, A. Ortelii Catalogus cartographorum, Petermann's Mitteilungen, v. I, S. 74 sqq.

⁶⁸ V. the reproduction in L. Bagrow, History . . ., pl. LXVII.

⁶⁹ V. K. Buczek, The History . . ., p. 34.

provinces of Macedonia and Tracia on his navigation maps of 1552.⁷⁰ It is exactly the opposite, however, that is observed in his compatriot Nicolas Sophianus, who adhered to Ptolemy's traditions in this respect if it is judged by his map „*Ελλάς. Graecia Sophiani*”, included in the Ortelius Atlas, published in Amsterdam in 1570. The Peninsula is not depicted on the navigation chart of Piri Reis, the Turkish admiral, which was found in the Topkhané Palace (Constantinople).⁷¹

The map images quoted are in point of fact one of the earliest attempts to meet everyday requirements of that time. In the epoch of the greatest geographic discoveries maps acquired a first rate importance in view of the increased needs of navigation and trade. Since the inexact and outdated tabulae of Ptolemy's *Cosmography* could not at all amply satisfy these needs, drafters of maps were obliged to discontinue the copying of the ancient images. They initiated their combination, comparison and what is most important, supplemented with additional data the areas unknown, with the reports they had available. This already marked a fresh stage in the depicting of the Balkan lands. It came into existence with the gradual collection and comparison of new and more abundant data on the actual state of affairs in these domains of the Sultan, which were still not easily accessible and almost fully unknown in Western Europe. The main sources for filling the voids in the new maps of the inland in the Balkans in the middle of the sixteenth century were the following:

(1) For the coastal areas — the navigation charts compiled from the beginning of the fourteenth century to the last quarter of the seventeenth. Most of them were copied by hand. However, printed editions of these charts appeared early in the seventeenth century.

(2) For the inland territories of the Peninsula:

(a) chiefly Ptolemy's tabulae and other ancient images;

(b) mediaeval map images, from which the compilers borrowed the names of countries and peoples, who settled them after the so-called Great Migration of the Nations; also, the radical changes in the ethnical and political picture, which occurred in the Middle Ages in that part of Europe;

(c) contemporary data on settlements, the hydrography and orography. These were drawn from travel notes, reports by special envoyes, traders and other visitors to the Ottoman Empire, observations made in the course of military operations, sporadic studies by scientists, working in different fields, and, generally speaking, every information, available to cartographers, about these European countries slightly known to them.

As far as area names in the central and eastern parts of the Balkans are concerned, the important fact should be borne in mind that the educated people who supplied cartographers the information from their voyages and narratives were also humanitarians. Before undertaking an itinerary, full of uncertainties, to the domains of the sultans, they made use beforehand of map images and geographic works, available in Western Europe at that time which as is known were based on antique traditions and very mark-

⁷⁰ V. the reproductions in A.-E. Nordenskiöld, *Periplus...*, pl. XXV—XXVII.

⁷¹ Piri Reis kitabii bahriye, ed. H. Alpavut and F. Kurtoglu, Istanbul 1935; Cf. H. Hadžibegić: *Geogr. Pregled*, 1960, No 4, p. 127—132.

edly influenced by the ideas, incorporated in Ptolemy's *Cosmography*. Only some of the foreigners were within a position to understand how the local population named the peripheral lands where they lived, and to catch the mediaeval tradition in that direction in certain places.⁷² Most of the former were keen on finding the homeland of the Hellenes, of Alexander of Macedonia, of the ancient Thracians and the domains of Byzantium. On the other hand, in view of the reorientation of readers and audiences, the travellers adopted by tradition and under the impact of Renaissance ideas the Roman administrative division of the provinces and used it. In this manner, they also made their contribution towards the establishment of the classical regional names in South-Eastern Europe in Modern times.

The middle of the sixteenth century is considered to be the beginning of the new stage in depicting the Balkan lands, because this period coincides in time with the general upswing in European cartography, and with it being laid on a scientific basis to a certain extent, in particular. This is best seen when the fact is taken into consideration that in the century quoted a considerable progress is registered in the development of the two main map elements — its projection and its geographic content.⁷³ After mastering the antique cartographic heritage, European scientists made numerous attempts to improve Ptolemy's map projection or, to put it more correctly, to substitute it with a new one which could be adapted to navigation requirements. Gerhard Kremer (Mercator, 1512-1594), the greatest cartographer of the Flemish school and of the sixteenth century, in general, succeeded in achieving this. He in person drafted numerous maps, published posthumously in 1595 under the headline: *Gerardi Mercatoris Atlas sive Cosmographiae meditationes de fabrica mundi et fabricati figura*.

The conviction is prevalent among historians of cartography that without the relatively exact maps of Mercator of the middle of the sixteenth century, Guillaume de Lisle would not have had the opportunity to eliminate the errors, inherited from Antiquity, from the map of Europe early in the eighteenth century.⁷⁴ This claim is basically correct, yet it is not valid to such an extent about the Balkans and, in particular about its inland, the Bulgarian lands, respectively. In point of fact, a passing glance on de Lisle's map of 1707, "*Graeciae pars septentrionalis*", shows progress in the depiction of the orography and hydrography, but at the same time the fact is visible to what an extent he is still influenced by Ptolemy's conception for the physical geography and the nomenclature, in particular. Moreover, stress should be laid on the fact that de Lisle did not draft a modern map, but a historical one of ancient Greece.

Mercator published Ptolemy's *Cosmography* with critical notes in 1578. He only redrafted its maps without incorporating modern conceptions in them. The work by the Alexandrian geographer had already only a historical value to Mercator, and the book ceased to be an infallible authority

⁷² В. П. Коледаров, *Образуване...*, p. 239, No. 118.

⁷³ About this advance in cartography see В. К. Яцунский, *Историческая география...*, p. 91.

⁷⁴ C. Sandler, *Die Reformation der Kartographie um 1700*, München 1905; K. Buczek, *The History...*, p. 7 etc.

on the question of modern geography.⁷⁵ The assessment given in this connexion by Lucien Gallois, the French historian of geography that the reign of the Hellenian geographer had ended,⁷⁶ may be accepted in its absolute meaning only for Western Europe, as it was relatively well known and studied at that time. Quite a few new maps of it had appeared in several countries.⁷⁷ Along with this the images of distant oversea countries were continually being supplemented by islands, rivers, mountains and lakes, which were not heard of until then. Simultaneously with this, Bulgaria and the other vast territories, ruled by the sultans in the European continent, appeared only in some fantastic mountain, incorrectly traced rivers, several non-existent big lakes and a whole lot of incorrectly inscribed names of settlements in geographic maps of the sixteenth and seventeenth centuries.⁷⁸ In cases where direct data were lacking, they were taken from Ptolemy's *Cosmography*.

It is for this reason that the domination of the Alexandrian geographer with its nomenclature, that had outlived its time, continued for nearly two centuries for the Middle East, in particular. Truly, it gradually decreased because the classical names were being consistently substituted by new ones. Slowly, but singly or in small groups, they became known and penetrated into the West, following various paths. Not all antique names of regions and settlements were however substituted. Therefore, one is justified in claiming that Ptolemy's part in the establishment of ancient traditions in West European cartography for the South-Eastern part of the Old Continent cannot be disputed. What is more, thanks to the influence of the Hellenian geographers, many of the terms for bigger settlements (e.g. *Constantinopolis*, *Adrianopolis*, *Philippopolis*), as well as toponyms of the main regions, among which are *Macedonia* and *Thrace*, have been preserved to this day on modern Western geography more or less in their Roman than in their Hellenic image, significance and territorial scope.

The maps depicting Bulgarian lands in the second half of the sixteenth century and in the next two centuries reflect the level reached by earlier compilers, and are actually still another combination of elements from antique and mediaeval cartography, having only sporadic data of recent information. In comparing the images of that time, one may see which individual cartographers, namely, trace the landmarks in their works along the road to the perfection of the map of the Balkans and for bringing it in conformity with the situation existing at that time. The maps of these compilers were reproduced by a host of new masters after them.

Above all, these are the cartographers already mentioned: Gerhard Mercator and Giacomo Gastaldi. The former successfully used in his map of Europe of 1554 the images, drawn earlier by S. Münster, G. Vavassore and B. Wapowski, as well as portulan maps and Ptolemy's *tabulae* and data on certain settlements and rivers available. As a result of this compil-

⁷⁵ В. К. Яцунский, Историческая география..., р. 94.

⁷⁶ L. Gallois, *Les géographes allemands et la Renaissance*, Paris 1890, p. 241.

⁷⁷ В. К. Яцунский, Историческая география..., р. 89—91.

⁷⁸ К. Иречек, Географското изучение на България, Периодическо списание на Българското книжовно дружество, № 1 (1890), р. 241.

ation, parallel (double and triple) designations with inscriptions in their modern and antique forms appear in his map.⁷⁹ This may be explained by the fact that diverse sources were used.

It is to G. Gastaldi that goes the merit for the first more individual map elaborations of Bulgarian lands with the addition of data obtained from Venetians, Ragusians and other Europeans who travelled in the Balkans. They are "Carta della Grecia di 1560 and Romania (quae olim Thracia dicta) vicinarumque regionem uti Bulgariae, Walachiae, Syrfiae, etc., descriptio", of 1584 A. D. It is very possible for Gastaldi and the author of a mural map of 1585 in the Old Palace in Florence to have had a source in common of Bulgaria, which is unknown to us, presumably portolan charts, because both mark Bulgaria on the two banks of the lower reaches of the Danube. This obviously is a reflection of a mediaeval fact: the Bulgarian rule over the lands along both banks of the Lower Danube, both in the first and second empires.

These two works by Gastaldi and also the observations carried out by the French naturalist Pierre Bellon du Man and other sources have been probably widely used by Mercator in his maps "Walachia, Servia, Bulgaria et Romania and Macedonia, Epirus et Achaia",⁸⁰ published in his atlas "Italiae, Sclavoniae et Graeciae tabulae geographicae, etc.", which was brought out in 1589.

Mercator's latter works exerted a strong influence or were simply copied and directly magnified, as far as their part about the Bulgarian lands is concerned, by many cartographers after him, such as the brothers Blaeu (or Blavius) in the third section of their "Atlas Nuovo" of 1647, by I. Laurenberg in his map of Macedonia of 1665 and in the last decades of the seventeenth century by Nicolas Sanson (in the elaboration of his maps with the countries in the Turkish Empire, of the Danube, the southern part of European Turkey, Greece, etc.), by Giacomo Canteli (of the same time), by Nicolas de Fer (of the first decade of the eighteenth century), and many others, as well as by Frederice de Wit, J. Bapt. Homann and others in the next decades of the same century. The maps by Giacomo Gastaldi gained a particular popularity because they were included in the atlas by Abraham Ortelius.

Certain of the conceptions of the Alexandrian geographer may still be detected in all map makers of that time. They are modified, however, because they reach indirectly the newer cartographers via the impact their image drawings had on S. Münster, G. Mercator and G. Gastaldi, which served them as samples. Irrespective of the improvements and updatings, continuously introduced, this influence is best seen in addition to the geographic nomenclature, also to the orography and hydrography. As a typical illustration of this the fact may be recalled that C. Ptolemy's idea about the existence of a single central mountain range along the length of the Balkan Peninsula dropped off, finally hardly after systematic European

⁷⁹ V. the reproduction in Gerhard Mercator, Karte von Europa, Facsimile-Lichtdruck, herausgegeben von der Gesellschaft für Erdkunde, Berlin 1898; Cf. Д. Яранов, Карта на Македония..., p. 8.

⁸⁰ V. the reproduction of the second map in Д. Яранов, Карта на Македония..., p. 12-13, as well as the analysis of both maps (Ibidem, p. 9-10).

studies conducted in the first half of the past nineteenth century.⁸¹ The bottomless obscurantism and the lack of information about the physical geography and the antropogeography of South-Eastern Europe were gradually dispersed after the publication of the studies by Amie Boué, Guillem Lejean, Felix Kanitz, H. Mithieu, H. Barth, Cyprien Robert, G. McKenzie and A. P. Irby among others. Their joint effort helped a great deal in raising the very opaque curtain and in throwing light on the state of affairs and the conditions in that part of the world barely during the 1840-1870 period. It is only then that a *Terra incognita* ceased to exist in the continent with the highest civilization in the Old World.

Before them another of the reformers in cartography — the already mentioned Frenchman Gillom de Lisle (1675-1726) — introduced the most significant improvement in the depiction of the physical geography in the central and eastern parts of the Balkans.⁸² He was the first to make use of the astronomic determination of geographic points in the making of maps, and along with this, also of the itineraries, the works of travellers and other sources in order to mark the correct distance between separate points.⁸³ Among the historical maps, made by him, are also "*Graeciae antiquae tabula nova*". The part, *Graeciae pars septentrionalis*, published in 1708, included the whole of Macedonia and Thrace within the confines of Greece in accordance with the conception of his contemporaneous ethnography about South-Eastern Europe and in harmony with the level of knowledge of old history at that time. It should always be borne in mind, however, that the images of the Balkan lands by de Lisle are historical and geographical. The toponymy was antique and he borrowed it from Ptolemy's "*Cosmography*" and from *Tabula Peutingeriana*.

As a result from more frequent travels and of certain still rare studies by European scientists, who had penetrated into the domains of the Sultan, the appearance of modern information about the toponymy increased to an ever higher extent in the eighteenth century. However, it was still insufficient and was not within a position to change the general image and nature of geographical nomenclature. Being the most exact for their time, the maps made by de Lisle became the initial material and the basis of physical geography for everyone of the following makers of modern maps of the Balkans.⁸⁴ The latter, however, continued uncritically to borrow from him also their antique toponymy.

Owing to the prestige they gained, the maps by de Lisle, on their part, played a considerable role in the renewal of the influence of Ptolemy and of antiquity in general on the nomenclature of Balkan lands.

⁸¹ V. H. R. Wilkinson. *Maps and Politics, A Review of the Ethnographic Cartography of Macedonia*, Liverpool 1951, p. 28, who refers to *Geographie Universelle*, v. I, Paris 1875 and J. Cvijić. According to the latter this fallacy was due to the deference paid to the map by Ptolemy.

⁸² V. the reproduction in Д. Яранов, *Карта на Македония...*, p. 15 and the cartographical analysis, *ibidem*, p. 11-14.

⁸³ V. about the merits of G. de Lisle has for the advancement of cartography and historical geography in В. К. Яцунский, *Историческая география...*, pp. 179, 237 sqq.

⁸⁴ E. g. N. de Fer, the Lotter brothers, I. M. Hasius etc. mapmakers of the 18th century (V. Д. Яранов, *Карта на Македония...*, p. 16-17).

In this way, many other authors of maps, dealing with the Balkans up to the end of the eighteenth and even in the first decades of the nineteenth centuries, stuck to the toponymy of antiquity to varying degrees, particularly in so far as names of regions were concerned. Irrespective of the sparse information, the West accepted also the nomenclature of antiquity as a result of the incorrect idea, erroneously created, that the Christian population ruled by the Sultan, belonged to the Greek race. This conviction was further strengthened by the fact that the Constantinople Greek Patriarch was officially recognized as the representative of all Eastern-Orthodox Christians by the Sublime Porte, called by the Turkish authorities as *Rum-millet* (literally translated as Roman, respectively Byzantine people).

To a certain extent, also the partial information about the Balkans that reached Western Europe towards the end of the eighteenth century helped in popularizing the idea about the "Greek" nature of the whole peninsula. This idea reached its zenith early in the nineteenth century. The ethnographic map by F. A. O'Ezel played a considerable part in this respect, as in it the Greeks were shown as the prevalent ethnographic group in the Balkans.⁸⁵ Other factors also contributed to this: the Greek national liberation movement which was gathering momentum, the re-emergence of the *Megali Idea* for the restoration of the Byzantine Empire, the ambition of Catherine II, the Russian Empress, to place her grandson Constantine on the Byzantine throne in Constantinople, the pro-Hellenism sentiments in Western Europe,⁸⁶ the growth of the Greek maritime fleet, the intermediary part played by the Greek bourgeoisie in the trade between Europe and the Levant, etc. Thus, the West got familiar chiefly and even solely with the Greeks of the inhabitants of the Balkan Peninsula.

It is for this reason that on many of the maps, drafted at that time, the inscription *Greece* spreads as far as the Danube to the north,⁸⁷ and in almost all areas, as far as the Balkan Mountain Range is concerned. By traditions, which came down from Antiquity, Macedonia and Thrace were included in the Hellenic world,⁸⁸ still not taking any account of the changes that had occurred in the Middle Ages, and the actual distribution of the nationalities. Doubtlessly, this was due only to the lack of knowledge of the situation existing at that time.

It is with this erroneous conception of the Balkans of that time, combined with the Antiquity tradition, prevalent in Western Europe in the Middle Ages, and the effect of Ptolemy's geographic nomenclature in particular, that may be explained the usage and establishment of the regional names of *Macedonia* and *Thrace* for parts of the Balkan Peninsula which constituted the territories of the corresponding Roman provinces.

⁸⁵ See H. R. Wilkinson, *Maps and Politics*..., p. 13.

⁸⁶ *Ibidem*, p. 12-20.

⁸⁷ V. e. g. Cornelius de Judaeis, *Speculum orbis Terrae*, Antverpiae, 1593.

⁸⁸ E. g. to begin with, the maps in Ortelius' atlas, the nautical chart by Vincenzo de Demetrius Voltius (of 1606), in John Speed's atlas "A. Prospect of the Most Famous Parts of the World" (London 1627), G. Blaeu's of 1647, Vincenzo Coronelli's of 1684, N. de Fer's of 1716, Tob. Lotter's and to add to them the later ones, inherited from Homann and F. A. Schraembl of 1791, etc.

The conception that the River Nestus (present-day Mesta) served as a boundary between the two areas prevailed over that about the River Strymon (present-day Strouma). This is also in conformity with Ptolemy's tabulae and the administrative division of Roman times. The territorial expanse of Thrace in other directions was better defined owing to the natural confines of that areas (Haemus, i. e. present-day Stara Planina or the Balkan Mountain Range, the Black Sea, the Sea of Marmara and the Aegean Sea). Modern geographers, however, were not unanimous as far as the scope of Macedonian territory was concerned. Generally speaking, there existed a marked lack of clarity with respect to its boundaries in the period from the sixteenth to the eighteenth centuries. This is more than obvious from the simultaneous usage of the regional name of *Comenolitari*, which was a synonym, and the naming of certain parts of antique and modern Macedonia as *Emboli*, *Tikvesh*, *Pelagonia*, etc.

Most of the authors of maps and geographers in Europe adhered to Ptolemy's definition: the territory included in the Roman province towards the second century, respectively. Only some of the cartographers restricted its territory within the boundaries of Macedonia Proper of Philip II. The latter embraced the following: G. Mercator — in the Kostour-Verea-Var-dar triangle;⁸⁹ John Speed — to the west of Salonika, between the River Bistritsa and the River Strouma⁹⁰ and J. Blaeu — between the River Vardar and the River Mesta,⁹¹ as well as I. M. Hazijs — between Bylazora, Kùpùlù (i. e. present-day Veles), the River Strouma and via Egnatia,⁹² F. A. Schraembl — between *Toli*, *Manastir* (i. e. present-day Bitolja) and *Strimon od. Iemboli*,⁹³ etc.

The selection of Shar Mount as the northern boundary (Monte Negro, Hertzegovina, River Toplitsa and Albania, respectively, as neighbouring areas) in marking Macedonia, comes to indicate the preference of most of the cartographers on the question of the province to trust in Ptolemy's Cosmography and its tabulae, i. e. in the Roman administrative division. Among them are the following: G. Gastaldi in his maps of 1546 and 1570, G. Bertelli — in that of 1572; G. de Jode in that of 1578, G. Hondius (who marks it from Krouja and the Sea of Adriatica up to the River Strouma) — of 1633, N. Sanson — in the map of 1655, G. Canteli da Vignola — of 1684, Tob. Lotter — of 1730, J. Homann — of 1736, 1752, etc., K. Schütz — of 1788, F. A. Schraembl — of 1791, Ign. Albrecht — of 1791, J. Reinecke — 1800, D. Reymon — of 1805, B. Müller — of 1832, etc.

As of the middle of the sixteenth century, in the course of two centuries, cartographers place in the territory, which was covered by the Roman Province of Macedonia in the second century A. D., along with Old Macedonia Proper, also certain regional designations as *Iamboli regio* or *Emboli*, *Comenolitari*, *Pelagonia*, *Veria*, *Thiqves* etc.

⁸⁹ Macedonia, Epirus et Achaia (of 1554).

⁹⁰ The map of the Turkish Empire in his atlas of 1627.

⁹¹ In "Atlas Novus" of 1647.

⁹² In his map of Hungary of 1744.

⁹³ Schauplatz des Russisch-Türkischen Krieges (of 1787).

Pelagonia and *Veria* are distinct as areas, called after the names of their centres.⁹⁴ In point of fact, Pelagonia is an old regional centre in Antiquity (the fourth meridia in the division of Old Macedonia by Rome in 167 B. C.), in the Middle Ages, as well as in the Ottoman Turkish domination.⁹⁵ Veria, likewise, was a military, administrative and economic centre way back in the time of the ancient Macedonian state, as well as in the time after it. In his map "Romania (quae olim Thracia dicta)" of 1684, G. Gastaldi designated the border area of Tikvesh (known as early as in the Middle Ages) not only as a region, but also as a town. He located them to the north of Ptolemy's "mountain range" across the Peninsula, in between Bulgaria, Toplitsa, Romania, but obvious in Bulgaria. This is even clearer in his map of Greece in the Ortelius atlas. D. Yaranov is justified in his assumption that Gastaldi made wide use of numerous travel notes, and that the latter was aware of the fact that *Thiqves* was located in Bulgaria, just as Venetian,⁹⁶ Ragusian and other travellers and traders called of the land, present-day Macedonia, in agreement also with the name which the local population gave to their homeland.

It is also expedient if we dwell in detail on the two regional names of *Iamboli* and *Comenolitari*, because they call for elucidation and also point to the lack of stability in the usage of regional names in Macedonia. It was G. Gastaldi who was the first to place the designation of *Iamboli regio* to the area between the River Vardar and the River Strouma in his map of Greece in the Ortelius atlas of 1570, and later on in the already mentioned map of "Romania, etc." of 1684. It is possible that Gastaldi borrowed this designation from the portulan maps by Pietro Vesconte of circa 1320 — *Ponte del Lenbolo*, and that by Andrea Bianco (compiled between 1436 and 1448 A. D.), the *Ponte del Noubolo*. K. Kretschmer was mistaken in relating this term with Karaburun Cape, 18 miles off Salonica, which shut the inner part of Salonica Bay.⁹⁷

As a rule, the ancient town of Amphipolis on the left bank and close to the mouth of the River Strouma (present-day Neohori)⁹⁸ is linked with this area. In our opinion, the name of the settlement has been borrowed from Ptolemy's "Cosmography", while that of the area has been derived from the reports on the division of Macedonia by Rome in meridia in 167 B. C. And this has been done mainly with the purpose of filling up the void on the map of South-Eastern Macedonia, which became known very slowly in Europe at that time. G. Canteli da Vignola in his map, "La Grecia Universale Antica Paroginata con la mode", of 1683, identified the town of *Emboli* with Amphipolis (*Emboli olim Amphipolis*). This regional name appears in many other maps even as far as the end of the eighteenth century. Thus, for instance, F. A. Schraembl in his map, "Schauplatz des

⁹⁴ Most probably G. Gastaldi has borrowed them from Fra Mauro Camaldolese's map, where they are given as regional names.

⁹⁵ V. the Zograph List of Deadroll Names in Йорд. Иванов, Български старини из Македония, София 1930², п. 490

⁹⁶ V. Д. Яранов, Карта на Македония..., р. 9.

⁹⁷ K. Kretschmer, Die italienischen Portulane des Mittelalters, Berlin 1903, facsimile-edition: Hildesheim 1962, s. v. Lembolo.

⁹⁸ V. Д. Яранов, Карта на Македония..., р. 9.

Russisch-Türkischen Kriegen", published in Vienna in 1782, *Emboli* is the second name of the River Strymon (Strouma).

Another regional designation is the mysterious *Comenolitari*. It was given for the first time likewise by G. Gastaldi and is surrounded by *Tamoriza* (possibly the River Tomoritsa, a left tributary to the River Devol, collecting its waters from the Tomor Mount -- present-day Tomorii), to the west by *Canina* (after the town of the same name, which existed in the Middle Ages on the Valona Bay), to the south by *Ianna* (the Epirus town of Janina) and the *Messo* Mount (probably the Metsovo point in Mount Pind and to the north by Mount *Demoniguiza* (possibly Mount Voynova or Gramos, from which the River Devol gathers its waters and after whose name the massif is also indicated in its Latin translation with its Bulgarian ending). Macedonia is marked above *Demoniguiza*.

In spite of the pronounced deformation in the map of that time, still some sort of indications are provided for the location of *Comenolitari* by the settlements, designated around it: *Straga* (modern Strouga) and *Ocrida* (modern Ochrida) to the north-west, *S. Nicolo* (possibly modern Sveti Nikolé), *Cologna* (along the valley of the River Gorna Bistritsa, to the south of the town of Kostour) -- to the north and the Thessalian towns of Larissa and Trikala -- to the south-east.

It is explained in the historical and geographical dictionary of the Ottoman Empire, published by G. B. Margarolli in 1829, that the Turks called one of the Macedonias in the true sense of the word, while the other one -- *Cisaxian*, i. e. Trans-Vardarian.⁹⁹ This regional name, however, just as *Macedonia*, generally speaking, was not found in Turkish documents of the period of Ottoman domination.

It is more acceptable to assume an Italian origin to the name of *Comenolitari*. Just as the large number of distorted names, it could also be accepted as a Latinized deformation of Mount Kamena (a southern branch spreading to the north-west of Malik Lake, of the Mokra Massif) or that of the Kostenari (Kostenaria) area. The practice of similar combinations of the Bulgarian and the translated forms is observed also in the case of other toponymies, indicated simultaneously in their Italian and Slav transliterations, as *Monte Brdo*, for instance. Both Mount Kamena and the peripheral area of Kostenari could be understood by an Italian cartographer as names of the border area of Albania, which was better known to him. It is marked thus. to the north-west of *Macedonia* and *Comenolitari*.

Later, many map makers borrowed this designation from Gastaldi. Among them may be listed G. Mercator, G. and J. Blaeu and G. Canteli da Vignola. The latter indicated the southern part of the Macedonia area in 1684, i. e. the ancient Macedonian Kingdom proper as *Comenolitari*, while the northern one, as it may be judged from his map, as Macedonia proper. In the eighteenth century *Comenolitari* already became established in West European cartography and even appeared as a synonym of Macedonia. I. M. Hasius, for instance, marks in his map of Hungary of 1747 *Propria Mace-*

⁹⁹ Dizionario geografico storico dell'Imperio Ottomano Compilato de G. B. Margarolli-ché fa seguito alla Turchia osservata dallo stesso autore, v. II, Milano 1829, p. 153.

donia vel Comenolita or *Macedonia Comenolita* between the rivers Drin and Mesta and Via Egnatia.

In a wider sense, Macedonia and Thrace constitute the western and the eastern parts of the vast Turkish administrative unit (beylerbey district) of *Rumelia*, while only Thrace — in the narrow sense of the word — the territory between the Balkan Mountain Range and the three seas. It was often called also *Romania*.

The Ottoman Turks borrowed the term *Roum* from the Arabs and the Persians, and possibly from the Seljuq Turks in Asia Minor. That is how these peoples called Rome and later on Byzantium (after its establishment in the eastern part of the Empire), and the Eastern Orthodox Christians in general.¹⁰⁰ It could also be assumed that *Roumelia* has been given a meaning by the Ottomans to designate their initial conquests in Europe in accordance with that what they had heard from the population — *Romania* or the domains of Byzantium. It was used both by the spoken Greek language and in the literary one.¹⁰¹ The same term was used by the Bulgarians to denote any part of Thrace ruled by the Byzantines.¹⁰² It was passed on to the Serbs, yet with a more general meaning — the territory of the Byzantine Empire¹⁰³. The name *Romania* retained its mediaeval content up to very late in Bulgarian folk songs¹⁰⁴ and language¹⁰⁵ even as late as the nineteenth century.

The Bulgarian-Slav name of *Zagora* is another mediaeval regional designation, which is found very late in West European cartography, given to many places by the Bulgarians¹⁰⁶ with the meaning of land located across the mountains (from their own point of view). In this case, that toponym was more or less a synonym of the Turnovo Empire in many local and Western sources.¹⁰⁷ And it is from there that it became popular in cartography, too.¹⁰⁸

The assumption should not be excluded, however, that *Zagora* could have passed in Western Europe as it had been heard from the indigenous

¹⁰⁰ V. Minorsky, *Hudūd al-Ālam*, London 1967, cap. VIII.

¹⁰¹ V. Theophanes Confessor, Georgius Monachus, Leo Grammaticus etc. Cf. Fr. Thiriet, *La Romanie Venecienne au Moyen âge*, Paris 1959.

¹⁰² V. e. g. the mention of *Romania* in Tzar John Assen II's inscription in memory of the Klokotnitsa battle in 1230.

¹⁰³ V. e. g. the title of King Stephan Doushan in a deed, issued to Dubrovnik in the town of Ser in 1345: *Monumenta spectantia historiam slavorum meridionalium, Zagrabiae* 1870, p. 278.

¹⁰⁴ V. e. g. the national epic song for Deliya-Gidiya, etc.

¹⁰⁵ Women-reapers went to *Roumanya* in the nineteenth century.

¹⁰⁶ V. А. Иширков, *Областното име Загория или Загоре в миналото и сега*, Изв. на Нар. етн. музей—София, v. V (1925), p. 80—88. See P. Koledarov, *Zagore in the Middle Ages and Modern Times*, Bulgarian Historical Review, 1973, No. 2.

¹⁰⁷ The title "*King of Zagoriya*", "*Lord of Zagoriya*" and others like it were distinctions of the Bulgarian tsars as early as the time of the Assen dynasty. It became widely known in Western Europe and was in use even in the fourteenth century (v. Д. Ангелов, *Борбата на българския народ против османската власт през първата половина на XV и походите на Вл. Варненчик*, сб. Варна 1444, София, 1969, p. 31, and even as late as the nineteenth century (v. e. g. its mention in М. Дринов, *Български летописен-разказ от края на XVII в.*, Пер. сп., № 3 (1882), p. 8).

¹⁰⁸ V. the maps of Fra Mauro of 1450, S. Münster's of 1540 and 1544, G. Gastaldi's of 1554, Mateo Florini's etc.

population by the crusaders and others who travelled through Bulgarian lands. In the last days prior to the downfall of the First Bulgarian Empire under Byzantine yoke, it found its last stay in the western komitats (counties) called by the local population way back from the Middle Ages to our time and in present-day Macedonia "Lower Land"¹⁰⁹. The Bulgarian state was restored, however, in the north-eastern part of the "Upper Land" (or Upper Bulgaria), which among the people and in the part, closer to Italy and to Western Europe, in general, should have been known as *Zagorie* (*Zagore*, *Zagoriya*) also. It is for this reason that the Second Empire was known under that name.

In the ideas of the Bulgarians of the Middle Ages its extent could be revealed with the aid of the so-called "Zograph List of Deadroll Names", kept in Zograph Monastery (in Mount Athos) and treasured in its cathedral. The reliable data about the earliest recordings are of 1527, yet the List of Names was copied in 1706, and additions made to it as late as 1728. Pilgrims from the towns of Turnovo, Gabrovo, Svishtov, Tryavna, Kostenets, Yambol, Lovech, Vidin, Silistra and Vratsa among others are entered in accordance with their place of residence or birth under *Zagorie* of "Bulgarian land"¹¹⁰.

The name Zagora is a mediaeval survival which could not be preserved as a regional name on modern maps, owing to the fact that it was gradually substituted by the terms *Bulgaria* and *Thrace*. Other regional names, which likewise could not survive and disappeared from modern maps, are *Moesia* and *Syrphia* or *Scythia*.

This is so because as early as the Middle Ages they were considered to be synonyms of *Bulgaria*. Moreover, not only Byzantine authors, with the inclination they had towards rendering the names in their archaic forms, call the Bulgarians "Moesians" and "Scythians", but also Moesia meant Bulgaria to Western cartographers. A typical example of this is the map of 1150 in the works by St. Hieronymus the Blessed, where it is called *Mesia hec et Vulgaria*.

Moesia, in particular, was not preserved owing to a number of other reasons among which are the listed below:

(1) Moesia is in controversy with the names *Bulgaria* and *Zagora*, which became established in the works of West European cartographers in the Late Middle Ages for the territories embracing the territories to the south of the Danube, from its delta to the mouths of the River Morava and the River Koloubara, i. e. the Roman provinces Upper and Lower Moesia, Dardania and Scythia.

(2) The northern outskirts of the Peninsula were closer and better known to the West. This was the result of several reasons among which are Bulgaria's international status in the Middle Ages, the lively contacts along the Danubian artery, the military marches of Hungarians, Poles and Austrians. In the first centuries after the fall of the Second Bulgarian Empire under Ottoman yoke, something was known about the existence of the Bulgarian

¹⁰⁹ V. П. Коледаров, Климент Охридски..., p. 160 sqq.

¹¹⁰ Йорд. Иванов, Български старини..., p. 490.

people in the West, but it was not wholly clear actually how far in the interior spread the lands, inhabited by them. As will be seen later on, "Western Europe" "discovered" the Bulgarian barely at the middle of the nineteenth century and again learned about the actual distribution of their nationality.

(3) *Moesia* is only a Roman and Early Byzantine administrative conception. The time it existed is relatively short in comparison with that of *Macedonia* and *Thrace*. It came into being with the province, called after the name of the Thracian tribe of Moesians who settled along the Danube, between the mouths of the River Morava and the River Iskur¹¹¹. Conversely to the Thracians and the Macedonians, the Moesians did not have a state of their own and even information is lacking as to their own tribal unification.

(4) After the foundation of the Slav-Bulgarian state in 681 A. D. on the territory of Upper and Lower Moesia, no military and administrative unit was set up after its name of that type of the *Themae Macedonia* and *Thrace*. Even no eparchy under the name of Moesia is any longer found in the Byzantine list of church dioceses.

Conversely to *Thrace* and *Macedonia*, which throughout the yoke were gradually forgotten as regional names by the local and the neighbouring population as the Ottoman conquerors destroyed the Byzantine *themae* of the same name, *Moesia* was never popular generally and was effaced in the awareness of the Peninsula inhabitants as early as the Middle Ages. It was entirely displaced by *Bulgaria*, the name of the state that had its centre throughout the greater part of the existence of the First and Second Empires between the Danube and the Balkan Range (Haemus).

Up to mid-nineteenth century, knowledge about the interior of the Balkan Peninsula and the real territorial scope of Bulgaria as a country was very scarce in Western Europe. Very few were those in the West who knew that the Bulgarian people actually continued to exist in the sixteenth, seventeenth and eighteenth centuries. European science and civilization had "forgotten" both their rich in events history, and the fact that the Bulgarians were the most numerous in the Peninsula. It is in this period namely, that the modern geographical conceptions of *Macedonia*, *Thrace* and *Bulgaria* took shape in modern history and cartography. These three are the main aereals inhabited by Bulgarians in the central and eastern parts of the Balkans. Whereas the former two were the result of ancient traditions that penetrated into West European mediaeval cartography, further strengthened by the Renaissance ideas and the influence Ptolemy's "Cosmography" and its *tabulae* had on it, the third — *Bulgaria* was the outcome of a combination between mediaeval cartographic and literary traditions with the cursory and still hazy information about the existence of such a country and of the Bulgarian people as a nationality.

Yet, the contradictory sources and criteria found a compromise based on Ptolemy's conception about the orography of the Balkan Peninsula. Rest-

¹¹¹ See V. I. Georgiev, *Introduzione alla storia delle lingue indoeuropee*, Roma, 1966, p. 156; Xp. M. Данов, *Древна Тракия*, София, 1969, p. 108.

ing on his still unchallenged prestige, at that time it was still believed that there existed the imaginary mountain range in the Balkans. It was assumed *a priori* that *Bulgaria* was located to the north of it, and *Macedonia* and *Thrace*, to the south of it. Sometimes the Roman nomenclature for provinces was substituted for the two latter regions by the Ottoman administrative unit *Roumelia*, which was getting ever more popular in the West in the nineteenth century, while *Thrace* in particular, by the conception of the Middle Ages, *Romania*.

The significance of the name *Bulgaria* got a precise meaning barely in the middle of the nineteenth century, after the interior of the Balkan Peninsula was more fully and systematically studied. Then from the conventional name of an Ottoman province, actually non-existent, it again became a country in the conceptions used in Western Europe. Owing to reminiscences about the dismemberment of the Bulgarian Empire, prior to its subjugation by the Turks in the last decades of the fourteenth century, the *a priori* cartographic conception of *Bulgaria* was reduced to a province between the lower reaches of the Danube and the imaginary mountain range and between the mouth of the River Velika Morava and the Black Sea. With the formation of the Serbian Principality, which annexed the territory between the River Velika Morava and the River Timok in the first four decades of the nineteenth century, the western boundary of the "province" *Bulgaria* was usually traced down along the latter river, i. e. in accordance with the state boundary between Turkey and Serbia.

Research workers, who were active in the interior of the Balkans, "discovered" that the provinces of *Macedonia* and *Thrace* (i. e. *Roumelia*) were also inhabited by Bulgarians and that these two areas were inseparable parts of Bulgaria as a country. It sufficed to quote the reasoning on this question by some of the researchers of European Turkey in order to throw light on the time and the manner in which the territorial scope and the actual content of the name of *Bulgaria* became clear to West Europeans.

On September 7, 1842 the Budapest weekly magazine "Vilag" wrote: "...Bulgaria is incorrectly considered as only one province. It is divided into five to six different provinces, each with its own capital..." and enumerates them: Zagora of Transbalkan Bulgaria, Dobroudja and the Black Sea coast, Danubian Bulgaria, Macedonian Bulgaria etc.¹¹² Two years later, during his visit to Turkey, Cyprien Robert (professor of literature at College de France) — a student of the Slavs in the Ottoman Empire, asks the question: "why such a small country is marked with the name of Bulgaria?" and explains it with the "sly policy of the Turks, who on purpose have confused the frontiers of the enslaved peoples, so that they cannot be distinguished among themselves".¹¹³

In 1863 lord E. Strangford, famous as one of the initial prestigious authorities on the Turkish Empire, exclaimed: "...But Bulgaria — by which I mean a great deal more than the map-makers misleading conventionality

¹¹² Ст. Радев, Кръв по розите, София, 1971, p. 65-66.

¹¹³ C. Robert, Les Slaves de Turquie, v. I, Paris, 1844, p. 232.

of the country north of the Balkans so called..."¹¹⁴ Several years later his compatriots J. Muir-McKenzie and A. P. Irby explained that "by Bulgaria we understand not that insignificant portion of the same termed the Turkish Province of Bulgaria, but the whole tract of country, peopled by Bulgarians..."¹¹⁵

It is for the same reason that F. Kanits, the Hungarian scholar dispatched by the Habsburg Monarchy, entitled his studies of present-day North Bulgaria precisely "Danubian Bulgaria and the Balkan in 1872." The illustrated "London News" magazine (p. 93) of 1876 states in its feature story "Slavs and Turks" the following: "...Thus far we have spoken of Bulgaria proper and the inhabitants peopling this province. The territory, however, which is inhabited by Bulgarians is much more extensive than the country so called Bulgaria... The Bulgarians are scattered throughout the territory from the Danube to the Aegean, and from the Black Sea to Albania and Northern Greece. They count some five to six millions of people and are the most numerous race in European Turkey."¹¹⁶

Elysé Reclus in his multi-volume work, "Nouvelle géographie universelle", which marks the placing of French geography on scientific foundations, stated the following: "In spite of the fact that the name of Bulgaria is officially used only for the northern foothills of the Balkan, Bulgaria proper spreads over a territory which is at least twice as great. The whole land of the Peninsula from the banks of the Lower Danube to the foothills of Pindus belongs to the Bulgarians in spite of the ethnological islands and archipelagoes, where Turks, Wallachians, Tsintsars or Greeks live..."¹¹⁶

The age-old tradition is, however, stronger, and these "discoveries" found no reflection in the regional nomenclature. It remained unchanged, as far as the names *Macedonia*, *Thrace* and *Roumelia* or *Romania* are concerned, and they continued to be used as regional geographic conceptions, without being related to separate and differentiated ethnical groups. It is through them that contemporary West European cartographers aimed only at distinguishing the European domains of the Sultan and at giving a more precise definition. In harmony with the ideas, shaped under the impact of Ptolemy's cartography and the influence of the Renaissance, there continued to exist for a long period of time the erroneous conception in Western Europe that these domains were inhabited by their ancient population and that they constituted an inseparable part of the Hellenic world. Travellers, who passed through these domains, were able to establish that they were inhabited by a compact Slav population, whose affinity they pinpointed as Bulgarian, in accordance with how they called themselves. No author has reported, however, to have met a definite Thracian, Roumelian or Macedonian

¹¹⁴ Lord E. Strangford, *The Eastern Shores of the Adriatic*, London, 1963, p. 323.

¹¹⁵ *Travels in the Slavonic Provinces of Turkey-in-Europe* by G. Muir-Mackenzie and A. P. Irby, With a Preface of R. H. W. E. Gladstone, MP, 2nd ed. revised, London, 1877, p. 68—69.

¹¹⁶ E. Reclus, *Nouvelle géographie universelle*, Paris, 1879, p. 219. Cf. the observations of M. Leo (*La Bulgarie et son peuple sous la domination Ottomane*, Sofia 1949, pp. 199—200) on the so called province of Bulgaria.

Slav or any other nationality for the simple reason that none of the people called themselves "Thracians", "Roumelians" or "Macedonians". An interesting fact is that these geographic conceptions were wholly unknown in their modern content to the inhabitants of the ancient provinces of Moesia, Thrace and Macedonia after the seventh-eighth century up to the time when they came into contact with the modern European civilization.

The toponymy of antiquity and the regional nomenclature, adopted by the civilized world under the impact of Renaissance ideas in combination with the traditions of Roman cartography, of their homeland for a long period of time was alien to the wide strata of the Bulgarian population, which were cut off from West European culture up to the nineteenth century. It is for this reason that these regional names were slow in gaining popularity among the inhabitants of the central and eastern parts of the Balkans. They were, however, accepted along with the other achievements of modern civilization and mainly in the study of geography as a subject.

In the movement for the cultural and national differentiation and for political freedom in the first half of the nineteenth century and particularly after the division of Bulgaria by the 1878 Berlin Congress, as well as in the course of the subsequent national revolutionary struggles for its unification, the traditional antique names of the regions of Macedonia and Thrace acquired a new content and meaning for the Bulgarian people — their names meant enslaved peripheral regions. It is then that the West European regional nomenclature was finally imposed to the Bulgarians and their territorial scope was defined.

DIE STADT SANDANSKI UND DAS GEBIET VON MELNIK UND SANDANSKI IM MITTELALTER

Zdr. Pljakov

Die Stadt Sandanski (das ehemalige Dorf und die Stadt Sveti Vrač) ist eine Siedlung, deren Geschichte in der Antike begonnen hat. In den verschiedenen historischen Epochen (in der Antike, im Mittelalter, in der jüngsten und jüngsten Zeit), spielte sie im mittleren Struma-Tal eine vielfältige Rolle. In der vorliegenden Forschungsarbeit haben wir uns zum Ziel gesetzt, die Geschichte der Stadt und ihrer Umgebung hauptsächlich in der Epoche des Mittelalters zu behandeln. Wir gehen auf die antike Geschichte der Stadt nur ein, um die frühbyzantinische Geschichtsperiode der Siedlung zu erläutern. Wenn auch die antike Geschichte der Stadt und ihrer Umgebung von einer Reihe von Wissenschaftlern in der speziellen Literatur behandelt wurde, so ist die mittelalterliche Periode der Geschichte dieser Siedlung verhältnismäßig schwach in den Forschungen vertreten. Dies ist einerseits auf das unzureichende Quellenmaterial, über das man verfügte, und andererseits auf den Umstand zurückzuführen, daß über diese Siedlung keine speziellen Siedlungsforschungen vorgenommen wurden. Über die mittelalterliche Geschichte dieser Gegend liegen Forschungen vorwiegend über die Stadt Melnik vor, über die reichlichere Quellenangaben aus dem Mittelalter vorhanden sind. Doch auch für diese Stadt sind die verfügbaren Mitteilungen über die frühe Periode der türkischen Herrschaft nicht herangezogen worden. Interessante Beiträge zur mittelalterlichen Geschichte der Stadt Melnik verfaßte bei uns Ivan Dujčev¹. Wichtig für die Wissenschaft sind die Mit-

¹ I. Dujčev, Melnik im Mittelalter, Zeitschrift „Duhovna kultura“, XI V, S., 1965, Heft 7—8, S. 15—25; Heft 9, S. 21—33; Iv. Dujčev, Melnik au Moyen âge, Byzantion, vol. XXXVIII, Bruxelles 1968, fasc., 1, p. 28—41. Vgl. auch die cit. Lit. Einige interessante Angaben enthält die kurze Mitteilung von V. Ivanova-Mavrodinova, Die Stadt Melnik — die Slavovsche Hauptstadt, Zeitschrift Rodina, S., 1933, Jahrg. I, Hf. IV, S. 110—112. Unlängst gelang zu uns das Buch „Die Geschichte der byzantinischen Stadt Melenikon, von Th. V. Vlachos, Thessaloniki, 1969. Es enthält einige wichtige Angaben über bis jetzt in manchen Forschungen unbenutzte Quellen. Der Autor macht keinen ausschöpfenden Gebrauch von Prof. Iv. Dujčevs Forschungen über Melnik, sondern erörtert einige wissenschaftlich-populäre Ausgaben als für die angeschnittenen Fragen maßgebend. Über die Geschichte von Melnik im XIX. Jahrhundert könnten auch andere wichtigen Angaben angeführt werden. Es bestehen immer noch keine Gründe, um die Meinung zu verwerfen, daß der Name Melnik slawischer Abstammung ist, welche Meinung von Wissenschaftlern wie H. Gregoire, I. Dujčev und auch vom griechischen Wissenschaftler P. S. Spandonides unterstützt wird. Zweifellos war Melnik von griechischer Bevölkerung besiedelt, unter ihr wohnte aber auch die slawisch-bulgarische Bevölkerung. Davon zeugt der Aufstand von Dragota im XIII. Jahrhundert, auf den wir im folgenden Bericht näher ein-

teilungen, die Paul Perdrizet über die Stadt veröffentlichte, in denen über die Lage der Stadt und ihre architektonischen Denkmäler um die Wende des 19. zum 20. Jahrhundert² berichtet wird. Interessante Beobachtungen über die Architektur und die Malerei der erhaltenen Kirchen in Melnik und Roshen machte N. Mavrodinov³. In der gesamten Veröffentlichung der spätgriechischen und spätlateinischen Inschriften in Bulgarien sind auch die bisher in der Literatur erschienenen Inschriften von Sandanski, Melnik und ihrer Umgebung⁴. Es wurden einige kurze Mitteilungen gemacht, die manche Fragen der Geschichte des Gebiets von Melnik und Sandanski vorwiegend im 19. Jahrhundert⁵ berühren. In unserer Forschungsarbeit behandeln wir die Geschichte der Stadt Sandanski an erster Stelle, indem wir auch die Geschichte des Gebiets von Melnik und Sandanski im Mittelalter betrachten. Für diesen Zweck benutzen wir schriftliche Quellenangaben byzantinischer und anderer Herkunft, wie auch archäologische Angaben, indem wir, laut den vorhandenen Quellen, die Geschichte dieses Gebiets von politischem, wirtschaftlichem und kulturellem Aspekt aus behandeln.

In der römischen und spätantiken Periode besaß die Siedlung, die sich auf dem Territorium der heutigen Stadt Sandanski befand, eine entwickelte Handwerks- und Handelstätigkeit und eine gut geregelte Gerichtsmacht. Es gab einen Stadtrat (*Βουλή*), dessen Zusammensetzung einer Inschrift bei Antonius Pius nach aus 80 Menschen bestand. Die Quellen bezeugen, daß es in der Siedlung eine Volksversammlung (*δημος*), einen Stadtplatz (*ἀγορά*) gab, verwaltet von *ἄρχοντες*. Erwähnt wird auch das sogenannte Kollegium der *πολιταρχοῦντες*. In Inschriften aus den Jahren 158 und 210 wird von drei Kategorien freier Menschen — nämlich *πολῖται* (ständige Einwohner der Stadt), *ξένοι* (zeitweilig verweilende) und *ἐγκλημένοι* (Boden- und Gutsbesitzer auf dem Territorium der Stadt, ohne ihre Einwohner zu sein), und eine vierte Kategorie Einwohner in der Stadt *δοῦλοι* (Sklaven) erwähnt. In der Stadt wurde eine dreitägige Messe veranstaltet. Unter der Bevölkerung gab es viele Einwohner mit thrakischen Namen⁶.

gehen. Es ist klar, daß es sich auch in diesem Fall um eine Stadt handelt, bei der die Einwohner nicht nur Byzantiner waren. Nicht ohne Bedeutung ist auch die Tatsache, daß die Bevölkerung im Hinterland der Stadt ganz slawisch war. Die Stadt war dem bulgarischen Staat angegliedert und es wäre nicht exakt, sie nur als eine byzantinische Stadt zu betrachten und ihren slawisch-bulgarischen Charakter abzuleugnen.

² Paul Perdrizet, Melnik et Rossno, Bulletin de correspondance hellénique Paris, 1907, XXXI, p. 20—37.

³ N. Mavrodinov, Kirchen und Klöster in Melnik und Roshen, Jahrbuch des Nationalmuseums, Bd. V (1926—1931), S., 1933, S. 285—306; siehe auch Antoine Stran-sky, Remarques sur la peinture du Moyen-Age en Bulgarie, en Grèce et en Albanie, Mitteilungen des Bulgarischen archäologischen Instituts, Bd. X, 1936 — (Actes du IV^e congrès international des études byzantines, Sofia, septembre 1934), Sofia, 1936, p. 37—40.

⁴ Spätgriechische und spätlateinische Inschriften aus Bulgarien, herausgegeben von V. Beševliev, Berliner byzantinische Arbeiten, Band 30, Berlin, 1964, S. 168 ff.

⁵ Bischof Kliment Rilez, Das Rila Kloster, Melnik und die Gegend von Melnik, Ztsch. Geistige Kultur, S., 1964, Hf. 3, S. 2—8, Bd. 4, S. 7—11; Prof. W. I. Pandurski, Kirchliche Altertümer in Melnik, dem Roshen-Kloster und Sandanski, Ztsch. Geistige Kultur, S., 1964, Hf. 4, S. 11—21.

⁶ Über die antike Geschichte der Stadt Sandanski vgl. V. Velkov, Neue epigraphische Angaben über die antike Geschichte der Stadt Sandanski, Mitteilungen des Archäologischen Instituts, Bd. XXIV, S., 1961, S. 245—260; B. Gerov, Forschungen über die westthra-kischen Länder zur Römerzeit, Jahrbuch der Sofioter Universität, Philologische Fakultät,

Es werden verschiedene Meinungen über den Namen der antiken Siedlung bei der heutigen Stadt Sandanski vertreten: die einen sind der Ansicht, daß sie von Alexander dem Großen — Alexandropolis oder von Desudaba, Parthicopolis, gegründet wurde⁷. B. Gerov drückt die Vermutung aus, daß hier die von Strabon, Plinius Senior und Ptolemäus erwähnten Stadt Garesk gelegen hat, und V. Beševliev vertrat die Meinung, daß hier die antike Siedlung Zapara, ein Bischofssitz, der wahrscheinlich nach 553 zerstört wurde, war⁸. Die Stadt Zapara wird von Hierokles (6. Jh.), wie auch in den Protokollen des Weltkonziliums im Jahre 553 in Konstantinopel erwähnt. In den Protokollen heißt es: „... Fabianus gratia Dei episcopus Zapparenae civitatis huic constituto...“ und an einer anderen Stelle heißt es: „... ad Sabianum reverendissimum episcopum Zapparenae civitatis Illyricianae dioceseos ...“⁹.

Eine andere Behauptung lautet, daß im Gebiet der Stadt Sandanski die Sintoi ansässig waren, und aller Wahrscheinlichkeit nach soll es die

Bd. LIV, 3, 1959/60, S., 1961, S. 191 u. ff. Vgl. auch die zit. Lit. Neue archäologische Stoffe über die antike Geschichte der Stadt wurden von kurzem veröffentlicht: T. Ivanov, D. Serafimova und N. Nikolov, Ausgrabungen in Sandanski 1960, Mitteilungen des Archäologischen Instituts, Bd. XXI, S., S. 105—209; siehe auch V. Beševliev, Le nom antique de Sveti Vrač (Bulgarie) siège episcopal, Byzantinoslavica, tome XXIII, Prague, 1962, p. 1—5. Spätgriechische und spätlateinische Inschriften aus Bulgarien... S. 171 ff.; Fanoula Papazoglou, Notes d'épigraphie et de topographie Macédoniennes, Bulletin de Correspondance Hellénique, LXXXVII, 1963, II, Athènes—Paris, p. 535—544; B. Gerov, A propos de la population et des localités de la vallée du cours moyen de la Struma dans l'Antiquité, Recherches de géographie historique, S., 1970 p. 19 et suiv.

⁷ B. Gerov, Forschungen... S. 192. In seinem kürzlich veröffentlichten Werk macht B. Gerov folgende Bemerkung: „... Si nous tenons compte de l'ordre dans lequel Strabon situe ces villes dans la Parabélie, et du fait que chez Ptolémée cette ville est indiquée comme le seul centre urbain en Obélie (Ptol. III., 12,22/13,25), nous avons des raisons d'admettre, dans l'état actuel des recherches que Gareskos est la ville antique sur les vestiges de laquelle s'élève aujourd'hui Sveti Vrač.“ V. B. Gerov, A propos de la population et des localités ... p. 20.

⁸ V. Beševliev, Le nom antique ... p. 3—5. Er bemerkt aber im op. cit., p. 4: „... Il est naturel que cette identification, si véridique soit-elle, gardera le caractère d'une inscription portant le nom de la ville pourra, en définitive, résoudre le problème de l'ancien nom de la ville de Sveti Vrač.“ Über diese Identifizierung der antiken Siedlung bemerkt B. Gerov, daß „... Eine solche Auffassung könnte aufrechterhalten werden, wenn man annimmt, daß im VI. Jahrh. die Stadt bereits einen anderen Namen trug und zwar verschieden von dem, den er im II. und III. Jahrhundert hatte“ — B. Gerov, Forschungen... S. 193 (41). Bem. 1. Über V. Beševlievs Lokalisierung von Zapara mit der heutigen Stadt Sandanski (Sv. Vrač) und von Diakletianopolis mit den Überresten der großen Festung von Hissar, bemerkt B. Mikov folgendes: „Seine Beweise — historische Quellen und archäologische Denkmäler — sind zur Zeit annehmbar doch immerhin nicht ganz überzeugend. Es fehlen epigraphische Materialien.“ — V. Mikov, Die Lokalisierung einiger verschwundener antiker und mittelalterlicher Siedlungen und Festungen in Bulgarien, Zeitschrift, Archäologie, S., 1968, S. 34.

⁹ Mansi, Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio, tomus nonus, Paris-Leipzig, 1901, p. 106, 199. Die erste Mitteilung ist A. Leporski bekannt, der in seiner Geschichte des Bischofums von Thessaloniki zur Zeit seiner Angliederung an das Patriarchat von Konstantinopel, St. Peterburg, 1901, S. 310, die Vermutung äußert, daß „diese Stadt (Zapara) sich an der Grenze der Dardanellen befände“. Indem J. Zeiller diese Mitteilung in „Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'empire romain“, Paris, 1918, p. 163—164, 391, 600, erforscht, nimmt er an, daß Zappara in Macedonia Salutaris gelegen ist.

Stadt Parthicopolis gewesen sein¹⁰. Den Mitteilungen des Johannes von Ephesos und des Johannes von Nikiu nach sollen die Slawen in diesem Gebiet in den Jahren 578, 581—584, 586, 609 und 619 verheerende Einfälle vorgenommen haben, bei denen die Siedlung vermutlich zerstört worden ist¹¹. Aus den Angaben geht hervor, daß der Name der Siedlung erst nach eventueller Entdeckung epigraphischer Angaben — einer Inschrift, auf der Name der Stadt verzeichnet ist, bei künftigen archäologischen Ausgrabungen festgestellt werden kann. Vorläufig ist anzunehmen, daß es sich eventuell um Zappara oder Parthicopolis handelt, doch bis zur Auffindung einer konkreten Inschrift mit dem Namen der Stadt kann nichts Genaues gesagt werden.

In Sandanski wurden archäologische Materialien aus der frühbyzantinischen Epoche sowohl in der Vergangenheit wie auch in jüngster Zeit entdeckt. Diese Materialien bringen bedeutsame Seiten der Geschichte dieser Siedlung an den Tag. Im Jahre 1917 wurde in der Stadt (damals Dorf Sveti Vrač) an der südwestlichen Ecke eines großen alten Gebäudes, das vermutlich eine Kirche war, Teil eines runden Baptisteriums mit einem achteckigen Becken¹² ausgegraben. Die Außenwand stellte eine Mauer mit dünnem Steinkreis dar; das Becken war achteckig mit je drei Stufen südwestlich und nordöstlich. Die Innenseite war weiß gestrichen, wobei in der Nische Spuren von verschiedenartigen geometrischen Ornamenten zu sehen waren. Gefunden wurden auch Fragmente einer Mosaikverzierung — steinerne und gläserne grüne, schwarze, dunkelblaue und andersfarbige Würfel. Es wird angenommen, daß dieses Baptisterium aus dem 4. bis 5. Jahrhundert stammt und wenn „nicht der Bischofskirche, so doch einer sehr bedeutenden Kirche gedient hat“¹³. Im Jahre 1921 wurde in einem überwölbten Grab in der Stadt eine Marmorplatte gefunden mit der Inschrift (im Jahre 1921 unter Nr. 2055 im Sofioter Nationalmuseum aufgenommen über den Militärzahlmeister Genolen (*στρατιῶν νομμεραρίον τῆς στρατοπεδαρχικῆς*), die auf Grund des Datums der Inschrift nicht zu datieren ist, aber es wird vermutet, daß sie aus dem 4. Jahrhundert stammt¹⁴. Im Jahre 1937 wurden bei Aushubarbeiten in der Gegend Nišan-taši drei Grabmäler entdeckt und in etwa 100 m Entfernung ein viertes Grabmal gefunden. Diese Grabmäler sind aus Ziegeln gemauert. Manche sind der Ansicht, daß hier eine altchristliche Nekropole einer antiken Siedlung gewesen ist¹⁵. Eines der Grabmäler ist größer als die

¹⁰ F. Papazoglu, Mazedonische Städte zur Römerzeit, Skopje, 1957, S. 86. Vorher wurde diese Meinung von L. Robert, Bulletin épigraphique, Revue des études grecques, Paris, 1948, Nr. 112, ibidem, 1956, Nr. 159, zum Ausdruck gebracht. Nach der Veröffentlichung der Hypothesen von B. Gerov und V. Beševliev, wurden sie von F. Papazoglu nicht angenommen und ihre Meinung wurde erneut bestätigt. Vgl. F. Papazoglu, op. cit., p. 535—544.

¹¹ V. Beševliev, op. cit., p. 5.

¹² V. Ivanova, Alte Kirchen und Kloster in den bulgarischen Landern (IV—XII. Jhrh.), Jahrbuch des Nationalmuseums, 1922—1925, S., 1926, S. 550.

¹³ Ebenda, S. 550—551.

¹⁴ V. Beševliev, Zwei wenig bekannte byzantinische Grabinschriften, Mitteilungen der Bulgarischen historischen Gesellschaft, XVI—XVIII, S., 1940, S. 42—47. Spätgriechische und spätlateinische Inschriften aus Bulgarien, S. 171—172, Nr. 240.

¹⁵ T. Gerassimov, Frühchristliches Grabmal bei der Stadt Sandanski (Sv. Vrač), IAI, Bd. XXIX, S., 1966, S. 222.

anderen — 4,20 m lang, unten 1,40, und oben 1,10 m. breit. Es hat einen rechteckigen Grundriß, ist 1,80 m hoch und hat ein flaches Dach. Der Eingang ist von Osten. Bei seiner Entdeckung wurden darin zwei Skelette gefunden wie auch Tonschüsselchen, mehrere Tränenflaschen u. andere Gegenstände, die bei den Aushubarbeiten zerbrochen und weggeworfen worden waren. Auf Grund von Vergleichsdaten wird das Grabmal Ende des 5. und Anfang des 6. Jahrhunderts datiert. Die beiden anderen gemauerten Grabmäler sind 2 m lang, 80 cm breit und 50 cm tief. Sie waren mit Steinplatten bedeckt¹⁶.

Im Sommer 1958 wurden bei Kanalisationsarbeiten auf der jetzigen Ivan-Rilski-Straße die zentrale Apsis einer Kirche, allem Anschein nach einer altchristlichen entdeckt. Im Inneren fand man zwei erhaltene Granitsäulen, etwa 2,5 m lang, wie auch mehrere Kapitelle und Basen. Die Kirchenwände waren bis zu 1 m Höhe erhalten¹⁷. Andere archäologische Materialien aus der spätantiken Epoche wurden in Sandanski im Herbst 1958 bei der Einebnung des Hofes des Gymnasiums entdeckt. Bei der Einebnung des Hofes mit einem Bulldozer wurden einige altchristlichen Gräber zerstört, in denen es außer menschlichen Gebeinen nichts gab. Bei der ersten Einebnung wurden fünf Grabmäler entdeckt, von denen im Februar 1960 ein überwölbtes Grab 1,20 m hoch, 1 m breit und 2 m lang erhalten war. Darin befand sich ein menschliches Skelett¹⁸. Bei der zweiten Einebnung wurde die Westwand und ein Teil der Nordwand eines Gebäudes gefunden, in dem eine Platte mit einer altchristlichen Inschrift gefunden wurde. Die Platte ist aus Kalkstein und hat eine Höhe von 0,59 m, eine Breite von 0,46 m oben und 0,35 m unten. Es handelt sich um eine frühchristliche Inschrift des Kirchensängers Andreios und seiner Gattin Evdokija, die hinsichtlich ihrer paläographischen Besonderheiten und ihres Inhalts den Inschriften aus der Justinianischen Epoche nahesteht¹⁹. Im Frühjahr 1959 wurde 200 m südwestlich des Gymnasiums ein anderes überwölbtes Grab entdeckt. Auf Grund dieser Funde wird geschlossen, „daß sich in dieser Gegend (der südwestlichen) der Stadt Sandanski eine spätantike Nekropole (4.—6. Jh.) der alten Siedlung befunden hat“. Hier gab es auch einige „Kirchengebäude“ und als Baumaterial wurden auch einige ältere Inschriften benutzt²⁰. Im Gebiet der spätantiken Nekropole wurde bei Aushubarbeiten für den Bau eines Hauses eine altchristliche Inschrift, vermutlich aus der Zeit Justinians mit dem Text „*Κροσίβου ἐποδιακόνου*“ gefunden²¹. Aus Sandanski stammen auch zwei weitere Bruchstücke von Marmortafeln mit Spuren von Inschriften in griechischer Sprache aus der frühchristlichen Epoche²². Kürzlich wurde auch eine

¹⁶ T. Gerassimov, Frühchristliches Grabmal bei der Stadt Sandanski (Sv. Vrač) IAI, Bd. XXIX, S., 1966, S. 222—224.

¹⁷ V. Velkov, Epigraphische Beiträge zur antiken Geschichte der Stadt Sandanski, IAI, Bd. XXIV, S., 1961, S. 246.

¹⁸ Ebenda, S. 246—247.

¹⁹ Ebenda, S. 247, 250, Bsp. 3. Spätgriechische und spätlateinische Inschriften aus Bulgarien, S. 175—176. Nr. 243.

²⁰ V. Velkov, op. cit., S. 247.

²¹ Ebenda, S. 251. Spätgriechische und spätlateinische Inschriften aus Bulgarien, S. 175, Nr. 242.

²² V. Velkov, op. cit., S. 252, Bsp. 5, 6.

weitere frühchristliche Grabinschrift aus dem 6. Jahrhundert für Dimitrios primicerius veröffentlicht. Die Inschrift gehört zur archäologischen Sammlung von Sandanski²³. Im Jahre 1960 wurde bei Bergungsausgrabungen eine dreischiffige altchristliche Basilika mit inneren und äußeren Vorhallen und anderen Räumen zu Tage gefördert. Besonders interessant ist die aufgefundene griechische Inschrift, die auf Grund paläographischer Angaben „frühestens Ende des 5. oder in die erste Hälfte des 6. Jahrhunderts zu datieren ist“, und laut Parallelen zu anderen Inschriften könnte sie aus der ersten Hälfte des 6. Jahrhunderts stammen. Die frühbyzantinische Basilika wird auf Grund von anderen Parallelen Ende des 5. und in die ersten Jahrzehnte des 6. Jahrhunderts datiert²⁴. Aus dem Inhalt der Inschriften ist ersichtlich, daß die Basilika von Johannes, der den Bischofstuhl innehatte, erbaut wurde, dessen Name bisher unbekannt war, und der Name seines Vorgängers ist auf der Inschrift vernichtet: „Du wünschst zu erfahren, wer diesen prächtigen Bau errichtet hat, der mit seiner Schönheit die Augen erfreut. Das ist Johannes, ein Mann, klug und weise, der mit der Sorge um den bischöflichen Stuhl betraut wurde und zum Vorgänger den gottesfürchtigen Mann namens O(?)...“²⁵ hatte. Diese Inschrift bezeugt, daß die spätantike Siedlung, über der die heutige Stadt Sandanski errichtet wurde, ein Bischofssitz gewesen ist.

Der Boden der frühbyzantinischen Basilika ist mit einer besonders interessanten reichornamentierten Mosaik bedeckt. Es sind verschiedene dekorative Motive vertreten: vielfarbige miteinander verschlungene Kreise, vierblättrige Rosetten, Rauten, Kreuze, Achtecke, Mäander, miteinander abwechselnde polychrome Abbildungen von Fischen und Vögeln, Rechtecke mit verschieden gefärbten geometrischen Figuren darin, Schachbrettornamente, Achtecke, in denen Kreise und verschiedene geometrische Ornamente, Blumen, Vögel und Fische abgebildet sind, Efeu, Ellipsen, die in rechtem Winkel aufeinandertreffen usw.²⁶. Aus den Funden bei der Basilika stammen auch aus frühbyzantinischer Zeit Eisennägel und Eisenringe, Bruchstücke von Tongefäßen, Scherben und Fensterscheiben u. a., Münzen, der spätesten, der im Jahre 1960 datierten von Kaiser Justin II. (565—578) ist²⁷.

Im Jahre 1964 wurde eine weitere dreischiffige nicht sehr große Basilika mit Mosaikfußböden (mit vierfarbigem Ornament) bei der Umzäunung der Sankt-Georg-Kirche bei der Begradigung der heutigen Partisanska-Straße freigelegt. (Die Materialien über die Ausgrabungen sind nicht veröffentlicht²⁸.) In einem anderen Gebäude, das 1967 erforscht wurde (die Resultate der archäologischen Untersuchungen sind nicht veröffentlicht), wurde eine andere Mosaik entdeckt²⁹.

²³ Spätgriechische und spätlateinische Inschriften... S. 173, Nr. 241.

²⁴ T. Ivanov, D. Serafimova und N. Nikolov, Ausgrabungen... S. 144, V. Beševliev datiert die Inschrift aus dem VI. Jhrh. Vgl. Spätgriechische und spätlateinische Inschriften aus Bulgarien, S. 171, Nr. 239.

²⁵ T. Ivanov u. a., op. cit., S. 141.

²⁶ Ebenda, S. 128—165. Bsp. 22—45. Siehe auch T. Ivanov, Die neuentdeckten Mosaiken in Sandanski, Zeitschrift Kunst, S., 1961, Heft 9—10, S. 32—37.

²⁷ T. Ivanov u. a., op. cit., S. 133—134, 162, 175, 186—189.

²⁸ Ebenda, S. 153, 155, 203.

²⁹ Ebenda, S. 145.

Obwohl die aufgefundenen archäologischen Materialien aus der frühbyzantinischen Periode der Geschichte der Siedlung, die sich anstelle der heutigen Stadt Sandanski befand, nicht das Ergebnis planmäßiger und umfassender Rettungsausgrabungen der spätantiken Siedlung sind, sondern eher bei Bergungsausgrabungen von einigen Gebäuden in der Stadt ans Licht gebracht wurden, vermitteln sie doch eine gewisse Vorstellung von dem Aussehen der frühbyzantinischen Siedlung. Es besteht kein Zweifel, daß sie Bischofssitz war, dessen Namen bis jetzt noch nicht endgültig festgestellt werden kann.

Quellenangaben gestatten uns bisher noch nicht chronologisch genau zu bestimmen, wann die mittelalterliche Siedlung Sveti Vrač wiederhergestellt worden ist. Aber, daß sie im Mittelalter existiert hat, bezeugen archäologische Materialien und schriftliche Mitteilungen. Die Rolle, die die antike Siedlung anstelle der heutigen Stadt Sandanski spielte, wurde jedoch von einer Nachbarsiedlung, der Stadt Melnik, eingenommen, was durch die Tatsache zu erklären ist, daß diese natürlich befestigt und ihre Verteidigung leicht zu organisieren war, da sie weiter abseits von der Verkehrsstraße längs der Struma lag und im Handel zwischen Byzanz und dem Bulgarenreich eine gewisse Vermittlerrolle innehatte.

Wie ist der alte Name der Siedlung „Sveti Vrač“ zu erklären? In dieser Hinsicht sind einige Legenden bekannt³⁰. Eine wissenschaftliche Erklärung könnte gegeben werden, indem man eine gewisse Gegenüberstellung zur Rolle der Stadt in der Antike macht. Im Jahre 1938 wurde eine Inschrift entdeckt, von D. Detshev veröffentlicht³¹, die von einer Schenkung der Flaviana Philokratia zu Ehren ihres Mannes Julian Alexander zeugt. Die Inschrift trägt das Datum 210 u. Z. Aus der Inschrift ist ersichtlich, daß in der Stadt eine dreitägige Messe abgehalten wurde, in engem Zusammenhang mit dem Kult der Heilgötter Asklepios, Hygieia und Telesphoros. Die heutigen Mineralquellen waren schon in der Antike bekannt und wurden genutzt. Mit der Verbreitung des Christentums unter den thrakischen Stämmen wurden die Heiligtümer an den Quellen in christliche Gotteshäuser verwandelt. Ähnlich wie in der heidnischen Zeit suchte die christliche Bevölkerung an gewissen Tagen des Jahres Genesung durch das heilkräftige Mineralwasser. Die thrakischen Gottheiten wurden durch christliche Heilige abgelöst. Ethymologisch erklärt, bedeutet Sveti Vrač Heiliger Arzt. In der christlichen Religion waren Cosma und Damian heilige Ärzte. Nicht von ungefähr ist die alte Kirche der Stadt eben diesen beiden Heiligen geweiht. Im 14. Jahrhundert war der Name der Stadt, wie aus einer schriftlichen Mitteilung ersichtlich ist, in der Mehrzahl, was eine Bestätigung dieser Erklärung ist. Bekannt ist ferner das Dorf Svetivračene (im Bezirk Sofia), der Gipfel Sveti Vrač in der Nähe von Koprivštiza³². Ende des vorigen Jahrhunderts gab es die Bezeichnung Sveti Vrač auch bei Kičevo und Kostur in Makedonien³³.

³⁰ N. T. Dorian, Die Vergangenheit von Sv. Vrač in Überlieferungen, Zeitschrift Bulgarisches Land, Jahrg. I, S., 1931, Heft 2, S. 23.

³¹ D. Detshev, Eine Gabe aus dem Gebiet der mittleren Struma, IVAI, Bd. XIII, S., 1941, S. 190—194.

³² V. Mikov, Ursprung und Bedeutung der Namen unserer Städte, Dörfer, Gebirge und Ortschaften, S., 1943, S. 166.

³³ K. Irieček, Das christliche Element in der topographischen Nomenklatur der Balkanländer, Periodische Zeitschrift, Jahrg. XI., Heft 55—56, Sredez, 1898, S. 229.

Wichtig ist zu erwähnen, daß ein Großteil der Ortschaftsbezeichnungen im Bezirk Sandanski, ethymologisch analysiert, slawischen Ursprungs sind. Solche Siedlungen sind zum Beispiel Borovan, Vlachi, Vranzi, Debrene, Dolene, Darshanovo, Katunzi, Kalimanzi, Krastilzi, Melnik, Sklave usw.³⁴. Das bezeugt, daß sich in dem Gebiet des Mittellaufs der Struma im 6.—7. Jahrhundert eine kompakte slawische Bevölkerung ansässig gemacht hat. Byzantinische Quellen berichten konkreter, daß am Lauf der Struma die Strymonen und Strumer siedelten. Westlich von ihnen in der Umgebung von Veles und Bitolja lebten die „Bersiti“. Noch vor der Gründung des slawisch-bulgarischen Staates zur Zeit des Chan Asparuchs wurden in der zweiten Hälfte des 7. Jahrhunderts seitens des Byzantinischen Reiches eine Reihe von Handlungen unternommen, um sich die slawische Bevölkerung von Makedonien untertan zu machen. So unternahm im Jahre 658 Konstantinos II. einen Feldzug gegen die makedonischen Slawen in dem Gebiet zwischen Struma und Vardar, von denen er einen Teil befriedete und einen großen Teil in die Gefangenschaft verschleppte. Ende des 7. Jahrhunderts unter Justinian II. (685—695) wurden als Gegenmaßnahme gegen den neugegründeten bulgarischen Staat und dessen Einfälle im Süden slawische Kontingente an den Pässen an der Struma aufgestellt. Solche wurden in der „Schlucht“ (κλεισούρα) Strymon im Gebiet zwischen Rupel und Melnik aufgestellt. Deren Anführer (κλειονάρχης) war dem Strategen des Themas Thrakia unterstellt³⁵. In diesem Falle handelt es sich nicht um das Thema Strymon. Das Gebiet zwischen der Struma (Strymon) und der Mesta (Nestos) war theoretisch als Teil der Präfektur Illyricum angesehen, wobei angenommen wird, daß es unter der Aufsicht des Strategen von Thrakien stand.

Der byzantinische Chronist Theophanes berichtet, daß der erste Versuch der bulgarischen Truppen, in das Strumatal vorzudringen, im Jahre 789 gemacht wurde. Bei einem anderen solchen Feldzug im Jahre 808 im Strumatal erbeuteten die Bulgaren von den Byzantinern 1100 Pfund Gold, das für den Sold der Soldaten bestimmt war. Zum Kampf gegen den bulgarischen Staat wurde von den Byzantinern das Thema Makedonien in Südthrakien (zwischen Struma und Mariza mit dem Zentrum Philippopolis) dem heutigen Plovdiv geschaffen³⁶. Der byzantinische Kaiser Konstantinos Porphyrogenetos gab in seinem Buch „Die Themen“, das er in den dreißiger Jahren des 10. Jahrhunderts verfaßte, wichtige Mitteilungen (von denen viele sich auch auf die vorherigen Jahrhunderte beziehen) über die einzelnen Themen (administrative Gebiete) des Byzantinischen Reichs³⁷. Er vermerkte, daß zu dem

³⁴ I. Saimov, Die Ansiedlung der bulgarischen Slawen auf der Balkanhalbinsel, Erforschung der Einwohnernamen in der bulgarischen Toponymie, S., 1967, S. 108, 202, 124, 127, 130, 205, 221, 222, 192, 170 u. a.

³⁵ Paul Lemerle, Philippe et la Macédoine orientale à l'époque chrétienne et byzantine, Recherches d'histoire et d'archéologie, Paris, 1945, p. 125. Die „Clisura“ (Κλεισούρα) war eine kleinere territorial-administrative Einheit vom Thema und ihr Verwalter, der „Clisuarch“ übte sowohl Militär- als auch bürgerliche Funktionen aus. In manchen Fällen wurden die Clisurae in Themen umtransformiert. — A. A. Vassilev, History of the Byzantine empire 324—1453, Madison, 1952, p. 350—351.

³⁶ V. Zlatarski, Die Geschichte des bulgarischen Staates im Mittelalter, Bd. I, Teil I., S., 1918, S. 261.

³⁷ Fontes Graeci historiae bulgaricae, V., S., 1964, p. 195—196.

Thema Makedonien die Provinz Makedonia Prima gehörte, die 30/32 Städte hatte wie auch die Provinz Makedonie Secunda, in der es 8 Städte gab, und die Provinz Thessalia, die 17 Städte hatte³⁸. Im Jahre 813 wird wieder bei Theophan der Stratege des Themas Makedonia (... καὶ Ἰωάννης, παρίκιος καὶ στρατηγὸς Μακεδονίας) erwähnt³⁹. Zweifellos ist das gesonderte Thema Makedonia geschaffen worden, bevor es in den Quellen erwähnt wurde⁴⁰.

Unter dem bulgarischen Herrscher Presjan (836—852) gehörten das mittlere Strumatal wie auch das heutige Mittel- und Westmakedonien dem Bulgarischen Reich an. Die Grenze zwischen Bulgarien und Byzanz verlief laut einem im Jahre 864 zwischen beiden Staaten geschlossenen Vertrag längs des Belassizagebirges und über den Rupelpaß. Aus gefundenen steinernen Grenzpfählen in der Nähe des Dorfes Narasch, Bezirk Thessalonike, mit Inschriften aus dem Jahre 904⁴¹ ist ersichtlich, daß die Grenze zwischen dem Byzantinischen Reich und dem Bulgarischen Staat unter dem bulgarischen Herrscher Simeon weiter nach Süden unmittelbar in der Nähe der Stadt Thessalonike verlief.

Kürzlich neuentdeckte Scherben von slawischer Keramik aus dem 8. bis 10. Jahrhundert⁴² bezeugen, daß vermutlich in diesen Jahrhunderten dort eine mittelalterliche Siedlung entstanden war. Zur Erforschung dieser Periode werden die archäologischen Materialien von größter Bedeutung sein. Es besteht Veranlassung anzunehmen, daß die Tätigkeit Klemes' in Makedonien sich auch auf dieses Gebiet erstreckte. Zur Zeit des Ersten Bulgarenreichs war

³⁸ Theophanis Chronographia, recensuit Carolus de Boor, vol. I., Lipsiae 1883, p. 475.

³⁹ Ebenda, p. 501.

⁴⁰ H. Gelzer verbindet in Die Genesis der byzantinischen Themenverfassung, Abhandlung der philologisch-historischen Classe der Königl. Sachsichen Gesellschaft der Wissenschaften, Nr. V. Leipzig, 1899, S. 91., in getrenntem Thema die Abtrennung Mazedoniens mit dem Feldzug von Stauracius gegen die Slawen (783). P. Lemerle, Philippos... p. 122, nimmt an, daß sie in der Zeitspanne zwischen 789 und 802 gebildet wurde. Zur Feststellung des terminus post quem benutzt er die Mitteilung von Theophanes Confessor, daß Philit, der Stratege von Thrakien von den Bulgaren im Gebiet von Struma überfallen und ermordet wurde. Theophanis Chronographia, ed. C. de Boor, I., p. 463—464. A. Vasiliev, History... p. 250 nimmt an, daß ein separates Thema Mazedonien um das Ende des VIII. Jahrhunderts existiert hat. G. Ostrogorsky, Geschichte des byzantinischen Staates, München 1963, nimmt folgendes an: „Indes besteht sicherlich schon seit den letzten Jahren des 8. Jahrhunderts neben Thrakien ein selbständiges Thema Makedonien, das freilich nicht das eigentliche makedonischen Gebiet, sondern das Gebiet Westthrakiens umfaßt“. In „The Cambridge medieval history“, vol. IV. The Bysantin empire, part. I, Cambridge 1966, p. 92, wird angenommen, daß das Thema Makedonien zwischen den Jahren 789 und 802 gebildet wurde. In seiner kürzlich erschienenen Abhandlung „Die Bildung des Themas Makedonien in Thrakien“, Mitteilungen des Institutes für Geschichte, Bd. 21, S., 1970, S. 223, datiert P. Koledarov die Bildung des Themas Makedonien in der Periode zwischen 799 und 802, indem er vermutet, daß dies nach den Osterfesten 799 geschehen ist. Wir sind der Ansicht, daß das Jahr 802 als festgesetzter Terminus ante quem angenommen werden muß, da die Mitteilung über dieses Datum die Bildung eines neuen Themas nicht visiert. Zweifels- ohne wurde es Ende des VIII. Jhrh. gebildet, und die Bestimmung des konkreten Anfangs- datums hat einen bestimmten bedingten Charakter.

⁴¹ Die jüngste Veröffentlichung dieser Inschriften ist bei V. Beševliev, Die protobulgarischen Inschriften, Berlin, 1963 (=Berliner byzantinistische Arbeiten, Band 23), S. 216—219.

⁴² Т. Иванов u. a., op. cit., S. 199.

das Tal am Mittellauf der Struma den Hauptkriegshandlungen zwischen Bulgarien und Byzanz fern, und deshalb sind Nachrichten von byzantinischen Autoren sehr spärlich. Aus schriftlichen Angaben kann festgestellt werden, daß im 12. bis 14. Jahrhundert durch das mittlere Strumatal (Sandanski) zwei wichtige Verkehrsstraßen verliefen. Eine wichtige Rolle spielte die Längsstraße über die Balkanhalbinsel, die bei der Stadt Rhodos am Marmarameer begann, durch das Rhodopenmassiv, die Täler der Mesta oder Struma und des Vardar nach Skopje führte. Wichtige Festungen waren dort Melnik, Petrič, Strumica, Prosek u. a. Eine andere wichtigere Verkehrs- und Operationslinie, die quer zum Meridian lag, begann bei der Stadt Serrhes und führte über Valovica (heute Demir Hissar), den Rupelpaß, über das Belassizagebirge den Lauf der Struma entlang und gelangte über Stob und Velbusch (heute Kjustendil) und Pernik bis nach Sofia⁴³. Daraus ist ersichtlich, daß das Gebiet von Sandanski ein Knotenpunkt gewesen sein muß. Zweifellos hat sich die Verlegung aus politischen Gründen des bulgarischen Handelszentrums aus Konstantinopel nach Thessalonike im 10. Jahrhundert auf das Wirtschaftsleben im Tal der mittleren Struma günstig ausgewirkt. Auf diese Weise verstärkte sich die Rolle der Stadt Melnik und dieses Gebiets überhaupt für den Außenhandel. Diese Mittlerrolle erlangten auch in gewissem Maße die Städte Sredec, Melnik, Velbusch, Ohrid und Skophje im 10. bis 14. Jahrhundert⁴⁴.

Nach Eroberung der nordöstlichen bulgarischen Gebiete durch die Byzantiner in den Jahren 968—972, wurde das Tal der mittleren Struma dem Westbulgarischen Reich angeschlossen. Moissei, ein Bruder Samuils, war Herrscher des Strumagebiets und vermutlich stand auch das Gebiet von Sandanski und Melnik unter seiner Herrschaft. Nach dem Tod Moisseis gebot sein Bruder Aaron über das Gebiet am Mittellauf der Struma. Unter seiner Herrschaft wurde der Rupelpaß befestigt, wodurch das Gebiet vor den Einfällen der Byzantiner geschützt werden sollte. In der Schlucht von Kljutsch zwischen dem Belassiza- und dem Ograshdengebirge gelang es den byzantinischen Armeen im Jahre 1014 die Armeen Samuils zu umzingeln und gefangenzunehmen. Bekannt ist die grausame Auseinandersetzung mit den Gefangenen, die geblendet wurden, wobei jeder hundertste sehend blieb, um die Gefangenen führen zu können. Das Tal der mittleren Struma (einschließlich Melnik) wurde erst nach dem Tod Samuils (6. Oktober 1014) eingenommen. In byzantinischen Quellen wird bei der Beschreibung dieser Ereignisse das Gebiet von Melnik und Sandanski „Zagora“ genannt. In der Chronik des Scylitzes-Cedrenus (11. Jahrhundert), die die Eroberung des Reiches von Samuil beschreibt, wird die Einnahme des Gebiets von Melnik und Sandanski wie folgt geschildert. Nach dem unglücklichen Versuch des Thessaloniker Herzogs Theophylaktos Votaniat, einen geeigneten Weg für den Kaiser vom Strumica nach Thessalonike zu bahnen, „entschloß sich der

⁴³ D. Angelov, Die verkehrs-operativen Linien und der Nachrichtendienst in den Kriegen und die außenpolitischen Wechselbeziehungen zwischen Bulgarien und Byzanz im XII.—XIV. Jahrhundert, Mitteilungen der historischen Gesellschaft, Heft XXII—XXIV, S., 1948, S. 217, 235.

⁴⁴ Str. Lischew, Die bulgarische mittelalterliche Stadt, S., 1970, S. 32, siehe auch S. 146.

Kaiser nicht weiter vorzudringen, sondern er wandte sich zurück und kam in die Zagoria, wo die sehr starke Festung Melnik stand, auf einem Felsen errichtet, und rings von steilen und sehr tiefen Schluchten umgeben⁴⁵. Die Bewohner der ganzen Umgebung waren in die Festung geflüchtet. Der Kaiser schickte einen seiner Kammerdiener, den Eunuchen Sergios, „einen klugen und beredten“ Mann als Unterhändler zu den Verteidigern der Festung. Er überredete sie, sich dem Imperator zu unterwerfen, was sie freiwillig taten. Der Imperator behandelte sie ehrenhaft und kehrte, indem er eine Garnison in der Festung ließ, nach Mosinopol zurück. In dem bekannten Werk „Strategikon“ von Kekaumenos, das in der zweiten Hälfte des 11. Jahrhunderts zusammengestellt wurde, ist die Nachricht enthalten, daß in „τὸ δέμα τῶν Ζαγορίων“ im Jahre 1014 von den Byzantinern 14 000 Mann von Samuils Armeen gefangengenommen wurden⁴⁶. In einem Privilegium des byzantinischen Kaisers Alexios III. Angelos vom November 1199 werden unter den Gebieten in Makedonien auch die „Provincia Sagorion“⁴⁷ erwähnt, welche Bezeichnung sich zweifellos auf das Gebiet Melnik und Sandanski bezieht. Obwohl wir für die Periode der byzantinischen Fremdherrschaft keine konkreten Angaben über Sandanski besitzen, gestatten uns einige Angaben aus Verzeichnissen von Klostereigentum, und ein allgemeines Bild zu machen über die Wirtschaft in Südwest- und Westbulgarien. Aus Quellen geht hervor, daß die Bevölkerung Land, Groß- und Kleinvieh, Weingärten, Geflügel und Bienen besaß. Es werden auch Mühlen und Weiden erwähnt. Weizen, Hirse und Gerste wurden angebaut; auch Gemüse- und Gartenbau waren entwickelt⁴⁸. Besonders interessant sind die Berichte des arabischen Geographen Idrisi aus dem 12. Jahrhundert über Melnik (er nannte es Zaguria): „... Aus der Stadt Usturnisa (Strumica) bis Zaguria (Melnik?) im Nordosten ist es einen Tag (Reise). Zaguria ist eine große bekannte Stadt, eine der zentralen Städte von Byzanz, und zwar eine der Gründung nach ältesten. Sie hat bearbeitete Äcker, Dörfer und Felder, die ständig aufeinanderfolgen“⁴⁹. Der Mitteilung, daß Zaguria eine der Gründung nach ältesten Städte von Byzanz war, brauchen wir nicht zuzustimmen, doch die anderen Mitteilungen sind zweifellos interessant. Die Mitteilungen

⁴⁵ Georgias Cedrenus, Ioanis Scylitzae ope ab I. Bekkero suppletus et emendatus t. II. Bonnae 1839, p. 460.

⁴⁶ Cecaumeni Strategion et Incerti Scriptoris de officiliis regis Libellus, editerunt B. Wassiliewsky, V. Jernstedt, Petropoli, 1896. 1896 (= Записки историко-филологического факультета императорского С.-Петербургского Университета, часть XX X VIII. Санктпетербургъ, 1896, c. 18).

⁴⁷ Vgl. Urkunden zur älteren Handel- und Staatsgeschichte der Republik Venedig mit besonderer Beziehung auf Byzanz und die Levante, herausgegeben von Dr. G. L. Fr. Tafel und Dr. G. M. Thomas, I. Teil, Amsterdam, 1964, S. 262. Zur Benennung „Sagora“ in den bulgarischen Ländern vgl. Ischirkov, der Gebietsname Sagorje oder Sagora in der Vergangenheit und jetzt, Mitteilungen des Ethnographischen Museums in Sofia, Jahrgang V, Heft I—IV., S. 1925, S. 80—88.

⁴⁸ Г. Г. Литаврин, Крестьянство западной и юго-западной Болгарии в XI—XII вв. Мнение записки Института славяноведения, т. XIV., М., 1956, с. 242, 243. Über diese Periode siehe auch G. Cankova-Petkova, Über die Agrarverhältnisse im mittelalterlichen Bulgarien (XI—XIII. Jahrh.), S., 1964.

⁴⁹ B. Neekov, Bulgarien und die ihm benachbarten Länder im 12. Jahrhundert nach der „Geographie der Idrisi“, S., 1960, S. 39.

von bearbeiteten Äckern, Dörfern und Feldern, die ständig aufeinanderfolgen, sind ein Hinweis, daß die Landwirtschaft im Gebiet Sandanski und Melnik stark vertreten war. Und die Definition von Melnik als „eine der zentralen Städte von Byzanz“ gibt, auch wenn es leicht übertrieben sein kann, zur Vermutung Anlaß, daß in der Stadt einige typische städtische Tätigkeiten wie Handwerk und Handel betrieben wurden. Wir wissen, daß Ende des 13. Jahrhunderts Melnik im Bereich des Handels mit Venedig lag. In der Stadt wurden Gewebe (*draparia*)⁵⁰ verkauft.

Im 11.—12. Jahrhundert hatte sich in Bulgarien die bogomilische Häresie verbreitet. Eines der Mittelpunkte des Bogomilentums war Makedonien. Die Bogomilen waren in religiösen Gemeinden organisiert, die „ecclesia“ genannt wurden. In einer westlichen Quelle, der sogenannten Charta des Nikita, des Antipapstes der Albigenser über das Konzil von Saint-Felix de Caraman aus dem Jahre 1167 wird unter den bogomilischen Gemeinden auch die Melenikos (*meleniqua*) als Bogomilengemeinde erwähnt⁵¹. Diese Gemeinde umfaßte das Gebiet von Sandanski und Melnik mit dem Zentrum Melnik.

Der Aufstand der Asseniden im Jahre 1185 in Nordbulgarien führte zur Befreiung der bulgarischen Lande von byzantinischem Joch. Das Tal der mittleren Struma wurde von der byzantinischen Knechtschaft befreit und 1195 dem Bulgarenreich angeschlossen.

Als Herrscher dieses Gebiets wurde ein Verwandter der Asseniden, Alexij Slav entsandt, der Sohn einer Schwester von Assen, Peter und Kalojan. Er regierte anfänglich im Rhodopengebiet mit der Residenz Zepena und verlegte später seinen Sitz nach Melnik. Die Geschichte des Strumagebiets im 13.—14. Jahrhundert ist mit den politischen Wechselbeziehungen auf der Balkanhalbinsel verbunden. Nach der Usurpation des bulgarischen Throns durch Boril, sonderte sich Alexij Slav als selbständiger Herrscher ab und laut einem Abkommen mit einem anderen selbständigen Herrscher in Makedonien, Stres, war die Struma die Grenze zwischen ihren Machtbereichen. Alexij Slav erkannte darüber hinaus auch die Oberhoheit des lateinischen Kaisers in Konstantinopel an. Er erhielt den Titel Despot.

Nach 1214 eroberte der Despot von Epirus Michail Theodoros einige Gebiete in Mittelmakedonien vom bulgarischen Zaren Boril. Zu jener Zeit waren die Verbindungen des Despoten Slav zu den lateinischen Herrschern in Konstantinopel schwächer geworden. Auch seine Frau war gestorben. Alexij Slav verbündete sich mit den Herrschern von Epirus, welche Verbindung er durch seine Heirat mit der Tochter eines byzantinischen Adligen festigte. Interessante Angaben über die Politik des Despoten Slav macht der byzantinische Chronist aus dem 13. Jahrhundert Georgios Akropolites: „... Slav, der die starke und fast für alle Gegner uneinnehmbare Festung Melnik beherrschte, war ein Selbstherrscher, der sich keinem der ihn umgebenden Herrscher unterwarf. Zuweilen half er den Italienern (d. h. den lateinischen Herrschern von Konstantinopel) wegen

⁵⁰ Urkunden zur älteren Handels- und Staatsgeschichte der Republik Venedig ..., III, Teil, Amsterdam, 1964, S. 280.

⁵¹ D. Angelov, B. Primov, G. Bataklijev, Das Bogomilentum in Bulgarien, Byzanz und Westeuropa in Quellen, S. 1967, S. 117—119.

seiner Verwandtschaft mit ihnen, zuweilen den Bulgaren, wegen seiner Stammesverwandtschaft und manchmal Theodoros Komnenos. Er hat sich jedoch niemals jemandem unterworfen und Veranlassung gegeben, auf seine dauernde Treue und Ergebenheit zu rechnen⁵². Bekannt ist das Sigillion des Despoten Alexij Slav aus dem Jahre 1220, mit dem er das Dorf Katuniza dem von ihm gebauten Kloster „Hl. Gottesmutter Spileotissa“ schenkte. Das Gebiet von Melnik wird darin „Zagoria“⁵³ genannt. Eine Analyse dieses offiziellen Aktes zeigt, daß im Tal der mittleren Struma dieselben Pflichten und Steuern bestanden wie im mittelalterlichen Bulgarenreich. Aus dem Sigillion ist zu ersehen, daß das vom Despoten Slav in Melnik gegründete Kloster ursprünglich dem früheren Mönch und Archimandrit Herrn Paulos Klaudopolites anvertraut war, der später, als er Bischof geworden war, dem Mönch Pachomias namens Kokiariis (bei Ausstellung des Sigillion) als Abt des Klosters einsetzte. Das Kloster erhielt das Dorf Katuniza zum Geschenk mitsamt dessen Bewohnern und den von ihnen erzielten Einnahmen, heiligen Bildern, heiligen Büchern und Kirchengefäßen, anderen Dingen und Vieh, wie auch einem „Garten in Zagoria von den Kirchenplätzen“, der früher im Besitz des vorherigen Abt Paulos gewesen war. Auf Verlangen der Mönche wurde verfügt, daß das Kloster und das ihm geschenkte Dorf außerhalb der Machtbefugnis des Bischofs, der damals auch Praktor war, stand. Es wurde verfügt, daß das Kloster und das, was zu ihm gehörte, „despotisch und königlich“ genannt werden sollte und der Macht des Despoten unterstand. Zum Abt des Klosters sollte ein „Würdiger“ „nach dem Rat und dem Wunsch aller“ gewählt werden, worauf er vom damaligen Bischof bestätigt werden mußte⁵⁴.

Zweifelloos ist die Beobachtung richtig und erwähnenswert, daß dieses Sigillion den verstärkten byzantinischen Einfluß auf den genannten Herrscher Sthlavos bezeugt, was sich in der Sprache und der Terminologie des Dokuments äußert, das in gewissem Maße von den verwandtschaftlichen Beziehungen zwischen Alexij Slav und dem Herrscher von Epirus Theodoros Komnenos geprägt ist⁵⁵.

Aus der bekannten Inschrift in der Kirche von Tarnovo „Sveti Tschetiridesset matschenizi“ (Hl. vierzig Martyrer), die auf Gebot von Ivan Assen II. nach der Schlacht bei Klokotnica aufgestellt wurde, kann geschlossen werden, daß die Gebiete des Slav zum Territorium des Bulgarenreichs ge-

⁵² Georgii Acropolitae Opera, rec. Augustus Heisenberg, vol. I., Lipsiae, 1903, p. 39. Iv. Dujčev, Melnik im Mittelalter, Zeitschr. „Duchovna kultura“, Jahrgang XI—V, 1965, Heft 7—8, S. 24.

⁵³ Dieses interessante Dokument ist von Jean B. Papadopoulos, Arcadios Vatopedinos, Une acte officiel du despote Alexis Sthlavos au sujet du couvent de Spiléotissa près de Mélénton, Zeitschr. der Bulgarischen Akademie der Wissenschaften, Heft XI—V, Historisch-philologische und Philosophisch-gesellschaftliche Filiale, 22, S. 1933, S. 1—6 herausgegeben worden. Der griechische Text ist auf Seite 4—6. Die bulgarische Übersetzung mit sachkundigem historisch-philologischem Kommentar des Dokuments machte Iv. Dujčev, in „Aus dem alten bulgarischen Schrifttum“, Band II., S. 1944, S. 30—35, Kommentar, S. 311—314.

⁵⁴ Jean B. Papadopoulos, Arcadios Vatopedinos, op. cit., p. 4—6, Iv. Dujčev, op. cit., S. 30—35.

⁵⁵ Iv. Dujčev, op. cit., S. XV, 311.

hörten. In der Inschrift heißt es, daß er „das ganze Land von Adrianopel und bis Drač⁵⁶ erobert hatte. Von der Existenz der Stadt Sandanski (damals Sveti Vrač) zeugen kürzlich in dieser Ortschaft entdeckte archäologische Funde. Gefunden wurde eine Münze Ivan Assens II (1218—1241). Auf ihr ist der Herrscher abgebildet, in einem Prachtgewand, und auf der Rückseite ist Christus, der Himmelsheerrherr dargestellt. Die Münze war lange Zeit in Gebrauch, wovon ihre abgegriffenen Ränder zeugen. Unzweifelhaft ist die Münze ein Hinweis darauf, daß in der mittelalterlichen Stadt Waren-Geldaustausch existiert hat. Besonders interessant sind auch die anderen Funde (bisher noch nicht veröffentlicht) — eiserne landwirtschaftliche Geräte, Scherben von Tafelgeschirr, Ohrgehänge und Glasarmbänder⁵⁷, die ein wichtiges Zeugnis für das wirtschaftliche Aussehen der Ortschaft sind. 1965 wurden bei Ausschachtung eines Kanals in der Stadt zwei Gräber, nach Osten-Westen gelegen, entdeckt. Gefunden wurden drei versilberte Kupferohrgehänge in Form eines offenen Ringes mit körniger Verzierungen und Hohlkugeln am oberen und unteren Ende, drei weitere ähnliche Ohrgehänge sind nur mit hohlen, an dem Ring aufgefädelten Kügelchen geschmückt. Entdeckt wurden auch drei kupferne Halbkugeln, vermutlich Teile eines Halsbandes, wie auch Glasperlen von silbrig-goldener und gelber Farbe, mit birnenförmigen und runden Kügelchen. Bei den Gräbern wurden zwei Bronzeringe gefunden. Der eine hat 2 cm Durchmesser, einen flachen Ring und eine runde Platte mit einer griechischen Inschrift. Der Autor der über diese Funde berichtet, liest die Inschrift *KE ΠΙΟΗΑΝΑ* und datiert die Ringe in das 12.—13. Jahrhundert⁵⁸.

Ähnliche Funde solcher Ringe wurden in Jakimovo, einem Dorf im Bezirk Michailovgrad, in der Stadt Kavarna und in Koman gemacht, die der Autor einer kritischen Veröffentlichung auf Grund von Vergleichsdaten in das 10. Jahrhundert datiert. Zugleich äußert er Zweifel an der richtigen Lesung der Inschrift des Ringes von Sandanski und schlägt die Lesung *KE ΒΟΗΘΗ ΑΝΑ* vor. Unter Berücksichtigung des Vorhandenseins von traubenförmigen Ohrgehängen in Sandanski, wird die Datierung dieses Ringes „als nicht später als das 10.—11. Jahrhundert“ vorgeschlagen⁵⁹. Wie auch bei anderen Ringen wird die Inschrift *KE ΒΟΗΘΗ ΑΝΑ* wie folgt gedeutet: *Κύριε Βοήθη ανάξιοι*, was übersetzt „Gott hilf, oder schütze den Unwürdigen“ bedeutet. Solche Siegelringe konnten von jedem getragen werden⁶⁰.

In Sandanski wurden auch andere archäologische Funde gemacht, die einerseits von dem Bestehen einer mittelalterlichen Siedlung an der Stelle der heutigen Stadt zeugen, und andererseits einige Seiten ihrer materiellen Kultur aufdecken. So wurde bei Bergungsgrabungen im Jahre 1960 bei der Aufdeckung einer frühbyzantinischen Basilika im Zentrum der Stadt eine mittelalterliche Kulturschicht ans Licht gebracht. Es wurden Überreste eines

⁵⁶ Ebenda, S. 38—39.

⁵⁷ Vgl. N. Nikolov, Wertvolle Münzenfunde. Die Stadt Sandanski zur Zeit des Zweiten bulgarischen Staates, Zt., „Pirinsko Delo“, Nr. 146 (1711), 15. Dezember 1964, S. 4.

⁵⁸ N. Nikolov, Mittelalterlicher bulgarischer Schmuck aus der Stadt Sandanski, Zeitschr. „Musei i Pametnizi na Kulturata“, S., 1967, Heft 1, S. 14—15.

⁵⁹ Al. Kusev, Mittelalterliche Siegelringe mit der Inschrift *KE ΒΟΗΘΗ ΑΝΑ*, Mitteilungen des Archäologischen Institutes, XXXI, S., 1969, S. 252—253.

⁶⁰ Ebenda, S. 252.

Töpferofens gefunden, dessen Oberteil von der Nivelierung der Straße zerstört worden ist. Von dem Brennofen war der Rost mit einem Durchmesser von 1,23 m erhalten. Ein zweiter schlecht erhaltener Töpferofen wurde entdeckt mit Überresten des Unterteils und einem Rost mit einem Durchmesser von 1,79 m. Die Töpferöfen stammen vermutlich aus dem bulgarischen Mittelalter. In der Nähe der Basilika wurden in westlicher Richtung einige Mauern entdeckt, die sich hinsichtlich Bauweise und der verwendeten Baustoffe von der Basilika unterscheiden. Im Hofe derselben wurden zwei massive Mauern entdeckt, deren Grundlagen in sogenannter Zellenbauweise gebaut waren. Sie sind in etwa 0,50—0,60 m Höhe erhalten. In der Narthex der Basilika sind auch mehrere Mauern, ebenfalls in Zellenbauweise errichtet, erhalten⁶¹. Eine andere Mauer, die stark zerstört ist, in einem anderen Raum, beweist klar, daß er nach der Errichtung der Basilika gebaut worden ist. In ihrem Südschiff sind drei kleine Ziegelwände erhalten, die nicht in Zellenbauweise gebaut wurden. Von ihnen wird angenommen, daß sie aus späterer Zeit stammen. Die Zellenbauweise tauchte im bulgarischen Mittelalter auf und man begegnet ihr oft in der Zeit der osmanischen Fremdherrschaft⁶². Obwohl wir keine Hinweise auf die Chronologie der archäologischen Materialien aus dem Mittelalter besitzen, sind sie eine zweifelloße Bestätigung für die Existenz einer Siedlung in dieser Periode.

Wir verfügen über interessante Angaben für die betrachtete Periode über eine andere Siedlung in diesem Gebiet — die Stadt Melnik. Im Jahre 1899 und 1901 gab es dort über 40 gut erhaltene Kirchen, darunter fünf des Hl. Nikolaos, vier des Hl. Georgios, drei des Hl. Demetrios, drei der Hl. Erzengel, zwei des Hl. Propheten Ilias, zwei der Hl. Paraskeue, zwei der Hl. Ärzte Kosmas und Damianos, es gab eine Gottesmutterkirche *Παντάνασσα*, der Heiligen Jungfrau, der Gesegneten (*χαριτωμένη*), der Heiligen Jungfrau, Quell des Lebens, des Jesus Christus, des Hl. Pantaleimon, des Hl. Spiridon, der Hl. Marina, der Hl. Barbara, die Dreifaltigkeitskirche u. a. Es hat noch sieben weitere Kirchen gegeben, die 1899 und 1901 nicht mehr existierten⁶³. In der Dreifaltigkeitskirche gab es eine Inschrift in griechischer Sprache aus dem Jahre 1287, und eine andere griechische Inschrift gab es in der Hl. Dreifaltigkeitskirche (*Ἁγ. Τριῖδα*) aus dem Jahre 1288, aus der ersichtlich ist, daß sie zu Ehren des Kaisers Andronikos II. Komnenos (1282—1328)⁶⁴ errichtet wurden. Eine interessante Inschrift aus dem 13. Jahrhundert des Sebasten Vladimir wurde in der Sveti-Nikola-Kirche am südlichen Ende der Stadt unterhalb dem Verputz entdeckt: „*Δέησις τοῦ δοῦ(λου) τοῦ Θεοῦ σεβαστοῦ τοῦ Βλαδими́ρου αυτοδέλφου σεβαστοῦ τοῦ Φράγγου*“⁶⁵.

Erwähnenswert ist, daß es bis 1885 Abbildungen mit slawischen Inschriften in der Hl. Pantaleimon-Kirche gab⁶⁶.

⁶¹ T. Ivanov, u. a., op. cit., S. 197—199.

⁶² Ebenda, S. 199 — 200.

⁶³ Paul Perdrizet, op. cit., p. 20—21.

⁶⁴ Ibidem, p. 31—32.

⁶⁵ N. Mavrodinov, Kirchen und Kloster ..., S. 292. Spätgriechische und spätlateinische Inschriften aus Bulgarien, S. 170, Nr. 238.

⁶⁶ Vgl. „Dva sandshaka ot Istotschna Makedonia“ (Zwei Verwaltungseinheiten in Ost-Makedonien) — beschrieben von Z., Periodische Zeitschr., Heft XXXVII und XXXVIII, Sredez 1891, S. 23.

Wenn Melnik 1899 und 1901 noch immer eine „alte mittelalterliche Stadt war“, so existierten kurz danach nicht mehr die Kirchen aus dem 13. Jahrhundert, Sveta Troiza (Dreifaltigkeitskirche), Hl. Gottesmutter Danthanasa, der heiligen Ärzte Kosmas und Damianos. Auch viele andere Kirchen bestanden nicht mehr⁶⁷.

Die charakteristischsten Merkmale der Melniker Kirchen sind der Sockel in ihren Absiden, einige archaische Elemente — eine Apsis in der Ostwand, eine rechteckige Apsis, die häufige Verwendung von Holzbalken und Holzdächern. Besonders Interesse stellen die Wandmalereien mit verschiedenen religiösen Szenen und Kompositionen dar. Erwähnenswert ist die große Bedeutung der Hl. Nikolaus-Kirche, die in einer waldigen Gegend südlich der Stadt steht (heute heißt die Gegend nach der Kirche) für die Erforschung der Wesenszüge der vertretenen Bauschule⁶⁸. In seinen Betrachtungen über die mittelalterlichen byzantinischen Architektur erwähnt Ch. Diehl ausdrücklich das bekannte Herrscherhaus in Melnik, das aus einem Erdgeschoß und zwei Oberstöcken bestand und eine Fassade hatte und das von ihm in das 10. oder 11. Jahrhundert datiert wird. In jedem Stockwerk gab es fünf Seitenzimmer. Ch. Diehl ist der Ansicht, daß es sich um eine Transformation des syrischen Haustyps handelt⁶⁹. Heute ragen von diesem Haus nur Mauerreste auf, Stockwerke oder Zimmer sind nicht mehr zu erkennen.

Nach der Besteigung des bulgarischen Throns durch Michael II. Asen (1246—1256), zog Johannes III. Dukas Vatatzes in das Strumatal. Der Schutz der Festung Serrhes wurde dem aus Melnik gebürtigen Bulgaren Dragota von dem bulgarischen Herrscher übertragen. Seres hatte keine Festungsmauern, was die Einnahme eines Teils der Stadt, ohne die befestigte Stadtbürg, in der sich Dragota verschanzt hatte, erleichterte. Als Dragota von dem Tod des bulgarischen Zaren erfuhr, übergab er dem Kaiser die Festung, von dem er einen goldgeschmückten Purpurmantel und viele Goldstater erhielt gegen das Versprechen, ihm bei der Eroberung von Melnik zu helfen. Er ging nach Melnik und überredete viele Bürger heimlich, dem Auftrag des Kaisers, die Stadt zu übergeben, zu gehorchen. Der Kommandant der Festung lag mit Podagra krank zu Bett, was die Verschwörung erleichterte. Einer der angesehensten Bürger der Stadt, Nikolaus Maniklavit, der erkannt hatte, daß er vom Kaiser für sich gewisse Vorteile erlangen könnte, forderte die Bürger offen auf, die Festung zu übergeben. Er sagte ihnen, daß sie Bulgaren unter den übrigen Beherrschern von Mel-

⁶⁷ Vgl. N. Mavrodinov, op. cit., S. 285—286.

⁶⁸ Ibidem, S. 291—298. Über die Malerei in Melnik siehe auch P. Perdrizet, op. cit.; A. Stransky, Remarques sur la peinture du Moyen Âge en Bulgarie, en Grèce et en Albanie, Mitteilungen des Bulgarischen Archäologischen Instituts, Band X., 1936 (= Actes du IV^e Congrès international des études byzantines, Sofia, septembre 1934), Sofia, 1936, p. 37—40; Ch. Diehl, Manuel d'art byzantin Paris, 1910, p. 752.

⁶⁹ Ch. Diehl, op. cit., p. 400. Nach St. Michailov, Gang durch die bulgarischen Altertümer, S., 1959, S. 230 — er nennt dieses Gebäude „Das große Haus“, — es ist „das einzige bürgerliche Gebäude von 13.—14. Jahrhundert, das bei uns aufbewahrt ist“. Es zeigt, wie zu jener Zeit das bulgarische befestigte Haus ausgesehen hat. Er hebt seinen Befestigungscharakter hervor — das Haus war mit einem Kriegsturm versehen.

nik geworden seien, daß aber alle aus Philippopolis (Plovdiv) stammten und reine Römer seien. Ohne große Mühe gelang es ihm, die Bewohner von Melnik zu überzeugen, auf die Seite des Kaisers überzugehen. „Heimliche“ Abgesandten wurden zu ihm geschickt. Auf Gebot des Kaisers wurde eine besondere Urkunde (Chrysobullos) ausgestellt, die die von den Bürgern geforderten Rechte bestätigte. Bald darauf begaben sich die angesehenen Bürger von Melnik (über 500) prächtig gekleidet zum Kaiser. Der byzantinische Chronist Georgios Akropolites berichtet, daß der Kaiser ohne Kriege und Blutvergießen, friedlich der Beherrscher vieler Städte und Gebiete wurde — von Stanimaka und Zepena, von vielen Ortschaften in den Rhodopen, von den Gebieten von Skopje, Veles bis Prilep und Pelagonia⁷⁰. Zum Herrscher von Serrhes und Melnik und den umgebenden Gebieten wurde der Großdomestik und später Kaiser (1259—1282) Michael Palaiologos eingesetzt.

Nach dem Tod des byzantinischen Kaisers Johannes III. Dukas Vatatzes wurde das Tal der mittleren Struma (das Gebiet von Sandanski und Melnik) zum Zentrum eines antibyzantinischen Aufstands, der aus den Berichten des Georgios Akropolites zu schließen, einen stark ausgeprägten bulgarischen Charakter und das Ziel hatte, dieses Gebiet an das Bulgarenreich anzuschließen. G. Akropolites ist geneigt, die Ursache dieses Aufstands dem Kommandanten der Melniker Truppen zuzuschreiben, weil er die Byzantiner haßte und weil er Bulgare war wie auch wegen seines Hasses auf Kaiser Johannes, da er sich von ihm für seine Mitwirkung an der freiwilligen Übergabe von Serrhes und Melnik eine größere Belohnung erwartet hatte⁷¹.

Zweifelloso haben diese Dinge einen gewissen Einfluß gehabt, aber der Ausbruch des Aufstands war auch ohne Zweifel durch die erfolgreichen Befreiungsaktionen der bulgarischen Armeen beeinflußt, die in kurzer Zeit die Festungen Stanimachos, Perperakion, Peruštiza, Ustra, Krivus usw. unmittelbar nach dem Tod des byzantinischen Kaisers Johannes II. Dukas Vatatzes erobert hatten⁷².

Der Aufstand ging auf folgende Weise vor sich: Dragota versammelte viele Krieger aus Melnik und seiner Umgebung und belagerte die Festung Melnik, die er vernichten wollte. Die Belagerten hatten alles im Überfluß, sie litten jedoch an einem gewissen Wassermangel. Sie verteidigten sich, indem sie Pfeile und anderes abschossen und Steine schleuderten, und hielten der Belagerung stand. Als der Kaiser Theodor II. Laskaris (1254—1258) von dem Aufstand erfuhr, machte er sich unverzüglich mit einem großen Heer über Serrhes nach Melnik auf. In Serrhes erfuhr er, daß der Rupelpaß an dem Fluß Strimon (Struma) von einer Abteilung Fußvolk und bulgarischer Reiterei bewacht war. Diese Mitteilung beweist, daß das ganze Gebiet von Sandanski und Melnik vom Aufstand erfaßt worden war. Der Kaiser befahl, eine Abteilung Soldaten an einen höheren Ort oberhalb der

⁷⁰ Georgii Acropolitae Opera, recensuit Augustus Heisenberg, vol. I., Lipsiae, 1903, p. 74—78.

⁷¹ Ibidem, p. 114—115.

⁷² Siehe G. Acropolitae Opera, I., p. 108; V. N. Zlatarski, Geschichte des bulgarischen Staates im Mittelalter, B. III., S., 1940, S. 448.

Bulgaren hinaufzusteigen, und sie überschütteten sie im Rücken mit einem Pfeilregen. Der Reiterei gebot der Kaiser, den Kampf vor dem Paß zu beginnen. Die Verteidiger konnten dem Druck nicht standhalten und flohen in der Nacht. Die Byzantiner erschlugen viele von ihnen. Manche, die sich durch Flucht gerettet hatten, berichteten dem bulgarischen Heer, als sie zu ihm gelangt waren, von dem Angriff des byzantinischen Kaisers und was sich zugetragen hatte. Die Bulgaren wandten sich zur Flucht, viele von ihnen gingen zugrunde und nur wenige konnten sich reiten und Bulgarien erreichen. Dragota geriet während der nächtlichen Flucht unter die Huie der Pferde und starb darauf den dritten Tag. Nach der Wiedereinnahme der Stadt befahl der Kaiser, die Frauen und Kinder der Aufrührer aus der Festung herauszuführen und deren Besitz zu beschlagnahmen. Von dort reiste der Kaiser nach Thessalonike und nach Voden, wo er sein Lager aufschlug⁷³. So endete der Versuch des Anschlusses des Gebiets von Sandanski und Melnik und das Bulgarenreich mit einem Mißerfolg. Bei einer Analyse dieses Aufstands sieht man, daß die Hauptkräfte der Aufständischen sich in der Nacht einer Begegnung mit den byzantinischen Truppen durch die Flucht entzogen. Das bezeugt, daß der Anführer der Aufständischen Dragota über nur geringe Streitkräfte verfügt hat. Man sieht ebenfalls, daß die Aufständischen, die den Rupelpaß bewachten, zahlenmäßig gering gewesen sein müssen, da sie nicht einmal dem ersten Angriff der Byzantiner standhielten und sich zur Flucht wandten. Georgios Akropolites erwähnt die bulgarischen Truppen, die an dem Aufstand teilgenommen haben. Aber der Chronist selbst vermerkt ausdrücklich, daß der Anführer des Aufstands Dragota selbst war und erklärt sein Verhalten, nachdem er ein ergebener byzantinischer Untertan geworden war, mit subjektiven Gründen — Haß gegen die Byzantiner und nichtbefriedigter Ehrgeiz wegen des zu geringen Lohns für den von ihm frühe verübten Verrat — die freiwillige Übergabe von Seres und seine Mitwirkung an der Übergabe von Melnik. Zweifellos hätte Georgios Akropolites das Eindringen größerer bulgarischer Truppenteile in das Gebiet von Sandanski und Melnik nicht unerwähnt gelassen. Das hätte bedeutet, daß sie die Eroberung der belagerten Festung in Melnik und die Verteidigung gegen die byzantinischen Armeen in ihre Hände genommen hätten. Obengesagtes läßt vermuten, daß Dragota keine besonders große Streitmacht hatte, wie es V. N. Zlatarski annimmt⁷⁴.

Übertrieben scheint uns auch die Annahme, daß „...der Aufstand zweifelsohne von der bulgarischen Regierung angezettelt worden war, um die Aufmerksamkeit auf die nikäischen Feldherren abzulenken und dem Zaren den Rücken zu decken.“⁷⁵. Wenn er von der bulgarischen Regierung angestiftet worden wäre, so hätte eine Verbindung zu Dragota bestehen müssen und ein bulgarischer Herrscher hätte wohl kaum Vertrauen zu einem Feld-

⁷³ Georgii Acropolitae Opera, v. I, p. 114—117. Verteidigungsleiter der Festung war der Große Primikür Joan Angel und Theodores Nestongos. Kurz darauf, nach der Niederlage der Aufständischen, wurde Joan Angel zum Prostrator ernannt. Er freute sich der großen Verbundenheit des Imperators Theodoros II. Laskaris; vgl. R. Guillard, *Recherches sur les institutions byzantines*, I, Berlin—Amsterdam, 1967, p. 316, p. 483.

⁷⁴ V. N. Zlatarski, *Geschichte...*, B. III, S. 452.

⁷⁵ *Ibidem*.

herrn gehabt, der noch vor kurzem das bulgarische Land verraten hatte und noch in byzantinischen Diensten stand. Wir halten es für wahrscheinlicher, daß kleine bulgarische Abteilungen in dieses Gebiet vorgedrungen waren und Dragota zu ihnen Kontakte aufgenommen und den Aufstand organisiert hatte. Es kann angenommen werden, daß bulgarische Truppen in dieses Gebiet gekommen waren, um die Aufmerksamkeit der nikäischen Feldherrn abzulenken und dem bulgarischen Zaren den Rücken zu decken, aber es handelt sich wohl kaum um einen Aufstand, der seitens des bulgarischen Hofes diktiert worden ist. Im übrigen hätte G. Akropolites das jedenfalls erwähnt.

Dafür, daß der Aufstand für das byzantinische Reich ziemlich gefährlich war und auf die benachbarten Gebiete in Makedonien hätte übergreifen können, spricht die Tatsache, daß eine besondere Legende geschaffen wurde über die Hilfe, die der Hl. Theodoros Tyron und der Hl. Theodoros Stratelates, denen eine Kirche in Serrhes geweiht war, den Byzantinern angedeihen ließen. In der Mitte des 14. Jahrhunderts berichtet der byzantinische Schriftsteller Theodoros Pediasimos diese Legende. Der Sage nach soll der byzantinische Kaiser nach seiner Ankunft in Serrhes die Kirche der beiden Heiligen aufgesucht und sie um Hilfe und Mitwirkung bei seinen Kriegsunternehmen gebeten haben. Die Heiligen seien dem Kaiser in Gestalt von zwei Männern auf seinem Marsch gegen Melnik unmittelbar von der Festung, als der Kampf begann, erschienen. Der Feind habe sich zur Flucht gewandt, weil er die Anwesenheit der beiden Heiligen nicht habe ertragen können. Nach Einnahme der Festung sei der Kaiser, wie es Brauch war, an den Festungsmauern begrüßt worden. Danach sei der Kaiser nach Serrhes zurückgekehrt, in die Kirche der beiden Heiligen gegangen, um ihnen seine Ehre zu bezeugen, und habe dem ganzen Heer eine Siegesfeier bereitet. Er befahl ebenfalls, Gold und Silber in Überfluß für die Verzierung ihrer heiligen Ikonen zur Verfügung zu stellen und einen Kanon zu ihren Ehren zusammenzustellen⁷⁶.

Unzweifelhaft haben sich die beiden Heiligen nicht eingemischt. Überdies widersprechen die Angaben der Legende, daß die Schlacht bei der Festung Melnik stattfand, den Angaben G. Akropolites. Vielleicht hat Theodor II. Laskaris, ehe er gegen Melnik zog, die Kirche der beiden Heiligen besucht wie auch nach dem mißlungenen Aufstand ein Siegesfest in Serrhes abgehalten. Es ist auch möglich, daß er befahl, die Ikonen der beiden Heiligen herrlich zu schmücken und einen besonderen Kanon zu deren Ehren zusammenzustellen. Offensichtlich ist diese Legende ein Widerhall auf die ernsthafte Gefahr, die dieser Aufstand für die Byzantiner darstellte. Bekanntlich haben die Byzantiner ihre Siege im Krieg mit wundertätiger göttlicher Einmischung in Zusammenhang gebracht.

⁷⁶ Vgl. Fr. Dölger, Zwei byzantinische Reiterhéroen erobern die Stadt Melnik, IBAI, Heft. XVI., S., 1950, S. 275—279. Diese Legende wird von Iv. Dujčev behandelt und zwar im „Feldzug des Kaisers Theodoros II. Laskaris gegen Melnik im Jahre 1255“, in: Forschungen über das bulgarische Mittelalter, Sammelwerk der BAW, Heft XLI, Historisch-philologische Filiale, 21, S., 1949, S. 112—124. Über diese Legende wie auch über das Schaffen von Theodoros Pediasimos siehe Karl Krumbacher, Geschichte der byzantinischen Literatur; zweite Auflage, München, 1897, S. 486—487.

Der Name „Dragota“, der im Gebiet von Rupel gebräuchlich ist, erinnert an den Kampf des Wojewoden Dragota im Jahre 1255⁷⁷.

Im Jahre 1321 brach in Byzanz ein Zwist zwischen dem herrschenden Kaiser Andronikos III. und dessen Enkel Andronikos dem Jüngeren aus. Schließlich wurde Andronikos der Jüngere im Jahre 1325 als Mitkaiser anerkannt und er übernahm faktisch die Herrschaft von Byzanz. Laut Angaben des byzantinischen Historikers Nikephoros Gregoras (14. Jahrh.) war der damalige Stadthalter des Melniker Gebiets Nikephoros Vasilik. Er ließ sich von den Versprechungen des jungen Kaisers nicht verleiten und blieb, im Unterschied zu den Staathaltern anderer Gebiete, dem alten Kaiser treu. Nach dem Kompromiß zwischen den beiden Kaisern nahm Nikephoros Basilik Unterhandlungen mit dem jungen Kaiser auf und blieb Statthalter des Gebiets von Melnik und Sandanski wie auch Kommandeur der Festung Melnik. Aus diesem Anlaß erklärte N. Gregoras, daß Tugend des Mannes auch die Achtung der Feinde erweckt ...⁷⁸

Um die Wende des 13. zum 14. Jahrhundert wurden makedonische Gebiete Serbien einverleibt. 1342 wurden Voden, Strumica und Melnik und 1345 Serrhes angeschlossen. In dieser Periode wurde in Makedonien das serbische Feudalrecht geübt, kodifiziert im Gesetzbuch des Stefan Dušan. Das Tal der mittleren Struma (einschließlich Melnik) kam zu dem Besitz des Herrschers Hrelo und nach dessen Tod unter die Herrschaft Olivers, dessen Hauptbesitz Ovčepole und Lesново waren. Die Gattin Olivers war laut Kantakuzenos Königin Vasilissa und stammte aus dem Herrschergeschlecht des serbischen Königs Stefan Dušan.

Mitteilungen über Oliver existieren bis zum Jahre 1355⁷⁹.

König Dušan stellte im Jahre 1346 (im April 6854 nach der byzantinischen Zeitrechnung) dem Iver-Kloster auf Athos eine Urkunde (Chrysobullos) aus. Unter anderen Schenkungen werden auch ein Kloster bei Melnik erwähnt mit Weingärten, Äckern und einer Mühle am Fluß bei Melnik wie auch Häuser in der Stadt Melnik⁸⁰. Mit einer anderen Urkunde (Chrysobullos) aus dem Jahre 1346 (April 6854 nach byzantinischer Zeitrechnung) schenkte Stefan Dušan dem Philothea-Kloster auf Athos Ländereien im Gebiet von Melnik⁸¹. Das Chilendar-Kloster auf Athos hatte auch Besitzung im Gebiet von Melnik, wie aus einer im Jahre 1321 von Andronikos II. Palaiologos an seinen Sohn, den Despoten Konstantin Palaiologos im Zusammenhang mit dem Besitz dieses Klosters auf dem Berge Matista bei Melnik, hervorgeht (*ἡ περὶ τὸν Μελενίκον πλανηγή ἢ Μάτιστα*). Ein gewisser Pululon soll diesen Besitz angefochten haben, und es wurde angeordnet, diese Schwierig-

⁷⁷ Iv. Dujčev, op. cit., S. 114.

⁷⁸ Nicephori Gregorae byzantina historia, cura L. Schopeni, vol. I, 1829, IX, 5, p. 413—414. Nikephoros Basilikos war ein Großprimikür; vgl. R. Guillard, Recherches sur les institutions byzantines, I, Berlin Amsterdam, 1967, p. 317.

⁷⁹ Y. Ivanov, Nordmakedonien, S., 1906, S. 111, 128.

⁸⁰ Ал. Соловјев, Вл. Мошин, Грчке повеле српских владера, Београд, 1936 (=Зборник за историју, језик и књижевности српског народа, треће одељење, книга VII.) S. 47.

⁸¹ Ibidem, S. 57.

keiten aus dem Weg zu räumen⁸². Im 13. und besonders im 14. Jahrhundert berichten die Quellen von einer bedeutenden Entwicklung des klösterlichen Bodenbesitzes in Makedonien. Nach Angaben aus dem 14. Jahrhundert gab es Klosterbesitz in den Bergen Ograshden, Belassiza, den Dörfern Kutzovo, Kruševo u. a. in dem Gebiet von Serrhes. In einer Urkunde des serbischen Königs Stefan Uroš III. aus dem Jahre 1330, der das Dečanski-Kloster gegründet hat, wird die Siedlung „Svetovračene“⁸³ erwähnt, von der vermutet werden könnte, daß es sich um die heutige Stadt Sandanski (früher Sveti Vrač) handelt. Doch wie gesagt, ist das nur eine Vermutung, ganz sicher kann die heutige Stadt Sandanski (die frühere Stadt und das Dorf Sveti Vrač) mit einer Mitteilung in einer Urkunde aus dem Jahr 1380, herausgegeben von dem Despoten Dragan und dessen Bruder Konstantin, mit der die Besitzungen des russischen Klosters Hl. Pantelejmon auf Athos bestätigt werden, indentifiziert werden. Unter den Dörfern, von denen bekannt ist, daß sie im Strumatal lagen (wie Sušica, Makrievo, Torovo u. a.) wird auch die Ortschaft „СВЕТЫХЪ ВРАЧЕВЪ СЪ ЛЮДМИ СЪ ВИНОГРАДЫ СЪ ВОДЕННУЕМЪ“ erwähnt⁸⁴. Aus dieser Mitteilung kann geschlossen werden, daß in der mittelalterlichen Siedlung Sveti Vrač in der zweiten Hälfte des 14. Jahrhunderts Weinbau betrieben (Weingärten ВИНОГРАДЫ werden ausdrücklich erwähnt) wie auch Getreide angebaut wurde (darauf kann man indirekt schließen, da eine Mühle in der Siedlung erwähnt wird). Die Richtigkeit dieser Schlußfolgerungen werden auch durch die oben erwähnten archäologischen Funde in Sandanski, unter denen es auch landwirtschaftliche Geräte gibt, wie auch durch den ganzen Inhalt dieses gesetzlichen Aktes, bestätigt. Darin wird angeordnet, daß sich die weltlichen Herren weder beim Pflügen, noch bei der Mahd, beim Drusch, bei der Heumahd und anderen Diensten einmischen. Gleichzeitig werden die in den genannten Quellen erwähnten Dörfer ЧРЪВНИЦА, МАКРИЕВО, БОРНСОВО, ЗУБОВО, ГАБРОВО, СУШНИЦА, ТОРНЬЕВО, РОБОВО, СВЕТЫХЪ ВРАЧЕВЪ und andere von anderen feudalen Diensten wie ГРАДОЗНАНІА, ГРАДОБАДЕНІА, ТРАВНИКЪ, ПОНОСА, ПРОВОДА, ПСАРА, СОКОЛАРА usw⁸⁵. befreit. Man sieht, daß im Mittelalter zweifellos eine Siedlung Sveti Vrač existiert hat.

⁸² R. P. Louis Petit et B. Korablev, Actes de Chilendar, Византийский временникъ, Приложение к XVII, тому № 1, Actes de l'Athos, V, V. Sanktpeterburg, 1911, S. 135 Melnik wird auch in den Jahren 1315, 1316, 1318, 1324, 1327, 1350, 1350, 1353 u. a. erwähnt. Siehe Acta et diplomata graeca medii aevi sacra et profana, collecta ediderunt Franciscus Miklosich et Josephus Müller, volumen primum, Vindobonae, MDCCCLX, (=Acta patriarchatus Constantinopolitani, MCCCXV—MCCCCII, p. 14, 15—16, 58—59, 80, 82, 93, 128, 143, 300, 326, 338, 341, 345, 558, 571. Acta et diplomata graeca medii aevi sacra et profana... volumen secundum, Vindobonae, MDCCCLXII, (=Acta patriarchatus Constantinopolitani, MCCCCII, tomus posterior), p. 248. Vgl. auch Fr. Dölger, Aus den Schatzkammern des heiligen Berges, München, 1948, S. 7,95; 9,26; 37,95 u. a.

⁸³ Ст. Новаковић, Законски споменици српских држава средњег века, пета книга, Београд, 1912, с. 650—651.

⁸⁴ Арх. Леонид, Стара српска писма. Из руског манастира св. Пантелејмона у Светој гори, Гласник српског ученог друштва, книга VIII, свеска XXIV старог реда, Београд, 1868, с. 11.

⁸⁵ Arch. Leonid, op. cit., 255—256.

Nach dem Tod des serbischen Königs Stephan Dusan sonderten sich in den einzelnen Gebieten seines Reiches selbständige Feudalherrscher ab. In dem Gebiet Serrhes, das auch Melnik einschließt, machte sich Ivan Ugleš selbständig. Er hatte den Titel Despot. Sein Bruder Valkasin war Herrscher des Gebiets von Prilep und trug ab 1365 den Königstitel. Das vom Despoten Alexij Slav gegründete Kloster Hl. Gottesmutter Spiliotissa bei Melnik wurde dem Vatopedski-Kloster auf Athos geschenkt. Einige der Athoser Klöster hatten Zweigklöster in Melnik, Zihna, Voden u. a. und besaßen eine Reihe von Dörfern im Gebiet von Struma. In den Ortschaften, die unter der Herrschaft von Klöstern waren, wurden alljährlich Jahrmärkte (*πανήγυρις*) an bestimmten Tagen abgehalten. Die Quellen bezeugen, daß in dem Gebiet von Serrhes (das auch die Stadt Melnik und Sveti Vrač einschließt) der Weinbau stark vertreten war; von großem Hornvieh werden häufig Ochsen erwähnt; auch Schafe, seltener Ziegen und Schweine, werden erwähnt. Es sind Mitteilungen vorhanden über eine entwickelte Bienenzucht, und über Fischfang in der Struma, über die Getreide und andere Waren befördert wurden. In den Dörfern wurden verschiedene Handwerke betrieben; erwähnt werden Schmiede, Wagner, Schneider, Schuhmacher usw.⁸⁶. Das ist in allgemeinen Zügen das Bild des wirtschaftlichen Zustands während des 14. Jahrhunderts im Gebiet von Serrhes und insbesondere im Strumatal.

In der Mitte des 14. Jahrhunderts eroberten die Osmanen allmählich die Balkanhalbinsel. Die dort herrschende feudale Zersplitterung erleichterte dies erheblich. Es wurden eine Reihe von Verteidigungsmaßnahmen gegen sie getroffen. Einen solchen Charakter hatte der Feldzug gegen die Türken von König Valkasin und Despot Ugleš, die Herrscher in Makedonien waren. Ihre Streitmacht wurde auch von den Rumänen unterstützt⁸⁷. Bei der Festung Cernomen, in der Nähe von Adrianopel (Edirne) erlitten sie am 26. 9. 1371 eine Niederlage und beide Herrscher fielen im Kampf. Nach dieser Schlacht verwüsteten die Türken die eroberten Gebiete in Thrakien und entsandten einige Abteilungen nach Makedonien. Über die Verheerungen, die die Türken nach der Schlacht anrichteten, findet sich Zeugnis in den Bemerkungen des Mönchs Isaja aus dem Jahre 1371, in denen es heißt: „... Nach der Vernichtung des mutigen Mannes Despot Ugleš zerstreuten sich die Ismaeliten im ganzen Land wie Vögel in der Luft und stachen die einen Christen mit ihren Schwertern nieder, führten andere in die Gefangenschaft und die übrigen raffte ein vorzeitiger Tod dahin ... Und die Lebenden priesen tatsächlich die früher gestorbenen glücklich“⁸⁸. Auch nach dieser Schlacht wurden die Hauptgebiete von Ugleš-Reich, westlich der Mesta nicht unmittelbar von den Türken erobert. Nach Uglešs Tod fielen die Gebiete zwischen Struma und Vardar (einschließlich des Gebiets von Sandanski und Melnik) unter die Herrschaft der Brüder Jovan und Konstantin Dragaš. Der politische Mittelpunkt ihrer Herrschaft war Velbushd (heute Kjustendil). Die Gebiete der Stadt Seres und Chalkidike kamen unter die

⁸⁶ Г. Острогорски, Серска област после Душанове смрти, Београд, 1965, с. 42—79.

⁸⁷ D. Angelov, Geschichte von Byzanz, III, Teil, S., 1967, S. 106.

⁸⁸ Iv. Dužev, Aus dem alten bulgarischen Schrifttum, Bd. II, S. 1944, S. 175—176.

Herrschaft des Thessaloniker Statthalters Vanoilo, der sich später den Zarentitel gab. Später war der serbische Despot Konstantin Dragaš ebenso wie andere Feudalherrscher auf dem Balkan genötigt, Vasall der Türken zu werden. Aus dem Jahre 1393 (nach der byzantinischen Zeitrechnung im Jahre 6902, II. Indiktion) ist ein von Konstantin Dragaš herausgegebener griechischer Akt erhalten, mit dem er dem Vatopedski-Kloster auf Athos ein kleines Kloster der Gottesmutter Panthanassa mit seinem Ländereien und seinem Besitz schenkte. Die Schenkung wurde mit Hilfe des Sultans durchgeführt. In dieser Schenkungsurkunde wird Konstantin Dragaš als Herr von Melnik bezeichnet⁸⁹.

In dieser Zeit eroberten die Türken auf die Dauer die makedonischen Gebiete. Nach Angaben des osmanischen Chronisten Neşri war der Feldherr der Türken Evrenos Beg. Im Jahre 1385 erhielt derselbe Seres als Feudalherrschaft⁹⁰. Nach der Eroberung wurde ein Teil der Bevölkerung in die Sklaverei verschleppt. Mitteilungen über den Verkauf von Sklaven aus Mösien, Thrakien und Makedonien besitzen wir aus den Jahren 1381—1383. In einem notariellen Protokoll aus dem Jahre 1381 wird der Verkauf einer Sklavin — einer Griechin aus Melnik registriert, die ebenso wie viele andere bei der Eroberung verschleppt worden war⁹¹. Konstantin Dragaš und Marko, der Sohn Vulkašins, beteiligten sich als türkische Vasallen an der Schlacht bei Rovine (17. 5. 1935), in der beide ihr Leben verloren. Sofort darauf verloren ihre Länder die Selbständigkeit und kamen unter die unmittelbare Herrschaft der Türken⁹². Damals wurde das Gebiet von Sandanski und Melnik fest von den Türken erobert.

Nach seiner Eroberung wurde das Gebiet dem Melnischer kasa (dem Melnischer Kreis) angeschlossen, der im 14. Jahrhundert zum sogenannten Paşa-sancak (sancak-Verwaltungseinheit) zählte, das auf dem Gebiet von Thrakien und Ostmakedonien gebildet worden war. In der frühen Periode der Türkenherrschaft stellte das Gebiet von Melnik einen Feudalbesitz — Ziyamet (türk. Großlehen) dar. Aus dem 15. Jahrhundert ist einer der Feudalherrscher des Melniker Gebiets-Mechmed Pascha Karamani bekannt. Später, im Jahre 1478/79, wurde das Melniker Gebiet ein mukataa (Einkommenequelle gegen Lösegeld), d. h. es wurde als Einnahmequelle verpachtet. Aus bisher vorhandenen osmanischen Dokumenten kann geschlossen werden, daß Reis eines der hauptsächlichen landwirtschaftlichen Erzeugnisse im Gebiet von Melnik und Demir Hissar war. Laut einem Schreiben des Kadi (des Richters) von Demir Hissar kam im Jahre 890 nach Hiğra (der muslimischen Zeitrechnung — 18. I. 1485—6. I. 1486) der mukataa, in dem sich Melnik befand für 149 000 akçe (osmanische Silbermünze) in den Besitz

⁸⁹ V. Laurent, Un acte grec inédit du despote serbe Constantin Dragas, Revue des études byzantines, t. V. (1947), Paris, p. 171—184.

⁹⁰ Гл. Елезовић, Огледало света или историја Мехмеда Нешрије, Београд, 1957, с. 24.

⁹¹ Iv. Sakazov, Neuentdeckte Dokumente aus dem Ende des 14. Jahrhunderts über Bulgaren aus Makedonien, die als Sklaven verkauft wurden, Zeitschrift „Makedonski Pregled“ Jhrg. VII, 1932, Heft 2 und 3, S. 32.

⁹² Историја народа Југославије, прва книга (до почетка XVI. века), Београд, 1953, с. 415.

von Bayazid, dem Sohn von Isa Bali Demirhissar⁹³. In den von der Orientalischen Abteilung der Nationalbibliothek „Kyrill und Method“ bearbeiteten Dokumenten begegnet man vom 15. bis 18. Jahrhundert nicht dem Namen Sveti Vrač. In einem osmanischen Register von Beginn des 16. Jahrhunderts (in der Türkei befindlich) wird in der Melniker nahije (dem kleinsten Verwaltungsbezirk) das Dorf (auf türkisch karie) Isveti Ivrag⁹⁴ erwähnt. Das ist eine türkische Variante der Aussprache für das Dorf Sveti Vrač, sodaß angenommen werden kann, daß schriftliche Mitteilungen über die Existenz der heutigen Stadt Sandanski in der Frühzeit der türkischen vornehmen Knechtschaft vorhanden sind, wobei jedoch berücksichtigt werden muß, daß es bisher keine sicheren veröffentlichten Angaben gibt.

In der Frühzeit der Türkenknechtschaft, wie auch in der Zeit der nationalen Wiedergeburt hat im Gebiet von Sandanski und Melnik zweifellos die nichtmuselmanische Bevölkerung überwogen. So waren laut osmanischen Quellenangaben in Melnik im Jahre 935 nach Hygra (15. 9. 1528 bis 4. 9. 1529) 14 muselmanische Haushalte gegenüber 560 christlichen Haushalte verzeichnet wie auch zwei Zigeunerviertel. In der Mitte des 17. Jahrhunderts bestand die Nachbarstadt von Melnik die kasaba Petrič (das Städtchen Petrič) nach Angaben von Evlija Çelebi aus zwei Vierteln und hatte 240 Häuser, und laut einem Dokument für cizye (Kopfsteuer) für das Jahr 1075 nach Hiğra (25. 7. 1664—13. 7. 1665) waren in Petrič 62 Haushalts-cizye registriert⁹⁵. Aus einem osmanischen Dokument geht hervor, daß das Melniker Vilayet laut dem Register von jedem Haushalt je 393 akçe cizye (Kopfsteuer) und 40 gulâmiye (Jugendsteuer), das insgesamt 304 akçe zählte, für die Zeit vom ersten Tag des Monats Ramadan 1063 bis zum Ende des Monats Schaban (şaban) 1064 nach Hiğra (vom 26. 7. 1653 bis 15. 7. 1654) zu erhalten hatte. Es wurde angeordnet, mehr einzunehmen als bestimmt worden war⁹⁶. Aus der Reisebeschreibung des Evliya Çelebi ist ersichtlich, daß Melnik zum Kjustendiler sancak gehörte⁹⁷.

Aus einem osmanischen Register in der Orientalischen Abteilung der Nationalbibliothek „Kyrill und Method“ in Sofia über das Einnehmen von persönlicher Steuer cizye (Kopfsteuer) je hane (hane — im Sinne einer steuerpflichtigen Einheit, die aus einigen Haushalten bestand) in den kasa des sancak Rumelien über das Jahr 1079 nach Hiğra (vom 11. 6. 1668 bis 31. 5. 1669) erhalten wir wichtige Aufschlüsse über das Gebiet von San-

⁹³ M. T a y y i b G ö k b i l g i n, XV—XVI, asırlarda Edirne ve Paşa livası vakıflar-mülkler-mukataalar, Istanbul, 1952, p. 74, 138, 139.

⁹⁴ Nach mündlichen Mitteilungen von R. Stoikov (vom Historischen Institut bei BAW), der an der Feststellung mancher in den osmanischen Registern erwähnten Siedlungen teilnahm; diese Register befinden sich in den türkischen Archiven und werden von Prof. Gök-bilgin an der Universität in Istanbul studiert.

⁹⁵ Sdravko Pljakov, Über die demographische Gestaltung der bulgarischen Stadt im XV. und Mitte des XVII Jahrhunderts, Zeitschr. „Istoritscheski Pregled, S., 1968, Heft 5, S. 34, 43.

⁹⁶ Orientabteilung, NBKM, NPTA XVII 6/64.

⁹⁷ Evliya Çelebi iseyahatnamesi, c. VIII., Istanbul, 1928, s. 761. Dasselbe berichtet auch Hadschi Chalfa (XVII Jh.) Siehe Rumeli und Bosna geographisch beschrieben von Mustafa Ben Abdalla Hadschi Chalfa, aus dem Türkischen übersetzt von Joseph von Hammer, Wien, 1812, S. 89—90. Eine oberflächliche Forschung der Städte ohne Neuheiten wurde vor kurzem von B. Svetkova veröffentlicht. Vgl. Б. Цветкова, Проучвания на градското стопанство през XV—XVI в. С., 1972.

danski und Melnik. In der kasa Melnik sind 118 1/2 hane's im vakıf des Sultans Selim Chan (1512—1520). Die Melniker kasa wird in diesem Dokument zu Paşa sancak gezählt. In der kasa Petrič waren 371 1/2 hane's registriert und sie selbst wurden zum Kjustendiler Sancak gezählt⁹⁸.

Wichtige Angaben macht der türkische Reisende Evliya Çelebi aus der Mitte des 17. Jahrhunderts über die Stadt Melnik und die Stadt Petrič. In Melnik gab es folgende städtischen Amtspersonen: kethuda yeri, yeniçeri serdari, şehir kethudası, muhtesib und bajdar. Evliya Çelebi bezeichnet Melnik als eine große schöne Stadt. Es gab dort viele Geschäfte (die genaue Zahl wird nicht angegeben, es gab keine steinerne gedeckte Basare. Evliya Çelebi berichtet, daß es in der Stadt eine çarşı (Marktplatz, Markt) und geräumige Herbergen gegeben habe. Die Stadt war das Zentrum einer kasa⁹⁹. Und in Petrič habe es zwei Hane (Herbergen) und 50 Läden gegeben. Dort habe es auch einen muhtesib und bajdar gegeben¹⁰⁰.

Wir besitzen auch Angaben über das Gebiet von Sandanski und Melnik während dieser Zeit. In einem Gerichtsprotokoll des Sofioter Kadiamtes von 28. Januar bis 6. Februar 1619 ist eine Nachlassenschaft des Konstantin, Sohn des Manol aus Melnik von zwei Häusern für die Bewohner des Stadtviertels Mercan Bunarı¹⁰¹ registriert.

Erwähnenswert ist, daß die Inschrift einer Schriftrulle, die ein Heiliger auf einer Ikone vom Ende des 16. oder Anfang des 17. Jahrhunderts in der Hand hält, in slawischer Sprache ist, was einen Hinweis für ihre Herkunft darstellt. Und im Jahre 1765 bestellte der Melniker Priester Konstantin Popovič für die Athosklöster — das Vatoped-Kloster, Russische und Kastamonius-Kloster Druckstempel in Wien¹⁰². Im Jahre 1756 wurde die Metropolitankirche „Hl. Nikolaus“ in Melnik errichtet, die bis heute gut erhalten ist. Östlich von Melnik liegt das Rožen-Kloster, das ein Zweigkloster des Iver-Klosters auf Athos war. 1600 wurde ein Vorraum an die alte Kirche und 1622 wurde das zweigeschoßige Beinhaus „Sveti Ivan Predteča“ (Johannes der Vorläufer) errichtet, das reich mit Wandmalereien geschmückt war, die Maria Verkündigung, die Kreuzabnahme und andere Szenen darstellen. Die alte Kirche wurde vermutlich im Jahre 1732 renoviert¹⁰³.

Wir besitzen wichtige Mitteilungen über die kirchliche Geschichte der Stadt Melnik in der Epoche der türkischen Knechtschaft. Sowohl vor der Unterjochung im 14. Jh wie auch in den nachfolgenden Jahrhunderten war sie ein Erzbischofssitz. Es existierte ein Kodex, in dem die Namen der Erzbischöfe der Stadt von 1434 bis 1895 erwähnt waren. Nach 1895 ist dieser Kodex verlorengegangen, doch wurde er teilweise von El. Tape-

⁹⁸ Op. Abt. NBKM, D. 368, R. Stojkov, La division administrative de l'eyalet de Roumélie pendant les années soixante du XVII^e siècle (selon un registre turcottoman de 1668—1669), Recherches de géographie historique, S. 1970, p. 209, 211, 212.

⁹⁹ Evliya Çelebi seyahatnamesi, cilt VIII., Istanbul, 1928, S. 761.

¹⁰⁰ Ibidem, S. 759.

¹⁰¹ G. D. Galabov, H. W. Duda, Die Protokollbücher des Kadiamtes Sofia, München, 1960, S. 278, Nr. 943.

¹⁰² N. Mavrodinova-Mavrodinova, Stadt Melnik, Die Hauptstadt von Slav, S. 111.

¹⁰³ N. Mavrodinov, Kirchen und Klöster in Melnik und Roshen, S. 301 ff.

nos^{104-a} herausgegeben. Von 1435 bis 1460 Erzbischof von Melnik war Mathaeos I; nach seinem Tode Makarios I. (bis 1485), Gerasimos I. (bis 1505), Dionysios I. (1505—1528), Mathaeos II. (bis 1555), Theonos (bis 1559), Neophytos (1559—1575), Methodios (bis 1581), Anastasios (bis 1589), Sophronios I. (1589—1593), Gabriel (1593—1598), Sophronios II. (bis 1602), Galaktion (bis 1628), Christophoros (1628—1654) usw.

Das Tal der mittleren Struma hat im 15. bis 18. Jahrhundert als Verkehrsstraße nur eine zweitrangige Rolle gespielt, und viele Reisebeschreibungen aus dieser Zeit berichten hauptsächlich über die Richtung der Hauptstraße Belgrad—Plovdiv—Konstantinopel. Im Jahre 1800 gab Félix de Beaujour ein Werk über den Handel in Griechenland heraus, in dem er seine Beobachtungen zwischen 1787 und 1797 aufzählt. Über Makedonien berichtet er, daß es in den meisten Gegenden Tabakpflanzungen gegeben habe. Er vermerkt in dieser Hinsicht ausdrücklich die Hänge des Strumatal. Den Tabak in Makedonien teilte er in drei Sorten auf; die eine war der Tabak „Petrič“, der große Blätter hatte¹⁰⁴. In einem anderen Werk gibt Félix de Beaujour eine Beschreibung des mittleren Strumatal. Die umliegenden Berge seien mit Wäldern bewachsen gewesen, es habe Mühlen in den Bergen und überall Tabak- und Maispflanzungen gegeben¹⁰⁵.

Im Jahre 1844 reiste der russische Gelehrte Viktor Grigorevič durch das Tal der mittleren Struma. In seiner Reisebeschreibung macht er wichtige Angaben über eine Reihe von Siedlungen in Makedonien, über das Dorf Sveti Vrač berichtet er, daß es an einem waldigen Hang liege, berühmt durch seine Heilquellen sei und daß es dort viele Ruinen gebe, woraus anzunehmen ist, daß in der Vergangenheit eine Stadt dort gewesen sei¹⁰⁶. Derselbe Reisende erwähnt auch eine Reihe von anderen Ortschaften im Tal der mittleren Struma wie Petrič, Kulata, Marikostinovo, Slavuj (heute das Dorf Sklave), Kreschna (heute das Dorf Kresna), Semetliya (heute Simitli), Melnik u. a.¹⁰⁷.

Die Stadt Sandanski (früher Dorf und Stadt Sveti Vrač) ist eine Siedlung mit einer jahrhundertelangen Geschichte. An seiner Stelle stand eine blühende antike Siedlung. Die neuentdeckten Basiliken und anderes archäologisches Material erhellen das Leben der frühbyzantinischen Siedlung, die vermutlich bei slawischen Einfällen zerstört worden ist. Die archäologischen Funde wie auch schriftliche Angaben aus dem 14. Jahrhundert bestätigen, daß hier im Mittelalter das Leben nicht ausgestorben war. Es wurde Ackerbau betrieben, was auch in den späteren Jahrhunderten

^{104a} E. I. Tapeinos, 'Εκκλησιαστική ιστορία της επαρχίας Μελνίκων, in: 'Εκκλησιαστική Αλ. ἡθεια, Konstantinopel, 3, (1882/83), 11(1891), 12(1892). Wir führen die für uns unzugänglichen Angaben aus diesem Kodex nach Th. N. Vlachos, op. cit., S. 82 ff. an, wo auch Angaben aus anderen Quellen über diesen Aspekt gesammelt sind. Über die Metropole in Melnik im XIV. Jahrhundert, vgl. op. cit., S. 82—83.

¹⁰⁴ Félix Beaujour, Tableau du commerce de la Grèce, formé d'après une année moyenne, depuis 1787 jusqu'en 1797, Paris, 1880, t. I, p. 83, 92—93.

¹⁰⁵ Félix de Beaujour, Voyage militaire dans l'empire ottoman, t. I, Paris, 1829, p. 218—219.

¹⁰⁶ В. Григорович, Очерк путешествия по европейской Турции, Изд. второе, Москва, 1877, с. 125.

¹⁰⁷ Ibidem, S. 124 ff.

unter dem türkischen Joch zu beobachten ist. Anfang des 19. Jahrhunderts begann man, im mittleren Struma-Tal Tabak anzubauen. Eine andere Ortschaft, die im Mittelalter im mittleren Struma-Tal eine bedeutende Rolle gespielt hat, war Melnik. Diese natürlich befestigte Stadt, ein Handelszentrum an der Struma, an einer wichtigen Verkehrsader gelegen, spielte im Mittelalter eine wichtige Rolle als Mittelpunkt in diesem Gebiet. Und während der Türkenherrschaft waren Melnik und eine andere kleine Stadt in diesem Gebiet — Petrič, Zentren von kasa's. Der Aufstand des Dragota im Jahre 1255 ist ein wichtiges Zeugnis sowohl für das demographische Aussehen Melniks wie auch des gesamten Gebiets im Mittelalters. In der Frühzeit des Türkenjochs war dort die nichtmuselmanische Bevölkerung vorherrschend, was durch die verhältnismäßig zahlreicheren Angaben über dieses Gebiet aus der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts bestätigt wird.

Die politische Geschichte dieses Gebiets ist wechselvoll. Anfänglich byzantinisches Territorium, war es später Teil des Ersten Bulgarenreichs. Es stand auch eine gewisse Zeit unter der Herrschaft des Despoten Alexij Slav, wurde erneut Byzanz einverleibt, kam wieder an den bulgarischen Staat, war gewisse Zeit unter serbischer Herrschaft, war dann verschiedenen Feudalherrschern untertan und geriet in der Folgezeit, wie die übrigen Balkanländer, auf viele Jahrhunderte unter das türkische Joch. Die politischen Wechselbeziehungen auf dem Balkan wirkten sich unmittelbar auf das Schicksal dieser Gegend aus. Das Gebiet von Sandanski und Melnik spielte im Mittelalter eine bestimmte Rolle in der politischen und Wirtschaftsgeschichte des bulgarischen Staates und der übrigen Balkanländer.

SUR LA PARTICIPATION DU PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE JOSEPH II AUX RÉUNIONS DU CONCILE DE CONSTANCE

Jord. Nikolov

Le patriarche de Constantinople Joseph II (1416—1439)¹ avait occupé une place importante et joué un rôle considérable dans le développement historique des peuples du Sud-Est européen et du Proche-Orient. Il était un remarquable politicien et zéléateur religieux, l'un des plus grand diplomate de l'Empire byzantin. Le patriarche Joseph II était chef de l'Eglise orthodoxe byzantin au cours d'une période exceptionnellement importante et grave pour le monde féodal oriental — la période avant la conquête de Constantinople par les Turcs. Pour attirer les souverains féodaux occidentaux, y compris le pape, à la lutte pour la libération des peuples balkaniques des conquérants ottomans, il participe à cet effet dans les réunions du Concile ecclésiastique de Florence en 1439. Il avait grandement contribué au règlement des relations entre l'Est et l'Occident. Ayant dirigé les affaires de l'Eglise orthodoxe byzantine près d'un quart de siècle, il avait laissé une profonde empreinte dans la vie politique, sociale et religieuse du Sud-Est européen.

A cause de tout cela l'intérêt des savants pour la vie et l'œuvre du patriarche Joseph II est parfaitement naturel et justifié et nous disposons déjà d'une littérature considérable à son sujet. Il n'y a presque pas de cours complet d'Histoire de l'Empire byzantin qui n'accorde une place spéciale à cet éminent chef de l'Eglise orientale.² Il n'y a pas non plus une Histoire de l'Eglise orthodoxe où l'on ne parle pas longuement de lui.³ Son nom figure dans les manuels encyclopédiques des Eglises orthodoxe,⁴ catholique⁵ et protestante.⁶

Malgré cela on ne peut pas affirmer que la vie et l'œuvre du patriarche Joseph II soient élucidés d'une manière totale et détaillée dans la littérature

¹ De la littérature consacrée au patriarche Joseph II, il faut noter les ouvrages accessibles suivants consacrés à son œuvre: *М. Гεδεων, Патриархики пиражес*, pp. 464—465; *А. Лебедев, Очерки истории византийско-восточной церкви*, Москва, 1892, стр. 433—435.

² Cf. *Д. Ангелов, История на Византия, III*, София, 1967, стр. 116; *История Византии, III*, Москва, 1967, стр. 178 и сл.

³ Cf. *Ј. Поповић, Опа црквена историја, кн. II*, Срем. Карловци, 1912, 1368; *Ив. Снегаров, Кратка история на съвременните православни църкви, т. I*, София, 1944, стр. 447.

⁴ *Православная богословская энциклопедия, т. VII*, СПб, 1906, кол. 387—388.

⁵ *Lexicon für Theologie und Kirche, Bd. V*, Freiburg, in Breisgau, 1961, col. 501—503.

⁶ *Ibidem* 1933, col. 576.

scientifique. En mettant à part la question de l'appartenance bulgare de cet important représentant du monde féodal oriental, qui peut être considérée comme définitivement résolue⁷, il y a encore des détails de sa riche existence qui continuent à diviser les historiens. Une partie des spécialistes considèrent qu'il était partisan convaincu de l'union avec l'Eglise catholique, raison pour laquelle il avait signé les actes de Concile ecclésiastique de Florence.⁸ Les autres — en se basant sur quelques arguments probants extraits des sources, sont d'avis que le patriarche Joseph II n'avait pas accepté l'union et qu'il fut étranglé par trois moines catholiques, qui placèrent dans sa main un papier contenant son testament, selon lequel il se déclarait prêt à signer les actes de l'union.⁹ En outre, certaines importantes manifestations de sa vie publique et religieuse ne sont pas encore suffisamment étudiées et attendent leur élucidation scientifique. Tel est le cas de sa participation aux réunions du Concile de Constance.

Le but du présent article est d'examiner le problème de l'activité déployé par le patriarche Joseph II au Concile de Constance, l'un des plus importants et les plus représentatifs conciles de l'Eglise catholique pendant l'époque du féodalisme évolué. Il est une modeste contribution à la biographie de ce grand zélateur religieux et politique bulgare.

* * *

Comme on le sait, le patriarche de Constantinople Joseph II était d'origine bulgare. Ce fait est très clairement attesté par le dominicain Jean de Raguse qui dit de lui, dans sa lettre adressée au cardinal Cesarini, „Bulgarus est natione et de lingua mea.“¹⁰ Bien que selon une liste florentine anonyme des patriarches de Constantinople il aurait été le fils illégitime du roi Chichman (1365—1393),¹¹ on admet en général, avec beaucoup de raison, que Joseph II, au nom séculaire Ivan Assen, est le fils du roi Ivan Alexandre (1311—1337).¹² On admet également que le second fils d'Ivan Alexandre, du nom d'Ivan Assen, est issu de son mariage avec la juive Théodore.¹³ Cet Ivan Assen, figurant sur l'évangile de Londres de 1356 et tant qu'enfant cadet de la famille royale,¹⁴ est autre d'Ivan Assen, fils d'Ivan Alexandre de

⁷ Dans ce sens cf. Ив. Дуйчев, *Образи на българин от XV в. във Флоренция*, сп. Изкуство, кн. I, 1961, стр. 22—27; I. Дуйчев, *A propos de la biographie de Joseph II, patriarche de Constantinople*, *Revue des études byzantines*, t. XIX, Paris, 1961, pp. 333—339.

⁸ Ainsi admettent А. Лебедев, *op. cit.*, стр. 433; Патриарх Кирил, *Католическата пропаганда сред българите през втората половина на XIX в.*, София, 1964, стр. 2.

⁹ И. Снегаров, *Кратка история на съвременните православни църкви*, I, стр. 447; Б. Я. Рамм, *Папство и Русь*, в. X—XV, в М.—Л., 1959, стр. 229—230.

¹⁰ E. Sesonj, *Studi storici concilio di Firenze I*. Firenze 169, p. CCVII.

¹¹ V. Laurent, *Les origines principes du patriarche de Constantinople Joseph II*, *Revue des études byzantines*, t. XIII, Paris, 1955, p. 132.

¹² I. Дуйчев, *A propos de la biographie de Joseph II, patriarche de Constantinople*, *Revue des études byzantines*, t. XIX, Paris, 1961, p. 336.

¹³ Ал. Бурмов, *Критични бележки върху съобщението на „Българска хроника“ за битката при София през царуването на Иван Александър*, *Избрани произведения*, I, София, 1968, стр. 292 и сл.

¹⁴ Б. Филов, *Миниатюрите на Манасиевата хроника*, София, 1927, II, No. 2.

son premier mariage avec la valaque Théodore et qui est mort entre 1337 et 1340.¹⁵

Sur l'année de sa naissance on peut faire plusieurs suppositions. Sans savoir qu'il soit question du futur patriarche de Constantinople Joseph II, un historien admet qu'Ivan Assen „est né au moins en 1350“¹⁶. Selon d'autres chercheurs, Joseph II est né aux environs de 1360.¹⁷ Laquelle de ces thèses est la plus plausible? Incontestablement la première puisqu'elle est basée sur des données des sources. La thèse, selon laquelle Ivan Assen, le futur patriarche Joseph II est né en 1360, est en contradiction avec les données de la Vie de Théodose de Tarnovo, œuvre du patriarche de Constantinople Calliste. Aux termes de cette „Vie“ au concile réuni en 1360¹⁸ à Tarnovo par le roi Ivan Alexandre ce dernier assistait avec ses fils Ivan Chichman et Ivan Assen.¹⁹ Il est clair que cet Ivan Assen ne peut pas être le premier fils portant le même nom, puisqu'il est mort, de toute probabilité entre 1337 et 1340²⁰ et que c'est le futur patriarche de Constantinople.²¹ En outre, la thèse de la naissance d'Ivan Assen en 1360 est contredite aussi par l'image de l'Evangile de Londres de 1356, dans laquelle Ivan Assen est représenté comme un enfant. Quant à la communication qu'au moment de sa visite à Florence Joseph II était âgé de 80 ans,²² elle doit être envisagée comme l'opinion d'un étranger ne disposant pas d'informations certaines, avec lesquelles pouvait disposer le patriarche Calliste. Tout cela nous autorise à admettre qu'Ivan Assen était né selon toute probabilité vers 1350.

Sur les années d'adolescent d'Ivan Assen on ne peut faire que des suppositions. Il est certain qu'il avait obtenu son instruction sous la direction du célèbre savant Eftimii (vers 1327—1401/1402),²³ qui dirigeait la glorieuse Ecole de Tarnovo et devint plus tard patriarche de cette ville.²⁴ Au moment où Ivan Alexandre avait divisé son royaume, Stratzimir avait reçu le royaume de Vidin, Ivan Chichman — le royaume de Tarnovo et Ivan Assen — Preslav et les possessions thraces.²⁵ Au moment des invasions turques en Bulgarie et de la conquête des terres d'Ivan Assen, ce dernier avait quitté sa

¹⁵ Cf. А. л. Бурмов, Критични бележки, стр. 292.

¹⁶ А. л. Бурмов, цит. съч., стр. 295.

¹⁷ J. Du j č e v, A proroč . . . , p. 334.

¹⁸ Бурмов приема, че този събор бил свикан „в края на 1359 или началото на 1360 г.“, Критични бележки, стр. 295. Проф. Ангелов пък смята, че „бил свикан през 1360 г.“ „Богомилството в България“, София, 1969, стр. 508.

¹⁹ Житие и подвизи на Теодосий Търновски от патриарх Калист, В. С. л. Киселков, Житието на Теодосий Търновски като исторически паметник, София, 1926, стр. 20.

²⁰ А. Бурмов, Критични бележки, стр. 294.

²¹ Cf. съображенията на Бурмов в Критични бележки, стр. 295.

²² E. S e s o n i, Studie storici sul Consilio du Firenze, p. CCVI.

²³ Cf. К. Радченко, Религиозное и литературное движение в Болгарии в эпоху перед турецким завоеванием, Киев, 1898, стр. 243—335; П. А. Сирку, К истории исправления книг в Болгарии в XIV веке, I, СПб, вып. 2, 1830; В. С. л. Киселков, Патриарх Евтимий, София, 1938; Д. С. Лихачов, Некоторые задачи изучения второго южнославянского влияния в России, Москва, 1958; П. Динев, Евтимий Търновски, в История на българската литература, I, С., 1962, стр. 285—306.

²⁴ K. Do č ka l, Povijest opceg crkvenog sabora u Ferari i Firenci, Zagreb, 1940, p. 139.

²⁵ Di a g i a c o m o d i P. Luccari, Copioso ristretto de gei annali. Ragusa libri quarto, Venetia, 1605, p. 52.

patrie et, à l'instar d'autres Bulgares, avait cherché refuge ailleurs. Aux termes d'une information d'Ivan Assen lui-même, on peut conclure que pendant un certain temps il avait été moine dans le monastère „Alipiu“ au Mont Athos.²⁶ Il est difficile d'établir combien de temps il est resté dans ce monastère. En 1393 il fut élu métropolite d'Ephèse²⁷ et le 21 mai 1416 — patriarche de Constantinople.²⁸

Mû par le désir d'aider la cause de libération des peuples balkaniques et, avant tout, de son propre peuple asservi, Joseph II entretenait des contacts avec le Pape. Si l'on juge de sa grande activité politique avec l'étranger, il est aisé de comprendre à quel point ce grand zéléteur bulgare était assoiffé de voir sa patrie libérée des Turcs.

En tant que patriarche de Constantinople Joseph II disposait de certaines possibilités, bien que limitées, d'aider la cause de libération de son peuple. Et c'est dans ce but qu'il avait assisté, de toute probabilité, au Concile de Constance. Les raisons qui l'avaient incité à se rendre à ce concile sont probablement les mêmes qui l'ont déterminé plus tard, à un âge avancé, à se rendre à Florence, c.-à-d. la nécessité d'aboutir à un accord entre l'Est et l'Ouest en vue d'éviter le danger commun pesant sur toute l'Europe. Le Concile de Constance, qui avait siégé avec certaines interruptions depuis l'automne de 1414 au printemps de 1418, était, selon les termes de Funk, „le plus nombreux Concile que l'histoire connaît“²⁹. On admet à juste titre que ce fut le congrès de tout l'Occident. Outre le Pape, Jean XXIII (1410—1415), au concile assistaient trois patriarches, 33 cardinaux, 346 archevêques et évêques, près de 200 abats et prieurs, plus de 300 professeurs et docteurs en théologie, ainsi que de nombreux princes et seigneurs. A Constance étaient également arrivés plus de 100 000 hôtes, 600 barbiers et 700 prostituées enregistrées.³⁰ De cette façon le concile, bien que réuni dans une ville relativement pas très grande, représentait en réalité une importante assemblée internationale.³¹ C'est une des raisons qui ont motivé le déplacement de Joseph II.

Autant que nous savons, dans la littérature scientifique consacrée à l'histoire de l'Empire byzantin et au Patriarcat de Constantinople, on ne trouve pas d'étude posant la question de la participation du patriarche Joseph II aux assises du Concile ecclésiastique œcuménique de Constance. Dans les études en présence on parle ordinairement de sa présence au Concile de Florence,³² sans parler d'un voyage quelconque à Constance. D'habitude les historiens se contentent de mentionner qu'au cours du Concile de

²⁶ I. Dujčev, A propos... , p. 339.

²⁷ V. Laurent, Les origines, p. 133; I. Dujčev, A propos... , p. 334.

²⁸ I. Dujčev, A propos... , p. 334.

²⁹ F. Funk, Lehrbuch der Kirchengeschichte, Pedeborn, 1911, S. 496.

³⁰ Realencyklopädie für protestantische Theologie und Kirche, Leipzig, 1900, Bd. VIII, S. 472—488.

³¹ Neueste geschichtliche Darstellung: Joseph Gill: Konstanz und Basel-Florenz, Bd. IX der Geschichte der ökumenischen Konzilien, Mainz, 1967; A. Fichler, Die Verbindlichkeit der Konstanzer Dekrete, Wien, 1967.

³² W. Norden, Das Papsttum und Byzanz, Berlin, 1903; A. Vasiliev, History of the Byzantine Empire, Univ. of Wisconsin Presse, 1952.

Constance, qui a siégé du 5 février 1414 au 22 avril 1418,³³ notamment le 21 mai 1416, „le patriarche d'Ephèse Joseph, homme érudit et noble“³⁴ avait été élu patriarche de Constantinople. Dès le début du concile était arrivée à Constance une délégation byzantine de délégués.³⁵ Après son élection au trône patriarcal de Constantinople Joseph II avait envoyé à Constance le légat Jean Evdemon, muni de pleins pouvoirs pour négocier avec le pape nouvellement élu Martin V (1417—1431)³⁶ la conclusion de l'union.³⁷

Les raisons pour lesquelles la littérature scientifique ne s'est pas occupée de la question de la participation du patriarche Joseph II aux réunions du Concile de Constance sont plusieurs. Cependant, la raison primordiale réside dans le fait que le nom de cet éminent représentant de l'Eglise orthodoxe n'est pas mentionné dans les actes de ce concile et que pour sa présence à Constance on ne peut juger que par voie indirecte. En outre, dans les différentes éditions des actes du Concile de Constance le nom du patriarche Joseph II est mentionné par erreur — il y figure sous le nom de patriarche Jean. Il faut aussi noter que lorsqu'il est question dans les actes du Concile du chef de l'Eglise orthodoxe byzantine, presque dans tous les cas il y figure de la façon la plus générale sous le titre du „Patriarche de Constantinople“. Toutes ces raisons et, de pair avec elles, aussi certains autres faits ne pouvaient ne pas occasionner une certaine confusion et empêcher en définitive, l'élucidation de la question.

En l'occurrence nous sommes en présence de trois possibilités, c.-à-d. de trois hypothèses. La première découle de l'éventualité de l'existence à Constantinople d'un patriarche uniote qui était délégué au Concile. La deuxième — c'est que le chef de la délégation du Patriarcat de Constantinople Jean Evdemon ait été proclamé patriarche par les secrétaires des réunions du Concile. Et enfin la troisième — c'est que le nom du patriarche Joseph II ait été écrit par erreur dans les documents officiels comme patriarche Jean.

La première hypothèse doit être écartée d'emblée, car à cette époque dans la capitale de l'Empire byzantin, dont la plus grande partie du territoire était déjà conquise par les Turcs, n'existait aucune communauté catholique et, par conséquent, il n'y avait pas de patriarcat catholique. La deuxième hypothèse est dépourvue, elle aussi, de fondement. Si Jean Evdemon était faussement proclamé dans les actes du Concile patriarche de Constantinople, cette erreur devait être répétée partout. Or, il ressort de l'examen plus approfondi des procès-verbaux que la mention du patriarche Jean est fortuite, faite de façon incidente, tandis que la mention impersonnelle de „patriarche de Constantinople“ prédomine et figure dans les procès-verbaux de manière systématique. En outre, Jean Evdemon ne pouvait être traité par

³³ K. Dočkal, *Povijest opceg crkvenog sabora u Geraru i Firenci*, Zagreb, 194... , p. 16.

³⁴ *Lexikon für theologie und Kirche*, Bd. VI, Fr. im Br. 1934, col. 176—178.

³⁵ K. Dočkal, *ibid.*, p. 15.

³⁶ *Annuario Pontificio* 1965, Cita del Vaticano, p. 19; Ludvig von Pastor, *Geschichte der Päpste*, Freiburg im Breisgau 1886, S. 163—214.

³⁷ *Χρ. Παπαδοπουλου Το προτειον των επισκοπων, Ρωμης, Αθηνησι*, 1930, a 238

erreur de patriarche, vu que le „patriarche de Constantinople“ dont il est question et qui ne figure que sous ce titre impersonnel, avait participé activement aux réunions du Concile et prononcé un discours, ce qui montre que son titre hiérarchique ne pouvait être ignoré des secrétaires du Concile. Cette hypothèse est également confirmée par le fait qu'à un forum hautement représentatif, comme le Concile de Constance, ne pouvaient manquer d'assister les dirigeants les plus en vue du monde chrétien. Si les actes du Concile ne concernaient pas le patriarche de Constantinople lui-même, mais son représentant, ce fait ne pouvait manquer d'être noté. On sait, d'autre par, que l'empereur byzantin Manuel II Paléologue (1391—1425) avait envoyé, en 1417 ensemble avec le Patriarcat,³⁸ au Concile de Constance une délégation comprenant des dignitaires et 19 prélats, qui était arrivée dans la ville le 19 février 1418.³⁹ Or, le „patriarche de Constantinople“ en question avait prononcé son discours devant le Concile le 30 mai 1416. Tous ces faits excluent la possibilité de confondre le patriarche Joseph avec un quelconque représentant envoyé par lui au Concile.

On sait que sur les listes du Patriarcat de Constantinople de ce temps figuraient deux patriarches. L'un c'est Mathias (1410—1416)⁴⁰ et l'autre — Joseph II (1416—1439). Cette circonstance prouve elle aussi la véracité de la conclusion que c'est le patriarche de Constantinople Joseph II qui a participé au Concile de Constance (1414—1418), bien que son nom ne soit pas expressément mentionné.

Pour cette raison il faut admettre que partout dans les procès-verbaux du Concile de Constance où il est question du „patriarche de Constantinople“ il s'agit de Joseph II et pas d'un autre. De toute probabilité il avait assisté un certain temps au Concile de Constance, guidé par l'idée de conclure une union avec l'Eglise romaine et s'assurer de cette façon son appui dans la lutte éventuelle pour la libération des peuples balkaniques, y compris le peuple bulgare, des conquérants ottomans. L'identité de l'anonyme „patriarche de Constantinople“, mentionné à plusieurs reprises dans les procès-verbaux du Concile, concorde avec celle de Joseph II, le remarquable chef de l'Eglise orthodoxe byzantine.

Si l'on admettait que le patriarche Jean mentionné dans les procès-verbaux et le „patriarche de Constantinople“, non visé nominativement, ne sont en réalité que Joseph II, on doit accepter que l'activité officielle du Concile du 27 avril 1416 était en rapport avec lui. Les actes du Concile de Constance nous apprennent que le patriarche Jean de Constantinople et le docteur Nicolaï de Danielsbuchl avaient fait à la réunion du Concile un exposé sur les preuves accusatrices réunies dans le procès contre Jérôme de Prague et Jean Rocca. La commission d'enquête avait systématisé sur une longue liste d'articles les réponses des accusés. La première série contenait 45 numéros destinés, de toute probabilité, à refuter les 45 articles de John Wyclif. Les articles commencent par les mots: „Il y avait en Grande-Bretagne un hérés-

³⁸ Sur Manuel II Paléologue cf. Д. Ангелов, История на Византия, III, София, 1967, стр. 109 и сл. и посочената там литература.

³⁹ Karl Joseph Hefele, Conciliengeschichte, Bd. 7, Freiburg im Breisgau, 1896, S. 342.

⁴⁰ М. Г е δ ε ω ν, Πατριαρχικοί πινакες, р. 463.

siarche nommé Wyclif. " Plus loin suivent les questions posées à Jérôme de Prague et les réponses qu'il avait données à ses accusateurs.⁴¹

Cet extrait des procès-verbaux du Concile atteste que le patriarche de Constantinople Jean (de toute probabilité Joseph II) avait un rôle spécial et avait participé activement au procès contre le réformateur tchèque Jérôme de Prague (env. 1371—30 mai 1416).⁴² Il avait pour tâche de réunir des preuves contre ce grand disciple de Hus qui, bien que reniant par écrit ses idées, avait reconnu ouvertement à la réunion du Concile qu'il était disciple de Jan Hus, ce qui lui valut d'être brûlé vif.⁴³ En sa qualité de haut dignitaire ecclésiastique et surtout patriarche, Joseph II ne pouvait pas ne pas avoir une attitude positive envers les mouvements hérétiques et envers leurs représentants. En outre, il est possible que le grand développement du mouvement des Bogomils en Bulgarie ait semé chez le futur patriarche un sentiment de peur des hérétiques. Et cela d'autant plus qu'en 1360 il avait assisté au Concile ecclésiastique de Tarnovo réuni pour prendre des mesures contre les Bogomils.⁴⁴

La participation du patriarche Joseph II au Concile de Constance ne résidait pas seulement dans la réunion des preuves pour les procès contre Jérôme de Prague et la présentation de ces preuves au congrès qui eut lieu à Constance. Il avait aussi prononcé un discours au cours d'une des réunions du Concile (le 30 mai 1416). Cette fois les actes du Concile ne mentionnent pas le nom du patriarche, en se contentant à noter que le „Patriarche de Constantinople“ a prononcé un discours. Le discours avait été prononcé „à haute voix“. En réalité c'était la „décision de clôture“.

Le but du discours de Joseph II était de condamner la doctrine réformatrice de Jan Hus et, de pair avec lui, aussi celle de John Wyclif. Son leit-motif est son attitude hostile à l'égard de la réformation et de ses protagonistes et disciples. „Au nom du Père céleste, — déclare-t-il — et instruit par les actes du procès, nous concluons que Jérôme a soutenu et prêché différents idées hérétiques ou fausses, réfutées depuis longtemps par les Saints Pères, ainsi que des blasphèmes, des scandales et des doctrines troublant la houïe, téméraires et séditeuses, qui étaient déjà prêchées par la maudite mémoire de Hus et Wyclif.⁴⁵

Il ressort de cet extrait que le patriarche Joseph II était solidaire avec la lutte de l'Eglise catholique contre la doctrine husiste. Il dénonçait sévèrement les grands systèmes hérétiques de Jan Hus et John Wyclif, en les condamnant par et au nom de l'Eglise. Aussi bien par la forme que de contenu son discours a un caractère antiréformiste.

⁴¹ J. D. Mansi, *Sacrorum conciliorum nova et amplissima colectio*, t. XXVII, col. 840, K. J. Hefele, *Conciliengeschichte*, Bd. 7, S. 254.

⁴² Sur sa vie et son oeuvre cf. la bibliographie indiqué dans Й. Мацек, *Табор в гуситском революционном движении*, т. I, Москва, 1958, стр. 265.

⁴³ Cf. Йозеф Мацек, *Хусиско революционно движение*, превод от чешки Дим. Тилев, София, 1961, стр. 51 и сл.

⁴⁴ В. Сл. Киселков, *Житието на св. Теодосий Търновски като исторически паметник*, София, 1926, стр. 20; срв. Ал. Бурмов, *Избрани произведения*, т. I, София, 1968, стр. 295.

⁴⁵ Mansi, *Sacrorum conciliorum*, t. XXVII, col. 834; Hefele, *Conciliengeschichte* Bd. 7, S. 277.

Plus loin le discours du patriarche Joseph II contient certains détails du procès intenté à Jérôme de Prague. Il atteste, qu'au moment de la communication et de la proclamation officielle de la condamnation de Hus et Wyclif, Jérôme avait contresigné la sentence de condamnation en présence du Concile, avait proclamé sa foi dans l'Eglise catholique et anathématisé toutes les hérésies, surtout celles dont il avait été suspecté. Selon le patriarche de Constantinople, Jérôme avait promis d'être fidèle à l'Eglise catholique et s'était déclaré prêt à subir toutes les punitions canoniques et éternelles s'il dérogeait en paroles ou en pensée cette déclaration. „Il a signé — continue Joseph II — de sa propre main cette déclaration, mais plusieurs jours après cela il revint comme un chien à ses excréments et demanda une audience publique au Concile, pour lui jeter aux yeux de tous le poison dont son coeur était rempli.“⁴⁶

En exposant ainsi son attitude envers Jérôme de Prague, Joseph II déclare que le Concile avait satisfait à sa demande. Il avait déclaré — continue le patriarche — qu'il avait commis une faute en s'associant à la décision condamnant Wyclif et Hus et qu'il avait menté en signant la sentence qui les condamne. Jérôme avait retiré „cet appui pour le temps et l'éternité car, après avoir lu et étudié attentivement leurs oeuvres, il n'y avait découvert aucun égarement ou hérésie“⁴⁷.

Dans son discours le patriarche de Constantinople se penche aussi sur l'attitude de Jérôme de Prague sur l'Eucharistie et la Transsubstantiation, deux problèmes sur lesquels on discutait beaucoup à cette époque. „Par rapport à l'Eucharistie et la Transsubstantiation — dit Joseph II — il croit fermement ce que l'Eglise croit et prêche, car il se fie davantage à saint Augustin et aux autres maîtres qu'à Wyclif et Hus.“⁴⁸

Dans cette partie de son discours l'orateur se contente de constater l'attitude exprimée officiellement par Jérôme de Prague sur l'une des questions litigieuses du culte et de la dogmatique catholiques. Ainsi, il complète les informations données par d'autres contemporains sur cet événement épique — le jugement d'un grand hérésiarque tchèque.

Dans la conclusion de son discours Joseph II généralise ses idées sur les conceptions hérétiques de l'inculpé. „Tous ces faits prouvent — souligne-t-il — que Jérôme est adepte des égarements de Wyclif et Hus. Pour cette raison ce Saint Concile a décidé d'éliminer ce Jérôme en tant que branche détériorée et asséchée, qui ne doit pas rester sur la vigne, et le déclare et condamne comme hérétique retombé dans l'hérésie et le fait tomber en l'excommuniant et en le frappant d'anathème.“⁴⁹

La position négative du patriarche de Constantinople et son hostilité à l'égard des systèmes hérétiques antiféodaux en Bohême et Grande-Bretagne, envers le husisme et le wyclisme est facilement explicable. Elles sont motivées par plusieurs raisons politiques, sociales et autres. En sa qualité de chef suprême de l'Eglise orthodoxe byzantine il ne pouvait pas surmonter les

⁴⁶ Mansi, *Sacrorum conciliorum*, t. XXVII, col. 894; Hefele, *ibid.*, S. 277.

⁴⁷ Mansi, *Sacrorum conciliorum*, t. XXVII, col. 894.

⁴⁸ Mansi, *Sacrorum conciliorum*, t. XXVII, col. 894; Hefele, *Conciliengeschichte*, Bd. 7, S. 278.

⁴⁹ Mansi, *Sacrorum conciliorum*, t. XXVII, col. 894.

conceptions de son titre, de son époque, de son rang hiérarchique. En outre, en condamnant John Wyclif, Jan Hus et Jérôme de Prague, il engageait la cour papale de Rome en vue d'une coalition éventuelle contre les conquérants ottomans. Tout cela explique dans une certaine mesure les raisons pour lesquelles le patriarche Joseph II s'était solidarisé avec l'Eglise catholique et avait condamné le mouvement husiste et la doctrine de Wyclif.

Dans les actes du Concile le nom du patriarche de Constantinople est mentionné, sans être précisé, aussi à d'autres endroits. Ainsi, le 26 juillet 1417, au cours de la 37-ème réunion, à laquelle avaient assisté l'empereur Sigismond de Luxembourg (1361—1437) et son épouse, le patriarche de Constantinople avait prononcé une prédication.⁵⁰

Il est question du patriarche de Constantinople aussi dans le procès-verbal de la réunion du 2 novembre 1417. Toutes les nations avaient déjà déterminé leurs représentants et il fallait inclure dans les délégations aussi des évêques, des abbés et des docteurs. Pour la nationalité française furent élus comme délégués le patriarche de Constantinople, l'archevêque de Tours, l'archevêque de Bourges, l'évêque de Genève et l'abbat de Cluny, le prieur de Rhodes. Il n'est pas question du patriarche d'Antioche.⁵¹

Dans ces cas on continue à ne pas mentionner le nom propre du patriarche de Constantinople. Dans le procès-verbal il figure sous le titre traditionnel de „patriarche de Constantinople“. Cela offre la possibilité de faire des suppositions, des hypothèses. Et cela d'autant plus que la solution définitive de la question, qui nous intéresse, est entravée par des difficultés supplémentaires. Ainsi, le patriarche de Constantinople au nom de Jean est mentionné dans les procès-verbaux du 27 avril 1416, tandis que Joseph II a été élu patriarche de l'Eglise de Constantinople le 21 mai 1416. On est en présence ici d'un manque de concordance flagrant qui doit être expliqué, afin d'éviter les contradictions. Même si l'assimilation du patriarche Jean avec le patriarche Joseph II exige d'études supplémentaires, il est hors de doute que derrière l'anonyme „patriarche de Constantinople“ se cache justement le patriarche Joseph II. Cette identification trouve sa justification effective et chronologique. Elle est appuyée aussi par les données des sources.

En nous basant sur les actes du Concile, on doit formuler la conclusion que le patriarche de Constantinople Joseph II avait assisté aux réunions de cette assemblée jusqu'à 1417. La dernière fois que sa présence est mentionnée dans les procès-verbaux porte la date du 2 novembre 1417.⁵² De toute évidence ses plans n'avaient pas reçu une solution et il s'était vu forcé de rentrer à Constantinople. Il est difficile d'établir la date de ce départ. Cependant, il n'avait pas délaissé l'idée d'un arrangement avec l'Eglise de Rome et il y envoya l'année suivante une importante délégation qui, comme il a été déjà dit, était arrivée le 19 février 1418.⁵³ Or, cette délégation, elle non plus, n'avait réussi à se mettre d'accord avec le trône papal.

⁵⁰ Mansi, *Sacrorum conciliorum*, t. XXVII, col. II; Hefele, *Conciliengeschichte*, Bd. 7, S. 313—314.

⁵¹ Mansi, *Sacrorum conciliorum*, t. XXVII, col. 1165, sq.

⁵² Mansi, *Sacrorum conciliorum*, t. XXVII, col. 1165.

⁵³ Hefele, *Conciliengeschichte*, Bd. 7, S. 342.

En général, la mention impersonnelle du patriarche de Constantinople dans les actes du Concile de Constance avait eu pour effet de détourner l'attention des chercheurs de la personnalité de Joseph II et de ne pas accorder attention à la possibilité de sa présence à ce grand forum international. Pour cette raison un moment essentiel de son activité ecclésiastique et politique est resté non élucidé.

* * *

Sur la base des données exposées plus haut dans ce bref article on peut conclure que l'anonyme „patriarche de Constantinople“ ayant assisté aux réunions du Concile de Constance peut être le patriarche Joseph II, fils du roi bulgare Ivan Alexandre. Cette identification est basée aussi bien sur les procès-verbaux du Concile, que sur la chronologie des événements et sur certaines d'autres justifications. Quant à la question du „patriarche de Constantinople Jean“ mentionné dans les procès-verbaux et son assimilation avec Joseph II, elle a besoin d'une étude supplémentaire, qui fera l'objet d'un autre article.

DES FAUSSES HYPERPÈRES DE JEAN V ET MANUEL II PALÉOLOGUE

T. Gerasimov

On connaît depuis de longues années de la littérature numismatique deux monnaies en or avec les noms des deux derniers Paléologues — Jean V (1341—1391)¹ et Manuel II (1391—1425).² Certaines particularités, tant de leur iconographie et du style de leurs représentations que de leur forme et de leur poids, les distinguent des monnaies connues de Michel VIII (en or et en electrum), d'Andronic II et Michel IX,³ d'Andronic II et Andronic III,⁴ d'Anne de Savoie et de Jean V,⁵ de Jean V et de Jean VI Cantacuzène.⁶ Aussi certains chercheurs considèrent-ils la monnaie en or de Jean V comme un jeton ou une tessère⁷ et celle de Manuel II a été déclarée par T. Bertelè comme une copie de l'hyperpère émise à l'occasion de l'avènement au trône de l'empereur fabriquées par des particuliers au XV^e s.⁸ Jusqu'à tout dernièrement personne n'avait mis en doute l'authenticité des monnaies qui font l'objet de cette étude.

Dans un de nos articles sur les hyperpères d'Andronic II et Andronic III Paléologue nous avons émis des doutes sur l'authenticité de ces deux monnaies en or.⁹ T. Bertelè dans une critique de notre article n'a pas été d'accord avec nous et a insisté que ces deux monnaies étaient originales.¹⁰

¹ A. Blanchet, Les dernières monnaies d'or des empereurs de Byzance, *Revue numismatique*, 1910, p. 78 et suiv.

² J. Sabatier, *Description générale des monnaies byzantines II*, Paris, 1862, pl. 63, 2; W. Wroth, *Imperial Byzantine Coins II*, London, 1908, pl. LXXVI, 8; T. Bertelè, *L'iperpero bizantino dal 1261 al 1453*, *Rivista Italiana di Numismatica*, V serie 5, LIX 1957, pl. II₅.

³ W. Wroth, op. cit., pl. LXXIV, 10—18.

⁴ Th. Gerasimov, *L'hyperpères d'Andronic II et d'Andronic III, etc.*, *Byzantinobulgarica*, I, 1962, p. 213 suiv.

⁵ T. Bertelè, *Monete e sigilli de Anna di Savoia, imperatrice de Bizanzio*, Roma, 1937, pl. IV 25 a, b.; Th. Gerasimov, *Les hyperpères d'Anne de Savoie et de Jean V Paléologue*, *Byzantinobulgarica*, II, 1966, p. 329 et suiv.

⁶ T. Bertelè, *Monete dell'imperatore Giovanni VI Cantacuzeno*, *Recueil des travaux de l'Institut d'Etudes byzantines*, VIII, 1, Belgrade, 1963, pl. I, 1.

⁷ D. A. Zakythinos, *Crise monétaire et crise économique à Byzance du XIII^e au XV^e siècle*, Athènes, 1948, p. 20.

⁸ T. Bertelè, *L'iperpero bizantino*, p. 12.

⁹ T. Gerasimov, *L'hyperpères d'Andronic II et d'Andronic III, etc.* p. 213, note 1.

¹⁰ T. Bertelè, *Byz. Zft.*, 56 I, 1963, p. 134.

Seul le prof. Ph. Grierson s'est rangé à notre avis et admis que cette monnaie à l'effigie de Manuel II Paléologue était fausse.¹¹

Dans le présent article nous nous proposons de mettre en évidence les indices qui révèlent l'origine moderne de ces deux monnaies en or. Nous



Fig. 1

allons examiner en premier lieu la monnaie à l'effigie de Jean V Paléologue. Elle ne suscite au début aucun doute et retient même l'attention par l'exécution artistique des figures des deux faces. Toutefois, en examinant de près les figures on découvre un certain nombre de traits qui nous incitent à la considérer comme une imitation. En premier lieu la forme du sakkos porté par l'empereur saute aux yeux (fig. 1). Ne connaissant pas la forme de ce vêtement de cérémonie de la cour byzantine le graveur au lieu de la désigner avec des contours parallèles, l'a dessinée étroite sous les aisselles et évasée à partir de la taille jusqu'au bas. De plus, il a tout à fait arbitrairement représenté la bordure des pans très large et arrondie en la décorant de trois rangs de perles. Dans les vraies monnaies du XII^e—XIV^e s. cette partie du vêtement est toujours représentée sous forme d'une bande étroite, remplie d'un seul rang de perles. Sous l'influence de vêtements portés par les empereurs de Trebizonde, Manuel et Jean II¹² représentés sur leurs monnaies en argent le graveur a utilisé la même manière de marquer

¹¹ Ph. Grierson, *From Solidus to Hyperperon: The Names of Byzantine Gold Coins*, *Numismatic Circular* LXXIV, 1966, p. 124, note 13. L'auteur considère que mes arguments contre l'authenticité de la monnaie sont parfaitement convaincants.

¹² W. Wroth, *Coins of the Vandals, Ostrogoths and Lombards and of the Empires of Thessalonica, Nicæa and Trebizand*, London, 1911, pl. XXXIV 5 1 17; XXXV 7—11.

les bordures des rangées verticales de petits traits. Le graveur moderne a représenté probablement, non seulement la coupe du sakkos, mais l'une de ses parties essentielles le loros, qui entourait la taille de l'empereur. Dans cette monnaie c'est une bande inclinée à droite coupant le corps qui se retrécit près du coude du bras gauche sur lequel le pan est jeté. Dans les monnaies authentiques la partie visible du loros est représentée généralement sous forme d'une bande large rectangulaire décorée de perles qui ceint la taille, et du côté droit (vu de face) apparaît le pan libre jeté sur le bras gauche. Dans l'iconographie de l'empereur on trouve aussi d'autres erreurs. Ainsi l'aisselle du bras gauche est rendue du point de vue anatomique d'une manière fausse par un trait mince qui ne correspond pas à la partie du bras depuis le coude, modelée en épaisseur normale. Une autre erreur dans cette main consiste dans un dessin défectueux de la paume et des doigts qui devraient tenir l'akakia. Le graveur a représenté les doigts de la main écartés devant le sac qui pend en l'air. Aucun graveur du Moyen Âge n'aurait commis ces erreurs que nous venons de relever dans la figure de Jean V. En effet, ces artisans étaient parfaitement au courant de la forme et du décor du vêtement de l'empereur qui, même s'ils ne l'avaient vu personnellement, connaissaient les images contemporaines de leur souverain. A notre avis il existe encore une autre erreur — la présence dans la main gauche mentionnée déjà de l'akakia qui n'existe jamais sur les monnaies et les sceaux des empereurs de Byzance du XIII^e—XV^e s. De la main gauche ils tiennent un rouleau (volumen). Ce détail également de l'iconographie de Jean V est emprunté par hasard d'autres monnaies byzantines. Enfin disons quelques mots aussi de la légende qui entoure l'image de l'empereur. Le tracé des lettres manque d'unité. Alors que la lettre \wedge du nom de famille comporte un seul petit trait horizontal au sommet et est tournée par erreur, dans les lettres \triangle et A ce trait manque. Dans le nom de famille disposé à droite de la figure on a omis de tracer après le premier \wedge les lettres AI ou E, et après le second \wedge la voyelle O et la terminaison OC pour laquelle le graveur avait assez de place. Toutes ces erreurs de la paléographie et de la légende que nous venons d'énumérer ne sont pas sans importance et constituent une indication permettant d'affirmer qu'il s'agit d'un faux moderne. On exerçait un contrôle sévère dans la chancellerie impériale lors de la composition des légendes des sceaux et des monnaies, surtout celles en métal noble, pour leur gravure correcte et nous ne connaissons aucune monnaie authentique avec tant d'omissions et d'erreurs dans la légende qui accompagne l'effigie de l'empereur comme c'est le cas de „l'hyperpère“ de Jean V Paléologue.

Enfin signalons certaines erreurs dans l'effigie et la légende du revers de cette „monnaie“. L'image de St. Jean le Précurseur vêtu d'une tunique courte et d'une mante ne se rencontre guère dans les monnaies et les sceaux byzantins, ou bien sur les oeuvres de la peinture monumentale.¹³ Le saint y est toujours figuré dans une veste courte en cuir et couvert d'un

¹³ G. Schlumberger, *Sigillographie de l'Empire byzantine*, Paris, 1888, p. 50, 53, 705, 5; V. Petrovič, *La peinture serbe du Moyen Âge II*, Belgrade, 1934, pl. XLIX, 1, LXXIII; G. Millet, *Athos*, pl. 11, 2; 75, 4; 143. 2.

himation. Il n'est pas attesté jusqu'ici qu'un des empereurs portant le nom de Jean ait vénéré St Jean le Précurseur comme son patron. On sait que les Paléologues honoraient St Démètre de Salonique comme protecteur de leur famille. Le faussaire a emprunté l'image de St Jean le Précurseur des monnaies en or médiévales d'usage courant de la République de Florence. Même en copiant cette image il a montré son incompétence dans certains détails de l'iconographie du saint qui sont soulignés dans le nomisme de Jean V d'une manière erronée. Ces erreurs viennent renforcer encore les doutes sur l'authenticité de cette monnaie d'or.

Nous devons relever en premier lieu qu'au lieu des mèches de cheveux sur le front, le graveur a mis un diadème à trois pointes. On ne rencontre jamais ce diadème sur les monnaies en or de Florence. Les grandes oreilles des deux côtés du visage du saint retiennent également l'attention. On ne les aperçoit pas dans le type monétaire florentin qui a été copié. La main gauche qui tient la croix posée sur l'épaule est rendue d'une manière très schématique sous forme d'un trait mince entre deux grains. Les doigts de la main droite bénissante sont mal exécutés et se présentent comme un trident. La légende en latin qui encarde le visage du saint de ce florin est remplacée par une légende en grec. Le graveur a omis d'y tracer la lettre Λ devant l' ω dans le nom du saint. Ici également dans les lettres A et le petit trait horizontal du haut manque.

Ajoutons enfin à tous ces arguments contre l'authenticité de „l'hyperpère“ de Jean V encore un autre — le métal dont elle est confectionnée. Le titre de l'or en est absolument pur — 23 $\frac{1}{2}$ carats. On sait que les ressources financières de Byzance étaient ruinées par suite des luttes dynastiques prolongées et des conflits avec les Ottomans qui, à la fin du XIV^e siècle avaient déjà conquis une grande partie du territoire de l'Empire d'Asie Mineure et de la Péninsule Balkanique. Il est donc permis de douter qu'on y battait des monnaies en or pur. L'état précaire des finances apparaît surtout dans la frappe des monnaies. Peu après le rétablissement de l'Empire à Constantinople, Michel VIII s'était vu obligé de frapper des hyperpères en électrum. Sous ses successeurs la situation économique a empiré encore davantage et on a continué à battre des hyperpères en électrum d'un poids réduit. Aussi est-il très improbable que sous le règne de Jean V Paléologue on ait effectué une réforme monétaire en vertu de laquelle les hyperpères étaient frappées en or pur telle que la „monnaie“¹⁴ dont tous les indices marquent nettement son origine moderne. Nous devons ajouter à tout ce qui précède que le trou fait par les faussaires est uniquement dans l'intention d'induire en erreur, aussi bien les numismates que les collectionneurs pour faire passer cette pièce comme antique qui aurait été percée après avoir été découverte et adaptée pour être portée en collier. Il existe des exemples semblables avec des mutilations faites postérieurement sur des pièces fausses d'or et d'argent de l'Antiquité et du Moyen Âge.

On connaît trois exemplaires identiques (fig. 2, *a*, *b*, *c*) de la monnaie d'or à l'effigie de Manuel II Paléologue qui sont exécutées avec la même matrice. L'un d'entre eux a fait l'objet d'une publication qui remonte à plus

¹⁴ T. Bertelè, *Il perpero byzantino*, etc. p. 7 et suiv.

d'un siècle et se trouve au Cabinet des médailles à Paris,¹⁵ le second appartient au British Museum à Londres,¹⁶ le troisième dont on n'a publié qu'une photographie est conservé dans la collection numismatique du Musée de Naples.¹⁷

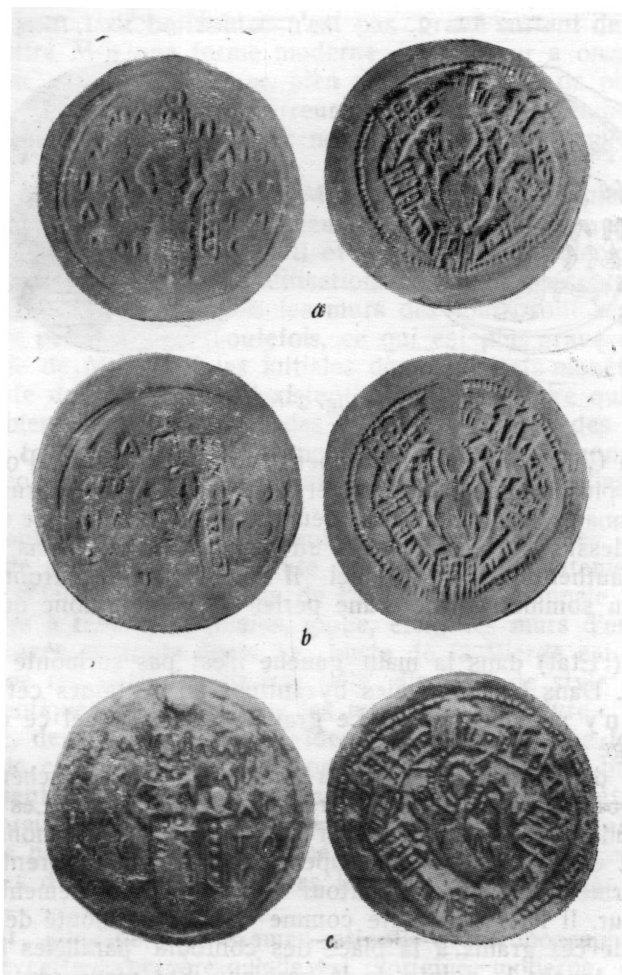


Fig. 2

Sur l'avvers de l'hyperpère l'empereur est représenté debout et de face. Le champ à gauche et à droite de la figure est rempli par le nom de Manuel II (fig. 2). L'empereur est ceint d'une couronne et vêtu d'un sakkos. De la main gauche il tient le globe et la droite repose sur la poitrine. Ce

¹⁵ J. Sabatier, *Description, etc.*, II, 1862, pl. 63, 6.

¹⁶ W. Wroth, *Imperial Byzantine Coins II*, London, 1908, p. 635, p. LXXVI, 8.

¹⁷ T. Bertelè, *L'iperpero bizantino, etc.* pl. II, 5.

type iconographique de l'empereur comme image individuelle n'existe pas dans les monnaies byzantines aussi à l'époque des Paléologues.

L'empereur tenant le globe d'une main et la seconde posée sur la poitrine existe dans les monnaies, mais accompagné toujours de l'image de la

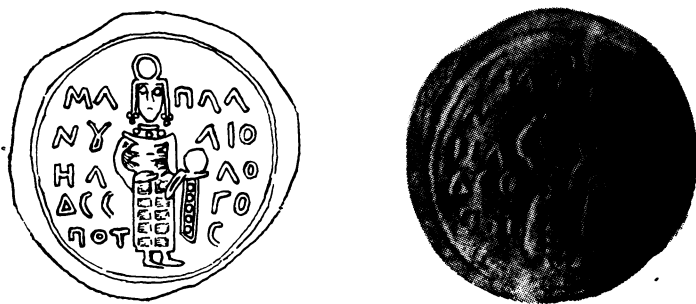


Fig. 3

Vierge¹⁸ ou du Christ¹⁹ qui le couronnent ou le bénissent. Pour créer une représentation plus originale de Manuel II le faussaire a emprunté celle du groupe de monnaies sus-indiquées à deux images. La couronne est surmontée du globe au-dessus — cercle, posé un peu de travers. Dans les monnaies et les sceaux authentiques de Manuel II Paléologue la couronne est semi-sphérique et au sommet garnie d'une perle.²⁰ On voit donc qu'ici ce détail manque.

Le globe (l'Etat) dans la main gauche n'est pas surmonté de la traditionnelle croix. Dans les monnaies byzantines authentiques cet attribut du pouvoir royal n'y manque jamais. Le graveur pour lequel ce détail est imprécis a négligé de tracer la croix.

Le visage de Manuel II est rendu d'une manière très schématique. Les yeux, le nez et la bouche sont suggérés par trois grains. Les moustaches ne sont pas indiquées; la barbe — par un cercle. Dans les monnaies authentiques d'argent et de cuivre de l'empereur ces détails figurent très nettement. La forme du maniakion autour du cou était également peu connue par le faussaire. Il l'a représenté comme un arc surmonté de trois grains. Et au-dessus de ces grains à la place des contours parallèles il a gravé un trait court qui touche la pointe de la barbiche. Les pieds sont rendus d'une manière encore plus bizarre, tournés à droite (fig. 3) ce qu'on ne trouve dans aucune monnaie byzantine authentique. Dans celles-ci les pieds sont

¹⁸ W. Wroth, op. cit., II, pl. LVII, 3 — Romain III, Argyre et la Vierge LVIII, 5 — Manuel V et la Vierge; LX, 3 — Theodora et la Vierge; LXI, 2 — Constantin et la Vierge; LXVI 6—9 — Jean II Comnène et la Vierge.

¹⁹ Op. cit., II, LXI, 11 et 12 — Romain IV et le Christ; LXXIV, 5—18 — Andronic II et Andronic III et le Christ.

²⁰ Une seule fois dans les figures de monnaies les pieds sont représentés de profil parce que la figure est de profil. Cf. W. Wroth, op. cit., Pl. LXXXVI, 4 — St. Démètre de Salonique y figure le visage tourné vers Andronic III.

toujours vus de face ou à demi écartés de côté. Les lettres de la légende n'ont pas le tracé caractéristique de l'époque. Les lettres A et Λ sont tracées avec la haste droite inclinée plus longue que la gauche. La lettre A est restée sans le petit trait horizontal entre les deux hastes latérales. Dans la lettre E le petit trait horizontal n'est pas gravé sortant de la haste recourbée. La lettre M a une forme moderne. Le graveur a omis de tracer la terminaison HC du titre *Δεσπότης*, bien qu'il ait disposé de place suffisante. Il nous semble que toutes ces erreurs des figures de l'empereur et de la légende qui l'encadre montrent avec netteté qu'aussi cette pièce en or est moderne.

Pour rendre cette hyperpère de Manuel II Paléologue plus véridique le faussaire a gravé sur le revers le même type que l'on trouve sur les hyperpères de Michel VIII, d'Andronic II et d'Andronic III Paléologue. Mais en copiant il a introduit certaines modifications dans la représentation. Au lieu des traits horizontaux par lesquels les murs des tours sont séparés le graveur a mis des petits grains. Toutefois, ce qui est plus grave dans „l'hyperpère“ à l'effigie de Manuel II les initiales des magistrats monétaires disposés autour du buste de la Vierge²¹ n'existent pas. Le faussaire qui ne connaissait pas très bien la signification des initiales, ainsi que des autres signes, a omis de les tracer, or elles ne manquent jamais dans aucune des hyperpères des Paléologues. Elles garantissaient la qualité de l'alliage et le poids de la monnaie.

En confrontant les deux représentations des hyperpères de Manuel II la différence de style entre elles saute aux yeux immédiatement. Alors que les détails, le vêtement et le visage de l'avers de la monnaie sont exécutés en traits minces à relief plat (mains, globe, etc.), les murs d'enceinte sur le revers sont gravés en traits épais. Le buste de la Vierge est un peu plus en relief. On ne rencontre jamais une telle disparité de style dans les hyperpères authentiques et même dans les monnaies de cuivre.

T. Bertelè, devant se plier à l'évidence et admettre que les figures et les légendes de ces hyperpères ne possèdent pas les traits particuliers des monnaies authentiques, a déclaré que ces fausses monnaies étaient des copies contemporaines (XV^e s.) d'hyperpères véritables, mais avaient été exécutées par des particuliers. Il a exprimé l'espoir qu'on va découvrir un jour des exemplaires d'hyperpères régulières frappées dans l'atelier monétaire de la capitale.²²

Il apparaît donc de cet examen attentif de l'iconographie et du style des figures de cette hyperpère qu'elle est d'origine moderne, et par conséquent n'est pas une ancienne copie d'une monnaie originale égarée, qui n'a jamais existé.

Avant de terminer nous voudrions ajouter à ces notes aussi quelques observations d'ordre purement technique. Pour rendre un peu différentes ces trois imitations exécutées avec la même matrice le faussaire a effectué une légère concavité sur l'une d'entre elles qui a échoué au cabinet des

²¹ T. Bertelè, *L'iperpero byzantino*, etc., p. 12.

²² Th. Gerasimov, *L'hyperpères d'Andronic II et d'Andronic III*, etc. *Byzantinobulgarica* I, 1962, p. 221; Th. Gerasimov, *Hyperpères d'Anne de Savoie*, *Byzantinobulgarica* II, 1966, p. 334.

médailles de Paris (fig. 2a). Dans le second spécimen acquis par le British Museum il a un peu aplati les figures (fig. 2b). Seul celui du Musée de Naples est resté intact sans aucune retouche sur la surface.

Il convient de signaler aussi la différence de poids des trois exemplaires. Celui de Naples pèse 4,95 g, le second — du Cabinet de Paris — 4,80 g et le dernier du British Museum — 4,70 g. Ces trois „hyperpères“ s'écartent donc des dispositions du système libral de Byzance qui prescrivait un poids de 4,40 g, cette différence allant de 30, 40 jusqu'à 65 centigrammes, ce qui est inadmissible pour des monnaies byzantines de la fin du XIV^e et au début du XV^e siècle. Or, si pour les monnaies d'argent et de cuivre on ne respectait pas toujours les normes de poids, pour celles en or on veillait très attentivement à ce qu'elles soient près de la norme prescrite. Les trois exemplaires de Jean II sont plats. Cette particularité technique est en dissonance avec la forme concave traditionnelle des véritables hyperpères des Paléologues à l'effigie des empereurs de l'époque précédente XII^e s). et qui s'est maintenue jusqu'à la fin du XIV^e siècle.²³

²³ L'affirmation de Bertelè que les hyperpères de Manuel II sont concaves et bizarres, cf. *L'iperpero byzantino*, p. 12.

UN SCEAU D'IRÈNE SYNADÈNOS

Jord. Juroukova

La campagne de fouilles de la forteresse de Pernik menée au printemps de 1970 sous la conduite de Jordanka Čangova a été marquée par la découverte de trois sceaux byzantins en plomb.¹ Le nombre de sceaux recueillis à cet endroit s'élève ainsi à 16 pièces.²

Il ne fait aucun doute qu'une étude exhaustive de ce matériel sphragistique très riche permettra de dégager d'intéressantes conclusions sur l'importance de la forteresse de Pernik au XI^e siècle et au début du XII^e s.

Il convient de relever que le nombre important de sceaux découverts et leur grande diversité montrent qu'au cours de la période qui suivit la chute de la Bulgarie sous la domination byzantine, la forteresse de Pernik était l'un des principaux centres de l'administration byzantine. La position stratégique de la citadelle qui commandait la route vers la Macédoine du Nord-Est et de la plaine de Sofia, son inaccessibilité naturelle avait certainement motivé le choix de ce lieu.

Les sceaux mis au jours jusqu'ici peuvent être classés en deux groupes : Les premiers sont d'une exécution plutôt grossière et ne portent gravés que le nom de leur propriétaire sans comporter l'indication de sa charge ou de son titre.

Il est permis de supposer tout en formulant une certaine réserve que ces sceaux avaient appartenu à des personnes habitant la forteresse. De plus les flans en plomb indiquent que la fabrication de ces pièces s'effectuait aussi sur place.

La présence d'une autre espèce de sceaux dont les légendes sont gravées d'une manière élégante et sur lesquelles on déchiffre les noms de hauts-dignitaires byzantins détenteurs de charges importantes ne doit cependant pas nous inciter à supposer que ces pièces avaient été nécessairement la propriété de personnes logées dans la forteresse.

Si on procède par raisonnement logique c'est précisément la découverte de ces sceaux qui nous permettrait de supposer qu'ils avaient appartenu à des personnes habitant hors de la forteresse et apposés sur leur correspondance. Ceci ne diminue cependant nullement leur valeur, car ce sont des

¹ Je saisis cette occasion pour remercier Jordanka Čangova de l'autorisation de publier le matériel numismatique et sphragistique mis au jour lors des fouilles de la forteresse de Pernik.

² On a découvert en 1960—1961 six sceaux byzantins en plomb et trois flans pour la frappe de nouveaux sceaux. Voir Й. Юркова, Монети и печати от Пернишката крепост, сп. Археология, 1963, 4, p. ; Й. Юркова — op. p. 39—45.

témoignages dignes de foi sur les relations et la vie des habitants de cette forteresse.

Parmi les sceaux découverts en 1970 une pièce en parfait état retient tout particulièrement l'attention. Elle se distingue par la légende tracée avec beaucoup d'élégance et les qualités artistiques des figures.

Sur la face se trouve la représentation de la Vierge Hodigitria (Ὁδηγήτρια) en pied, la tête tournée de profil gauche, de la main droite elle tient l'enfant Jésus.

De deux côtés du champ: $\overline{M-P} \quad \overline{\Theta V}$

On aperçoit les traces d'un cercle de perles.

Sur le revers est gravée une légende en quatre rangs de forme rythmique à dodécasyllabes régulières

+	+
CΦΠΑΓIC	Σφραγίς
CERATHC	σεραότης
CYNAΔH	Συναδήνη
CIPINH C	ς' Ἡρώης

Cercle de perles.

Plomb: D = 26 mm

Pl. I, 1.

La légende nous apprend que le sceau a appartenu à la Sebaste Irène Synadénos.³

Étant la propriété d'une femme cette pièce relève d'une partie très intéressante de la sigillographie byzantine. Les sceaux des femmes sont fort rares. Ils appartenaient exclusivement à des personnes de qualité haut placées dans la hiérarchie sociale, proches de la famille impériale et de la Cour. Le fait qu'elles avaient des lettres et entretenaient une correspondance scellée de leur propre cachet prouve qu'on leur avait donné une solide instruction pour l'époque ce qui n'était accessible qu'aux femmes de grandes familles byzantines.

Ainsi, ces sceaux en soi-même déterminent-ils dans une certaine mesure l'origine de sa propriétaire.

Je voudrais m'arrêter un peu sur les données que l'on peut tirer de cette légende.

En premier lieu le nom de famille Synadénos indique qu'Irène appartenait à la grande famille byzantine des Synadénos dont l'influence s'était considérablement accrue sous le règne de Nicéphore Botaniatè (1778—1081). Les Synadénos étaient originaires du thème d'Anatolie (l'ancienne Phrygie) d'Asie Mineure. Aussi est-ce la raison pour laquelle certains auteurs considèrent que leur nom de famille était formé comme adjectif dérivé du nom de la ville⁴ *Σύναδατα*. Parents de Nicéphore Botaniatè ils

³ Un sceau non publié d'Irène Synadénos identique aux nôtres est conservé dans la collection du Fogg Art Museum sous le No. 17. Je dois ce renseignement au père Laurent et lui exprime mes sincères remerciements.

⁴ Μεγάλη Ἑλληνική Ἐγκυκλοπαίδεια Σ—Τ, σφ. 542, p. 542.

comptaient aussi parmi leurs plus fidèles alliés qui, le 2 Octobre 1077 l'avaient proclamé empereur.⁵

Botaniate récompensa généreusement l'aide qu'il avait reçue. Les Synadénos occupèrent de hautes charges dans l'armée et l'administration de Byzance et l'un d'entre eux épousa la soeur de l'empereur.⁶ Ainsi ce mariage rapprocha encore plus les deux familles byzantines — les Botaniates et les Synadénos. Plus encore l'empereur, qui n'avait pas de progéniture, en écartant le fils de Michel VII voulut faire d'un des jeunes Synadénos son successeur.⁷ Ce fut l'un des prétextes pour le coup d'Etat d'Alexis I Comnène.

La famille Synadénos comme c'était le cas pour la plupart des familles byzantines très en vue conserva sa situation privilégiée jusqu'à la chute de Byzance sous la domination ottomane. Le protostrator Théodore Synadénos, dont la mère était la nièce de Michel VIII, avait été l'oncle paternel ou maternel du souverain bulgare Ivan Alexandre.⁸

Une protectrice de l'Eglise du nom d'Irène Synadénos est mentionnée dans un document de juin 1400. (*Ειρήνη ἡ Συναδηνή*)⁹.

Notre Irène appartenait aussi à cette illustre famille. On est dès lors amené à se demander quelle est la signification de son nom de famille.

Est-ce parce qu'elle était née Synadénos ou bien entrée par voie de mariage?

A première vue les deux suppositions sont tout aussi vraisemblables. Il existe des cas où à Byzance les femmes de haut rang continuaient à porter leur nom de jeune fille aussi après le mariage, surtout si ce nom était plus célèbre que celui du mari. La fille d'Alexis Comnène — le fameux écrivain byzantin Anne Comnène — épouse de Nicéphore Bryenne est connue sous son nom paternel.

Dans certains cas les sceaux portent tout à la fois le nom du père et celui de l'époux.

Ainsi, un sceau d'Eudoxie de Dryse mariée à un membre de la famille des Phylocalistes daté d'époque des Comnènes¹⁰ porte les noms des deux familles.

Le nom d'Irène est rattaché dans une certaine mesure à la datation de ce sceau. Signalons comme indices chronologiques plus certains, le titre de Sebaste, la forme rythmique de la légende et l'iconographie de la Vierge qui figure sur la face du sceau.

A la fin du XI^e s. le titre de Sebaste était l'un des plus importants à la Cour. Créé sous Nicéphore Botaniate il était accordé à l'époque d'Alexis

⁵ З. Н. Скабаланович, Византийское государство и церковь в XI, St. Petersburg, p. 115.

⁶ B. Leib. Nicéphore II Botaniate (1078—1081) et Marie d'Alanie; Actes du VI^e Congrès des Études Byzantines, Bruxelles, t. I (1950), p. 151.

⁷ Скабаланович op. cit., p. 126.

⁸ П. Ников, Кой е бил Синадин, чичата на цар Ив. Александра, Изв. на историческото дружество в София, kn. III, Sofia, 1911, p. 217 et suiv.

⁹ Fr. Miklosich et Müller, Acta et diplomata gr. aevi medii, Wien, 1860, t. II, p. 393.

¹⁰ Б. А. Панченко, Каталог моливдовулов, Sofia, 1908, No. 82, p. 35.

I Comnène non seulement aux frères de l'Empereur mais aussi à certains grands chefs militaires en récompense de services exceptionnels.¹¹

Les premiers sceaux byzantins à légende de forme rythmique sont également datés du XI^e s.¹²

En ce qui concerne la figure gracieuse de la Vierge „inversée“ *‘Οδηγήτρια* qui reproduit probablement une icône célèbre elle apparaît sur les sceaux byzantins à la fin du XI^e s.¹³

Ainsi donc ces indications chronologiques suggèrent que notre sceau d'Irène Synadènos pourrait être daté au plus tôt des dernières décennies du XI^e s.

Deux sceaux de femmes de la famille des Synadènos — Elena et Anna — sont également datés de l'époque des Comnènes, mais leur noms ne sont pas accompagnés de titres à la Cour.¹⁴ La légende sur le sceau d'Elena Synadènos est en forme rythmique¹⁵. Ces pièces constituent une marque caractéristique de l'instruction que les femmes de cette famille avaient sans nul doute reçue.

L'examen attentif de ce sceau correspond entièrement à l'épithète d'Irène Synadènos épouse de Manuel Botaniate.¹⁶

Cette épithète nous apprend qu'Irène appartenait à la famille des Synadènos, qu'elle n'avait pas été heureuse dans le mariage et qu'elle n'avait pas eu la gloire d'être mère. Dès son veuvage elle entra au couvent, où elle prit en religion le nom de Marie.

Il ne fait aucun doute qu'ayant été malheureuse dans son ménage, Irène avait continué à porter son nom paternel, et ceci d'autant plus qu'il était fort connu et respecté. De son mari qui était un Botaniate et descendait (par une ligne collatérale) de l'Empereur Nicéphore III, et restée sans enfant elle n'avait pris que le titre de sebastè.

Signalons enfin que la soeur de l'Empereur Nicéphore Botaniate était mariée à un membre de la famille Synadènos. Il est donc permis de supposer que les mariages entre des membres de ces deux familles s'effectuaient souvent comme une expression logique de l'union solide existant entre elles.

Conclus surtout pour des raisons et des intrigues politiques il était parfaitement normal que la plupart de ces unions étaient malheureuses. Tel fut le cas du mariage entre Manuel et Irène, la propriétaire de notre sceau. Mais outre ces données fournies par l'épithète d'Irène épouse du sebastè Manuel Botaniate et qui nous permet de l'identifier avec Irène Synadènos du sceau découvert à Pernik, nous disposons encore d'une autre preuve d'ordre sphragistique.

¹¹ L. Brehier, *Le monde byzantin, Les institutions de l'Empire byzantin*; Paris, 1949, p. 139.

¹² V. Laurent, *Les bulles métriques dans la sigillographie byzantine*, Athènes — Bucarest, 1932—1937, p. 3.

¹³ Н. П. Лихачев, *Историческое значение итало-греческой иконописи изображения Богоматери*, St. Petersburg, 1911, pp. 131—132. On trouve cette représentation sur les sceaux du nobilissime Nikolaï Zonara et du protonobilissime Stefan. Les deux sceaux sont datés de la fin du XI^e s.

¹⁴ G. Schlumberger, *Sigillographie de l'Empire byzantin*, Paris, 1884, p. 704, No. 1, No. 2.

¹⁵ V. Laurent, op. cit., p. 126, No. 357.

¹⁶ Σπ. Δαμπρος, *Νέος Έλληνομνημων*, t. VIII, 1911, p. 40.

La collection numismatique du Musée Archéologique de Sofia comprend deux sceaux du sebastè Manuel Botaniatè.¹⁷ (No. d'inventaire 111 et 156).

La Vierge „inversée“ qui y figure sur la face Ὁδηγήτρια est en tous points identique avec celle du sceau d'Irène Synadènos (fig. 1, 2).

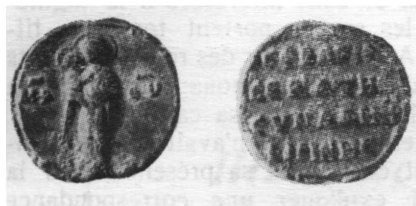


Fig. 1



Fig. 2

De toute évidence ce modèle de la Vierge avait été utilisé comme type commun „de famille“ pour la face des sceaux de Manuel et d'Irène.

Il est intéressant de relever que les sceaux de Manuel Botaniatè ne portent que son titre de sebastè à la Cour, sans indiquer aussi une fonction quelconque précise qu'il aurait remplie dans l'armée ou l'administration.

Le typikon du monastère du Pantocrator rédigé par Jean II Comnène en 1137 comprend le nom du sebastè Manuel Botaniatè.¹⁸

Or, c'est une preuve que Manuel était contemporain de Jean II Comnène et que ses sceaux et ceux de sa femme Irène Synadènos avaient été frappés vraisemblablement dans les années vingt du XII^e s. Il reste à résoudre encore une question — celle de savoir qui était le destinataire de la missive d'Irène, sans aucun doute une lettre privée adressée à un proche.

En effet il est inadmissible qu'une grande dame de l'entourage de la Cour à une époque où les femmes ne prenaient part que derrière les coulisses à la vie politique et aux intrigues de la Cour, adresse officiellement une lettre cachetée à un destinataire de l'Etat byzantin résidant dans la lointaine forteresse de Pernik.

Découvrir les destinataires d'une correspondance d'après le nom et les qualités de l'expéditeur est l'un des problèmes plus ardues à résoudre de la sphragistique byzantine.

De plus, dans la plupart des cas cette question ne se pose pas, et pour la majorité des sceaux examinés on ne sait rien de positif sur le lieu de leur découverte.

La première hypothèse la plus acceptable serait que cette lettre d'Irène a été adressée à son mari le sebastè Manuel Botaniatè qui occupait une charge importante dans le gouvernement du thème de Bulgarie. Nous nous heurtons dans ce cas immédiatement à deux objections majeures, la première — comme nous l'avons relevé par ailleurs — est l'absence dans

¹⁷ Н. М у ш м о в, Византийски оловни печати, ВИАВ, т. VIII, No. 19, p. 339. Un sceau semblable du sebastè Manuel Botaniatè a été publié aussi par Schumberger, op. cit., p. 629.

¹⁸ Acta Monasterii Pantocratoris, 2.

le sceau de Manuel Botaniate et dans le typikon du monastère du Pantocrator aux côtés du titre de sebasto de la mention d'une fonction quelconque administrative ou militaire dont il aurait été chargé. Or, si en réalité Manuel Botaniate avait occupé un poste officiel à cet endroit, ses sceaux l'eussent mentionné. Tous les chercheurs qui se sont intéressés à la sigillographie byzantine savent parfaitement que les sceaux portent tous les titres et les fonctions de leurs propriétaires. Aussi à partir des renseignements fournis par les sceaux d'une même personne, pouvons-nous avoir dans la plupart des cas une idée assez précise de l'évolution de sa carrière.

A notre connaissance le sebasto Manuel Botaniate n'avait occupé aucune fonction militaire ou administrative et ceci rend sa présence dans la forteresse fort improbable, ce qui pourrait expliquer une correspondance avec sa femme adressée à cet endroit.

La seconde objection provient de l'épithète même et du sceau d'Irène dans lesquels elle porte son nom paternel. Ce sont des témoignages de relations conjugales peu harmonieuses qui pourraient expliquer un échange de correspondance entre les deux époux.

Aussi est-il beaucoup plus probable qu'Irène — très unie à sa famille (n'oublions pas qu'elle a gardé son nom de jeune fille) se soit adressée par lettre à l'un de ses propres parents des Synadènos — père ou frère occupant de hautes charges dans l'administration du thème de Bulgarie.

De nombreux membres de cette illustre famille avaient occupé des postes très importants dans l'armée byzantine. Tels furent aussi Alexandre et Kavasil Synadènos, les plus proches alliés de Nicéphore Botaniate.¹⁹ Plus encore, certains d'entre eux étaient en étroites relations avec la direction militaire et administrative du thème de Bulgarie. C'était aussi le cas de Vasil Synadènos stratège de Dyrachion qui avait pris part à la répression du soulèvement de Petar Deljan.²⁰

Il serait donc possible ayant en vue le rang élevé de la famille des Synadènos, sa richesse et son influence, que l'un de ses membres ait occupé pendant les années 20 du XII^e siècle une charge très élevée dans l'administration du thème de Bulgarie. Ce serait une raison pour expliquer sa présence temporaire ou permanente dans la forteresse de Pernik.

Malheureusement les auteurs byzantins de cette époque ne nous fournissent aucun renseignement, pas plus sur les noms des gouverneurs du thème de Bulgarie que sur le lieu de leur résidence.

Aussi la véracité de nos suppositions ne pourra peut-être se confirmer qu'après une étude attentive de l'important matériel sphragistique recueilli au cours des fouilles de la forteresse de Pernik.

¹⁹ Скабаланович, ... *op. cit.*, p. 116.

²⁰ МЕЕ ..., p. 542.

III. Sources et matériaux

МАТЕРИАЛЫ ДНЕВНИКА АНТОНА БАРБЕРИ ПО ИСТОРИИ БОЛГАРИИ И ВИЗАНТИИ В XIV В.

Л. В. Горина

Лишь один источник дает возможность восстановить историю похода графа Амедея VI Савойского — „Зеленого графа“ против Болгарии в середине 60-х гг. XIX в. Это дневник или счетная книга, которую исправно, день за днем заполнял графский казначей Антон Барбери, отмечая все поступления в казну сюзерена и все выплаты из нее с чрезвычайной точностью (вплоть до половины флорина) за период с июня 1366 г. по декабрь 1368 г. В дневнике содержатся сведения о всех областях, в которых побывал граф в связи со своим восточным походом, в том числе и о приморских городах Болгарии. Долгое время эти интересные материалы, хранящиеся в архиве г. Турина, оставались неизвестными. Лишь в 1826 г. служащий королевских итальянских архивов Пьетро Датта в приложении к своей книге о восточной экспедиции Амедея VI¹ опубликовал некоторые выдержки из этого источника. Единственной полной публикацией книги Барбери является издание Ф. Боллати², где бережно сохранены особенности латинского оригинала, дано толкование труднопереводимых латинских терминов, имеются именной указатель и введение. Дневник кассира позволяет судить не только о доходах и расходах „Зеленого графа“ и военных операциях против болгар, но и о состоянии ремесла и торговли в городах Восточной Болгарии в 60 г. XIV в.³

Появлению войск графа Савойского на болгарском Черноморском побережье предшествовали следующие события. Весной 1366 г. при дворе венгерского короля Людовика I находился византийский император Иоанн V Палеолог, явившийся с просьбами о помощи против турецкого нашествия.⁴ Он совершил этот путь в Буду по суше, опасаясь, в случае поездки по морю, нападения турок. Однако, когда византийский император попытался проследовать в обратном направлении, болгарский царь Иван-Александр не дал разрешения Иоанну проехать по территории Болгарии,

¹ P. Datta. Spedizione in Oriente di Amedeo VI Conte di Savoia. Torino. 1826.

² F. Bollati. Illustrazione della Spedizione in Oriente di Amedeo VI (Il Conte Verde), Torino. 1900.

³ См. Л. В. Горина. Города болгарского Причерноморья в середине XIV в. по дневнику Антона Барбери. Сб. „Источники и историография славянского средневековья. М. 1967.

⁴ В статье, специально посвященной истории византийских посольств в Венгрию, Моравчик весьма подробно описывает и этот эпизод (см. G. Moravcsik. Византийские императоры и их послы в г. Буду, „Studia Byzantina“, Budapestini, 1967).

превратив императора, находившегося в Видине, фактически в своего пленника. Тогда по просьбе византийской императрицы на помощь пленному императору поспешил его родственник граф Амедей VI Савойский.⁵ В начале сентября 1366 г. армия графа появилась в Константинополе. В октябре флот Амедея был уже у берегов Болгарии. Тогда были захвачены города Созопол, Месемврия, Анхиал и др. В конце октября началась осада Варны. Героическое сопротивление болгарской крепости вынудило графа начать переговоры с болгарскими в Тырново в конце октября. Эти переговоры, продолжавшиеся почти два месяца, завершились соглашением, по которому была снята осада так и не покорившейся Варны. Однако, болгары со своей стороны пошли на большие уступки: они не только освободили Иоанна V, но и потеряли все те города, которые были захвачены войсками графа Савойского. Вынужденность этих столь тяжелых для Болгарии уступок совершенно очевидна. Хорошо известно, что в истории феодальной Болгарии вторая половина XIV в. — одна из драматических ее страниц. В 60-х гг. XIV в. наиболее грозный враг болгарского народа — турецкие полчища уже появились на юго-восточных землях Болгарии. Опасный западный сосед — венгерский король, в 1365 г. прибрал к рукам всю Видинскую область (Видинское царство) вместе с его правителем, болгарским царем Иваном Страцимиром. Известно также, что внутривосточное положение самой Болгарии было в этот период весьма непрочным и что страна не представляла собой фактически единого целого. Таким образом, войска графа Савойского вступили в страну, ослабленную внутренними неурядицами и внешними осложнениями, поэтому Амедей VI, которому служили хорошо вооруженные наемные войска из Венеции и Генуи, Византии и Франции, мог диктовать свои условия в мирных переговорах.

Страницы дневника Антона Барбери сохранили историю не только завоевания болгарских причерноморских городов, но и героической борьбы болгарского народа против захватчиков.

По изданию Ф. Болатти нами сделан перевод с латыни на русский язык важнейших, на наш взгляд, статей этого дневника, имеющих непосредственное отношение к истории средневековой Болгарии. В указанной публикации источник представлен двумя крупными, однако, неравнозначными частями „Книгой приходов“ (117 параграфов) и „Книгой расходов“ (1257 параграфов). Последняя оканчивается общей итоговой суммой всех расходов, как обычных, так и чрезвычайных. Язык счетной книги Барбери (средневековая латынь) представляет большие трудности для перевода, прежде всего ввиду многочисленных искажений, которые допускал автор, испытывая влияние итальянского, французского и греческого языков.

При переводе источника мы сочли возможным передать на русский язык встречающиеся там имена и фамилии не в их латинской форме⁶, а

⁵ См. об истории „восточного похода“ Амедея VI Савойского P. Datta. *Spedizione ...*; К. Иречек. *История болгар*. Одесса. 1878. стр. 425 сл.; F. Bollati. *Illustrazioni ...*; Св. Георгиев. Амедей VI Савойски — Зеленият граф и походите му срещу Черноморското ни крайбрежие. „Българска историческа библиотека“, 1929, т. 4; G. Mogavcsik. *Византийские императоры ...*

⁶ В статье „Города болгарского Причерноморья ...“ мы давали транскрипцию собственных имен, основанную на латинской оригинальной форме. В публикации же посчи-

в иной, более соответствующей национальной принадлежности упоминаемых лиц. При этом мы воспользовались именным указателем, составленным Ф. Боллати. В текст внесены некоторые вставки, они заключены в квадратные скобки. Имеют место сокращения часто повторяющихся слов: „дук.“ — дукат, „фл.“ — флорин, „перп.“ — перпер, „ук. веса“ — указанного веса, „г.“ — господин, „зол.“ — золотой, „сер.“ — серебряный. Сохранена нумерация записей, имеющаяся в публикации Ф. Боллати.

По публикуемым здесь параграфам источника можно составить вполне четкое представление об истории похода графа Савойского против Болгарии и о сопротивлении населения болгарских городов Причерноморья. Кроме того, можно найти весьма ценные сведения о социально-экономической и политической жизни Болгарии, отчасти и Византии в середине 60-х гг. XIV в.

В опущенных частях источника речь идет, главным образом, о пребывании Амедея VI в Византии и Италии уже после того, как он покинул Болгарию. Опущены также и некоторые малозначительные, на наш взгляд параграфы, в основном повторяющие уже приведенный материал.

„Запись Антона Барбери, клирика Господина⁷, о расходах, сделанных во время морского похода Господина, включая 12 день месяца июня года 1366 со дня рождения Христа и до дня 22 месяца января 1368 г. со дня рождения Христа, а именно: один год целиком и еще 32 недели.“

Р. 3. § III. Получил от госпожи Императрицы Константинопольской⁸ через Филиппо Пикверни (Piquegni), ее казначея, деньги, которые она дала Господину в сентябре месяце вышеуказанного года⁹ для оплаты расходов за корабли армии Господина, посланные им в Черное море, когда он направлялся в Болгарию для освобождения императора Константинополя¹⁰, который не мог вернуться из-за препятствий, которые чинил император Болгарии¹¹—12000 зол. перп. по весу Перы.

р. 4. § VI. Получил от того же¹² в счет стоимости двух парусников, проданных им в крепости Месемврия за 120 зол. дук. — 240 зол. перп. ук. веса¹³.

§ VII. Получил от г. Берлионе ди Форац и г. Гулельмо ди Шомон, капитанов¹⁴ Месемврии, деньги, которые они были должны Господину за

тали более правильным отойти от указанной транскрипции. Поэтому, например, „Аупопис“ — передано в статье как Аймон, но как Аймоне здесь, „Guillelmus“ как Гвильгельмо и Гулельмо, „Marescalci de Ponte Vale“ — маршал де Понте Вале и маршал из Пон-де-Вей и т. п.

⁷ Амедея VI Савойского.

⁸ Елены, жены византийского императора Иоанна V Палеолога.

⁹ 1366 г.

¹⁰ Иоанна V Палеолога.

¹¹ Болгарский царь Иван Александр.

¹² Гаспаро ди Монтемаджори.

¹³ Веса Перы.

¹⁴ В захваченной Месемврии Амедей VI поставил гарнизон во главе с двумя капитанами.

свое пребывание до 21 ноября вышеуказанного года¹⁵, — 599 зол. перп. по весу Месемврии и (лакуна . . .) — 75,5 фл. хор. веса.

§ VIII. Получил от Андрея Ниходы из Месемврии в счет стоимости 227 кварт зерна, находящегося в крепости указанного места (*dicti loci*) и проданного г. Франческо ди Монтегеле; при этом каждая кварта стоит I перп. — 227 зол. перп. по весу Месемврии.

р. 5. § IX. Получил от Габриеле из Генуи, торговца, в счет стоимости 600 кварт зерна, находящегося в крепости Господина Месемврийского¹⁶ (*domini de Mesembria*) и проданного указанным г. Франческо ди Монтегеле, — 300 зол. перп. по весу Месемврии и (лакуна . . .) — 133 фл. хор. веса.

§ X. Получил от старейшины (а рара)¹⁷ Кондро из Созопола по приглашению с Господином возмещение за проступки, совершенные им в Эмоне (Lemona), когда он это место охранял для Господина, — 100 фл. хор. веса.

§ XI. Получил от Стефано Марешаль (*Marescalci*) из Пон-де-Вей (*de Ponte Vale*)¹⁸ в счет стоимости 4-х кварт зерна, отчасти испорченного, находящегося в доме Господина Месемврийского, проданного им, — 2,5 зол. перп. по весу Месемврии.

§ XII. Получил от общины города Эмона через Франческино из Каталонии (*de Catholagnia*), переводчика (*truchimandi*)¹⁹ жителя этих мест, в счет тальи, установленной Господином²⁰, — 1100 зол. перп. по весу Месемврии.

§ XIII. Получил от многих и разных лиц города Месемврии в счет уплаты тальи, установленной там Господином, включая 938,5 перп., полученных от Мануеле Кополома и Якопо, переводчика Господина, включая и то, что было получено в счет тальи от многих бедных жителей этого города, — 17568,5 зол. перп. по весу Месемврии.

§ XIV. Получил от Константина Октолина из Месемврии в уплату 100 зол. перп., которые он оставался должен из суммы 500 перп., каковую сумму составляла его талья, через г. Франческо ди Монтегеле, — 60 зол. перп. по весу указанного места.

р. 6 § XV. Получил от Калояна (*Kaloiohanne*) кастрофилата²¹ Месемврии, в уплату 1200 зол. перп., которые он оставался должен из суммы 2000 перп., каковую сумму составляла упомянутая талья, а именно про-

¹⁵ 1366.

¹⁶ Амедия VI Савойского.

¹⁷ Папа — лат. *papa*, греч. *πάππας* — здесь скорее всего местное должностное лицо, возможно духовное (см. F. Bollati. p. p. 5. n. I — „папа“ — переводится им как старейшина, староста), ср. J. F. Niermeyer. *Mediae latinitatis lexicon minus*. Leiden. 1954. p. 758. У Дюканжа — *papas*, *papas* — старший, страж, хранитель (*Du Cange. Glossarium mediae et infimae latinitatis*. 1883, t. VI, p. 143.)

¹⁸ Пон-де-Вей (Вейль) — городок во Франции, департамент Эн.

¹⁹ *Truchimandus* — Барбери искажил лат. *turcimanus* (переводчик). См. Дюканж, t. VIII, p. 212 Барбери, возможно, испытал влияние фр. *trucheman*.

²⁰ На захваченные города Амедей VI Савойский наложил огромные контрибуции, именуя эти поборы привычным для себя словом „талья“.

²¹ Кастрофилат, кастрофилак (греч. *καστροφύλακτος*) — начальник городского гарнизона.

довольствием, переданным им для потребностей двора Господина, и это отмечено в „Списке обычных расходов“ — 80 зол. перп. ук. веса.

§ XVI. Получил от г-жи Феодоры (Quega Theodora)²² из Месемврии, жены некоего Степана, в уплату 300 перп., которые она оставалась должна из суммы 500 перп., что составляло вышеупомянутую талью, а именно продовольствием, переданным ей для потребностей двора Господина, — 50 зол. перп. ук. веса.

§ XVII. Получил от г. Странголо, служителя (milicte)²³ г. императора Константинополя деньги, которые он заплатил нижеперечисленным лицам из Месемврии тогда, когда Господин сопровождал к Месемврии вышеуказанного г. императора, и этим лицам Господин был должен за продовольствие, купленное у них для двора; эту плату он отнес в счет 2130 перп., которые они до сих пор оставались должны в счет уплаты вышеуказанной тальи: во-первых, г. Алессандро, генуэзцу, торговцу — 284,5 перп., Теодоро, генуэзцу — 87 перп. и одну четверть перп., Теодоло, греку — 46 перп. и одну треть одного перп., Антонио Консо — 73 перп., указанному Прокатимено — 15 перп. с половиной, упомянутому Маргарито — 129 перп., Джованни Кариоди — 6 перп. и какому-то человеку — гостю г. Пьетро Галианди — 8 перп. с половиной, и известно, что из 139 перп., которые были должны Никколо генуэзцу, жителю этого места, ничего не заплатили указанный г. Странголо . . .²⁴ платеж был позднее в Пере . . . Месемврии, — 656 зол. перп. по весу Месемврии.

р. 8. § XXIII. Получил от Джерардо ди Граммон в счет тальи, установленной Господином для жителей города Анхиала (Lassillo), больше от них не мог получить (хотя сама талья повысилась до большего размера) из-за насилий, которым подвергались жители этой крепости со стороны людей, которых Господин назначил в гарнизон этого города, 2734 зол. перп. и 1/3 одного зол. перп. по весу Месемврии.

§ XXIV. Получил от евреев, живущих в городе Месемврии, из средств, предназначенных ими для Господина²⁵, через Стефано Марешаль из Понде-Вей — 20 фл. хор. веса.

§ XXV. Получил от Иоанна Акарди из Месемврии деньги, которые он дал Господину через указанного Стефано, но не от того Иоанна, дом которого в Месемврии был разрушен, — 24 перп. по весу Месемврии.

§ XXVII. Получил через указанного Стефано от какого-то монаха (calogero) церкви св. Дмитрия в Месемврии за то же — 13 фл. хор. веса.

§ XXIX. Получил от того же Стефано в счет стоимости 12 кварт (quartaum) соли, захваченной на каком-то складе, расположенном в доме Господина Месемврийского и проданной им, 10 зол. перп. ук. веса.

§ XXX. Получил через указанного Стефано в счет стоимости 20 кварт соли, находящейся в каком-то жилом доме в Месемврии и проданной им, 12 зол. перп. ук. веса.

²² Quega — так искаженно Барберы передает греч. *κυρία* (госпожа), говоря о некоей Феодоре из Месемврии.

²³ Milicte — искажение от лат. miles — солдат, служитель.

²⁴ Лакуна в тексте источника.

²⁵ В счет тальи.

§ XXXI. Получил через г. Франческо ди Монтегеле от многих знатных (*paralibus*)²⁶ из Месемврии деньги, которые они дали Господину в уплату за какое-то количество зерна, которое Господином коммуне указанного места было предоставлено, — 51 зол. перп. ук. веса.

р. 9. § XXXII. Получил через упомянутого г. Франческо в счет стоимости 163,5 кварт соли, захваченной на складе, который находился в доме Господина Месемврийского, и проданной им г. Алессандро Пароди, гемуэзцу, — 50 фл. хор. веса.

§ XXIII. Получил от того же г. Франческо в счет стоимости 15 кварт соли из указанного склада и проданной им — 5 фл. хор. веса.

§ XXXI. Получил от вышеуказанного Стефано Марешаль в счет стоимости 181 кварты соли из указанного склада и в счет стоимости 24 кварт соли, находящейся в доме Господина, расположенного на морском берегу, — 156 перп. и 1/4 одного перп. по весу Месемврии.

§ XXXII. Получил через указанного Стефано от какого-то человека из Варны, который слугу самого Стефано избил, и было это [дело о платеже—Л. Г.] согласовано с г. Франческо ди Монтегеле, — 4 фл. хор. веса.

§ XXXIV. Получил через Аймоне, тальятора Господина, в счет стоимости 60 либр (*libragum*) воска, находившегося в крепости Господина Месемврийского, а именно в 15 мешках, наполненных медом и воском и проданных им, — 9 фл. хор. веса.

§ XXXVII. Получил через вышеуказанного в счет стоимости 7 квинталов²⁷ меда, сохраняемого в указанных мешках и проданного им, — 28 перп. ук. веса.

§ XXXVIII. Получил от Арше ди Валь д'Аоста в счет денег, взятых им в долг у Господина под Варной в день 6 ноября вышеуказанного года, — 200 фл. хор. веса.

р. 10. § XXXIX. Получил от магистра Гвидо Альбини, врача Господина, в счет денег, взятых им в долг у Господина в Месемврии в день 3 декабря вышеуказанного года, — 100 фл. хор. веса.

§ XL. Получил от г. императора Константинополя через Ансоньо Ликви в Месемврии, в день 9 марта вышеуказанного года²⁸ в счет уплаты 15 000 фл. (которые сам г. император обещал передать Господину) в уплату за его корабли, когда Господин Месемврийский сопровождал его, и поэтому²⁹ Император установил новую талью в указанном месте Месемврии и взимал талью большего размера, чем раньше, — 11028 зол. перп. по весу Романии.

§ XLI. Получил от того же императора в Месемврии в указанный день, через названного Бланкино из Венеции за какие-то заклады, проданные вышеуказанным Ансоньо (*Ansoigno*) Ликви, — 159,5 перп. по весу Романии.

§ XLII. Получил от того же Ансоньо Ликви в Месемврии в день 15 марта деньги, которые вышеупомянутый г. император обещал уплатить

²⁶ Боллати отождествляет „*paralis*“ с итальянскими „именитыми, знатыми в коммуне города“ — „*anziano, maggiorente*“. См. *Bollati*. p. 8. п. 3.

²⁷ Квинтал (лат. *quintallus*) — мера веса. Дюканж отметил, что он равен 100 либрам. (*Du Cange*. t. VI. p. 614, ср. *F. Niermeyer*. p. 880).

²⁸ 1367 г.

²⁹ Лакуна в тексте.

за выкуп каких-то вещей, заложенных друзьями Господина, и были эти деньги из тальи, установленной г. императором в Месемврии, — 545 фл. хор. веса.

§ XLIII. Получил через вышеуказанного Стефано Марешаль в счет стоимости железных и медных изделий весом 2 квинтала 37 либр, и еще в счет стоимости 36 либр пряжи и 2-х ящиков, проданных г. Франческо ди Монтегеле г. Алессандро Пароди, генуэзцу, и было все вышеперечисленное из запасов, находящихся в доме Господина Месемврийского, — 28,5 перп. по весу Месемврии.

§ XLIV. Получил через указанного Стефано в счет стоимости 16 кварт ячменя, находящегося в указанном доме, и проданного им, — 24 перп. ук. веса.

р. 11. § XLV. Получил через Панцерио ди Серравалле за некое количество испорченного вина из указанного дома Господина и проданного, — 6 фл. хор. веса.

§ XLVI. Получил через Джованни Монферранд в счет стоимости 200 кварт соли из склада указанного дома Господина Месемврийского, переданной им в распоряжение многим булочникам Месемврии для выпечки 82,5 модиев хлеба, о чем было упомянуто в „Списке обычных расходов“ в день 6 марта, — 120 перп. и 1/3 перп. ук. веса.

§ XLVII. Получил от г. императора Константинополя через упомянутого Протозарте и названного Фоки из Месемврии в счет выплаты указанных 15 000 фл., которые г. император обещал передать Господину в уплату за содержание его галер, и для настоящего платежа были проданы им [императором — Л. Г.] какие-то золотые и серебряные вещи в Пере и доставлены для указанного платежа Господину в Месемврию, — 3812,5 зол. перп. по весу Перы.

р. 11. § XLVIII. Получил от того же г. императора в Пере за то же через Георгия Маргарита из Месемврии, — 800 зол. перп. по весу Перы.

р. 13—14. § LXI. Получил от г. Барнабо из монастыря св. Стефана в Пере в счет стоимости 21 и 1/4 модия зерна, проданного им, когда Господин был в Месемврии. И было оно из того зерна, которое было куплено от г. Филиппо ди Маридас через г. Гаспаро Монтемаджори для снабжения Господина и которое было отчасти испорчено, — 95 перп., 19 золотых карат (*quaratus*)⁸⁰ по весу Перы.

р. 15. § LXX. Получил через г. Франческо ди Монтегеле в счет стоимости 240 кварт соли, доставленной из Месемврии в Перу и проданной самим г. Франческо, — 120 зол. перп. ук. веса⁸¹).

§ LXXI. Получил от г. Филиппо ди Маридас из Перы в счет стоимости 82 модиев ячменя, проданного г. Франческо ди Монтегеле, когда Господин возвратился из областей Болгарии; при этом каждый модий стоит 2 перп. и 18 карат, и было это из того количества ячменя, которое господин Гаспаро Монтемаджори купил для снабжения двора Господина, — 225,5 зол. перп.

⁸⁰ Карат — лат. *quaratus*, ит. *carato* — денежная единица, имеющая хождение в Константинополе и Пере. (см. F. B. Pegolotti. *La pratica della mercatura*. Cambridge. 1936.)

⁸¹ Хорошего веса.

§ LXXII. Получил от того же г. Филиппо, через названного г. Гаспаро в счет стоимости 18 модиев ячменя для снабжения Господина, и проданного указанным г. Франческо за вышеуказанную цену, — 49,5 зол. перп.

р. 18. § LXXXVI. Получил от г-жи императрицы Константинополя через указанного Якопо ди Лучерна деньги, которые г-жа императрица предоставила в счет долга в Галлиполи для выплаты содержания гарнизону этого места, когда Господин шел к Месемврии, — 1000 зол. перп. ук. веса³².

р. 80. § 272. Заплатил по поручению Господина г. Антонио, сыну синьора Савойского за многие железные части, которые он приказал сделать на галере г. Этторе Винченти, на которой Господин прибыл к областям Месемврии и Варны (и были эти железные части предназначены как для помещения Господина, винного погреба, так и для кухни указанной галеры; сюда же включается стоимость деревянных плит (*postium*), переходных мостиков и железных частей, купленных им в Пере, — 35 фл. хор. веса.

р. 81. § 274. Заплатил Гулельмо ди Вирга — слуге Господина, в счет расходов, произведенных им в Константинополе для слуг Господина, которых Господин послал туда в день 4 октября, когда подходил к районам Болгарии (*accedebat ad partes Burgarie*), и с которыми Гулельмо должен был рассчитаться, — 22,5 зол. перп. по весу Перы.

р. 82. § 280. Заплатил в Созополе (*Tisopuli*) в день 17 октября по поручению Господина нижеперечисленным патронам генуэзских галер в счет уплаты их жалованья за 6-й месяц: во-первых, г. Этторе Винченти, патрону одной из упомянутых галер, через Доменико Панци, писца указанной галеры, — 600 фл. хор. веса³³).

р. 82. § 284. Заплатил там же в день 18 октября по поручению вышеназванного г. Марко ди Канава, патрону одной из перечисленных галер, в счет содержания за 2-й месяц (и было начало первого месяца в субботу 3 октября) через Бартоломео ди Инсула, писца этой галеры, — 600 фл. хор. веса.

р. 83. § 286. Заплатил там же по поручению Господина, в день 19 октября г. Иснардо ди Чайко, патрону галеры г. Джованни ди Маньяри через Оливьеро Калликари, писца этой галеры, жалование за 6-й месяц (однако была договоренность между Господином и Иснардо относительно претензии, которую предъявил Господин к указанному г. Джованни Маньяри, и по этой договоренности получил необходимое Антонио Мерега, писец галеры г. Этторе Винченти), — 600 фл. хор. веса в дукатах.

р. 83. § 287. Заплатил в Месемврии в день 21 октября по поручению Господина, с согласия г. Гулельмо ди Грансон, г. Уго ди Корниари деньги, которые Господин был должен за переданное им капитану, которого послал Господин в крепость Анхиал для покрытия расходов, сделанных им, — 6 фл. хор. веса.

³² Веса Перы.

³³ В § 281—283 отмечено, что такое же жалованье получили патроны еще трех генуэзских галер за тот же срок службы (см. F. Bollati. р. 82, § 281—283).

§ 288. Заплатил там же в указанный день по поручению Господина через того же Арше какому-то человеку, который проломил стену города Месемврии, когда Господин осаждал этот город; плата была из средств Господина, — 2 фл. хор. веса.

§ 289. Заплатил там же в день 22 октября по поручению Господина г. Берлионе ди Форац и Гулельмо ди Шомон, капитанам Месемврии, в счет покрытия их расходов и расходов их товарищей, сделанных в то время, когда они находились в гарнизоне крепости этого города; плата произведена через г. Гулельмо, — 120 фл. хор. веса.

§ 290. Заплатил там же в тот же день по поручению Господина упомянутому г. Гулельмо ди Шомон в счет стоимости шести баллист, купленных им для вооружения названной крепости, — 24 фл. хор. веса.

§ 291. Заплатил там же в тот же день по поручению Господина через указанного г. Гвилельмо двадцати четырем солдатам и стрелкам, что Господин распорядился уплатить гарнизону указанной крепости Месемврия за его содержание, — 24 фл. хор. веса.

§ 297. Заплатил там же³⁴, в указанный день³⁵ по поручению Господина морякам двух галер деньги, которые г. император Константинополя был должен Господину, — 20 фл. хор. веса.

§ 298. Заплатил там же в названный день по поручению Господина морякам двух галер из Марселя, а именно галеры Жана Касса и галеры Гильома Мартини, за то же — 20 фл. хор. веса.

§ 299. Заплатил там же в упомянутый день по поручению Господина морякам галеры г. Джованни ди Маньерри из Генуи — 10 фл. хор. веса.

§ 300. Заплатил там же в указанный день по поручению Господина морякам трех больших галер и двух кондукт (*duagum conductarum*)³⁶ из Венеции, а именно каждой галере — 10 фл. и каждой кондукте — 6 фл.; во-первых, морякам галеры Джованни ди Конте, галеры Франческо ди Хола, галеры упомянутого Дардибон, морякам кондукт Никколо Касса и Джулиано Нигри (и сам Джулиано получил 6 флоринов через г. Франческо ди Монтегеле) — 42 фл. хор. веса.

§ 301. Заплатил у Варны в день 25 октября по поручению Господина с согласия г. Гулельмо ди Грансон деньги, которые Господин дал патронам двух лигн (*duogum lignogum*)³⁷, посланным Господином в гарнизон крепости Эмона, заплатил через Габриеле Библе, — 10 фл. хор. веса.

р. 86. § 306. Заплатил там же³⁸ в указанный день³⁹ по поручению Господина с согласия г. Гулельмо ди Грансон через названного Вернета стрелкам и солдатам, сопровождающим Господина, что Господин дал на вино, купленное для их пропитания, — 4 фл. хор. веса.

³⁴ В Месемврии.

³⁵ 23 октября.

³⁶ Кондукта (ит. *conducta*) — вид итальянского торгового корабля (см. F. Bollati. р. 68, п. I, J. F. Niepmeyer. р. 241 и Луццато. Экономическая история Италии. М. 1954, стр. 342). Текст источника позволяет предположить, что кондукты использовались и в военных целях.

³⁷ Лигна (*ligna*) — вид итальянского торгового корабля.

³⁸ У Варны.

³⁹ 25 октября.

§ 308. Заплатил там же в день предпоследний октября по поручению Господина, с согласия г. Гульельмо ди Грансон и г. Уртиерес, трем патронам галер из Марселя в счет их жалованья за указанный месяц через Раймона Бонсами, патрона одной из этих галер, а именно: половину зол. дук., а другую половину фл. — 1200 зол. фл. хор. веса.

§ 312. Заплатил там же⁴⁰ в указанный день⁴¹ по поручению Господина, с согласия г. Гульельмо ди Грансон, Раймону Бонсани, патрону одной галеры из Марселя деньги, которые Господин дал морякам этой галеры, подобно тому как он давал другим морякам в Месември, — 10 фл. хор. веса.

р. 87. § 313. Заплатил там же в тот же день по поручению Господина через Аймоно, тальятора, каким-то музыкантам (*menestrieriis*) из средств Господина — 1 фл. хор. веса.

§ 315. Заплатил там же в день 2 ноября по поручению Господина, с согласия г. Уртиерес некоему Джованни Кондестеро, патрону какой-то панфулы (*panfuli*)⁴², который был послан Господином на этой панфуле в Месемврию; (выплата была произведена из средств Господина) — 8 фл. хор. веса.

§ 316. Заплатил там же в день 3 ноября г. Риккардо Музард, которому Господин даровал деньги на галере в честь св. Антония, — 1 фл. хор. веса.

р. 87—88. § 320. Заплатил там же в этот же день по поручению Господина, с согласия г. Уртиерес, стрелкам и солдатам, сопровождавшим Господина, через указанного Вернето, а именно за содержание их в течение десяти дней, включая и этот день (и было этих стрелков и солдат 73 человека), — 73 фл. хор. веса.

р. 88. § 321. Заплатил там же в названный день по поручению Господина, с согласия г. Уртиерес, г. Доменико, патрону галеры, на которой прибыл г. Аймо ди Гебеннис, деньги, которые он заплатил в Месември какому-то послу, отправленному к императору Болгарии, — 3 фл. хор. веса.

§ 322. Заплатил там же в указанный день через упомянутого г. Доменико по поручению Господина в счет стоимости 80 модиев зерна, находящегося на корабле, для выделки сухарей (*biscoto*) для моряков с галер, которые находились на службе у Господина, при этом каждый модий стоит 6 фл., — 480 фл. хор. веса.

§ 323. Заплатил там же в день 6 ноября по поручению Господина через г. Стефано ди Бальма каким-то греческим морякам, прибывшим на галере указанного Дардибон, деньги на их содержание — 10 фл. хор. веса.

§ 324. Заплатил там же в тот же день по поручению Господина, с согласия г. Уртиерес, указанному Местро Досталь, служащему на кухне Господина, [деньги] на покупку плаща, башмаков и капюшона, — 3 фл. хор. веса.

⁴⁰ У Варны.

⁴¹ 1 ноября.

⁴² Панфула (*panfulus*) или филука (*filuca*) — один из видов итальянских торговых кораблей.

§ 325. Заплатил там же в указанный день по поручению Господина, с согласия г. Уртиерес, греку, патрону какой-то панфулы, на которой было доставлено некое количество зерна Господина, о чем было упоминание, в Месемврию, а именно за перевоз и доставку указанного зерна, — 15 фл. хор. веса.

§ 326. Заплатил там же в день 9 ноября по поручению Господина, с согласия г. Уртиерес, какому-то греку, посланному Господином к деспоту Добротице (*ad Desbrodiczam despotum*) — 1 фл. хор. веса.

р. 89. § 327. Заплатил там же в упомянутый день по поручению Господина, с согласия вышеуказанного, через лоцмана (*pidote*)⁴³ Господина греческим морякам, прибывшим на одной из двух галер, переданных Господину г-жой императрицей Константинополя (г. Ангел был патроном на галере), и было выплачено Господином должное на их содержание — 12 фл. хор. веса.

§ 328. Заплатил там же в день 10 ноября г. Риккардо Музард, который одолжил Господину деньги, данные им какому-то греку, который Господину сообщил новости (*quedam nova*) из областей императора Константинополя и императора Болгарии, — 1 фл. хор. веса.

§ 329. Заплатил г. Риккардо Музард, который Господину одолжил деньги, данные четырем лодочникам (*quatuor bargis*)⁴⁴, которые Господина и несколько его друзей доставили в день 6-й указанного месяца с галеры на берег, — 1 фл. хор. веса.

§ 330. Заплатил там же в день 11 ноября по поручению Господина, через указанного Вернето какому-то лодочнику, который доставил Господина на берег; плата была из средств Господина, — 1 фл. хор. веса.

§ 331. Заплатил там же в тот же день, через Паоло, переводчика Господина, за три тетрадки бумаги и один пузырек чернил (*buticule encostri*)⁴⁵, купленные в Варне для писем Господина, — 1 фл. хор. веса.

§ 332. Заплатил там же и тогда же какому-то греку, который дважды написал письма на греческом языке, и которые Господин передал деспоту Добротице, заплатил из средств Господина, — 0,5 фл. хор. веса.

§ 333. Заплатил там же в день 12 ноября Паоло из Венеции, переводчику Господина, в счет его жалованья за пятый месяц его службы Господину, — 5 фл. хор. веса.

р. 90. § 337. Заплатил там же⁴⁶ в указанный день⁴⁷ по поручению Господина, с согласия г. Уртиерес, некоему Джованни Кобланс для него и 13 его товарищей, прибывших на галере Джованни ди Конте, в счет их содержания, — 14 фл. хор. веса.

§ 340. Заплатил там же в указанный день по поручению Господина, с согласия г. Уртиерес, Бартоломео (писцу галеры Господина), в счет стои-

⁴³ *Pidota, pilota* — по мнению Ф. Боллати, лоцман, кормчий (см. F. Bollati. p. 89, сн. 1).

⁴⁴ Барка (лат. *barga, bargia*) — у Дюканжа это небольшой корабль или лодка (*Di Cange. T. I—II. — p. 576—577*), у Нирмеера — небольшое судно (*J. F. Niermeyer. p. 85*), в *Slownik lacinisk polski, red. M. Plezi. T. I. Warszawa. 1959, p. 347* — лодка, и в *Mittel-lateinisches Wörterbuch. Berlin. 1959, p. 1371* — корабль, маленький или средней величины.

⁴⁵ *Buticule encostri* искаженное от ит. *butiglieria hincostri*.

⁴⁶ У Варны.

⁴⁷ 13 ноября.

мости 3-х квинталов сухарей, купленных у него. (Это продовольствие было передано морякам галеры Госпожи императрицы, посланной Господином в Месемврию) — 4,5 фл. хор. веса.

§ 342. Заплатил там же в день 16 ноября по поручению Господина, с согласия г. Уртиерес, в счет выплаты жалованья грекам, прибывшим на двух галерах г-жи императрицы, через Петра Лепорар, писца галеры г. Ангела, — 8 фл. хор. веса.

§ 345. Заплатил в Месемврии в день 18 ноября указанному Паллиарт, помощнику повара, из средств Господина на покупку плаща и капюшона, — 3 фл. хор. веса.

р. 91. § 346. Заплатил там же в указанный день по поручению Господина боцману (*comiti*)⁴⁸ галеры г. Этторе Винченти и другим служащим указанной галеры из средств Господина, — 20 фл. хор. веса.

р. 92. § 351. Заплатил там же⁴⁹ в указанный день⁵⁰ по поручению Господина, Оттобона ди Грепо, патрону одной генуэзской галеры, в счет жалованья за шестой месяц, исключая 18 день месяца ноября, — 500 фл. хор. веса.

§ 352. Заплатил там же в день 24 ноября по поручению Господина через Джованни Леймонт каким-то каменщикам, которые сложили камин (*charforum*) в комнате Господина в его доме в крепости Месемврия, — 1 фл. хор. веса.

§ 353. Заплатил там же по поручению Господина г. Доменико Вейроли, патрону одной галеры из Перы, из средств Господина, который патрон находился в Месемврии со своей галерой по делам Господина, задержавшись на два дня сверх того срока, который он обещал служить Господину, — 100 фл. хор. веса.

§ 354. Заплатил тому же г. Доменико Вейроли в счет выплаты 1860 генуэзских фл., которые он по поручению Господина, дал патронам трех генуэзских галер нижеперечисленным, а именно г. Иснардо ди Гайко, патрону галеры г. Джованни ди Маньерри — 520 фл.; г. Ланфранко Панса — 620 фл., эти деньги Господин должен был для конечной оплаты за шестой и последний месяц и три дня до 19 ноября (и это был расчет для их возвращения в Геную, и он был произведен по поручению Господина, г. Гульельмо ди Грансон; г. Марко ди Канава — 620 зол. фл. за второй и последний месяц и 3 дня; из денег, которые были у Господина на содержание галер, — 1200 генуэзских фл. за каждый месяц; и Господин плавал на этой галере с г. Марко в Константинополь; при этом считается один генуэзский фл. за 17 серебряных дук. и 16 сер. дук. за 2 зол. перп. по весу Месемврии, всего — 3952,5 перп. по весу Месемврии.

р. 93. § 355. Заплатил там же по поручению Господина г. Доменико Вейроли в счет уплаты 480 фл., которые были переданы им у Варны в уплату за 80 модиев зерна, купленных там для Господина; было выплачено 70 фл. хор. веса, а именно: у Варны — 40 фл. и в Месемврии — остальные 30 фл. золотыми перперами; считается, что каждый из указан-

⁴⁸ Комит (лат. *comitus*) — Боллати переводит как *comito*, боцман (F. Bollati. p. 37, п. 7), Дюканж толкует как *praefectus navis* — командир судна (Du Cange. T. III. p. 439).

⁴⁹ В Месемврии.

⁵⁰ 18 ноября.

ных 30 фл. равен 17 сер. дук. и 16 сер. дук. равны двум зол. перп. — 40 фл. хор. веса и . . . (лакуна) 63 перп. и 1/3 зол. перп. по весу Месемврии.

§ 356. Заплатил там же по поручению Господина указанному г. Доменико Вейроли в счет жалованья за два месяца, в течение которых он обещал служить Господину со своей галерой за 1200 дук. в месяц по договору его с Господином, при этом считается, что каждый зол. дук. равен 18 сер. дук. в монете Болгарии, и 16 сер. дук. равны 2 зол. перп., в уплату включены 4500 зол. перп., переданных ему через г. Мартино ди Кампо Фригосо, — 5400 зол. перп. по весу Месемврии.

§ 357. Заплатил там же по поручению Господина, в день 28 ноября г. Джованни ди Моларио и указанному Вернето в счет их расходов, сделанных ими, когда они направлялись к Константинополю и Пере, посланные туда Господином, — 10 фл. хор. веса.

§ 358. Заплатил там же в указанный день по поручению Господина, Никколо Кателлани, баллистерии, для него и трех его товарищей в счет их жалованья за время, когда они служили Господину в гарнизоне крепости Эмона, сверх продовольствия, которое им было предоставлено Господином, через Антонио Бастарди, капитана этого места, а именно 8 флоринов; при этом считается 17 сер. дук. монетой Болгарии и 16 сер. дук. в этой же монете — за 2 зол., перп., всего — 17 зол. перп. по весу Месемврии.

р. 94. § 359. Заплатил там же в предпоследний день ноября по поручению Господина, с согласия г. Уртиерес, Паоло из Венеции, переводчику Господина, половину его содержания за пятый месяц, а именно в счет пяти зол. дук.; при этом считается каждый зол. дук. — за 18 сер. дук. монетой Болгарии и 16 сер. дук. — за 2 зол. перп. по весу Месемврии, 11 и 1/4 перп. по весу Месемврии.

§ 360. Заплатил там же в указанный день по поручению Господина через названного Паоло какому-то послу, отправленному Господином в Каллиакру (Calliatria) к Добротице, — 10 зол. перп. ук. веса.

§ 361. Заплатил там же в упомянутый день г. Франческо ди Монтегеле деньги, которые Господин должен за данное им какому-то переводчику, который вместе с указанным Травернейс был послан в Видин к вышеуказанному императору Константинополя, — 2 фл. хор. веса.

§ 362. Заплатил там же в этот же день по поручению Господина, с согласия г. Уртиерес, через г. Риккардо ди Куфиньино шести стрелкам, посланным Господином в гарнизон крепости Анхиал, в счет их содержания за один месяц, а именно каждому — 8 фл.; и двадцати солдатам, посланным туда же Господином для того же, из средств Господина, каждому — 1 фл., а именно всего 60 флоринов; при этом считается каждый фл. — за 17 сер. дук. в монете Болгарии и 16 сер. дук. — за 2 зол. перп. по весу Месемврии, всего — 67,5 зол. перп. по весу Месемврии.

§ 363. Заплатил там же в названный день по поручению Господина, с согласия г. Гульельмо ди Грансон, через Джованни ди Шале какому-то оруженосцу (cuidam scutififero) указанного Добротицы из средств Господина, — 30 зол. перп. ук. веса.

р. 95. § 364. Заплатил в счет расходов, сделанных ввиду взимания тальи в Месемврии, — 27 сер. дук. монетой Месемврии.

§ 365. Заплатил там же по поручению Господина, упомянутому г. Мартино ди Кампо Фригосо, патрону одной галеры из Перы, через Никколо Хонести, священника, деньги, которые Господин дал морякам галеры, — 10 фл. хор. веса.

§ 366. Заплатил там же 3 декабря в счет стоимости 18 пикв⁵¹ красной шерсти и 18 пикв персидской шерсти из Флоренции, купленных у Доменико ди Кварто; при этом каждая пиква этой красной шерсти стоит 17 серебряных дук., из которых 16 равны двум золотым перп. по весу Месемврии, а каждая пиква персидской шерсти стоит 16 сер. дук. в той же монете; за два теплых плаща (*mantellis duplicibus*)⁵², две накидки, двое штанов, башмаки и капюшоны, сделанные для г. Антонио, побочного сына Господина, и для Джованни ди Шале, его учителя, — 74 1/4 зол. перп. того же веса; за присылку и производство упомянутой одежды и за какие-то мелкие вещи, купленные для г. Антонио через упомянутого Джованни ди Шале, за которые он должен был заплатить Господину 8,5 золотых перп. по вышеуказанному весу, — 80 и 1/3 зол. перп. по весу Месемврии.

§ 367. Заплатил там же по поручению Господина, с согласия г. Франческо ди Монтегеле, через г. Гульельмо ди Шомон послу, отправленному Господином к какому-то месту по секретным делам Господина, — 40 зол. перп. по весу Месемврии.

р. 96. § 369. Заплатил там же по поручению Господина, с согласия г. Франческо ди Монтегеле, в день 7 декабря г. Риккардо Мусард деньги, которые Господин был должен в счет стоимости одной баллисты, купленной Господином у какого-то баллистерия из Генуи, — 9 зол. перп. ук. веса.

§ 370. Заплатил там же в тот же день по поручению Господина, с согласия вышеупомянутого, названному г. Риккардо Мусард деньги, которые он Господину одолжил, и Господин дал каким-то баллистериям, которые обслуживали баллисты, — 18 ден. сер. дук. монетой Болгарии.

§ 371. Заплатил там же в этот же день Джованни ди Суммонте деньги, которые Господин был должен в счет многих расходов, сделанных тем, когда он сторожил многих людей Месемврии, которые были задержаны для выплаты положенной с них тальи, — 2 фл. хор. веса.

§ 372. Заплатил 8 декабря по повелению Господина через Аймоне, тальятора, в счет стоимости 24-х пикв зеленого сукна, купленных для выделки больших камзолов, капюшонов и перчаток для Господина и г. Гульельмо ди Грансон; при этом каждая пиква стоит 11 сер. дук., из которых 8 равны одному зол. перп. по весу Месемврии, — 33 зол. перп. по весу Месемврии.

§ 373. Заплатил там же указанному Фрейсво, слуге монаха (*Fratrum Minorum*) за многие приношения, которые он предоставил Господину за

⁵¹ Пиква — мера длины, равная примерно 70 см (F. Bollati. p. 81).

⁵² *Mantellum duplex* Ф. Боллати переводит как *mantello, ferraiolo, soppanato, fodetaro* — широкий и короткий плащ на теплой подкладке (F. Bollati. p. 27. n. 1).

много дней как у Варны, так и в Месемврии; расчет был произведен 8 декабря — 10,5 зол. перп. того же веса.

§ 375. Заплатил там же в тот же день Бастарду, привратнику Господина, в счет стоимости двух замков, купленных им для ворот дома Господина Месемврийского и для потайного выхода из указанной крепости, — 19 сер. дук. в месемврийской монете.

§ 376. Заплатил там же в день 12 декабря по поручению Господина, Микеле Плането из Генуи, баллистерию, для него и трех его товарищей, считая при этом за каждый месяц 6 фл. хор. веса по договоренности с Господином; заплатил в счет указанного жалованья за один месяц, начиная с 18 ноября — 16 фл. хор. веса.

§ 377. Заплатил там же по поручению Господина, магистру Гвидо Альбини в счет стоимости многих лекарств, купленных им в Месемврии для больных родственников Господина, — 2 фл. хор. веса.

§ 379. Заплатил там же в день 17 декабря по поручению Господина, с согласия г. Уртиерес, через Аймоне Галлон 26 морякам из Марселя, которые на одной вооруженной галере были посланы Господином к Варне к господину Патриарху Константинополя; заплатил из средств Господина, — 26 зол. перп. по весу Месемврии.

§ 380. Заплатил через указанного Аймоне Галлон в счет расходов указанных 26 моряков за 7 дней, в течение которых они находились на этом судне, — 13,5 зол. перп. ук. веса.

р. 98. § 383. Заплатил там же⁵³ в тот же день⁵⁴ Паоло из Венеции, переводчику Господина, за две тетрадки бумаги, купленные им в Варне, куда он был послан Господином, — 10 сер. дук. Месемврии.

р. 99. § 386. Заплатил по поручению Господина, с согласия г. Уртиерес, Иоанну из Константинополя, переводчику, посланному Господином с его письмом, написанным на греческом языке, в крепость Аквила⁵⁵ относительно освобождения г. Антонио Висконти из Милана, который был задержан там, заплатил 24 декабря, — 1 фл. хор. веса.

§ 387. Заплатил там же по поручению Господина, указанному Тревернейс деньги, которые Господин был ему должен в счет его расходов и расходов одного переводчика, произведенных в Каллиакре за 29 дней; они были посланы Господином навстречу императору Константинополя, включая 4 фл., данные им двум баллистериям, которые шли с ними по поручению Господина, — 16 фл. хор. веса.

§ 388. Заплатил в счет расходов г. Павла, патриарха Константинополя, г. ди Фромент, г. Альберта из Богемии, Джиното Ферлей и Габриеле Библие, произведенных, когда он, Джиното, шел из Варны к Тырново (арид Трею), все они были посланы Господином к императору Болгарии (и были указанные расходы за 12 дней сделаны Джиното, кончая десятым днем месяца ноября, когда этот Джиното к г. Патриарху и другим вышеназванным господам был послан к Тырново и вернулся по поручению указанного господина Патриарха, направляясь к Господину к Варне), включая 3 фл., потраченных при возвращении, — 30 фл. хор. веса.

⁵³ В Месемврии.

⁵⁴ 17 декабря.

⁵⁵ Аквила (Aquila) — крепость близ современного Айтоса.

р. 100. § 390. Заплатил тому же Джиното деньги, которые Господин был должен в счет его расходов, за то время, когда он ездил по поручению Господина из крепости Месемврия в Анхиал и Созополь и обратно в течение 4-х дней (сюда включаются расходы за плавание одного корабля, расходы одного священника и одного переводчика, которые с Джиното были в вышеуказанных местах) — 3 фл. хор. веса.

§ 391. Заплатил тому же Джиното деньги, которые Господин был должен за две круглые чаши и одну серебряную солонку, которые тот приказал позолотить по поручению Господина, — 10 фл. хор. веса.

§ 392. Заплатил в счет расходов указанных господ: Патриарха, г. ди Фромент, г. Альберто и Габриеле Библе, произведенных со дня 10 месяца ноября вплоть до дня 22 месяца декабря указанным г. ди Фромент, г. Альберто как в Тырново, куда они направлялись по поручению Господина, так и при возвращении из Тырново в Месемврию к Господину, а именно указанному г. ди Фромент — 24 фл. и упомянутому г. Альберто 25 фл. — 49 фл. хор. веса.

§ 393. Заплатил там же Джованни Форнари деньги, которые был ему должен за нижеперечисленные вещи, которые он приказал сделать по поручению Господина в Месемврии, и, во-первых, за известь, купленную для сооружения камина в комнате, находящейся в доме Господина Месемврийского, и другого камина в бане (*in relu*) указанного дома; за побелку стен этой бани — 2 фл., за ткань, купленную для окон той же бани, — 1 фл., за 500 гвоздей, купленных для того же — 15 сер. дук. монетой Месемврии, строителям, сделавшим вышеуказанное, — 1 фл., за клей, купленный для склейки указанных окон, — 15 серебряных дукатов, за известь, купленную для большой печки (*magna stupa*) вне бани во дворе указанного дома Господина, — 2 солида, 1 ден. сер. дук., за 12 пикв ткани для окон упомянутой большой печки — 1 фл., за 750 гвоздей, купленных для того же, — 16 ден. и обол сер. дук., за переноску каких-то вещей Господина от галеры до крепости — 4 ден. сер. дук., итого — 5 солидов, 10 ден., обол сер. дук. в монете Болгарии и . . . (лакуна).

р. 101. § 394. Заплатил там же по поручению Господина Джованни Суммонте из средств Господина за труды по сбору тальи в Месемврии — 13 фл. хор. веса.

§ 395. Заплатил там же г-ну ди Фромент по поручению Господина (и он передал деньги г. Гвидо ди Понтарлие, г. Баудиквер и указанному Пойпи, которые были задержаны императором Болгарии, который находился в Провате⁵⁶, когда туда пришел г. ди Фромент, посланный Господином, — 42 фл. хор. веса.

р. 103. § 400. Заплатил по повелению Господина г. Якопо Прована в счет стоимости какого-то количества дерева и железных изделий, купленных им у патрона какого-то корабля, находившегося у Варны в октябре месяце, когда Господин со своим войском был там, (все это было куплено) для выделки 18 больших приспособлений к осадным башням⁵⁷,

⁵⁶ Проват — нын. Провадия.

⁵⁷ Mantellus, по мнению Ф. Боллати, — приспособление к передвижной осадной башне (F. Bollati. p. 103. n. I).

36 мостов, 3-х больших лестниц, включая производство вышесказанного и постройку одной осадной машины (*cati*)⁵⁸, которую он приказал сделать в Месемврии из дерева, принадлежащего Господину, сюда включается 6 фл., данных им какому-то ремесленнику, который из железа, принадлежащего Господину, сделал необходимые железные части к этой машине, а именно в счет 69 фл. и 1/3 фл., потраченных им на все вышеуказанное (и из оставшегося долга было выплачено г. Берлионе ди Форан и Гульельмо ди Шомон, капитанам Месемврии, — 20 зол. перп., [всего] — 60 1/3 фл. хор. веса.

§ 401. Заплатил Аймоне Галлон в счет стоимости 4-х кусков кожи, купленных им для Господина у Варны в день 11 декабря, из которых были сделаны два больших кожаных камзола для Господина и г. Гульельмо ди Грансон, — 16 фл. хор. веса.

р. 104. § 402. Заплатил тому же Аймоне деньги, которые Аймоне передал у Варны в день 11 декабря вышеназванному Паоло из Венеции, переводчику Господина (эти деньги Господин дал этому Паоло за одну купленную шкурку), — 2 фл. хор. веса.

§ 403. Заплатил тому же Аймоне Галлон по поручению господина Франческо ди Монтегеле в счет многих расходов, сделанных им в Анхиале за 29 дней, в течение которых он находился там по делам Господина, а именно для покупки продовольствия для двора Господина, сюда включаются 5 зол. перп., переданных им в счет стоимости пяти дубовых бочек, в которых было доставлено вино в Месемврию, включается и фрахт многих лодок, для этого нанятых им, — 16 зол. фл. ук. веса.

р. 104—105. § 405. Заплатил Джерардо ди Граммон в указанный день деньги, которые Господин был должен за нижеперечисленные вещи: и, во-первых, то, что заплатил названный Джерардо г. Пьетро Вибоди в счет многих расходов, сделанных им как в Анхиале, так и в Созополе в течение ряда дней настоящего месяца, когда тот был в этих местах по поручению Господина, — 6 фл.; какому-то переводчику, который прибыл в Анхиал с г. Пьетро, когда Господин сделал его, Пьетро, капитаном этого места, — 2 фл.; многим солдатам, которые стерегли, закрыв на замок, неких жителей из Анхиала в какой-то церкви указанного места для взимания тальи для Господина, — 1 фл.; какому-то переводчику, который помогал Джерардо в получении части вышеуказанной тальи, — 2 фл.; за наем одного корабля, который доставил Джерардо в Анхиал для составления списка налогов для этого города, — 0,5 фл.; за наем корабля, на котором тот прибыл в ночь на Рождество Христово из Анхиала в Месемврию (туда он прибыл к Господину по делам вышеуказанной тальи и затем снова вернулся в Анхиал), — 1 фл. — 12,5 фл. хор. веса.

р. 105. § 406. Заплатил там же по поручению Господина г. Гульельмо ди Грансон через того же Джованни, его священника, из средств Господина, а именно 100 зол. дук. в день 28 декабря вышеуказанного года, — 225 зол. перп. по весу Месемврии.

§ 409. Заплатил там же⁵⁹ в день последний указанного месяца за четыре куска пергамена для писем Господина — 14 ден. сер. дук. монетой Месемврии.

⁵⁸ *Catus* — осадная машина (см. F. Bollati. p. 103. п. 2).

⁵⁹ В Месемврии.

§ 411. Заплатил в Созополе в день 9 января⁶⁰ за доставку имущества Господина от корабля до дома, где остановился Господин в этом городе, включая 8 сер. дук. за рейс одной лодки, которая доставила имущество с галеры на берег, — 14 ден. сер. дук., монетой Константинополя, которых 28.

р. 106. § 412. Заплатил там же какому-то моряку, плавающему на галере Жана Касса из Марселя, — 2 зол. перп., по весу Месемврии.

§ 413. Заплатил там же в счет стоимости шести тетрадок бумаги для писем Господина, включая 5 сер. дук., переданных магистру Джованни — вассалу Франческо Бонвивард и в счет стоимости 1 тетрадки бумаги, купленной им у Варны, когда Господин был там, — 2 солида, 6 ден. сер. дук. монетой Месемврии.

§ 417. Заплатил в Месемврии в день 20 января какому-то человеку из Марселя, который имущество Господина доставил на лодке с галеры на сушу, — 0,5 зол. перп. по весу Месемврии.

р. 106. § 418. Заплатил там же по поручению Господина с согласия г. Франческо ди Монтегеле в счет стоимости четырех шерстяных плащей, переданных Господином г. Амедео ди Уртиерес, Риккардо Мусард, Колинето ди Боше через указанного г. Франческо ди Монтегеле, — 26 фл. хор. веса.

р. 107. § 419. Заплатил в счет расходов Господина, сделанных в Созополе, следующим лицам: г. патриарху Константинополя, г. Гульельмо ди Грансон, г. Аквис, г. Гаспаро ди Монтемаджори, г. Альберту из Богемии и многим знатым через Джованни Леймонт и указанного Бизи за дни 23, 24, 25, 26 месяца января и день 27 до обеда (в эти дни он, Амедей, был там по каким-то делам с г. императором Константинополя), в расходы включается стоимость шести восковых светильников, весом 33 либры, и еще стоимость 13 либр маленьких восковых свечей, купленных там же через Аймоне, тальятора Господина; при этом каждая либра стоит 2,5 серебряных дуката, итого — 102 солида, 1 ден. сер. дук., монетой Месемврии, которых 17 ден.

§ 420. Заплатил в счет тех же расходов Господина, сделанных в том же месте Созополе за 18 дней, когда он находился там по каким-то делам с г. императором Константинополя, начиная со дня 28 месяца января и кончая, исключив 15 день месяца февраля, 14-м февраля вышеуказанного года, и расходы были сделаны указанным Бизи, Джованни Барбьер, Джованни ди Леймонт, и Джованноти — экономом (*camerarii*) Господина (и были эти расходы прибавлены к уже указанным расходам г. Патриарха Константинополя, г. Гульельмо ди Грансон, г. Джованни ди Грольер, г. Регни и многих других знатных, бывших с Господином, — 15 либр, 14 солидов, 10 ден. сер. дук., которых 17 ден.

§ 421. Заплатил через г. Франческо ди Монтегеле Бастарду ди Монтегеле, посланному в Эмону на несколько дней в конце января для снабжения Господина продовольствием, когда против Эмоны шла война (и известно, что там Бастард был захвачен в плен и за нижеуказанные флорины людьми этого места был возвращен Господину), — 16 фл. хор. веса.

⁶⁰ 1367 г.

§ 422. Заплатил через указанного г. Франческо по поручению Господина какому-то греку, посланному к императору Болгарии с письмами г. императора Константинополя по поводу освобождения задержанных императором родственников Господина, заплатил 17 февраля — 8 фл. хор. веса.

р. 108. § 423. Заплатил в Месемврии по поручению Господина 22 февраля г. Доменико Вейроли из Перы, патрону одной галеры Господина, деньги, которые Господин дал ему для получения прибыли (*pro perda*), которую приказал сохранить в Пере, обменяв 5400 зол. перп. по весу Месемврии, и эти деньги в Месемврии как он, так и г. Martino ди Кампо Фригосо получили в конце ноября для выплаты содержания галеры самого г. Доменико за два месяца. (Это отмечено в „Книге расходов“), а именно 250 зол. дук. Считается, что один зол. дук. равен 18 сер. дук. монетой Месемврии, и 16 сер. дук. в указанной монете равны двум зол. перп. по весу Месемврии, итого — 483 $\frac{1}{3}$ зол. перп. по весу Месемврии.

р. 110. § 429. Заплатил Аймоне, тальятору Господина, деньги, которые Господин был должен за нижеперечисленные вещи, произведенные как для нужд Господина, так и для нужд г. Гулельмо со дня 20 месяца сентября 1366 г. и до дня 26 месяца февраля 1367 г., и, во-первых, за ткань, вытканную для четырех пар штанов для Господина и г. Гулельмо из двух кусков шелка — 2 фл., еще за плащ для него [Господина] — $\frac{1}{3}$ фл., за шелк, вытканый для указанных четырех пар штанов, за четыре двойных капюшона, за два куска зеленого сукна, прошитого серым, за один плащ зеленого сукна, за две большие накидки, прошитые лисьим мехом, за два больших двойных капюшона зеленого сукна — 4 фл., за две пары перчаток и девять пар башмаков — 1 фл., еще один зол. перп., выданный какому-то скорняку (*cuidam pellipario*), который сшил указанные две накидки и перчатки, $\frac{1}{3}$ фл., данные какому-то другому скорняку, который сшил трое пар штанов для Господина и г. Гулельмо; 11 сер. дук. за выделку семи полотен, которые он приказал сделать для постели Господина, за перенос вещей Господина на галеру, которую он во многих местах и часто велел нагружать; — 16 ден. сер. дук. монетой Месемврии; за остановку во многих местах, расположенных от Константинополя до Перы по делам Господина, — 0,5 фл., за шитье большого плаща зеленого сукна, прошитого в Варне лисьим мехом, — 10 фл., итого — 2 солида, 3 ден., сер. дук. монетой Месемврии и (лакуна) . . . 1 зол. перп. по весу указанного места и (лакуна) . . . XIX фл. хор. веса.

р. 112. § 432. Заплатил тому же Вернето в счет расходов, расходов Франческо Бонивард и Джованни Леймонт, произведенных в день 18 и 19 месяца февраля, когда он, Вернето, ехал из Месемврии в Созополь (там они решили приобрести одну небольшую галеру, на которой Господин хотел, чтобы его доставили в Константинополь, а оттуда галера вернется); в расходы включается плата за плавание одной лодки — 2 солида, 4 ден. монетой Месемврии.

р. 112, 113. § 433. Заплатил тому же Вернето за 150 пикв белой и красной чесаной шерсти, купленной им в Пере (и была передана шерсть Джованни Форнери в Месемврии для погрузки на галеру Господина), — 15 фл. хор. веса.

р. 118. § 441. Заплатил там же⁶¹ в день 15 марта г. ди Фромент в счет расходов г. патриарха Константинополя и самого г. ди Фромент, сделанных в Созополе за три дня, кончая указанным днем, когда они находились там с г. императором по каким-то делам Господина; включая 3 солида дук., данных г. ди Фромент на вино и хлеб патрону какого-то корабля, ожидавшего его там в эти дни, включая еще 18 дук., переданных г. ди Фромент какому-то слуге с галеры Гильома Мартини, которого он послал туда позаботиться о доставке хлеба, который был там, на галеру Господина, — 7 солидов 3 ден. сер. дук. монетой Месемврии.

§ 442. Заплатил в Месемврии в день 15 марта по поручению Господина г. Гулельмо ди Грансон, через г. Джованни, капеллана, деньги, которые Господин дал указанному г. Гулельмо для выкупа каких-то своих закладов, которые он оставил в Месемврии, — 445 фл. хор. веса.

р. 119. § 443. Заплатил там же в указанный день по поручению Господина г. Берлионе ди Форац, капитану Месемврии, и г. Гулельмо ди Шомон в счет их расходов и расходов гарнизона указанного места деньги, из которых Господином было отсчитано 15 фл. хор. веса.

§ 444. Заплатил там же в день 19 марта по поручению Господина г. Гулельмо англичанину, капеллану, деньги, которые Господин дал за какое-то количество стрел, переданных им в тот день, когда г. Гулельмо ди Грансон прибыл с армией против крепости, где был захвачен господин из Милана, — 3 фл. хор. веса.

р. 120. § 446. Заплатил там же⁶² в указанный день⁶³, по поручению Господина, священнику из Эгля (*preposito Ailliaci*)⁶⁴, деньги, которые Господин дал за какие-то свои выкупленные залогов, — 5,5 зол. перп. по весу Месемврии.

§ 447. Заплатил в Созополе в предпоследний день марта по поручению Господина г. Саксо ди Артауд деньги, которые Господин дал в счет его расходов, содержания тридцати солдат и каких-то стрелков, бывших в Константинополе, — 34 фл. хор. веса.

§ 451. Заплатил тому же господину Франческо в счет расходов указанного Вернето и каких-то должностных лиц Господина за десять дней, кончая днем седьмым месяца апреля (исключая день восьмой); (и эти расходы были) когда он ездил из Созополя в Константинополь и находился там по делам снабжения Господина продовольствием, — 42 зол. перп. по весу Константинополя.

р. 120—121. § 452. Заплатил через указанного г. Франческо, Филиппо-сицийцу, патрону панфулы, на которой было доставлено некое количество соли из Месемврии в Перу, и еще какому-то вассалу Господина за сходни, по которым была доставлена соль на корабль, включая 4 зол. перп., переданных через упомянутого, и за перенос этой соли от ворот Перы до города, — 6 зол. перп. по весу Константинополя.

⁶¹ В Месемврии.

⁶² В Месемврии.

⁶³ 19 марта.

⁶⁴ Айлиациум (*Ailliacium*, Эгль) — небольшой городок в Савоие, ныне кантон Во, Швейцария.

р. 121. § 456. Заплатил по поручению Господина некоему Махето ди Марбосио, Джованни ди Мормонт и бастарду ди Гайо за нижеперечисленные вещи, купленные ими в конце сентября в Пере, когда Господин должен был идти против Варны и Месемврии, а именно за производство одной осадной машины (*unius sati*), 16 приспособлений к осадным башням (*mantellorum*), 4-х больших железных лестниц и за множество другого снаряжения, включая стоимость 168 плит, шести больших дубовых столов, 24 мостов, 12 бычьих шкур, 753 либр железа, 18 факелов для поджигания, 2600 больших булав и 2 железных фонарей (было много и другого снаряжения для нападения); заплатил через указанного Махето ди Марбосио 104 зол. дук., через Джованни ди Мормонт — 24 дук. и через указанного бастарда — 36 дук. $\frac{1}{6}$ зол. дук., [итого] — 164 фл. $\frac{1}{6}$ фл. хор. веса.

р. 122. § 457. Заплатил в Константинополе по поручению Господина в день 23 апреля г. Джованни ди Гролье [деньги], которые Господин дал на выкуп каких-то своих залогов, которые оставил в Месемврии генуэзцу, — 240 зол. перп. по весу Перы.

§ 458. Заплатил там же в указанный день Миньено, посланцу Господина, в счет многих расходов, сделанных им в Созополе и Анхиае, куда он был послан из Месемврии по делам Господина, — 2 зол. перп. по весу Перы.

§ 463. Заплатил через г. Франческо ди Монтегеле какому-то пекарю, который выпекал хлеб для Господина в Созополе из средств Господина, — 4 зол. перп. ук. веса.

р. 123. § 466. Заплатил там же⁶⁵ через вышеуказанного⁶⁶ каким-то бедным англичанам (*pauperibus englicis*), которые служили Господину в Месемврии, деньги, которые Господин дал им в Константинополе, — 20 зол. перп. ук. веса⁶⁷.

§ 467. Заплатил в Константинополе по поручению Господина через г. Доменико Вейроли г. Джованни ди Варгиц и г. Гвалтерио ди Виана из средств Господина в день 26 апреля (хотя эти средства им были обещаны в Месемврии) — 1400 фл. хор. веса.

р. 124. § 473. Заплатил по поручению Господина г. Аймаро ди Клормонт деньги, которые Господин был должен за определенное количество продовольствия, посланного им в Галлиполи в то время, когда Господин шел на Месемврию, — 400 зол. перп. ук. веса⁶⁸.

р. 125. § 490. Заплатил 2 мая по поручению Господина Константину Деципато из Созополя [деньги], которые Господин был ему должен за плавание корабля, на котором прибыл г. Артауд ди Саксо, и 84 человека (как немцев, так и англичан), которым Господин обеспечил переезд от Созополя до Константинополя, — 425 зол. перп. ук. веса.

р. 128. § 503. Заплатил по поручению Господина через г. Раффале ди Нери г. Гвидо ди Понтарльер, маршалу Бургундии, г. Бартоломео Баллуфьер и указанному Пойпи деньги, которые Господин дал за их освобож-

⁶⁵ В Константинополе.

⁶⁶ Через сына Амедея VI.

⁶⁷ Веса Перы.

⁶⁸ Хорошего веса.

дение, так как они удерживались императором Болгарии (они были схвачены в Галате (*apud Galataz*) у Варны), — 2400 зол. перп. по весу Перы.

§ 507. Заплатил по поручению Господина Микеле Плането, баллистерию из Перы и Никколо ди Ганио для них и 8 их товарищей баллистериев деньги, которые Господин был должен в счет их жалованья за то время, когда они служили Господину и когда указанный Микеле с тремя своими товарищами находился с Господином в Месемврии, а упомянутый Никколо с 15 своими товарищами находился в Анхиаде, в гарнизоне названного места, заплатил сверх 16 фл., полученных Никколо и о которых было упомянуто в „Книге расходов“, — 592 зол. перп. по весу Перы.

р. 128. § 508. Заплатил по поручению Господина двум оруженосцам венграм (*duobus scutiferis ungaris*), направляющимся к королю Венгрии с письмами от Господина, деньги, которые Господин им дал как по этому поводу, так и за то, что они служили Господину в армии на территории Болгарии, — 60 зол. перп. ук. веса.

р. 134. § 542. Заплатил там же⁶⁹ в день 1 июня Ласкаро Триссиаски, патрону какой-то панфулы, на которой приехал г. Стефано ди Бальма, адмирал Господина с 30 людьми из Созополя в Константинополь [деньги], которые Господин был должен за плавание этой панфулы, включая 20 фл., выплаченных в Созополе через указанного адмирала, — 180 зол. перп. по весу Перы.

р. 139. § 579. Заплатил в Пере через указанного Вернето, некоему Филиппо-сицилийцу, патрону лигны, деньги, которые Господин был должен за плавание этой лигны, на которой он доставил слугу Господина из Месемврии в Константинополь, и еще какое-то количество соли, которая была продана в Пере, и об этом есть упоминание в „Книге расходов“, — 216 зол. перп. ук. веса.

§ 580. Заплатил там же за плавание какой-то другой лигны, находящейся в Созополе, на которой прибыл г. Филиппо ди Лембери из Созополя в Константинополь с Господином, — 215,5 зол. перп. ук. веса.

р. 141. § 594. Заплатил г. Джованни ди Конте, патрону одной венецианской галеры, в счет выплаты 1248 1/3 зол. дук. деньги, которые Господин был должен за их содержание в течение 3-х месяцев и 17 дней, начиная со дня 20 месяца сентября года 1366 и кончая днем 7 (исключая день 8-й) месяца февраля, в течение которых он служил Господину с указанной галерой с содержанием каждый месяц 350 дук. (и Господин обязывался сверх указанной платы снарядить на свои средства указанную галеру), и известно, что этот Джованни получил в Месемврии в уплату указанного долга 280 зол. дук. в 630 зол. перп. по весу Месемврии, итого — 1120 зол. перп. по весу Перы⁷⁰.

р. 142. § 597. Заплатил г. Марино Соверани через г. Дардибон, патрону одной венецианской галеры для указанного г. Марино в счет выплаты 1467 1/4 дук., которые Господин был должен в счет его содержания за три месяца и 17 дней, начиная и т. д.⁷¹, в течение которых

⁶⁹ В Пере.

⁷⁰ В § 595 и § 596 речь идет о выплате жалованья патронам двух других венецианских кондукт за тот же срок службы (см. F. Bollati. p. 141. § 595—596).

⁷¹ Сокращение в публикации Ф. Боллати.

служил Господину на этой галере с содержанием за каждый месяц 383 1/3 зол. дук. (и Господин обязывался сверх указанной платы снарядить галеру на свои средства), и известно, что г. Марино получил в счет этого в Месемврии 280 зол. дук. в 630 зол. перп. по весу Месемврии, и это отмечено в „Книге расходов“, — 1120 зол. перп. по весу Перы.

р. 142—143. § 599. Заплатил по поручению Господина Раймону Бонсани, патрону одной галеры из Марсея, в счет выплаты 1833 фл., которые Господин был должен в счет его содержания за один месяц и 14 дней, кончая первым днем месяца декабря года 1366, выплата происходила как у Варны, так и в Месемврии (ранее отмечено дважды в „Книге расходов“), — 812,5 фл. хор. веса.

р. 143. § 601. Заплатил по поручению Господина указанному Раймону Бонсани и Гильому Мартини в счет выплаты их содержания за два месяца и 8 дней, начиная со дня второго месяца декабря года 1366 и кончая днем 7 (исключая день 8) месяца февраля года 1367, в течение которых они служили Господину со своими двумя галерами с содержанием за каждый месяц по 1250 фл. каждому, и была выплата в Созополе по поручению Господина — 5666 2/3 фл. хор. веса.

§ 602. Заплатил по поручению Господина Жану Касса, патрону одной галеры из Марсея, деньги, которые Господин был должен в счет выплаты содержания за два месяца и 8 дней, начиная со дня второго месяца декабря года 1366 и кончая днем 7 (исключая 8 день) месяца февраля года 1367, в течение которых он служил Господину с указанной галерой с содержанием 1250 фл. в месяц, расчет с ним был произведен по поручению Господина в Созополе — 2834 1/3 фл. хор. веса.

р. 187. § 826. Заплатил г. ди Фромент [деньги], которые Господин был ему должен в счет его расходов за 28 дней, когда он ехал по суше и воде из Месемврии в Видин, включая его расходы при возвращении из Видина в Месемврию (он был послан туда Господином к императору Болгарии по известным делам Господина), включая еще многие расходы, сделанные им, когда он ехал из Месемврии в Созополь (туда он многократно посылался Господином и г. патриархом Константинополя по делам Господина с г. императором Константинополя), и за это было выплачено сверх 7 солидов 3 ден. сер. дук. (о которых записано в „Книге расходов“), — 99 фл. хор. веса.

LA BASILIQUE DU CERF

D. Vassileva

Le but de notre exposé est de présenter les résultats de nos études ayant pour objet un de ces exemples d'ancienne architecture chrétienne, en essayant d'élucider plusieurs problèmes liés à son édification et à son appartenance aux terres de l'antique Thrace. Ce monument est connu dans l'histoire de l'ancienne architecture chrétienne sous la dénomination.

A l'est de Sofia, presque dans la partie centrale des actuelles terres bulgares, à 6 km de la localité de Pirdop, on aperçoit les ruines de cette basilique. Au pied des versants centraux méridionaux du Balkan, certaines parties de ces ruines sont conservées à une hauteur de plus de 8,50 m. (fig. 1).

L'édification de la basilique à cet endroit coïncide probablement avec l'existence d'un centre épiscopal chargé de la conversion au christianisme de la nombreuse population thrace. Le terrain autour de la basilique n'est pas encore prospecté. Cependant, la présence dans les proches environs de dizaines de tumulus (dont quelques-uns au diamètre allant jusqu'à 30 m), ainsi que la configuration des terrains dans lesquels on trouve des restes de différents matériaux de construction, attestent l'existence de plusieurs localités de cette époque. La basilique est du type des églises fortifiées et, comme telle, elle constituait, il n'y a pas longtemps encore, le seul exemple de ce genre de constructions datant de cette époque.¹ Les fouilles ont été effectuées en 1913 par l'historien bulgare P. Moutaftchiev et les résultats publiés en 1915 dans les „Izvestia“ de l'Académie bulgare des sciences.² Des opinions sur son schéma et sa toiture ont été formulées aussi bien par des savants bulgares qu'étrangers, qui toutefois ne sont pas basées sur des études ou publications personnelles^{3a}.

¹ Il n'y a pas longtemps on a découvert en Bulgarie, dans le lieu dit „Kroumovo kalé“, près de Targovichté, les ruines d'une basilique du type hellénistique, avec un système fortifié autour d'elle.

² Bulletin de la société archéologique Bulgare, v, 1915, Sofia.

^{3a} Publication : 1) D. Vassilev, Histoire de l'architecture, 1949, Sofia ; 2) S. Bobtchev, Histoire de l'architecture au Moyen Age, 1963, Sofia ; 3) N. Mavrodinov, Histoire de l'ancien art bulgare ; 4) N. Mavrodinov, L'architecture byzantine, Sofia, 1955 ; 5) Kr. Mijatev, L'architecture en Bulgarie médiévale ; 6) S. Bobtchev, La maçonnerie mixte dans les constructions romaines et de la première époque byzantine, Sofia, BAN, 1965 ; 7) P. Karasiméonov, Début de l'architecture et l'histoire slavobulgares, Sofia, 1943 ; 8) P. Lemerle, Philippes et Macédoine orientale, 1946, Paris ; 9) J. Strykowski, Die Baukunst der Armenien und Europa, II, Wien, 1918, 843 ; 10) N. Okyne, Wasmüt Lexikon der Baukunst, IV, 488 ; 11) J. Ebersolt, Monuments d'architecture byzantine, p. 48.

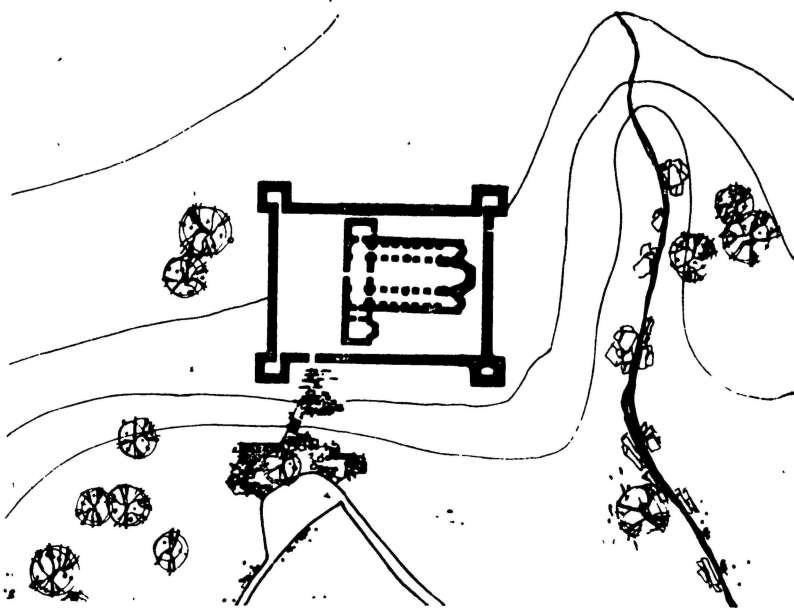


Fig. 1. Vue de la basilique — la partie absidale et la situation

Pendant les fouilles effectuées en 1913 par le Musée archéologique de Sofia sous la direction de P. Moutafchiev³ on a découvert : une basilique avec nartex et deux locaux latéraux avec des escaliers et un baptistère rattaché au local méridional. La basilique est entourée d'un mur d'enceinte flanqué aux quatre coins par des tours rectangulaires.

I. SCHÉMA DU PLAN ET MAÇONNERIE DE LA BASILIQUE

Le plan de cette basilique datant de la première époque chrétienne contient presque tous les traits architecturaux qui apparaissent successivement au cours du processus de développement de l'ancienne architecture chrétienne. Son schéma trace un rectangle dont le côté sud est légèrement raccourci et les locaux rectangulaires sont annexés au côté occidental. Le local méridional de ces annexes se termine par un petit local carré muni à l'est d'une abside polygonale. A l'est le rectangle se termine par trois niches en forme d'hémicycle, dont celle du milieu est polygonale (trilatérale) à l'extérieur. L'église était démunie d'atrium. Son entrée principale donne à l'ouest. Une petite rampe trapézoïdale, revêtue de briques, y conduisait. La basilique disposait aussi au sud de deux entrées latérales, dont l'une conduisait à l'autel et l'autre — à l'intérieur de l'église. Le narthex est tripartite et correspond aux trois sections du naos. Il occupe toute la longueur de la salle (15 m 20), mais sa largeur varie. Cette disproportion s'est reflété aussi sur le plan général du schéma. Elle découle d'une erreur commise au moment du tracé du schéma. Quatre murs en semi-pilastres, édifiés en même temps que les murs respectifs du narthex, le divisent en trois parties. Chacune de ces dernières est munie d'ouvertures conduisant au naos de l'église. Ce dernier est divisé en trois nefs par des pilastres et des colonnes. La largeur du nef central est de 6,90 et celle des nefs latéraux — d'environ 3,40. Ici le rapport est de 1:2. La division de la salle commence à partir des deux pilastres massifs en briques donnant à l'est et qui forment les extrémités des deux murs délimitant les absides. Viennent ensuite quatre colonnes en pierre suivies de deux piliers en maçonnerie lapidaire, placés presque au centre de la salle. Après c'est le tour de deux couples colonnes en pierre et la division est terminée par les pilastres occidentaux sortant du mur du narthex. Outre ces colonnes et ces pilastres, édifiés dans la partie centrale de la nef, les murs au nord et au sud sont pourvus de pilastres en briques correspondant à chacun des éléments du centre. Les murs massifs en briques délimitant les absides et se terminant vers l'ouest par des pilastres, forment une profonde espace préabsidale qui s'unit, en fait, avec la profondeur de la nef centrale. Ces murs ont des ouvertures du côté des espaces préabsidaux latéraux terminant en voûtes en forme d'hémicycle.

Deux ouvertures pratiquées sur les côtés sud et nord du narthex, conduisent vers les locaux latéraux, édifiés dans la partie occidentale de l'église. Ces locaux ont presque les mêmes formes et dimensions. Leur agen-

³ P. Moutafchiev. L'église du cerf près de Pirdope, Bulletin de la société arch. bulgare, V, Sofia, 1915, pp. 20—84.

cement intérieur était modelé en coformité avec les nécessités de leur destination. Ainsi, le local donnant vers le nord était muni d'un escalier en briques. On y voit encore des vestiges de ses marches, de ses paliers et des voûtes soutenant ces paliers. D'après nous, l'accès dans le local pouvait se faire aussi bien par le narthex que de l'est — vers la cour — par une ouverture que Moutaïtchiev considère comme fenêtre. Les données ci-dessus sont incontestables et nous autorisent à affirmer que ce local était destiné à abriter un escalier massif en brique, conduisant à la galerie du temple. Le local sud servait lui aussi à abriter un escalier, dont les vestiges, construits en pierres, sont encore visibles. La dernière marche de cet escalier aboutit à un palier. Ce local servait aussi d'antichambre du local adjacent. Il a aussi un accès du côté du mur à l'est, conduisant vers la cour du temple. L'entrée intérieure conduit au second local qui a la forme d'un carré régulier (4,90—4,90 m) finissant à l'est par une abside en hémicycle, dont les contours extérieurs sont tripartites. Ce local servait de baptistère.

La pavement de l'église est en briques. Du revêtement de ce pavement il n'est resté qu'une toute petite partie, mais, par contre, le dessous, en mortier mélangé de briques concassées, est conservé presque partout. Ce dessous est de 8 cm d'épaisseur. Il est suivi en profondeur par une autre couche de fondement d'une épaisseur de 15 cm, composée de gravier et de mortier. Les pavements sont presque entièrement conservés dans le baptistaire, le narthex et la cage de l'escalier nord. Les briques utilisées à ces pavements sont de deux sortes — carrés (de 30—33, 44—48 cm et 5 cm d'épaisseur). Les plus grandes étaient rangées le long des murs et surtout autour des pilastres, en égalisant ainsi les rangs. Dans le local situé devant le baptistaire on intercalait entre des briques carrées aussi bien des briques en forme de lunette de façon à former avec chaque 4 briques un cercle complet de 55 cm de diamètre.

Les murs de l'église étaient revêtus d'un crépi rose. Ce crépi est conservé en grande partie dans le baptistaire et le narthex. Son épaisseur est de 1 cm. On n'a pas découvert des traces de peintures murales.

L'église est entourée de murailles, clôturant une vaste cour rectangulaire accentuant l'entrée principale. Les quatre tours des angles sont quadrangulaires aux dimensions 7,30/5,90 m. Près des entrées de tours il y avait des escaliers à double rampes opposées, conduisant aux cortines et donnant accès aux étages supérieurs des tours mêmes. L'entrée de la forteresse est au sud. Elle est marquée par une ouverture de 2,50 m de largeur. Une petite porte conduisait de la cour vers les berges escarpées de la rivière du Cerf. La forteresse est édifiée aussi en op. mix. Les rangées de briques (au nombre de trois) traversaient toute l'épaisseur du mur. Elle était située sur le côté est de l'enceinte, près de la tour nord-est. L'inégalité du terrain sur lequel est édifiée l'église a nécessité la construction d'une gouttière près de son mur septentrional. Dans la cour nord le terrain est sensiblement plus élevé que celui de la cour sud, de sorte que la gouttière évitait les eaux provenant des précipitations.

La façon dont on procède lors de l'édification volumétrique sur un schéma dressé sur la base des ruines est l'indice le plus sûr, capable de nous faire connaître sa substance et de restaurer son aspect initial. La

ruine inerte ne nous permettra pas de la restaurer telle qu'elle était qu'à la condition de pénétrer de manière équitable dans la construction logique de son volume architectural.

Les ruines ont conservé tous les tracés de leur schéma par la présence de toutes les maçonneries fondamentales. A l'exception d'une partie des murs intérieurs entre les absides qui se dressent encore aujourd'hui à une hauteur de plus de 8,50 m ces ruines ont été découvertes il y a 65 ans. L'usure du temps a exercé son influence et de nombreux indices de constructions, mentionnés par Moutaftchiev dans sa publication, sont disparus. En outre, pour vérifier quelques particularités de la construction, il s'est permis de détruire certaines parties, en vue de s'assurer qu'il ne s'agit pas de plus récentes maçonneries.

Les substructions sont en moellons liés au mortier. Par endroits leur profondeur est de 1,70 m — celles des murs divisant les absides. Leur épaisseur varie selon l'épaisseur des murs. Dans leurs lignes générales les superstructions ont des structures différentes, notamment: la partie absidiale et les pilastres qui ont porté les voûtes ou les arcs sont construits en briques liées au mortier mélangé de morceaux de briques, tandis que les autres murs de la maçonnerie en général sont en opus mixtum, où les rangées de briques sont généralement au nombre de trois et, par endroits, aussi quatre ou cinq. Le liaisonement de la maçonnerie en moellons et briques est constitué par du mortier de couleur plus claire et contenant un nombre inférieur de morceaux de briques. De cette façon, les fondations de l'église sont en pierres, tandis que tous les autres murs, liés aux voûtes (car ces dernières sont pratiquement presque irréalisables en moellons) sont construits en briques, immédiatement au-dessus des fondements.

Selon Moutaftchiev, la construction de la basilique doit être divisée en deux périodes — une première période qu'il ne date pas et une deuxième qu'il attribue au VI^es. Il affirme que l'église a été reconstruite sans toucher à son schéma et en conservant au cours des travaux quelques-uns des éléments de sa construction. Il motive ces deux périodes par la différence des maçonneries: (citation de la page 44) „Au début la basilique avait été construite en moellons et du mortier blanc avec des rangées de briques (les parties de cette construction sont marquées en noir sur le plan historique du tableau I)... Du temps de sa reconstruction datent les parties de l'autel, les semi-pilastres et le mur entre le narthex et l'église. Elles se caractérisent par leur maçonnerie en briques et les épais joints en mortier rouge.“ (Sur le plan elles sont hachurées.) F. 2.

Dans sa description P. Moutaftchiev donne quelques exemples de la façon dont a été édifiée la basilique et décrit les matériaux utilisés, propres à caractériser et à préciser la différence entre les deux périodes de son édification. Sur tous ces points nous allons nous arrêter plus en détail, en exprimant nos points de vue basés sur nos propres recherches:

1. Sur la limite entre les deux espèces de construction — la maçonnerie en brique se terminant par des interstices irréguliers du long mur septentrional de l'église. A notre avis, cet argument n'est pas probant car sur le mur sud la limite entre les deux maçonneries est marquée par un joint vertical régulier. L'auteur suppose que c'est l'emplacement d'une ancienne porte murée par la suite. Murée, mais comment?

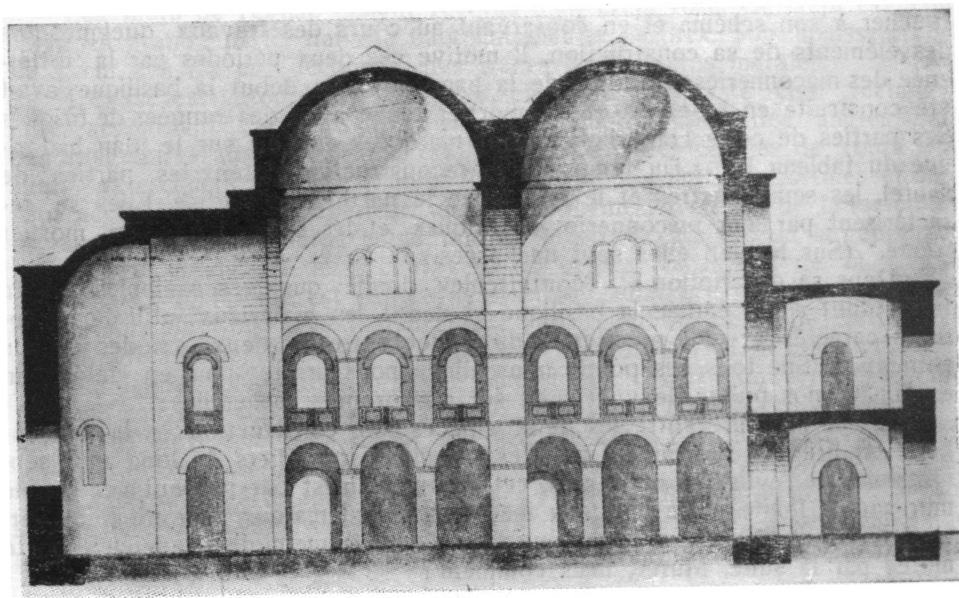
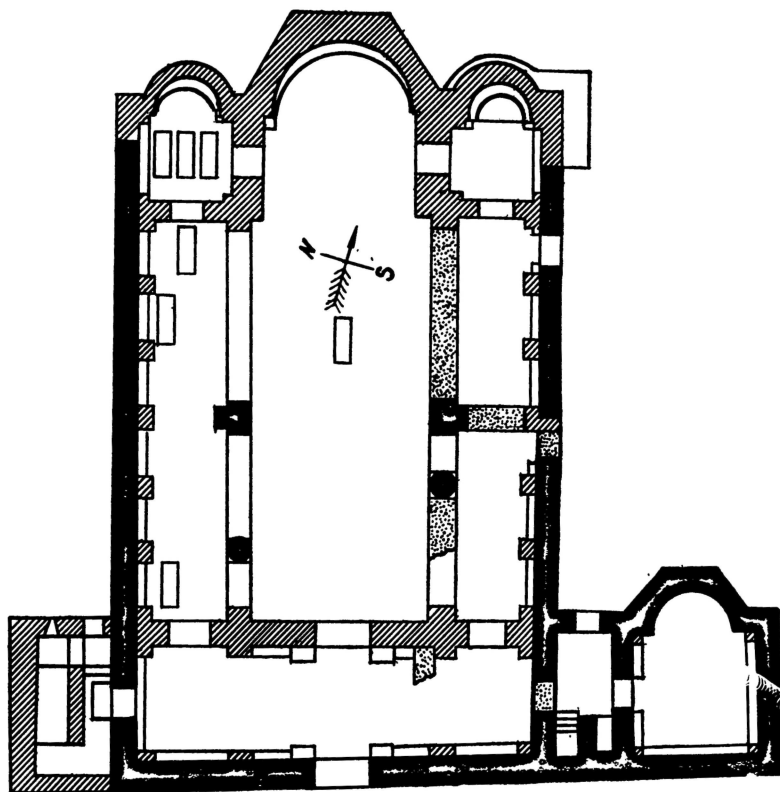


Fig. 2. Le plan historique de la basilique d'après prof. Moutaftchiev et sa reconstruction

Ici nous avons la même maçonnerie d'opus mixtum comprenant trois rangées en briques, le même mortier et sans second joint à une certaine distance de l'ouverture. D'autre part il est concevable que le passage d'une espèce de maçonnerie soit réalisé par des joints verticaux. Ces derniers peuvent être aussi réguliers sans que cela puisse signifier qu'un mur ne soit pas édifié en même temps. Aussi bien ici que dans toutes les parties de la basilique construite en briques, ce qui compte, est-ce la composition du mortier. En fait, il est parfaitement logique que la maçonnerie en brique ait une liaison différente de celle de l'opus mixtum. Cette espèce de liaison avec de plus gros morceaux de brique, dénommée „le mortier rouge“, est plus commode pour l'édification des éléments constructifs les plus légers et des voûtes, tandis que le mortier blanc, plus fort en chaux, est utilisé surtout pour les maçonneries de pierre. Dans presque toutes les constructions de ce temps les maçonneries en brique sont liées avec ce genre de mortier. Chez nous de tels monuments sont: L'église à „Klissé keuī“ près de Pirdope, à 8 km de notre basilique édifée entièrement en briques et datée par P. Moutaftchiev du V^e s.; La basilique dans la région „Pirintch tépé“ près de Varna, édifée elle aussi en briques et datée par K. Škorpil du V^e s., etc.

2. Le socle en trois rangées de briques qui passe par le côté intérieur des murs, citons la p. 39 C. f. P. M. „La couche la plus basse (des murs) est formée par quatre rangées de briques. L'augmentation du nombre des rangées (les couches supérieures sont formées de trois rangées de briques) est dû au fait où la rangée la plus basse est en fait le pavement de l'église qui traverse toute l'épaisseur du mur. Ainsi, reçoit-on l'impression que le mur est élevé au bord du pavement. Un autre trait caractéristique, c'est que cette couche inférieure de briques trace la limite entre les fondements du mur, d'une largeur allant jusqu'à un mètre, et sa superstructure“... Le maître maçon a commencé la construction des murs au-dessus des fondements de la manière suivante: sur les fondements en pierre il place une rangée de briques, par laquelle il marque le début de la maçonnerie mixte et, comme partout il forme le socle par des briques d'une hauteur et d'une largeur déterminée (hauteur 20 cm, qui est la hauteur de trois rangées de briques de l'opus mixtum, et largeur égale à celle des briques — 32 cm), cet ordre de construction est suivi partout tout le long des parties intérieures des murs. Par ce socle il détermine aussi les places des pilastres muraux, interrompant le socle à ces endroits. Il est vrai que le revêtement du pavement commence de la rangée en briques fondamentale, mais c'est là le pavement initial de l'église. De cette façon, par cette rangée de briques, le maître maçon a déterminé aussi le commencement du niveau du plancher de l'église. Nous manquons de données pour un deuxième revêtement, ce qui contredit les affirmations de Moutaftchiev que ces murs, construits en opus mixtum, datent de la première période de l'église. Dans le cas où ils sont construits avant cela, il ne serait pas possible qu'ils soient édifés sur un plancher déjà existant d'une autre construction.

3. La construction du pilastre en briques près de l'entrée sud de l'église. Moutaftchiev affirme que cette entrée avait été plus large et qu'une partie de sa largeur a été utilisée durant la reconstruction de l'église pour

l'édification du pilastre en briques qui, de ce fait, a obtenu la largeur désirée 90 cm. Il est regrettable que l'auteur a détruit cette maçonnerie près de l'entrée (ensemble avec la destruction de la plus récente maçonnerie qui l'obstruait), car nous ne sommes plus en état de vérifier les éléments sur lesquels il base sa thèse, c'est-à-dire qu'à cet endroit derrière la maçonnerie en briques il y avait un crépi mural. A notre avis, l'édification de ce pilastre près de l'orifice du mur est une solution parfaitement équitable de la part du constructeur, car en procédant à une répartition rythmique des autres pilastres du mur sa place est précisément à cet endroit. Il tombe sur la paroi latérale de l'entrée et son édification a commencé en même temps que l'inclusion de cette dernière, en obtenant ainsi une plus grande stabilité du pilastre lui-même.

4. Moutaftchiev considère que le mur entre le naos et le narthex est plus récent, qu'il a été construit en même temps que les parties de l'autel. Ce mur est construit en opus mixtum avec cinq rangées de briques. Dès ses fondements il commence par une maçonnerie en briques d'une hauteur allant jusqu'à 1 m au-dessus du niveau du plancher, après quoi suit une maçonnerie en pierres de 55 cm et au-dessus — cinq rangées de briques. L'auteur se base surtout sur la soudure en mortier, dont la composition est la même que celle des parties de l'autel, ainsi que sur les différences d'édification des maçonneries mixtes. Il prétend aussi que le baptistère, dont le mur est (de l'abside) construit aussi en opus mixtum avec cinq rangées de briques, appartient, lui-aussi, aux constructions initiales de l'église. A notre avis, ce mur est construit immédiatement après l'édification des trois murs du squelette de la basilique (est, nord et ouest), qui incluent les tracés fondamentaux du schéma. A cet endroit le terrain descend en pente forte vers le sud, de sorte que ce mur est plus épais, ce qui est d'ailleurs nécessaire aussi pour la construction des huit pilastres rangés deux à deux vers le naos et le narthex. L'épaisseur de ce mur correspond à l'épaisseur du mur occidental extérieur du temple. Ces deux murs portent la galerie, sur laquelle nous allons parler plus loin. La maçonnerie de la substruction du mur est pareille à celle des autres parties.

5. Au sujet de la construction des pilastres en briques du côté intérieur des murs nord, sud et ouest.

Selon Moutaftchiev ils sont édifiés aussi au moment de la reconstruction de l'église. Il se base sur leur maçonnerie entièrement en briques, de leur liaison non organique avec le mur, de l'interruption du socle en briques autour d'eux. A notre avis, ces pilastres, dont la tâche est de porter les voûtes des nefs latérales et le narthex sont construits très justement en briques, qui offrent la seule possibilité d'édifier de plafonds spatiaux plus légers — les voûtes. Leur maçonnerie en briques est parfaitement logique, au même titre que celle de toutes les autres parties de l'église devant porter les superficies courbes de la toiture. Nos recherches ont démontré aussi, que les fondements des murs auxquels ces pilastres sont rattachés, sont liés constructivement avec eux. La profondeur de ces fondements est celle des fondements communs, qui apparaissent ici comme une base intérieure. Nous considérons que cette circonstance est suffisante pour prou-

ver la construction simultanée de la basilique. Quant au socle, qui s'interrompt autour des pilastres, il est tout naturel que ce soit ainsi, car son rattachement constructif avec ces derniers est impossible et, en outre, au point de vue esthétique ils auraient apparus raccourcis et pesants. L'interruption du socle autour des pilastres n'est pas un „polissage artificiel“ de l'endroit, comme le prétend l'auteur, mais un fait absolument normal. On trouve les mêmes pilastres en briques, construits de la même façon, aussi dans le local du baptistère, où ils portaient des voûtes. Sous ce rapport nous avons beaucoup d'exemples de l'antique architecture romaine, qui nous offre les mêmes procédés de construction lorsqu'il s'agit de couvertures avec des voûtes. Les pilastres en briques sont construits presque toujours séparément des murs constructifs.

6. Au sujet de la construction des deux locaux latéraux au mur ouest de l'église.

Selon l'auteur le local septentrional ne coïncide pas avec la période initiale de l'édification de la basilique, tandis que le local sud servant de baptistère coïncide avec cette période. Il se base sur la liaison constructive existant entre le local nord servant de cage d'escalier et le mur occidental de l'église. Dans son schéma ce local a presque les mêmes dimensions que le local sud. Dans sa maçonnerie prédominent les briques; la soudure en mortier est la même que celle de toutes les autres maçonneries en briques. Les cinq rangées en briques de la maçonnerie mixte se trouvent aussi dans le mur est du baptistère, ainsi qu'ici.

Le système fortifié autour de l'église date lui-aussi (selon Moutafthiev) de la période initiale, car ici aussi la maçonnerie mixte des murs comprend trois rangées en briques.

A la fin nous allons invoquer certains indices communs qui prouvent de manière incontestable la construction simultanée du monument. A notre avis il n'est pas possible que lors de la démolition d'un édifice tel que cette basilique ses éléments constructifs puissent disparaître jusqu'aux fondements, tels que toute la partie absidale avec ses murs massifs en briques, qui se terminent par des pilastres, portant eux-aussi, une toiture massive; il n'est pas possible non plus que puisse disparaître tout le mur de refend entre le naos et le narthex avec les pilastres, qui portaient la galerie au-dessus du narthex et sa toiture. Et au contraire, que puissent rester les deux longs murs de l'église, dont l'épaisseur n'est que de 0,75 m et qui ne sont pas en état non seulement de supporter la surcharge de la galerie au-dessus des nefs de l'église, mais aussi de servir de base solide pour maintenir le poids de la toiture. Par rapport aux autres murs, la construction de ces murs minces manque de logique sans la présence des pilastres qui leur sont rattachés. On ne peut pas admettre non plus que les restes de colonnes construits en tambours et les deux piliers en pierres puissent être utilisés dans l'église „reconstruite“. Les détails extrêmement simplifiés de ces colonnes et de ces piliers (chapiteaux et bases) viennent attester que si l'église a été reconstruite justement au VI^e s., au temps de Justinien, on aurait dû certainement trouver des vestiges du style déjà établi pour l'ornementation des détails, qui prédominent partout à cette époque dans les monuments construits dans la Péninsule. Et enfin, il faut signaler aussi le re-

vêtement du plancher de l'église qui est conservé partout avec son fondement initial de deux couches.

Il faut noter que presque tous les auteurs qui ont écrit au sujet de l'existence de ces ruines considèrent, sur la base de son schéma, que son édification doit être divisée en deux périodes. Sans dater la première période (à l'exception de l'arch. S. Bobtchev qui situe la construction au IV^e s.) ils datent la deuxième période au VI^e s.⁴

II. TOITURE

Les parties conservées des ruines nous donnent la possibilité de reconstruire avec une quasi-certitude sa toiture. Nous allons commencer par les parties les mieux conservées — les murs de refend dans la partie absidale, qui se transforment en puissants pilastres en direction de l'ouest. Dans le mur occidental sont conservées deux ouvertures situées l'une sur l'autre et donnant vers le prebistère. Elles sont presque des mêmes dimensions et se terminent par des arcs en hémicycle. Dans les coins de l'ouverture inférieure on voit des briques en rangées cunéiformes — ce sont sans contestes les talons de la voûte couvrant le presbitére. Dans les coins de l'ouverture supérieure on aperçoit les talons de trois autres arcs. Ces arcs étaient situés de façon perpendiculaire l'un par rapport à l'autre et liés incontestablement à un quatrième, appartenant celui-ci au mur occidental démoli de la galerie au-dessus du prebistère. Le rôle de ces quatre arcs était de maintenir une coupole aveugle, de laquelle sont conservées certaines parties des pendentifs. On trouve les mêmes vestiges de la base de la couverture aussi dans ce qui reste du mur entre les absides centrale et méridionale. Cette construction démontre qu'au-dessus des deux absides latérales il y a eu une galerie, qui continuait aussi dans les nefs latérales, fait attesté aussi par les restes des deux escaliers des locaux nord et sud de la façade. Telles sont aussi les conclusions de P. Moutaftchiev sur ces points concernant les parties conservées de la constructions. Ainsi nos points de vue coïncide sur ce sujet.

Nous sommes d'accord aussi avec l'opinion émise par Moutaftchiev au sujet de l'alternance de paires de colonnes entre les deux piliers placés librement. Ces mêmes colonnes ont été liées aux pilastres leurs faisant face du côté nord et du côté sud de l'église par des arcs portant les voûtures. En quoi consistaient ces voûtures couvrant le parterre des nefs latérales? Nous ne le savons pas. P. Moutaftchiev croit que ce sont des voûtes croisées en les comparant à celles du prothèse et du diaconicum, pour lesquelles nous avons des données tirées de leurs talons conservés près des murs en briques entre les absides. Outre ces données, pour cette couverture nous avons

⁴ S. Bobtchev, Histoire de l'architecture au Moyen Age; La maçonnerie mixte dans les constructions romaines et byzantines de la première période; N. Karasiméonov, Début de l'histoire et de l'architecture slavo-bulgares; Kr. Mijatev, L'architecture en Bulgarie médiévale; N. Mavrodinov, L'architecture byzantine; L'art antique bulgare; J. Strygovski, Die Baukunst der Armenien und Europa; N. Okynev, Wasmut Lexikon der Baukunst; P. Lemerle, Phillipps et la Macédoine Orientale; B. Filov, Sainte Sophie; J. Ebersolt, Monuments d'architecture byzantine.

aussi la forme de ces deux parties de l'autel qui est carrée. Elle correspond parfaitement à la construction d'une voûte croisée. Toutefois, les champs qui se forment dans les nefs latérales entre les demi-pilastres et les colonnes sont rectangulaires. A notre avis leur couverture était réalisée par les soi-disant „voûtes en forme de tonneau“. Ce genre de voûtes existe chez nous assez tôt — au III^e et au IV^e s. — dans les églises des cimetières de l'antique nécropole chrétienne de Serdika.⁵ Ce sont des voûtes en semi-cylindre rehaussés au centre vers la partie-clef, formant le milieu entre la voûte cylindrique ordinaire et la voûte croisée romane. Ce genre de voûtes sont assez rares en Byzance.⁶ Sur le croquis donné de Choisy manque le moment essentiel — le rehaussement du centre. De cette façon manquent aussi les rangées voûtées placées obliquement et montant en direction longitudinale et transversale, ainsi que les couches recourbées en haut près du talon. Ce genre de voûtes sont d'origine locale et forme une création originale que l'on trouve aussi dans les monuments sis en territoire bulgare d'époques plus anciennes ou plus récentes, tels que la basilique „Sainte-Sophie“ à Sofia, l'antique rotonde chrétienne „Saint-Georges“ à Sofia, la soi-disant Eglise rouge de Perouchtiza (dép. de Plovdiv) et la basilique près de Belovo (dép. de Plovdiv). Dans tous les cas cette toiture est au point de vue structural plus légère, plus élégante et d'une ligne plus décorative que les voûtes croisées ou semi-cylindriques. A propos de cette toiture P. Karasiméonov dit: „Dans la voûte en forme de tonneau nous voyons à l'état embryonnaire, par l'arrangement original des briques, aussi l'arc diagonal; par l'encastrement étroite des briques dans cet arc on crée déjà le principe de la nervure gothique“.⁷ Ainsi, considérons-nous que les deux nefs latérales et le narthex ont été couverts d'une suite de voûtes en forme de tonneau, car ce mode de voûtes est typique pour les monuments de ce temps dans notre territoire. D'ailleurs, si l'on se réfère au schéma reconstruit de la basilique une autre toiture n'aurait pas été possible. Les absides de l'église ont été couvertes de quart de sphères, tandis que le prolongement de la nef centrale devant l'abside centrale a été couvert (selon Moutaftchiev) d'une voûte croisée.⁸ Selon nous, ici aussi nous sommes en présence de voûtes en semi-cylindre.

Quant à la toiture de la nef centrale nous rejetons le point de vue de Moutaftchiev, selon lequel cette nef a été couverte de deux coupoles des mêmes dimensions sur pendentifs F. 68,69. On n'a pas trouvé des données attestant cette couverture et ce n'est qu'une solution supposée de l'auteur qu'il base sur l'idée qu'entre les piliers de la nef centrale et les pilastres du mur entre le naos et le narthex se forment deux superficies de forme carrée, sur lesquelles ont

⁵ B. Filov, Sainte-Sophie de Sofia et sa nécropole. „Ce mode de construire les voûtes était tellement répandu à Serdika, qu'on l'appliqua aussi dans la construction d'édifices insignifiantes tels que les anciens caveaux chrétiens.“

⁶ A. Choisy, L'art de bâtir chez les Byzantins. Les voûtes des petits locaux latéraux près de la grande abside de l'église de Notre-Dame à Ephèse.

⁷ P. Karasiméonov, Début de l'architecture et de l'histoire slavo-bulgares.

⁸ P. Moutaftchiev, c. BAD, X, 1915, V, p. 56. „A cet endroit a existé une voûte, dont une partie de la courbe est conservée au-dessus de l'empore nord de l'autel: à la hauteur de 0,80 m au-dessus de l'intercolonnaire supérieur les briques adoptent insensiblement une position radiante par rapport à l'axe principale de l'église... nous considérons que cet indice est un vestige de la surface concave d'une voûte croisée.“

été construites les coupoles. En outre, l'auteur compare surtout cette partie du schéma avec la basilique „B“ près de Philippi et celle de „Sainte-Irène“ à Constantinople. Pour la première il se basa sur la publication de J. Strykowski, *Die Ruine von Philippi*. BZ., XI, 1902, p. 473—490, p. I—III. Dans cette publication le savant viennois présente ce schéma sous forme d'une couverture de deux coupoles sur la superficie centrale. A propos de cette même publication le savant français P. Lemerle dit qu'elle est écrite uniquement sur la base d'observations, car Strykowski n'a pas effectué des fouilles. Il a visité les ruines en 1900. Par la suite Strykowski décrit la basilique de Philippi à nouveau (dans „*Die Baukunst der Armenien und Europa*“), mais cette fois-ci avec une seule coupole à l'est devant la partie absidale.

À notre avis P. Moutaftchiev a subi l'influence de la première publication sur la reconstruction de la basilique de Philippi de J. Strykowski, car la publication bulgare de la Basilique du Cerf paraît avant 1918, c'est-à-dire avant que Strykowski ait renoncé à la deuxième coupole de la basilique de Philippi. Nous ne sommes pas d'accord non plus avec la comparaison que l'auteur fait entre la toiture de notre basilique et celle de „Saint-Irène“ de Constantinople pour les raisons suivantes: on sait que cette église est construite par Justinien en 532 sur les fondements de la basilique de Constantin le grand. Sur son plan initial nous voyons les traits du schéma de la Basilique du Cerf et c'est peut-être là l'exemple le plus proche de toutes les autres basiliques orientales et plus spécialement de Constantinople. J. Ebersolt écrit (*Monuments d'architecture byzantine*, p. 158): „Ainsi le monument a pu subir plusieurs remaniements. Les deux gros piliers de la partie occidentale de l'église pourraient marquer la limite de l'ancienne basiliques de Constantin, dont on aurait conservé en partie le plan.“ Pourtant, dans ses parties supérieures et dans le plan lui-même elle a été édiflée de toute probabilité par Justinien en 532. Elle a été remaniée encore une fois et, en 740, après le tremblement de terre, elle a été complètement renouvée. Le savant français P. Lemerle⁹ dit à son sujet: „Dans l'état actuel du monument il est difficile de faire le départ de ce qui revient aux différentes époques.“ Dans sa publication „*The church of Saint Eirene at Constantinople*“, Oxford, 1912, p. 70, fig. 37, W. George considère que toute la partie supérieure de l'église avec les deux coupoles date de 740, après le tremblement de terre. De cette façon la question de la couverture de l'église Sainte-Irène de Constantinople continue à faire l'objet de discussions et n'est pas encore résolue. Pour cette raison nous ne pouvons pas prendre comme exemple cette toiture et la comparer à quoi que ce soit.

En se basant sur le point de vue du savant bulgare P. Moutaftchiev, les spécialistes étrangers notent dans leurs publications consacrées à la Basilique du Cerf les avis suivants: P. Lemerle¹⁰ considère qu'elle n'avait eu qu'une seule coupole à l'est. J. Strykowski¹¹ est du même avis, en ajoutant que le narthex était couvert de voûtes en forme de tonneau. N. Okyren¹² ne fait que noter, en quelques lignes et à titre purement informatif, qu'elle

⁹ P. Lemerle, *Philippe et la Macédoine Orientale*, p. 479.

¹⁰ Idem.

¹¹ J. Strykowski, *Die Baukunst de Armenien und Europa*. II, Wien.

¹² N. Okyren, *Wasmut Lexikon de Baukunst* (Süd slavische Baukunst), IV, 488.

a eu deux coupoles sur la nef centrale. Les savants bulgares traitant ces ruines dans leurs publications concernant le développement de l'architecture dans nos terres insistent surtout sur le schéma et définissent la basilique sous le terme général de „basilique à coupole“. Selon D. Vassilev¹³ elle n'a qu'une coupole à l'est. S. Bobtchev¹⁴ date la première construction du IV^e s. et la construction remaniée en tant que „basilique à coupole“ du VI^e s. (d'après ses recherches sur différents monuments les trois rangées de briques dans l'opus mixtum signifient que les constructivos sont du IV^e s.).

Nous n'avons pas l'intention de nous arrêter plus en détails sur la question du développement de la coupole dans les constructions basilicales. Nous dirons seulement que la première basilique possédant une vraie coupole est la dénommée „Meriamlik“ à Cilicie (Asie Mineure), datant de la fin du V^e s. A Constantinople la basilique à coupole apparaît à peine au temps de Justinien. Dans les provinces orientales de Byzance la Basilique à coupole apparaît avant son apparition dans la capitale. C'est justement l'apparition de la coupole en tant que toiture des basiliques du type hellénistique que l'on pose les fondements de l'édification de l'architecture byzantine. L'un des indices les plus caractéristiques de l'antique basilique chrétienne — la construction visible en bois de la toiture où ses arcs massifs vont disparaître progressivement pour laisser la place à la coupole, symbole de la voûte céleste.

Etant donné que nous considérons la Basilique du Cerf comme un monument de l'antique architecture paléo-chrétienne des terres thraces, édifée peu après la reconnaissance de la religion chrétienne par l'Empire romain en tant que religion officielle de l'Etat, ainsi que son édification simultanée, que nous avons argumenté plus haut, nous sommes d'avis que toutes les parties de la basilique avaient une couverture en voûte dès le début. F.3; F.4. En ce qui concerne la toiture en voûte de la nef centrale nous nous basons sur ce qui suit:

1. Le diamètre des colonnes du parterre trouvées in situ est de 0,85 m; l'épaisseur des piliers en pierre est de 1,10 m.; En général les appuis sur lesquels on peut édifier des voûtes semi-cylindriques et en forme de tonneau sont arrangés de manière rythmique. Il est vrai que les vestiges de colonnes de l'emporium sont d'un diamètre plus réduit — de 0,56 m., mais ils sont de structure monolithe et non pas de plusieurs tambours comme celles du parterre. Ce système de colonnes et de pilastres alternants forme un système général de soutien, qui porte les arcs et les voûtes de trois nefs de l'église. La répartition des charges est rythmique. Le rectangle allongé de la nef centrale (par suite de l'allongement des murs entre les absides) est divisé par ses supports massifs en trois champs de forme presque carrée. Ces derniers constituent une nouveauté dans le développement de l'architecture religieuse de cette période précoce; beaucoup plus tard ils trouveront leur place dans le développement de l'architecture romane occidentale. Ici ces champs sont divisés par les colonnes et les pilastres en superficies rectangulaires, que nous considérons comme parfaitement logique, et sont cou-

¹³ D. Vassilev, Histoire de l'architecture, Sofia, 1949, pp. 63, 64.

¹⁴ S. Bobtchev, La maçonnerie mixte dans l'architecture romaine et byzantine de la première époque, Sofia, 194.

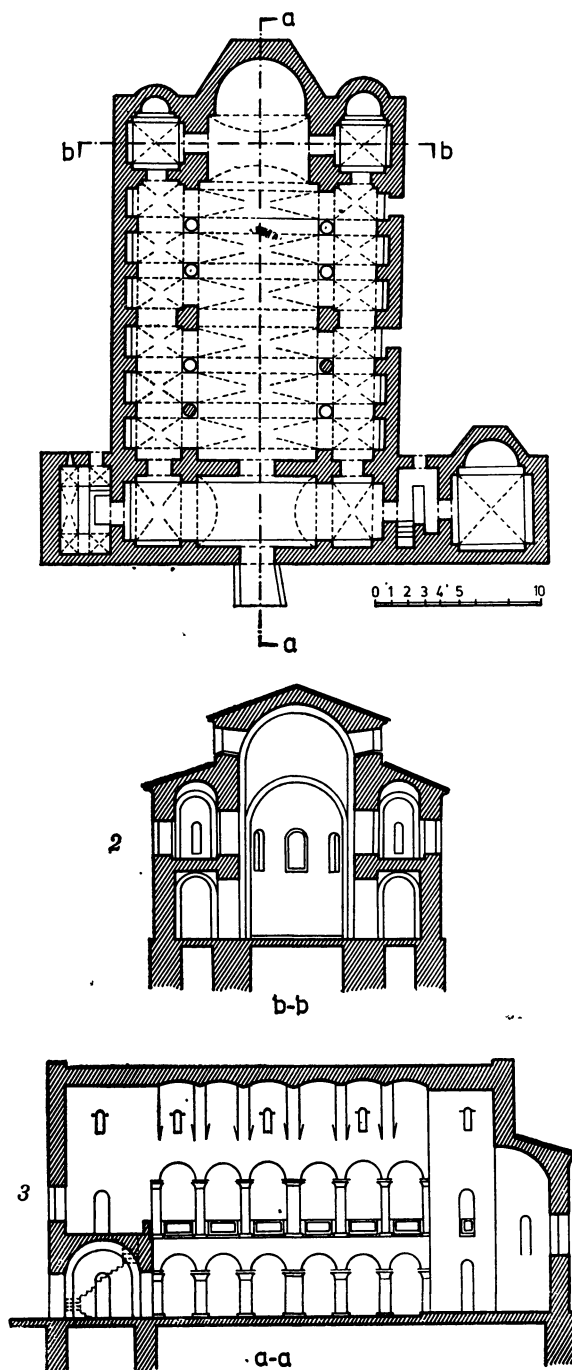


Fig. 3. La reconstruction de la basilique d'après l'auteur
1 — plan ; 2 — coupe transversale ; 3 — coupe longitudinale

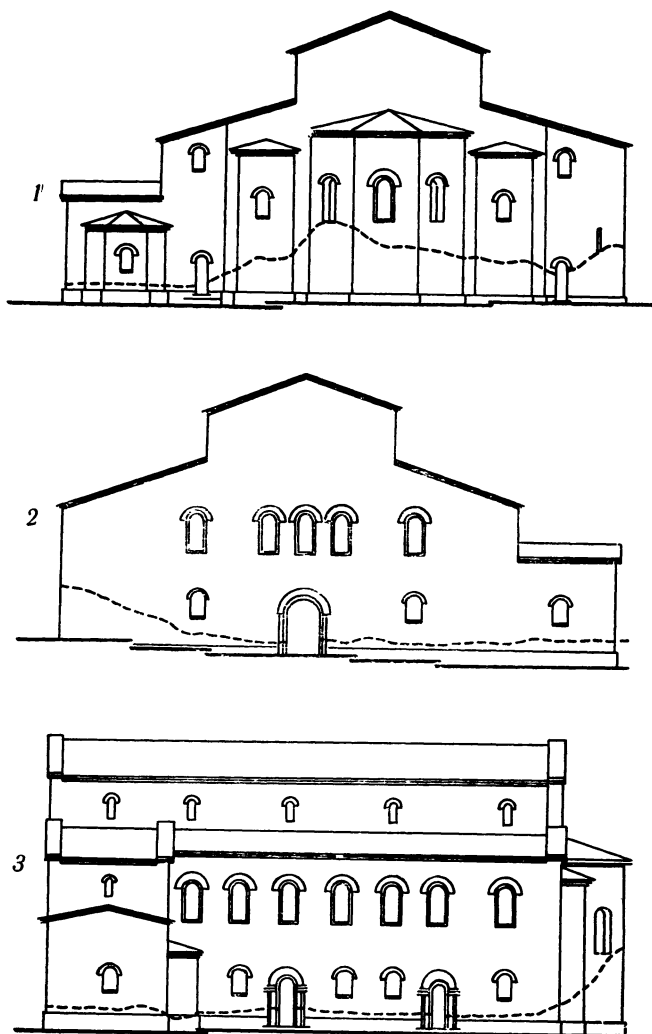


Fig. 4

1 — façade est ; 2 — façade ouest ; 3 — façade sud

verts uniquement par des voûtes en forme de tonneau typique pour cette partie de la Thrace, de la même façon qu'étaient couverts les nefs latérales de l'église.

2. Pour un schéma du type hellénistique, tel que le schéma de la Basilique du Cerf, la couverture en coupole aurait été tout à fait déplacée même au point de vue esthétique. Cela aurait brisé la superficie bien proportionnée de la nef centrale, dont le rapport précis est de 1:3, en ce qui concerne la largeur et la longueur de cette dernière (20,60 m de longueur

depuis l'entrée du narthex jusqu'aux angles de l'abside centrale et 6,90 m de largeur). Le rapport entre la largeur de nefs latérales et celle de la nef centrale est également typique pour les basiliques — 1:2 (3,30 à 6,90 m). La couverture du schéma ainsi édifié ne devait pas morceler la superficie, mais au contraire — à l'unir. Cette unification de la superficie pouvait être obtenue uniquement par la construction d'une seule voûte du type en forme de tonneau. Par sa plasticité et la douceur de ses lignes une telle voûte unit les formes de toute la salle, car la forme de la voûte est aussi la forme de toute la superficie couverte par elle.

Dans la littérature on cite comme modèle de basiliques à voûtes celles de Konya (en Asie Mineure du sud-est), la soi-disant basilique No. 1 dans la contrée „Bin bir klissé“ (datant du V^e s.), ainsi que la basilique No. 2. Nous ne croyons pas utile à nous éloigner du territoire de notre Thrace et de chercher ailleurs des exemples analogiques de couverture. Chez nous, au cœur même de la Thrace, la construction de voûtes à l'aide de coffrage ronds était pratiquée déjà au IV^e s. av. n. ère. Ainsi, dans une sépulture thrace près de Lozengrad voit on une véritable voûte édifée avec des coffrages en hémicycle. Les Thraces connaissaient dès le IV^e s. av. n. ère la construction de ce genre de voûtes, beaucoup d'espèces de maçonneries en pierres, ainsi que la brique cuite. De briques est construit aussi le Tombeau thrace de Kazanlik, datant du IV^e s. av. n. ère et dont la toiture représente une coupole en panier. Deux autres caveaux, entièrement édifés en briques, se trouvent près de la ville thrace Sevtopolis et ont des couvertures en voûtes. L'antique ville thrace de Sevtopolis, qui est du type hellénistique, nous montre de manière soulignée les traditions constructives thraces en dehors de l'architecture des sépultures. Les Thraces construisaient avec une technique raffinée de construction avec des pierres et des briques aussi bien de temples, de palais, de forteresses et de tours, que de bâtiments d'habitation. Lorsque au I^{er} s. les Romains avaient conquis la Thrace ils y ont trouvé justement ces formes et volumes architecturaux „helléno-thraces“. Évidemment, l'architecture importée des Romains ne pouvait manquer d'exercer une profonde influence sur ces traditions, surtout par leur nouvelle technique de construction. Pourtant, nous trouvons les éléments de la tradition thrace locale mêlés à des formes de construction purement romaines.¹⁵ Ces traditions continuent les procédés techniques de constructions amendées et perfectionnées sous la direction et l'exemple de Rome. Sous ce rapport le Tombeau près de Pomiore¹⁶ nous fournit un brillant exemple. Ses éléments complexes sont maçonnés entièrement en briques. Il a la forme d'un cylindre, dont la toiture est formée par une voûte semi-cylindrique repliée en anneau, soutenue par la partie extérieure du cylindre et la colonne du centre du local. En fait cette voûte semi-cylindrique est un élargissement en

¹⁵ N. Mavrodinov, *Art antique bulgare*, p. 25, citation: „Cette architecture avait de traits originaux locaux, qui découlaient du plus ancien héritage architectural du pays. Dans les murs de l'édifice découvert à l'angle sud de la forteresse d'Escous, ainsi que dans ceux du bâtiment non encore déblayé près de la tour romaine à Varna existent des couloirs que l'on ne trouve nulle part ailleurs dans le vaste Empire romain.“

¹⁶ Iv. Vénédikov, T. Petrov, B. Kouzoupov, *Le tombeau antique près de Pomiore*.

forme de „champignon“ dont la tige cylindrique est aussi vide. Le Tombeau date du IV^e s. ap. n. ère.

Les Thraces romanisés édifient aussi les premiers temples des Chrétiens. Il faut noter à nouveau que ces derniers sont maçonnés surtout en briques et moins en maçonnerie mixte, pour laquelle le mode de constructions est typiquement romain. Les premières constructions cultuelles chrétiennes dans nos terres avaient presque toutes des toitures voûtées. Les voûtes continuaient même à l'époque où en Byzance on avait adopté la coupole. Chez nous, malgré les schémas évolués, on négligeait la coupole et les basiliques et les églises à nef unique étaient couvertes surtout de voûtes. Dans les terres thraces la maçonnerie en briques crée une école locale de maîtres-construc-teurs adroits. Les informations historiques attestent qu'en 766 Constantin Copronyme avait fait venir de Thrace des maîtres briquetiers pour la restauration de l'aqueduc de Valence à Constantinople. Le savant A. M. Schneider¹⁷ nous fait connaître la technique de la maçonnerie en briques en Byzance. Ses recherches attestent que dans les anciennes maçonneries en briques (le milieu du V^e s.) la proportion entre l'épaisseur de la brique et du joint horizontal était de 1:1. Avec le temps l'épaisseur des joints s'accroît progressivement, pour atteindre au VII^e s. la proportion de 1:2. On trouve la première proportion (1:1) dans presque toutes les constructions en briques datant du IV^e—V^e s. dans les terres bulgares. A quelques exceptions près cette proportion s'impose, mais pas dans les rangées successives de la maçonnerie. Nous insistons sur ce fait, car cette proportion existe aussi dans le opus mixtum en briques de la Basilique du Cerf.

Il découle de tout ce que nous venons d'exposer sur la façon d'édifier et la construction de la toiture de la Basilique du Cerf que cette dernière est du type de trois nefs, trois absides, à voûtes avec emporium et système de fortifications qui lui est rattaché. En ce qui concerne sa datation du VI^e s. l'époque de Justinien, nous objectons ce qui suit :

1. Son édification est simultanée, comme nous l'avons argumenté lors de la description de la façon de sa construction. Toutes les parties de la basilique ont été construites en même temps. A notre avis son édification se situe au moitié du V^e s. Sa construction est devenue nécessaire durant les premières années de la reconnaissance de la religion chrétienne comme officielle dans les limites de l'Empire. Il est incroyable que dans cette région de la Thrace on puisse édifier des temples chrétiens pour la conversion (tel est le cas de la basilique en question) à peine vers la fin du V^e s. ou au début du VI^e. Pas loin de cette contrée se trouvait Serdika, une des premières localités chrétiennes romaines. La principale route reliant Serdika aux terres thraces passait à côté. C'est la route la plus directe menant à travers le Balkan vers la Thrace et, de là, à la capitale de l'Empire. La date plus lointaine de son édification est attestée aussi par son système de fortifications, édifié autour d'elle pour se défendre — de qui? La version la plus probable s'est que ses fortifications avaient pour but de préserver l'église des attaques de la population païenne locale restée fidèle à ses traditions païennes séculaires ou des hordes barbares, qui faisaient de fréquentes incur-

¹⁷ A. M. Schneider, *Die Hagia Sophia en Konstantinople*, Byz. Mayer, Berlin, 1936.

sions dans ces terres au début du IV^e s. Au cours de ces temps troubles, la nouvelle église se dressait seule sur les ruines de la divinité païenne, que les masses populaires continuaient à sauvegarder et à respecter. L'église devait faire face aussi contre les Barbares venant du dehors — outre sa miséricorde elle devait assurer aussi la défense de ses ouailles.

Le système des fortifications et ses éléments (les tours, les escaliers intérieurs) et surtout son opus mixtum avec trois rangées de briques situent sa date pas plus tard que le V^e s. Les mêmes trois rangées de briques les trouve-t-on aussi dans les murs extérieurs de la basilique. Il faut noter que les monuments situés sur nos terres et considérés comme constructions chrétiennes ont presque toutes des maçonneries avec trois rangées ou sont entièrement en briques.¹⁷

2. La présence d'un baptistère à la basilique constitue également un signe de son ancienneté. Ce baptistère est constructivement lié à l'édification fondamentale de la basilique.

3. Le schéma de la basilique, le rapport entre la largeur de la nef centrale et des nefs latérales est de 1:2, tandis que le rapport entre la largeur et la longueur de la nef centrale est de 1:3. Ses proportions en définissent le schéma comme typique des basiliques hellénistiques. On établit également un des caractères typiques de ce genre de basiliques — la séparation de la nef centrale des deux nefs latérales, à l'inverse de la manière adoptée dans les schémas ultérieurs qui s'attachent à faciliter l'accès de la nef centrale aux nefs latérales. L'influence de l'Orient, et plus spécialement de la Syrie, est parfaitement explicable dans les trois absides antérieurement construites, d'autant plus que cette influence est nettement visible dans d'autres parties de l'église. Ch. Diehl écrit à ce propos: „Le plan typique de l'église byzantine comprend toujours trois absides — particularité passée à Byzance de l'ancienne architecture chrétienne de Syrie, que l'on rencontre dès le début.“¹⁸ Dès le V^e s. en Syrie on rencontre les deux locaux latéraux flanquant l'abside centrale, bien que dans une forme encore indéterminée — telles sont les basiliques de Turmanin et de Ruvekha dans le complexe monastique de Khalat Siman — l'église centrale du complexe a déjà des absides à la forme semi-circulaire nettement déterminée. La date exacte de l'apparition des trois absides soulève certaines controverses, mais comme nous admettons comme traditionnelle l'influence de la Syrie sur le développe-

¹⁷ S. Bobtchev, La maçonnerie mixte dans les constructions romaines ou byzantines de la première période. BAN, 1952. Les fondements de Sainte-Sophie, que l'on considère comme une maçonnerie extérieure, la Sainte-Sophie No. 2, l'ancienne nécropole chrétienne de Bistritza, la basilique nouvellement mise à jour près de Targovichté, qui est la 2^{ème} basilique avec des fortifications découverte chez nous. Elle a aussi trois rangées d'opus mixtum et son mortier est clair comme celui de la Basilique du Cerf, le rapport entre les briques et le mortier dans les joints est de 1:1. La largeur des trois rangées de briques est de 0,26 m. Son revêtement du plancher est analogue à celui de la basilique examinée par nous — de grandes briques carrées. Elle a le schéma typique de la basilique du type hellénistique. Elle n'a pas encore fait l'objet de publications. Un autre monument de Thrace c'est la basilique „A“ près de Philippi. Ses murs sont construits en opus mixtum de trois rangées. L'archéologue Heberdey date le baptistère de la grande église d'Ephèse de la première moitié du IV^e s.

¹⁸ Ch. Diehl, Manuel d'art bysantin, pp. 163, 668, 681. Sur l'architecture des pays d'Orient.

ment de la construction dans ces domaines, nous nous rangeons à la judicieuse opinion émise par P. Lemerle sur ce problème: „... En fait le problème de l'origine de la triple abside est complexe et ne comporte pas une solution unique valable pour tous les monuments et tous les pays.“

Le plan de la basilique ne comporte pas d'atrium — elle n'en a jamais eu. Nous estimons que la fonction d'atrium était remplie par cette vaste partie de la cour devant l'entrée occidentale de l'église. En général l'église avec son enceinte fortifiée est représentée dans sa forme achevée avec tous les locaux indispensables au baptême des païens.

La Thrace a toujours joué le rôle d'intermédiaire entre l'Orient et l'Occident. La situation géographique de la région où est construite l'église du Cerf n'est pas sans avoir influé sur l'action de l'influence de l'architecture d'Orient aussi bien sur le schéma du monument que sur le mode de son édification. D'un autre côté les traditions locales ont déterminé la forme définitive de ce type de développement qui devait influencer sur l'évolution ultérieure de la construction d'églises.

En fait quelle est l'influence de l'Orient sur le plan de la basilique? En premier lieu — les trois absides. Celles-ci apparaissent très tôt, et ceci nous incite à croire qu'ici aussi leur apparition précède celle dans la capitale. C'est ainsi que dans la localité de Qasir Abu Samra, située dans la partie nord-est de la Syrie, dans la basilique qui y fut découverte les absides latérales saillent extérieurement; elles n'ont pas été surajoutées, mais constructivement liées avec les murs de l'autel. Ici nous les voyons construites de la même manière que la plupart des églises de la haute période du christianisme, en lourde maçonnerie de blocs de pierre. Mais il est un trait du schéma de la basilique syrienne qui est analogue à cette partie de la Basilique du Cerf, que nous étudions. Il s'agit de l'élongation des deux côtés de l'abside moyenne, qui se terminent à l'ouest par deux pilastres massifs. On situe approximativement ce schéma au début du V^e siècle¹⁹. La source qui mentionne pour la première fois l'adoption de deux absides latérales, construites sur les côtés de l'abside centrale, est la „constitution des apôtres“ — compilation de la liturgie du IV^e s. Cette constitution reflète les traditions ecclésiastiques dans la liturgie d'Antioche. Il est intéressant de noter que dans la constitution de 397 le Patriarche de l'Eglise d'Orient était Saint Jean Chrysostome, qui était d'origine orientale. Il avait entériné une liturgie portant bien plus les traditions d'Antioche que celles établies dans la capitale. (F. X. Funk „Diadascalia et constitutiones apostolorum“ (1906, p. 97, 164) „... „L'église est orientée à l'est, ayant ses pastophoria de chaque côté vers l'est; au milieu se trouvera le trône de l'évêque et de chaque côté de lui on établira le clergé. Dans l'autre partie seront établis les laïcs.“²⁰ Il est parfaitement clair que l'abside située à l'est (centrale) est flanquée de deux absides latérales. La forme polygonale extérieure de l'abside centrale se rencontre aussi en Orient. Les deux locaux latéraux de la façade occidentale portent le signe de l'Orient — les basiliques 1 et 2 de la région Bin Bir Ki-

¹⁹ Jean Lassus, Documents d'études orientales — inventaire archéologique de la région au nord-est de Hamma I. Syria, I—XL, Paris 1963.

²⁰ Jacques Jarry, L'amon dans la liturgie primitive de l'église, Syrie, IXL., 1963

lisse, celle de Kassar Ibn Vardin, etc. Chez nous de telles basiliques sont connues comme des exemples ayant une valeur intrinsèques — la basilique de la localité Pirintchtépé près de la ville de Varna, plus tard la basilique Sainte Sophie à Sofia, les églises voûtées et à une nef du village de Ivaniané (région de Sofia), de la localité Djanavar tépé près de Varna, et l'église du village de Tzarkvischté près de Pirdop, située à proximité de la Basilique du Cerf. Toutes ces églises ont des plans originaux et sont construites entièrement de briques ou en maçonnerie mixte, mais toutes se distinguent par l'érection de locaux latéraux dans la partie occidentale, et certaines d'entre elles, ainsi que l'on le voit des schémas — à l'est. Le système de fortifications de la basilique porte lui aussi les signes distinctifs caractéristiques du système de fortification syrien. Son tracé rectangulaire, les tours élevées aux quatre angles et même le rapport entre la longueur de la superficie intérieure rappellent les plans des citadelles de Umm El Halahil et de Umm Hartein et Abu Habbe, remontant au IV^e et au V^e s.,²¹ et situées dans la région nord-est du Hamma.

Il faut également noter les indices que selon certains chercheurs, déterminent à l'époque des monuments de la haute chrétienté chez nous, et plus spécialement ceux d'entre eux construits en maçonnerie de briques au cours d'une époque plus récente.²² Tels sont les indices de l'ornementation interne de l'église. Dans les remblais mis à jour chez nous, on découvre très peu d'éléments de leur architecture intérieure, car il ne nous sont parvenus que comme ruines du dernier degré. Il en est de même pour la Basilique du Cerf. Le peu de fragments conservés témoignent de la sobriété de sa décoration intérieure. Des fragments de colonnes, de chapiteaux et de bases sont travaillés le plus souvent en pierre locale ou en marbre. La ligne de ces éléments est sobre, géométrique — les reliefs sont plats. Ces traits sont propres aux édifices culturels de la première période chrétienne en Syrie du nord-est, ainsi qu'à toutes les églises de cette période dans nos terres.²³ Leurs profils sont dépourvus des indices caractérisant les somptueux exemples de l'architecture byzantine, que l'on trouve dans les terres helléniques surtout au temps de Justinien. Chez nous l'aspect monumental de ces églises s'exprime par la pureté des formes de leur superficie intérieure. Tel est le cas de la „Basilique du Cerf“. Sa superficie intérieure est modelée de la façon même de son édification. Ses longues murs et ceux du narthex sont traités plastiquement moyennant les pilastres en briques qui leur sont rattachés. La toiture des nefs latérales, ainsi que les voûtes de la nef centrale enrichissent par ses formes plastiques sa superficie intérieure et c'est précisément cette somptuosité primitive de l'intérieur de l'église, agissant par la sobriété de ses volumes et de ses formes, découlant uniquement de la fusion logique des formes et des procédés constructifs, nous autorise à considérer ces constructions de pré-byzantines. Et c'est justement ces con-

²¹ Jean Lassus, Documents d'études orientales. — N. E. de Hamma, I—t, Syrie.

²² P. Karasiméonov (professeur d'architecture), Débuts de l'histoire et de l'architecture slavo-bulgares.

²³ P. Moutaftchiev compare les morceaux en marbre provenant d'éléments des parapet (probablement de l'escalier de l'ambon) de la Basilique du Cerf à de semblables fragments en grès d'une des anciennes églises de Serdika.

structions que nous appelons „locales“. Cette manière d'édifier-maçonnerie en opus mixtum, parties légères en briques, revêtement du plancher en grandes briques carrées, ainsi que la composition des soudures en mortier, représentent la construction traditionnelle romaine exécutée par les maîtres-construteurs de la Thrace. Tandis qu'à cette époque l'Orient construit en pierre et les Byzantins en maçonnerie mixte, dans ces contrées on construit uniquement en briques ou en maçonnerie mixte typique pour les Romains.

L'édification de cette basilique est influencée par l'Orient. Son schéma, qui contient des germes de schématisme carré (les deux champs carrés de la nef centrale), l'alternance des colonnes avec des piliers et des pilastres, la toiture de voûtes en forme de tonneau, ainsi que les deux locaux latéraux de la façade occidentale tout cela ce sont les éléments initiaux qui, par la suite, seront perfectionnés dans l'architecture romane de l'Occident.

LES PORTRAITS DES DONATEURS ET L'ORNEMENT SUR LES FRESQUES DE L'ÉGLISE DE DOLNA KAMENICA

D. Panajotova

A 10 km au sud de la ville de Knjaževac sur la rive gauche de la Timok se trouve le village de Dolna Kamenica. Il faut avouer que le voyage jusqu'à Dolna Kamenica en partant soit de Belgrade soit de Sofia est également compliqué. Dans les deux cas la ville de Niš sert comme point de départ. Niš se trouve sur la route principale de l'Orient express qui vient de Munich (par Vienne) pour aller à Constantinople, entre Belgrade et Sofia aux deux tiers du chemin. A Niš le passager change le train pour aller à Knjaževac, qui est situé à mi chemin entre Niš et Zaičar. A Knjaževac le voyageur doit attendre longtemps l'arrivée de l'autobus qui parcourt les villages environnants. La très mauvaise route passe non loin de l'église de Dolna Kamenica. L'ancienne église dont la silhouette domine le quartier fait partie d'un ensemble qui comprend l'école, la poste et quelques petits établissements publics.

Autrefois Dolna Kamenica faisait partie de la principauté de Vidin, dont la frontière occidentale partait de la ville d'Oršova sur le Danube, suivait les bassins des rivières de la Morava et de la Timok jusqu'à Alexinac et Deligrade; au sud la frontière englobait Svarlig, continuait au Nord de Niš, tandis qu'à l'est elle s'étendait jusqu'à Vratza et Orehovo sur le Danube.

La principauté de Vidin était une région frontalière des pays bulgares au temps des Šišmanides (dès 1291), alors qu'auparavant ce rôle était tenu par la région voisine de Belgrade et Braničevo jusqu'en 1291. Ces unités administratives étaient gouvernées par des boïars bulgares, mais il y avait parfois chez ces derniers une tendance à ce séparer du royaume bulgare.

Quand l'état voisin était plus puissant que la Bulgarie ces boïars se déclaraient souvent vasseaux du roi hongrois, comme ce fut le cas du prédécesseur des Šišmanides, Jacob Svetoslav qui gouverna la principauté de Vidin. Personne ne doute que le but de ces boïards fût le trône royal bulgare qu'ils espéraient obtenir en s'appuyant sur leurs nouveaux maîtres et ils ouvrirent ainsi la voie aux influences occidentales dans leur pays.

Cependant ce n'était qu'à Michel Šišman qui revint cette bonne fortune, mais ce fut par la vote des boïars qu'il devint le tzar en 1323. C'est pendant le gouvernement de Michel Šišman, alors que son fils Michel était le despote de Vidin, qu'était construite l'église de Dolna Kamenica.

Notre étude porte sur les portraits des donateurs et sur l'ornement dans le décor peint de l'église. En effet, ces deux chapitres font partie de la thèse

de Doctorat du 3^{ème} cycle: „L'Eglise de Dolna Kamenica et l'art de son temps“; celle-ci comprend: l'architecture, les peintures murales (iconographie, ornement, style) et les données historiques qui prouvent l'existence des donateurs.

L'église de Dolna Kamenica fut mentionnée plusieurs fois d'une manière anecdotique par des gens de passage.¹ Ni l'église, ni le décor peint n'étaient le but de ces voyageurs qui, à l'exception d'un seul allaient plutôt égarer les chercheurs ultérieurs par leurs renseignements incorrects.

L'intérêt pour l'église augmente dans les années qui suivent la première guerre mondiale, et se traduit par des études historiques concernant l'inscription et les fondateurs.² Plus tard, vers 1934, sont faites les premières documentations architecturales dont le but était la conservation de l'édifice menacé de ruine.³ Cependant, il a fallu attendre vingt ans avant que l'église ne soit restaurée. Alors, de nouvelles documentations ont été faites, donnant lieu à des descriptions de l'architecture.⁴ En 1956—1958, la reconstruction était exécutée par l'Institut Yougoslave de Protection des Monuments. Elle comprenait les constructions en pierre et en brique, ainsi que le nettoyage et la conservation des peintures murales.⁵

Comme la région de Dolna Kamenica est restée sur le territoire de la Yougoslavie, certains chercheurs se sont efforcés de lier le monument à l'histoire serbe et ils ont essayé de lui attribuer une date tardive.⁶ Mais, dans les dernières années, des historiens yougoslaves s'y sont opposés et ont reconnu les origines bulgares de l'église, auxquelles renvoie l'inscription:⁷ l'époque du roi bulgare Michel Šišman (1323—1330).

* * *

Il est curieux de trouver, dans cette petite église, quatre compositions de portraits des donateurs réparties dans le rez-de-chaussée du narthex, le naos et l'étage du narthex. Chaque fresque est interprétée différemment et garde quelques traits particuliers qui lui donnent un caractère plus personnel. L'artiste, tout en tenant compte des règles de la présentation des dignitaires

¹ M. Miličević, *Manastiri u Srbiji*, Srpsko učeno društvo 12 (1867), p. 27; J. Mišković, *Dve stare crkve u okrugu Knjaževačkom*, *Starinar*, IV, 4 (1887) pp. 105—107; M. Stanojević, *Nasselja*, *Beograd*, 1913, pp. 174—176.

² П. Ников, *Видинско княжество, Годишник на Софийския университет*, XVIII, 7, София, 1922, с. 1—124; П. Ников, *Образи на видинския деспот Михаила Шишмана и семейството му*, *Изв. на Българското историческо дружество*, VI, София, 1924, с. 77.

³ Dj. Bošković, *Beleske se putovanja*, *Starinar*, VIII—IX, *Beograd*, 1933, pp. 277—280.

⁴ S. I. Nenadović *Restauracija Donjo Kamenicke crkve*, *Zbornik, zaštite spomenika, kulture*, X, *Beograd*, 1959, pp. 51—67.

⁵ Br. Živković, *Konzervatorski radovi na freskama crkve u Donjoj Kamenici*, *Saopštenja*, IV *Beograd*, 1961, pp. 189—194.

⁶ M. i R. Ljubinković, *Crkva u Donjoj Kamenici*, *Starinar*, Nova serija, *Beograd*, 1950, p. 93; V. I. Petković, *Pregled crkvenih spomenika kroz povescinu srpskog naroda*, *Beograd*, 1950, pp. 141—143.

⁷ B. Ferančić, *Despota u Vizantiji i Južnoslovenskim zemljama*, *Beograd*, 1959, pp. 148—150.; Л. Мавродинова, *Стенописи в църквата в Долна Каменица*, *София*, 1969, с. 17.

terrestres dans la peinture religieuse, s'efforce toujours de varier les schémas et les attitudes des personnages.

La première fresque au rez-de-chaussée du narthex, sur le mur occidental, comprend deux figures: un homme et une femme, qui se tiennent debout, les mains tendues, dans une attitude de prière, bénis par le Christ qui apparaît au-dessus dans un pan de ciel, parsemé d'étoiles. Les deux personnages apparaissent de face, les mains tendues dans un même geste. Cette prière, acceptée par le Dieu bénissant, est le seul lien intérieur qui les unit. Leur visage endommagé nous empêche d'avoir une impression exacte de ces portraits.

Une inscription composée de deux lignes située entre les deux personnages à la hauteur de l'épaule indique le nom du :

„Michel despote au nom du Christ Dieu
fidèle fils du roi Michel.“

Sans aucun doute, il s'agit du fils du roi bulgare Michel Šišman (1323—1330), devenu déjà despote, alors que son père gouvernait l'Etat. Ce dernier, avant d'être élu le tsar, était le despote de la principauté de Vidin,⁸ à laquelle appartenait Dolna Kamenica et dont le centre était la ville de Vidin (sur le Danube). Michel Šišman ayant obtenu la couronne royale, le droit sur la principauté devait être cédé à son fils aîné, qui lui succéda, ce que l'inscription corrobore en identifiant le nouveau despote Michel fils, peint sur la fresque.⁹

Une inscription apparaît aussi à côté de la femme, mais très effacée. Malheureusement, tous ceux qui avaient visité le monument dans le passé et recopié l'inscription, ont donné des renseignements inexacts à propos des portraits des donateurs et de leur nom.^{9bis} A leur décharge, il faut reconnaître que les relevés épigraphiques n'étaient pas le but de leur étude; mais ce faisant, ils ont égaré les chercheurs ultérieurs qui se sont parfois livrés à des interprétations erronées.¹⁰ A peine a-t-on pu reconstituer une copie

⁸ S. Ljubić, *Monumenta spectantia historiam slavorum meridionalium*, Zagreb, 1868, p. 192. Michel Šišman, dans les documents vénitiens, est appelé: „Michael despota Bulgariae, dominus de Vigidino, gener regis Urosii“. Les régions incluses dans la principauté de Vidin étaient le fief des Šišmanides. Il n'est pas prouvé que Michel Šišman n'ait pas été le despote, ce que Ferancic pense (B. Ferancic, *Despota u Vizantii i oužnoslovenskim zemljama*, Beograd, 1959, p. 148). Le même auteur a tort de considérer Šišman, le père de Misel Šišman, comme un despote serbe (ibidem) car Kantakouzenos mentionne „Šišman, despota para tois bulgarois“ (J. Kantakouzenos, II, p. 175).

⁹ L'existence du despote Michel fils a été découverte par les historiens il y a quelques années. ... A. Бурмов, *История на България през времето на Шишмановци*, Годишник на Софийския университет, t. XLIII, fasc. 1, pp. 25—27, t. XLIII, fasc. 2, Sofia 1946/1947, p. 9, note 43; M. Getzić *Oko crkve u Donjoj Kamenici*, *Istorijski glasnik*, 3—4, Belgrade 1951, p. 92; B. Frančić, *Despota u Vizantii i Južnoslovenskim zemljama*, Belgrade 1959, pp. 148—150.

^{9 bis} M. Miličević, *Manastiri u Srbiji*, *Srpsko učeno društvo* 12, (1867) p. 27; J. Misković, *Dve stare crkve u okrugu knjaževačkom*, *Starinar* IV, 4 (1887), pp. 105—107; M. Stanoević, *Naselja*, Belgrade 1913, pp. 174—176.

¹⁰ Lj. Stojanović, *Zapisi i natpisi*, III, No. 5131; M. Valtrović, *Knjaževački okrug*, *Glasnik srpsko učeno društvo*, 4^a (1881), p. 89; Dj. Bošković, *Beleške sa putovanja*, *Starinar* 8—9; Beograd, 1933, pp. 277—280; M. i R. Ljubinković, *Crkva u Donjoj Kamenici*, *Starinar*, Nova serija I, Beograd, 1950, p. 93; H. Ников, *Образи на видинския княз Михаила Шишмана и семейството му*, *Известия на българското истори-*

exacte . . . de ce qui restait de l'inscription au temps de la conservation des fresques,¹¹ a savoir :

ΔΝΑ ΔΕΣΠΟ
ΤΗЦА АН ΔΒΨΗ
. . . “ N. A.

On a toujours cherché à déchiffrer le premier mot du texte en lui attribuant le nom de la femme : Elena, Despina. Cependant, il ne peut pas s'agir d'un élément du nom Elena,¹² car les trois dernières lettres conservées sont ΔΝΑ ; on a tort de confondre Δ avec Ъ, car Hélène ne s'écrit jamais avec Ъ, mais avec Ε comme le prouve l'inscription à côté de Sainte Hélène ΕΛΕΝΑ dans l'église. Nous supposons que ces lettres ΔΝΑ font partie d'une épithète qui s'applique à la despote („Despotica“), déterminant soit son état, soit la région.

Le plus important est le fait qu'après la despote apparaît le mot qui commence par АН et il y a encore une place suffisante pour qu'il soit entièrement constitué comme АΝΝ. C'est le nom propre de la despote („Despotica“). Il faut noter qu'il est suivi d'une explication qui s'accorde avec lui (au nominatif aussi), s'adressant à son origine = fille de. La même formule est utilisée dans l'Evangile du roi Ivan Alexandre : le mot ΔΒΨΗ (fille) apparaît après le prénom de chacune de ses trois filles. Elle prouve que ΔΒΨΗ doit être précédé précisément du prénom d'une fille du roi, comme ANNE.

Cependant, du nom du père d'Anne, il ne reste qu'un seul N, celui de la dernière syllabe. Il est difficile de deviner qui était ce personnage, mais il devait être très important de son temps pour qu'on l'annonce, lui, et non pas l'époux. De plus, il y a encore un A faisant partie du mot suivant, très petit, qui achève l'inscription et qui pouvait indiquer son rang que nous admettons par analogie avec l'inscription précédente : Michaila tzarë.

Ainsi obtient-on le texte suivant :

. . . . despote Anne fille de

Après le N dont nous avons déjà parlé, il y a une lettre effacée, mais comme le nom devrait être au génitif, la terminaison était NA. Cela fait penser à un prénom avec la terminaison N, précédée de six lettres environ,

ческо дружество, VI, Sofia 1924, p. 77. S'appuyant sur des faits historiques, il prouve que le fondateur n'était pas Michael Abogovic, qui a vécu vers la fin du XV^e siècle, à l'époque du joug turc, quand il n'y avait pas de despotes ; faisant confiance aux copies des inscriptions et aux écrits des visiteurs antérieurs, il pensait que c'était le tzar Michel Sišman. Cependant, dans une étude historique fondamentale sur la principauté de Vidin et ses princes, les Sišmanides (П. Ников, Видинско княжество, Годишник на Софийския университет, XVIII, 7, Sofia 1922, pp. 1—124), il éclaire l'époque et précise qu'il s'agissait des personnages liés au deuxième Etat bulgare, représentés sur les fresques de Dolna Kamenica.

¹¹ Br. Živković, Konzervatorski radovi na freskama crkve u Donjoj Kamenici, Saopštenja Zavoda za zaštitu spomenika kulture, Belgrade 1961, p. 192. Les deux inscriptions dans le texte présentent les copies de celles de Br. Živković

¹² K. Popović, Put liceiskih pitomaca, p. 120 ; l'auteur mentionne GOSPOG... ELENA.

comme par exemple Koudelin, Milutin; mais il ne peut s'agir de DESPOTA PETRA,¹³ comme on a essayé de lire.

Indiquons que, dans une autre copie de l'inscription, plus ancienne, existe la lettre T.¹⁴ On peut se demander alors s'il n'y a pas là une allu-

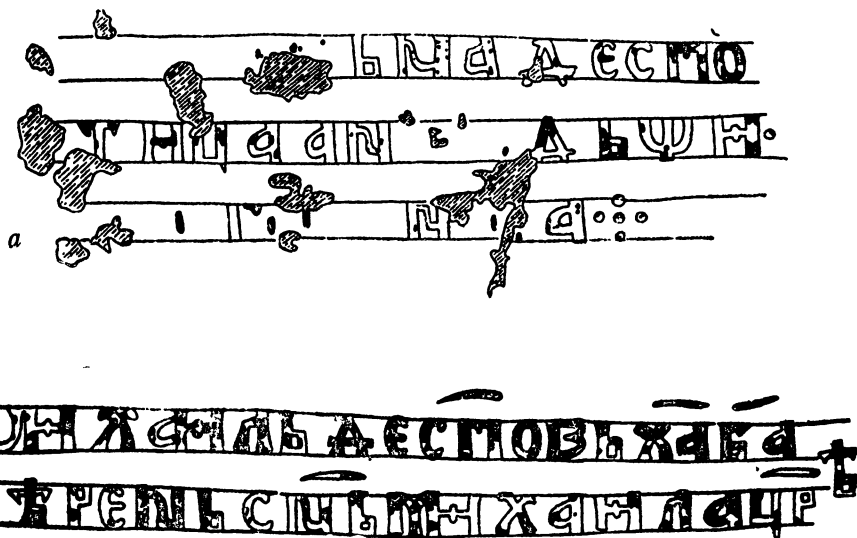


Fig. 1. Inscriptions sur la fresque dans le narthex

a — despote Michel, au nom du Christ dieu, fidèle fils du roi Michel; b — despotitca Anne fille de...

sion à Milutin. Cela permet de faire l'hypothèse que c'était Anne, la fille de Milutin, la mère du despote Michel-fils, la femme du roi Michel Šišman (qui devait être la reine).¹⁵

Cependant, il faut rappeler que Michel Šišman, dès qu'il avait été élu tzar, a abandonné Anne, sa femme, pour épouser la reine veuve Théodora, soeur de l'empereur byzantin Andronic le Jeune.¹⁶ Il est donc, permis de supposer qu'elle s'était réfugiée chez ses fils, qui résidaient dans la principauté de Vidin.

¹³ V. I. Petkovic, *Edna zaboravljena svetinja*, p. 23. M. Miličević, *Manastiri u Srbiji*, Glasnik srpsko učeno društvo 12 (1867), p. 26: l'auteur reconnaît le nom DESPINA.

¹⁴ D. Bošković, *Beleška sa putovanja*, *Starinar* 8—9, Belgrad 1933, pp. 277—280.

¹⁵ П. Ников, *Видинско княжество*, ГСУ, XVIII, с. 82; Д. Ангелов, *Турските завоевания и борбата на балканските народи против нашествениците*, *Исторически преглед*, IX, 3, с. 379.

¹⁶ I. Kantakuzenos, I, 430¹⁸, GREGORAS I, 454, Chalcondyles, ed. Bonn, p. 22. П. Ников, *op. cit.*, pp. 91, 96; А. Бурмов, *История на България през времето на Шишмановци*, *Годишник на Софийския университет*, т. XLIII, св. 1, с. 26.

Le but du deuxième mariage du tzar Michel Šišman (comme celui de son premier avec la fille de Milutin) était politique; il voulait consolider son état de roi par des relations matrimoniales avec la reine veuve Théodora, soeur d'Andronic le Jeune et cherchait le support des Byzantins contre les Serbes G. Ostrogorsky, *Histoire de l'État byzantin*, Paris, 1956, pp. 524, 527.

Ce ne sont pas seulement les inscriptions qui attestent l'identité du despote et de la despote, mais encore des insignes extérieurs de dignité: le costume et les accessoires. Le despote Michel porte une dalmatique en tissu épais bleu-foncé, orné d'aigles bicéphales, brodées en lamé. Le vêtement est serré par une ceinture basse, en plaques métalliques, articulée par des charnières, ajustées sur cuir, dont l'extrémité descend jusqu'aux genoux.

Une bordure parsemée de perles et de pierreries sur des rinceaux brodés d'or rehausse les deux extrémités de la dalmatique qui se boutonnent sur le devant. Cette bordure autour du col et sur l'épaule atteint l'échancrure de la manche, qu'elle enveloppe de façon à ce que les parties de devant soient verticales.

Despote Michel a sur la tête une couronne, qui comporte un bandeau métallique combiné avec un fond en tissu épais et dur. A la base de la couronne, sur le bandeau doré des pierres précieuses (rubis et émeraudes), sont serties par de petits crochets métalliques, l'ensemble étant parsemé de perles. Le bandeau métallique s'élève au-dessus du front en forme de rectangle („KAMARA“) sur lequel brille la pierre étincelante, l'ornement propre aux despotes. Deux pendules de perles sont suspendues à la couronne devant les oreilles. Le visage est très endommagé, mais ce qu'il en reste laisse deviner les traits fins d'une figure jeune, dont les cheveux châains serrés sur la nuque retombent sur l'épaule.

Un détail du costume du despote Michel, assorti à la couronne mérite d'être étudié: les perles et les pierreries parsemées régulièrement sur de larges bordures. Ces ornements sont très particuliers, et ils ne sont pas visibles sur les habits des autres personnages peints sur les fresques de l'église; de plus, ils sont très rares dans les costumes connus de la même époque (deuxième moitié du XIII^e — début du XIV^e s.).

Cependant, ces bandeaux de perles apparaissent sur la dalmatique des enfants du roi serbe Uros dans la scène de la mort d'Anne Dandolo à Sopocani (1265).¹⁷ Là, Milutin, Dragutin et Berenic se détachent clairement de la multitude des assistants par leur costume d'apparat aux bordures de perles.¹⁸ Une couronne sur la tête de Milutin, ornée de la même façon que celle du despote Michel, complète les insignes du pouvoir du fils du roi serbe. Le fait que seul Milutin soit couronné, prouve qu'il est le dauphin.¹⁹

Il est clair que ces trois personnages habillés en costumes semblables devaient être distingués des autres dignitaires en leur qualité d'enfants d'Uros. Leur dalmatique aux bordures parsemées de perles et de pierreries, ainsi que la couronne de Milutin ornée pareillement, semblent être caracté-

¹⁷ P. Hamman-MacLean et H. Hallensleben, *Die Monumentalmalerei in Serbien und Makedonien von XI bis zum frühen XIV Jahrhundert*, Giessen 1963, pl. 135, 136.

¹⁸ V. I. Petković, *La mort de la reine Anne à Sopocani, L'art byzantin chez les Slaves, Les Balkans*, II, Paris, 1930, p. 219. „... Dragutin, Milutin et Prnjača“, P. Popović, *Smrt majke kralja Uroša, Frëska u manastira Sopocanima*, Starinar V, Belgrade, 1930, p. 33; S. Radoičić, *Portreti srpskih vladara u srednjem vijeku*, Skopje, 1934, p. 32, pl. IV—6, V—7; J. Kovačević, *Srednjevekovna nosnja balkanskih slovena*, Beograd 1953, p. 94, pl. LIX.

¹⁹ „... Dragutin est au milieu; comme héritier du trône il porte sur la tête le diadème constellé de perles et de pierres précieuses et fermé sur le haut par une étoffe luxueuse qui recouvre la tête...“ (V. I. Petković, op. cit., p. 219).

ristiques des fils du roi serbe et plus particulièrement du dauphin. Le même costume, encore plus riche, peint à Dolna Kamenica, indique (hors de l'inscription) l'état social du despote Michel comme fils du roi bulgare. Le sceptre à la main vient ajouter un signe supplémentaire au lien direct avec le chef de l'Etat.

Signalons que le cas du despote Michel (de Dolna Kamenica) est analogue à celui de Milutin, Dragoutin et Berenic (peints à Sopocani). Michel fils n'est pas connu des documents²⁰ dont nous disposons actuellement, mais il ne faut pas oublier que l'époque du tsar Michel Šišman est encore mal connue. En revanche, les noms des autres fils de Michel Šišman figurent dans les annales conservées. Celui-ci, Michel, reste à étudier.

Ainsi, l'inscription de Dolna Kamenica devient encore plus importante du fait qu'elle annonce l'existence d'un fils inconnu jusqu'à maintenant de Michel Šišman, très probablement l'aîné, qui prend place dans l'histoire du deuxième Etat bulgare. Nous reviendrons plus loin aux membres de la famille du tsar Michel Šišman.

En ce qui concerne le dessin des aigles de la dalmatique du despote, il est caractéristique de ces étoffes éclatantes que l'on portait comme costume d'apparat chez les Bulgares et chez les Serbes. Les membres de la dynastie, ainsi que les boïars et tous les autres titulaires en leur qualité de gouverneurs locaux souhaitaient manifester leur dignité, leur état social privilégié ou leur lien de parenté avec le tsar. Les insignes extérieurs devaient les distinguer des citoyens moyens comme le prouvent, par exemple, les vêtements richement ornés, brodés en lamé au dessin particulier.

Ces fameuses aigles étaient devenues inséparables du costume de la classe au pouvoir. Les donateurs peints dans les églises portent souvent des habits au dessin semblable.²¹ De nombreux exemples, dès la fin du XII^e au XIV^e siècles, attestent l'importance qu'on attribuait aux vêtements d'un certain dessin et témoignent d'une tradition bien établie.

²⁰ Il est connu de l'inscription de Dolna Kamenica, voir Ив. Дуйчев chez П. Мутафчиев, История на българския народ, II, Второ българско царство, София, 1943, p. 242; Н. Мавродинов, Старобългарската живопис, София, 1946, p. 166; grâce aux photos faites par P. Hlebarov, il avait la possibilité de profiter des inscriptions exactes. Nous remercions P. Hlebarov qui nous a très obligeamment confié des renseignements sur l'état du monument en 1942, époque où il le visita.

²¹ Dessislava, la femme de sebastokrator Kalojan à Bojana (Kr. Mijatov, Peintures murales de Bojana, Sofia—Dresden, 1961, pl. 46—50), le donateur inconnu des Saints Archanges de Prilep de la fin du XII^e — début du XIII^e siècle (P. Milković-Pepes, Contribution aux recherches sur l'évolution de la peinture en Macédoine au XIII^e siècle, L'art byzantin du XIII^e siècle, Belgrade, 1967, fig. 1). Les aigles bicéphales inscrites dans des cercles ornent le vêtement de Cezar Novac et de sa femme Kalina sur la fresque de Mali-grad sur le lac de Prespa (J. Kovacević, Srednjeve-Kovna nosnja balkanskih slovena, p. 20; S. Mandić, Les portraits sur les fresques, Belgrade 1966, pl. 32, 33), la robe de la femme de Ruteš à Sainte Marina de Karloukovo Д. Панайотова, Св. Марина при Карлуково, Известия на Института за изобразителни изкуства, VI, София, 1963, p. 147) la dalmatique d'Anne-Marie à Lesnovo (M. Okunev, Lesnovo, L'art byzantin chez les Slaves, Les Balkans, II, Paris, 1930, fig. 166). Ces aigles apparaissent sur l'habit du despote Oliver dans la galerie de Sainte Sophie d'Ochrid (J. Kovacević, Srednjeve-kovna nosnja, pl. XXXIII), ainsi que Gospodine Konstantin sur la miniature de l'Evangile du tsar Ivan Alexandre de Londres (B. Filov, Les miniatures de l'Evangile de Londres, Sofia, 1934, pl. 1, fol. 2).

La despote Anne de Dolna Kamenica est habillée d'une dalmatique ornée de rinceau, sur un fond jaune doré, au-dessus de laquelle scintillent perles et pierreries, comme s'il s'agissait d'un loros. La robe est boutonnée sur le devant par une double rangée de perles. Parmi les nombreuses pierreries apparaissent des plaques carrées et rondes colorées, serties par quatre bastes.²²

Cet habit doit être considéré comme issu du loros que portaient les reines et les impératrices.²³ L'image de Sainte Hélène à Boïana²⁴ révèle les origines de ce costume. Là, le loros impérial est aussi parsemé de perles et de pierreries, ainsi que de plaques semblables, mais il est plus riche, tandis que celui de Dolna Kamenica était modifié et simplifié en raison du rang moins élevé de la despote Anne.

La couronne, assortie au vêtement comme chez le despote, est peinte jusqu'au moindre détail. Les deux parties dont elle est composée se distinguent nettement: un bandeau métallique et un bonnet attachés par une cordelière qui passe par des trous percés dans le métal et dans le tissu. A la base court une rangée de perles, suivie par le rang de pierreries, au-dessus desquelles le chevet côtelé du bandeau s'élève au centre avec une grande pierre ovale, l'attribut du despote.

La couronne fait partie de la coiffure, laquelle met en évidence un souci exclusif de la beauté féminine. Les cheveux sont enfermés dans une résille dont les entrecroisements sont ajustés de petites croix. Les boucles d'oreilles du type éventail, constitué de petits cônes en or, apparaissent sur le fond de cette „crépinette“²⁵ qui vient à envelopper le bonnet et les cheveux. Ainsi est voilée toute la chevelure sur laquelle se détachent la couronne et les boucles d'oreilles en or.

Certains accessoires présentent un intérêt particulier et contribuent à l'étude du costume médiéval, comme la résille déjà décrite. Elle est connue par la coiffure de la Tzarine Irène et de Sainte Hélène à Boïana.²⁶ Nous la découvrons tressée de fils d'or et munie de perles, peinte encore une fois à Dolna Kamenica sur les cheveux de Sainte Hélène. Une „crépine“ d'une facture semblable à celle de la despote Anne recouvre toute la chevelure de Sainte Hélène à Berendé.²⁷ Anne Marie de Lesnovo, ainsi que la donatrice de Treskavetz, portent aussi une résille.²⁸ Il est bien évident que la

²² Deux plaques rondes sont placées sur la poitrine et deux autres, carrées, sur les manches. Ces ornements peuvent être soit des pièces en émail, soit des pierres précieuses colorées.

²³ S. v. Radoičić, *Portreti srpskih vladara srednjem vjeku*, Skopije 1934, pp. 80—81.

²⁴ D. Panajotova, *Les peintures murales de Boïana*, Sofia, 1966, diapositive n° 19.

²⁵ Fr. Boucher, *Histoire du costume de l'antiquité et du Moyen Age en Occident*, Paris, 1965, pp. 184, 196. M. Leloir, *Dictionnaire du costume et de ses accessoires*, Gründ, 1951, voir l'article „résille“: au Moyen Age, la résille était appelée „crépine“ et „crépinette“.

²⁶ Kr. Mijatev, *Peintures murales de Boïana*, pl. 51, 52.

²⁷ D. Panajotova, *Peintures murales bulgares du XIV^e siècle*, Sofia, 1966, p. 99. Sainte Hélène continuait d'être considérée comme impératrice dans la peinture religieuse bulgare, et on lui attribuait des insignes impériaux.

²⁸ S. v. Mandić, *Les portraits sur les fresques*, ill. 21. J. Kovačević, *Srednjevekovna nošnja ...*, p. 48, tabl. XXIX.

résille était un objet qui ornait réellement les cheveux des femmes de la noblesse.

Cependant, au Moyen Age, la résille était un accessoire obligatoire pour les femmes mariées. Elle avait un grand succès en Occident pendant la deuxième moitié du XIII^e siècle, tandis qu'au début du XIV^e siècle, la résille est devenue un objet de luxe: on cousait des paillettes, des châtons aux intersections. Les petites croix que nous avons déjà mentionnées sont issues de la même recherche. Très à la mode, cette „crépinette“ devient de plus en plus luxueuse et révèle une technique complexe, comme le prouve celle de Sainte Hélène, tressée de fils d'or.²⁹ Il est très probable que les magnifiques résilles de Dolna Kamenica reproduisaient des objets d'importation.³⁰

En revanche, les boucles d'oreille semblent être l'oeuvre de l'orfèvrerie locale: en effet, beaucoup de boucles d'oreilles du même type reproduites dans de nombreuses variantes, le plus souvent en argent, mais aussi en or, ont été trouvées pendant des fouilles archéologiques, et on peut les voir dans les musées de Sofia, Varna, Vidin, Tirnovo, Plovdiv.³¹ Elles sont peintes aussi sur les fresques du XIV^e siècle, par ex. à Zemen (la jeune femme qui accompagne Deñan et Doña), à Kalotina (les donatrices), à Lesnovo (Marie Anne), à Bela crkva de Karan.³² Il semble que, pendant un certain temps, cet ornement ait été considéré comme signe de dignité et destiné aussi aux hommes comme le montre le portrait du tsar Ivan Alexandre de Crkvata à Ivanovo.³³

La deuxième fresque des donateurs reflète le moment solennel de l'offrande de l'église à Sainte oponyme, la Vierge. Deux hommes se tiennent l'un à côté de l'autre: le plus proche de la Vierge tient dans les mains le modèle de l'église, tandis que l'autre accomplit le geste de présentation; entre ces personnages apparaît un enfant, dont il ne reste que le beau visage.

Les deux donateurs ont des vêtements riches appropriés à ce cas exceptionnel. Celui qui offre le modèle porte un costume du type que nous avons déjà décrit à propos du despote Michel fils, mais sans perles et sans pierrieres: c'est l'habit brun, long, boutonné, sanglé d'une ceinture de pièces métalliques assemblées par charnières. Ses décorations en bordures sont très caractéristiques: comme d'habitude, elles passent autour du col, sur l'épaule, au-dessous du bras et sur la poitrine de part et d'autre de la mince zone boutonnée. Cette même bordure achève la courte manche sous

²⁹ Fr. Boucher, *Histoire du costume* ... pp. 184, 196, 200; M. Leloir, *Dictionnaire du costume et de ses accessoires*, voir l'article „résille“: „.... au début du XIV^e siècle, les résilles sont devenues les objets de luxe; elles révèlent une technique très compliquée: tressées de fils d'or dans de petits tubes de métal précieux enfilés les uns après les autres comme des perles“.

³⁰ Ив. Сакъзов, *Българската търговия през XIII—XIV век*, Изв. на българското историческо дружество, т. IV—V, София, 1923, с. 67.

³¹ Voir les catalogues des Musées de Varna, Sofia, Tirnovo, Stara Zagora, Plovdiv. M. Čorović, *Nalaz iz Markovi Varoši kod Prilepa, Zrakaste maušnice, Muzeji*, 2, Belgrade 1949, pp. 102—113. B. Filow, *Early bulgarian art*, Berne 1919, p. 40, fig. 34.

³² D. Panayotova, *Peintures murales bulgares du XIV^e siècle*, p. 164; M. Okunev, *Lesnovo, L'art byzantin chez les Slaves*, fig. 166; M. Garašanin, *Bela crkva de Karan, Starinar*, IV, Belgrade 1928, pl. XXIII, XXIV, XXV.

³³ D. Panayotova, *op. cit.*, p. 58.

laquelle apparaît la chemise blanche,³⁴ brodée de petites rosettes rouges et brunes. Une manchette pointue s'élance sur la main.

Il faut indiquer le caractère de ces bordures sur la dalmatique: il semble possible qu'elles soient en fourrure d'un poil très court et aplati d'écureuil ou de zibeline.³⁵ Le donateur est très beau: son regard doux est dirigé dans le sens inverse de son offrande; il a les yeux grands et expressifs; les traits réguliers; les cheveux longs bruns, un peu bouclés à l'extrémité; une barbe séparée en deux petites touffes; une petite moustache. Ce n'est pas un donateur conventionnel, mais un homme plein de vitalité et de noblesse.

Le deuxième personnage est présenté dans la même attitude; il porte un vêtement dont les galons de fourrure se détachent clairement par leur poil un peu frisé, visibles autour du col et tout le long de part et d'autre de l'ouverture boutonnée. C'est une fourrure différente de celle du premier donateur, et cela est conforme avec l'esprit de l'artiste qui essaie de varier les détails autant que possible pour persuader le spectateur de la réalité de ses images.

Il s'agit certainement d'un vêtement distingué et riche, convenant à un personnage de rang élevé, car il apparaît, à notre connaissance, chez les gouvernants ou les privilégiés. C'est le costume des donateurs peints sur les fresques d'Ochrid; Isac Ducas à Saint Pentéléimon, le despote Olivier et sa femme à Sainte Sophie portent un costume ouvert sur le devant à partir de la taille, l'ouverture étant galonnée de fourrure.³⁶

Il est évident que les habits aux rebords en fourrure étaient en vogue à l'époque où vivaient ces personnages, peints entre environ 1325 et 1335.

D'autre part, les manteaux d'apparat fourrés étaient très appréciés en Orient, où ils étaient considérés comme des cadeaux les plus somptueux que les califes puissent faire aux autres souverains.³⁷ Ils étaient aussi devenus les vêtements préférés des hauts dignitaires en Occident.³⁸ L'habit d'apparat à Dolna Kamenica, reflétant le même goût, témoigne du mérite et du droit de son propriétaire de le porter.

La coiffure avec des cheveux très longs sur les épaules, la barbe en deux touffes très soignées, ainsi que la fine moustache rappellent l'image du premier donateur et illustrent la mode de ces temps. Cependant, le visage n'est pas une copie conventionnelle comme on en voit souvent, par exemple chez les femmes de Bela crkva de karan, de Kalotina;³⁹ au con-

³⁴ Les mêmes broderies ornent la chemise de la donatrice de Kalotina. Voir D. Panajotova, Peintures murales bulgares, planches en couleur hors texte, Kalotina portrait des donateurs.

³⁵ Fr. Boucher, Histoire du costume, pp. 173, 174 „Les pelletteries courantes étaient le dos de gris, le renard, la martre, le castor et la lètiçe, qui était blanche et imitait l'hermine; la martre, le gris, le vair et l'hermine étaient généralement réservés aux vêtements princiers ou de cour...”

³⁶ J. Kovačević, Srednjeveknva nosnja..., fig. 20.

³⁷ Fr. Boucher, op. cit., pp. 173—174, 214. p. 174 „En 1192, le sultan Saladin offrait à Bohémond, prince d'Antioche, des manteaux d'apparat fourrés et envoyait au comte Henri de Champagne...”

³⁸ Ibid.

³⁹ M. Garašanin, Bela crkva de Karan, pl. XXIV, XXV; D. Panajotova, op. cit., pl. en couleur hors texte, voir Kalotina les portraits des donateurs.

traire, sous une apparente ressemblance, une personnalité propre à chacune des deux figures (les donateurs) est mise en évidence par le peintre.

Ces deux personnages n'étaient pas représentés ensemble par hasard. Généralement, dans une composition, les donateurs ont un lien proche de filiation ou de mariage. La ressemblance frappante à Dolna Kamenica indique une parenté étroite entre les donateurs, certainement deux frères. Le premier est peint une deuxième fois avec sa femme et ses enfants à l'étage du narthex, sur le mur occidental. C'est la troisième fresque avec les portraits de personnages réels. Elle représente une jeune femme et le donateur dont nous avons déjà parlé, vus de face, le modèle de l'église dans leurs mains, leur petite fille entre eux et le garçon à côté du père. Cette fois, la femme participe, donc, à l'offrande.

La donatrice est grande, son corps élancé disparaît sous l'habit épais. Elle porte une robe longue, les ouvertures des manches dégagent complètement les bras. C'est une sorte de coudière: les manches ouvertes et déboutonnées flottent à partir de l'épaule comme le pan d'une étoffe, dans le dos. Cette robe aux manches ouvertes et tombantes était en vogue au cours de la première moitié du XIV^e siècle: elle était portée par les femmes de l'aristocratie, comme nous le voyons chez les donatrices des fresques de Karloukovo (Sainte Marina), Kalotina, Zemen.⁴⁰

La robe est d'une étoffe lourde et précieuse, brodée en lamé. Le dessin est à peine reconnaissable — de grands losanges dans lesquels apparaît un motif central. Sous la robe, bordée de fourrure, la donatrice porte une chemise en matière légère d'un blanc cassé, brodée en „bracelets“ avec des marguerites rouges et brunes. La chemise a des manchettes en pointe d'un tissu plus „sec“, comme celui du vêtement du donateur déjà décrit. Sous la bordure en fourrure de la robe émergent des chaussures rouges à la poulaine et des bas rayés.

La femme tient dans la main droite un petit sac, rempli de terre (akakia), rappelant le caractère transitoire de la vie terrestre.^{40 bis}

Cependant, le peintre concentre ses préoccupations sur le visage et sur la coiffure, qui est d'une élégance exceptionnelle. Un voile léger couvre entièrement la chevelure sur laquelle est posée une couronne. De chaque côté, les extrémités du voile passent dans la couronne pour bien la tenir sur la tête, puis elles retombent croisées devant et rejetées ensuite en arrière. Sur le cou dégagé en partie, on voit un collier assorti aux autres ornements. Sur l'épaule, une broche attache le voile à la robe.

Deux pendeloques permettent d'accrocher de très grandes boucles d'oreilles en éventails renversés ornés de perles. La couronne avec les pendeloques, les boucles d'oreilles et le collier enserrant le visage dans un large contour métallique brillant, auquel s'oppose le voile transparent. Sur la couronne, une coiffe⁴¹ assortie, mais d'un diamètre plus large, est mise en évidence, qu'un deuxième voile recouvre, puis retombe en arrière.

⁴⁰ Д. Панайотова, Св. Марина при Карлуково, pp. 147—148, fig. 6. A. Grabar, La peinture religieuse en Bulgarie, Paris, 1928, p. 290, fig. 39; D. Panayotova, Peintures murales bulgares du XIV^e siècle, pl. en couleur hors texte, les donateurs de Zemen.

^{40 bis} Voir chez J. Kovačević le texte sur Akakia dans „Srednjevekovna nošnja...“, page 248.

⁴¹ Leloir... Dictionnaire du costume et des accessoires..., voir l'article „coiffe“.

Le visage est animé de la vitalité d'un être humain, échappant ainsi aux règles de la peinture religieuse. Les traits réguliers révèlent une vie intérieure qui transforme l'image en un portrait personnel. La donatrice de Dolna Kamenica se détache complètement de tous les visages féminins conservés sur les fresques du XIV^e siècle. Elle peut être comparée, par sa valeur artistique, à Dessislava de Boïana,⁴² et elle met en évidence les mêmes tendances réalistes.⁴³

Le visage expressif, la coiffure compliquée, les ornements minutieusement détaillés, le costume en vogue ne pourraient pas être reproduits avec une telle exactitude si le peintre n'avait pas pris contact avec le modèle. Nous aurons l'occasion de constater, dans les habits de la petite fille, les mêmes préoccupations qui aboutissent aux traits réalistes, propres aux maîtres créateurs du style des Paléologues dans la troisième décade du XIV^e siècle.

La petite fille, comme tous les membres de la famille, est debout, les mains tendues vers le modèle, dans un geste de présentation. Son attitude est remarquable par la ligne ondulée du corps, propre aux statues gothiques. L'enfant porte un surcot:⁴⁴ c'est une tunique ornée d'un dessin pointillé, dont les pans bordés de fourrure traînant à terre, font, avec ceux de la robe de la mère, une ondulation en S allongé caractéristique de la peinture gothique. La tunique a des échancrures très larges aux rebords de fourrure, qui descendent jusqu'aux pans.

Le surcot était porté en Occident au XIV^e siècle.⁴⁵ L'habit de la petite donatrice s'en inspire manifestement. Il est possible que la mode du surcot ait connu le même succès chez les femmes de la haute société en Bulgarie.

La petite fille porte des pendeloques, des boucles d'oreilles, ainsi que le collier que nous avons vu chez la donatrice, mais proportionnés à sa taille; une rangée de perles ceint son front, à la place de la couronne, et sa tête est couverte d'un seul voile. Elle porte de nombreuses bagues aux doigts. La moitié du visage est endommagé, ce qui empêche l'étude.

Le donateur apparaît dans le même costume que sur la fresque déjà examinée. La fermeture et le coulant de sa ceinture présentent des détails réalistes. Il est toujours exceptionnellement beau, son visage encore plus spiritualisé; sa personnalité, mieux exprimée par des traits individualisés, est pleine de noblesse et d'humanité.

Une question se pose: quelle est l'identité de ces donateurs dont les portraits réalistes trahissent évidemment des personnages ayant réellement vécu?

Le tsar Michel Šišman avait, de son premier mariage, plusieurs fils, dont les noms nous sont connus par les documents qui apparaissent après

⁴² A. Grabar, *La peinture religieuse en Bulgarie*, pp. 164—166; Kr. Mijatev, *Peintures murales de Boïana*, p. 16; D. Panajotova, *Les peintures de Boïana*, p. 18.

⁴³ Ал. Обретенов, *Стенописите в Бояна*, Изв. на Института за изобразителни изкуства, VI, София, 1962, p. 13; A. Grabar, *op. cit.*, 165; D. Panajotova, *op. cit.*, pp. 17—19.

⁴⁴ Leloir, *op. cit.*, voir l'article „surcot“.

⁴⁵ Fr. Boucher, *L'histoire du costume...*, p. 204... Leloir, *ibid.*

sa mort. Danilo et Kantakuzen mentionnent „le tsar Ivan Stephan, qui lui succéda sur le trône“⁴⁶ Alors Anne, la reine mère, retourna à Tirnovo et partagea le pouvoir avec Belaïra le frère du roi défunt...⁴⁷

Les événements liés à un autre fils de Michel Šišman, du nom de Šišman,⁴⁸ sont beaucoup plus connus et les sources historiques plus claires. Portant le nom de la famille Šišman, il semble qu'il ait été un homme fort habile et intelligent qui avait beaucoup de partisans parmi les boïards, car Ivan Alexandre, élu tsar après un coup d'état en 1331, dix années plus tard, continuait de le considérer comme „l'ennemi le plus dangereux“⁴⁹.

Dès 1332, Šišman fut obligé de quitter Vidin et de partir en exil: il est resté notamment longtemps chez les Tatars.⁵⁰ Après la mort de l'empereur byzantin Andronic le Jeune il arriva à Constantinople en 1341⁵¹. Sa présence chez les Byzantins provoqua des discussions et des menaces de la part des Bulgares: Ivan Alexandre déclarait être prêt à faire la guerre à Byzance, si Šišman n'était pas rendu. Le Conseil d'Etat byzantin dut s'occuper de l'affaire. Kantakuzenos,⁵² lui-même, participa à cette importante réunion et décrivit plus tard tous les désaccords, qui furent réglés par la voie diplomatique, et aboutirent au rétablissement des bonnes relations entre les deux pays sans que Šišman fut rendu aux Bulgares.

Anne, la reine mère, fut obligée de quitter le pays.⁵³ Petite-fille d'Hélène (femme d'Uros et parente des Anjou), elle alla chercher abri chez ces derniers.⁵⁴ En 1338, Anne se trouvait à Raguse grâce à la protection du roi Albert et de la reine Johana, desquels on a conservé sept lettres⁵⁵ qui

⁴⁶ Kantakuzenos, I. 430—15—21, II. 19—18; Данилов продължител, с. 191, 195, Иван Стефан царе, син благочестиваго царе Михаила; Le tsar était appelé Ioan sur les monnaies (Н. Мушмов, Монетите и печатите на българските царе, София, 1924, pp. 103—105), Ioanis chez Kantakuzenos Ioan Stepan dans le Дриновский препис на Синодика (М. Попруженко, Синодик царя Борила, София, 1928, p. 83); П. Ников, Видинско княжество, pp. 90—91; Ал. Бурмов, История..., II, pp. 8—10, 12, 13.

⁴⁷ Р. Ников, op. cit., p. 96; Ал. Бурмов, op. cit., p. 9.

⁴⁸ Kantakuzenos, II, 19—58; Kantakuzenos, I. 430—19, voir le commentaire chez П. Ников, op. cit., p. 93.

⁴⁹ П. Ников, op. cit., p. 97; Ал. Бурмов, op. cit., p. 18.

⁵⁰ П. Ников, op. cit., pp. 92—93—100.

⁵¹ Н. Kantakuzenos, II, 19—20, 20—24, 52—58, voir le texte traduit en bulgare. Chez Ников, op. cit., p. 97.

⁵² Kantakuzenos, ibid.

⁵³ La reine mère Anne est partie pour la Serbie, chez son frère Stephan Decanski. Cependant, il était victime d'un coup d'état mené par le tsar Dusan, qui épousa Hélène, la soeur du tsar bulgare Ivan Alexandre. Alors, Anne quitta la Serbie pour chercher l'hospitalité des Anjou П. Ников, op. cit., p. 96), Iriček, Historija Srba, I, pp. 269, 273, 313.

⁵⁴ М. Дринов, Съчинения, sous la rédaction de В. Златарски, t. I, София, 1909, p. 82—83; П. Ников op. cit., p. 97; Ив. Сакъзов, Стопанските връзки на България с чужбина през XIV в., Годишник на Софийския университет, Юридически факултет, XXX, p. 35; Ал. Бурмов, op. cit., fasc. 2, p. 16.

⁵⁵ Les documents napolitains — deux lettres du roi Robert de 1337—1338 et cinq lettres de la reine Johana de 1345—1346: l'une des lettres de 1338 annonce que le roi Robert ordonne aux „portulani“ d'Apulio d'envoyer du blé à la reine Anne à Raguse „... ubi habet aliquo tempore cum sua familia commorari...“ (М. Дринов, съчинения, p. 81). Un autre document atteste que le conseil de Raguse approuva le paiement par la République des frais de logement de la reine bulgare. Voir Monumenta ragusina. Libri reformationum. Edition de l'Académie yougoslave de Zagreb, I, p. 135: „... à 1343 die octavo mensis iunii in minori consilio, suo campane more solito congregato, captum et deliberatum

témoignent de l'existence de plusieurs fils d'Anne. Une de ces lettres dit que la reine de Naples a permis à... „Martucio de Mencia, familiari domestico Imeratricis Bulgariae et filiorum eius... extrahere de portibus Apuliae equos quator diverserum pillorum.“⁵⁶

L'un des fils de Michel Šišman apparaît sous le nom de Ludovicus à la cour de Robert à Naples en 1338: „Ludovico filio incliti Imperatoris Bulgariae nepote nostro carissimo.“⁵⁷ On suppose que c'était Šišman qui avait changé son nom en Ludovicus.⁵⁸ Il était nommé „imperator bulgarorum“. Dans les livres de Raguse, on peut lire: „Petricus de Barletto factor domini imperatoris Bilgariae“ en 1362.⁵⁹ Ludovicus a participé à la guerre que conduisait le Pape pour reconstituer les Etats de l'Eglise; lors de la bataille de Guardavalle, il fut fait prisonnier par les Siennois en 1363.⁶⁰ Cependant, il mourut à la cour de Robert d'Anjou, en 1471.⁶¹

Les notes historiques que nous avons mentionnées révèlent l'existence de membres de la famille du tsar Michel Šišman qui peuvent correspondre aux portraits peints dans l'église que nous examinons. Nous supposons que les deux frères donateurs étaient Ivan Stephan et Šišman. En ce qui concerne l'enfant représenté sur la fresque, entre eux, c'était soit leur frère cadet, soit le fils du deuxième donateur.

Si nous supposons que l'enfant était ledit Ludovicus, son âge aurait convenu au combattant qui prit part, plus tard, à la bataille de Guardavalle. Mais si c'était le frère cadet, il ne pouvait être nommé „imperator bulgarorum“ parce qu'il avait au moins un frère aîné, comme le mentionnent les chroniques. D'autre part, Kantakouzenos ne dit plus rien de Šišman, après les accords avec Ivan Alexandre en 1341, ce qui fait penser que l'intéressé avait quitté Byzance pour se rendre chez les Anjou. A l'heure actuelle, les données historiques dont nous disposons ne permettent pas d'identifier l'enfant d'une manière certaine.

Au contraire, le nom de la petite fille sur la troisième fresque était encore lisible il y a une vingtaine d'années: c'était Vlakossava, mais elle n'apparaît pas dans l'histoire. Cependant, il est clair que tous les person-

fuit, quod de avere communis donnentur domine imperatrici de Bulgaria, pro solvendo pensione domus in qua ad presens stetit; Макушев, Италианские архивы, II, p. 29—30; Fr. Racki, Rukopisi tičući se južno-slovenske povjesti u archivi srednje i donje Italje... Rad jugoslavenske akademije znanosti i umetnosti, vol. XVIII, Zagreb, 1872, p. 229, note 1.

⁵⁶ S. Ljubić, Monumenta spectantia historiam slavorum meridionalium, t. X, p. 135; Макушев, Италианские архивы, p. 64; FR. RACKI, op. cit., p. 229; M. Дринов, op. cit., pp. 81—82; П. Ников, op. cit., p. 97; Ал. Бурмов op. cit., p. 16.

⁵⁷ Fr. Racki, op. cit., p. 229; Макушев, История болгар в труде К. Иречека, Журнал Мин. Народного Просвещения, т. СХСVII, С. Петербург, 1878, pp. 75—76; М. Дринов, op. cit., pp. 84—85. М. Drinov a trouvé trois documents à propos de Ludovicus, dont l'un de 1338 concernait le roi Robert.

⁵⁸ Du Cange, Historia Franco-byzantina, VIII, 21, p. 279; П. Ников, op. cit., p. 98; Ив. Дуйчев, chez Р. П. Мутафчиев, op. cit., p. 256.

⁵⁹ Monumenta Ragusina. Libri Reformationum, Ed. de l'Académie Yougoslave des Sciences de Zagreb, 1895, III, pp. 156, 157, 158.

⁶⁰ Annales senenses, chez Pertz, Monumenta Germaniae historica, t. XIX, pp. 19, 233: „... A. D. 1363. Captus fuit imperator de Bulgaria et episcopus de Bulgaria“; П. Ников, op. cit., p. 98.

⁶¹ Du Cange, op. cit., VIII, 21, p. 279.

nages dont nous avons étudié les portraits, appartiennent à la famille royale de Michel Šišman.

Le problème devient encore plus difficile à résoudre pour les portraits des deux moines de la quatrième fresque. On peut remarquer leur aspect peu religieux et leur attitude mondaine, exprimés avec une maîtrise exceptionnelle; l'identité des ces deux personnages reste hypothétique.

Les portraits des donateurs de Dolna Kamenica ont le grand intérêt d'illustrer des faits qui éclairent l'histoire bulgare (l'époque de Michel Šišman). D'autre part, ils offrent des données assez concrètes sur un aspect de la vie de la haute société et en révèlent des éléments mal connus: le costume, les accessoires, les attributs des membres de la famille royale pendant la troisième décade du XIV^e siècle.

La description très détaillée que nous avons faite des donateurs a pour but de mettre en évidence tous les accessoires qui faisaient partie du costume médiéval.

Les fouilles archéologiques⁶² de Tzarevets-Tirnov, ainsi que les trouvailles de Vidin, Varna et Nessebar, ont mis à jour des fragments de tissu brodé en lamé à dessins d'aigles, des ornements et des ceintures qui prouvent dans quelle mesure leur reproduction était exacte sur les fresques aux donateurs déjà examinées. Réciproquement, ces dernières sont des sources historiques qui facilitent l'étude des influences occidentales sur le costume bulgare du Moyen Age et complètent nos connaissances des objets d'importation en Bulgarie, dont l'existence au XIV^e siècle est attestée par des documents connus.⁶³

Les commerçants venus de l'Occident visitaient le pays et avaient leurs „factoria“ établies dans les villes les plus importantes: Tirnov, Vidin, Nessebar, Plovdiv. Les „gramota“ établis par le roi bulgare codifiaient leur statut dans la capitale, ainsi que dans les autres régions où ils séjournaient.⁶⁴ Le nom de „Quartier Latin“ à Tirnov, en usage jusqu'à nos jours, indique l'emplacement de leur résidence. Les contrats de commerce avec les villes de Raguse, Venise, sont depuis longtemps connus.⁶⁵ Les documents conservés dans les archives de ces villes, ainsi que les décrets des rois bul-

⁶² N. Niederle, *Rukovet slovanske archeologie*, Praha, 1931, fig. 51 (à propos des riches trouvailles à Sofia); M. Ljubinković, *Nalaz iz Dobrišta*, Zbornik Matice Srpske, 1960, pp. 256—257; D. Manozisi, *Srpski srednjevekovni nakit i ukras*, II, *Umetnički pregled*, IV, 1, c. 19—22; B. Filow, *Early Bulgarian Art*, Berne, 1919, p. 40, fig. 34; M. Corović-Ljubinković, *Nalaz iz Markove Varosi kod Prilepa*, *Zrakaste naušnitze*, Muzej, 2, Belgrade, 1949, pp. 101—112, fig. 1, 2, 7, 8, 10; J. Kovačević, *Mindjuse i naušnice*, Muzej, 2, Belgrade, 1949, pp. 114—125, fig. 1—8; P. Orsi, *Sicilia Byzantina*, *Byzantinische Zeitschrift*, XIX, 1910, pp. 460—469; Hampel, *Alterthümer des frühen Mittelalters in Ungarn*, II, p. 358; III, pl. 281—3, 4; J. Kovačević, *Srednjevekovna posnja*, ..., pp. 143—145.

⁶³ Б. Илинский, *Грамоты болгарских царей*, Москва, 1911, с. 13; П. Ников, *Унгаро-българските отношения*, ГСУ, т. XV—XVI, София, 1921, с. 69; Ив. Сакъзов, *Българската търговия през XIV век*, Изв. на БИД, т. IV—V, София, 1923, с. 41; *История на България*, т. I, София, 1954, с. 192—193.

⁶⁴ Б. Илинский, *Грамота царя Йоанна Асеня II*, *Известия русского археологического института в Константинополе*, т. VII, св. 2—3, София, 1902, с. 25—39; *История на България*, т. I, с. 194—195.

⁶⁵ Ив. Сакъзов, *Дубровник и България в миналото*, *Българска историческа библиотека*, V, София, 1932/1933; *История на България*, т. I, с. 192—193.

gares, témoignent des échanges commerciaux permanents avec l'Occident.⁶⁶ Ces échanges expliquent l'introduction d'éléments du costume gothique dans les vêtements de la haute société bulgare. Il convient d'ajouter qu'un nombre élevé de Bulgares habitait à Naples pendant le XIII^e — XIV^e siècles; une rue de la ville portait même le nom „Bulgarus“ („Vicus qui vocatur Bulgarus“).⁶⁷

Il est évident que les contacts directs des Bulgares avec l'Occident étaient bien établis et qu'ils avaient aussi un aspect culturel. La voie des influences occidentales était donc ouverte.

L'ORNEMENT

Le décor peint comprend aussi les motifs ornementaux qui peuvent être ramenés à deux groupes généraux :

1) *Les motifs ornementaux* proprement dits, dont la destination est de déterminer les zones horizontales ou d'encadrer certains détails architecturaux, le plus souvent niches et surfaces vides des parois des fenêtres.

2) *Les motifs décoratifs* dans la peinture figurative ou plutôt sur les objets décorés.

Les motifs ornementaux du premier groupe présentent une variété d'éléments conçus dans des compositions déterminées, parmi lesquelles on distingue plusieurs types, à savoir :

a) *Les fleurons* en forme de cœur, centré par une palmette stylisée à cinq feuilles, compris dans une frise ininterrompue, séparés par des éléments également stylisés du lotus. La frise s'associe aux marbres sculptés de Tirnovo du XIV^e s. et de Cahrie djamie. Une influence directe de la sculpture pourrait être admise si le fond autour de la palmette n'était pas bicolore (moitié vert, moitié bleu). Déjà admise dans le répertoire des motifs ornementaux du décor, cette frise devait être soumise aux règles de la composition colorée.

Le traitement du motif dans l'église n° IX de Trapesitza est le plus proche de celui du marbre, tandis qu'à Dolna Kamenica, les éléments sont stylisés et désarticulés, d'où le caractère de la frise déjà signalé.

b) *Les rinceaux* comprennent deux demi-palmettes stylisées dans chaque ondulation. Le motif apparaît sous deux aspects : une fois, les palmettes désarticulées sont en noir et le fond est blanc; une autre fois, elles sont blanches, tandis que le fond est en trois couleurs — bleu foncé presque noir, vert et bleu-ciel. Dans le premier cas, le contour noir, au lieu de souligner le fond en ombre d'une frise sculptée, a pris le rôle de la forme en relief, et le motif en apparaît sous un aspect négatif. Dans le deuxième cas, l'ornement, quoique positif, reçoit une caractéristique picturale : son lien avec la sculpture est interrompu, et il est interprété en accord avec les compositions ornementales dans la peinture.

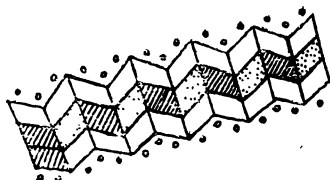
⁶⁶ Ibid., Voir aussi l'historien de Raguse, Giacomo di Pietro Lucarni, *Copioso ristretto degli anali di Rausa*, libri XI, Venetia 1609.

⁶⁷ М. Д р и н о в, Съчинения ..., р. 84.

Les motifs qui rappellent les origines de ces rinceaux à deux demi-palmettes existent dans la Vierge Leviska de Prizren⁶⁸ où les palmettes sont cependant beaucoup plus achevées, tandis qu'à Dolna Kamenica elles sont désarticulées. Leurs vrais équivalents apparaissent sur les peintures



FLEURONS



RUBAN



RINCEAUX



ZIGZAGS

Fig. 2

murales du XII^e siècle à l'église des Saints Anargyres de Castoria où même le motif fait partie des compositions plus compliquées (sur les surfaces triangulaires entre les arcs et les piliers, ainsi que sur les vêtements des saints). A Dolna Kamenica, le motif apparaît soit en bandeau, soit en composition (sur la paroi latérale de la fenêtre).

⁶⁸ Z. Jantz, *Ornamenti fresaka iz Srbije i Makedonije od XII do sredine XV veka*, Beograd, 1961, pl. XLIII, 278; A. Pelekanides, *Kastoria Thessalonique* 1953, pl. 11, 12, 22; J. Ebersolt, *La miniature byzantine*, Paris, 1926, pl. VIII, XXXII, p. 63 (comparer les rinceaux de Dolna Kamenica avec ceux sur l'habit de Nicephore III Botaniatè et de l'archange Michel).

c) Les quadrillages à quatre feuilles apparaissent sous la forme d'un réseau de losanges sur les entrecroisements desquels sont mises des quatre-feuilles, tandis que, sur leurs côtés, on voit de petits traits perpendiculaires. Les mêmes éléments du motif se retrouvent dans les compositions presque semblables à la Vierge Leviska de Prizren. Les quatre feuilles sans le canevas des losanges sont celles des motifs de Saint Nicolas Kaznitzes, à Castoria.⁶⁹

d) Les zigzags garnis des éléments de palmettes stylisées alternativement à l'endroit et renversées se déploient sur une seule face. Les zigzags de ce genre (sur une seule face) garnis des autres motifs composés d'éléments semblables existent à Backovo (XIV^e s.) sur l'encadrement du portrait d'Ivan Alexandre, tandis qu'à Trapezica (église n° IX), ils se présentent en double face.⁷⁰

e) Le ruban plissé, composé de trois bordures est étendu sur une seule face. Le motif, connu des églises de Trapezica, est un des plus répandus dans la peinture byzantine du XIV^e siècle ainsi qu'à l'époque précédente.

f) Les rinceaux garnis de fleurons comportent, dans chaque ondulation, une marguerite à cinq pétales. L'équivalent de ce motif rare apparaît à Serres, en Macédoine d'Égée.⁷¹

Les ornements sur les objets figurés:

a) Le motif de feuilles d'acanthe apparaît sur les boucliers des saints guerriers et, dans deux rangées superposées, sur le chapiteau de la colonne de Saint Siméon Stylite. Il est connu à Boïana (de la frise qui achève le mur de la Crucifixion), mais existe aussi à Saints Anargyres (sur les boucliers).

b) Le motif pointillé, composé de trois points, est parsemé sur le fond uni des pantalons des soldats et des tuniques des enfants (Rameaux). Il apparaît à Saint Nicétas de Cucer (Rameaux), à Saint Nicolas Orphanos (Pilate) et à Trapezica sur les pantalons des saints guerriers, dont le décor le plus simplifié est le pointillé.⁷²

c) Les rinceaux diffèrent d'habitude des rinceaux qui encadrent les images et s'apparentent avec les motifs sur les objets décorés de la peinture figurative (comparer les rinceaux sur les boucliers de Dolna Kamenica avec ceux des pantalons et des boucliers des saints de Trapezica). Cependant, les motifs de rinceau (du premier groupe) déjà étudiés, notamment ceux garnis des éléments de deux demi-palmettes stylisées, sont visibles sur la bordure qui achève la couverture du lit de la Vierge (Dormition), dont l'équivalent exact peut être vu aux Saints Anargyres de Castoria.

d) Les quadrillages sont des réseaux de losanges ou de carrés centrés d'un motif cruciforme. Les quadrillages carrés sont peints sur

⁶⁹ Z. Jantz, op. cit., pl. LIII, 353; Pelekanides, op. cit., pl. 13, 16, 17, 22.

⁷⁰ D. Panayotova, Peintures murales bulgares du XIV^e siècle, p. 106; Д. Димов, Разкопките на Трапезица в Търново, Bulletin de la Société Archéologique Bulgare, V, Sofia, 1915, fig. 35.

⁷¹ M. A. Frantz, Byzantine Illuminated Ornament, The Art Bulletin, Vol. XVI, No. 1, 1934, pp. 73—76, pl. XIII, 16.

⁷² G. Millet, A. Frolov, op. cit., pl. 43—1; A. Xungopoulos, Les fresques de Saint Nicolas Orphanos à Thessalonique, fig. 39; Д. Димов, op. cit., fig. 114

la couverture du lit de la Vierge (Dormition), et ils sont semblables à ceux de Bořana (Dormition) et des Saints Anargyres (Dormition). Les quadrillages aux losanges apparaissent sur le coussin de Sainte Anne (Nativité de la Vierge); les mêmes motifs sont visibles sur les habits des Saints Martyrs de Zemen (où ils sont peints aussi sur les surfaces vides entre les arcs et les piliers), ainsi que sur les fresques de Trapezica (larges bordures qui achèvent les habits des saints) et à Sopocani.⁷³

e) Les motifs gemmés en composition de triangles et de carreaux, existent sur les loros des archanges de Sainte Hélène et Saint Constantin. A Zemen, une bordure sur le suaire de l'autel présente les mêmes décorations. Le motif est caractéristique des habits royaux du XIII^e — XIV^e siècle en Bulgarie (Trapezica, église n° XI), en Serbie et à Byzance. On peut aussi ajouter les galons perlés des manteaux des Saints où les files de perles se rangent sur le long du rebord alternant un motif cruciforme (saints inconnus en buste de l'étage du narthex), dont l'équivalent exact est connu à Zemen et à Bobosevo.⁷⁴

f) Les motifs graphiques sont les différentes broderies des tissus qui couvrent les meubles, par ex. le dossier du trône de la Vierge. Les mêmes motifs graphiques sont visibles sur la couverture du lit de la Vierge à Saint Nicolas de Prilep; quelques motifs cruciformes sont proches de ceux de Zemen et de Curbinovo (le suaire du Christ mort sur la scène du Thrène).⁷⁵

g) Les motifs de fils d'or sont très caractéristiques pour les draperies en trompe-l'œil, dont les éléments sont employés dans différentes compositions.

h) Les huit, une sorte de rinceaux qui dessinent le chiffre huit, ornent surtout les murs du décor architectural (Nativité de la Vierge, Cène). Les mêmes „huit“ apparaissent à Zemen (sur le bouclier de Théodore Stratilate), ainsi qu'à Trapezica (église n° VIII) en compositions les plus variées possibles sur les draperies trompe-l'œil.⁷⁶

Ainsi, nous avons, à plusieurs reprises, mentionné les ressemblances des ornements de Dolna Kamenica avec ceux des autres monuments bulgares, soit contemporains, soit antérieurs, respectant les deux groupes des motifs décoratifs dans la peinture figurative. Cependant, une comparaison avec les ornements de Cerven, Karlukovo, Ivanovo, Berende et Sofia, qui proviennent aussi du XIV^e siècle, ne nous conduit pas aux résultats escomptés.

Ainsi, le cercle auquel appartient Dolna Kamenica se réduit autour des monuments aux ressemblances signalées par rapport aux deux groupements des motifs. Une seule fois, nous étions ramenés, à propos des rinceaux, à des motifs communs figurés sur des objets et sur des surfaces architectu-

⁷³ Kr. Mijatev, Peintures murales de Bořana, pl. 23, 45; A. Pelekanides, op. cit., pl. 22; D. Panayotova, op. cit., p. 115; D. Dimov, op. cit., fig. 101; Z. Jantz, Ornamenti fresaka, pl. VIII, 51.

⁷⁴ D. Panayotova, op. cit., pp. 120, 121, 114; Д. Димов, op. cit., fig. 101.

⁷⁵ G. Millet, A. Frolov, op. cit., fasc. III, pl. 72; A. Nikolovski, Kurbinovo, fig. 49.

⁷⁶ D. Panayotova, op. cit., p. 117; D. Dimov, op. cit., fig. 91, 105.

rales, dont l'équivalent était indiqué à Castoria à l'époque précédente. Une telle coexistence est évidente à Kurbinovo (XII). Il semble que les deux groupes de motifs au XIV^e siècle soient soumis aux règles différentes dans leur évolution et que cette coïncidence à Dolna Kamenica soit due à des tendances conservatrices de la peinture ornementale examinée.⁷⁷

D'autre part, l'apparition des rinceaux aux éléments stylisés désarticulés, très rares pour le XIV^e siècle et la parenté avec ceux des monuments plus anciens de Castoria et de Kurbinovo, révèle aussi des survivances de l'époque précédente. Les ressemblances avec les ornements de Zemen et de Kalotina, ensembles appartenant au courant archaïsant de l'art bulgare, prouvent les mêmes particularités des motifs examinés.

Quelques traits communs avec Boïana révèlent les origines des modèles plus anciens. Des rapprochements, tout de même plus rares, avec Saint Nicéas de Cucer et Saint Nicolas de Prilep viennent témoigner des mêmes tendances, alors que les ressemblances évidentes avec les monuments de la capitale bulgare (les églises de Trapezica) du XIII—XIV^e siècles font penser à une tradition déjà établie, que suit le maître de Dolna Kamenica.

⁷⁷ Nous remercions Mr. C. L e p a g e pour les indications précises qu'il nous a obligeamment données sur l'ornement dans la peinture byzantine, plus particulièrement des thèmes pour la classification des deux groupes de motifs décoratifs.

ПУТЕВЫЕ ЗАМЕТКИ ЯКОБА ФОН БЕТЦЕКА О БОЛГАРСКИХ ЗЕМЛЯХ XVI ВЕКА

М. Йонов

Мои исследования в области литературы, относящейся к путевым заметкам, и необходимость полного собрания и изучения этого вида источников прошлого нашего народа эпохи османского владычества остановили мое внимание на одном тексте, который, хотя и не совсем неизвестный, но остался почти не использованным в нашей научной литературе. Речь идет о путевых дневниках австрийского императорского служащего Якоба Бетцека, датированных второй половиной XVI века.

Впервые путевые заметки Бетцека были отмечены австрийским османистом прошлого века Йозефом фон Хаммером в его *Истории Османской империи*¹. Специалистам, занимающимся прошлым балканских народов, этот текст хорошо известен по ряду статей крупного хорватского ученого прошлого века Петара Матковича, посвященных путешествиям по Балканам в XVI в.² В одной из этих статей Маткович передает свободно и с известными сокращениями содержание путевого дневника Бетцека во время его путешествия из Вены в Цариград в 1564 г. Об описании возвращения в 1565 г., а также и о путевых заметках этого же лица во время двух позднейших путешествий из Вены в Цариград и обратно в 1572 и 1573 гг. Маткович только упоминает или берет из них названия некоторых населенных пунктов.³

Передаваемые таким образом, путевые заметки Бетцека выглядят весьма бледно, и, может быть, поэтому он не цитирован, насколько мне известно, никем из болгарских исследователей. Никто после Матковича не обращался к самой рукописи.

Как мы отмечали уже⁴, Петар Маткович сделал много для исследования и изучения большого числа путевых заметок о балканских землях до конца XVI в. Этот ученый собрал исключительно полезные библиографические сведения о лицах, проезжавших через европейские владения Османской империи того времени. Его статьи снабжены заметками и комментариями, которые говорят о выдающихся знаниях и эрудиции автора, главным образом в области исторической географии и истории поселений.

¹ J. v. Hammer, *Geschichte des Osmanischen Reiches*, Bd. III, Pest 1827, S. 748—749.

² P. Matković, *Putovanja po Balkanskom poluotoku XVI veka*. — *Rad Jugoslavenske akademije znanosti i umjetnosti*, kn. LXXXIV, s. 40—59.

³ Там же.

⁴ См. наше исследование „Европейски пътеписи за българските земи през XVII в.“ — ГСУ, ФИФ, т. LXII, 1968, стр. 18.

Следует отметить, однако, что метод, при помощи которого этот ученый сделал путевые заметки достоянием читателя, сегодня уже весьма устарел и делает эти публикации не совсем удобными для научного пользования. Чаще всего Маткович свободно передает содержание рассматриваемых текстов, его перевод переходит в свободный пересказ, в котором опускаются отдельные слова, фразы или целые отрывки и части. И если не прилагается оригинальный текст, то этот метод кроет в себе опасность того, что будут упущены ценные места или интересные детали, которые могут направить взгляд исследователя на новые стороны и моменты исторического бытия.

Ниже наши заметки, как и перевод дневников двух путешествий Якоба Бетцека, показывают, что данные путевые заметки содержат весьма много полезных сведений и некоторые интересные факты об условиях жизни и духовном мире болгарина в XVI в.

О личности Якоба Бетцека известно мало. Известно, что он находился на службе при дворе императора Фердинанда I (1521—1564) и Максимилиана II (1564—1576). В качестве специального курьера этих императоров Бетцек ездил к управляющим двором в Швецию, Данию, Италию и некоторым князьям самой империи. Три раза — в 1564—1565, 1572 и 1573 гг. — он побывал со специальными поручениями в Цариграде. Как видно из его путевых заметок, Бетцек был хладнокровным, опытным и сообразительным служащим, хорошо знающим военное дело. Такие качества в то время были необходимы императорским курьерам, которым приходилось преодолевать большие трудности, часто связанные с риском при передвижении, а в Османской империи кроме того испытывать неприязнь и обиды больших и малых чиновников, злоупотребляющих властью. Бетцек, видимо, хорошо справлялся с возложенными на него задачами и поэтому долго удерживался на посту императорского курьера.

Что касается склада ума и кругозора, то у Бетцека, по-видимому, не было никакого специального образования или широких научных и культурных интересов. И все же он не остался абсолютно чужд свойственной его современникам эпохи Ренессанса склонности к изучению других народов и стран и путешествиям, которые потом превращались в научные описания или занимательное чтение. Наш путешественник не был совсем незнаком и с писательским трудом, потому что во время своих многочисленных курьерских миссий чувствовал потребность делать заметки обо всем виденном и происшедшем, которые потом с помощью писаря оформил в 11 путевых дневников.

Письменное наследие Якоба Бетцека сохраняется в виде рукописи в Венской национальной библиотеке. Его путевые дневники собраны вместе с некоторыми другими заметками о путешествиях по европейским странам и документами в один толстый рукописный сборник. Свои заметки Бетцек озаглавил: *Verzeichnuß Etlicher Meiner vnnd der Furnnembsten Raisen so ich Zu Beder Röm. Kay. Maj. Ferdinandi vnnd Maximiliani des Andern diensten Ausser vnnd Iner denn Römischen Reich mit Schickkhungen zum Oeffternmahl In Tirggey, In Dennenmarckh vnnd Schweden Auch sonst in Römischen Reich hin vnnd wider mit vill gefahrlicheit meines leibs vnnd lebens had vnderthenigisth Vleiß gebrauchen lassen. Anno 1564.*

Дневник первого путешествия Бетцека в Цариград в конце 1564 г. (содержание которого передал Маткович) начинается с обратной стороны 38 л. рукописи и озаглавлен: *Verzeichnuß der Raiß von Wien auff Offen vnnd dann auf Constantinopol*. Здесь автор описал свое путешествие до Высокой Порты вместе с императорским чрезвычайным посланником Михаилом Черновиц⁵, Георгом Албани и Ахачем Чаби. Они должны были отвезти дань за два года и другие подарки Сулейману I и одновременно добиться благоприятного мира.

Чрезвычайные императорские посланники Черновиц и Чаби, а вместе с ними и Бетцек возвращались назад в течение августа, сентября и октября следующего 1565 года. Описание этого путешествия, содержание которого мы здесь публикуем, начинается со 166 листа рукописи после других более поздних заметок. Этот дневник озаглавлен: *Verzeichnuß wie wir von Constantinopl wider auf Wien geraist vom 13. Augusty bis auff den 8.ⁿ October Anno 1565*. Сохраняя хронологический порядок в переводе, мы помещаем его ниже сразу после дневника 1564 г.

О путешествии Якоба Бетцека в турецкую столицу в 1572 г. известно еще меньше. Он был один и, сопровождаемый чаушем (офицер султанской гвардии), принес письмо австрийского императора султану и всемогущему тогда великому везиру Мехмеду Соколовичу. Путевые заметки о дороге от Вены до Одрина и потом до Цариграда носят весьма общий и беглый характер. Они начинаются со 134 листа рукописи после заглавия: *Verzeichnuß alls die Röm. Kay. Mt. mich des 72. Jahrs von Wienn aus P. Posta mit Schreiben vnd Anderne Beuelch an die Tyrggische Portten Gnedigist Abgefertigt, wie Ich geraysst, vnnd was sich vnderdessen weill Ich zu Constantinopl gewest, verlossen*.

Возвращение из Цариграда в Вену в марте—апреле того же года описано более подробно, хотя автор не сообразовывался в общем с писанным ранее в своих дневниках, и в некоторых местах имеются повторения. Этот текст озаглавлен: *Tagraisen von Constantinopl nach Wienn* (лист 137).

Последняя поездка Бетцека в Цариграде описана в заметках под заглавием: *Vermerckhte Postier—Raiß alls mich die K. K. May. des 73. Jahrs von Wienn aus nach Constantinopl allergnedigist abgefertigt vom 17 Januarij bis auf den 19 Februarij*.

Возращение из Цариграда в Вену озаглавлено (на листе 197): *Post-Raiß von Stamboll auff Wienn*.

Из путевых дневников Бетцека видно, что автор не стремился или у него не было времени подготовить свои заметки для издания или придания им более изысканой литературной формы. Может быть, только поэтому в рассматриваемом тексте личные впечатления не перемежаются со ссылками на другие сочинения и ученым многословием. Просто и безыскусно автор рассказывает обо всем, что случилось в пути и что производило на него впечатление. Изредка он вступает в область абстрактного знания и там показывает малую осведомленность и легкоеверие: название

⁵ Он был уроженцем Македонии или Черногории. О нем и миссии см. многие данные у Матковича, цит. соч., стр. 41—43.

Пирота дает ему основание утверждать, что этот город был основан царем Пирром, а название Пловдива (Филиппополь) заставляет его видеть во всем связь с Александром Македонским. К счастью, такие места в путевых заметках встречаются редко, и Бетцек предпочитал отмечать реально виденные и пережитые вещи. Таким образом, его заметки, хотя и весьма неровные и несовершенные в литературном и стильном отношении, обладают подкупающей историка свежестью непосредственных свидетельств.

Относительно содержания путевых дневников Якоба Бетцека мы можем отметить, что они, подобно большинству путевых заметок, содержат мозаично пестрые сведения о жизни и людях той эпохи. В следующих строках мы хотим обратить внимание на некоторые места, которые могли бы дать примерное представление о том, какие полезные данные и факты могут быть найдены в этом источнике.

Заслуживают внимание те места путевых заметок, в которых Бетцек выражает свои общие впечатления о Балканских странах. После рассказа о Нише автор пишет: „Сейчас мы вступили в Болгарию, также мало населенную, но прекрасную страну, плодородную пшеницей, рисом и всем другим, нужным людям. Жители такие же христиане, грубые и простые люди, как и сербы.“ Дальше автор подробно описывает национальную одежду и украшения болгарских женщин, и текст здесь созвучен подобным описаниям других путешественников. В описаниях Бетцека могут быть открыты, однако, и некоторые дополнительные подробности и нюансы.⁶

Упомянув Софию и прежде чем упомянуть Вакарел, автор пишет: „Выйдя оттуда (из Софии), достигли Македонии (?), также чудесной, плодородной и благодатной земли. Ее жители — крепкие люди, которые национальной одеждой и костюмами походят на болгар, только они побогаче.“ После описания женской и мужской одежды, которая напоминает болгарскую, автор путевых заметок добавляет: „И у них для вспашки и любого перевоза вола используются мало, чаще буйволы.“⁷

Заслуживает интереса описание, которое Бетцек дает обычаям болгар при обручении, свадьбе и смерти.⁸

Мне кажется, что каждый болгарин с интересом прочел бы следующие места путевых заметок, на которые у Матковича нет и намек. Автор рассказывает, что при возвращении из первого путешествия в Цариград в 1565 г. остановился переночевать в Вакареле. В этом селе ничего не нашлось купить для еды и питья, и поэтому пришлось послать своего служащего в соседнее село. Тот, однако, оказался морально опустившимся человеком и начал приставать к жене одного болгарина. Как уверяет нас автор, крестьяне его выгнали. Он успел удрать на лошади, но оставил другую, нагруженную продуктами. „Мы послали, — пишет Бетцек, — одного спahiю в то село забрать лошадь, которого крестьяне едва не прибили палками, и они сразу же привели ее с собой.“⁹

⁶ Jacob Betzek, fol. 42v.

⁷ Ibidem, fol. 44v.

⁸ Ibidem, fol. 42v.

⁹ „... Zur nacht bey Alaglika ein dorff zue feld in einem garten gelegen, Dasselbst wir weder zue Essen noch zue trinckhen vmb geldt bekumen wegen, Sonder des Tschernowitz Einkhauffer Philipo genandt, so mit vnß geraist, Ein Alter loser mann, . . . in ein

Подобная история случилась и в Драгомане. Когда добрались до этого села, предводитель императорской миссии вызвал лиц, которые накануне вечером напились в Софии и вели себя дерзко. Он дал им указание вести себя безукоризненно, как полагается императорским служащим и немцам. В тот же вечер стало известно, что один старый болгарин продает чудесное красное вино, и вечером императорские возницы собрались в „том же домике, пили и танцевали до полуночи, а кроме того старик играл им на гайде“. Когда же гости перепились, то начали приставать к дочери болгарина. Тогда он вместе с женой, дочерью и двумя другими болгарями закрыл двери, согнал гостей и здорово их избил палками и горящими головнями, взятыми прямо из очага, находящегося в комнате, а потом выбросил их за дверь.¹⁰

Аналогичный случай описывает на 60—70 лет позднее другой немецкий автор путевых заметок Георг фон Найчиц. Он присутствовал на сельской свадьбе в том краю, сопровождаемой щедрым угощением и прекрасным красным вином. Затем, однако, из-за того, что сопровождающий их турецкий чауш забрал отличных лошадей одного крестьянина, его односельчане налетели с палками и начали яростно избивать турка и почтаря.

Приведенные выше отрывки из путевых заметок Бетцека, которые остались не отмеченными Матковичем, говорят о том, что в болгарине, даже в самую неприглядную эпоху рабства, не было убито все человеческое. Теснимый в горах и селах, старающийся защитить свое имущество и честь, сохранить свой дом чистым, при насильственном вмешательстве в его святую святых, он находил в себе силы и мужество поднять руку против похитителей, кем бы они ни были — людьми всемогущего султана или христианами, на которых он возлагал столько надежд...

В рассматриваемых путевых заметках весьма много разнообразных сведений о населенных пунктах, встречающихся по пути Белград — София — Цариград, их населении, ремеслах и пр. Автор вспоминает о богатых дубровникских купцах в Софии и других городах, о греческих купцах из Одрина, которые вели торговлю по всей стране. Евреи в Одрине были богатыми купцами и ростовщиками. Кузнечным делом и другими подобными ремеслами в этом городе занимались цыгане. Любопытно сообщение автора о том, что во время одного из проездов через Пазар-

ändern fleckhen einzuekhauften geschickht, daselbst er einem Bulgarn vmbs weibs buellen wollen. Darumb sie Im nachgeeyldt das er endtreitten muessen vnnd ein Roß sambt ein gepeneckh, so er an der hand gefierdt gehabt, dehinden gelassen. Also wir einen Spahij ins selbig dorff das Roß Zue holen geschickht, Welchen die Paurn schir mit Brigeln erschlagen, Aber gleichwol das Roß mit sich gebracht.“ *ibidem*, fol. 168.

¹⁰ „In solcher nacht, Alls gleich ein Aldter Bulgar ein guetten Rotten Wein vmbs geldt hinzuegeben gehabt, welchen vnnsere Khutschj Khnecht bald erfahren. Vnnd Zum Abendt In desselben heisse In bis Mittenacht getrunckht vnnd getanzt, darzue der Aldt Inen auff der Cheide, od. sackh pfeiffen geseildt. Als sie aber foll werden vnnd ann des Bulgarn Tochter vill buellen vnnd greiffen wollen, hat er die thir vermacht vnnd er mitt seinem Weib, tachter, Auch sonst noch zwey Bulgarn so bey Ime gewest, die Khutschi mitt Brigellnn vnnd glienden Brandscheitern Wie sies vom feur, das dann mittem Im heissel Auffgericht, Wird ergreiffenn megen, Wol abgeriben, vnnd dann Zur thir Außgestossen.“ *Ibidem*, 169.

джик к их группе присоединился один купец на лошади „какой-то Марко“, чтобы продвигаться с большей безопасностью.¹¹

В путевых заметках упоминаются или часто описываются постоянные дворы, мосты, мечети и другие постройки, которые производили на иностранца большое впечатление. В наших землях чуть-чуть больше сказано о мосте и других постройках в Свиленграде.¹² Караван-сарай, этот своеобразный элемент османского общественного быта в ту эпоху, который был так непривычен для западных путешественников, очень часто привлекают внимание Бетцека. В его заметках могут быть найдены некоторые подробности, которые не встречаются у других авторов. Любопытно указание автора на то, что при некоторых караван-сараях имелись люди, которые в определенное время продавали сено, ячмень, дрова для путников, только по очень высоким ценам.¹³

Вспоминая о лицах, с которыми ему приходилось общаться, Бетцек позволяет нам увидеть облик крупных и мелких султанских служащих и чиновников, алчных и продажных, исполняющих законы собственного государства только тогда, когда им это выгодно. Показателен в этом отношении рассказ об одной пленной венгерке, у которой было письмо от своего хозяина и султани, дающее ей свободу и позволяющее уехать с императорской делегацией. Женщина, однако, была возвращена солдатами и доставлена к судье. Он рассмотрел данные ей документы и нашел, что она имеет право уехать. „Это, однако, — добавляет автор, — не могло помочь, так как она была белолица и красива и они опять ее вернули.“¹⁴

Во многих местах Бетцек рассказывает о встречах с захваченными в плен христианами — мужчинами, женщинами, девушками и юношами, которые конвоировались турками или продавались на ярмарках. Очень редко в другом источнике того времени мы можем встретить так много примеров о хищных „подвигах“ османской военщины в близких и отдаленных районах, которые опустошались и лишались самого важного — населения.

Как мы смогли убедиться, путевые дневники Якоба Бетцека содержат немало разнообразных сведений о болгарской земле, ее жизни и людях. Эти сведения и данные могут быть специально изучены и оценены специалистами в области истории вообще, исторической географии, хозяйственной истории и истории поселений, этнографии, истории архитектуры и пр. Самостоятельно и сверенные с другими путевыми заметками и исследованиями, заметки Бетцека несомненно обогатят материал по объяснению и воспроизведению картины исторического прошлого нашего народа в эпоху османского владычества в XVI в.

* * *

Описание нескольких моих и других знатных путешествий, которые я совершил, находясь на службе у двух Их Императорских Величеств Фердинанда I и Максимилиана II, с чрезвычайным риском

¹¹ Ibidem, 168.

¹² Ibidem, 46; 138.

¹³ Ibidem, 42.

¹⁴ Ibidem, 168—169.

для собственной жизни и подданныческим старанием на территории и вне Римской империи, посылаемый часто в Турцию, Данию и Швецию, а кроме того в различные места Римской империи. 1564 г. и далее.

Описание путешествия из Вены в Буду, а оттуда в Константинополь (1564 г.).

(41^v) От Белграда или Грех Вайсенбурга¹ проезжали мы через Сербию, пустынную страну, в которой села с весьма бедным населением. Нет настоящих гор, держат мало лошадей, потому что турки их отнимают, но большинство волов². Виноград и пшеница произрастают у них достаточно. Одежда их сделана из грубого сукна, по внешнему виду напоминает одеяло или бурку. Мужчины и женщины одеты почти одинаково, только женская одежда на груди с вырезом, а сзади имеет три сборки.

23 [ноября 1564 г.] покинули мы Белград с нашими 8 фаэтонами и 4 полевыми повозками и ночью закончили первый дневной переход в селе Хисарлык (Gasserluck).³

24 сего месяца с утра за два часа до рассвета мы выехали и за два часа до заката достигли села Колари.

На следующий день, 25 сего месяца, устроились на ночевку в одном селе, называемом Кломока⁴.

26 ноября мы заночевали в селе Вадисна⁵ и спали в караван-сараях этого села. Эти постройки, или караван-сарай, строятся для удобства путешествующих людей из видных господ, которые думают, что совершают богоугодное дело. [42^v]. В караван-сараях может остановиться любой — будь то христианин, еврей или турок. Сама постройка представляет собой не что иное, как хлев, в котором имеется очаг, на котором каждый может приготовить что-нибудь для себя. Постройка стоит пустой, и тот, кто придет раньше, готовит себе место для сна в любом углу, в каком он сам пожелает. Никто не платит никакого дорожного сбора за хлев. Если кто-нибудь желает пищи или корма для лошадей, то может их купить где-нибудь в другом месте или везти с собой, так как нет постоянного двора или гостиницы, где человек может купить за деньги необходимое ему. (При некоторых таких караван-сараях имеются люди, которые продают сено, также ячмень, а в определенное время и дрова на килограммы весьма дорого для путешествующих людей).⁶ В некоторых местах, однако, встречаются постоянные дворы, основанные высокопоставленными господами, в которых ночью дается бесплатно еда и корм для лошадей каждого, кто останавливается там, но об этом будет подробно рассказано далее.

¹ Griech Weissenburg, точнее Griechisch Weissenburg, — немецкое название Белграда.

² Так передаем то место рукописи, в котором имеются зачеркнутые и неясно написанные слова.

³ Хисарлык, или Хисарджик, — турецкое название сегодняшнего Гроцка.

⁴ Кломока — село, название которого, вероятно, искажено; у других авторов не встречается. См. о нем у Матковича, цит. соч., стр. 47.

⁵ Также название поселения, о котором упоминает только Бетцек. Не может быть подтверждено с уверенностью. Сравни цит. соч., стр. 47.

⁶ Текст, взятый в скобки, — дополнительные заметки автора на полях листа.

На следующий день, 27 сего месяца [миновали] один деревянный мост и высокую гору. К вечеру [достигли] торжища Ягодина, где провели ночь в караван-сарае. На следующий день, 28 сего месяца, мы тронулись до восхода и по дороге [дошли] до Моравы, которую миновали на корабле и остановились в караван-сарае.

[42^v] На следующий день, 29 сего месяца, с наступлением дня были в пути и к вечеру по высокой горной дороге [вышли] к селу Spaterichi⁷ и разбили ночной лагерь. С левой стороны от него течет небольшая река.

30 сего месяца прибыли в Ниш (Nischa), в один город, названный так по реке, протекающий через него, над которой имеется длинный деревянный мост. Весь город населен турками. Вокруг него произрастает много риса. Мы переночевали в городе в одном караван-сарае.

Сейчас мы вступили в Болгарию, также мало населенную, но прекрасную страну, плодородную пшеницей, рисом, виноградом и всем другим, необходимым людям. Жители такие же христиане, грубые и простые люди, как и в Сербии. Их мужская и женская одежда шиты по одной выкройке, только женские платья спереди разрезаны до середины паха. Все выработано из грубого фетра и сукна. Украшение женщин состоит из того, что на уши они вешают много венгерских монет, мелких турецких монет [аспри] и больших серебряных медальонов. Девушки заплетают волосы только в одну косу, но делают косы из коричневых и черных конских хвостов, которые они укрепляют на голове рядом и снизу опять собирают в одну длинную косу. Потом все это украшают старинными пряжками, синими стеклами, которые в Испании вешаются на мулов, а также и другими украшениями, которыми ранее украшались лошадиные принадлежности в Германии. Они носят также на пальцах много латунных перстней. Женщины на головах носят широкие шапки, похожие на большие глубокие тарелки, спереди над челом увешанные большим количеством монет. На шее носят синие и красные стекла и ракушки, все, что могут они найти. А мужчины носят на головах колпаки с ушами из синего сукна, заостренные сверху, а сзади и спереди разрезанные. У них существуют обычаи, чтобы невеста плела венок жениху из разных цветов, которые сама собрала. Она кладет на голову прозрачное полотенце, чтобы в этот день не смогли видеть ее лица. Когда жених ведет невесту, он привязывает к поясу ей полотенце, а если он немножко воспитанный человек, дает ей его в руку, сам идет впереди и ведет невесту за собой. Когда танцуют, то берутся за руки в круг и двигаются из стороны в сторону. Так же, если у кого-нибудь умерла жена или близкий друг, то он царапает и ранит свое лицо [43^v], так, будто обезображенный, долгое время ходит исполненный жалости и грусти; если же он вскоре женится, то его презирают и говорят, что он не любил своей жены или друга и т. д.

1 декабря на рассвете миновали реку Нишаву. Далее, следуя по высокой и довольно длинной горе, мы вышли к торжищу Новое-село (Novasel)⁸. Здесь нам навстречу вышло много женщин и встретили нас хле-

⁷ Spaterichi — искаженное название местности, которое не встречается у других авторов. Не может быть точно идентифицировано.

⁸ Новое-село — село, которое и сегодня носит то же название. Находится между Нишем и Белой-Паланкой.

бом. В большинстве здешних мест также растет рис. Здесь живет много турок, как и во всех более значительных и красивых поселениях.

На следующий день, 2 декабря, за два часа до захода солнца мы доехали до города, называемого Пирот; в нем родился царь Пирр. Перед этим городом на одной скале между двумя маленькими спокойно текущими реками находится старый замок, и только на расстоянии одного выстрела от него возвышается длинная цепь каменных гор. У их подножия, на расстоянии пушечного выстрела от замка, из одной скалы в трех местах бьет прекрасная прозрачная вода. Вокруг города [44] городская стена исчезла. Турки рассказывают, что духи или дьяволы, похитившие стену, выдувают воду из упомянутой скалы, так как стена начала тонуть сразу же после того, как забила вода. Она не пригодна для питья, потому что тот, кто ею напьется, чувствует как будто камень в желудке. На этом месте мы переночевали в одном караван-сараяе. Кстати, после Белграда в каждом городе, торжище или большом селе имеются такие караван-сараяи или постоялые дворы.

3 сего месяца с утра перед рассветом мы тронулись в путь, миновали прекрасную долину и два моста, под которыми течет Нишава, к вечеру [подъехали] к селу Цариброд (Zanibrod).

На следующий вечер мы были в одном селе, называемом Урлах (Vrlach)⁹, которое когда-то принадлежало сербскому деспоту.

5 сего месяца мы в полночь и к девяти часам утра [доехали] до Софии, довольно большого города. В нем процветают различные ремесла и торговля, которыми занимаются христиане, турки и евреи. Здесь наши кони и фаэтоны остановились в одном караван-сараяе, а мы в одном турецком доме, и мы приняли несколько торговцев из Дубровника.

[44^v] 6 декабря, в день Св. Николая, мы там отдыхали и к вечеру ходили в баню, вода в которую поступала теплая прямо из-под земли.

Выйдя оттуда, достигли Македонии, также плодородной и благодатной земли. Ее жители — крепкие люди, которые национальной одеждой и костюмами походят на болгар, только они побогаче. Женщины и девушки также носят больше украшений, чем болгарки, например, большие серебряные гривны. Их рубахи спереди на груди и по рукавам обшиты разными грубыми шерстяными нитками, а между ними укреплены стекла самых различных цветов, какие только могут быть найдены. Поэтому они не носят платьев с рукавами, чтобы другие могли видеть [рукава рубах]. Мужчины одеждой также напоминают болгар, только некоторые из них носят колпаки, сделанные из синего сукна, но большинство — из белого фетра и заостренные. Сзади над затылком имеются три висюльки, спереди также три. Две висюльки, которые находятся по середине, более короткие. Каждая с края длиной в половину локтя. И у них для вспашки и любого перевоза вола используются мало, чаще буйволы.

[45] На следующий день, 4 сего месяца, мы покинули Софию и ночью [прибыли] в одно село, называемое Ветрен (Alaglika)¹⁰, расположенное у подножия гор.

⁹ Vrlach — сильно искаженное местное название, которое невозможно уточнить с уверенностью. Маткович принимает, что речь идет вероятно о Сливнице, турецкое название которой Халкали. Эти названия, однако, с трудом могут быть уподоблены.

¹⁰ Alaglika — от турецкого названия Вакарела Акклисе, букв. Пестрая Церковь.

8 сего месяца за три часа до рассвета мы тронулись в путь и, спустившись с гор по одной теснине, вышли в небольшое заросшее луговыми травами поле. Там мы обнаружили теплый источник, весьма сильный и настолько горячий, что в нем можно было варить яйца. Он бил из четырех мест приблизительно в 12 шагах одно от другого — в двух местах из скалы и в двух из земли. Рядом с горячей водой, в шаге от нее, течет чудесная холодная вода. Потом мы проехали два моста и [разбили] ночной лагерь в одном селе, называемом Кыздервенд (Cissderuendt)^{10a}.

На следующий день, 9 сего месяца, дошли до торжища, расположенного в открытом поле и называемого Татар-Пазарджик. Там мы переночевали в хорошем и большом караван-сараяе.

10 сего месяца мы тронулись в путь за несколько часов до рассвета и с наступлением дня вышли в широкую степь. В ней находится более ста высоких могил, служащих гробницами видных лиц, погибших [45v] здесь во время Александра Македонского. Среди них был один вождь, который привел большое войско, его могила самая большая, так как, как нам рассказали, каждый, кто был ему подчинен, принес по одной шапке земли. На следующий день до обеда проехали деревянный, но крепкий и хорошо построенный мост 380 шагов в длину и 10 — в ширину. Возле него было много корабни воденици (Schiffmilen). Эта река называется Марица. Сразу же после этого [мы въехали] в Пловдив (Philipporoli) — красивый и большой город. Он расположен на пяти холмах, которые давно были окружены городской стеной. На одной из них стоит крепость, в которой родился Александр Великий. На противоположном холме стояла церковь. Две эти постройки взорваны и на месте крепости осталось одно лишь подземелье, а от церкви — только одна стена и кусочки свода.

11 декабря [мы перевалили] чрез высокую длинную гору и на ночь остановились в селе Каяли (Geigiali¹¹).

На следующий день на ночь мы разбили лагерь в селе Jobnet¹².

[46] 13 сего месяца приблизительно за три часа до наступления ночи пришли в одно торжище, в котором недавно построен мост только из белых камней длиной в 406 шагов, шириной — 10 и имеющий 23 опоры. Недалеко на север стоит новая большая баня, кругообразно выложенная мраморными камнями, кроме того имеется новая мечеть, также построенная из мраморных глыб; два караван-сарая и приют — все это покрыто свинцом. На все эти постройки отпустила средства и приказала их построить самая красивая и любимая жена султана, русская по происхождению¹³. Каждому, кто приезжает сюда, кто бы он ни был, лишь бы сделал остановку, дают ему и его лошади в продолжение трех дней продовольствие. Тот, кто желает здесь изучить их веру, также получает пищу и дополнительно две аспры на день.

^{10a} Кыздервенд — турецкое название с. Момин-проход.

¹¹ Каялии — турецкое название сегодняшнего с. Филево.

¹² Jobnet — весьма искаженное местное название между с. Филево и Свиленградом, которое не может быть идентифицировано.

¹³ Ниже, лист 138, автор пишет, что жена султана родилась в Пруссии.

Выйдя оттуда, мы вступили в Грецию, прекрасную империю и густонаселенную страну. Вней везде живут много греков и занимаются торговлей по всей стране. Они держатся важно, одеваются почти по-турецки и носят синие накрученные шапки, называемые по-турецки чалма. Однако те, которые происходят из старого благородного рода, носят высокие черные шапки, но с широкой основой. [46^v]. Они одевают своих жен в бархат, шелк и сукно. (Некоторые одеваются как турецкие женщины, другие как дубровникские, третьи как эфирские.) Каждая носит украшение соответственно своему состоянию, например, ожерелья из золотых монет и жемчуга; золотые браслеты на руках и ногах, перстни и другие мелочи. В этом отношении они не отказываются ни от чего, будь то жена портного или сапожника. Так же, как и они, одеваются и эфирские, и еврейские женщины, которые ходят, почти как в Венеции, в длинных черных платьях и с черными беретами на головах. Евреи, однако, которых весьма много, и богатые крестьяне одеваются по-турецки и носят желтые фески или чалмы. Они также занимаются всяким ростовщичеством и торговлей.

На следующий день, 14 сего месяца, к десяти часам утра подъехали к весьма длинному каменному мосту¹⁴. Вначале нас встретил турецкий ага с четырьмя чаушами и 30 пешими янычарами и принял нас. Потом с ним [мы доехали] до Одрин (Andrianopolij), весьма большого, укрепленного и старого греческого города, в котором живет еще много греков. В пригороде, однако, живут в основном цыгане, которые занимаются кузнечным делом и другими ремеслами. Здесь мы остановились в караван-сараях.

[47] 15 сего месяца мы выехали из города и ночью добрались до села Хафса (Hafsada). Переночевали в караван-сараях.

На другой день, 16 декабря, рано утром проехали через торжище, называемое Эски-Баба. Потом по мосту длиной в 150 и шириной в 8 шагов ночью [доехали] до села Биро-паша (?).

17 сего месяца ночью [подъехали] к большому торжищу Чорлу (Schurlj). В нем есть хороший караван-сарай и мечеть, т. е. церковь.

На следующий день, 18 сего месяца за четыре часа до захода солнца перешли деревянный мост длиной в 61 шверлинг, а один шверлинг составляет половину расстояния между ладонями расставленных в стороны рук. Потом [доехали] до Силиврии, старого греческого городка. Он расположен у моря на холме. В нем живет еще много греков, и у них есть две старые церкви, устроенные по-гречески.

19 сего месяца [доехали] до села, называемого Бинадис¹⁵, которое расположено у моря. Возле него находится замок, о подножие которого плещутся волны.

На следующий день, 20 сего месяца, к десяти часам утра подъехали к морскому заливу, где должны были на кораблях переплыть расстояние,

¹⁴ Автор говорит здесь о Свиленграде. Мост, действительно, был построен Мустафашой, который был везирем, румелийским бейлербеем и занимал другие высокие посты при султанах Селиме и Сулеймане I, на сестре которого был женат. См. А. Разбойников. Свиленград, провозход на селището и строеж на жилищата му. — Тракийски сборник, кн. 3, С. 1932, стр. 131—133. Сравни также по этому вопросу Димитров и Б. Недков, Надписът на моста при Свиленград. — Сп. Археология, год. V, 1963, кн. 1, стр. 46—51.

¹⁵ Binadis — вероятно искаженное название села Богадос или Пирагос.

равное приблизительно двум пушечным выстрелам. [Подъехали] после этого к торжищу, называемому Бююк-Чекмедже (Biuck Tschickhme). Там на берегу едва не упал в море один наш фаэтон с деньгами.

21 декабря после обеда прибыли в едно торжище, называемое Кючук-Чекмедже (Gueschuck Csiste), которое находится у морской пристани. К нему ведет длинный и крепкий, сбитый из бревен мост. В торжище находится красивый, крытый свинцом караван-сарай, а у него мечеть. Здесь мы встретили одного купца из Галаты по имени Якоб Траперо, который был отправлен в Цариград, чтобы сообщить о том, что мы на следующий день прибудем туда.

Описание того, как мы путешествовали от Константинополя обратно в Вену от 13 августа до 8 октября 1565 г.

[166] Во-первых, 13 августа с наступлением рассвета выехали мы из Константинополя с одним чаушем и 15 спahiями, которым паша приказал нас конвоировать. Императорский оратор Альберто де Вис¹⁶ дал нам несколько сопровождающих на четверть мили от города. Потом мы проехали мимо палаток турецкого султана, которые были разбиты там и в хорошую, и в плохую погоду. Их мы насчитали 80. Ночью [доехали] до торжища, называемого Бююк-Чекмедже.

14 августа к середине ночи выехали оттуда и на кораблях переплыли морской залив. Когда занялась заря, мы уже миновали. Здесь мы оставили повара Черновица по имени Темон, который был грек по рождению и истинный предатель, который хотел, чтобы мы возили его с собой туда и обратно, но здесь он пожелал остаться. Хаби Ахатций и один сопровождающий его схватили, и таким образом [168^v] он должен был остаться с нами, и мы поехали по направлению городка, называемого Силиврия.

В тот же вечер, когда мы думали, что сможем отдохнуть спокойно, прибыл с почтой один чауш и сообщил, что сбежали рабы, желающие уехать с нами, и поэтому обыскал нашу прислугу и возы. Они, однако, ничего не нашли, чего желали, а только одну венгерку, которая была из благородных, но несколько лет тому назад была украдена. У нее было, однако, освободительное письмо от Хали-паши и дочери турецкого султана, разрешающее ей уехать с нами. Они отвели ее к кадии, или судье. Прочтя ее освободительное письмо и поручение Хали-паши, который перед своим отъездом в море приказал ее отпустить на свободу, кадия ее оправдал. Это, однако, не смогло ей помочь, так как она была белолица и они снова насильно ее вернули назад.

15 августа мы выехали ночью и [приехали] в Чорлу, одно торжище в очень красивой местности, о котором было рассказано ранее.

[167] 16 ночью мы выехали и добрались до села, называемого Bîropascha, разбили две палатки и переночевали. Той же ночью нас догнали на лошадях два улака или курьера Порты, посланные за границу.

¹⁶ Альберто де Вис — императорский посланник к Порте (1562—1569).

На другой день, 17 августа, мы выехали ночью и хотели совершить дневной переход как в прошлый раз. Мы проехали одно торжище, называемое Баба-Ески, где остановились на ночь из-за спахий, которые не могли нас сопровождать. Вольфшрайбер, который уехал с одним янычаром вперед, чтобы подготовить ночной лагерь, вернулся опять обратно. Когда мы были еще там, быстро проехали верхом три улака по пути на Буду. В то же время один торговец людьми перегонял пешком от границы в Цариград на продажу шесть закованных в цепи пленников, а также 18 молодых юношей и девушек на семи верблюдах. В тот же вечер из Цариграда приехал один янычар, который привез нам письмо от оратора и много других.

18 сего месяца выехали до рассвета и на ночевку остановились в селе Хафса (Hassada) в караван-сараях.

[167^v] 19 августа тронулись в путь ночью и с утра были уже в Одрине, весьма большом и старом городе. Здесь вначале нас оставили в караван-сараях, но сразу же потом вывели и устроили в доме Пири (Bijri)-паши. Здесь мы отдыхали два дня.

21 сего месяца рано утром мы были уже в пути и остановились на ночевку в одном торжище с красивыми домами Мустафа Bristi или Кьопри, как называется оно с давних времен, перед тем как было застроено импозантно¹⁷.

На следующий день мы выехали еще затемно. Встретили трех улаков, которые ехали в Цариград. Опять ночью (доехали) до села, называемого Gijogbebett¹⁸. Здесь покалечилась одна лошадь Вольфшрайбера.

23 сего месяца мы выехали ночью. По пути встретили много турков, которые вели в Стамбул, или Константинополь, пленную жену и трех детей Якушина Томаша, одного венгерского капитана. На ночь [остановились] в селе Каяли (Khiali).

[168] 24 августа выехали ночью. По дороге [видели] 50 человек — мужчин, женщин и детей, которых турки захватили в одном селе и вели перед нами. Заночевали в Пловдиве (Philippopoli), большом и красивом городе, о котором уже рассказывали. Мы, однако, проехали город и остановились за городом в одном саду.

На следующий день мы тронулись очень рано и на ночь [остановились] в одном торжище, называемом Пазарджик (Databasar). Здесь Вольфшрайбер купил одну лошадь. Чауш дал согласие какому-то Марко, который был купец, торговал лошадьми и по пути присоединился к нам, чтобы безопаснее ехать.

26 августа мы подъехали к высоким скалистым горам и ночью через Момин-проход (Cisderuent) добрались до одного села и переночевали в поле.

27 сего месяца на рассвете тронулись в путь и проехали через высокие каменистые горы по достаточно хорошей каменистой дороге мимо теплого источника, где по пути в Цариград мы уже были. Переночевали в поле, в одном саду около села Вакарел (Alaglika). Здесь за день мы не могли

¹⁷ Мустафакьопри — букв. Мост Мустафы, турецкое название Свиленграда.

¹⁸ Gijogbebett — очень искаженное название поселения между Свиленградом и с. Фи-лево, которое невозможно идентифицировать.

получить ни еды, ни питья и послали слугу Черновича [168^v] по имени Филипо, который ехал с нами, купить в одном селе. Это был старый, опустившийся человек, бывший в продолжение 9 лет бандитом в Риме, который переуступил свою жену за деньги. В упомянутом селе он начал приставать к жене одного болгарина, поэтому они его выгнали. Он должен был удрать на лошади, но оставить коня с едой, которого вел за собой на поводу. Мы послали в то же село забрать оставленную лошадь одного спахию, которого крестьяне едва не прибили палками, но он все же привел лошадь с собой.

28 августа [разбили] ночной лагерь в Софии, где беглер-бей Греции расположился в поле с около 20 тысячами солдат.

И на следующий день мы отдыхали здесь и присутствовали на церковной службе в церкви дубровничан, а также были у нас в гостях несколько дубровникских торговцев. К вечеру, однако, несколько пленников, которые ехали с нами, совершенно пьяные, затеяли ужасную ссору, поэтому Вольфшрайбер должен был их вывести и Хаби Ахаций забрал у них одно фетровое платье.

[169] 30 августа ночью мы были уже в пути и к вечеру в селе Драгоман (Tragomanski). Здесь были вызваны Райхельштайнер и другие, которые накануне вечером напились и вели себя дерзко, и им были даны указания как держать себя дальше во время путешествия. Кроме того им было указано, что поскольку все мы немцы, должны служить примером. Той же ночью один старый болгарин продавал чудесное красное вино, о чем наши слуги и возницы узнали сразу же. К вечеру в его домике пили и танцевали до полуночи, а кроме того старик им играл на гайде. Когда они перепились, стали приставать и хватать дочь хозяина, он закрыл двери и с женой, дочерью и двумя другими болгарками, которые были у него, согнал возниц и палками и горящими головнями, взятыми из очага, горевшего в середине комнаты, здорово их избил и после этого выбросил за дверь.

В последний день августа перед рассветом мы тронулись в путь по высоким и длинным горам. Недалеко от них [168^v] мы встретили Мустафа-агу, бывшего начальника в Толна, с 8 пленными мужчинами и одной женщиной, закованными в цепи, которых он вел с собой. Вскоре после этого проехали верхом четыре улака, которые выехали из Цариграда после нас и которые были посланы за границу. Потом мы доехали до города Пирота (Piro). Возле него в поле остановился Санджак-бей с несколькими сотнями солдат и мы переночевали в селе, называемом по-болгарски Красиница (Hrassinita)¹⁹. Той же ночью опять проехал на лошади один улак или курьер, по пути за Буду в связи с новыми переговорами о мире.

1 сентября мы выехали ночью. На одной высокой горе мы встретили Махмуд-бея из Wescbrin с несколькими конниками и 29 пешими пленными мужчинами, закованными в цепи, а также 9 женщинами и 6 детьми, которых везли на ломовых лошадях, а также большой крытой повозкой,

¹⁹ Hrassinitza — Мы не могли уточнить, какое современное поселение может быть связано с этим названием.

полной молодыми женщинами и девушками, которых он вез в Цариград на продажу. После этого мы проезжали через красивое ровное поле, где был расположен лагерь Санджак-бея из Греции приблизительно с 400 солдатами. [170] Мы также остановились на ночь в поле возле одного прекрасного бьющего из скалы родника.

2 сентября рано утром [миновали] высокую гору и [разбили] ночной лагерь в Нише (Nischa), городе, где у нас пала одна лошадь. Прежде чем мы успели выехать с постоялого двора, она едва ли не на половину уже была слопана татарами, которых турецкий султан послал на помощь седмоградскому воеводе, когда тот вел войну против Его Императорского Величества.

На следующий день, 3 сего месяца заночевали в селе Ражан (Raschnij).

4 сего месяца с восходом мы тронулись в путь и остановились на ночь в торжище Парачин (Baratzin).

5 сентября ночью, когда мы собрались тронуться в путь, проехали 1500 вооруженных всадников, и мы, следуя за ними, [доехали] до торжища Ягодина (Jagotina). В этот же вечер опять проехали высланные в Седмоградскую область 500 татар. С этого места Хаби Ахаций выслал вперед одного венгра по имени Бокличар, который знал турецкий язык, из-за лошадей, которых [170^v] Черновиц оставил в одном селе на полпути, когда он выехал раньше нас. В эту же ночь к нам в караван-сарай пришел один гайдук из Сигета, который был пленен, но давно успел убежать из Цариграда. Мы сразу же его переодели и долгое время возили с собой до тех пор, пока не переехали Дунай и другие дороги, после чего он уже знал свой дальнейший путь.

Когда мы разбили другой ночной лагерь в одном селе, называемом Слотока, опять провели 8 пленных христиан, среди которых двое были из Комарно.

8 сего месяца перед рассветом мы были уже в пути и к вечеру в Барке (Barckha), городке, расположенном на холме. Мы, однако, остановились в караван-сараях, построенном в поле. Недалеко от него протекает один из рукавов Дуная.

(171) 9 сентября ночью мы были уже в пути и к вечеру в Грихиш Вайсенбург, или по-турецки Белграде, в городе достаточно красивом, который расположен на одной горе или холме. Здесь мы остановились в одном караван-сараях...

Описание того, что случилось, когда Его Императорское Римское Величество милостиво послал меня в качестве почтового курьера с письмами и другими приказами из Вены в Турецкую Порту в [15] 72 г., как путешествовал и что произошло, когда был в Константинополе.

[134^v]... 29 [января 1572 г.] приехал ' в Грихиш Вайсенбург, или называемый еще Белград, крепость и город, расположенные на холме. Там я сразу купил седло, уздечки и другие вещи, в которых нуждался во время путешествия в качестве почтового курьера.

29 января к вечеру был уже в пути, ехал с почтой и 1 февраля прибыл в Софию, город, находящийся в Болгарии. Затем добрался до Пловдива, большого города, в котором родился Александр Великий.

4 февраля прибыл в Одрин, большой и красивый город, где в то время находился турецкий султан. В тот же вечер уведомил Великого везира Мехмед-пашу через переводчика Его Императорского Величества, который постоянно находится в Турецкой Порте и за это ему платит Его Императорское Величество.

На следующий день, 6 сего месяца, был на аудиенции у Мехмед-паши и передал письма Его Величества: одно ему и другое для его султана, как обыкновенно, в золотом футляре. Между прочим, докладывал устно и пожелал отправиться на лошади с почтой в Цариград к оратору Его Императорского Величества. Паша, однако, мне отказал с извинениями и указал на то, что почта не идет дальше того места, где находится султан. Потом долго говорил со мной о битве в море²⁰, говоря при нас о том, что их большие [135^v] потери в сущности были совсем незначительны, говорил о них с пренебрежением, как-будто не придавая никакого значения, но все же был достаточно обеспокоен. Он приказал также принести и развернул передо мной, чтобы я увидел, два больших знамени, какие бываю на галерах, с утверждением, будто они были захвачены в том же морском сражении у Дона Хуана Австрийского. Я же увидел на них мальтийское оружие и хорошо знал, что в этом сражении турки не захватили никаких знамен, но два года тому назад захватили две мальтийские галеры, и ответил, что это знамена не Дона Хуана Австрийского, потому что на них стоит знак мальтийского оружия, что я легко это понял по белому кресту. На это он мне ответил *Haramsada Gieaur*²¹, назвал меня неподатливым и хитрым христианином и уведомил меня, что моя поездка в Цариград подготовлена. Здесь я пробыл несколько дней и достал лошадей для продолжения путешествия.

9 февраля, когда я ждал в Порте турецкого султана, один седмоградский посланник передал от своего воеводы дан — семь позолоченных чаш, четыре растения в виде цветов, сделанные из серебра, два позолоченных таза вместе с кувшинами. После этого он пожаловался, что санджак-беи из Юла и Сольнока причиняют ему большой ущерб, и попросил, чтобы для них были установлены определенные пограничные знаки. Он получил на это согласие. На следующий вечер, однако, они подкупили Мехмед-пашу 10 тысячами талеров и двумя подносами.

Впоследствии они подарили каждому паше по одному подносу.

10 сего месяца выехали из Одрина и за пять дней добрались до Цариграда, столица Греции, а сейчас Турции. Переводчик Его Императорского Величества и один янычар ехали со мной. Мой чауш, сопровождавший меня от границы до Одрина, остался там.

14 сего месяца прибыл в Цариград и там дождался при ораторе Его Императорского Величества султана и моего приготовления для возвращения...

[137] 23 [марта] получил известие от Мехмед-паши о том, что не желает оставить меня вернуться верхом с почтой, что буду продвигаться дневными переходами. Чауш, который приехал со мной, должен был со-

²⁰ Речь идет об исторической битве при Лепанто 7 октября 1571 г., когда турецкий флот был уничтожен испано-венецианским.

²¹ Правильно *haramzade* — незаконнорожденный ребенок неверного.

проводить меня при возвращении, а это был такой упрямый и плохой человек, какого я никогда еще не встречал в своей жизни.

24 сего месяца купил 12 арабских лошадей и одну повозку.

[137^v] 25 сего месяца был готов к пути и выехал из Цариграда дневными переходами с надеждой, как обещал мой чауш, от Пловдива начать продвигаться с почтой.

Дневные переходы от Цариграда до Вены

28 марта, когда выехал из Цариграда на трех лошадях, слуга императорского оратора дал мне для сопровождения 12 лошадей. Тогда же я дал нескольким туркам и другим янычарам, которые мне помогли, по дукату, и после этого возле одного чудесного родника мы выпили достаточно вина, которое везли с собой и на этом месте, в полмиле от города, разделились. Ночью был в Кючук-Чекмедже, одном торжище, где есть каменный караван-сарай и мечеть.

29 сего месяца [выехали] оттуда и по длинному, выложенному обтесанными камнями мосту, который проходил над морским заливом, добрались до Бююк-Чекмедже. (Длина его приблизительно один пушечный выстрел, и каждая опора выше предыдущей: вначале поднимается на большую высоту вверх и потом спускается вниз...)²².

Этот мост и караван-сарай приказал построить султан Сулейман перед своим последним походом в Венгрию, когда умирал под Сигетом. Сейчас это прекрасное торжище. Оттуда мы добрались ночью до Силиврии, маленького греческого городка, который раскинулся на холме у моря. В нем живут еще много греков.

30 сего месяца выехали посреди ночи из Силиврии по деревянному мосту и ночью добрались до Чорлу, большого центра, в котором есть несколько мечетей и караван-сараяев. Здесь [138] ночью убежал вороной конь чауша, которой был куплен в Стамбуле за 2000 аспр. Поэтому я должен был оставаться на этом месте до 31 марта, так как приказал его разыскать, но найти его не смогли. Здесь у меня заболела одна лошадь, которая обьелась в Стамбуле.

1 апреля были в Люлебургазе, торжище, где Мехмед-паша приказал построить внушительный караван-сарай, мечеть и приют. Он приказал, чтобы в этом караван-сараяе любому путнику, который остановится там, будь то турок, христианин или еврей, давали три раза плов, т.е. вареный рис с небольшим количеством бараньего мяса и какой-нибудь зелени, а также хлеб и одну свечу. За все это он не должен был платить ничего. Даже если путник не желает еды, в определенное время ее подают и он сам решает есть ее или нет. В тот же день здесь был базар и собралось много народа из разных мест. В этот день мы видели собственными глазами, что было куплено и продано огромное множество пленных христиан — женщин и мужчин, молодых и старых.

[138^v] Выйдя оттуда, на следующий вечер были в селе Хафсе (Haf-soda).

²² Описание моста является добавкой на полях со многими зачеркиваниями, сокращениями и неясными местами, из-за чего невозможно с уверенностью ее прочесть.

3 сего месяца были в Одрине, старом и большом греческом городе. Тогда как раз была неделя мучеников и я был на утренней службе в церкви, в которой блаженно покоится погребенным мой мылый друг и верный приятель Даниель Майерл, которому было отпущено немецким мусульманином или мамлюком. Выйдя из церкви, я сразу же отправился в тюрьму навестить пленных христиан. Там обнаружил алтарь и много зажженных восковых свечей, поставленных ими в честь этого праздника, деньги на которые им были даны христианами, турками и евреями, чтобы бог их простил. После того дал дукат одному мусульманину или мамлюку, чтобы он отвел меня к мечети султана Селима, которая должна была быть построена по его приказу заново. Это была большая и чудесная постройка, расположенная на высоте, с которой можно рассмотреть город со всех сторон. У этой мечети четыре минарета, каждый из которых воздвигнут на углу и каждый с тройной спиралевидной лестничкой, поэтому когда трое спускаются вниз или одновременно поднимаются вверх, никто из них не может увидеть другого [139], но ведут из одной двери.

4 апреля был в торжище Мустафа-кьопри (Mustaffa bristi). Здесь супруга султана Сулеймана, которая по рождению была христианкой из Пруссии, приказала построить большой, крытый свинцом караван-сарай, также приют, мечеть, баню, красивый каменный мост и длинную мощеную дорогу. Здесь каждому, кто проезжает и останавливается, дают бесплатно еду, как в Люлебургазе.

5 сего месяца доехали до села Клокотница (Semischsche), расстояние до него — один большой дневной переход.

6 сего месяца приехали в Пловдив (Philipporoli), город, раскинувшийся посреди красивого широкого поля. С востока он окружен пятью холмами, которые давно включены в черту города и ограничены городскими стенами вполовину человеческого роста. На одном холме находился дворец, который был разрушен взрывом. В нем родился Александр Великий. На другом холме напротив находилась церковь, которая также разрушена. С другой стороны между городом и пригородом течет судоходная река, называемая Марицей (Meritsch), через которую имеется длинный деревянный мост.

7 апреля выехали по направлению торжища Пазарджик (Databasar). Когда я приехал туда, то встретил улака из Буды [139^v], который сообщил, что Его Императорское Величество с большим войском находится у Братиславы.

8 апреля миновали высокую и длинную гору, там есть одно село, называемое Момин-проход (?) (Kapeliderfind), которое когда-то было большим городом. По пути встретил Курт-агу из Буды. Он сообщил, что молодой граф Зрини захватил в плен одного видного бея в Хорватии. Ночь провели в турецком селе, называемом Ихтиман. Здесь есть один приют, где ночью бесплатно кормят супом и хлебом, а также дают корм для лошадей.

9 сего месяца, приехали в Софию, достаточно большой город, в котором много богатых купцов из Дубровника.

10 сего месяца, выехав из Софии, миновали высокую каменистую гору, потом около одной мили продвигались по плохой каменной дороге,

ведущей по глубокой теснине между горами и ночью добрались до села, называемого Цариброд (Saribrot).

11 ночью приехали в село Куру-чешме (Grucschesme).

12, проехав несколько гор и долин, ночью добрались до города Ниш (Nissa). Возле него течет река Нишава (Nissa), над которой построен длинный деревянный мост. Этой ночью сбежал слуга моего чауша, которого он так и не нашел. Утром, однако, когда нужно было продолжать путь [140], мы сильно поспорили с ним, так как обещал мне позаботиться о том, чтобы мы отсюда продолжали путь с почтой. Таким образом, из-за этого спора он задержал меня и мы на этом месте отдыхали один день.

14 сего месяца приехали в село Ражань (Raschni).

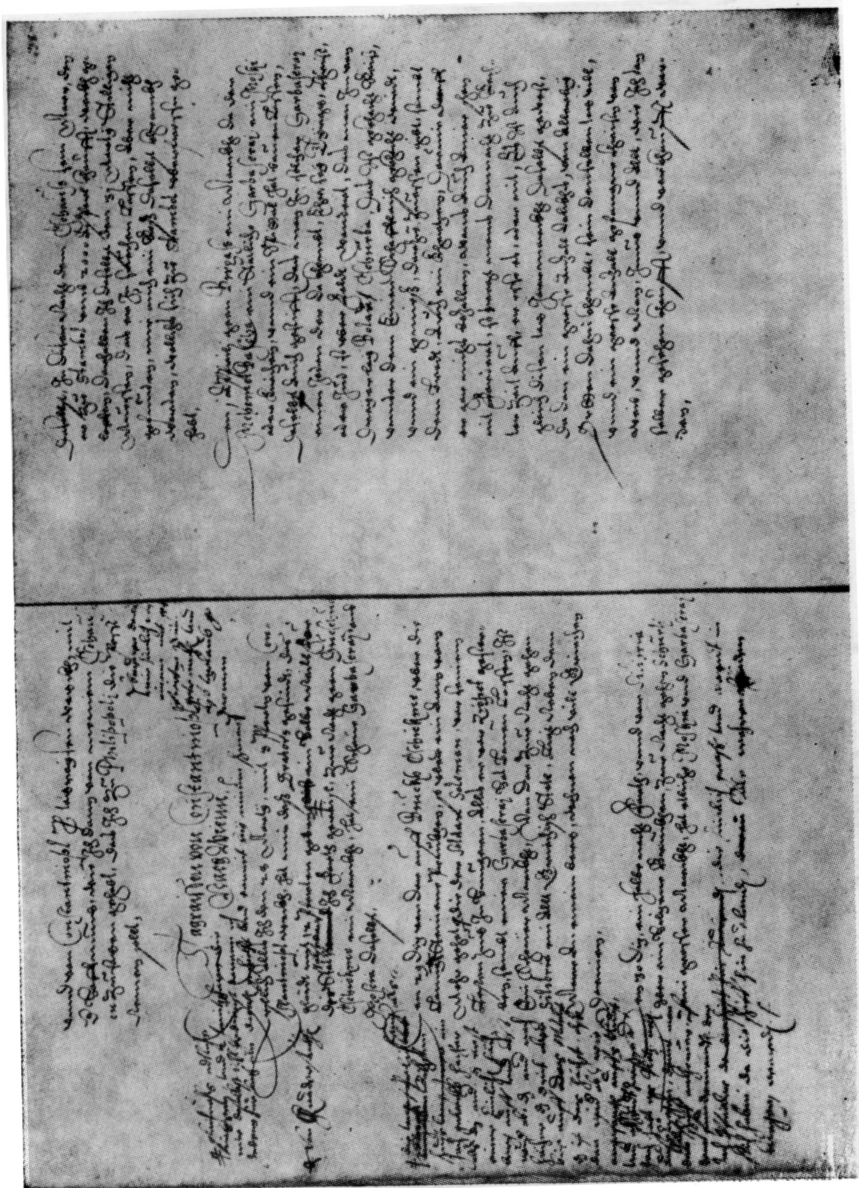
15 по дороге миновали небольшое торжище, называемое Парачин (Baraschin), потом реку Мораву и ночью приехали в торжище Ягодина (Jagotna).

На следующий день разбили ночной лагерь в Акклисе (Albasaglis), в одном поселке или крепости, в которой живут только турки.

17 сего месяца подошли к великой реке Дунаю и на ночь остановились в местечке Хисарджик. Здесь же, недалеко в поле, остановился сын Мехмед-паши по имени Курт-бей, который был беем Босны и ехал в Цариград. Он должен был поехать в город своего брата, который был бейлер-беем Алеппо и умер в Цариграде.

18 апреля приехали в Белград или Грихиш Вайсенбург, город и крепость, расположенные на холме. Здесь мой чауш потребовал, чтобы я продал свою лошадь, [140^v] а затем он оставит свою и сразу же продолжим путь на фаэтоне. (В сущности он хотел покалечить мою лошадь, чтобы я продал ее с большим ущемлением для себя, и таким образом помешать всему.) Когда я продал свою лошадь за ничтожную сумму, которая в противном случае должна была стоить 200 талеров, чауш уже вообще не желал ехать на фаэтоне, а хотел остаться здесь отдохнуть три дня; если же я хочу продолжить путь, настаивал он, то должен купить другую лошадь или сам найти фаэтон; это могло стать только в том случае, если он за деньги, вырученные от продажи моей лошади, доставит все; он настаивал также, чтобы я сделал ему подарок, и тогда тронемся быстрее. Из-за этого в тот же день мы два раза ругались с ним так, что хватались за сабли и едва не пустили их в ход. Так как несколько других турок считали это неразумным, то они одернули его. Он рассудил, что простым упрямством ничего не добьется, и, озабоченный тем, что я пожалуюсь на него будинскому паше, согласился утром продолжить путь на фаэтоне. Я, однако, должен был ему заплатить за потерю коня и слуги, которые пропали по дороге...²³

²³ Из-за недостатка места здесь не вошел путевый журнал Якоба Бетцека с 1573 года.



June 19th Sunday in the week Communion and singing
 some sermons from the Holy Scriptures with Psalms, etc.
 and other places, especially in the year 1811.
 In the afternoon before the service of the
 service, when the church was full, in the evening
 after the service of the church, the church was full
 after the service.

[illegible]

Wesphälische Provinz, welche, wie wohl schon angedeutet, eigentlich
ausgewaschen wurde. 5. Westfalen, eine der Rheinlande,
gränzt sich an der Rhein, nach N. an die
Wesphälische Provinz, an der Ems an die Provinz
von Westphalen an.

1790. 3. 2. In die des nach dem Tode von dem
 Obergeren Willenberger begangen, die den nachfolgenden
 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100. 101. 102. 103. 104. 105. 106. 107. 108. 109. 110. 111. 112. 113. 114. 115. 116. 117. 118. 119. 120. 121. 122. 123. 124. 125. 126. 127. 128. 129. 130. 131. 132. 133. 134. 135. 136. 137. 138. 139. 140. 141. 142. 143. 144. 145. 146. 147. 148. 149. 150. 151. 152. 153. 154. 155. 156. 157. 158. 159. 160. 161. 162. 163. 164. 165. 166. 167. 168. 169. 170. 171. 172. 173. 174. 175. 176. 177. 178. 179. 180. 181. 182. 183. 184. 185. 186. 187. 188. 189. 190. 191. 192. 193. 194. 195. 196. 197. 198. 199. 200. 201. 202. 203. 204. 205. 206. 207. 208. 209. 210. 211. 212. 213. 214. 215. 216. 217. 218. 219. 220. 221. 222. 223. 224. 225. 226. 227. 228. 229. 230. 231. 232. 233. 234. 235. 236. 237. 238. 239. 240. 241. 242. 243. 244. 245. 246. 247. 248. 249. 250. 251. 252. 253. 254. 255. 256. 257. 258. 259. 260. 261. 262. 263. 264. 265. 266. 267. 268. 269. 270. 271. 272. 273. 274. 275. 276. 277. 278. 279. 280. 281. 282. 283. 284. 285. 286. 287. 288. 289. 290. 291. 292. 293. 294. 295. 296. 297. 298. 299. 300. 301. 302. 303. 304. 305. 306. 307. 308. 309. 310. 311. 312. 313. 314. 315. 316. 317. 318. 319. 320. 321. 322. 323. 324. 325. 326. 327. 328. 329. 330. 331. 332. 333. 334. 335. 336. 337. 338. 339. 340. 341. 342. 343. 344. 345. 346. 347. 348. 349. 350. 351. 352. 353. 354. 355. 356. 357. 358. 359. 360. 361. 362. 363. 364. 365. 366. 367. 368. 369. 370. 371. 372. 373. 374. 375. 376. 377. 378. 379. 380. 381. 382. 383. 384. 385. 386. 387. 388. 389. 390. 391. 392. 393. 394. 395. 396. 397. 398. 399. 400. 401. 402. 403. 404. 405. 406. 407. 408. 409. 410. 411. 412. 413. 414. 415. 416. 417. 418. 419. 420. 421. 422. 423. 424. 425. 426. 427. 428. 429. 430. 431. 432. 433. 434. 435. 436. 437. 438. 439. 440. 441. 442. 443. 444. 445. 446. 447. 448. 449. 450. 451. 452. 453. 454. 455. 456. 457. 458. 459. 460. 461. 462. 463. 464. 465. 466. 467. 468. 469. 470. 471. 472. 473. 474. 475. 476. 477. 478. 479. 480. 481. 482. 483. 484. 485. 486. 487. 488. 489. 490. 491. 492. 493. 494. 495. 496. 497. 498. 499. 500. 501. 502. 503. 504. 505. 506. 507. 508. 509. 510. 511. 512. 513. 514. 515. 516. 517. 518. 519. 520. 521. 522. 523. 524. 525. 526. 527. 528. 529. 530. 531. 532. 533. 534. 535. 536. 537. 538. 539. 540. 541. 542. 543. 544. 545. 546. 547. 548. 549. 550. 551. 552. 553. 554. 555. 556. 557. 558. 559. 560. 561. 562. 563. 564. 565. 566. 567. 568. 569. 570. 571. 572. 573. 574. 575. 576. 577. 578. 579. 580. 581. 582. 583. 584. 585. 586. 587. 588. 589. 590. 591. 592. 593. 594. 595. 596. 597. 598. 599. 600. 601. 602. 603. 604. 605. 606. 607. 608. 609. 610. 611. 612. 613. 614. 615. 616. 617. 618. 619. 620. 621. 622. 623. 624. 625. 626. 627. 628. 629. 630. 631. 632. 633. 634. 635. 636. 637. 638. 639. 640. 641. 642. 643. 644. 645. 646. 647. 648. 649. 650. 651. 652. 653. 654. 655. 656. 657. 658. 659. 660. 661. 662. 663. 664. 665. 666. 667. 668. 669. 670. 671. 672. 673. 674. 675. 676. 677. 678. 679. 680. 681. 682. 683. 684. 685. 686. 687. 688. 689. 690. 691. 692. 693. 694. 695. 696. 697. 698. 699. 700. 701. 702. 703. 704. 705. 706. 707. 708. 709. 710. 711. 712. 713. 714. 715. 716. 717. 718. 719. 720. 721. 722. 723. 724. 725. 726. 727. 728. 729. 730. 731. 732. 733. 734. 735. 736. 737. 738. 739. 740. 741. 742. 743. 744. 745. 746. 747. 748. 749. 750. 751. 752. 753. 754. 755. 756. 757. 758. 759. 760. 761. 762. 763. 764. 765. 766. 767. 768. 769. 770. 771. 772. 773. 774. 775. 776. 777. 778. 779. 780. 781. 782. 783. 784. 785. 786. 787. 788. 789. 790. 791. 792. 793. 794. 795. 796. 797. 798. 799. 800. 801. 802. 803. 804. 805. 806. 807. 808. 809. 810. 811. 812. 813. 814. 815. 816. 817. 818. 819. 820. 821. 822. 823. 824. 825. 826. 827. 828. 829. 830. 831. 832.

[illegible][illegible]

12
 13
 14
 15
 16
 17
 18
 19
 20
 21
 22
 23
 24
 25
 26
 27
 28
 29
 30
 31
 32
 33
 34
 35
 36
 37
 38
 39
 40
 41
 42
 43
 44
 45
 46
 47
 48
 49
 50
 51
 52
 53
 54
 55
 56
 57
 58
 59
 60
 61
 62
 63
 64
 65
 66
 67
 68
 69
 70
 71
 72
 73
 74
 75
 76
 77
 78
 79
 80
 81
 82
 83
 84
 85
 86
 87
 88
 89
 90
 91
 92
 93
 94
 95
 96
 97
 98
 99
 100
 101
 102
 103
 104
 105
 106
 107
 108
 109
 110
 111
 112
 113
 114
 115
 116
 117
 118
 119
 120
 121
 122
 123
 124
 125
 126
 127
 128
 129
 130
 131
 132
 133
 134
 135
 136
 137
 138
 139
 140
 141
 142
 143
 144
 145
 146
 147
 148
 149
 150
 151
 152
 153
 154
 155
 156
 157
 158
 159
 160
 161
 162
 163
 164
 165
 166
 167
 168
 169
 170
 171
 172
 173
 174
 175
 176
 177
 178
 179
 180
 181
 182
 183
 184
 185
 186
 187
 188
 189
 190
 191
 192
 193
 194
 195
 196
 197
 198
 199
 200
 201
 202
 203
 204
 205
 206
 207
 208
 209
 210
 211
 212
 213
 214
 215
 216
 217
 218
 219
 220
 221
 222
 223
 224
 225
 226
 227
 228
 229
 230
 231
 232
 233
 234
 235
 236
 237
 238
 239
 240
 241
 242
 243
 244
 245
 246
 247
 248
 249
 250
 251
 252
 253
 254
 255
 256
 257
 258
 259
 260
 261
 262
 263
 264
 265
 266
 267
 268
 269
 270
 271
 272
 273
 274
 275
 276
 277
 278
 279
 280
 281
 282
 283
 284
 285
 286
 287
 288
 289
 290
 291
 292
 293
 294
 295
 296
 297
 298
 299
 300
 301
 302
 303
 304
 305
 306
 307
 308
 309
 310
 311
 312
 313
 314
 315
 316
 317
 318
 319
 320
 321
 322
 323
 324
 325
 326
 327
 328
 329
 330
 331
 332
 333
 334
 335
 336
 337
 338
 339
 340
 341
 342
 343
 344
 345
 346
 347
 348
 349
 350
 351
 352
 353
 354
 355
 356
 357
 358
 359
 360
 361
 362
 363
 364
 365
 366
 367
 368
 369
 370
 371
 372
 373
 374
 375
 376
 377
 378
 379
 380
 381
 382
 383
 384
 385
 386
 387
 388
 389
 390
 391
 392
 393
 394
 395
 396
 397
 398
 399
 400
 401
 402
 403
 404
 405
 406
 407
 408
 409
 410
 411
 412
 413
 414
 415
 416
 417
 418
 419
 420
 421
 422
 423
 424
 425
 426
 427
 428
 429
 430
 431
 432
 433
 434
 435
 436
 437
 438
 439
 440
 441
 442
 443
 444
 445
 446
 447
 448
 449
 450
 451
 452
 453
 454
 455
 456
 457
 458
 459
 460
 461
 462
 463
 464
 465
 466
 467
 468
 469
 470
 471
 472
 473
 474
 475
 476
 477
 478
 479
 480
 481
 482
 483
 484
 485
 486
 487
 488
 489
 490
 491
 492
 493
 494
 495
 496
 497
 498
 499
 500
 501
 502
 503
 504
 505
 506
 507
 508
 509
 510
 511
 512
 513
 514
 515
 516
 517
 518
 519
 520
 521
 522
 523
 524
 525
 526
 527
 528
 529
 530
 531
 532
 533
 534

[illegible]

IV. Revues et comptes-rendus

BYZANTINISTIK UND WISSENSCHAFT VOM CHRISTLICHEN ORIENT

PRINZIPIELLE BEMERKUNGEN

Joh. Jrmsher

Es charakterisiert die Entwicklung der philologisch-historischen Wissenschaften seit dem Ausgang des vergangenen Jahrhunderts, daß sich unter dem Signum des Historismus — und in völliger Übereinstimmung mit dem sich weitenden Weltbild — eine immer zunehmendere Spezialisierung abzeichnet, in deren Verlauf eine Vielzahl neuer Zweig- und Einzeldisziplinen herausgebildet wurde, während gleichzeitig ein Nachlassen des theoretischen und methodologischen Interesses zu konstatieren ist, das daran hindert, Anlaß, Zweck, Ziel und Weg wissenschaftlichen Turs zu bestimmen, was indes mit Notwendigkeit geschähe, wenn man in solchem Vorüberlegen die unerläßliche Voraussetzung für jede Detailforschung erkannte. Als ein Beispiel für viele mögliche sei der *Oriens Christianus*¹ genannt. Jedermann weiß, daß es eine Wissenschaft vom christlichen Orient gibt, und die Existenz einschlägiger Professuren (wenn es auch vorerst nur wenige sind!), das Erscheinen von Zeitschriften und anderen Periodika,² seine Vertretung auf nationalen und internationalen Kongressen dokumentieren, daß das Fach nicht nur vorhanden ist, sondern sogar in Blüte steht. Und dennoch fehlt es nicht an Einwänden wie dem, daß es unangemessen sei, eine Wissenschaft — oder auch eine Literatur³ — nach einer Religion zu benennen! Diese Einwände liegen in derselben Richtung wie die im Jahre 1921 von einem namhaften Ägyptologen geäußerte Bemerkung, daß das von ihm betriebene Fach nur an der koptischen Sprache interessiert sei, die koptische Literatur dagegen, „die biblisch-kirchlich-mönchisch ist“, im wesentlichen der Theologie überlassen bleibe.⁴ Daß eine derartige Konfusion möglich ist,

¹ Der Begriff ist entscheidend mitgeprägt durch das klassische Werk von Michael Le Quien, *Oriens Christianus*, 3 Bde, Neudruck Graz 1958, wobei jedoch nicht übersehen werden darf, daß der Verfasser die griechisch-orthodoxe Kirche in den *Oriens Christianus* einbezieht; das im Folgenden behandelte Problem Byzanz und christlicher Orient besteht also für ihn gar nicht.

² Dabei bestätigt die vorgetragenen Einschätzungen das Faktum, daß weder der „*Oriens Christianus*“ (Jg. 1, 1901) noch die „*Orientalia Christiana periodica*“ (Jg. 1, 1931) noch die „*Ostkirchlichen Studien*“ (Jg. 1, 1952) ihrem ersten Bande ein die Aufgaben der Zeitschrift umreißendes Vorwort beigaben.

³ Ihrem Inhalt nach sind ja die sogenannten christlich-orientalischen Literaturen keineswegs ausschließlich religiös-theologisch, wie sehr rasch ein Blick in die zu ihrer Zeit bahnbrechende Darstellung von Anton Baumstark, *Die christlichen Literaturen des Orients*, II, Leipzig 1911 beweist.

⁴ Dazu J. Jrmsher in: *Koptologische Studien in der DDR, Wissenschaftliche Zeitschrift der Martin-Luther-Universität Halle-Wittenberg* 1965, Sonderheft, 6.

hat seine Ursache zweifelsohne in der eingangs angedeuteten Konzeptionslosigkeit des Faches, und es wäre meines Erachtens eine ebenso dringende wie lohnende Aufgabe, Gegenstand, Umfang, Ziel und Methodik der Wissenschaft vom christlichen Orient zu erörtern und dabei die Gemeinsamkeiten ebenso wie die Besonderheiten der Teildisziplinen des Faches vor Augen zu führen.

Doch nicht von solchen Grundproblemen soll hier die Rede sein. Wir gehen vielmehr davon aus, daß die Wissenschaft vom christlichen Orient (in dieser nun einmal eingebürgerten Benennung) als selbständig und autonom anerkannt ist, und fragen nach ihrem Verhältnis zu der unmittelbar benachbarten Wissenschaft der Byzantinistik, die ihre Selbständigkeit und Autonomie in langen Auseinandersetzungen gegen Ausgang des vergangenen Jahrhunderts erkämpfte. Denn wenn man die byzantinische Geschichte (im umfassenden Sinne, also unter Einschluß der kulturgeschichtlichen Phänomene, gefaßt) nicht lediglich als die Geschichte des byzantinischen Reiches, sondern als eine Komponente der Weltgeschichte des Mittelalters versteht — eine Sicht, die uns im Zeitalter der Dekolonisation als die einzig mögliche erscheinen will —, so kann sich die Aufmerksamkeit des Historikers nicht auf die Entwicklungen des byzantinischen Staates und seines Staatsvolkes begrenzen, sondern muß gleichermaßen — und als gleich bedeutsamen Aspekt — den Standort und Standpunkt derjenigen Völker zu erfassen suchen, welche dem Imperium eingegliedert waren oder sich mit ihm politisch, militärisch oder kulturell auseinanderzusetzen hatten. Dabei handelt es sich aber, wie keiner besonderen Explikation bedarf, zu einem Gutteil um Völker und auch Staatsgebilde, deren Kultur und Geschichte die Wissenschaft vom christlicher Orient behandelt.⁵ An ihren Ergebnissen kann deshalb die moderne Byzantinistik, die nicht der Überhöhung und Verherrlichung des konstantinopolitanischen Reiches dienen will, sondern jenes als eine weltgeschichtliche Potenz in seiner Ausstrahlung wie in seinen Abhängigkeiten zu erfassen bemüht ist, unmöglich vorübergehen; vielmehr wird in solcher Verbindung die Wissenschaft vom christlichen Orient notwendige Hilfsdisziplin der Byzantinistik (wobei „Hilfe“ nicht in einem irgendwie eingeschränkt-pejorativen Sinne verstanden werden darf, sondern als existenznotwendige Funktion)⁶.

Mit der Gründung des Instituts für Byzantinistik an der Martin-Luther-Universität Halle-Wittenberg (Deutsche Demokratische Republik) am 25. Mai 1960⁷ wurde der Versuch unternommen, solchen Einsichten auch organisatorisch Rechnung zu tragen; dabei traf es sich besonders günstig, daß in der Person von Alexander Böhlig ein Direktor zur Verfügung stand, der in seiner vorangegangenen wissenschaftlichen Tätigkeit die Studiengebiete Christlicher Orient und Byzanz miteinander verbunden hatte.⁸ In seiner Eröff-

⁵ Beachtenswertes neben Anfechtbarem bei Alexander Böhlig, *Der christliche Orient als weltgeschichtliches Problem*, Zeitschrift für Religions- und Geistesgeschichte 17. 1965, 97 ff.

⁶ Überlegungen dazu bei St. Segert, *Listy filologické* 86, 1963, 1 ff., bes. 15 sq.

⁷ F. Dölger, *Byzantinische Zeitschrift*, 53, 1960, p. 285.

⁸ Fachbezeichnung in: Kürschners Deutscher Gelehrten-Kalender, 9. Ausgabe, hsg. von Werner Schuder, 1, Berlin 1961, 168: Sprachen und Geschichte des christlichen Orients, Byzantinistik, Patristik.

nungsrede sprach er von dem „Kulturkampf zwischen Byzanz mit seiner griechischen Kultur und den Teilen, die ihm politisch angehörten oder zumindest nahestanden“, und führte in großen Linien die Wechselbeziehungen zwischen Byzanz und seinen orientalischen Nachbarn vom 4. Jahrhundert bis zum Fall Konstantinopels vor Augen.⁹ Gleichzeitig zeigte er, wie in der Entwicklung der deutschen Byzantinistik sich die aus solchen Gegebenheiten resultierende Arbeitsteilung verwirklichte: Karl Krumbacher, der Archetyp der Byzantinologie in Deutschland und Begründer des Münchner Lehrstuhls, initiierte an seiner Universität nicht nur die slawistischen und balkanistischen Studien, sondern gewann überdies in Wilhelm Hengstenberg den Mann, „der die im byzantinischen Reich und den es umschließenden kleinen Nationalstaaten gesprochenen orientalischen Sprachen beherrschte und in Lehre und Forschung Probleme der Ostgrenze des römischen Reiches“ behandelte.¹⁰ Ebendiese Aufgabe wurde in der Arbeitsteilung der Byzantinistik in der Deutschen Demokratischen Republik dem neugeschaffenen Hallenser Institut zugewiesen.

Die angedeutete Konzeption konnte seither — auch nachdem Böhlig Halle im Jahre 1963 verlassen hatte¹¹ — weiterentwickelt und partiell bereits realisiert werden. Einem Mitarbeiter des Instituts fallen speziell die Sprachen und Kulturen des südlichen Orients — d. h. Syrisch, Koptisch, christliches Arabisch und Äthiopisch zu —, einem zweiten ist der armenisch-georgische Bereich anvertraut, während die gräzistische Byzantinistik (mit starker Berücksichtigung der Neograzistik) als ergänzende Komponente betrieben wird.¹² Eine gesonderte Vertretung der Kunstgeschichte, die sich heute allenthalben von der Philologie emanzipiert hat, wird vorbereitet. Dabei steht die Frage, ob und gegebenenfalls inwieweit alle diese Forschungen über das Mittelalter hinaus bis zur Neuzeit und Gegenwart hin betrieben werden müssen — um des komplexen Geschichtsbildes willen wie auch in Berücksichtigung der praktischen Ausbildungserfordernisse. Schließlich sind Überlegungen im Gange, in welcher Form die orientalistische Byzantinistik am zweckmäßigsten in der umfassenden Hallenser orientalistischen Tradition integriert werden kann.

Es besteht somit Berechtigung zu hoffen, daß das Institut für Byzantinistik der Martin-Luther-Universität nicht nur weitere Detailergebnisse auf verschiedenen Zweigen der Wissenschaft vom christlichen Orient zustandebringen und als wissenschaftsorganisatorisches Zentrum wirken wird, sondern daß es auch seinen Beitrag zur theoretischen und methodologischen Bestimmung der von ihm gepflegten Disziplinen leisten wird.

⁹ A. I. Böhlig, *Wissenschaftliche Zeitschrift der Martin-Luther-Universität Halle-Wittenberg, Gesellschafts- und sprachwissenschaftliche Reihe*, 10, 1961, 1059. Vgl. ferner seinen allerdings rein ideengeschichtlich orientierten Aufsatz „Byzanz und der Orient—Gedanken zu ihrer Begegnung“ bei Peter Wirth, *Polychronion*, Heidelberg 1966, 105 sq.

¹⁰ Böhlig, *Wissenschaftliche Zeitschrift Halle*, a. a. O., 1060. Vgl. auch den Nekrolog von Böhlig, *Byzantinische Zeitschrift* 56, 1963, 478 ff.

¹¹ F. Dolger: *Byzantinische Zeitschrift* 56, 1963, p. 482.

¹² Vgl. den inzwischen in Einzelheiten überholten Bericht von Johannes Jrmischer, *Revue des études sud-est européennes* 2, 1964, 259 ff. sowie denselben, *Wissenschaftliche Zeitschrift der Martin-Luther-Universität Halle-Wittenberg, Gesellschafts- und sprachwissenschaftliche Reihe* 14, 1965, 187 sq.

DIE ENTWICKLUNG DER BYZANTINISTIK IN ÖSTERREICH NACH DEM ZWEITEN WELTKRIEG

Joh. Koder

Als sich im März 1946, knapp ein Jahr nach Beendigung des zweiten Weltkrieges, im vierfach besetzten Wien Wissenschaftler verschiedener Fächer unter der Führung des Kunsthistorikers Wladimir Sas-Zaloziacky zur Gründung einer Gesellschaft zusammenfanden, welche sich die Aufgabe stellte, „die byzantinische Geschichte, Kultur, Literatur, Kunst und das geistige Leben zu erforschen, deren Erforschung zu fördern und die gewonnenen Forschungsergebnisse zu verbreiten“¹, war die — gemessen an der Größe des Landes — steile Aufwärtsentwicklung der Byzantinistik in Österreich im folgenden Vierteljahrhundert keinesfalls vorauszusehen. Wohl konnte man an die Tradition einzelner Gelehrter in der Zwischenkriegszeit anknüpfen. Es sei an dieser Stelle Josef Bick („Die Schreiber der Wiener griechischen Handschriften“, *Museion* Abh. 1, Wien 1920) genannt, der sich als Generaldirektor der Österreichischen Nationalbibliothek um die Erforschung der griechischen Handschriften verdient machte, dann Otmar Schissel von Fleschenberg, klassischer Philologe in Graz, der mit seinen „Katalogen griechischer Handschriften“ (Graz 1924) einen Beitrag zur Handschriftenkunde leistete, aber auch mit seiner Untersuchung „Der byzantinische Garten. Seine Darstellung im gleichzeitigen Roman“ (Sitzungsber. d. Wiener Akad. d. Wiss., phil.-hist. Kl. 221/2, Wien 1942) die Erforschung der byzantinischen Literaturgeschichte förderte. Sein Nachfolger auf dem Lehrstuhl für klassische Philologie in Graz, Hans Gerstinger, war 1946 Gründungsmitglied der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft. Auch er hat sich — wenngleich in der Lehre an ein klassisch-philologisches Vorlesungsprogramm gebunden — in seinen wissenschaftlichen Arbeiten der Byzantinistik verschrieben („Griechische Buchmalerei“, Wien 1926, „Johannes Sambucus als Handschriftensammler“, Wien 1926, „Die Briefe des Johannes Sambucus [Zsamboky] 1554—1584“, Wien 1968, sowie zahlreiche papyrologische Untersuchungen).

Auch Egon Wellesz sei hier genannt, welcher vor 1938 in Wien wirkte und gemeinsam mit Carsten Hoeg und H. J. W. Tillyard die „*Monumenta Musicae Byzantinae*“ leitete. Seine Verbundenheit mit Wien manifestierte sich in seinem Beitrag „Die Tradition der byzantinischen Melodien in den Musikhandschriften“ (in *Jahrbuch der Österr. Byz. Ges.* 7 [1958] 51—58). Eine Aufzählung aller Ansätze zu byzantinistischen Forschungen in Öster-

¹ So formuliert in den „Aufgaben und Zielen der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft“, *Mitteil. d. Österr. Byz. Ges.* 1 1 (1947) 1.

reich zwischen den beiden Weltkriegen würde den Rahmen unseres Berichtes übersteigen; auch können nicht alle jene genannt werden, die — wie etwa Albert Ehrhard — als ausländische Gäste einige Jahre an österreichischen Universitäten wirkten.

Die „Chronik“ der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft² zählt für 1947 folgende Vorstandsmitglieder auf: W. Sas-Zaloziecky, R. K. Donin, E. v. Ivánka, O. Markl, A. Dempf, H. Demel, O. Demus, R. Bleichsteiner. Schon von Anfang an konzentrierte man sich auf eine rege Vortragstätigkeit, welche im Rahmen der Gesellschaft Forschungsergebnisse in- und ausländischer Wissenschaftler bekanntmachen sollte. So werden seit damals regelmäßig sieben bis acht Vorträge pro Studienjahr abgehalten.

Daneben bestand von Anfang an der Wunsch nach der Herausgabe eines wissenschaftlichen Publikationsorganes. Dieser Wunsch ging nach großen Anfangsschwierigkeiten, vor allem finanzieller Natur, durch das Erscheinen des ersten Bandes des „Jahrbuches der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft“ 1951 in Erfüllung. Herausgeber war W. Sas-Zaloziecky.³ Das Jahrbuch erscheint seit damals in regelmäßiger Abfolge und enthält im ersten Teil Aufsätze, im zweiten Teil Buchbesprechungen. Auf eine bibliographische Abteilung wurde bewußt verzichtet, da sie angesichts zweier altbewährter Fachbibliographien (in der Byzantinischen Zeitschrift und in den Byzantinoslavica) nicht sinnvoll erschien. Vom ersten Band an hielten in- und ausländische Beiträge einander die Waage.

1954 übernahm Herbert Hunger damals noch in der Handschriftensammlung der Österreichischen Nationalbibliothek tätig, die Redaktion des Jahrbuches. Waren die ersten Bände noch vorwiegend von der byzantinischen Kunstgeschichte geprägt, so erstrebte Hunger erfolgreich nach und nach ein Nebeneinander von kunsthistorischen und philologisch-historischen Untersuchungen; auch Spezialdisziplinen wie Musikologie, Numismatik und Rechtsgeschichte waren dementsprechend vertreten. Der Aufschwung des Faches spiegelt sich auch im Umfang der Bände wieder: Umfaßten die ersten Bände jeweils etwa 150 Seiten, so konnte ab 1965 regelmäßig ein Umfang von über 300 Seiten, davon etwa 50 Seiten Buchbesprechungen, eingehalten werden. Seit 1969 erscheint die Zeitschrift unter dem leicht geänderten Titel „Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik“ (zuletzt erschienen: Band 19 [1970]).

Auf dem Boden der Wiener Universität war die Byzantinistik vorerst kunsthistorisch durch Otto Demus vertreten (seit 1963 eigene Lehrkanzel im Rahmen des Kunsthistorischen Instituts); erst ab 1954 kamen Vorlesungen von Herbert Hunger, vornehmlich über griechische Paläographie und Handschriftenkunde, sowie über byzantinische Geschichte und Literaturgeschichte, und von Polychronis Enepekides hinzu, welcher neben der neugriechischen Sprachausbildung vor allem byzantinische und neugriechische Literaturgeschichte vortrug.

Auch an der Grazer Universität war die byzantinische Kunstgeschichte, vertreten durch W. Sas-Zaloziecky, Vorkämpfer der Byzantinistik. Sie konn-

² Ebenda, 1 f.

³ Vgl. dazu O. Demus, Jahresbericht der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft, Jahrb. Österr. Byz. Ges. 1 (1951) 145 f.

te dort endgültig festen Fuß fassen, als 1961 Endre von Ivánka auf ein Ordinariat für byzantinische Philologie und Geistesgeschichte dorthin berufen wurde, und bald darauf ein einschlägiges Institut seine Pforten öffnete. Von seinen Schülern sei hier Wolfgang Lackner genannt, welcher sich nach seiner 1963 vollendeten Dissertation⁴ in erster Linie hagiographischen Studien widmete.

In Wien wurde 1962 eine Lehrkanzel für Byzantinistik errichtet und H. Hunger zu ihrem Inhaber bestellt. Auch an der Wiener Universität wurde sogleich ein Institut für Byzantinistik (Handbibliothek 1969: 5000 Bände) eingerichtet, so daß ab 1963 ein normaler Lehr- und Studienbetrieb aufgenommen werden konnte. Eine umfassende Ausbildung nicht nur in Byzantinistik, sondern auch in zahlreichen Rand- und Spezialdisziplinen fördern seither die Vorlesungen von O. Demus (Kunstgeschichte), R. Göbl (Numismatik), H. Vetters (Archäologie) und F. W. Mareš (Slavistik). Der kontinuierliche Anschluß an die Sprache, Geschichte und Literaturgeschichte des neuen Griechenlands ist durch das Vorlesungsprogramm von P. Enepekides gewährleistet.⁵ Die jüngere Generation ist durch O. Mazal vertreten, seit einiger Zeit Direktor der Handschriftensammlung der Österreichischen Nationalbibliothek, der nach seiner vor einigen Jahren erfolgten Habilitation über den Roman des Konstantinos Manasses (erschieden in den Wiener Byzantinistischen Studien, Band IV) als Dozent lehrt.

Neben der Lehre hat die Forschung zu stehen. Die für ein kleines Studienfach relativ große Zahl von derzeit drei Assistenten am Wiener Institut ermöglicht es, daß sich jeder neben eigenen wissenschaftlichen Arbeiten an einem Forschungsprojekt beteiligen kann. So arbeitet W. Hörandner im Rahmen des Instituts an einer bibliographischen Dokumentation unseres Faches in Karteiform, unter Ausschluß der reinen Kunstgeschichte. O. Kresten ist als Mitarbeiter an H. Hungers großangelegtem Katalogwerk der griechischen Handschriften in der Österreichischen Nationalbibliothek⁶ tätig und der Unterzeichnete ist neben redaktionellen Aufgaben am Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik in den Vorarbeiten zur Tabula Imperii Byzantini (siehe unten) engagiert.

Neben Graz und Wien muß auch die Universitätsstadt Salzburg genannt werden, wo sich seit längerer Zeit das „Internationale Forschungszentrum — Ostinstitut“, und da insbesondere P. Ludger Bernhard OSB⁷ unter anderem auch Ostkirchenfragen widmen. L. Bernhard lehrt auch an

⁴ W. Lackner, Studien zur philosophischen Schultradition und zu den Nemesiosziten bei Maximus dem Bekenner. Diss., Graz, 1963.

⁵ Eine Liste der bis 1969 fertiggestellten Wiener Dissertationen befindet sich im bibliographischen Anhang.

⁶ Bisher erschienen: Katalog der griechischen Handschriften der Österreichischen Nationalbibliothek. Teil 1: Codices historici, codices philosophici et philologici, von H. Hunger, Wien, 1961.

Teil 2: Codices juridici, codices medici, von H. Hunger unter Mitarbeit von O. Kresten, Wien, 1969.

Supplementum graecum, von H. Hunger, Wien, 1957.

⁷ Zuletzt von ihm erschienen: Die Chronologie der Syrer, Sitzungsber. d. Osterr. Akad. d. Wiss., phil.-hist. Kl. 264/3, Wien, 1969.

der theologischen Fakultät der Universität Salzburg als Ordinarius für ökumenische Theologie.

Außerhalb der Universitäten konnte die Byzantinistik in den letzten Jahren auch auf der Österreichischen Akademie der Wissenschaften in Wien mit mehreren Forschungsvorhaben Fuß fassen. Schon seit 1948 bestand hier unter dem Vorsitz von Hans Gerstinger eine Byzantinische Kommission. An ihr wird seit Jahren am Aufbau eines Archivs datierter griechischer Papyri und Handschriften für den Zeitraum 0—1600 gearbeitet, welches später einmal als Grundlage für umfassende Untersuchungen zur Geschichte der griechischen Schrift dienen soll.

Dazu trat 1965 an dieser Kommission das Projekt eines prosopographischen Lexikons der Palaiologenzeit, an welchem derzeit unter der Leitung von H. Hunger vornehmlich E. Trapp arbeitet. Aufbauend auf sämtlichen edierten griechisch geschriebenen Quellen (Urkunden, literarischen Werken, Notizen in Handschriftenkatalogen, Inschriften, Siegeln) und der wichtigsten Sekundärliteratur sollen hier alle Personennamen Aufnahme finden, deren Lebenszeit ganz oder teilweise in den Zeitraum 1259—1453 fällt. Soweit vorhanden oder erschließbar sollen weiters stichwortartige Angaben zu Lebenszeit, Genealogie, Titel, Beruf etc. hinzugefügt werden.

Im Jahr 1966 wurde an der Akademie der Wissenschaften weiters die Kommission für die Tabula Imperii Byzantini (TIB) errichtet, welche unter der Leitung von H. Hunger als Obmann ausschließlich für die Arbeit an der historischen Geographie des byzantinischen Reiches bestimmt ist. Geplant ist ein historischer Atlas des byzantinischen Reiches, äußerlich in etwa ein Analogon der von der Union Académique Internationale herausgegebenen Tabula Imperii Romani. Zeitlich soll das Kartenwerk vom vierten Jahrhundert bis zum endgültigen Verlust des jeweiligen Gebietes für Byzanz reichen. Lokal soll es alle Gebiete umfassen, die nicht nur sehr kurzfristig dem byzantinischen Reich angehörten, doch wird zunächst vorwiegend an den Zentralgebieten Kleinasien, heutiges Griechenland und Südosteuropa gearbeitet. Die Tabula Imperii Byzantini soll in einzelnen Faszikeln in Buchform mit jeweils einem zugehörigen Kartenblatt erscheinen, welches das im Faszikel behandelte Gebiet enthält. Fallweise können thematische Spezialkarten und großmaßstäbige Karten für einzelne dicht besiedelte Gebiete hinzutreten. Jeder Faszikel soll nach Möglichkeit ein historisch und geographisch geschlossenes Gebiet behandeln; er wird neben geographischen und historischen Angaben zu den einzelnen Orten auch den Denkmälerbefund (fallweise mit Skizzen und Grundrissen) sowie ein Verzeichnis der historischen Quellen und der wichtigen Sekundärliteratur bringen.

Schon seit Jahren konnten dafür — durch Heranziehung von Studenten unseres Faches — die byzantinischen Historiker einschlägig in Karteiform exzerpiert werden. Weiters erfolgt eine Sichtung und gebietsweise geordnete Katalogisierung der Sekundärliteratur sowie die Anlage einer möglichst umfassenden Photokartei. Der Gewinnung dieser Photographien, sowie in erster Linie der Klärung topographischer Fragen und — wo notwendig — der Vermessung frühchristlicher und mittelalterlicher Bauten dienen die jährlichen Bereisungen der jeweils bearbeiteten Gebiete. Hauptträger dieser Arbeiten ist im Rahmen der Akademie der Wissenschaften F. Hild, doch ist

von Seiten des Wiener Universitätsinstituts auch der Unterzeichnete damit befaßt. Als Kunsthistoriker ist M. Restle (Wien — München) — vor allem an den Bereisungen — maßgeblich beteiligt. Von den Kommissionsmitgliedern sind neben H. Hunger als Obmann vor allem auch H. Vetters (Archäologie) und E. Arnberger (Kartographie) zu nennen. Das Unternehmen ist darüberhinaus natürlich sehr stark auf die freundliche Hilfe und Mitarbeit der einheimischen Gelehrten jedes Landes angewiesen, welches einmal dem byzantinischen Reich angehörte.⁸

Hand in Hand mit der Aufwärtsentwicklung der Byzantinistik in Österreich nach 1945 geht die Gründung von Publikationsorganen. Den Anfang setzte — wie bereits oben festgestellt — die Österreichische Byzantinische Gesellschaft 1951 mit ihrem Jahrbuch. Schon 1954 gründete E. v. Ivánka in Graz die Reihe „Byzantinische Geschichtsschreiber“ (Ihr folgten später die Parallelreihen „Osmanische Geschichtsschreiber“ und „Slavische Geschichtsschreiber“), welche Übersetzungen in deutscher Sprache von wichtigen byzantinischen Schriftstellern bringt. Er leitete sie mit einem eigenen Band ein. Die Reihe richtet sich sowohl an Historiker, denen eine fundierte deutsche Übersetzung sonst schwer zugänglicher Texte geboten wird, als auch an allgemein an Byzanz interessierte Leser (vgl. Vorwort zu Band I). Von den „Byzantinischen Geschichtsschreibern“ erschienen bisher elf Bände, davon mehrere bereits in zweiter Auflage.⁹

Wohl angeregt durch Vorbereitungen zum Zweiten Vatikanischen Konzil ließ Ivánka ab 1961 in Graz eine zweite Schriftenreihe unter dem Titel „Geist und Leben der Ostkirche. Texte und Studien zur Kenntnis ostkirchlicher Geistigkeit“ folgen, von der bisher drei Bände herauskamen. Sie will vornehmlich dem Kennenlernen und Verstehen der Ostkirche dienen (vgl. Vorwort zu Band I) und bringt charakteristische liturgische und hagiographische Texte in deutscher Übersetzung sowie diesbezügliche Untersuchungen moderner Autoren.

Nach der Einrichtung des Studienfaches Byzantinistik an der Universität Wien gründete H. Hunger 1964 als wissenschaftliches Publikationsorgan die von der Byzantinischen Kommission der Österreichischen Akademie der Wissenschaften und dem Institut für Byzantinistik der Universität Wien gemeinsam herausgegebenen „Wiener Byzantinistischen Studien“ und verfaßte auch den Einleitungsband. Die Reihe soll selbständige Arbeiten aus dem Gesamtgebiet der Byzantinistik, auch Texteditionen umfassen (vgl. Vorwort zu Band I). Bisher sind sieben Bände erschienen, Band VIII ist im

⁸ Zur Byzantinistik in Österreich allgemein vgl. H. Hunger, Voraussetzungen und Aussichten der Byzantinistik in Österreich, *Osterr. Osthefte* 5 (1963) 74—77; ders., Aufgaben und Zukunftspläne eines an der Alma Mater Rudolphina jungen Faches, *Aufgaben der Universität Wien in Gegenwart und Zukunft* — Aufsätze zur 600-Jahrfeier, Wien 1965, 250—257; ders., Das Institut für Byzantinistik der Universität Wien, *Proceedings of the XIIIth Intern. Congr. of Byz. Studies*, Oxford, 5—10 Sept. 1966, London 1967, 479—481; ders., Zur Problematik der byzantinischen Studien, *Wiener Humanist. Blätter* 10 (1967) 20—28. Weiters s. die Berichte über die Byzantinistik in Österreich im *Bulletin d'Information et de Coordination der Ass. Int. des Ét. Byz.* 1 (1964) 38 f., 2 (1965) 30—32, 3 (1966) 30f., 4 (1968) 40—43.

⁹ Ein Verzeichnis der Einzeltitel dieser und der im folgenden genannten Publikationsreihen befindet sich im bibliographischen Anhang.

Druck. Weiters ediert seit 1966 das Institut für Byzantinistik gemeinsam mit dem Kunsthistorischen Institut der Universität Wien die bisher vier Bände umfassende Reihe „Byzantina Vindobonensia“ (Band V und VI sind im Druck). Sie soll kleinere Untersuchungen zur byzantinischen Kunstgeschichte und zur byzantinischen Geschichte beziehungsweise Literatur, nach Möglichkeit in Wechselfolge, weiters wertvolle Dissertationen (allenfalls umgearbeitet) enthalten (vgl. das Vorwort zu Band I von O. Demus und H. Hunger). So stehen derzeit in Österreich in- und ausländischen Byzantinisten insgesamt fünf byzantinistische Publikationsorgane für wissenschaftliche Veröffentlichungen jeden Ausmaßes und jeder Schattierung zur Verfügung.

BIBLIOGRAPHISCHER ANHANG

I. Publikationsreihen

Byzantinische Geschichtsschreiber

- I. Die letzten Tage von Konstantinopel. Der auf den Fall Konstantinopels bezugliche Teil des dem Georgios Sphrantzes zugeschriebenen „Ghronicon Maius“, übers., eingl. u. erklärt v. E. v. Ivánka, 1954, ²1961.
- II. Europa im XV. Jahrhundert von Byzantinern gesehen, Texte übers., eingl. u. erklärt v. F. Grabler u. G. Stökl, 1954.
- III. Die Normannen in Thessalonike. Die Eroberung von Thessalonike durch die Normannen (1185 n. Chr.) in der Augenzeugenschilderung des Bischofs Eustathios, übers., eingl. u. erklärt v. H. Hunger, 1955, ²1967.
- IV. Byzantinische Diplomaten und östliche Barbaren. Aus den Excerpta de legationibus des Konstantinos Porphyrogennetos ausgewählte Abschnitte des Priskos und Menander Protektor, übers., eingl. u. erklärt v. E. Doblhofer, 1955.
- V. Vademecum eines byzantinischen Aristokraten. Das sogenannte Strategikon des Kekaumenos, übers., eingl. u. erklärt v. H.-G. Beck, 1956.
- VI. Bilderstreit und Arabersturm in Byzanz. Das 8. Jahrhundert (717—813) aus der Weltchronik des Theophanes, übers., eingl. u. erklärt v. L. Breyer, 1957, ²1964.
- VII. Die Krone der Komnen. Die Regierungszeit der Kaiser Joannes und Manuel Komnenos (1118—1180) aus dem Geschichtswerk des Niketas Choniates, übers., eingl. u. erklärt v. F. Grabler, 1958.
- VIII. Abenteurer auf dem Kaiserthron. Die Regierungszeit der Kaiser Alexios II., Andronikos und Isaak Angelos (1180—1195) aus dem Geschichtswerk des Niketas Choniates, übers., eingl. u. erklärt v. F. Grabler, 1958.
- IX. Die Kreuzfahrer erobern Konstantinopel. Die Regierungszeit der Kaiser Alexios Angelos, Isaak Angelos und Alexios Dukas, die Schicksale der Stadt nach der Einnahme sowie das „Buch von den Bildsäulen“ (1195—1206) aus dem Geschichtswerk des Niketas Choniates. Mit einem Anhang: Nikolaos Mesarites, Die Palastrevolution des Joannes Komnenos, übers., eingl. u. erklärt v. F. Grabler, 1958.
- X. Nikephoros Phokas, „der bleiche Tod der Sarazenen“, und Johannes Tzimiskes. Die Zeit von 959 bis 976 in der Darstellung des Leon Diakonos, übers. v. F. Loretto, 1961.
- XI. Kaisertaten und Menschenschicksale im Spiegel der schönen Rede. Reden und Briefe des Niketas Choniates, übers., eingl. u. erklärt von F. Grabler, 1966.

Geist und Leben der Ostkirche

- I. V. Lossky, Die mystische Theologie der morgenländischen Kirche (übers. v. M. Praeger OSB), 1961.
- II. Die Eucharistiefeier der Ostkirche im byzantinischen Ritus. Die göttliche Liturgie unserer heiligen Väter Johannes Chrysostomos und Basileios des Großen, übers. v. H. Vorgrimler, 1962.
- III. Sprüche der Väter. Apophthegmata Patrum, hrsg. u. übers. v. P. Bonifatius OSB, 1963

Wiener Byzantinistische Studien

- I. H. Hunger, Prooimion. Elemente der byzantinischen Kaiseridee in den Arengen der Urkunden, 1964.
 - I. Supplement. R. Browning, Notes on Byzantine pronimia, 1966.
 - II. E. Trapp, Manuel II. Palaiologos, Dialoge mit einem „Perser“, 1966.
- III. B. Brenk, Tradition und Neuerung in der christlichen Kunst des ersten Jahrtausends. Studien zur Geschichte des Weltgerichtsbildes, 1966.
- IV. O. Mazal, Der Roman des Konstantinos Manasses. Überlieferung, Rekonstruktion, Textausgabe der Fragmente, 1967.
- V. C. A. Trypanis, Fourteen early Byzantine cantica, 1968.
- VI. K. Vogel, Ein byzantinisches Rechenbuch des frühen 14. Jahrhunderts. Text, Übersetzung und Kommentar, 1968.
- VII. H. Hunger, Johannes Chortasmenos (ca. 1370 — ca. 1436/37). Briefe, Gedichte und kleine Schriften. Einleitung, Regesten, Prosopographie, Text, 1969.
- VIII. E. Trapp, Digenes Akrites. Synoptische Ausgabe der ältesten Versionen (im Druck).

Byzantina Vindobonensia

- I. O. Markl, Ortsnamen Griechenlands in „fränkischer“ Zeit, 1966.
- II. K. Papadopoulos, Die Wandmalereien des XI. Jahrhunderts in der Kirche *Παναγία τῶν Χαλκίων* in Thessaloniki, 1966.
- III. H. Hunger, Der byzantinische Katz-Mause-Krieg. Theodoros Prodromos, Katomyomachia. Einleitung, Text und Übersetzung, 1968.
- IV. H. Buchwald, The church of the Archangels in Sige near Mudania, with a contribution by Cl. Foss, 1969.

II. Wiener Dissertationen¹⁰

- E. Trapp, Dialoge mit einem Perser, 1964.
 J. Koder, Die Hymnen Symeons des neuen Theologen. Vorarbeiten zu einer kritischen Ausgabe, 1965.
 W. Hörandner, Studien zur Überlieferung der Werke des Theodoros Prodromos, 1966.
 O. Kresten, Der Schreiber Andreas Darmarios. Eine kodikologisch-paläographische Studie, 1967.
 G. Schmalzbauer, Prosopographie zum Geschichtswerk des Johannes Kantakuzenos, 1967.
 H. Gstrein, Unedierte Texte zur Geschichte der byzantinischen Osterpredigt, 1968.
 Chr. Hannick, Studien zu den Anastasima in den sinaitischen Handschriften, 1969.
 W. Helfer, Johannes VIII. Palaiologos. Eine monographische Dokumentation, 1969.

III. Vergebene Dissertationsthemen

- J. Diethart, Konstantinos Stilbes.
 Dr. med. W. Fink, Das byzantinische Monogramm.
 M. Hammer, Manuel Philes.
 Brigitte Helfer, Niketas Eugenianos.
 Dr. jur. P. E. Pieler, Untersuchungen zum byzantinischen Zivilprozeß.
 P. Soustal, Johannes XIII. Glykys.
 R. Walther, Jenseitsfahrten in der byzantinischen Literatur.
 Wien, Juli 1970.

¹⁰ Es werden hier die bis 1969 am Institut für Byzantinistik der Universität Wien vertiggestellten (maschinschriftlichen) Dissertationen angeführt.

DIMITRE ANGUELOV, LE BOGOMILISME EN BULGARIE

Edition „Nauka i Izkustvo“, Sofia, 1969, 562 p.

Petar Tišcevo

Le bogomilisme est une des plus importantes manifestations du peuple bulgare au Moyen Age. Apparu comme une hérésie religieuse, ce mouvement avait un profond contenu social, avec lequel il émouvait l'esprit du peuple, car il correspondait à ses aspirations et à ses désirs. En tant que forme originale de lutte de classes, le mouvement des bogomiles gagnait des adeptes au sein des vastes couches de la société médiévale bulgare et apparaît comme l'idéologie des masses humiliées et exploitées tant dans le village que dans la ville. La sévère critique que les bogomiles adressaient à l'aristocratie féodale, à l'Etat féodal et à son appui idéologique — l'Eglise, produisait un profond effet au sein des paysans pauvres, grevés d'impôts et de corvées. La doctrine bogomile leur donnait une explication acceptable sur la création du monde, l'ordre politique et juridique existant, en consolidant chez eux la conviction que toute la pénible réalité, pleine d'injustices et de cruautés, découlait non pas de l'activité du dieu, mais de celle de la puissance maligne du diable. Pour cette raison le dualisme bogomile, influencé par d'autres doctrines orientales, telles que le manichéisme et celle de la secte paulicienne, etc., trouvait un bon accueil et était largement propagé.

Résultat des conditions existant au sein de la société bulgare médiévale au X^e s., l'idéologie bogomile s'était répandue aussi dans d'autres pays (Byzance, Bosnie, Italie, France, etc.). Cette propagation était due à l'existence de conditions et de rapports analogues dans ces pays féodaux. L'influence exercée par la doctrine bogomile sur les Cathares, Albigeois, Patarins, etc., tant au point de vue idéologique qu'organisationnel, présentait cette doctrine non pas comme purement bulgare, mais bien comme une doctrine d'une grande importance pour toute l'Europe. En tant que système philosophique et religieux et comme doctrine théologique, le bogomilisme préparait le terrain pour l'apparition de plusieurs autres doctrines similaires, en vue de l'ébranlement des fondements de l'Eglise chrétienne officielle, tant orthodoxe que catholique, pour l'affaiblissement du régime féodal pris dans son ensemble. La contribution que le peuple bulgare apporta par la doctrine bogomile à la pensée médiévale européenne suscite en nous une fierté légitime.

Le mouvement bogomile attire depuis longtemps l'attention de chercheurs bulgares et étrangers en tant que phénomène social de portée bul-

gare et européenne. Il a fait jusqu'à présent l'objet d'un grand nombre d'études scientifiques et d'ouvrages de vulgarisation.

Le livre du prof. Dimitre Anguélov „le Bogomilisme en Bulgarie“, qui a déjà subi plusieurs éditions, projette une vive lumière sur ce très intéressant mouvement socio-religieux. Dans cet ouvrage l'auteur généralise les résultats de ses recherches de plusieurs années sur les bogomiles. Le prof. D. Anguélov étudie les problèmes du mouvement bogomile (l'influence exercée par des hérésies étrangères sur les bogomiles, les conceptions philosophiques des bogomiles, l'histoire de ce mouvement, etc.) durant près de 30 ans.¹

* * *

Le livre de D. Anguélov „le Bogomilisme en Bulgarie“ comprend sept chapitres, conclusion, bibliographie, liste des plus importantes abréviations et indicateur alphabétique.

Le premier chapitre („le Bogomilisme dans la littérature scientifique“) est consacré aux études du mouvement bogomile depuis les époques les plus reculées jusqu'à nos jours. Loin de se contenter de la présentation réferative de la littérature existante, l'auteur soumet à une analyse critique chacun des œuvres, en soulignant ses côtés positifs et négatifs. Le prof. Anguélov applique une méthode différentielle en faisant ressortir concrètement la contribution et les défauts des différentes études en ne plaçant pas tous les savants bourgeois au même niveau. En outre, il critique le comportement bourgeois et idéalistique de la plupart des auteurs envers les problèmes du bogomilisme et souligne l'absurdité de leurs conceptions visant à présenter le bogomilisme surtout comme une hérésie religieuse (p. 13—15). Il signale aussi la plus récente littérature sur le catharisme. La revue critique détaillée qu'il fait à la littérature consacrée à ce mouvement permet de se rendre compte de l'état de la science sur les différents problèmes et en quoi consiste la tâche de l'auteur.

Dans le chapitre suivant l'auteur fait l'analyse des sources du bogomilisme. En premier lieu il analyse les sources au contenu antibogomiliste, qui sont aussi les plus nombreuses. Suivent ensuite les sources de caractère et d'origine bogomiles. Ce chapitre est enrichi de nouvelles sources, que l'auteur a rapportées de sa visite en France. Le chapitre contient d'importants documents des archives de l'inquisition du sud de la France, ainsi que de nouvelles informations sur le pop Bogomil en tant que fondateur

¹ Cf. les études les plus importantes du même auteur: Д. Ангелов, Влияния на чужди ереси върху богомилството, Изв. на семинарите при Историко-филологическия факултет на университета „Св. Климент Охридски“ в София, кн. I, 1942, стр. 145—180; същият, Богомилството в България, София, 1947 (руски превод през 1954 г., Богомилство в Болгарии, М., 1954); същият, Презвитер Козма и беседата му против богомилите, София, 1948; D. Anguelov, Der Bogomilismus auf dem Gebiete des byzantinischen Reiches — Ursprung, Wesen und Geschichte, GSUIF f—t, t. XLIV, 1947/1948, pp. 1—60; t. XLIV, 1949/50, pp. 1—45; същият, Философските възгледи на богомилите, ИИБИ, кн. 3—4, 1951, стр. 113—144; Д. Ангелов, Б. Примов, Г. Батаклиев, Богомилството в България, Византия и Западна Европа, София, 1967, 234 стр., сборник от извори за богомилството и др.

de l'hérésie.² L'auteur se livre à des précieuses observations sur la valeur de plusieurs monuments du mouvement bogomile.

Après ces deux chapitres, dont le but est d'introduire et d'orienter le lecteur dans la littérature existante et la base documentaires dont dispose la science, le prof. Anguélov examine la question de l'origine du bogomilisme (p. 69—140). Il décrit l'état de la société médiévale bulgare pendant la période du IX^e — X^e s., le développement des rapports féodaux et l'approfondissement de leurs contradictions pendant cette période. Une place spéciale est réservée à l'idéologie religieuse et féodale et à la lutte contre elle. L'auteur fait ressortir aussi bien les côtés positifs de cette idéologie que son caractère limité de classe. A la fin du IX^e et au début du X^e s. cette idéologie se distinguait par plusieurs traits positifs pour ce temps. Grâce à elle devint possible de consolider dans une grande mesure l'unité de l'Etat et de poser les fondements d'une littérature et d'une culture slavo-bulgares originales par les écoles d'Ohrid et de Preslav. A la suite de l'adoption généralisée de la conception religieuse orthodoxe, qui refutait les croyances païennes, furent créées les conditions nécessaires pour la liquidation des différences qui continuaient à exister entre Protobulgares et Slaves et à aboutir à une plus solide fusion au sein de la nationalité slavo-bulgare, qui s'était formée pendant le IX^e — X^e s. Grâce à l'idéologie religieuse et féodale, qui était édifée dans une grande mesure sous l'influence de Byzance, devint possible de voir pénétrées et propagées dans notre pays de précieuses et importantes pour ce temps réalisations de la culture byzantine. De pair avec ces traits positifs, l'idéologie religieuse et féodale contenait aussi des traits de caractère de classe limité et dont le rôle était de consolider le pouvoir des couches gouvernantes. Ce caractère de classe de l'idéologie religieuse et féodale est très nettement exprimé dans les écrits des plus importants écrivains théologiques du IX^e — X^e s., tel que Clément d'Ohrid, l'évêque Constantin, Jean l'Exarque, Presviter Kozma, etc. (p. 87—88). Le but de cette idéologie était de faire croire aux gens que le monde est l'œuvre de dieu et qu'il représente une création parfaite. Par conséquent ils devaient obéir à dieu et à l'ordre établi. L'une des principales tâches de l'Eglise, destinée à consolider l'ordre existant et à émousser les âpres contradictions sociales, était de préciser que les différences entre les riches et les pauvres sont un phénomène naturel et que la richesse elle-même n'est pas un mal, à condition de ne pas en abuser et de ne pas constituer le seul but dans la vie.

L'étude souligne l'importance de la littérature hagiographique pour la propagation de l'idéologie religieuse orthodoxe. L'auteur attire l'attention sur les résultats de ses études spéciales dans le domaine de la hagiographie.³

A l'encontre de la littérature officielle, existait aussi une littérature apocryphe et clandestine, qui faisait objet de poursuites sévères de la part

² D. Anguélov, Nouvelles données sur le bogomilisme dans le „Synodikon de l'orthodoxie“, Byzantinobulgarica, III, Sofia, 1969, pp. 9—21.

³ Д. Ангелов, Светогледът на господстващата класа в средновековна България, отразен в житийната литература, ИИИ, т. 14—15, 1964, стр. 263—295.

de l'Eglise. A l'exemple de Byzance, on avait commencé à publier en Bulgarie aussi des listes d'ouvrages prohibés.

Dans un paragraphe spécial de ce chapitre l'auteur examine les vestiges des croyances païennes au IX^e — X^e s. en tant que facteur faisant naître l'hérésie bogomile (p. 105—118).

Une grande attention est accordée aux doctrines hérétiques qui avaient été propagées en Bulgarie avant l'apparition du bogomilisme. Le mouvement paulicien et les autres hérésies avec lesquelles il est lié, telles que le manichéisme, le marchionisme, le messianisme, etc., ont exercé une forte influence pour l'apparition du bogomilisme, en lui frayant le terrain. Dans cet ordre des choses le mouvement paulicien et des massaliens ont joué un rôle important. Ces deux doctrines, qui contenaient en soi des éléments gnoséologo-dualistiques et, de pair avec cela, des fortes tendances antiecclesiastiques et antiféodales, avaient contribué à l'édification de l'idéologie bogomile. Toutefois, en acceptant le mouvement paulicien et des massaliens en tant que sources idéologiques du bogomilisme, l'auteur fait ressortir avec raison au premier plan les conditions économiques et politiques concrètes en Bulgarie médiévale au X^e s. en tant que facteur principal motivant l'apparition d'idées antiecclesiastiques et antiféodales. „Dans ce sens — écrit le prof. Anguélov — à l'influence exercée par les hérésies venues du dehors on ne doit pas accorder une trop grande importance, comme le font certains plus anciens savants et mêmes des savants bourgeois contemporains; cette influence était complémentaire et subordonnée. Il est hors de doute que si au temps du roi Pierre les conditions en Bulgarie n'étaient pas propices à la naissance d'idées hérétiques, l'influence des courants idéologiques étrangers aurait été stérile et impossible“ (p. 140). Bien qu'adoptant plusieurs formes du mouvement paulicien et des massaliens, la doctrine bogomile contient en soi de nouveaux traits et représente dans une grande mesure une manifestation autonome du peuple bulgare au Moyen Age.

L'auteur se livre à une analyse détaillée du développement de la société bulgare au IX^e — X^e s. en vue d'élucider d'une manière plus pleine les causes et les prémisses présidant à l'apparition de ce mouvement social-religieux.

Un chapitre spécial du livre est consacré à l'apparition de l'hérésie et à la personnalité et à l'activité de son fondateur le pope Bogomil. L'auteur refute avec raison la thèse de certains auteurs niant l'existence du pope Bogomil. Il prouve avec des preuves à l'appui que pope Bogomil a existé et qu'il est une personnalité historique. Parallèlement aux différents arguments l'auteur invoque une nouvelle donnée tirée d'un monument byzantin du XI^e s. Il est question d'une copie du „Synodikon de l'orthodoxie“ où l'on trouve, de pair avec les autres anathèmes, aussi un anathème contre le pope Bogomil. Cette malédiction dit, que le pope Bogomil avait suscité et propagé au temps du roi bulgare Pierre cette hérésie manichéenne dans toutes les villes et régions (p. 145).

Le même chapitre réserve une place aussi aux premières informations concernant les bogomiles, les centres de cette hérésie, l'appartenance sociale des adeptes du bogomilisme, etc.

Dans le cinquième chapitre („Nature du bogomilisme, doctrine et conceptions“), qui est le plus grand de volume, l'auteur expose en détails les idées dualistes et gnostiques des bogomiles, leurs conceptions cosmogoniques, eschatologiques et sotiologiques, leurs comportements envers le Vieux et le Nouveau Testaments, envers l'Eglise et la hiérarchie ecclésiastique, envers les icônes et les différents rites religieux, envers les décisions des conciles ecclésiastiques et la négation générale de l'institution religieuse par les bogomiles. Les conceptions sociales et éthiques des bogomiles sont exposées en détails, ainsi que l'attitude des hérétiques envers le pouvoir de l'Etat, la richesse, le travail, etc. et le reflet des idées des bogomiles dans la création populaire.

L'auteur note avec raison que pendant son existence quatre fois séculaires la doctrine bogomile n'était pas restée la même. Plusieurs de ses conceptions et de ses traits avaient changé et évolué en rapport avec plusieurs facteurs et, avant tout, en rapport avec les conditions social-économiques et politiques.

Le sixième chapitre est consacré à l'organisation des bogomiles. Ces derniers étaient divisés en adeptes „parfaits“ et ordinaires. Leurs communautés religieuses étaient édifiées à l'instar des anciennes communautés chrétiennes, phénomène caractéristique non seulement pour les bogomiles, mais à d'autres semblables mouvements social-religieux de l'époque moyenâgeuse. Pour les masses paysannes et plébéiennes l'esprit d'égalité qui existait dans les anciennes communautés chrétiennes constituait un exemple désiré. L'ordre au contenu obscur des anciennes communautés chrétiennes était idéalisé aussi par les bogomiles. En conformité avec les positions de Fr. Engels l'auteur conclut: „Habitant dans les conditions d'un développement primitif des forces productrices et liés entièrement au mode féodal de production, les paysans et les pauvres des villes n'étaient pas en état de lutter contre la classe féodale dominante au nom d'un nouveau et plus progressiste mode de production et n'attaquaient les procédés féodaux qu'au nom d'une réalité déjà révolue“ (p. 342).

La deuxième partie du livre est consacrée à l'histoire du bogomilisme. Le septième chapitre („Histoire du bogomilisme“) est divisé en quatorze paragraphes qui représentent, dans certains cas, par leur volume, des chapitres à part. L'étude analyse progressivement l'histoire du bogomilisme dans l'Etat bulgare au temps de Samouil, le développement du mouvement bogomile pendant la période de la domination byzantine dans les terres bulgares (1018—1185), le processus accéléré de féodalisation dans ces terres au XI^e—XII^e s., les soulèvements contre le pouvoir byzantin et le rôle des bogomiles et des pauliciens dans ces soulèvements, la propagation du bogomilisme dans l'Asie Mineure byzantine, la persécution des bogomiles par le pouvoir byzantin et le procès contre l'hérésiarque Basile, la hérésie au sein des milieux ecclésiastiques et monastiques dans l'Empire byzantin et l'influence du bogomilisme en Serbie, Bosnie, Italie, France et Russie. Le même chapitre élucide également l'histoire du bogomilisme pendant la période du Second Etat bulgare — l'attitude du pouvoir central envers les bogomiles pendant le règne de différents souverains (Kaloyan, les persécutions au temps de Boril, l'attitude d'Ivan Assen, etc.). Un paragraphe spécial

est réservé au catharisme en Europe occidentale pendant la première moitié du XIII^e s. et ses liens avec le bogomilisme. L'étude examine également la question de l'influence exercée par le bogomilisme dans les terres roumaines. Dans ce chapitre il est aussi question du bogomilisme pendant la deuxième moitié du XIII^e s. et de l'insurrection d'Ivailo. Les derniers chapitres englobent des problèmes concernant le développement et le déclin du bogomilisme au XIV^e s. dans les conditions d'un mysticisme renforcé au sein de la société bulgare et les dernières persécutions des hérétiques avant la conquête ottomane.

Dans sa conclusion l'auteur souligne les principales déductions formulées à la fin de chaque partie de la monographie et résume les résultats de l'étude de la doctrine bogomile. Il donne aussi des appréciations sur le reflet de l'idéologie bogomile et, en général, sur le rôle et l'importance du bogomilisme en tant que puissant mouvement social-religieux en Bulgarie médiévale.

* * *

Il est impossible de refléter en quelques pages le riche contenu de ce livre, qui éclaire plusieurs problèmes scientifiques en rapport avec l'idéologie et la pratique du bogomilisme, les conceptions philosophico-religieuses des bogomiles, l'histoire de ce mouvement social-religieux. Aussi bien par la portée des problèmes que par la profondeur de leur traitement, la monographie constitue-t-elle une précieuse contribution à notre historiographie marxiste. Nous allons essayer de noter sommairement les plus importantes contributions, les côtés positifs de cette oeuvre.

Il faut tout d'abord souligner la justesse de la méthode scientifique de l'auteur. Sur la base des positions de la méthodologie marxiste-léniniste le prof. D. Angelov a édifié une importante oeuvre sur les bogomiles. Ce livre traite une immense quantité de matériaux, sources et littérature, qui sont soumis à un système bien ordonné permettant au lecteur de pénétrer dans la substance même de la doctrine bogomile, de comprendre ses principaux traits et plus importants événements de son histoire, d'acquérir une vaste information sur ce mouvement. Il faut, en même temps, noter que la façon dont l'auteur présente ce matériel, à force de détails, évite au lecteur la possibilité de s'y embourber. Le sens raffiné de l'auteur pour l'édification structurale et de composition oriente vers l'essentiel, vers le plus important. Tout l'ouvrage se distingue par l'harmonie de sa structure, saturée d'un riche matériel et documentaire.

Une importante réalisation, obtenue grâce au bien-fondé de la méthode utilisée par l'auteur, est l'examen du bogomilisme sur la base des conditions et de la réalité socio-économique de ce temps et non pas de manière isolée. La plupart des autres études se caractérisent, à un degré plus ou moins élevé, par une propension erronée à accentuer le côté religieux et éthique du bogomilisme, sans tenir suffisamment compte des profondes raisons qui ont motivé la naissance et la substance de cette hérésie. Au contraire le prof. Angelov se livre à une analyse approfondie des conditions socio-économiques, dans lesquelles était forcé d'habiter le peuple bulgare au X^e s.

Il illustre très bien le clivage des classes dans la société féodale bulgare immédiatement après les guerres prolongées du roi Siméon. L'auteur a utilisé aussi la littérature apocryphe pour illustrer la misérable condition du peuple — famine, maladies, etc. Il expose de manière convaincante aussi tout le complexe de causes qui ont engendré les prémisses d'un si grand mouvement comme le bogomilisme. Parallèlement aux causes d'ordre économique, l'auteur accorde d'attention aussi à plusieurs autres facteurs, comme les vestiges des croyances païennes (thèse appuyé par un riche matériel documentaire), le niveau très bas de la science, les influences idéologiques d'autres doctrines hérétiques, etc. En soulignant ces causes, l'auteur évite le danger de retomber dans de l'économisme ou une sociologisation simpliste. Sur la base de l'étude circonstanciée des riches sources l'auteur a réussi à donner un tableau le plus complet possible des conditions d'existence du peuple bulgare pendant la période du X^e au XIV^e s. Incontestablement l'auteur a été grandement aidé aussi par sa parfaite connaissance non seulement de l'histoire bulgare, mais aussi de l'histoire byzantine. Ses recherches dans le domaine de ces deux histoires, ainsi que dans le domaine du droit médiéval bulgare et balkanique lui ont permis de broser l'histoire du bogomilisme, fruit du développement socio-économique de la Bulgarie. Le grand mérite de l'auteur est de lier le bogomilisme à l'ensemble du développement socio-économique du peuple bulgare au cours d'une période quatre fois séculaire (du X^e au XIV^e s.).

Les luttes des bogomiles sont présentées dans un large contexte historique. Le bogomilisme est lié aussi à plusieurs autres problèmes et événements de l'histoire bulgare, byzantine et balkanique (tels que le développement du féodalisme dans les terres bulgares sous la domination byzantine, l'histoire des villes, les invasions des Petchénègues, Usis, Koumans, le passage des troupes croisées, etc.). Dans le livre ont trouvé place aussi d'autres manifestations de la lutte de classes du peuple bulgare, des soulèvements et des révoltes contre le pouvoir byzantin, (l'insurrection d'Ivaïlo, les agitations au sein de la société bulgare avant la conquête ottomane, etc.). Dans ce sens le livre du prof. Angelov dépasse largement le cadre d'une étude du bogomilisme. Dans un certain degré il est un aperçu sur l'histoire bulgare ou, plus précisément, sur l'histoire de la lutte des classes en Bulgarie médiévale.

Un autre mérite de l'ouvrage réside dans l'adroite élucidation de la profonde nature sociale du bogomilisme. Il dépasse largement le cadre étroit d'une hérésie religieuse ordinaire. Les bogomiles étaient des ennemis délibérés du régime féodal existant. Ils apprenaient au peuple de ne pas obéir au roi, aux maîtres séculiers, à l'Eglise. La nature sociale de cette doctrine est attestée très nettement par le fait que les bogomiles incitaient les paysans à ne pas se plier aux corvées tant au profit de l'Etat qu'à celui des seigneurs féodaux. Outre leurs attaques contre le pouvoir séculier, les bogomiles dirigeaient leurs flèches aussi contre l'Eglise, qui était non seulement le soutien idéologique de l'ordre politique et juridique existant, mais était elle-même un grand propriétaire foncier. Le clergé (les primats ecclésiastiques et les moines) représentait dans sa grande majorité une partie de la classe féodale dominante. Le haut clergé et les moines profitaient

du travail des larges couches de la population et constituaient de véritables parasites. De son côté, l'Eglise, dont les intérêts économiques étaient fortement lésés, invitait le pouvoir séculaire de liquider le danger hérétique, d'éminents religieux écrivaient des prêches contre les bogomiles, etc. C'est par hasard que l'Eglise avait assumé, en la personne de Presviter Kosma, Hilarion de Măglen, le patriarche Eftimii, etc., la lourde tâche d'anéantir idéologiquement cette dangereuse doctrine. Ce n'est pas non plus un fait fortuit qu'ensemble avec le pouvoir séculaire l'Eglise organisait des conciles ecclésiastiques, poursuivait et brûlait vivants des hérétiques et, en général, faisait tout son possible pour étouffer ce mouvement. Les raisons motivant les persécutions et les différentes manifestations de l'inquisition en Orient sont dues au caractère éminemment social du bogomilisme. Les bogomiles menaçaient les assises de l'Etat féodal bulgare d'alors, de l'ordre établi, raison pour laquelle les représentants de la classe féodale dominante ne pouvaient rester impassibles. L'auteur analyse les contradictions entre les deux classes antagonistes et met en lumière adroitement et avec des arguments à l'appui le rôle des bogomiles en tant que porte-paroles des intérêts des classes populaires opprimées et combattants pour la justice sociale.

L'auteur contribue également à l'élucidation d'un autre groupe de problèmes. Ce sont les questions concernant le côté religieux et dogmatique de la doctrine bogomile. L'érudition de l'auteur dans cette matière extrêmement complexe est incontestable. Il connaît à fond les doctrines hérétiques qui ont servi de base idéologique au bogomilisme. Parallèlement à leur brève histoire, l'ouvrage indique quels sont leurs côtés idéologiques qui ont influencé le bogomilisme, quels sont les aspects ou les éléments du manichéisme, du marquionisme ou du mouvement paulicien, etc., ont été empruntés par les hérétiques bulgares.

L'étude élucide avec beaucoup de succès la question du dualisme bogomil. En Bulgarie les bogomiles étaient adeptes du dualisme modéré, à la différence des pauliciens, qui croyaient dans la lutte incessante et éternelle entre le bien et le mal et étaient partisans d'un dualisme extrême et absolu. Toutefois, l'auteur précise qu'au sein des bogomiles il y avait des adeptes du dualisme absolu, au même titre que parmi les pauliciens existaient des ailes de dualistes modérés. Il examine cette question de manière concrète et historique. Les tendances pour le dualisme absolu au sein des bogomiles datent dès le début du XI^e s. Avec le temps ces tendances étaient devenues plus soulignées et on parle déjà, au cours de la deuxième moitié du XII^e s., d'une communauté bogomile séparée (Dragovitchia), dont les membres étaient les adeptes du dualisme absolu. Adeptes du dualisme absolu étaient aussi les bogomiles de la communauté de Constantinople. Au contraire, les bogomiles de la communauté Bulgare étaient des dualistes modérés. Ces communautés bogomiles exerçaient une influence respective sur les hérétiques de Bosnie, Italie et du Midi de la France. Chez eux prédominaient à des époques différentes des conceptions dualistes tant extrêmes que modérées. L'auteur précise en quoi consistaient ces conceptions, pour autant que l'on puisse se fier aux sources conservées, la cosmogonie ou l'eschatologie des hérésies dualistes (p. 204—206).

Parfaitement acceptable est la thèse que les conceptions bogomiles, bien que résultat d'influences exercées par de plus anciennes oeuvres de caractère canonique et apocryphe et modifiées dans l'esprit du dualisme bogomile, sont le reflet de la réalité, des rapports socio-économiques, des croyances et des conceptions populaires. De pair avec les influences étrangères, comme l'établit le prof. Angelov, dans le bogomilisme on trouve toute une série de traits nouveaux, originaux, qui le transforment en une oeuvre indépendante, oeuvre des prédicateurs et des écrivains bogomiles. De l'influence des conceptions bogomiles cosmogoniques et eschatologiques découle la négation du pouvoir féodal, en aboutissant à l'idée que le mal peut être vaincu et que la justice peut triompher. Bien que ces prédications n'agissaient pas sur la conscience des gens de façon directement révolutionnante, puisqu'elles préconisaient la victoire du bien non ici-bas sur la terre, mais dans „l'au-delà“ après le jugement dernier, l'eschatologie bogomile correspondait, comme le note l'auteur, aux aspirations des opprimés et l'aidait dans leur lutte.

Outre la question du dualisme, l'ouvrage contient aussi des informations détaillées sur les croyances des bogomiles — sur le rejet de la littérature de l'Ancien Testament, des mystères, des liturgies, des reliques, etc. En systématisant cet immense matériel, l'auteur nous initie aux conceptions ascétiques des bogomiles — ils étaient adversaires aux habits somptueux et à la nourriture abondante, ils prêchaient une vie pleine d'abstinence dans le sens le plus général du terme. L'exposé circonstancié et approfondi des conceptions bogomiles sur le mariage, leur attitude envers la femme, nous apprend des aspects très intéressants de cette doctrine. L'auteur soutient à force d'arguments que les bogomiles avaient une attitude plus progressiste envers la femme, à la différence des conceptions de l'église officielle et les dogmes de la foi orthodoxe. La femme jouait un rôle considérablement plus grand au sein de la communauté bogomile et jouissait d'une certaine égalité de droits parmi les hérétiques (ainsi, elle devenait prédicatrice).

D'avoir donné une caractéristique approfondie et détaillée de l'idéologie bogomile n'est pas le seul mérite de l'ouvrage. Il donne également une solution très judicieuse aux moments contradictoires de la doctrine bogomile. Plusieurs autres chercheurs n'avaient pas réussi à expliquer plusieurs positions de cette doctrine qui apparaissent, à première vue, contradictoires et incompatibles. Le prof. Angelov explique ces contradictions par le fait qu'au sein des hérétiques il y avait un certain nombre de prophètes, les „parfaits“, et une autre catégorie formée par les simples croyants.

La première catégorie devait se soumettre à certaines privations (renoncement total au mariage, vie ascétique, etc.), tandis que pour les simples croyants les normes de vie étaient tout-à-fait différentes. L'ascétisme et le renoncement à la propriété, ainsi que l'accomplissement d'autres conditions, ne les concernaient pas. Les contradictions des conceptions et, avant tout, les contradictions et l'inconséquence des actions des bogomiles, sont très bien reflétées dans la monographie. Ainsi, les bogomiles simples avaient des idées différentes en ce qui concerne la propriété. L'ouvrage évoque plusieurs cas d'hérétiques qui, en se conformant à la pratique existante, devenaient avant leur mort „parfaits“ et laissaient leurs biens à la communauté

religieuse, ce qui n'avait pas empêché leurs héritiers directs de contester leurs donations. L'auteur illustre aussi très bien le fait que les bogomiles „parfaits“ vivaient sans avoir des soucis pour la nourriture, l'habillement ou autres besoins matériels, tandis qu'au contraire, la masse des hérétiques travaillaient et produisaient des biens et envisageaient les choses de façon très matérielle et terrestre. Ainsi, les bogomiles avaient intérêt à s'approprier les biens des monastères, fait reflété dans les sources. Les deux catégories mentionnées différaient aussi sur les questions touchant le travail, le mariage, la procréation, la guerre, l'effusion de sang, etc. Les larges couches paysannes n'accomplissaient pas à la lettre les principes éthiques prêchés.

En général l'ouvrage contribue à élucider les nuances du développement des conceptions et de la pratique de la doctrine au sein des différentes couches sociales. Le bogomilisme de la population simple n'était pas le même que celui des représentants du clergé et des milieux monastiques. Sur la base des sources, que l'on utilise pour la première fois dans la littérature scientifique, le prof. Angelov établit que les bogomiles n'étaient pas toujours partisans de la non-violence. Dans certains cas ils agissaient comme de véritables combattants actifs, que l'emploi des armes et l'effusion de sang n'arrêtaient pas.

Dans la littérature scientifique sont formulées de différentes opinions sur l'attitude des bogomiles envers le pouvoir et l'Etat. Le prof. Angelov reflète très bien l'attitude hésitante et inconséquente des bogomiles envers le pouvoir d'Etat et le roi. Ainsi, au temps de la domination byzantine dans les terres bulgares on trouve dans la littérature apocryphe de cette période des éloges pour le règne des souverains bulgares Siméon et Pierre, c.-à-d. que les bogomiles idéalisent la réalité, contre laquelle ils avaient mené à l'époque une lutte opiniâtre. D'ailleurs, cette tendance existe non seulement dans la littérature apocryphe, mais aussi dans la littérature normale à tendances canoniques (p. 360—363). L'élucidation de la question concernant l'attitude inconséquente des bogomiles envers le pouvoir d'Etat éclaire d'une ample lumière aussi une grande partie de l'idéologie bogomile.

L'un des grands mérites de l'ouvrage c'est qu'il est basé sur l'étude d'une abondante littérature et de nombreuses sources. Une grande partie des informations ont été recherchées et mises à la disposition de la science par l'auteur de la monographie. Cette dernière édition de l'ouvrage diffère considérablement de son édition de 1961. Il a été complété et élargi de plus de cent pages. L'auteur a élargi considérablement l'étude des problèmes concernant l'influence exercée par le bogomilisme sur les hérésies dualistes en Europe médiévale et donne de très amples informations sur le développement des hérésies, telles que le catharisme, le patérisme, etc.

L'auteur témoigne d'une connaissance approfondie des sources byzantines, anciennes bulgares, latines, etc. dans lesquelles ont trouvé des informations sur le bogomilisme, ainsi que l'abondante littérature sur le bogomilisme et les doctrines qui lui sont apparentées.

Nous pouvons allonger encore longtemps la liste des contributions que l'ouvrage apporte à la science, mais cela n'est pas nécessaire. Pris dans son ensemble il est une précieuse contribution. Non seulement il élu-

cide l'idéologie bogomile, mais il montre aussi, sur la base d'un matériel historique concret, comment elle réagissait sur les masses et comment ces dernières l'appliquaient.

Parallèlement à ses côtés positifs, on trouve dans l'ouvrage aussi certaines inexactitudes. Ainsi, à la page 365–366 le prof. Angelov écrit, en se basant sur des informations des annales de Bari: „Bien qu'on manque d'informations directes sur la participation des bogomiles et des pauliciens dans le soulèvement de Pierre Delian, nous pouvons en conclure des données d'une source italienne contemporaine de Bari (nommée „Annales de Bari“). Dans un texte de cette source, qui se rapporte à 1040/41, c.-à-d. du moment où le soulèvement de Pierre Delian était déjà réprimé par les Byzantins avec l'aide de mercenaires, on lit qu'en Sicile étaient venus des réfugiés de la Péninsule balkanique des nombreux „Macédoniens et pauliciens“. Tandis que sous le nom de „Macédoniens“ on doit de toute probabilité comprendre la population orthodoxe bulgare des régions insurgées, sous le terme „pauliciens“ les auteurs de la chronique ne pouvaient comprendre que des hérétiques-dualistes, c.-à-d. des pauliciens et des bogomiles qui, ensemble avec la population orthodoxe, combattaient l'arme à la main contre la pouvoir byzantin et qui furent obligés, après l'échec de l'insurrection, de quitter leurs foyers, afin de se sauver des cruelles persécutions, auxquelles ils étaient soumis par le pouvoir de Constantinople. Il est probable que dans l'insurrection de Pierre Delian aient participé aussi des bogomiles, mais il est douteux que cela puisse être prouvé à l'aide de cette source. L'interprétation du texte n'est pas juste. Sous le terme „Macédoniens“ on doit comprendre les habitants du thème Macédoine (Thrace Orientale avec comme centre Andrinople). Or, comme on sait, le soulèvement de Pierre Delian avait éclaté dans les terres bulgares du Sud-Ouest. Il est exclu d'assimiler les „Macédoniens“ aux habitants orthodoxes des régions insurgées. En outre, dans la même source on trouve pour l'an 1025 la mention séparée de soldats bulgares et de Macédoniens du thème Macédoine: „Pendant cette année le katon Iapon était descendu en Italie avec une nombreuse armée de Russes, Vandales, Turcs, Bulgares, Valaques, Macédoniens et autres pour s'emparer de la Sicile.“ Pour l'an 1041 la source communique qu'en Lombardie était venu de Sicile le protospariat et katepan Mikhaïl, que l'on nomme aussi Dulkian le Jeune. Il a été à deux reprises sévèrement défait par les Normands. Après la deuxième défaite il avait écrit en Sicile pour demander l'envoi de nouvelles armées: „Puis, le 4 mai, après que tous les Grecs s'étaient réunis au lieu-dit Mons Major près de la rivière Aufid, avait commencé la bataille, au cours de laquelle avaient péri beaucoup d'Anatoliens et Obséqueïns, Russes, Thraces, Calabriens, Longobards, Capitanats. Là, fut tué aussi le presbytre Angel, évêque de Troie, et l'évêque d'Acheront, Etienne. Il est vrai, aux dires de tout le monde sachant cela, les Normands n'étaient pas plus de deux mille, tandis que les Grecs, sans compter les auxiliaires — dix-huit mille. Lorsque Mikhaïl était revenu de là, troublé, avec un petit nombre resté à moitié vivant par peur des cruels Normands, il écrivit en Sicile et de là étaient venus de malheureux Macédoniens, pauliciens et Calabrais. C'est alors, après avoir rejoint ceux qui étaient restés dans les pâturages marécageux sous le mons Pilosus, le fils du katepan

Boudian s'est rendu à Apulia, tandis que Mikhaïl retourna, sur l'ordre de l'empereur, en Sicile, d'où il était venu.⁴ Il est évident qu'ici il est question de Macédoniens du thème de Macédonie et de pauliciens, qui étaient des stratiots dans l'armée byzantine. Or, puisque les uns et les autres se battaient du côté des Byzantins, il est impossible que ce soient des participants au soulèvement de Pierre Delian, qui était justement dirigé contre les Byzantins. Il s'en suit, donc, que l'interprétation donnée par le prof. Jordan Ivanov et, ensuite, par l'ouvrage, n'est pas acceptable.

A la p. 480, en parlant de la guerre civile éclatée en Byzance, l'auteur écrit :... „les groupements aristocratiques byzantines, dirigés par Jean Cantacuzène et *Jean Apokavk*, par leur désir de gagner la bataille...” Il est évident que l'auteur parle d'*Alexis Apokavk*, qui était à la tête du gouvernement de Constantinople et menait la lutte contre Cantacuzène. Son fils Jean Apokavk avait aussi participé à la guerre, mais il était à Salonique et avait adhéré, après la mort de son père, au parti de Jean Cantacuzène.

L'exposé comporte aussi quelques répétitions dues, probablement, au fait que les mêmes matériaux provenant des sources sont examinés sous différents aspects.

Pour conclure, nous tenons à souligner que le livre du prof. D. Angelov „le Bogomilisme en Bulgarie” est une précieuse contribution à l'histoire médiévale bulgare. Il présente de l'intérêt non seulement pour les savants et l'opinion publique bulgares, mais aussi pour l'étranger. Ce livre doit être traduit en langues étrangères, afin d'aider au rehaussement de l'autorité de la science bulgare.

En tant qu'oeuvre fondamentale sur les luttes de classes du peuple bulgare au Moyen Age, le livre „le Bogomilisme en Bulgarie” restera pour toujours dans le fonds d'or de la médiévistique marxiste bulgare.

⁴ Латински извори за българската история, т. II, София, 1960, стр. 358—359.

DIE KONZEPTION VON PROF. B. GRAFENAUER ÜBER DIE ETHNOGENESE DER BALKANSLAWEN

Str. Lischev

Wie bekannt, war die Bildung der Nationalitäten in der Epoche des Feudalismus ein schwieriger und fortwährender Prozeß, welcher der Entstehung der Nationen beim Zerfall der Feudalherrschaft vorausging, als der Nationalmarkt, die charakteristische Wirtschaftsgemeinschaft der Nation,¹ gebildet wurde.

Unabhängig vom Unterschied zwischen Nationalität und Nation als zwei historischen Kategorien — Produkt zweier verschiedener Epochen, gibt es Elemente, die sowohl für die Nationalität als auch für die Nation charakteristisch sind: Gemeinschaft der Sprache, des Territoriums und der Kultur. Deshalb sind die historischen Wurzeln der Nation mit der Entstehung und der Entwicklung der Nationalität verbunden, und nur in diesem Zusammenhang können sie richtig erlernt und bearbeitet werden.

Die historische Verbindung zwischen Nationalität und Nation wurde manchmal verschwiegen und unrechtmäßig beim Diskutieren mancher Fragen der Bildung der slawisch-bulgarischen Nationalität so behandelt, um zur Auffassung zu gelangen, daß die Slawen in Makedonien kein Teil der slawisch-bulgarischen ethnischen Gruppe seien. Einer der Theoretiker dieser Konzeption ist B. Grafenauer, Professor an der Universität zu Ljubljana.² Grafenauer selbst stellt sich als objektiver Forscher dar, welcher auf die wissenschaftliche Wahrheit Wert legt und bedauert, daß manche Historiker emotionsbedingte Standpunkte politischer Bestrebungen mit Problemen verwickeln, die eine nüchterne wissenschaftliche Analyse bedürfen.³

Als Beispiel für eine solche Diskussion führt er die Polemik zwischen dem bulgarischen Historiker Dimitar Kossev⁴ und dem Historiker D. Taschkowski aus Skopje an.⁵ Nach Grafenauer seien die beiden nicht überzeugend, da sie sich über die Begriffe, über welche sie streiten, nicht im voraus im klaren sind.⁶ Auf Seite 32 (Anmerkung 49) wirft Grafenauer Taschkowski vor, daß er bezüglich der Frage über die slawischen Fürstentümer

¹ W. I. Lenin, Werke, 4-e Aufl., Bd. I, S. 137—138.

² B. Grafenauer, Die ethnische Gliederung und geschichtliche Rolle der westlichen Südslawen im Mittelalter, Ljubljana, 1966.

³ Angeführtes Werk.

⁴ D. Kossev, Revisionistische Fälschungen der bulgarischen Geschichte von den Skopjaner Historikern, Historischer Überblick, XV, 1959, Nr. 1.

⁵ D. Taschkowski, Das Königtum von Samuil, Skopje, 1961.

⁶ B. Grafenauer, angeführtes Werk, S. 14, Bem. 25.

um Saloniki — die sogenannten „Slawinien“, in denen Taschkowski Ansätze des mazedonischen Staates sieht, besonders unbeherrscht sei. Sehen wir uns übrigens die Argumentation von Prof. Grafenauer an!

In den Anfangsseiten seiner angeführten Arbeit befaßt sich Grafenauer auch mit der Methodologie der Frage. Seiner Meinung nach drücken sich die nichtwissenschaftlichen Tendenzen in der Geschichtswissenschaft meist im systematischen Sammeln von toponomastischen Materialien, von Materialien über Namen gegenwärtiger Nationen in den verschiedenen geographischen Gebieten ohne jegliche Analyse über die Bedeutung solcher Namen in jener fernen Epoche aus. Er erachtet es als unrichtig, die moderne Definition des Begriffes Nation als historisch entstandene feste Gemeinschaft der Sprache, des Territoriums, des Wirtschaftslebens und der Kultur mit solchem historischen Material zu begründen und den mittelalterlichen Quellen einen modernen Inhalt beizulegen.⁷

Jedoch muß im Interesse der Genauigkeit vermerkt werden, daß kein bulgarischer Historiker weder versucht noch gedacht hat, die Definition des Begriffes Nation durch mittelalterliche toponomastische Materialien zu begründen. Die Materialien, die Grafenauer meint und welche wir im weiteren Text behandeln werden, sind in Zusammenhang mit manchen Fragen der Bildung der slawisch-bulgarischen Nationalität gesammelt worden. Und da sie sich im Mittelalter herausgebildet hat, ist es selbstverständlich, daß wir sie auf Grund mittelalterlicher Materialien studieren werden. In dem Falle verwechselt Grafenauer scheinbar den Begriff Nationalität mit dem Begriff Nation und klagt unberechtigt manche Forscher der Modernisierung an. Es ist bekannt, daß sich die Nationalität als historische Kategorie allmählich im Laufe vieler Jahrhunderte herausgebildet hat. Ihre Elemente — die Gemeinschaft der Sprache, des Territoriums und der Kultur — sind allmählich infolge eines langwierigen und komplizierten historischen Vorganges entstanden. Die anfänglichen Angaben über die slawisch-bulgarische Sprachgemeinschaft sind in den beibehaltenen Ortsnamen mit der Endung -ista, im Vorhandensein der Diphthonge, u. a. zu finden. Die Gemeinschaft des Territoriums hat auch verschiedene Stadien erlebt: am Anfang (bei der Ansiedlung) ist das Territorium der verwandten Stämme entstanden, die im VII. Jh. die Stammesverbände bildeten. Die darin eingeschlossenen verwandten Stämme wurden von den byzantinischen Schriftstellern „ethne“ (ἔθνη vom ἔθνος) genannt. Sie stellen nun eine stabilere Gemeinschaft dar, eine Art ethnisch-territoriale Gemeinschaft. Später, im VIII.—IX. Jh., hat die Gründung der slawischen Staaten auch zur allmählichen Entstehung der politisch-territorialen Gemeinschaft beigetragen. Indem Grafenauer mit dem Begriff Modernisierung spekuliert, leugnet er sogar solch ein unbestrittenes Baumaterial der bulgarischen Toponomastik in Mazedonien ab, wie dieses, das in den Forschungen über die bulgarischen Ortsnamen mit der Endung -išta⁸ erhalten ist. Es ist bekannt, daß solche Angaben von jeher in der

⁷ Angeführtes Werk.

⁸ Angeführtes Werk, S. 6, Bem. 2. Jordan Saimov, Die bulgarischen Ortsnamen auf -isch und ihre Bedeutung für die Ansiedlungsgeschichte der Bulgaren in den Balkan-gebieten, Balkanlinguistik, IX, 1965.

Wissenschaft als eine der Grundquellen der slawisch-bulgarischen Ethnogenese in Mazedonien genutzt werden.⁹

„Es stimmt“, schreibt Grafenauer, „daß im XI.—X. Jh. im nördlichen Teil des serbisch-bulgarischen Zwischenraumes (so nennt er Mazedonien) die bulgarische Herrschaft und danach für vier Jahrzehnte — die Herrschaft des Samuil-Staates mit der bulgarischen Staatsrechtstradition festgesetzt wurde. Aber nirgends auf diesem Territorium hat sich der ethnogenesische Einfluß, weder seitens der Oberherrschaft noch seitens der Herrschaft des Erzbistums von Ochrida, geltend gemacht. Sollten sich aber schon die Ansätze irgendeines Bewußtseins der bulgarischen Nationalität in Mazedonien unter dem Einfluß der bulgarischen politischen Herrschaft im IX.—X. Jh. bemerkbar gemacht haben, so wurden diese Ansätze von der nachfolgenden zweijahrhundertelangen byzantinischen Herrschaft verwischt.“¹⁰ Diese Verneinungslogik führt zur Ablehnung der historischen Ursache für den leichten Anschluß der mazedonischen Slawen an den bulgarischen Staat in XI.—X. Jh., zur Ablehnung der Tatsache, daß diese Slawen sich der Zugehörigkeit zur slawisch-bulgarischen Nationalität bewußt waren, eben deshalb sind sie so leicht vom Byzanz abgefallen und sich dem Territorium Bulgariens angeschlossen haben. „Der Einfluß des Ersten bulgarischen Staates auf die mazedonischen Slawen von der Mitte des IX. Jh. bis 971,“ schreibt Grafenauer, „war nicht so weitgehend und intensiv, um zur Herausbildung eines Bewußtseins der Nationalitätszugehörigkeit beizutragen, da er ein Territorium mit bunter ethnischer Struktur umfaßte.“¹¹ Grafenauer verschweigt die schon längst festgestellte Tatsache, daß sich sowohl in Mysien als auch in Mazedonien eine slawisch-bulgarische Nationalität aus drei gleichen Bestandteilen gebildet hatte — Slawen der Ostbalkangruppe (verschieden von der serbisch-kroatischen), Turkbulgaren und Resten der alten Thraker: in Mysien weilten die Turkbulgaren von Asparuch, und in Mazedonien — die Turkbulgaren von Kuber, dem Bruder von Asparuch. Die eigentliche Vorliebe der mazedonischen Slawen für Bulgarien, die Tatsache, daß sie den bulgarischen Staat vor Byzanz bevorzugt haben, erklärt Grafenauer einfach als eine natürliche Bevorzugung einer slawischen Bevölkerung, zu einem slawischen Staat, wie Bulgarien überzugehen, als unter der Machtherrschaft eines völlig fremden Staates wie Byzanz zu bleiben.¹² Die mazedonischen Slawen hätten sich Grafenauers Ansicht nach gut und gern nicht nur dem bulgarischen Staat, sondern auch jedem anderen slawischen Staat angeschlossen, wäre er imstande gewesen, sie vor Byzanz zu schützen.

Auch die These hält keine Kritik aus, da die Erwägung Grafenauers den konkreten Angaben der ethnischen Wechselbeziehungen der Slawen im IX. Jh. widerspricht. Hier umgeht er schweigend die Tatsache, daß die slawischen Stämme — Timotschanen, Abodriten und Branitschewzen — vom südwestlichen Rand der Balkanhalbinsel nicht bevorzugt haben, im slawischen Bulgarien zu bleiben, sondern sie trennten sich von Bulgarien und machten im Jahre 818 dem frankischen König Ludwig dem Frommen den

⁹ Vgl. z. B. die Sammlung solcher Materialien von M. Vasmer, *Die Slawen in Griechenland*, Berlin, 1941.

¹⁰ S. Grafenauer, angeführtes Werk, S. 44.

¹¹ Angeführtes Werk, S. 45.

¹² Angeführtes Werk, S. 45.

Vorschlag, unter seine Herrschaft überzugehen. Die Timotschanen haben die Kroaten offen bevorzugt und sich bald dem kroatischen Fürsten Ludewit angeschlossen. Der bulgarische Herrscher hat 827 Waffengewalt benutzt, um die sich von ihm getrennten Stämme zu bewältigen und sie unter seinen Gehorsam zu bringen. Warum ist das von den Timotschanen, Abodriten und Branitschewzen aufgenommene Verhältnis zum bulgarischen Staat verschieden von dem Verhältnis der mazedonischen Slawen? Weil die Timotschanen, die Abodriten und die Branitschewzen der serbisch-kroatischen ethnischen Gruppe angehörten, die verschieden von der slawisch-bulgarischen Bevölkerung in Bulgarien war, und die mazedonischen Slawen im IX. Jh. schon das Bewußtsein der Zugehörigkeit der slawisch-bulgarischen ethnischen Gruppe gehabt, eine Vorliebe für die slawisch-bulgarische Nationalität bezeugt und ihren Anschluß an den bulgarischen Staat selber erleichtert haben. Grafenauer will einfach die slawisch-bulgarische Ethnogenese in Mazedonien, die der „bulgarischen Herrschaft“ in Mazedonien im IX.—X. Jh. vorausging und sie bedingte, nicht einsehen. Er verschweigt die Tatsache, daß er an erster Stelle nämlich der fortgeschrittene Prozeß der slawisch-bulgarischen Ethnogenese in Mazedonien die Hauptursache für den leichten Anschluß der mazedonischen Bevölkerung an den bulgarischen Staat, für die leichte Festsetzung der „bulgarischen Herrschaft in Mazedonien im IX.—X. Jh., für die Verwandlung Mazedoniens in ein der Zentren des slawisch-bulgarischen Schrifttums und der slawisch-bulgarischen Kulturgemeinschaft, für den bulgarischen Charakter des Samuil-Staates, für die gesamtbulgarische Bedeutung des Erzbistums von Ochrida und für eine ganze Reihe anderer historischer Geschehnisse, die Grafenauer vergeblich zu erklären versucht, gewesen ist. Im Widerspruch zu den Quellenangaben nimmt Grafenauer an, daß es einen gewissen Einfluß des bulgarischen Staates auf den mazedonischen Slawen nur in bezug auf die herrschende Oberschicht und daß dieser Einfluß sich z. B. in der staatsrechtlichen Stütze des Samuel-Staates auf die Staatstradition von Preslav und auf die Organisation der Kirche von Ochrida geäußert habe.¹³ Samuil habe sich für Nachfolger der bulgarischen Zaren von Preslav erklärt, nur um seinem Zarentitel staatsrechtliche Sanktionierung zu verleihen, genauso wie die ersten bulgarischen Khane sich in der bis zu uns gelangten Nomenklatur für Nachkommen des Hunnenherrschers Etzel erklärt haben,¹⁴ um ihrer Macht einen altertümlichen Ursprung und geschichtliche Tradition zu verleihen: aber wenn man hier von einem ethnogenetischen Einfluß sprechen kann, so sei er, schließt Grafenauer, schwach und nur auf die herrschende Oberschicht begrenzt gewesen. Mit solchen Erwägungen will Grafenauer auch Dimitar Angelov widerlegen, indem er schreibt, daß die Behauptung von Angelov,¹⁵ der Erste bulgarische Staat habe einen volkstümlich-staatlichen Charakter, stehe im Widerspruch zu der historischen Wahrheit, daß der bulgarische Staat vom IX.—X. Jh. ein Staat einheitlicher slawisch-bulgarischer Nationalität gewesen ist, abgeworfen worden.¹⁶ Es ist festgestellt, daß zu dieser Zeit die Slawen

¹³ Angeführtes Werk, S. 46.

¹⁴ Angeführtes Werk, S. 46. Fußnote.

¹⁵ *Etudes historiques*, III, Sofia, 1966, p. 61 sq.

¹⁶ S. Grafenauer, Angeführtes Werk, S. 46.

und die Turkbulgaren sich schon vereinigt haben:¹⁷ nach der Bekehrung zum Christentum (865) werden in keiner Quelle slawische Stämme erwähnt () wie auch keine Stammeshäuptlinge auf dem Territorium des bulgarischen Staates. Die Bezeichnung „Bulgaren“ hat auch die Stammesbedeutung „Turkbulgaren“ allmählich eingebüßt und sich in eine staatlich-politische Nationalitätsdefinition (Terminus) der Staatsuntertanen ohne Rücksicht auf ihre Stammesherkunft verwandelt. Slawen und Turkbulgaren waren schon im X. Jh. in einer einheitlichen bulgarischen (slawisch-bulgarischen) Nationalität vereinigt. Derselbe Prozeß verlief auch in Mazedonien, wo an der slawisch-bulgarischen Ethnogenese die Turkbulgaren von Kuber, Asparuchs Bruder, teilgenommen haben.

Indem Grafenauer die Auffassung vertritt, die slawisch-bulgarische Nationalitätszugehörigkeit der mazedonischen Slawenbevölkerung um jeden Preis abzulehnen und in Mazedonien nur einen Einfluß der bulgarischen staatsrechtlichen Tradition auf die örtliche Oberschicht und nichts anders sieht, „erklärt“ er von diesem Standpunkt aus eine ganze Reihe historischer Tatsachen: mit der bulgarischen staatsrechtlichen Tradition erklärt er auch die Benennung „Thema Vulgaria“ (bulgarisches Gebiet) des ehemaligen Zentralterritoriums des Samuil-Staates in der Epoche der byzantinischen Herrschaft, die Beibehaltung der bulgarischen Benennung für das Erzbistum von Ochrida zu derselben Zeit, die Erklärung von Peter Deljan zum bulgarischen Zaren während des Aufstandes in Mazedonien im Jahre 1040, die Massenzuströmung der Bulgaren unter der Fahne von Deljan, die bulgarischen Benennungen vieler Titel im Samuil-Staat und später die Erklärung von Bodin zum bulgarischen Zaren während des Aufstandes in Makedonien 1072. Auf dieselbe Weise erklärt Grafenauer die Steininschrift des Herrschers von Ochrida Ivan Vladislav. „Seitdem“, schreibt er, „die Inschrift von Ivan Vladislav entdeckt wurde, der sich selbst nicht nur Alleinherrscher nennt, sondern ausdrücklich betont, er sei gebürtiger Bulgare, sei es klar geworden, daß es in Mazedonien, nach mehr als 100jährigem Zusammenleben mit den Bulgaren in ein- und demselben Staat, zumindest in der Gesellschaftsoberschicht das Bewußtsein der ethnischen Zugehörigkeit einer weiteren bulgarischen Gemeinschaft sich herausgebildet habe, und daß während der Samuil-Herrschaft das bulgarische Element im Zarentitel diesem Bewußtsein zu verdanken sei und nicht nur dem unbestrittenen Drang nach Erwerbung des Rechtes auf den Zarentitel und auf selbstständiges Patriarchentum durch Verbindung mit der bulgarischen Staatstradition.“¹⁸

Es geht hervor, daß im allgemeinen die Herrscher von Ochrida einfach mit dem bulgarischen Nationalitätsnamen spekuliert haben, um ihre Macht zu behaupten, das Volk des Samuil-Staates jedoch hatte nichts mit der bulgarischen Nationalität zu tun und „konnte nicht der bulgarischen Assimilierung in dem 100jährigen Zusammenleben nachgeben“, da nach Grafenauer, die bulgarische Tradition in Mazedonien habe sich auf eine zu sehr begrenzte Gesellschaftsgrundlage gestützt, sie habe nur die Oberschicht der Gesellschaft mit dem Bewußtsein bulgarischer Nationalität berührt.

¹⁷ Vgl. D. Angelov, Bildung der bulgarischen Nationalität, Nowo wrema 1968, Nr. 12. Auch I. Duitchev, Slawen und Präbulgaren 1—2, Sofia 1951, Die Arbeit von Duitchev ist längst in der Wissenschaft als maßgebende und gründliche Erforschung der Frage.

¹⁸ S. Grafenauer, Angeführtes Werk, S. 35, 46.

Auf die Frage — warum ist immerhin die Existenz einer „mazedonischen Nationalität“ im Mittelalter, verschieden von der slawisch-bulgarischen, in keiner Quelle bezeugt worden, antwortet er so: „Drei Faktoren haben die Herausbildung einer abgesonderten Nationalität der mazedonischen Slawen verhindert: 1. Der Einfluß der bulgarischen Staatstradition auf einen Teil der Gesellschaftsoberschicht. 2. Das zu kurze Bestehen des Samuil-Staates und 3. Sein zu umfangreiches Territorium.“¹⁹ Das bedeutet, daß die Bulgaren im IX.—X. Jh. die Mazedonier nicht assimilieren und bulgarisieren konnten, sie hatten sie nur verhindert, sich als slawisch-mazedonische Nationalität abzusondern.

Grafenauer betont besonders die Epoche der byzantinischen Herrschaft (XI.—XII. Jh.), aus der, wenn man eine Bilanz ziehe, ersichtlich sei, inwiefern sich das Bewußtsein der bulgarischen Nationalität in Mazedonien in den vorgehenden Jahrhunderten herausgebildet habe. Und hier bemüht er sich, die Quellenangaben den Zielen seiner Argumentation anzupassen, ohne dabei sich stören zu lassen, daß diese Angaben seiner Behauptungen völlig entgegengesetzt sind. Er schreibt: „Die begrenzte gesellschaftliche Grundlage der bulgarischen Tradition in Mazedonien hat eben die byzantinische Regierung erleichtert, sie zu ersticken.“²⁰ Was für einen Beweisgrund hat Grafenauer, daß es der byzantinischen Regierung gelungen ist, das Bulgarentum in Mazedonien zu ersticken? — Die Helenisierung des Erzbistums von Ochrida, die Ernennung von Griechen zu Bischöfen. Ein Beweisgrund wäre auch dies, daß der Erzbischof Theophilakt — ein Grieche, in seinen Briefen sich verächtlich in bezug auf die „slawische barbarische Umgebung“, bei der in Makedonien lebte, ausdrückte.²¹

Stimmt die Schlußfolgerung von Grafenauer? Nachdem in Bulgarien die Byzantinier an die Macht gekommen waren, war es ganz natürlich, daß auch die Kirchenherrscher früher oder später durch Byzantinier ersetzt sein mußten. Schlagen wir selbst in der Quelle nach! Es stimmt, daß der Erzbischof ein Grieche ist, die Bevölkerung von Mazedonien aber, unter der dieser Erzbischof, ein Grieche, lebt und welche er verachtet, wurde von ihm selbst nicht mit der anonymen Bezeichnung „Slawen“, wie Grafenauer fälschlich behauptet, sondern mit der genauen Bezeichnung „Bulgaren“ genannt: der Bischof Theophilakt überschüttet reichlich die Bulgaren in Mazedonien mit den verächtlichsten Beiwörtern, er nennt sie „Tölpel“, „Bauern“, „Unwissende“, „bösaartig“ u. a., aber überall „Bulgaren“ und nicht „amorphe Slawenmasse“, wie Grafenauer behauptet.²²

Für uns ist aber das Geständnis von Theophilakt, daß zu seiner Zeit (XI.—XII. Jh.) die Bevölkerung in Mazedonien bulgarischer Nationalität sei, besonders wichtig, da dieses Geständnis von einem Menschen abgelegt ist, der die Bulgaren verachtet. Es ist klar, daß auch die wichtigste Bilanz Gra-

¹⁹ Angeführtes Werk, S. 46.

²⁰ Angeführtes Werk, S. 46.

²¹ Angeführtes Werk, S. 46.

²² *Patrologia Gr.*, t. 126, coll.: 337 B—C, 396 B, 433 D, 436 A, 444 D, 465 A—B, 424 B, 504 C, 508 A, 552 C, 549 B etc. Wir können noch viele Texte aus den Briefen Theophilakts anführen, aus denen ersichtlich ist, daß die Bevölkerung Mazedoniens bulgarisch war.

fenaurs, auf die er sich stützt, um zu beweisen, daß die Bevölkerung Mazedoniens nicht bulgarischer Nationalität gewesen ist, keine Prüfung unterliegen kann.

Was das XIII.—XIV. Jh. anbelangt, „führte der häufige Wechsel der politischen Regimes (des byzantinischen, bulgarischen, und serbischen) in Mazedonien in dieser Periode“, schreibt Grafenauer, „nur zur Kreuzung der Kultureinflüsse, doch auch in dieser Periode ist hier weder eine bulgarische noch irgendeine mazedonische Nationalität entstanden.“²³

Deshalb hält er für falsch die Behauptung von Dimitar Angelov, daß auch im XIII.—XIV. Jh. die Bevölkerung Mazedoniens von bulgarischer Nationalität sei.²⁴ Nach Grafenauer zeigt Angelov in diesem Falle eine Einseitigkeit, welche „selbstverständlich den Weg zu der wissenschaftlichen Lösung der Frage schließt.“²⁵ Jeder, der das Buch von Angelov gelesen hat,²⁶ weiß wie der Autor unwiderleglich aus serbischen Dokumenten mit Zitaten beweist, daß die serbischen Herrscher selbst Mazedonien bulgarisches Gebiet nennen und ausdrücklich betonen, daß die von ihnen in Mazedonien erteilten Anordnungen auf die alten Gesetze und Anordnungen der bulgarischen Zaren beruhen, welche für dieses Gebiet und in diesem Gebiet gültig waren.

Es ist bekannt, daß König Milutin in seiner Urkunde vom Jahre 1300 für das Kloster Sveti Georgi (in der Nähe von Skopje) die Anordnungen der vorherigen bulgarischen Zaren Roman, Peter Deljan, Ivan Asen II, Kolcman und Konstantin Asen²⁷ für unverletzlich erklärt, weil er in Mazedonien eine bulgarische Bevölkerung mit längst herausgebildeten und bestätigten sozial-wirtschaftlichen Verhältnissen, die schon in eine bulgarische Geschichtstradition verwandelt waren, vorgefunden hat. Diese bulgarische Geschichtstradition in Mazedonien, als ein Gebiet mit bulgarischer Bevölkerung, ist so fest, daß sie sogar von den serbischen Herrschern berücksichtigt wurde, als sie Teile von Mazedonien an den serbischen Staat anschlossen. Der serbische König Stephan Duschan bestätigt in seiner Urkunde von 1335 für das Kloster Uspenije Bogoroditschno in Prilep die vorgefundenen gesellschaftlich-wirtschaftlichen Verhältnisse, die eine Fortsetzung der bulgarischen Geschichtstradition waren und von der Bevölkerung Mazedonien gewahrt und in den Urkunden der früheren bulgarischen Zaren enthalten waren.²⁸ Auf die gleiche Weise handelte Stephan Duschan auch nach der Eroberung von Ochrida²⁹ Folglich, wenn wir jemanden wegen Einseitigkeit anklagen sollten, so wie sie Grafenauer versteht — so sind das die serbischen Könige Milutin und Stephan Duschan selbst, die den bulgarischen Charakter in Mazedonien anerkennen.

Grafenauer berührt auch die Frage über die Kulturgemeinschaft. „Es stimmt“, schreibt er, „daß es im IX.—X. Jh. infolge der Verbreitung des

²³ S. Grafenauer, angeführtes Werk, S. 44.

²⁴ Angeführtes Werk, S. 45, Fußnote.

²⁵ Angeführtes Werk, dieselbe S.

²⁶ D. Angelov, Die Agrarverhältnisse in Nord- und Mittelmazedonien im XIV. Jh., Sofia 1958.

²⁷ R. Gruit, Tri hilendarske powelje, S. 5—24.

²⁸ S. Nowakowit, Sakonski spomenzi, S. 664, I.

²⁹ Dasselbe Werk, S. 672.

slawischen Schrifttums Bestrebungen auch nach einer Gemeinschaft in der Kulturentwicklung auftreten. Die Entstehung der kirchlich-slawischen Literatursprache und der gemeinsamen Kirchenkultur vereinte schon im IX. Jh. Großmorawien, Unterpannonien, Bulgarien mit seinen Kulturzentren Preslav und Ochrida, das ganze serbische Gebiet, das Kvarnergebiet von Kroatien und Istrien in einer Kulturgemeinschaft. Dies ist sogar aus der Volkskultur von Slowenien ersichtlich, wo die ältesten Volkslieder ausschließlich auf die Ost- (byzantinische) Kirchenmusik beruhen. Beim Vorhandensein einer ethnischen Ähnlichkeit und einer solchen ethnisch-kulturellen Gemeinschaft der Südslawen, setzt Grafenauer fort, entsteht die Frage, ob sie (die ethnische Ähnlichkeit) nicht im Gebrauch der Benennung „Bulgaren“ im Sinne von „Slawen“ besteht, besonders in den Augen eines ausländischen Schriftstellers, wobei man berücksichtigen soll, daß Bulgarien Ende des IX. Jh. die Erbe von Kyrill und Method als Verbreiter des kirchlich-slawischen Schrifttums antrat.³⁰ Indem Grafenauer diese Frage stellt, rät er, daß man eine gründliche Forschung der byzantinischen und lateinischen mittelalterlichen Quellen unternimmt, wo die Benennung „Bulgare“ öfters vorkommt. Auf diese Weise benutzt Grafenauer die Daten über die ostslawische Kulturgemeinschaft, um wieder den Gebrauch der Benennung „Bulgare“ in den mittelalterlichen Quellen als Bezeichnung der slawisch-bulgarischen Nationalität im Mittelalter in Zweifel zu ziehen. Wir können ihm jedoch versichern, daß in keiner Quelle eine mittelalterliche Balkannationalität erwähnt ist, bei der in der Benennung „Bulgaren“ eine Bezeichnung für Serben oder Kroaten steckt. In einer Reihe von Quellen gibt es eine Verwechslung der Serben mit den Kroaten, wie Grafenauer richtig vermerkt, die mazedonischen Slawen werden regelmäßig als Bulgaren erwähnt, was Grafenauer selbst nicht entgangen ist, und dies alles ist ganz natürlich, weil Serben und Kroaten schon damals eine ethnische Gemeinschaft, so wie die mazedonischen Slawen-Bulgaren samt den Slawen-Bulgaren des übrigen Gebietes des mittelalterlichen Bulgarien eine ethnische Gemeinschaft bildeten. Der Versuch, die historische Bedeutung der slawisch-bulgarischen Gemeinschaft zu verändern und die führende kulturhistorische Rolle des mittelalterlichen Bulgarien als ein Argument gegen seine ethnische Gemeinschaft zu benutzen, untersteht keiner Kritik.

In bezug auf die Sprachgemeinschaft und ihre Rolle bei der Nationalitätsbildung in der Osthälfte der Balkanhalbinsel vermeidet Grafenauer, sich auf ein konkretes historisches Material zu beziehen. Er führt nur Meinungen einzelner Forscher an, die von der grundlosen These ausgehen, daß die Slawen in Mazedonien schon bei ihrem Ansiedeln auf der Balkanhalbinsel sich mit westlichen (aus der serbisch-kroatischen Gruppe) Stämmen vermengt haben, und dies bildet schon eine Grundlage für die Absonderung und Entwicklung einer getrennten mazedonischen Sprache.³¹ Man stützt, wenn man solche Thesen liest, weil das konkrete historische Material keine Zeugnisse von Vermischung der slawischen Bevölkerung in Mazedonien mit Serben und Kroaten ausstellt. Unabhängig davon, zieht Grafenauer let-

³⁰ S. Gr., angeführtes Werk, S. 35—36.

³¹ Angeführtes Werk, S. 26.

zten Endes auf die Frage der Sprache folgende Schlußfolgerung. Bis zum XV. Jh. einschließlich hätten die Sprachverschiedenheiten unter den Südslawen keinen Einfluß auf ihre ethnische Absonderung ausgeübt. Das wäre auf die enge Verwandtschaft zwischen den Südslawen zurückzuführen, welche alle Verschiedenheiten in den Sprachen überwunden hätte. Nur die Grenze, die längs des Timokflusses von der Donau bis zum Osogovo-Gebirge verlief, hätte das Bevölkerungsterritorium mit serbischem von dem mit bulgarischem Nationalitätsbewußtsein getrennt.³²

Bis Anfang des XV. Jh. wäre das Territorium der Südslawen noch nicht den einzelnen Völkern entsprechend, die sich später absonderten, verteilt. Es gäbe nur Nationalitätskerne im Keimzustand — kroatischem, serbischem und bulgarischem. Aber zwischen dem kroatischen und serbischen Kern, und zwischen dem serbischen und bulgarischen Kern lägen weite Zwischenräume, die sich unter zweifachem Einfluß befänden — dort ginge der Prozeß der Vereinigung in einer ethnischen Gemeinschaft langsamer vorwärts, der sogar Ende des Mittelalters zu keiner vollendeten Nationalitätsbildung führte. Deswegen wären die Slawen in Mazedonien bis Ende des Mittelalters zu keinem bestimmten Bewußtsein der Nationalitätszugehörigkeit gekommen — bis Ende des XIV. Jh. nennt sie Grafenauer einfach Slawen in Mazedonien.³³

ALLGEMEINE BEWERTUNG

Der Methode von Grafenauer können wir nicht zustimmen, da er den politischen Überbau (die Staatsmacht) als Grundfaktor bei der Bildung dieser oder jener Nationalität annimmt. So führt er den komplizierten und jahrhundertewierigen Prozeß der Ethnogenese in Mazedonien auf ein Simplifizieren ohne jeglichen Historizismus und historischen Inhalt zurück. Wenn die regierende Oberschicht (die Staatsmacht) sich wirklich bei der Bildung der einen oder anderen Nationalität durchsetzen könnte, so hätte die turk-bulgarische Oberschicht, Grafenaus Logik nach, die länger als 200 Jahre an der Spitze des im Jahre 681 gebildeten Staates war, ihre Sprache und Kultur der slawischen Bevölkerung aufgelegt, doch kam gerade das Umgekehrte heraus. Grafenauer hält unberechtigt für Modernisierung die Anführung von Angaben der sprachlichen, ethnisch-territorialen und kulturellen Gemeinschaft als Kennzeichen einer sich bildenden Nationalität im Mittelalter, weil die slawisch-bulgarische Nationalität sich im Mittelalter herausgebildet hat. Folglich werden wir sie nach mittelalterlichen Materialien oder nach eng mit den mittelalterlichen Quellen verbundenen Angaben erforschen. Gerade diese Angaben, wie bereits erwähnt, schildern auf eine unbestreitbare Weise die slawisch-bulgarische Nationalität in Mazedonien, die sich allmählich im VII.—X. Jh. gebildet hat.

Grafenaus Argumentation verläuft in zwei Linien: 1. Verschweigen der historischen Quellen, die seiner These unbequem sind. 2. Anpassung einiger Quellenangaben seiner These. Indem er auf diese Weise das tatsächliche Material anpaßt, ersetzt er einfach in der Quelle (den Briefen von dem

³² Angeführtes, Werk, S. 37.

³³ Angeführtes, Werk, S. 38.

Erzbischof Theophilakt), wie wir uns schon überzeugt haben, das Wort „Bulgaren“ mit „Slawen“, um zu „beweisen“, daß sogar im III. Jh. die Slawen in Mazedonien noch nicht Bulgaren wären, sondern stellten eine in ethnischer Beziehung ungeformte Slawenmasse dar. Wir haben schon die unwiderleglichen historischen Zeugnisse angeführt, zu denen auch die Angaben der Slawensprache in Mazedonien gehören. Diese Sprache, wie auch jede andere, hat sich allmählich im Laufe vieler Jahrhunderte herausgebildet. Dies begann noch mit dem Ansiedeln der Slawen auf der Balkanhalbinsel. Die Unterscheidungsmerkmale der Sprache sind ihm gut bekannt, obwohl Grafenauer es vermeidet, von ihnen zu sprechen:

1. Kein Gebrauch von Kasusformen — typische Besonderheit der bulgarischen Sprache, die sie von allen slawischen Sprachen unterscheidet.

2. Artikelgebrauch — dadurch unterscheidet sich die bulgarische Sprache von allen anderen slawischen Sprachen.

3. Der Nasal ж, der in ж (ѣ) übergegangen ist. Heute ist der Laut ж (ѣ) der typischste Laut in der bulgarischen Sprache: wir sprechen oft das unbetonte а wie ѣ aus, obwohl wir „а“ schreiben. In vielen Fällen wird der Laut ѣ in ein- und demselben Wort ein paarmal vernommen, wobei die Aussprache von der Schriftsprache bedeutend abweicht. Der Aussprache nach erkennt man leicht den Bulgaren vom Ausländer, der Bulgarisch lernt.

4. Die Verbindungen -shd, scht: z. B. Roshden (Tikweschko), Grashdeno (Prespansko), Pestalewo (Prilepsko), Witschista (Kostursko), Galista (Kostursko), Gawrista (Maglensko) u. a. Auf bulgarisch Grashdanin, auf serbisch — Gradshanin, auf bulgarisch Gosposhda oder Gosposha, auf serbisch — Gospodsha u. a.

Diese Sprachgemeinschaft hat sich im Laufe so vieler Jahrhunderte dank dem herausgebildet, bestätigt und bewahrt, da sie mit der ethnisch-territorialen, im IX.—X. Jh. und später in einigen Perioden, mit der politisch-territorialen und der kulturellen Gemeinschaft verbunden war.

Alle diese Gemeinschaften zusammen bilden die Charakteristik der slawisch-bulgarischen Nationalität, die unabhängig von den Ortssprachen und Mundarten, welche in der Sprache jeder Nationalität existieren, die ein- und dieselbe sowohl in Mazedonien, als auch in Mysien, in Thrakien, als auch in Dobrudsha ist. Das ist kein Zufall. Auf der Balkanhalbinsel begann diese Nationalität sich schon im VI.—VII. Jh. auf Grund der Stammes- und Stammesterritorialgemeinschaft und Verwandtschaft der sich in Mysien, Dobrudsha, Thrakien und Mazedonien angesiedelten Slawinen und Anten, welche schon damals Stammesverbände und -Vereinigungen gegründet hatten, zu bilden. In Mysien, Dobrudsha, Thrakien, Makedonien und in den Stammesfürstentümer um Saloniki gehörten diese Vereinigungen im VII.—IX. Jh. ein- und derselben Stammesgruppe an: ihr Erscheinen bedeutete Ansätze einer slawisch-bulgarischen ethnisch-territorialen, politisch-territorialen, sprachlichen und kulturellen Gemeinschaft. Mit diesen slawischen Stämmen haben sich, wie schon erwähnt, die Turkbulgaren von Asparuch und Kuber wie auch einige Reste der vorgefundenen Thraker vermengt. Das sind jedoch in der Geschichtswissenschaft längst bekannte Dinge, nach Angaben historischer wie auch anderer Quellen festgestellt. Sie sind überhaupt keine Modernisierung wie Prof. Grafenauer meint.

L'ACADÉMICIEN IVAN SNEGAROV

D. Kosev

Nous disons adieu à l'un des plus éminents représentants de la science historique bulgare, au vaillant et intègre savant et patriote — l'académicien Snegarov. Pendant plus d'un demi-siècle l'académicien Snegarov travailla infatigablement à découvrir et élucider le passé héroïque de la Bulgarie, de sa riche histoire culturelle, soutenu toujours par un profond sentiment d'amour et d'attachement envers son peuple et sa patrie.

L'activité scientifique de l'académicien Snegarov englobe plusieurs grandes périodes de l'histoire bulgare — depuis la fondation de l'Etat bulgare jusqu'à sa libération du joug ottoman. Les thèmes fondamentaux des recherches scientifiques de l'académicien Snegarov sont : l'histoire de l'Eglise bulgare au Moyen Age et pendant la période de la Renaissance nationale, plus spécialement l'histoire de l'Archevêché d'Ohrid, l'oeuvre de Clément d'Ohrid, l'histoire de l'instruction et de la culture bulgare au Moyen Age et pendant la Renaissance, l'histoire générale de la Macédoine, Païssi de Hilendar et les relations russo-bulgares au cours des siècles. Doué d'une grande capacité de travail et aimant avec passion la science historique, il avait amassé d'immenses connaissances et publié près de 130 oeuvres scientifiques, dont une vingtaine sont des monographies et des recueils d'importants matériaux documentaires. C'est le précieux héritage scientifique que l'académicien Snegarov légua à la science historique bulgare.

Ivan Snegarov est né le 12 octobre 1883 à Ohrid, l'un des grands centres politiques et culturels de la Bulgarie médiévale, la ville qui avait conservé durant de siècles les souvenirs du grand homme d'Etat et chef militaire bulgare Samouïl, du fondateur de l'instruction bulgare Clément d'Ohrid, des grands combattants, disparus tragiquement, de la liberté et de l'indépendance du peuple bulgare — les frères Miladinov. Cette circonstance avait joué un grand rôle dans le développement d'Ivan Snegarov en tant qu'homme public et savant. Une grande partie de ses plus importantes oeuvres scientifiques sont consacrées à des problèmes touchant sa ville natale. Snegarov est l'auteur d'une monographie spéciale sur l'histoire d'Ohrid.

L'académicien Snegarov est issu d'une pauvre famille d'artisans. Son père est mort avant sa naissance. Fils unique il est élevé par sa pauvre maman qui travaille du matin au soir. Encore enfant Snegarov goûte l'amertume de la pauvreté; adolescent il est obligé de travailler pour gagner son pain. Agé à peine de 13 ans il se rend en Dobroudja, où il travaille à Toultscha comme ouvrier de bâtiment et comme commis dans un bistrot, il

travaille aussi sur les chantiers de construction dans la ville de Kilia en Bessarabie, afin de gagner de l'argent et réaliser son rêve — étudier. Cependant, il n'avait jamais assez d'argent. Ses aspirations s'accomplissent à peine au moment où il reçoit une bourse pour le Séminaire théologique à Constantinople. Après l'avoir terminé il reçoit une autre bourse pour faire des études à l'Académie théologique de Moscou et, par la suite, à l'Académie théologique de Kiev, où il reçoit son diplôme. Dans cette dernière il soutient sa thèse et reçoit le titre scientifique „candidat ès sciences théologiques“.

Les privations de l'enfance et le pénible travail chez les tiers avaient laissé une trace profonde et ineffaçable dans les conceptions du monde et dans l'âme du jeune Snegarov. Bien que forcé d'étudier dans des écoles théologiques par manque de moyens, son regard reste tourné non pas vers le ciel, mais vers la vie réelle terrestre, avec ses souffrances et ses luttes pour un meilleur avenir. Elève au Séminaire théologique de Constantinople, Snegarov adhère au mouvement national-révolutionnaire démocratique des Bulgares macédoniens et thraces, il fonde au séminaire un groupe et devient son chef. Les amertumes de la pauvreté, la brutalité de l'asservisseurs étranger, l'injustice et l'indifférence des riches développent chez Snegarov un profond sentiment de justice sociale et d'attachement au peuple travailleur, sentiment qu'il conserve jusqu'à la fin de sa vie. De ses années d'étude en Russie il emporte une profonde et sincère estime pour le peuple russe, pour son génie créateur et sa riche culture. Snegarov était resté pour toujours un ardent adepte de l'amitié russo-bulgare, à l'histoire de laquelle il consacra quelques-unes de ses oeuvres.

L'origine sociale de Snegarov, sa participation au mouvement de libération nationale en Macédoine, son enfance et son adolescence passées dans l'antique Andrinople et sa formation de savant en Russie, donnent la réponse à la question, pourquoi après le Neuf septembre 1944 Ivan Snegarov, âgé de 61 ans, professeur à la faculté théologique et membre régulier de l'Académie bulgare des sciences s'est adapté si rapidement et si facilement au nouveau régime socialiste en commençant seul, de sa propre initiative, de placer tout son travail de recherches scientifiques sur des bases méthodologiques marxistes-léninistes. Ce changement est intervenu chez lui de manière spontanée, naturelle, sincère et honnête. Issu des milieux du peuple laborieux, Snegarov adopta de tout coeur la cause de notre révolution socialiste et commença à travailler avec encore plus d'acharnement pour le développement de notre science historique. La période après le 9-Septembre était la plus fructueuse dans son travail scientifique. Pendant cette période il écrivit et publia plus de 70 études scientifiques, dont quelques-unes sont de volumineux ouvrages et de précieux recueils documentaires.

En tant qu'investigateur de l'histoire bulgare Snegarov faisait preuve d'une grande précision et honnêteté dans le travail. La recherche et l'établissement de la vérité historique, sans emphase et sans ornements, constituaient son principe directeur. Sous ce rapport il servait d'exemple au plus jeunes historiens.

L'académicien Snegarov était le prototype du savant et du citoyen discipliné. Il avait accepté comme juste et indispensable la planification de l'activité scientifique et accomplissait ponctuellement dans les délais prévus

ses propres plans. Il fut tel aussi comme premier directeur de l'Institut d'histoire, comme directeur de l'Institut des archives de l'Académie bulgare des sciences et somme coauteur de l'Histoire de Bulgarie, en trois volumes. Il n'est pas de réunion du Conseil scientifique de l'Institut d'histoire, à laquelle il n'ait pris la parole et aidé à l'élucidation des questions examinées, en utilisant ses immenses connaissances de l'histoire médiévale, de l'époque de la Renaissance nationale et la plus récente de la Bulgarie. Touchants étaient les efforts de l'académicien Snegarov de participer à la vie scientifique de l'Institut même au moment où, malade, il ne pouvait pas quitter la maison et venir travailler à l'Institut. Lors de l'examen de toutes les oeuvres scientifiques ou de soutenance de thèses il ne manquait pas d'envoyer des notes et des recommandations détaillées écrites de sa propre main et pénétrées du soin paternel visant à rehausser le niveau des jeunes cadres historiques. On peut s'imaginer à quel point l'académicien Snegarov avait souffert, amoureux qu'il était de la science historique, de ne pouvoir participer, pour cause de maladie, aux travaux préparatoires de la rédaction d'une grande Encyclopédie en plusieurs volumes. Jusqu'aux derniers jours de sa vie il pensait à l'Institut, à ses tâches, et envoyait des notes demandant à être inclus à tout prix dans le collectif des auteurs de l'histoire en plusieurs volumes.

Pour tout cela les collaborateurs de l'Institut d'histoire près de l'Académie bulgare des sciences et tous les historiens bulgares, jeunes et vieux, l'estimaient et aimaient sincèrement.

Proches attristés du défunt, collègues et camarades.

Le plus ancien historien bulgare, le vétéran de la science historique bulgare, celui qui avait consacré tous ses efforts pour son développement, pour le bien de notre peuple, n'est plus. Le „père Snejko“, comme l'appelaient amicalement nos plus jeunes historiens, nous a quittés pour toujours. Toutefois, il nous a légué une grande oeuvre et le nom d'un savant extrêmement laborieux, honnête et discipliné, le nom d'un ardent patriote. Ces noms continueront à exister parmi nous pour les générations montantes, pour notre science historique.

Que sa mémoire soit éternelle !

**L'ACADÉMICIEN IVAN SNEGAROV, BYZANTINISTE
ET HISTORIEN DE L'ÉGLISE ORTHODOXE
(1883—1971)**

D. Angelov, Jord. Nikolov

Le 1 mars 1971 après une longue et douloureuse maladie est décédé l'un des plus grands historiens contemporains bulgares, l'académicien Ivan Snegarov. La science historique bulgare a de se fait subi une perte considérable. La mort a emporté l'un des vétérans les plus en vue du front culturel historique et national. L'académicien Snegarov a légué une oeuvre étendue et variée qui occupe une place de choix dans l'historiographie bulgare. Il n'était pas seulement un spécialiste en vue des problèmes de l'histoire médiévale bulgare à laquelle il a fait une large place dans ses recherches. Son héritage ne se limite pas non plus à ses travaux sur les luttes nationales et pour l'indépendance de l'Eglise au cours de la Renaissance bulgare, problème qui le fascinait. Savant d'une grande érudition et d'un spectre étendu d'activité l'Académicien Snegarov est l'auteur d'ouvrages importants dans le domaine des études byzantines. Il s'est aussi imposé comme le meilleur connaisseur de l'histoire de l'église orthodoxe. Aussi les résultats de sa fertile activité dans ce domaine représentent-ils une contribution précieuse à la byzantinologie bulgare.

* * *

Les études de l'Académicien Snegarov sur les problèmes de l'histoire de Byzance ainsi que ses travaux sur l'histoire de l'Eglise n'étaient en aucune façon le fruit d'un engouement passager mais constituaient bien une activité indissolublement liée à toute son évolution en tant que savant. Elle était le résultat du milieu dans lequel il est né et a été élevé, de son instruction, du respect qu'il éprouvait pour la civilisation médiévale, enfin des longues années passées à Constantinople, l'ancienne capitale de l'empire byzantin. „Mon évolution spirituelle — écrit Snegarov dans la préface à l'un de ses livres — était placée sous le signe du rayonnement de trois villes lumière: Ohrid, ma ville natale, Salonique et Constantinople¹. A Constantinople, l'ancienne capitale des basileis, le berceau de la civilisation byzantine, il passe six années en tant qu'élève au séminaire bulgare (1900—1906). Plus tard, comme professeur au séminaire de Constantinople il lui est loisible d'étudier

¹ Проф. Иван Снегаров, Солун и българската духовна култура, исторически очерк, документи, Sofia, 1937, p. V.

de près les monuments de cette ville remarquable et d'apprendre à les aimer. L'intérêt que portait Snegarov à l'histoire de Byzance était aussi suscité par le fait qu'Ohrid, sa ville natale, se trouvait sous une forte influence de la culture byzantine de Constantinople.² Dans cet ordre d'idées il ne faut pas manquer de relever son séjour à Salonique où il arriva en 1913 de Constantinople pour devenir professeur au lycée de garçons de la ville. „Ayant déjà une inclination pour la science historique — écrit-il — je contemplais les antiquités de Salonique, mais j'éprouvais surtout une profonde satisfaction de savoir que je vivais dans le berceau de la culture spirituelle bulgare.“³ Ainsi l'intérêt porté par le jeune historien au passé de la ville découlait de son intérêt pour l'histoire de Bulgarie. Ceci est tout aussi vrai de ses études sur l'histoire médiévale de Constantinople et des autres villes qui autrefois faisaient partie de l'empire de Byzance.

Il ne fait aucun doute que les premiers intérêts de chercheur de Snegarov pour l'histoire de Byzance se sont manifestés au cours de ses années d'étudiant à l'Académie de théologie de Kiev (1908—1912). Il y suit les cours d'histoire de Byzance du Professeur Nikolaï Stepanovitch Grossou qui ont laissé une empreinte indélébile sur la conscience et l'ont aidé à se créer un intérêt profond et soutenu envers cette science. Ces cours ont déterminé dans une certaine mesure ses intérêts scientifiques. Sous la direction du Prof. Grossou, Snegarov écrit et soutient une thèse de doctorat consacrée à l'histoire de l'archevêché d'Ohrid. En 1912 il termine ses études à l'Académie de théologie de Kiev et obtient le titre d'agrégé en sciences théologiques.

Les quatorze années qu'il a passé comme professeur ne sont pas perdues pour la science. Partout où il a enseigné — au séminaire de Constantinople (1912), au lycée de Salonique (1912—1913) à l'école pédagogique de Yambol (1913—1914), au séminaire de Sofia (1919—1920), au Lycée de garçons No. 1 de Sofia (1920—1922) et au Lycée de filles No. 1 (1922—1926), Snegarov a continué de travailler sur les problèmes de la science historique bulgare y compris des études byzantines. Comme professeur d'histoire, de littérature, de grec ancien, de latin et de russe il inculquait à ses élèves non seulement l'amour de la science mais il élevait lui-même son niveau professionnel, élargissant son horizon culturel, approfondissant ses connaissances et son expérience.

La forte préparation dans le domaine des langues lui ouvre de larges possibilités de réalisations importantes dans le domaine de l'histoire médiévale en général et dans les Balkans, dans la byzantinologie et l'histoire de l'église. Sa connaissance approfondie des langues classiques et sa capacité de travail lui ont permis de fonder ses conclusions sur une base critique et de ne pas se laisser entraîner par des hypothèses alléchantes mais inconsistantes. Il connaissait à fond les sources dont dispose l'histoire médiévale en Bulgarie et dans les Balkans, ainsi que la byzantinologie et ceci explique la louable tendance qu'il avait à documenter de manière abondante ses ouvrages. En même temps il recherchait continuellement de nouvelles

² Pour plus de détails sur la conjoncture socio-économique et socio-politique existant pendant les années où il a grandi v. Д. Ангелов и Й. Николов, Научното дело на академик Иван Снегаров, ИИИ, т. 14—15, Sofia, p. 5—7.

³ Проф. Иван Снегаров, Солун и българската духовна култура . . . , p. VI.

sources — manuscrits anciens grecs, latins et slaves, des codex d'église, les notes marginales des livres ecclésiastiques, les inscriptions dans les églises et les monastères qu'il étudiait et publiait. En faisant appel à de nombreuses langues européennes — grec moderne, roumain, turc, albanais, serbo-croate, français, allemand, italien, etc. — Snegarov avait la possibilité de mettre en évidence de manière approfondie et sur une solide base documentaire la place occupée par le peuple bulgare dans l'évolution historique des peuples des Balkans, d'éclairer de manière correcte tel ou tel phénomène historique. A tout ceci il faut ajouter une haute conscience professionnelle de chercheur, une attitude honnête envers les faits historiques et envers les opinions émises par d'autres historiens. Il possédait ainsi les qualités indispensables lui permettant de poursuivre des études solides dans les divers secteurs de la science historique.

La publication en 1924 de l'ouvrage consacré à „l'Histoire de l'archevêché d'Ohrid“, vol. 1 le fait élire en 1926 agrégé (docent) d'histoire de l'église à la Faculté de théologie et en fait marque le début d'une nouvelle phase de l'activité de Snegarov dans le domaine de la recherche. Cet ouvrage ne constitue pas seulement une contribution importante à l'histoire médiévale bulgare mais aussi aux études byzantines. Outre le large spectre de problèmes considérés dans cet ouvrage l'auteur s'est penché sur les relations entre l'archevêché d'Ohrid avec le Patriarchat de Constantinople et fait une lumière abondante sur les temps de la domination byzantine dans les terres bulgares. Snegarov a étudié sur la base d'une riche documentation en sources, qui n'avait en partie pas été suffisamment utilisée, les changements économiques, politiques et religieux introduits par les envahisseurs byzantins. Il s'occupe tout particulièrement de la situation de l'archevêché d'Ohrid après la chute de la Bulgarie sous la domination byzantine, sa structure administrative et sa direction. La politique d'assimilation du Patriarchat de Constantinople, les essais de patriarches et évêques byzantins de débulgariser la population des territoires occupés sont mis en évidence avec des arguments à l'appui ainsi que l'avidité inouïe du haut clergé, son attitude indifférente et bureaucratique et sa soif du pouvoir. En d'autres mots le rôle du Patriarchat de Constantinople comme oppresseur du peuple bulgare y est pleinement reflété.

Tout ceci s'applique aussi au second volume de l'ouvrage paru en 1932 sous le titres „Histoire de l'archevêché d'Ohrid“, bien que l'ouvrage traite surtout la période qui a suivi la chute de l'Empire byzantin sous la domination ottomane. On y fait une analyse détaillée et complète des tentatives des patriarches de Constantinople et du clergé grec des terres bulgares d'helléniser notre peuple asservi, de l'assimiler avec le concours de ses maîtres les féodaux turcs. Dans cet ordre d'idées on doit relever l'étude de Snegarov sur la „Liquidation de l'archevêché d'Ohrid et l'influence de l'hellénisme en Bulgarie“⁴.

L'ouvrage en deux volumes de l'Académicien Snegarov sur l'histoire de l'archevêché d'Ohrid est basé principalement sur des sources byzantines que l'auteur connaissait fort bien. „L'auteur — écrit A. Palmer dans une criti-

⁴ Elle a paru dans la revue Македонски преглед, n. II, 1926, fasc. 3, p. 65—110.

que de l'ouvrage — a montré une excellente connaissance des sources byzantines.⁵ Cette opinion de Palmer peut s'appliquer aussi aux autres monographies et études de Snegarov qui traitent des questions de l'histoire de Byzance.

L'„Histoire de l'archevêché d'Ohrid“ comporte cependant certaines faiblesses. On n'y montre pas le caractère féodal de l'église orthodoxe, le rôle de pilier des rapports sociaux féodaux. On y surestime le rôle des individus dans l'histoire, alors que celui des masses populaires — les vrais créateurs de l'histoire — n'y est pas montré dans toute sa netteté. Dans l'ensemble de l'exposé on sent une certaine exagération des mérites de l'église orthodoxe. Malgré tout l'ouvrage de l'Académicien Snegarov sur l'archevêché d'Ohrid est le résultat de recherches sérieuses et le seul de son espèce dans ce domaine. Il impose le respect par ses mérites historiques, par son appareil scientifique, par son abondance de faits cités et par leur traitement.

D'autres études de l'historien décédé sont elles aussi liées à l'histoire de Byzance. On peut mentionner ici son intéressant article „Témoignages byzantins du XI^e, XII^e et XIII^e siècles sur le caractère de la Macédoine“ publiés dans la revue „Makedonski pregled“ 1925, No. 5 et 6. Cette série comprend l'intéressante étude de sources „Les listes paroissiales en tant que sources sur la christianisation des Slaves des Balkans“⁶ ainsi que „Le miracle de Saint Georges avec le Bulgare.“⁷ Dans ces études l'auteur accorde une attention particulière aux sources byzantines sur lesquelles il base ses conclusions. Le premier de ces travaux est très actuel. L'auteur y prouve d'une manière claire et convaincante le caractère bulgare de la population de Macédoine et rejette les affirmations tendancieuses de certains historiens étrangers qui se sont efforcés de falsifier la réalité historique.

L'étude „Liste paroissiales comme sources historiques sur la christianisation des Slaves des Balkans“ relève des études byzantines. Elle constitue une étude précieuse sur certains problèmes importants rattachés à l'introduction du christianisme parmi les Slaves des Balkans. A cet égard la revue des sources byzantines qui présente un intérêt incontestable retient tout particulièrement l'attention. En premier lieu on y analyse les listes paroissiales du Patriarchat de Constantinople découvertes par le byzantiniste Gelzer dans les bibliothèques de Constantinople, d'Athènes et d'ailleurs. On donne une opinion scientifiquement fondée sur les conclusions de Gelzer et de P. Mutavčiev, D. Cuhlev et M. V. Levčenko sur l'époque à laquelle ont été dressées les listes publiées par Gelzer lui même. Sur la base d'une analyse circonstanciée des faits l'Académicien Snegarov arrive à la conclusion selon laquelle la liste de Paris des paroisses du Patriarchat de Constantinople publiée par De Boor ne peut être admise comme source historique digne de foi et que l'on ne saurait en tirer des conclusions justifiées sur la christianisation des Slaves des Balkans au VIII^e siècle.⁸ Après avoir reconsidéré d'une manière

⁵ Les affirmations de Palmer sont citées d'après le rapport de V. N. Zlatarski et I. Trifonov à l'occasion de l'élection du prof. Iv. Snegarov comme membre correspondant de l'Académie des Sciences Bulgare dans l'annuaire de l'Académie, Sofia, 1935, t. XVI, p. 3.

⁶ Publié dans le Bulletin de l'Institut d'histoire bulgare, t. 6, Sofia, 1956, p. 647—656.

⁷ Publié dans l'Annuaire de l'Académie de théologie „Kliment Ohridski“, an. IV, 1955.

⁸ в. Епархийски списъци . . ., p. 652.

critique les données existantes il estime que la liste de Pseudoépiphane de Chypre elle aussi ne constitue pas un document d'ensemble mais des parties de deux listes mises bout à bout.⁹

En conclusion Snegarov souligne que la liste de Pseudoépiphane de Chypre est „une source peu sûre sur la christianisation des Slaves dans la Péninsule balkanique“¹⁰. Les informations qui y sont contenues sont sujettes à caution.

Son travail sur „Le récit vieux-bulgare „Le miracle de Saint Georges avec le Bulgare“ révisait la conception qui avait jusqu'alors cours et selon laquelle le premier archevêque bulgare était Joseph et prouve que le premier archevêque envoyé par le Patriarchat de Constantinople après le baptême des Bulgares était Stefan. La correction introduite par l'Académicien Snegarov a une grande importance du point de vue des faits.

On peut dire que l'on retrouve des éléments de byzantinologie dans d'autres études dues au savant disparu telles que „Le christianisme en Bulgarie avant le baptême du prince Boris“¹¹. „Copies inédites de liturgies grecques de Clément d'Ohrid,“¹² etc. L'ouvrage publié conjointement avec le Dr. Petar Mijatev „Correspondance d'Ivan Šišmanov avec de orientalistes et des byzantinistes (1895—1926)“ est extrêmement important pour les études byzantines car il éclaire un côté peu connu de l'activité variée de Šišmanov.¹³

Une grande partie des ouvrages de l'Académicien I. Snégarov sont consacrés à l'histoire de l'Eglise orthodoxe. Indépendamment du large diapason et de la variété des problèmes ses contributions fondamentales se situent dans le domaine de l'histoire de l'Eglise. Bien qu'au cours des dernières années de sa vie remplie, Snegarov ait publié de nombreuses études sur des thèmes ne relevant pas de l'histoire de l'Eglise l'opinion générale a admis que l'Académicien Snegarov „est surtout un historien de l'Eglise mais ses études sont importantes aussi pour l'histoire culturelle et politique de la Bulgarie“¹⁴. Sous ce rapport il a publié à part „L'histoire de l'archevêché d'Ohrid“ en deux tomes de nombreux travaux qui occupent une place de choix dans l'historiographie bulgare.

Evidemment il importe de souligner en premier lieu ses contributions dans le domaine de l'histoire de l'Eglise bulgare, ensuite de l'histoire générale de l'Eglise, et enfin de l'histoire des églises orthodoxes et slaves contemporaines. Ses études dans ces trois domaines de l'histoire des Eglises sont en relation avec ses cours faits à la Faculté de théologie où il avait été nommé en 1926 professeur agrégé et de 1933 à 1956 professeur d'histoire de l'Eglise. Ils contiennent l'essence de son oeuvre scientifique créatrice au cours de son activité de presque 50 ans.

Comme on était en droit de s'y attendre les contributions les plus importantes de ce grand patriote se réfèrent aux problèmes de l'histoire de

⁹ Епархийски списъци . . . , p. 652—653.

¹⁰ Епархийски списъци . . . , p. 654.

¹¹ Paru dans l'Annuaire . . . , de l'Académie de Théologie „Климент Охридски“, an. V (XXXI), 1955—1956, Sofia, 1956.

¹² Publiée dans l'annuaire de l'Académie de Théologie . . . , an. V, 1955—1956, Sofia, 1956.

¹³ Paru dans le Bulletin de l'institut d'archives, ASB, Sofia, 1952, No. 2.

¹⁴ Brève Encyclopédie bulgare, t. 4, Sofia, 1967, p. 572.

l'Eglise bulgare. Il écrit d'ailleurs „mon attention de chercheur s'est portée avant tout sur *l'histoire de l'Eglise bulgare*“¹⁵. Le savant a déposé des efforts considérables pour l'étude d'ensemble de la vie et de l'oeuvre de Clément d'Ohrid dont il prouve l'origine bulgare et slave de manière tout à fait convaincante. Le travail le plus ancien et en même temps le plus sérieux reste jusqu'à ce jour son étude fortement documentée „Le premier éducateur bulgare Clément d'Ohrid (vie et activité)“¹⁶, dans laquelle il fait une analyse critique approfondie de tout le matériel de sources, en prouvant de manière catégorique l'appartenance nationale bulgare du grand éducateur et lettré slave et bulgare, l'un des représentants les plus marquants des lettres et de la culture slave du Haut Moyen Age. On lit aussi avec intérêt l'article intitulé „A nouveau sur la paroisse de Clément d'Ohrid“¹⁷, ainsi que ses ouvrages sur des thèmes connexes „Sur la paroisse de Clément d'Ohrid“¹⁸. „Où se trouvait la ville médiévale de Glavinica (Glavenica)“¹⁹. Dans certains de ses ouvrages l'auteur démontre que le centre paroissial de la métropole de Clément se trouvait en Macédoine centrale et plus spécialement à Drembica ou Velica. Dans une autre étude „Les sources sur la vie et l'activité de Clément d'Ohrida“ il jette une lumière nouvelle sur l'auteur de la „Vie détaillée de Clément“²⁰. En s'opposant à l'opinion répandue selon laquelle cette Vie avait été écrite par Théophylacte d'Ohrida (1090—1109) Snegarov conclut après une analyse détaillée qu'elle avait été en fait composée par un lettré anonyme d'Ohrid qui avait travaillé à la fin du XI^e ou au début du XII^e s. Ce cycle de travaux du savant est clos par son ouvrage „Photocopie de la copie d'Ohrid (à Moscou) de la Vie détaillée de Clément d'Ohrid“²¹. Ce travail a rendu accessible aux spécialistes et au monde culturel la copie d'Ohrid de la Vie détaillée de Clément d'Ohrid.

En ce qui concerne la conversion des Bulgares Snegarov a publié deux travaux. Le premier est intitulé „Le christianisme en Bulgarie avant le baptême du prince Boris“²² et le second a pour objet „En quelle année le prince bulgare Boris a-t-il été baptisé“²³. Dans le premier de ces articles l'auteur s'est attaché à prouver que le christianisme était répandu dans la population de la Bulgarie dès avant l'acte officiel de la conversion. Dans la seconde publication il rejette comme improuvée l'affirmation selon laquelle la conversion a eu lieu en 864²⁴ et avance sa thèse d'après laquelle ceci aurait eu lieu en 865.

Les deux études de Snegarov sur „Le premier patriarcat bulgare“ ont une grande valeur pour la science. Il y précise la liste des patriarches bul-

¹⁵ Кратка история на съвременните православни църкви, т. I, Sofia, 1944, p. III.

¹⁶ ГСУ БФ, т. IV, 1926—1927, Sofia, 1927.

¹⁷ Македонски преглед, год. VIII, 1932, № I.

¹⁸ Известия на Института за история, т. 10, 1962.

¹⁹ Сп. Археология, No. 3, Sofia, 1963.

²⁰ Publié dans Byzantinobulgaria, т. 1, Sofia, 1962, p. 79—121.

²¹ Publié dans сборника Климент Охридски, 916, 1966, Sofia, 1966, p. 173—219.

²² Annuaire de l'Académie de Théologie, т. V, Sofia, 1956.

²³ Исторически преглед, 1966, № 5, p. 92—99.

²⁴ Ce point de vue adopté dans le passé, mais abandonné par la suite est repris maintenant par Petar Chr. Petrov dans son article. За годината на налагането на християнството в България, Изв. на Института за история, т. XIV—XV, 1964, p. 569—585.

gares au cours du Premier et du Second royaume et résout la question controversée sur le siège initial des patriarches, etc.²⁵

On ne saurait parler de contributions scientifiques de l'Académicien Snegarov dans le domaine de l'histoire de l'Eglise bulgare sans mentionner aussi „Salonique dans la culture spirituelle bulgare“²⁶, une forte étude documentaire dans laquelle il a mis en évidence le rôle de cette ville dans le développement politique et culturel du peuple bulgare. Ses études sur l'évolution historique des différents centres paroissiaux dans les terres bulgares ont eu pour résultat toute une série de monographies, d'études et d'articles. Dans ce domaine la chaire de la métropole de Târnovo a longtemps retenu son attention. Son grand ouvrage sur „Un nouveau codex de la métropole de Târnovo“²⁷ est le résultat de longues et inlassables recherches. Cet ouvrage en impose, non seulement par ses dimensions, mais aussi par sa grande valeur documentaire. Pour l'histoire de la métropole de Târnovo on doit relever les importantes études „Un autre codex d'église de Târnovo“²⁸, „Le vieux codex d'église de Târnovo“²⁹ ainsi que „Le vieux codex d'église de Târnovo“³⁰. Il faut mentionner ici aussi l'étude „Métropolitains de Târnovo à l'époque turque“³¹ qui contient un abondant matériel de faits et comprend un plan scientifique très étendu.

Dans ses deux grands travaux sur la paroisse de Skopié³² Snegarov a donné une réponse catégorique aux affirmations chauvins de l'historien serbe prof. Radoslav Gruič et a défendu la vérité historique en démontrant le caractère bulgare de ce centre ecclésiastique et politique de première grandeur.

L'histoire de la métropole de Plovdiv a aussi retenu son attention. Il a publié son important ouvrage „Codex grec de la métropole de Plovdiv“³³.

Tous ces codex, inclusivement celui de la métropole de Pélagonie publié par l'Académicien Snegarov³⁴, contiennent des données qui n'intéressent pas la seule histoire de l'Eglise, mais aussi tous les historiens qui se sont attachés au développement politique et économique du peuple bulgare au cours des siècles.

L'image de l'Académicien Snegarov en tant qu'historien de l'Eglise orthodoxe bulgare serait incomplète si l'on passait sous silence ses recherches sur les rapports internationaux de l'Eglise orthodoxe bulgare. Il faut mentionner surtout deux travaux dans ce contexte l'un sur „Les rapports entre l'Eglise bulgare et les autres Eglises orthodoxes après la proclamation du

²⁵ Годишник на Дух. академия, т. XXVI, София, 1948—1949, Tet t. XXVII, 1951—1952

²⁶ Cet aperçu historique a paru en 1937 à Sofia, p. 323.

²⁷ Сборник на БАН, No. XXXI, Sofia, 1937 (An. de la Fac. de théologie).

²⁸ Годишник на Богословския факултет, т. XVIII, Sofia, 1940.

²⁹ Сборник в чест на проф. Л. Милетич, Sofia, 1933, p. 513—539. (An. de la Fac de théol.).

³⁰ Годишник на Богословския факултет, т. XI, 1933—1934, т. XII, 1934—1935, т. XIII, 1935—1936.

³¹ Списание на БАН, № 52, 1935.

³² Сборник на БАН, No. XXXI, Sofia, 1937—1938, т. XVI, 1939, (An. de la Fac. de théol.).

³³ Paru dans Сборник на БАН, Историко-филологичен клон, No. 21, Sofia, 1949. (An. de la Fac. de théol.).

³⁴ Годишник на Богословския факултет, т. XV. Sofia, 1947—1948.

schisme³⁵ et le second sur „Tentatives russes de proclamation du schisme“³⁶. Il ne s'agit pas ici d'études d'histoire de l'Eglise au sens strict du mot mais de travaux plus larges qui font la lumière non seulement sur l'histoire de la Bulgarie mais aussi sur celle des autres peuples des Balkans.

L'Académicien Snegarov avait l'intention de remanier et de publier ses cours sur l'histoire de l'Eglise orthodoxe bulgare mais sa mort a empêché la réalisation du projet. Il ne nous a laissé que le bref essai sur l'Eglise bulgare qu'il a inclus dans le second volume de sa „Brève histoire des Eglises orthodoxes contemporaines“³⁷.

L'héritage scientifique de l'Académicien Snegarov comprend dans le domaine de l'histoire générale de l'Eglise le tome premier de la „Brève histoire des églises orthodoxes contemporaines“³⁸ qui y occupe une place de choix. Il s'agit en effet d'un manuel sérieux écrit sur de fortes bases documentaires et historiographiques. L'auteur y considère le développement des patriarchats de Jérusalem, Antioche, Alexandrie et Constantinople, ainsi que de l'archevêché de Chypre, du Sinaï et de l'Eglise géorgienne.

Bien qu'écrit en accord avec les conceptions officielles orthodoxes le manuel de l'Académicien Snegarov n'est pas simplement un manuel pour des serviteurs du culte futurs ou officiants, ou bien pour des théologiens, mais un recueil dont les vues plus larges sortent en dehors des tâches plus étroites du théologien orthodoxe. L'auteur s'est efforcé d'élargir les vues de ses lecteurs, de leur mettre en évidence la complexité du processus historique et qui entre en conflit avec le providentialisme orthodoxe si typique des historiens officiels de l'Eglise. Il en avait d'ailleurs pleine conscience. „En composant ce livre crit-il dans sa préface — j'avais pour but de fournir aux étudiants un manuel d'étude accessible, mais en même temps je voulais les exposer à la lumière rafraîchissante de la science, les introduire un peu dans l'atelier de la science pour éveiller en eux l'inclination au travail scientifique.“³⁹ Dans ce but l'ouvrage est muni d'un abondant appareil scientifique et est écrit sur la base de monographies et de documents.

Plus tard les études de l'Académicien Snegarov sur l'histoire des églises orthodoxes contemporaines l'amènent à publier quelques manuels. Il faut ici mentionner en premier lieu le tome second de la „Brève histoire des Eglises orthodoxes contemporaines (bulgare, serbe et russe)“⁴⁰. Il vient ensuite „Bref essai historique sur les églises orthodoxes locales (roumaine, grecque, albanaise, polonaise, tchèque et les anciennes églises des pays de la Baltique“⁴¹ dont la publication a été précédée par un court essai sur „L'église orthodoxe roumaine“⁴² qui va du XIII^e siècle à 1861.

³⁵ Църковен архив, No. III—IV, Sofia, 1926—1928.

³⁶ Македонски преглед, ап. V, 1929, No. 1 et 2.

³⁷ Кратка история на съвременните православни църкви (българска, руска и сръбска), Sofia, 1946, p. 1—90.

³⁸ Paru à Sofia en 1944, p. 1—686.

³⁹ Кратка история на съвременните православни църкви, t. I, p. VI de la préface.

⁴⁰ Paru à Sofia dans les éditions de l'imprimerie de l'université en 1946, p. 472.

⁴¹ Publié à Sofia, 1948, p. 184.

⁴² Compris dans l'Annuaire de l'Université de Sofia, Faculté de Théologie, t. XXIII, Sofia, 1946.

Comme pour les autres ouvrages du savant disparu ces recueils de cours sont caractérisés par l'abondance des sources utilisées, par la tendance à expliquer dans un contexte très large les phénomènes historiques. Comme dans les autres travaux sur l'histoire de l'Eglise on y retrouve aussi certaines des imperfections dans l'activité de chercheur. Existence de tendances théologiques, l'absolutisation de rôle du facteur subjectif, la surestimation de l'importance de l'Eglise en tant qu'institution et de ses dirigeants-patriarches, exarques, métropolitains, évêques, etc. L'importance de ces manuels ne fait cependant aucun doute.

Ce rapide tour d'horizon des principales contributions du grand chercheur bulgare dans le domaine de l'histoire de l'Eglise et des études byzantines est par nécessité incomplet et n'inclut pas toutes les études de l'auteur dans ce secteur large et important de la science historique. On peut mentionner aussi d'autres études qui reflètent sa large érudition, sa grande culture et ses vastes connaissances historiques.

Par toute son oeuvre de byzantiniste et d'historien de l'Eglise orthodoxe l'Académicien Snegarov occupe une place de choix non seulement dans l'historiographie bulgare et dans les Balkans mais aussi dans l'historiographie européenne. Il a laissé un exemple éclatant de constance et d'amour du travail, de fidélité inébranlable à la vérité historique. Son nom est indissolublement lié au développement de l'historiographie nationale bulgare pendant près d'un demi-siècle. Il aimait ardemment sa patrie, son passé et son présent, il vivait avec les joies et les émotions des bâtisseurs de la société socialiste, de la science et de la culture socialiste.

L'Académicien Snegarov était un russophile convaincu. Il était fasciné par le passé, le présent et l'avenir du grand pays des Soviets. Ayant acquis sa formation intellectuelle en Russie il ne pouvait manquer d'étudier de manière approfondie les rapports culturels et politiques russo-bulgares au cours des siècles.⁴³ Ceci met à nouveau en valeur sa haute conscience de citoyen et de savant dans un pays socialiste.

Evidemment les travaux de l'Académicien Snegarov publiés avant la victoire de la révolution socialiste du 9 Septembre, comme ceux écrits peu de temps après souffrent de certaines imperfections méthodologiques. Ceci est facilement explicable si l'on tient compte de sa formation scientifique et de l'évolution de ses conceptions de vie. Il faut cependant souligner que dans les conditions de la vie nouvelle instaurée après la victoire de la révolution l'Académicien Snegarov a déposé des efforts constants et couronnés de succès en vue d'un recyclage idéologique et d'expliquer sous un jour nouveau les phénomènes historiques. Aussi ses travaux les plus importants publiés au cours des dernières décennies témoignent-ils de sa nouvelle méthode d'approche scientifique et conséquente dans l'étude des processus historiques.

Tout ceci explique pourquoi l'Académicien Snegarov a été décoré pour ses services envers la science des décorations „Cyrille et Méthode“ — 1^{re} classe et de „Drapeau rouge du travail“. En 1969 on lui a décerné la distinction scientifique „Travailleur émérite de la culture“.

⁴³ Il s'agit les deux livres : 1 Духовно-културни връзки между България и Русия през средните векове (X-XV в.) и 2. Културни и политически връзки между България Русия през XVI—XVIII в. Sofia, 1953.

* * *

La vie de l'Académicien Snegarov est un bel exemple d'activité créatrice au nom de la science, de la société, de la patrie et d'un patriotisme sans bornes. C'était un chercheur érudit et inlassable qui étudiait le passé du peuple bulgare l'histoire de l'Empire byzantin et l'histoire de l'Eglise. En tant qu'historien sa féconde activité poursuivait le but qu'il s'était assigné — contribuer à l'élévation culturelle et scientifique de sa patrie socialiste. Son oeuvre restera dans le patrimoine de notre culture socialiste.

V. Bibliographie

BIBLIOGRAPHIE

(Des publications les plus importantes sur l'histoire bulgare au Moyen Age et sur l'histoire de Byzance, parues en 1967—1970)

par L. Kirkova et M. Petrova*

PREFACE

La Bibliographie est publiée à l'occasion du XIV^e Congrès des byzantinistes — Bucarest, septembre 1971. Elle se donne pour but de montrer les problèmes étudiés par les historiens bulgares, ainsi que les réalisations accomplies dans ce domaine au cours de ces dernières années. En même temps elle représente la suite de la bibliographie, parue dans les volumes II (Sofia, 1966, p. 355—396) et III (Sofia, 1969, p. 299—332) de „Byzantino-bulgarica“.

La Bibliographie comprend des monographies, articles, etc, d'auteurs bulgares, parus en Bulgarie, ainsi que des études d'auteurs étrangers publiées dans des éditions bulgares. Elle fait mention également des thèses soutenues en Bulgarie. Pour refléter plus pleinement et sous ses différents aspects le développement historique de la Bulgarie dans ses rapports avec Byzance, nous avons fait inclure dans la bibliographie un certain nombre de publications relevant de sciences voisines et traitant de problèmes se rapportant à la période allant de 330 à 1453. Cette plus large envergure thématique de la bibliographie a influé non seulement sur le choix des matériaux publiés, mais également sur leur classement. Cette fois-ci la classification est plus détaillée, de manière de faciliter ceux qui voudraient l'utiliser.

Les comptes-rendus des publications d'auteurs bulgares figurent dans les notices qui s'y rapportent tandis que ceux des publications d'auteurs étrangers sont mentionnés sous une rubrique à part (XII).

La description bibliographique a été faite de visu et ne contient que les données les plus indispensables. Les titres sont donnés en original, accompagnés de traduction en français ou en allemand. Les noms bulgares sont donnés dans la traduction en transcription suivant la manière dont ils sont prononcés, les noms étrangers — dans leur orthographe original.

La bibliographie est accompagnée d'une liste des sources bibliographiques et de leurs abréviations, ainsi que d'un index des noms.

* Les titres accompagnés de traduction en français sont préparés par L. Kirkova, ceux en allemand — par M. Petrova.

CLASSIFICATION

- I. Bibliographie (No. 1—11)
- II. Historiographie (No. 12—27)
- III. Sources (No. 28—71)
- IV. Sciences auxiliares de l'histoire (No. 72—106)
- V. Ethnogenèse et processus démographiques (No. 107—116)
- VI. Histoire économique, sociale et politique (No. 117—166)
- VII. Histoire du droit et des institutions (No. 167—173)
- VIII. Philosophie. Religion. Eglise. Hérésies (No 174—189)
- IX. Linguistique. Histoire de la littérature. Oeuvre de Kiril et Metodij et de leurs disciples (No. 190—250)
- X. Culture matérielle. Ethnographie (No 251—313)
- XI. Art (No. 314—328)
- XII. Comptes-rendus (No. 329—368)

I. Bibliographie

1. Andreeva, S. i L. Staniševa. Библиография на славянското литературно знание и фолклор в България. 1960—1965. (Bibliographie de la littérature et du folklore slaves en Bulgarie. 1960—1965). С., Наука и изкуство, 1968. 590 с.
2. Васова-Kostova, E. Библиография за историята на селищата в Сливенския окръг до падането им под турско робство. (Bibliographie über die Geschichte der Siedlungen im Kreis Sliven bis zum Türkenjoch). Сливен, 1969. 42 с. (Окр. истор. музей).
3. Bibliographie des ouvrages et publications les plus importantes sur l'histoire bulgare au Moyen Age parus en 1965—1967. Éditée par D. Angelov, Str. Lišev, P. Tivčev et V. Velkov. — Byzantinobulgarica, III, 1969, p. 299—332.
4. Биографско-библиографски сборник. По случай VI международен славистичен конгрес в Прага. 1968. (Recueil biographo-bibliographique. A l'occasion du VI^e Congrès international des slavissants, Prague. 1968). Ред.: Г. Веселинов, К. Куев и Ст. Стоянов. С., Наука и изкуство, 1968. 215 с.
5. Dujčev, Iv., A. Kirmagova i A. Paunova. Българска Кирило-Методиевска библиография за периода 1963—1968. (Bulgarische Kirilo-metodische Bibliographie 1963—1968). — В: Константин Кирил Философ. С., 1969, с. 425—450.
6. Filipova, D. Силистра — град на 18 века. Библиография. (Silistra — ville âgée de 18 siècles. Bibliographie). Силистра, 1969. 139 с.
7. Ivanov, D. Библиография по археология. (Bibliographie d'ouvrages d'archéologie). — Изв. Нар. муз., Русе, 3, 1968, с. 261—267.

8. Известия на Българското историческо дружество от т. 1 до т. 22—24 (1905—1948). (*Nachrichten der bulgarischen Gesellschaft für Geschichte*, vol. 1 — vol. 22—24) Съст. Ал. Фол, В. Гюзелев и В. Георгиев. — Изв. Бълг. ист. д-во, 25, 1967, с. 431—443.
9. Kirkova, L. La science historique bulgare 1965—1969. *Bibliographie*, S., Acad. Bulg. des Sciences 1970. 472 p. (= *Etudes historiques*, t. V. Supplément).
10. Koledarov, P. i E. Kostova. Съдържание на „Известия на Института за история“ < до т. 8 „Известия на Института за българска история при БАН“ > т. 1—20, 1951—1968 г. (*Bulletin de l'Institut d'histoire*. T. 1—20. Contenu). — Изв. Инст. ист. БАН, 20, 1968, с. 389—414.
11. Koledarov, P. i E. Kostova. Списание „Исторически преглед“. 1944—1964. Библиографски справочник. („*Revue d'histoire*“. 1944—1964. *Livre de référence bibliographique*). С., Бълг. акад. наук., 1970. 186 с.

II. Historiographie

12. Božkov, At. Приносът на Андрей Грабар за българското изкуство-знание. (*Der Beitrag Andrej Grabars in der bulgarischen Kunskunde*). — Изкуство, 1967, 5, с. 3—6.
13. Burmov, Al. Избрани произведения в три тома. Т. I. Средновековна история на България. (*Oeuvres choisies en trois volumes. Vol. I. Histoire de la Bulgarie au Moyen Age*). Предг. П. Хр. Петров. Ред.: Ж. Натан, Ив. Унджиев, П. Петров. С., Бълг. акад. наук., 1968. 328 с.
14. Dujčev, Iv. Климент Охридски в научното дирене. Постигания и задачи. (*Kliment Ohridski et la recherche scientifique. Résultats acquis et problèmes qui se posent*). — В: Климент Охридски. С., Бълг. акад. наук., 1968, с. 21—31.
15. 25 години в служба на славистичната наука. (25 années au service de la slavistique). — Ез. и лит., 1970, 1, с. 3—5.
16. Georgiev, E. Състояние на научната проблематика около личността и дейността на Климент Охридски. (*Au sujet des problèmes scientifiques qui se posent touchant la personnalité et l'œuvre de Kliment Ohridski*). — В: Климент Охридски С., Бълг. акад. наук., 1968, с. 51—65.
17. Karandžulova, V. Български учени по въпроса за славянската прародина. (*Vues de savants bulgares sur la question de la pré-patrie slave*). — Ез. и лит., 1968, 1, с. 86—92.
18. Kolarov, Hr. Приносът на професор Александър К. Бурмов като историк на българското средновековие. (*La contribution du professeur Ale-*

xandre K. Burmov aux études historiques sur la Bulgarie médiévale). — Тр. Висш. педагог. инст. В. Търново, IV, 1968, с. 9—36. Рез. фр. ез.

19. Kosev, D. Историческите науки в Българската академия на науките. (Die Geschichtswissenschaft im System der Bulgarischen Akademie der Wissenschaften). — Спис. БАН, 1969, 3—4, с. 17—35.

20. Mihailov, S. K. Иречек и българската археология. (K. Jireček et l'archéologie bulgare). — Археология, 1968, 2, с. 8—12.

21. Nikolova, J. Археологически проучвания във Велико Търново през годините на народната власт. (Die archäologischen Forschungen in Veliko Tŕnovo während der Volksherrschaft). — Ист. и осн. ком., 1969, 5, с. 34—39.

22. Petrov, P. Нг. Въпроси на средновековната българска история в трудовете на професор Александър К. Бурмов. (Les problèmes de l'histoire bulgare médiévale traités dans les ouvrages du professeur Alexandre K. Burmov). — Изв. Бълг. ист. д-во, 26, 1968 с. 383—404. Рез. фр. ез.

23. Stančeva, M. Археологическото проучване на София за четвърт век. (Un quart de siècle de recherches archéologiques à Sofia). — Музеи и пам. култ., 1969, 4, с. 1—5. Рез. фр., нем. ез.

24. Todorov, N. Les études balkaniques en Bulgarie. — Et. hist., V, 1970, p. 649—672.

25. Todorov, N. Балканистиката в България. (Les études balkaniques en Bulgarie). — Спис. БАН, 1970, 1. с. 35—43.

26. Tumangelov, B. Въпроси и материали от българската етнография в „Славянски старини“ на Л. Нидерле (по случай 100 г. от рождението на Нидерле). (Probleme und Materialien zur bulgarischen Volkskunde in L. Niederle's Werk „Slawische Altertümer“ anlässlich Niederle's 100. Geburtstags). — Изв. Етн. инст. и музей БАН, 10, 1967, с. 231—259. Рез. рус., фр. ез.

27. Vaklinov, St. St. Професор Александър К. Бурмов <1911—1965>. (Le professeur Alexandre K. Burmov. 1911—1965). — Тр. Висш. педагог. инст. В. Търново, IV, 1968, с. 1—7.

III. Sources

28. Angelov, B. St. Из старата българска, руска и сръбска литература. Кн. II. (Aus der alten bulgarischen, russischen und serbischen Literatur. Buch II). С., БАН, 1967. 280 с.

29. Angelov, B. St. Съчиненията на Климент Охридски в старославянската книжовна традиция. (Die Werke von Kliment Ochridski in der altbulgarischen schriftlichen Überlieferung). — Бълг. ез. и лит., 1967, 1, с. 7—10.
30. Angelov, B. St. Съчиненията на Климент Охридски и тяхната съдба. (Les ouvrages de Kliment Ohridski et leur sort). — В: Климент Охридски. С., Бълг. акад. наук., 1968, с. 67—77.
31. Angelov, B. St. Un canon de St. Jean de Rila de Georgies Skylitzes. — Byzantinobulgarica, III, 1969, p. 171—185.
32. Angelov, B. St. За авторството на „Българската хроника“ от началото на XV в. (Au sujet de la paternité de la „Chronique bulgare“ du début du XV^e siècle). — Лит. мисъл, 1969, 6, с. 77—81.
33. Angelov, B. St. Неизвестен препис на „Похвално слово за Патриарх Ефтимий“ от Григорий Цамблак. (Copie inédite du Laudatio du patriarche Eftimij par Grigorij Camblak). — Ез. и лит., 1969, 6, с. 57—60.
34. Angelov, B. St. За едно още неиздадено съчинение на Кирил Философ. (Über eine noch unveröffentlichte Schrift des Kiril-Philosoph). — Археология, 1969, 2, с. 6—9. Рез. фр. ез.
35. Angelov, B. St. Три страници из историята на българската литература. (Trois pages de l'histoire de la littérature bulgare). — Лит. мисъл, 1970, 3, с. 129—138.
36. Angelov, D., B. Primov i G. Batakliiev. Богомилството в България, Византия и Западна Европа в извори. (Le bogomilisme en Bulgarie, à Byzance et en Europe occidentale vu par les sources). С., Наука и изкуство, 1967, 235 с.
Rez. G. Pärvev. — Ист. пр., 1968, 3, с. 118—123; P. Tivčev. — Изв. Бълг. ист. д-во, XXVII (1970), с. 428—431.
37. Angelov, D. i P. Tivčev. Подбрани извори за историята на Византия. (Sources choisies sur l'histoire de Byzance. Chrestomathie). 3. доп. изд. Превод: Г. Батаклиев, Ст. Маслев, П. Тивчев. С., Наука и изкуство, 1970. 399 с.
38. Begunov, J. Руска компилация от втората половина на XIV в. „О богомилъ попъ“. (Russische Kompilation aus der zweiten Hälfte des XIV. Jh. „O pope Bogomile“). — Ез. и лит., 1967, 1, с. 49—58.
39. Bogdan, D. P. Дело Климента Охридского по неизданным румынским источникам. — В: Климент Охридски. С., Бълг. акад. наук., 1968, с. 99—113.

40. Болонски псалтир. Български паметник от XIII век. Фототипно издание. (Psalterium Bononiense. Monument bulgare du XIII^e s. Edition typophoto). Увод и бележки Ив. Дуйчев. С., Бълг. акад. наук., 1968. 532 с. Рец.: Б. Ст. Ангелов. — Лит. мисъл, 1968, 3, с. 137—139.
41. Božilov, Iv. A. Писмата на Теофилакт Охридски като исторически извор. (Les lettres de Theophylactos Ohridski en tant que source historique). — Изв. държ. арх., 14, 1968, с. 60—100. Рез. рус., фр. ез.
42. Сопев, В. Опис на славянските ръкописи в Софийската Народна библиотека. Т. II. (Répertoire des manuscrits slaves à la Bibliothèque Nationale de Sofia. Vol. II.). С., Нар. библиотека, 1968. 553 с. + LII. Fac-similé de l'édition de 1923.
43. Davidov, A. Килифарският октоих. < Съдържание и палеографски особености на ръкописа >. (L'octoèche de Kilifarevo. Contenu et particularités paléographiques du manuscrit). — Тр. Висш. педагог. инст. В. Търново, IV, 1968, с. 501—537. Рез. рус. ез.
44. Dimitrov, D. Първоучителят. Житието и образи на Константин-Кирил Философ. (Der Apostel. Das heilige Leben und die Darstellungen des Konstantin Kiril-Philosoph). С., Нар. просвета, 1969. 216 с.
45. Dinekov, P., K. Kuev i D. Petkanova. Христоматия по старобългарска литература. (Chrestomathie der altbulgarischen Literatur). 2. подобр. изд. С., Наука и изкуство, 1967. 538 с.
46. Dobrev, Iv. Към въпроса за прототиповете на старобългарския глаголически тетраевангелски текст Codex Zographensis. (Zum Problem der Prototypenfeststellung des altbulgarischen glagolitischen tetraevangelischen Textes Codex Zographensis). — Бълг. ез., 1967, 2, с. 144—146.
47. Dragova, N. Старобългарските извори на житието за петнадесетте тивериуполски мъченици от Теофилакт Охридски. (Sources bulgares dans la Vie des quinze martyrs de Tiberiopolis de l'archevêque Teofilaktos Ohridski). — В: Проучвания по случай II конгрес по балканистика. С., 1970, с. 105—131. Рез. фр. ез. (=Studia balcanica, 2.)
48. Dujčev, I. Les sources slaves sur l'histoire de Byzance. — Actes... t. III, Sofia, 1969, с. 321—332.
49. Gjuzeleв, V. Житието на Власий Аморийски като извор за българската история. (La Vie de Blasios d'Amorion comme source de l'histoire bulgare). — Год. С. У., Филос.-ист. фак., 61, 3, 1968, с. 19—33. Рез. нем. ез.
50. Гръцки извори за българската история. Т. VII. < Последната четвърт на XI в. до последните десетилетия на XII в. >. (Sources grecques

de l'histoire bulgare. Vol. VII. < A partir du dernier quart du XI^e s. jusqu'aux dernières décennies du XII^e s. >.). Съст.: С. Лишев, П. Тивчев, В. Тъпкова-Займова, Г. Цанкова-Петкова. С., Бълг. акад. наук., 1968. 300 с. (=Извори за българската история, Т. 14.)

51. Христоматия по история на средните векове. Т. I. (Chrétomathie d'histoire médiévale. Vol. I.). Съст.: М. Йонов и Й. Николов. С., Наука и изкуство, 1968. 339 с.

52. Ivanov, J. Богомилски книги и легенди. (Livres et légendes bogomiles). Ред. Д. Ангелов. С., Наука и изкуство, 1970. XV, 400 с. (=Българско историческо наследство.)

53. Ivanov, J. Български старини из Македония. (Antiquités bulgares en Macédoine). Предг. и ред.: Б. Ст. Ангелов и Д. Ангелов. С., Наука и изкуство, 1970 г. XI+VII+704 с. (=Бълг. историческо наследство.)

Du IX^e s. jusqu'en 1878. Photocopie de l'édition de 1931.

54. Ivanova-Mirčeva, D. Непознат вариант от старобългарския превод на *Μαρτύριον τῶν ἁγίων καὶ ἐνδόξων τεσσαράκοντα μαρτύρων τῶν ἐν Σεβαστείᾳ μαρτυρησάντων*. (Unbekannte Variante der altbulgarischen Übersetzung des *Μαρτύριον τῶν ἁγίων καὶ ἐνδόξων τεσσαράκοντα μαρτύρων τῶν ἐν Σεβαστείᾳ μαρτυρησάντων*. — Изв. Инст. бълг. ез., 17, 1969, с. 51—103.

55. Ivanova, K. Зографският сборник — паметник от края на XIV век. (Zografskijat zbornik — Denkmal aus dem ausgehenden XIV. Jh.). — Изв. Инст. бълг. ез., 17, 1969, с. 105—147.

56. Климент Охридски. Събрани съчинения. Т. I. „Поучения и слова“. (Kliment Ohridski. Oeuvres. Vol. I. Sermons). Обраб. Б. Ст. Ангелов, К. М. Куев и Хр. Кодов. С., Бълг. акад. наук., 1970. 778 с.

57. Kodov, Hr. Слепенски сборник Среднобългарски паметник от края на XIV в. (Slepčenski sbornik. Mittelbulgarisches Literaturdenkmal aus dem ausgehenden XIV. Jh.). — Изв. НБ и УБ, 7, 1967, с. 33—110. Рез. рус. и фр. ез.

58. Kolarov, Hr. „Отговорите на папа Николай I по допитванията на българите“ като извор за разпространението на християнството в България през IX в. (Les „Réponses du pape Nicolas I au questionnaire des Bulgares“ en tant que source sur la propagation du christianisme en Bulgarie au IX^e s.). — Тр. Висш. педагог. инст. В. Търново, V, 1, 1968, с. 1—34. Рез. рус., нем. ез.

59. Kožuhaov, St. Една редакция на поместения в Синайския молитвеник *чннъ надъ исповѣдаѣшиимъ сѧ* в пергаментен препис от края на XIII в. (Eine Abfaßung der im Gebetbuch von Sinaja *чннъ надъ исповѣдаѣшиимъ сѧ* untergebrachten Pergamentabschrift aus dem ausgehenden XIII. Jh.). — В: Константин-Кирил Философ, С., 1969, 349—368.

60. Kuev, K. Разпространение и сегашно местонахождение на Азбучната молитва. (Verbreitung und gegenwärtiger Aufbewahrungsort des Alphabetgebets). — В: Константин Кирил Философ. С., 1969, с. 281—308.
61. Меџев, К. Към литературната характеристика на общото похвално слово на Кирил и Методий. (Zur literarischen Charakteristik der allgemeinen Lobrede Kirils und Metodijs). — В: Константин Кирил Философ. С., 1969, с. 95—104.
62. Milev, Al. Два латински извора за живота и делото на Кирил Философ. (Zwei lateinische Quellen über Kiril Philosophs Leben und Werk). — В: Константин Кирил Философ. С., 1969, с. 181—202.
63. Nikolova, Sv. Ранните старобългарски преводи на патеричните сборници. (Die frühen altbulgarischen Übersetzungen der paterischen Sammelbände). — В: Константин Кирил Философ. С., 1969, с. 219—236.
64. Османски извори за походите на Владислав III Ягело и Ян Хуниади (1443—1444). (Osmanische Quellen über die Feldzüge von Władisław III. Jagelo und Jan Huniadi 1443—1444). Подбор, увод, превод и бележки Ибрахим Тосун Татарлъ, под ред. на Б. Цветкова. — В: Варна, 1944, С., 1967, с. 367—521.
65. Rajkov, B. Два новооткрити преписа от службата на Кирил Философ и няколко бележки върху нейния състав. (Zwei neu aufgedeckte Abschriften von dem Gottesdienst des Kiril Philosoph und einige Notizen über seine Zusammensetzung). — В: Константин Кирил Философ. С., 1969, с. 203—218.
66. Rajkov, B. Един среднобългарски фрагмент от XIII в. — Геров евангелски къс. (Ein mittelbulgarisches Fragment aus dem XIII Jh. — Gerov evangelski käs). — Изв. НБКМ, 9, 1969 с. 353—374.
67. Rajkov, B. Неизвестно проложно житие на Иван Рилски. (Une „Vie d'Ivan Rilski“ inédite). — Ез. и лит., 1970, 3, с. 57—61.
68. Rusev, P. Рилската повест на Владислав Граматик. (La „Narration de Rila“ de Vladislav Grammatik). — Лит. мисъл, 1969, 6, с. 14—21.
69. Săbev, T. Житията и службите на Св. Климент Охридски като исторически извори. (Les Vies de Saint Kliment Ohridski et ses acolouthies en tant que sources historiques). — Год. Дух. акад., 16, 1967, с. 127—182. Рез. фр. ез.
70. Stanislav, Jan. Към въпроса за изследването на Киевските листи (Zur Forschungsgeschichte der Kievski listi). — Ез. и лит., 1967, 1, с. 3—24.
71. Tăpkova-Zaimova, V. La tradition écrite des „Miracula S. Demetrii“. Plotin après Jean. — Byzantinobulgarica, III, 1969, p. 119—123.

IV. Sciences auxiliares de l'histoire

1. Epigraphique

72. Beševliev, V. Един нов старохристиянски надпис от Варна. (Ancienne inscription chrétienne découverte à Varna). — Изв. Нар. муз., Варна, 5, 1969, с. 232—233.

73. Beševliev, V. Културно-историческо значение на първобългарските надписи. (Die kulturgeschichtliche Bedeutung der protobulgarischen Inschriften). — Спис. БАН, 1969, 3—4, с. 91—104.

74. Georgieva, Cv. Отново за Боженишкия надпис. (Wieder über die Inschrift von Boženica). — Изв. Бълг. ист. д-во, 25, 1967, с. 307—313.

75. Gjuzelev, V. Добруджанският надпис и събитията в България през 943 г. (L'inscription dite de Dobrudža et les événements en Bulgarie de l'an 943). — Ист. пр., XXIV, 1968, 6, с. 40—48.

76. Koseva, E. Надписи към стенописите от параклиса на Хрельовата кула в Рилския манастир. (Inscriptions sur les peintures murales de la chapelle de la Tour de Hréljo au Monastère de Rila). — Музеи и пам. култ., 1969, 4, с. 18—25. Рез. фр., нем. ез.

77. Margos, A. Арменски надписи в български средновековни църкви. (Inscriptions arméniennes dans des églises bulgares médiévales). — Музеи и пам. култ., 1968, 2, с. 9—12.

78. Margos, A. За новооткрития старобългарски надпис от Шуменската крепост. (Über die neuaufgedeckte altbulgarische Inschrift der Festung von Schumen). — Археология, 1969, 1, с. 22—26. Рез. фр. ез.

79. Margos, A. Драган ли е авторът на Иван Асеновия надпис в църквата „Св. 40 мъченици“ във Велико Търново. (Ist Dragan der Verfaßer der Inschrift Ivan Assens in der Kirche „Die Hl. 40 Martyrer“ in Veliko Tŕrnovo?). — Музеи и пам. култ., 1969, 2, с. 5—8. Рез. на фр. и нем. ез.

80. Mirčev, M. Епиграфски паметници от Черноморието. (Monuments épigraphiques du littoral de la mer Noire). — Изв. Нар. муз. Варна, 4, 1968, с. 145—182. Рез. нем. ез.

81. Velkov, V. Inscriptions de Mesembria < 1956—1963 >. In: Nessèbre, Sofia, 1969, p. 179—224.

82. Zaimov, J. Битолски надпис на Иван Владислав — самодържец Български. Старобългарски паметник от 1015—1016 г. — В. Заимова. Иван Владислав и неговият надпис. (L'inscription de Bitolja d'Ivan Vladislav —

autocrate bulgare. Un monument ancien bulgare de 1015—1016. — Ivan Vladislav et son inscription). Ред. Вл. Георгиев. С., Бълг. акад. наук., 1970. 164. с. Рез. рус., фр., нем., англ. ез.

2. Numismatique

83. Dujčev, I. Нумизматическите находки като извор на средновековната българска история. (Les trouvailles numismatiques en tant que sources de l'histoire médiévale de la Bulgarie). — Нумизматика, 1969, 1—2, с. 1—3.

84. Gerasimov, T. Нови монети за Константин Асен 1257—1277. (Neue Münzen von Konstantin Asen 1257—1277). — Археология, 1967, 3, 26—29.

85. Gerasimov, T. Monnaies des Paléologues avec des représentations d'étoiles. — Byzantinobulgarica, III, 1969, p. 103—116.

86. Gerasimov, T. Съкровища с монети, намерени в България през 1967 г. (Münzschatze aufgefunden in Bulgarien im J. 1967). — Изв. Археол. инст. БАН, 31, 1969, с. 231—237. Рез. фр. ез.

87. Gerasimov, T. Девет монети на палеолозите. (Neun Münzen der Paleologen). Изв. Археол. инст. БАН, 31, 1969, с. 240—244. Рез. фр. ез.

88. Gerasimov, T. Забележителни съкровища с монети от нашите страни. (Remarquables trésors de monnaies des terres bulgares). — Нумизматика, 1969, 1—2, с. 3—7.

89. Jurukova, J. Les invasions slaves au Sud du Danube d'après les trésors monétaires en Bulgarie. — Byzantinobulgarica, III, 1969, p. 255—263.

90. Jurukova, J. Характер и развитие на византийското монетосечене VI—X в. (Charakter und Entwicklung der byzantinischen Münzprägung). — Археология, 1969, 3, с. 21—30. Рез. фр. ез.

91. Kolev K. Колективни находки на монети през последните години. (Kollektive Münzfunde der letzten Jahre). — Год. Нар. археол. музей Пловдив, 6, 1968, с. 157—165.

92. Kolev, K. Анонимни монети на византийски императори от X—XI в. (Anonyme Münzen byzantinischer Imperatoren vom X.—XI. Jh.). — Изв. Нар. археол. музей Пловдив, 6, 1968, с. 151—156.

93. Margos, A. Един нов екземпляр монета на деспот Яков Светослав. (Ein neues Münzstück von Despot Jakov Svetoslav). — Изв. Нар. музей Варна, 4, 1968, с. 225—229. Рез. фр. ез.

94. Milčev, A. und T. Filipov. Византийска колективна монетна находка от гр. Лом. (Kollektiver byzantinischer Münzbefund aus der Stadt Lom). — Археология, 1967, с. 32—39.

3. *Sphragistique*

95. Kuzev, A. Средновековни пръстени-печати с надпис KE BOHΘH ANA. (Mittelalterliche Ringsiegel mit Aufschrift KE BOHΘH ANA). — Изв. Археол. инст. БАН, 31, 1969, с. 250—253. Рез. фр. ез.

96. Totev, T. Sur un groupe d'objets découverts à Preslav à représentations et marques. — Byzantinobulgarica, III, 1969, p. 133—153.

4. *Géographie historique. Cartographie*

97. Koledarov, P. Към въпроса за развитието на селищната мрежа и на нейните елементи в средната и източната част на Балканите от VII—XVIII в. (Über die Entwicklung von einem Siedlungsnetze und von Elementen eines solchen im mittleren und östlichen Teil der Balkanhalbinsel vom VII. bis zum XIII. Jh.). — Изв. Инст. ист. БАН, 18, 1967, с. 89—146. Рез. фр. ез.

98. Koledarov, P. St. Най-ранни споменувания на българите върху старинните карти. (Les plus anciennes mentions des Bulgares sur les vieilles cartes géographiques). — Изв. Инст. ист. БАН, 20 1968, с. 219—254.

99. Koledarov, P. St. Проблеми на нашата учебна историческа картография. (Problèmes de la cartographie historique bulgare destinée à l'enseignement). — Нар. пр., 1968, 4, с. 47—57.

100. Mikov, V. Локализиране на някои изчезнали антични и средновековни селища и крепости в България. (Lokalisierung von einigen verschollenen antiken und mittelalterlichen Siedlungen und Festungen in Bulgarien). — Археология, 1968, 4, с. 28—48. Рез. фр. ез.

101. Popescu, E. Contributions à la géographie historique de la Péninsule balkanique aux V^e — VIII^e s. de notre ère. — В: Actes..., III, Sofia, 1969, p. 289—290.

5. *Toponymie. Onomastique*

102. Georgiev, VI. Значението на съвременната топонимия за обяснението на древните географски названия. (Die Bedeutung der neuzeitlichen Toponymie für die Interpretierung der antiken geographischen Namen). — Изв. Инст. бълг. ез. БАН, 14, 1967, с. 5—22.

103. Koledarov, P. Place-name classification in the central part of the Balkan peninsula in the Middle Ages. — В: Actes..., III, Histoire V^e — XV^e ss., Sofia, 1969, p. 277—286.

104. Vlahov, K. Етническата принадлежност на името Мостич, „чъргу-бия при цар Симеон“. (L'appartenance ethnique du nom Mostič, „čargu-

bilja à la cour du tsar Siméon"). — Археология, 1969, 4, с. 1—5. Рез. фр. ез.

105. Zaimov, J. Заселване на българските славяни на Балканския полуостров. (Die Einsiedlung der bulgarischen Slaven in der Balkanhalbinsel). Ред. Вл. Георгиев. С., БАН, 1967, 352 с.

106. Zaimov, J. СЛОВЕНЕ И БЪЛГАРЕ В СТАРОБЪЛГАРСКАТА КНИЖНИНА И В БЪЛГАРСКАТА ТОПОНИМИЯ (СЛОВЕНЕ UND БЪЛГАРЕ IM altbulgarischen Schrifttum und in der bulgarischen Toponymie). — В: Константин Кирил Философ, С., 1969, с. 127—140.

V. Ethnogenèse et processus démographiques

107. Angelov, D. Образуване на българската народност. (La formation de la nationalité bulgare). — Ново време, 1968, 12, с. 42—55.

108. Angelov, D. La formation de la nationalité bulgare. — Et. balk., 1969, 4, p. 14—37.

109. Beševliev, V. Едно сведение за евреи на Дунава в VI век. (Un renseignement sur la présence d'Israélites sur le Danube au VI^e siècle). — Год. Общ. култ.-просв. организ. евреите, 1, 1968.

110. Beševliev, V. Aus der Geschichte der Protobulgaren. — Et. balk., 1970, 2, с. 39—56.

111. Cankova-Petkova, G. Sur l'établissement des tribus slaves du groupe bulgare au Sud du Bas Danube. — Et. hist. IV, 1968, p. 143—166.

112. Cankova-Petkova, G. L'établissement des Slaves et Protobulgares en Bulgarie du Nord-Est actuelle et le sort de certaines villes riveraines du Danube. — Et. hist., V, 1970, p. 219—239.

113. Džonov, B. Етническото название на рударите „саси“ на Балканите и въпросът за техния произход. (L'appellation ethnique des mineurs „sasi“ dans les Balkans et la question de leur origine). — Изв. Инст. бълг. ез., 16, 1968, с. 203—211.

114. Германов, S. G. Създаване и утвърждаване на българската народност. Формиране на българската нация. (Création et affirmation de la nationalité bulgare. Formation de la nation bulgare). Благоевград, 1970. 46 с.

115. Kondov, N. K. За броя на населението в България към края на XIV в. (A propos du nombre de la population de la Bulgarie vers la fin du XIV^e s.). — Ист. пр., XXIV, 1968, 5, с. 65—69.

116. Stančeva, M. За тракийското население в Софийско през IV—V в. (A propos de la population thrace dans la région de Sofia aux IV^e—V^e ss.). — Изв. Бълг. ист. д-во, т. 27, 1970, с. 255—266. Рез. фр. ез.

VI. Histoire économique, sociale et politique

117. Angelov, D. История на Византия. Ч. I. 395—867. (Histoire de Byzance. Partie I. 395—867). 4. изд. С., Наука и изкуство, 1968. 332 с.
Réédition presque intégrale de la 3^{ème} édition de 1965.

118. Angelov, D. История на Византия. Част II. 867—1204. (Histoire de Byzance. Partie II. 867—1204). 3 изд. С., Наука и изкуство, 1968. 304 с.
Réédition presque intégrale de la 2^{ème} édition, parue en 1963.

119. Angelov, D. Борбите на българския народ против османската власт през първата половина на XV в. и походите на Владислав Варненчик. (Die Kämpfe des bulgarischen Volkes gegen die Osmanenmacht in der ersten Hälfte des XV. Jh. und die Feldzüge des Władisław Varnenčik). — В: Варна, 1944. С., 1969, с. 9—50.

120. Angelov, D., Hr. Danov i. V. Velkov. Über einige Probleme der sozial-ökonomischen und ethnischen Entwicklung im II—V. Jh. und des Übergangs von der Antike zum Mittelalter im VI—X. Jh. — Et. hist., V, 1970, S. 13—55.

121. Božilov, Iv. Към въпроса за византийското господство на Долния Дунав в края на X век. (Le problème de la domination byzantine dans les régions du Bas Danube à la fin du X^e siècle). — В: Проучвания по случай II конгрес по балканистика. С., 1970, с. 75—96. Рез. фр. ез. (Studia balcanica, 2.)

122. Sankova-Petkova, G. Първата война между България и Византия при цар Симеон и възстановяването на българската търговия с Цариград. (La première guerre entre la Bulgarie et Byzance sous le règne du tsar Siméon et le rétablissement du commerce bulgare avec Constantinople). — Изв. Инст., ист. 20, 1968, с. 167—200. Рез. фр. ез.

123. Sankova-Petkova, G. За годината, когато е създадена българската държава. (Au sujet de l'année de la fondation de l'Etat bulgare). — Ист. пр., XXIV, 1968, 3, с. 58—61.

124. Sankova-Petkova, G. Griechisch-bulgarische Bündnisse in den Jahren 1235 und 1246. — Byzantinobulgarica, III, 1969, S. 49—79.

125. Sankova-Petkova, G. Влияние на византийските политически институции у българите през XI век. (Influences byzantines sur les institutions politiques de l'Etat bulgare au XI^e siècle). — В: Проучвания по слу-

чай II конгрес по балканистика. С., 1970, с. 97—104. Рез. фр. ез. (*Studia balcanica*, 2.)

126. Sankova-Petkova, G. Byzance et le développement social et économique des Etats balkaniques. — В: *Actes...*, III, 341—348.

127. Svetkova, B. Паметна битка на народите. (*Merkwürdige Schlacht der Völker*). Варна, Държ. изд. 1969, 292 с.

Рез.: Р. Tivčev. Ист. преглед, 1970; J. Nikolov. — Ист. и осн. ком., 1970, 5, с. 42—46.

128. Du j č ev, Iv. Международното положение в Европейския югоизток в навечерието на Варненската битка от 1444 г. (*Die internationale Lage im europäischen Südosten in der Abenddämmerung der Varna-Schlacht v. 144 J.*). — В: Варна 1444. С., 1969.

129. Du j č ev, Iv. Идеята за приемствеността на средновековната българска държава. (*L'idée de continuité dans l'Etat bulgare médiéval*). — Изв. Бълг. ист. д-во, 27, 1970, с. 5—19. Рез. фр. ез.

130. Gerasimov, T. Секли ли са монети владетелите от Първата българска държава? (*Les souverains du Premier Etat bulgare ont-ils frappé des monnaies?*). — Изв. Бълг. ист. д-во, 26, 1968, с. 407—411.

131. Gjuzeev, V. Княз Борис Първи. България през втората половина на IX век. (*Le prince Boris I^{er}. La Bulgarie au cours de la seconde moitié du IX^e siècle*). С., Наука и изкуство, 1969.

Рец.: К. Топалов. — Славяни, 1970, 8, с. 28—29.

Д. Марков. — Ист. и осн. комун., 1970, 4, с. 47—48.

132. Gjuzeev, V. Forschungen zur Geschichte Thrakiens im Mittelalter I. Beitrag zur Geschichte der Stadt Konstantia. — *Byzantinobulgarica*, III, 1969, p. 155—169.

133. Hristov, D. Поражението на византийската армия през 986 г. (*Die Niederlage des byzantinischen Armee im 986 J.*). — Воен. ист. сб., 1967, 4, с. 42—58.

134. Икономика на България. В 6 тома. Т. I. Икономиката на България до социалистическата революция. (*Economie de la Bulgarie. En 6 volumes. Vol. I. L'économie de la Bulgarie jusqu'à la révolution socialiste*). Предг. Ж. Натан. С., Наука и изкуство, 1969. 687 с.

135. Koledarov, P. Климент Охридски „първи епископ на български език“ на драговитите в Солунско и на Великия в Западните Родопи. (*Kliment Ohridski „erster Bischof — Prädiger in bulgarischer Sprache“ der Dragoviten im Bezirk von Solun und Velikia im westlichen Rhodopen-Gebirge*). — В: Константин Кирил Философ. С., 1969, 141—169.

136. Koledarov, P. St. Settlement structure of the Bulgarian Slavs in their transition from a clan to a territorial community. — *Byzantinobulgaria*, III, 1969, p. 125—132.
137. Koledarov, P. St. West Black sea coast ports in the late Middle Ages (14th-16th centuries) listed on nautical charts. — *Et. hist.*, V, 1970, p. 241—272.
138. Kolev, K. Секли ли са собствени монети владетелите от Първата българска държава? (*Les souverains du Premier Etat bulgare ont-ils fait frapper leurs propres monnaies?*). — *Год. Нар. археол. муз., Пловдив*, 6, 1968, с. 117—136. Рез. фр. ез.
139. Kolias, D. Les raisons et le motif de l'invasion de Robert Guiscard à Byzance. — *B: Actes...* III, с. 357—362.
140. Kominis, A. Echi della bathaglia dell'anno 811 tra bizantini e bulgari in testi agiografici. — *B: Actes...* III, p. 313—318.
141. Köpstein, H. Einige Aspekte des byzantinischen und bulgarischen Sklavenhandels im 10. Jh. Zur Novelle des Johannes Tzimishes über Sklavenhandelszoll. — *B: Actes... t. III*, с. 237—248.
142. Lišev, Str. Die Balkanstadt im Mittelalter. — *B: Actes...* III, 1969, S. 249—252.
143. Lišev, Str. Българският средновековен град. Обществено икономически облик. (*La ville bulgare médiévale. Aspect social et économique*). С., Бълг. акад. наук., 1970. 224 с. Рез. рус., нем. ез.
144. Mijatev, D. Походът на Владислав III и Ян Хуняди в България, през 1443 г. според един унгарски извор от XVIII в. (*Vladislav III und J. Hunyadi's Feldzug in Bulgarien im J. 1443*). — *Воен. ист. сб.* 1968, 5, с. 32—43.
145. Najdenov, Vl. Княз Симеон против Лъв Хирсфакт. Един интелектуален двубой от края на IX в. (*Le prince Simeon contre Léon Hejrosphaktes. Une joute intellectuelle de la fin du IX^e s.*). — *Филос. мисъл*, 1968, 8, с. 85—91.
146. Nedev, St. Т. Бойното минало на нашето Черноморие. (*Notre littoral de la mer Noire dans l'histoire militaire*). — *Изв. Воен. -ист. д-во*, V, 1968, с. 132—143.
147. Nedev, St. Пътищата на Владислав III и Мурад II към Варна през 1444 г. (*Wladislaus III und Murads II Wege nach Varna im J. 1444*). — *Варна 1444*, С., 1969, с. 208—233.

148. Nedev, St. T. Два похода на полско-унгарския крал Владислав III в нашите земи през 1443—1444 г. (Les deux campagnes en territoire bulgare du roi polono-hongrois Vladislav III. 1443—1444). — Изв. Воен.-ист. д-во, X, 1970, с. 80—96.

149. Petrov, P. Нр. Фружин и походът до Варна през 1444. (Fružin und der Feldzug nach Varna im J. 1444). — В: Варна, 1444, С., 1969, с. 272—283.

150. Petrov, P. Нр. Торговые связи между Болгарией и Дубровником в XIV в. — В: Actes..., III, 1969. p. 365—368.

151. Pljakov, Zdr. Über das soziale Gepräge der bulgarischen Stadt im XV. bis zur Mitte des XVII. Jahrhunderts. — Byzantinobulgarica, III, 1969, S. 231—244.

152. Primov, B. Certain aspects of the international importance of the First Bulgarian Empire. — Et. hist., V, 1970, p. 191—217.

153. Radulov, D. Хан Тервел — бележит държавник и пълководец. <701—718>. (Le khan Tervel — éminent homme d'Etat et chef militaire). — Воен.-ист. сб., 1968, 3. с. 41—54.

154. Търкова-Zaimova, V. Солунските славяни и произходът на Кирил и Методий. — В: (Die Slaven aus Solun und die Herkunft von Kyril und Metodij). Константин Кирил Философ. С., 1969, с. 63—68.

155. Търкова-Zaimova, V. Ролята и административната организация на т. нар. „Отвъддунавска България“. (Le rôle et l'organisation administrative de la Bulgarie Transdanubienne). — В: Проучвания по случай II конгрес по балканистика. С., 1970, с. 63—73. Рез. фр. ез. (=Studia balcanica, 2.)

156. Tivčev, P. Нови данни за борбата на българите срещу Византия по време на цар Самуил. (Nouvelles données sur la lutte des Bulgares contre Byzance sous le règne de Samuil). — Воен.-ист. сб., 1968, 2, с. 14—19.

157. Tivčev, P. Nouvelles données sur les guerres des Bulgares contre Byzance au temps du tsar Samuil. — Byzantinobulgarica, III, 1969, p. 37—48.

158. Tivčev, P. За войната между Византия и България през 967 г. (Über den Krieg zwischen Byzanz und Bulgarien im J. 967). — Ист. пр., 1969, 4, с. 80—88.

159. Tivčev, P. Бунтът на Тома Славянина и намесата на българския хан Омуртаг. (La révolte de Toma Slavjanina et l'intervention du khan bulgare Omurtag). — Ист. пр., XXV, 1969, 5, с. 68—76.

160. Vacalopoulos. A. Quelques problèmes relatifs à la résistance de Manuel II Paléologue contre les Turcs Ottomans dans la Macedoine grecque (1183—1391). — В: Actes... III, с. 351—356.

161. Varna 1444. Сборник от изследвания и документи. (Varna 1444. Sammelband von Studien und Dokumente). Ред.: Д. Ангелов, И. Дуйчев, М. Михов и Б. Цветкова. С., Държ. Воен. изд., 1969. 544 с. (Нац. воен. истор. музей — София). Рез. рус., фр. ез.

162. Voïnov, M. Промяната в българо-византийските отношения при цар Симеон. (Die Änderung in den bulgarisch-byzantinischen Beziehungen bei Zar Simeon). — Изв. Инст. история БАН, 18, 1967, с. 147—202. Рез. фр. ез.

163. Voïnov, M. Preslav, Sredec, Ochrida — trois anciennes capitales des tsars et patriarches bulgares. — Et. hist., IV, 1968, p. 167—173.

164. Voïnov, M. Преслав, Средец, Охрид — три средновековни престолни града на български царе и патриарси. (Preslav, Sredec, Ohrid — trois capitales médiévales de rois et patriarches bulgares). — Ист. пр., XXIV, 1968, 4, с. 72—76.

165. Zlatarski, V. N. История на българската държава през средните векове. Т. I. Първо българско царство. Ч. I. Епоха на хуно-българското надмощие. (Histoire de l'Etat bulgare au Moyen Age. Vol. I. Le Premier royaume bulgare. I-ère Partie. L'époque de la prédominance huno-bulgare). Предг. П. Хр. Петров. С., Наука и изкуство, 1970. 640 с. (= Бълг. историческо наследство.)

VII. Histoire du droit et des institutions

167. Andreev, M. i D. Angelov. История на българската феодална държава и право. (Histoire de l'Etat bulgare féodal et du droit bulgare féodal). 3 изд. С., Наука и изкуство, 1968. 391 с.

168. Andreev, M. Въздействието на покръстването на българския народ върху българското феодално право. (Die Einflußnahme der Bekehrung des bulgarischen Volkes auf das bulgarische feudale Rechtswesen).—В: Константин Кирил Философ. С., 1969, с. 169—180.

169. Andreev, M. Sur les charges de l'adminastration provinciale dans la Bulgarie et la Serbie médiévales aux XIII^e s. d'après des données des chartes de donation des souverains bulgares et serbes. — В: Actes..., III: Sofia, 1969, с. 299—304.

170. Andreev, M. Отражението на творческото дело на Константиин Кирил Философ и Методий върху политическите и правните концепции и

институции на средновековна България. (Die Abspiegelung der schöpferischen Tätigkeit von Konstantin Kiril Philosoph und Metodij in den politischen und rechtlichen Institutionen des mittelalterlichen Bulgariens). — Правна мисъл, 1969, 2, с. 3—11.

171. Gajdarov, N. „Закон соудний людъмъ“ и проблемата за монетите на първата българска държава. (Le „Zakon soudnij ljid'm“ et la question des monnaies du Premier Etat bulgare). — Нумизматика, 1969, 1—2, с. 7—11.

172. Koledarov, P. St. Le tituliariat des boyards dans la Bulgarie médiévale et sa portée dans les autres pays. — Et. hist., IV, 1968, p. 191—212.

173. Mataschke, Kl. P. Rolle und Aufgaben des Gouverneurs von Konstantinopel in der Palaiologenzeit. — Byzantinobulgarica, III, 1969, S. 81—101.

VIII. Philosophie. Religion. Église. Hérésies

174. Angelov, D. L'influence du bogomilisme sur les Cathares d'Italie et de France. — Et. Hist., IV, 1968, p. 175—190.

175. Angelov, D. Богомилството в България. (Der Bogomilismus in Bulgarien) 3. Разш. и доп. изд. С., Наука и изкуство, 1969. 563 с.

Рец.: П. Тивчев. — Ново време, 1970, кн. 12

К. Топалов. — Младеч, 1970, 5, с. 63—64

Й. Николов. — Истор. пр., 1970, 3, с. 124—130

К. Топалов. — Славяни, 1970, 8, с. 28—29.

176. Angelov, D. Nouvelles données sur le bogomilisme dans le „Synodikon de l'orthodoxie“. — Byzantinobulgarica, III, 1969, p. 9—21.

177. Jordanov, J. N. Папската политика в Далмация, Сърбия и Албания в края на XII и първата четвърт на XIII в. (La politique des Papes en Dalmatie, en Serbie et en Albanie à la fin du XII^e et au premier quart du XIII^e siècle). С., 1969. 293 с. Машинопис.

Thèse.

178. Kiril, Patriarche de Bulgarie. Le 1100-ème anniversaire de la mort de Saint-Cyrille. — Et. balk., 1969, 3, p. 5—12.

179. Loos, M. Satan als Erstgeborener Gottes. Ein Beitrag zur Analyse des bogomilischen Mythos. — Byzantinobulgarica, III, 1969, S. 23—35.

180. Loos, M. La question de l'origine du bogomilisme. (Bulgarie où Byzance). — В: Actes..., III, Sofia, 1969, с. 265—270.

181. Pejčev, B. Кириловото определение на философията. (Kirils Definition der Philosophie). — В: Константин Кирил Философ. С., 1969, с. 69—74.

182. Primov, B. Богомилство в България и славянских странах и его значение в Средневековой Европе. — *Et. hist.*, IV, 1968, с. 109—139.
183. Primov, B. Manifestations of common features and unity of the Balkan peoples in the Middle Ages until the 14th century. *Actes...*, III, Sofia, 1960, S. 263—264.
184. Primov, B. Българското богомилство и европейската реформация. (*Der bulgarische Bogomilismus und die europäische Reformation*). — *Ист. пр.*, 1969, 1, с. 29—51.
185. Primov, B. Бургите. Книга за поп Богомил и неговите последователи. (*Les Bougres. Livre sur Pop Bogomil et ses adeptes*). С., Изд. ОФ, 1970. 388 с. Рез. рус., фр., англ. ез.
186. Rusev, P. La civilisation bulgare et les peuples balkaniques aux IX^e — XII^e ss. — *Et. balk.*, 1969, 1, p. 11—12.
187. Săbev, T. По някои въпроси на хазарската мисия. (*Zu einigen Problemen der Chazarenmission*). — В: Константин Кирил Философ. С., 1969, с. 105—126.
188. Vajsilov, L. Исихазмът и Търновската книжовна школа. (*L'hésychasme et l'école littéraire de Târnovo*). — *Филос. мисъл*, 1968, 5, с. 73—81.
189. Zakythinos, D. Byzance et les peuples de l'Europe du sud-est. La synthèse byzantine. — В: *Actes...*, III, p. 9—26.

IX. Linguistique. Histoire de la littérature. Oeuvre de Kiril i Metodij et de leurs disciples

190. Actes du Premier Congrès international des études balkaniques et sud-est européennes. T. VI. Linguistique. Sofija, Izd. Balg. Akad. Nauk., 1968. 896 p.
191. Angelov, B. St. Борба за делото на Кирил и Методий. (*Der Kampf für das Werk Kirils und Methodijs*). С., Наука и изкуство, 1969. 252 с.
192. Angelov, B. St. Cyril und Methodius creators of the [slavonic script. Sofia, Sofia Press, 1969. 48 с.
193. Angelov, B. Климент Охридски, автор на общи служби. (*Kliment Ohridski—Urheber allgemeiner Gottesdienste*). — В: Константин Кирил Философ. С., 1969, с. 237—259.
194. Angelov, B. St. За някои общи черти в развитието на старославянските литератури. (*Über einige gemeinsame Züge in der Entwicklung der altslawischen Literaturen*). — *Лит. мисъл*, 1969, 3, с. 51—61.

195. Angelov, D. Българската държава и славянската писменост и култура. (Der bulgarische Staat und die slawischen Kultur und Schrifttum). — В: Константин Кирил Философ. С., 1969, с. 5—16.
196. Angelov, D. Bulgarie. — В: Actes..., III, Sofia, 1969, с. 27—36.
197. Angelov, D. Делото на Константин Кирил и славянската писменост и култура в Българи. В: (Das Werk Konstantin Kirils und das slawische Schriftwesen und die slawische Kultur in Bulgarien). — Ново време, 1969, 2, с. 104—108.
198. Боев, Е. За българско-тюркските езикови връзки. (Au sujet des rapports linguistiques bulgaro-turks). — Изв. Инст. бълг. ез., 16, 1968, с. 177—183.
199. Бујуклиев, Ив. Структурата на относителните изречения в Кирило-Методиевия превод на евангелския текст. (Struktur der Relativsätze in der kirilo-metodischen Übersetzung des evangelischen Textes). — В: Константин Кирил Философ. С., 1969, с. 389—402.
200. Davidov, A. „Беседа против богомилите“ на Презвитер Козма и „Златая цѣпъ“. Към въпроса за влиянието на Козма върху старата руска литература. („Beseda contre les bogomiles“ de Prezviter Kozma et „Zlataja Cep“. Au sujet de l'influence de Kozma sur l'ancienne littérature russe). — Език и лит., 1970, 3, с. 53—56.
201. Дејанова, М. История на сложните минали времена в български, сърбо-хърватски и словенски език. (Histoire des temps passés composés dans les langues bulgare, serbo-croate et slovène). С., Бълг. акад. наук., 1970. 236 с.
202. Dinekov, P. Съдбата на българската литература през XIII и XIV в. (Le sort de la littérature bulgare aux XIII^e et XIV^e ss.). — Септември, 1968, 12, с. 53—70.
203. Dinekov, P. Из историята на българската литература и фолклор. (Aus der Geschichte der bulgarischen Literatur und Folklore). С., Наука и изкуство, 1969. 359 с.
204. Dinekov, P. Личността на Константин Кирил Философ. (Die Persönlichkeit Konstantin Kiril Philosoph). — В: Константин Кирил Философ. С., БАН, 1969, с. 17—30.
205. Dinekov, P. Старобългарската литература — наша гордост и наша тревога. (L'ancienne littérature bulgare — notre fierté et notre inquiétude). — Лит. мисъл, 1970, 2, с. 51—72.

206. Dinekov, P. Историята на българската литература и патриотичното възпитание. (*L'histoire de la littérature bulgare et l'éducation patriotique*). — Ново време, 1970, 7, с. 16—28.
207. Dragova, N. Втората апология на българската книга и нейните извори. (*Die zweite Apologie des bulgarischen Buches und ihre Quellen*). — В: Константин Кирил Философ. С., 1949, с. 315—348.
208. Dujčev, Iv. Пространно гръцко житие и служба на Наум Охридски. (*Die weite griechische Fassung des Heiligenlebens und Gottesdienst für Naum Ohridski*). Константин Кирил Философ. С., 1969, с. 261—280.
209. Dujčev, Iv. По някои проблеми на старославянската и старобългарската литература. (*Au sujet de quelques problèmes relatifs à l'ancienne littérature Slave et à l'ancienne littérature bulgare*). — Лит. мисъл, 1969, 5, с. 8—23.
210. Gălăbov, Iv. Климент Охридски и старият български книжовен език* (*Kliment Ohridski et le vieux bulgare littéraire*). — Тр. Висш. педагог. инст. Търново, IV, 1968, с. 475—499. Рез. фр. ез.
211. Georgiev, E., D. Angelov, K. Krăstev, Ž. Todorova. Bulgaria's share in human culture. Préliminaire: Iv. Dujčev. Sofia, Sofia Press, 1968. 131 p.
212. Georgiev, E. Кирил и Методий. Истината за създателите на българската и славянската писменост. (*Kiril und Metodij. Die Wahrheit über die Schöpfer des bulgarischen und slavischen Schriftwesens*). Г., С., Наука и изкуство, 1969, 366 с.
213. Georgiev, E. Родината на Кирило-Методиевото дело. (*Die Heimat des Werks Kirils und Methodijs*). — В: Константин Кирил Философ. С., 1969, с. 31—44.
214. Georgiev, E. Делото на Кирил и Методий — принос на българския народ в общославянското и общеевропейското историческо развитие. (*Das Werk der Gebrüder Kiril und Methodius — Beitrag des bulgarischen Volkes in der gesamt slavischen und gesamteuropäischen geschichtlichen Entwicklung*). — Истоп. пр. 1969, 4, с. 3—14.
215. Hristov, Hr. Климент Охридски и историческият живот на българския народ. (*Kliment Ohridski et l'évolution historique du peuple bulgare*). — В: Климент Охридски. С., 1968, с. 43—50.
216. Ilčev, P. Към първоначалното състояние на глаголическата графическа система. (*Zum ursprünglichen Zustand des glagolitischen Systems*). — Ез. и лит., 1969, 5, с. 29—39.

217. Ivanova-Mirčeva, D. Старобългарски, старославянски и среднобългарска редакция на старославянски. (Altbulgarische, altslavische und mittelbulgarische Redaktion des Altslavischen). — В: Константин Кирил Философ. С., БАН, 1969. с. 45—62.

218. Ivanova-Mirčeva, D. Из старобългарския хомилиар. Новооткрити преводи. (Aus dem altbulgarischen Homiliar. Neuaufgedeckte Übersetzungen). — В: Константин Кирил Философ. С., 1969, с. 309—314.

219. Kalev, D. Св. Горазд — славянски просветител. (Saint Gorazd — civilisateur slave). С., Синод. изд., 1970. 68 с.

220. Kiparskij, V. О происхождении глаголицы. — В: Климент Охридски. С., 1968, с. 91—97.

221. Климент Охридски. Материали за неговото чествуване по случай 1050 години от смъртта му. (Kliment Ohridski. Matériaux sur sa célébration à l'occasion du 1050^e anniversaire de sa mort). Ред.: Д. Ангелов, Е. Георгиев, П. Динеков и К. Мирчев. С., Бълг. Акад. наук., 1968. 116 с.

222. Константин Кирил Философ. Юбилеен сборник по случай 1100 год от смъртта му. (Konstantin Kiril Philosoph. Festschrift zum 1100 Todestag). Ред.: Б. Ангелов, Д. Ангелов, П. Динеков, К. Куев и К. Мирчев. С., БАН, 1969. 452 с. (БАН. Инст. за литература и СУ Климент Охридски, Фак. по славянска филология).

Rez.: V. Vasilev. — Славяни, 1969, 11, с. 36—37.

223. Kosev, D. Делото на Климент Охридски и неговото историческо значение. (L'oeuvre de Kliment Ohridski et sa portée historique). — В: Климент Охридски. С., 1968, с. 7—19.

224. Куев, К. Черноризец Храбър. (Černorizec Hrabŕ). С., Бълг. акад. наук., 1967. 454 с. Рез. нем. ез.

Rez.: P. Totev. — Наша родина, 1967, 11, с. 19.

Sv. Nikolova. — Бълг. ез., 1968, 2—3, с. 282—285.

B. Pejčev. — Ез. и лит., 1968, 1, с. 76—78.

L. Graševa. — Лит. мисъл, 1968, 1, с. 138—139.

225. Lekov, Iv. Праславянската основа на дуализма на балканските славянски езици. (Le fondement prés slave du dualisme des langues slaves balkaniques). — Изв. Инст. бълг. ез., 16, 1968, с. 265—268.

226. Lekov, Iv. Праславянски, следпраславянски и балкански черти в синтаксиса на съвременния български литературен език. (Traits protoslaves, post-protoslaves et balkaniques dans la syntaxe de la langue bulgare littéraire contemporaine). — Бълг. език, 1969, 6, с. 496—506.

227. Markov, D. Към въпроса за сравнителното датиране на славянските азбуки. (Über das Problem der vergleichenden Datierung der slavischen Alphabete). — Ез. и лит., 1969, 4, с. 35—46.
228. Mečev, K. Григорий Цамблак. (Grigorij. Camblac). С., Наука и изкуство, 1969, 324 с.
229. Mečev, K. Кирил и Методий. (Kiril i Metodij). София, Нар. просвета, 1969. 248 с. Рез. рус., фр. ез.
230. Mihailov, M. Iv. Проблемът за общността и различията в развитието на средновековните славянски литератури. (Le problème de l'unité et des différences dans le développement des anciennes littératures slaves). — Тр. Висш. педагог. инст. В. Търново, V, 2, 1968, с. 195—224. Рез. рус., фр. ез.
231. Minčeva, A. Предложни съчетания при глагола сътворити (Бележки върху техниката на старобългарския превод). (Verhältnisswörtliche Verbindungen beim Zeitwort сътворити (Notizen zur Technik der altbulgarischen Übersetzung)). — В: Константин Кирил Философ. С., 1969, с. 375—382.
232. Mirčev, K. Климент Охридски и развоят на българския език. (Kliment Ohridski et l'évolution de la langue bulgare). — В: Климент Охридски. С., 1968, с. 33—42.
233. Mirčev, K. Константин Кирил, създател на старобългарския книжовен език. (Konstantin Kiril, der Schöpfer der altbulgarischen Schriftsprache). — Спис. БАН, 1969, 2, с. 3—9.
234. Moskov, M. Турски и тюркски заемки от звукоподражателен характер в балканските езици. (Osmanische und türkische Lehnwörter onomatopöischen und nichtonomatopöischen Ursprungs in den Balkansprachen). — Год. СУ ФЗФ, т. 17, 1969, с. 433—532. Рез. нем. ез.
235. Penkova, P. Диакритичният „знак за мекост“ в Зографското евангелие. (Das diakritische „Zeichen für Palatalisierung in dem zographischen Evangelium). — В: Константин Кирил Философ. С., 1969, с. 403—408.
236. Petkanova-Toteva, D. Кирил и Методий в някои легендарни книжовни паметници. (Kiril und Metodij in einigen sagenhaften schriftlichen Denkmälern). — В: Константин Кирил Философ. С., 1969, с. 75—94.
237. Petkanova-Toteva, D. По повод на някои мнения за старобългарската литература. (A propos de certaines opinions concernant l'ancienne littérature bulgare). — Лит. мисъл, 1969, 5, с. 24—40.
238. Petrov, P. Нр. Климент Охридски — бележит български държавен деец. (Kliment Ohridski — remarquable homme d'Etat bulgare). — В: Климент Охридски. С., 1968, с. 79—82.

239. Р о р о в, К. Отражение на аналитизма върху структурата и развитието на българското изречение. (*Die Auswirkung des Analytismus auf die Struktur und Entwicklung des bulgarischen Satzes*). — Ез. и лит., 1967, 2, с. 1—12.
240. Rusev, J. Из лексиката на среднобългарските триоди. (*Aus der Lexik der mittelalterlichen Trioden*). — Изв. Инст. бълг. ез. БАН, 17, 1969, p. 149—180.
241. Rusev, P. Григорий Цамблак — български, сръбски, румънски и руски писател. (*Grigorij Camblak — écrivain bulgare, serbe, roumain et russe*). — Тр. Висш. педагог. инст. В. Търново, IV, 1968, с. 449—473. Рез. рус. ез.
242. Salambašev, A. Топонимични успоредици от Смолянско. (*Toponymische Analogiebildungen aus dem Bezirk Smoljan*). Научен ръководител Вл. Георгиев. — В: Родопски сборник, II, С., 1969, с. 389—443. Dissertation.
243. Славянска филология. Материали от V Международен конгрес на славистите. Т. IX. Литературно-лингвистични проблеми. Народно творчество. Историко-филологически проблеми. (*Philologie slave. Matériaux du V^e Congrès international des slavissants. Vol. IX. Problèmes littéraires-linguistiques et historico-philologiques*). Ред.: А. Андрейчин, Цв. Романска, Хр. Христов, Н. Тодоров, Вл. Топалов. С., Бълг. акад. наук., 1968. 210 с.
244. Славянска филология. Доклади и статии за VI Международен конгрес на славистите. Т. X. Езикознание. (*Philologie slave. Rapports et articles à l'occasion du VI^e Congrès international des slavissants. Vol. X. Linguistique*). Ред.: В. Георгиев, Ив. Леков, Ст. Стойков. С., Бълг. акад. наук., 1968. 178 с.
245. Славянска филология. Доклади и статии за VI Международен конгрес на славистите. Т. XI. Литературознание. (*Philologie slave. Rapports et articles à l'occasion du VI^e Congrès international des slavissants. Vol. XI. Science littéraire*). Ред.: Е. Георгиев, П. Динеков, С. Русакиев. С., Бълг. акад. наук., 1968. 290 с. (БАН. Бълг. к-т на славистите).
246. Славистичен сборник. По случай VI Международен конгрес на славистите в Прага. 1968. (*Recueil slavistique. A l'occasion du VI^e Congrès international des slavissants, Prague, 1968*). Отг. ред.: Л. Андрейчин и Ст. Стойков. С., Бълг. акад. наук., 1968. 306 с.
247. Tărkova-Zaimova, V. La mission de Cyrille et Méthode dans le cadre de l'époque. — Et. balk., 1969, 4, p. 5—13.
248. Торенчагов, VI. Константин-Кирил Философ — АБВ на Ренесанса. 1100 години от смъртта на Константин-Кирил Философ. 14. II. 1969 г. (*Konstantin-Kiril Filosof — ABC de la Renaissance. 1100 années depuis*

la mort de Konstantin-Kiril Filosof — 14. II. 1969). С., Народна младеж, 1970. 176 с.

249. Velčeva, B. Названията на буквите в първите абecedари като източник за езикови данни. (Die Benennungen der Buchstaben in den ersten Abecedaren als Quelle für sprachliche Angaben). — В: Константин Кирил Философ. С., 1969, с. 369—374.

250. Velčeva, B. Към установяване на среднобългарските правописни типове (Стаматово четвроевангелие от XIII век). (Zur Festlegung der mittelbulgarischen Rechtschreibungstypen (Stamatovo cetveroevangelie aus dem XIII Jh.)). — Изв. Инст. бълг. ез. БАН, 17, 1969, с. 233—285.

X. Culture matérielle. Ethnographie

251. Actes du I^{er} Congrès International des études balkaniques et sud-est européennes, Sofia, 1966. Vol. II. Archéologie, Histoire de l'Antiquité, Arts. Edités par: VI. Georgiev, N. Todorov, V. Tăpkova-Zaimova. Rédigés par: D. Dimitrov, Hr. Danov, V. Velkov, M. Cončeva, E. Sarafova. Sofia, Acad. Bulg. des Sciences, 1969. 1138 p.

Textes en russe, français, anglais et allemand.

252. Aladžov, D. Археологически данни за ранното средновековие в източнородопската област. (Archäologische Angaben über das frühe Mittelalter in Ostrhodopen-Gebiet). — В: Родопски сборник, С., 1969, с. 243—258.

253. Angelov, N. Към въпроса за старите изображения на средновековния град Търново. (Zum Problem über die altertümlichen Darstellungen der mittelalterlichen Stadt Tŕnovo). — Изв. Окр. истор. музей В. Търново, 4, 1968, с. 1—16. Рез. нем. ез.

254. Antonova, V. Две раннохристиянски църкви във външното укрепление на хан Омуртаг при гара цар Крум. (Zwei frühchristliche Kirchen in Khan Omurtag's äußerer Festung bei der Eisenbahnstation Car Krum). — Археология, 1968, 4, с. 52—67.

255. Antonova, V. i St. Damjanov. Материали от сондажни проучвания в Плиска. (Materialen von den Probegrabungen in Pliska). — Археология, 1969, 2, с. 25—42. Рез. нем. ез.

256. Artamonov, M. I. Етническата принадлежност и историческото значение на пастирската култура. (Die ethnische Zugehörigkeit und die geschichtliche Bedeutung der Hirtenkultur). — Археология, 1969, 3, с. 1—10.

257. Bojadžiev, St. Софийската църква Св. София. (Die Kirche Hl. Sofia n Sofia) Св. София, С., Бълг. художник, 1967. 56 с. Рез. нем. и фр. ез.

258. Bojadžiev, St. Раннохристиянска църква край с. Голямо Белово, Пазарджишки окръг. (Frühchristliche Kirche bei dem Dorf Goljamo Belovo, Bezirk Pazardžik). — Археология, 1969, 3, с. 10—21.

259. Čaneva-Dečevska, N. Кг. Ранновизантийската базилика от IV—VI в. в България. (La basilique byzantine de l'époque du Haut Empire en Bulgarie. IV^e—VI^e s.) Т. I, II. Науч. ръководител: Ст. Михайлов. София, 1969. III, 213 л.; 7 л. + 84 л. ил. Машинопис.
Thèse.

260. Čaneva-Dečevska, N. Основни композиционни елементи на базиликата от IV—VI век в България. (Grundkompositionselemente der Basilika aus dem IV—VI Jh. in Bulgarien). — Изв. Секц. теор. и ист. градоустр. и архит. 22, 1969, с. 275—294.

261. Čangova, J. La céramique recueillie dans la tour No. 2. — In: Nesèbre. Sofia, 1969, p. 121—124.

262. Čangova, J. Гражданска постройка в местността „Селище“ в Преслав. (Bürgerliches Gebäude in dem Gebiet „Selište“ in Preslav). — Изв. Археол. Инст. БАН, 31, 1969 с. 211—230. Рез. фр. ез.

263. Čangova, J. i A. Šorova. Археологически проучвания във Велинградски район. (Archäologische Untersuchungen in dem Gebiet von Velinograd). — В: Родопски сборник, С., 1969, с. 181—212.

264. Čimbuleva, J. Trouvailles de la nécropole de Nessèbre. — In: Nesèbre. Sofia, 1969, p. 165—178.

265. Dimitrov D. II. Ранно българско селище при с. Брестан, Варненско. (Ancienne localité bulgare à proximité du village de Brestan, arrondissement de Varna). — Изв. Нар. музей, Варна, V, 1969, с. 113—136. Рез. фр. ез.

266. Dimova, V. i S. Georgieva. Църква №1 в средновековния град Червен. (Kirche Nr. 1 in der mittelalterlichen Stadt Červen). — Археология, 1967, 1 с. 5—11.

267. Dobrev, I. праслав. župa хѡра старобългарски жоупанъ, жоупелъ Θεῖον, жоупницъ, μνημα, среднобългарски жоупелевна, Θυέλλα. (Urslavisch župa хѡра albulgarisch жоупанъ, жоупнаъ, Θεῖον, жоупнице, μνημα mittelbulgarisch жоупелевна Θυέλλα). — В: Константин Кирил Философ. С., 1969, с. 383—388.

268. Dončeva-Petkova, L. Трапезната керамика в България през VIII—XI в. (La céramique de table en Bulgarie aux VIII^e—XI^e ss.). — Археология, 1970, 1, с. 12—25. Рез. фр. ез.

269. Dremisova, Sv. i V. Antonova. Разкопки на градището при с. Войвода, Шуменско. (Ausgrabungen an der Siedlung beim Dorf Voivoda, Bezirk Šumen). — Археология, 1967, 3, с. 30—42.
270. Džambov, Hr. Нови данни за водоснабдяване на Пловдив през античността и средновековието. (Neue Angaben über die Wasserversorgung Plovdivs im Altertum und Mittelalter). — Год. Нар. археол. музей Пловдив, 6, 1968, с. 65—82. Рез. фр. ез.
271. Džambov, Hr. Средновековна църква и некропол при с. Хвойна. (Mittelalterliche Kirche und Nekropol beim Dorf Hvoina). — Год. Нар. археол. музей Пловдив, 6, 1968, с. 83—94.
272. Gočeva, Zl. Крепост на местността Хисарлъка в град Кюстендил. (La forteresse située au lieu dit Hisarlak à Kjustendil). — Изв. Бълг. ист. д-во, 27, 1970, с. 233—254. Рез. фр. ез.
273. Ivanov, T., D. Serafimova i D. Nikolov. Разкопки в Сандански през 1960 г. (Ausgrabungen in Sandanski im J. 1960). — Изв. Археол. инст. 31. 1969, с. 105—209. Рез. фр. ез.
274. Ivanova-Mavrodinova, V. Kunst und Kultur im ersten Bulgarenreich. Sofia, Fremdsprachenverlag, 1967. 56 S.
275. Koleva, T. По някои въпроси на проблематиката на южнославянските обичаи при сеитба. (Über einige Probleme in Bezug auf südslavische Bräuche beim Säen). — Изв. Етногр. инст. и музей БАН, 1967. 10, с. 173—200. Рез. рус. и фр. ез.
276. Краткая история болгарской архитектуры (Пер. с болг. Н. Матеева и Н. Дылевского). Состав.: Д. П. Димитров, Кр. Миятев и др. С., БАН, 648 с.
277. Kuzev, A. Приноси към историята на средновековните крепости по Долния Дунав. III. Гиген, Оряхово, Лом, Видин и Флорентин. (Contribution à l'étude de l'histoire des forteresses médiévales sur le Bas Danube. III. Gigen, Orjahovo, Lom, Vidin et Florentin). — Изв. Нар. муз., Варна, 4, 1968, с. 27—55. Рез. фр. ез.
278. Kuzev, A. Приноси към историята на средновековните крепости по долния Дунав. IV. Силистра и Хърсово. (Contribution à l'étude de l'histoire des forteresses médiévales sur le Bas Danube. IV. Silistra et Hârsovo). — Изв. Нар. музей, Варна, 5, 1969, с. 137—157. Рез. фр. ез.
279. Madžarov, K. Късноримска перистилна сграда в Хисар. (Spätromisches Peristylgebäude in Hisar). — Музей и пам. културата, 1967, 1 с. 15—17. Рез. фр. ез.

280. Manova, E. i A. Andreev. Могилно погребение със златен накит от Кърджали. (Hügelbegräbnis mit Goldschmuck aus Kărdzali). — Музеи и пам. на културата, 1967, 1, с. 15—17. Рез. англ., фр. и нем. ез.
281. Manova, E. Средновековен некропол край Златоград. (Der mittelalterliche Nekropol bei Zlatograd). — В: Родопски сборник, т. II, С., 1969, с. 213—225.
282. Mihailov, St. Средновековни църкви в Родопите. (Mittelalterliche Kirchen im Rhodopengebirge). — В: Родопски сборник, т. II, С., 1969, с. 148—175.
283. Mijatev, K. Византийска сграфитокерамика в царския дворец в Търново. (Byzantinische Sgraffitto-Keramik im königlichen Schloß von Tărnovo). — Археология, 1967, 3, с. 6—9.
284. Milčev, At. Културата в българските земи през Средновековието. (Die Kultur in den bulgarischen Gebieten im Mittelalter). — Ист. и осн. ком. 1969, 5, с. 28—33.
285. Milčev, At. i St. Angelova. Разкопки и проучвания в м. „Калето“ при с. Нова Черна. Силистренски окръг, през 1967 г. (Ausgrabungen und Forschungen in der Gegend „Kaletó“ beim Dorf Nova Černa, Bezirk Silistra, im J. 1967). — Археология, 1969, 3, с. 31—48. Рез. фр. ез.
286. Mirčev, M. Раннохристиянска гробница при с. Шкорпиловци. (Frühchristliches Gruft beim Dorf Škorpilovci). — Музей и пам. култ., 1967, 1, с. 10—14. Рез. англ., фр. и нем. ез.
287. Naslednikova, V. История на българския костюм. (Histoire du costume bulgare). С., Наука и изкуство, 1970. 147 с. Рез. рус., фр., англ., нем. ез.
288. Nichols, B. Aspects of the mediaeval Bulgarian way of Life < according to illustrations in the London Bible of Ivan Alexander >. — Byzantinobulgarica, III, 1969, p. 225—229 + 6 p. ill.
289. Nikolov, N. Средновековни български накити от гр. Сандански. (Mittelalterliche bulgarische Schmuckstücke aus der Stadt Sandanski). — Музей и пам. култ. 1967, 1, с. 14—15. Рез. рус., фр. и нем. ез.
290. Nikolova, J. Средновековната кухненска керамика от Южната порта на Преслав. (Poterie céramique médiévale de la Porte Sud de Preslav). — Тр. Висш. педагог. инст., В. Търново, V, 1968, 1, с. 163—191. Рез. рус., фр. ез.
291. Nikolova, J. Църквата „Св. Параскева“ във Велико Търново. (Die Kirche der hl. Paraskeva in Veliko Tărnovo). — Изв. Окр. истор. музей, В. Търново, 4, 1968. с. 57—65. Рез. рус., нем. ез.

292. Nikolova, J. Две нови жилища в подземиято на хълма „Момина крепост“ във Велико Търново. (Zwei neue Wohnungen im Untergrund der Hügel Momina krepost in Veliko Tarnovo). — Изв. Окр. истор. музей, В. Търново, 4, 1968, с. 57—65. Рез. рус., нем. ез.
293. Ognenova-Marinova, L. Dernières transformations des remparts romano-byzantins. — In: Nessèbre. Sofia, 1969, p. 95—107.
294. Ognenova-Marinova, L. Les briques à estampilles de Nessèbre. — In: Nessèbre. Sofia, 1969, p. 109—120.
295. Ovčarov, D. Средновековни изображения на животни от Търговище. (Mittelalterliche Tierdarstellungen aus Targovište). — Музей и пам. култ., 1969, 1, с. 3—6. Рез. фр. ез.
296. Petrov, T. Презвитерият на църквата „Св. Климент“ в Месемврия. (Das Presbyterium der Kirche des hl. Kliment in Mesembria). — Археология, 1969, 3, с. 59—62. Рез. фр. ез.
297. Попов, А. Ролята на военно-укрепителната система в източната и централната част на Стара планина през време на българската средновековна държава. (Le rôle du système de fortifications dans le secteur oriental et central de la Stara Planina à l'époque de l'Etat bulgare médiéval). — Воен.-ист. сб., 1968, 4, с. 61—72.
298. Попов, А. Средновековните крепости Твърдица и Мъглиж. (Les fortresses médiévales de Tvărdica et Măgliž). — Изв. Бълг. ист. д-во, 27, 1970, с. 267—279. Рез. фр. ез.
299. Преслав. Сборник. Т. I. (Preslav. Recueil d'études archéologiques. Vol. I.). Отг. ред.: Ст. Станчев-Ваклинов. С., Бълг. художник, 1968. 184 с. Рез. фр., нем. ез.
300. Sokoli, R. Les berceuses albanaises. — Изв. Инст. муз., 13, 1969, с. 351—363. Рез. бълг. ез.
301. Stančeva, M. По някои проблеми на средновековния Средец. (Über einige Probleme des mittelalterlichen Sredets). — Изв. Бълг. ист. д-во, 25, 1967, с. 213—232. Рез. фр. ез.
302. Sultov, B. Новооткрит керамичен център при с. Хотница от римската и старобългарската епоха. (Centre de production céramique de l'époque romaine et bulgare antique nouvellement découvert à proximité du village de Hotnica). — Археология, 1969, 4, с. 12—24. Рез. фр. ез.
303. Totev, T. Новооткрит мост на Тича във Върбишкия проход. (Assises nouvellement découvertes d'un pont sur la Tiča dans le défilé de Vărbica). — Археология, 1968, 4, с. 25—28. Рез. фр. ез.

304. Totev, T. Един недовършен бронзов модел — матрица от Преслав. (Ein unvollendetes Bronzemodelmatriz aus Preslav). — Музей и пам. култ. 1969, 1, с. 1—3.
305. Totev, T. Каменна колона със знаци от Преслав. (Steinsäule mit Zeichen aus Preslav). — Музей и пам. култ., 1969, 3, с. 20—22. Рез. фр., нем. ез.
306. Važarova, Ž. i D. Zlatarski. Средновековно селище и некрополи в гр. Дългопол, Варненски окръг. (Mittelalterliche Siedlung und Nekropole in der Stadt Dalgopol, Bezirk Varna). — Археология, 1969, 3, с. 49—58. Рез. фр. ез.
307. Velčev, Str., V. Popov et T. Stojkov. Крепостта Червен. (La forteresse Červen). — Изв. Воен.-ист. д-во, V, 1968, с. 144—155.
308. Veleva, M. Данни от българските народни носии за някои характерни черти в облеклото на славяните. (Données empruntées aux costumes nationaux bulgares précisant certains traits caractéristiques des vêtements des Slaves). — Изв. Етногр. инст. и муз. 11, 1968, с. 5—69.
309. Velkov, V. Mesambria. Mesembria — 'Nessèbre. (Situation, recherches, notes historiques). — In: Nessèbre. Sofia, 1969, p. 9—28.
310. Venedikov, Iv., L. Ognenova-Marinova et T. Petrov. Disposition, fouilles et remparts de Nessèbre du côté occidental. — In: Nessèbre. Sofia, 1969, p. 29—94.
311. Venedikov, Iv. La datation des remparts romano-byzantins de Nessèbre. — In: Nessèbre. Sofia, 1969, p. 125—154.
312. Venedikov, Iv. Histoire des remparts romano-byzantins. — In: Nessèbre. Sofia, 1969, p. 155—163.
313. Zaprianov, A. Средновековни паметници на културата от Хисар. (Mittelalterliche Kulturdenkmäler aus Hisar). — Археология, 1967, 1, с. 40—49.

XI. Art

314. Bosilkov, Sv. 12 българских икон. (Чтение и перевод надписей Ив. Дуйчева). Пер. с болг. 2. изд. С., Болг. художник, 1968. 23 с.
315. Božkov, At. Миниатюрите от Мадридския ръкопис на Скилица — бисери от съкровищницата на световното изкуство. (Die Miniaturen der Madrider Handschrift — Edelsteine aus der Schatzkammer der Weltkunst). — Изкуство, С., 1969, 3, с. 8—29.

316. Černev, Č. Народный стиль в древноболгарской живописи. Пер. с болг. С., София-Прес, 1969. 88 с.
317. Cončeva, M. За художественото наследство на нашите земи. Някои проблеми на тракийското изкуство. (Über den künstlerischen Nachlaß unserer Gebiete. Einige Probleme der thrakischen Kunst). — Пробл. изк. 1969, 1, с. 3—19.
318. Krăstev, V. Очерци по история на българската музика. (Essais sur l'histoire de la musique bulgare). С., Наука и изкуство, 1970. 727 с.
319. Mavrodinova, L. Останки от стенописи в църквата при Асенова крепост. (Überreste von Wandmalerei in der Kirche der Festung Asenova krepost). — Изв. Инст. изобр. изк. БАН, 10, 1967, с. 63—80. Рез. рус., фр. ез.
320. Mavrodinova, L. Църквата в Долна Каменица — Югославия. Стенописи от времето на Михаил Шишман. (Die Kirche in Dolna Kamenica, Jugoslavien. Wandmalereien aus der Zeit Mihail Šišmans). С., Бълг. художник, 1969, 96 с. (Б-ка „Паметници на културата“.)
321. Mavrodinova, L. Св. Теодор — развитие и особености на иконографския му тип в средновековната живопис. (Der heilige Theodor — Entwicklung seines ikonographischen Typus in der mittelalterlichen Malerei). — Изв. Инст. изкуствовзн. БАН 13, 1969, с. 33—52.
322. Pandurski, V. Стенописите в Илиенския манастир край София (Die Wandmalereien in dem Kloster von Ilienci in der Nähe von Sofia). — Изв. Инст. изкуствовзн. БАН 13, 1969, с. 5—31. Рез. фр. ез.
323. Paskaleva, K. Иконографски типове на св. Георги в стенописите на Кремиковската църква. (St. Georgs ikonographische Typen in den Wandmalereien der Kirche in Kremikovci). — Изв. Бълг. ист. д-во, 25, 1967, с. 193—212. Рез. фр. ез.
324. Старо българско изкуство. Албум Текст Ат. Божков. Анотации В. Пандурски. Снимки В. Ефтимов. (Altbulgarische Kunst).
325. Vaklinov, St. St. Изтокът в старобългарското изкуство от VII до XI в. (L'Orient reflété dans l'art ancien bulgare aux VII^e—XI^e ss.). — Тр. Висш. педагог. инст., В. Търново, V, 1, 1968, с. 125—162. Рез. фр. ез.
326. Vasiliev, A. i Ir. Vasilieva. Образи на Климент Охридски. (Darstellungen von Kliment Ohridski). С., Бълг. художник, 1967.
Rez.: T. Gerasimov. — Археология, 1968, 4, с. 78—79.
327. Vasiliev, A. За някои образи на великия български просветител Кирил-Константин. (Über einige Darstellungen des großen bulgarischen Apostels Kiril-Konstantin). — Изкуство, 96 1969, 4, с. 18—23.

328. Vasilieva, I. Към въпроса за образа на Константин-Кирил Философ в нашето изобразително изкуство. (Zur Konstantin-Kirils Darstellungsweise in unserer gestaltenden Kunst). — Константин Кирил Философ. С., 1969, с. 419—424.

XII. Comptes-rendus

329. Actes de Dionysiou. Éd. diplomatique par N. Oiconomidès. Paris, 1968. Rez.: Iv. Dujčev. — Ét. balk., 1969, 3, с. 115—117.

330. Andreev, An. Материали за археологическата карта на Кърджалийски окръг. Св. I (Materialien für die archäologische Karte des Bezirks von Kârdjalij. H. 1). Kârdjalij, Volksmuseum des Bezirks, 1966. Rez.: Zl. Gečeva. — Музеи и пам. култ., 1967, 4, с. 64—65.

331. Angelov, D. История на Византия, ч. III. 1204—1453. (Geschichte Byzanz. T. III. 1204—1253). С., Наука и изкуство, 1967. Rez.: P. Tivčev. — Ист. пр., 1968, 1, с. 152—157.

332. Българо-румънски връзки и отношения през вековете. (Bulgarisch-rumänische Verbindungen und Beziehungen im Laufe der Jahrhunderte). — В: Изследвания. Т. I. XII—XIX в. Ред.: Д. Ангелов и др. С., БАН, 1965. Rez.: N. Žečev. — Изв. Бълг. ист. д-во, 25, 1967, с. 426—427. Rez.: Str. Dimitrov. — Et. balk., t. 6, 1967, с. 190—192.

333. Beiträge zur Entwicklung der Balkancivilisation zum I. Internationalen Kongreß der Association internationale d'études du sud-est européen in Sofia, 1966. — Wissenschaftliche Zeitschrift der Karl-Marx Universität, Leipzig. Gesellschafts- und sprachwissenschaftliche Reihe, H. 3, Leipzig, Karl-Marx Universität, 1966. Rez.: Chr. Mihova i P. Tivčev. — Ét. balk., 1969, 1, с. 109—114.

334. Bellinger, A. R. Catalogue of the Byzantine coins in the Dumbarton Oaks collection and the Whittemore collection, Anastasius I to Maurice. (491—602). Washington, 1966. Рец.: T. Gerasimov. — Изв. Археол. инст. БАН, 31, 1969, с. 261—263.

335. Beševliev, V. Проучвания върху личните имена у траките. Монография. (Untersuchung der Personennamen bei den Thrakern. Monographie). С., 1965. Rez.: V. Velkov. — Изв. Бълг. ист. д-во, 25, 1967, с. 426—427

336. Bujukliev, Hr., M. Dimitrov i D. Nikolov. Окръжен народен музей Стара Загора. Старо изкуство. Албум. (Antike Kunst. Album). С., Бълг. художник, 1965. Rez.: V. Najdenova. — Музеи и пам. култ., 1967, 1, с. 55.

337. Denisov, P. V. Этнокультурные паралели дунавских болгар и чувашей. Чебокосары, 1969.
Rez.: Iv. Koev. — Ист. пр., 1970, 5, с. 186—188.
338. Freidenberg, M. M. О специфике городкого ремесла в далматинской Хорватии XIII—XIV в. — Обществени науки. Псков, 32, II, 1966.
Рец.: Str. Lišev. — Byzantinobulgarica, III, 1969, с. 283—287.
339. Freidenberg, M. M. Торговля далматинского города в XIII—XIV вв. — Советское славяноведение. Москва, 1967, 2.
Рец.: Str. Lišev. — Byzantinobulgarica, III, 1969, с. 283—287.
340. Georgieva, D. Христоматия по история на музиката. (Chrestomathie über die Geschichte der Musik). Уч. пособие за студентите по музика. С., Наука и изкуство, 1966.
Rez.: E. T. — Българска музика, 1966, 5, с. 53.
341. Georgiev, E. Литература на изострени борби в средновековна България. (Literatur geschärfter Klassenkämpfe im mittelalterlichen Bulgarien). Изследване С., БАН, 1966.
Rez.: Iv. Pavlov. — Читалище, 1967, 2, с. 24.
342. Guboglo, M. К вопросу о происхождении каракачан. — Советская этнография, 1966, 4, с. 164—176.
Рец.: V. Marinov. — Byzantinobulgarica, III, 1969, с. 289—298.
343. Guide de documentation. Bucarest, 1966.
Rez.: V. Trajkov. — Эт. Балк. 1969, 2, с. 131—132.
344. Икони от Балканите. Синай, Гърция, България, Югославия. Албум. (Ikonen aus dem Balkan. Sinaj, Griechenland, Bulgarien, Jugoslawien). Авторы: Курт Вайцман, М. Хадзидакис, К. Миятев и Св. Радойчич. С., Виена—Белград, 1966.
Rez.: Ек. Манова. — Археология, 1967, 3, с. 68—69.
Rez.: Vl. Svintila. — Пламък, 1967, 5, с. 93—94.
El. Floreva-Dimitrova. — Изкуство, 1968, 4, с. 38—48.
345. Историја Црне горе. Титоград, 1967.
Рец.: Хр. Данов и П. Тивчев. — Изв. Бълг. ист. д-во, 27, 1970, с. 420—427.
346. Изборник 1076 г. Тексты и исследования. Изд. подгот. В. С. Голышенко и др. Ред. С. И. Котков. М., Наука, 1965.
Rez.: Ем. Коцева. — Бълг. ез., 1967, 5, с. 502—503.
347. Každan, A. P. Византийская культура X—XII вв. Москва, Наука, 1968. 234 с.
Рец.: В. Гюзелев. — Ист. пр., 1969, 5, с. 104—109.

348. Kožuhařov, G. Методи за установяване статистическото равновесие на сводовите и куполните сгради в България през X—XIV в. Същност и произход. (Methode zur Feststellung des statischen Gleichgewichtes der Gewölbe- und Kuppelgebäude in Bulgarien in X.—XIV. Jh. Wesen und Herkunft). — Изв. Секц. теор и ист. на градоустр. и архит. 20, 1967, с. 169—219. Рез. рус., фр. ез.

J. Milanov. — Ibidem, 22, 1969, с. 305—312.

349. Кратка история на българската архитектура. (Kurzgefaßte Geschichte der bulgarischen Architektur). Авторы: Д. П. Димитров, Кр. Минятев Б. Цветкова и др. С., Бълг. акад. наук., 1965.

Rez.: D. Panajotova. — Изв. Секц. теория и история на градоустр. и архит., 20, 1967, с. 257—263.

350. Латински извори за българската история. (Lateinische Quellen für die bulgarische Geschichte). Т. III. Съст. и ред.: М. Войнов, Ив. Дуйчев, Стр. Лишев и Б. Примов С., Бълг. акад. наук. 1965.

Rez.: P. Tivčev. — Изв. Бълг. ист. д-во, 25, 1967, с. 419—420.

351. Lihačov, D. S. Старославянските литератури като система. (Die alt-slavischen Literaturen als System). — Лит. мисъл, 1969, 1, с. 3—38.

Rez.: L. Graševa. — Лит. мисъл, 1969, 3, с. 62—71.

252. Marinov, V. Принос към изучаване на произхода, бита и културата на каракачаните в България. (Beitrag zur Erforschung der Herkunft, Lebensweise und Kultur der Karakačanen in Bulgarien). С., БАН, 1964.

Rez.: Iv. Koev. — Изв. Бълг. ист. д-во, 25, 1967, с. 416—417.

Rez.: D. Krândžalov. — Ét. Balk., 6, 1967, с. 201—203.

353. Metcalf, D. M. The origins of the Anastasian currency reform. Amsterdam, 1969.

Rez.: J. Jurukova. — Археология, 1970, 2, с. 84—85.

354. Moumin, G. Histoire de la linguistique des origines au XX^e siècle. Paris, Presses Universitaires de France, 1967. 226 p.

Рец.: Ж. Бояджиев. — Бълг. език, 1970, 1, с. 72—75.

355. Можаяева, И. Е. Южнославянские языки. Аннотированный библиографический указатель литературы, опубликованной в России и в СССР. с. 1835—1965. М., Наука, 1969.

Rez.: L. Genova. — Ét. balk., 1970, 3, с. 157—158.

356. Petrov, P. Родопите през вековете. Историческа хрестоматия. (Das Rhodopengebirge durch die Jahrhunderte. Geschichtliche Chrestomathie). С., БКП, 1966.

Rez.: Iv. A. Vožilov. — Изв. Държ. арх. 13, 1967, с. 327—332.

357. Плетнёва, С. А. От кочевий к городам. Салтово-маяцкая культура. М., Наука, 1967.
Rez.: Ž. Vážarova. — Археология, 1968, 3, с. 46—50.
358. Portal, R. Les slaves, peuples et nations. Paris, Colin, 1965.
Rez.: V. Tărkova-Zaimova. — Et. balk., 1969, 1, с. 106—109.
359. Родопски сборник. Т. I. Под. ред. Хр. Христов, П. Петров и Стр. Димитров. С., Бълг. акад. наук., 1965.
Rez.: B. Cvetkova. — Изв. Бълг. истор. д-во, 25, 1967, с. 414—415.
360. Romanoslavica, X—XII. București, 1964—1965.
Rez.: D. N. Minčev. — Изв. НБ и УБ, 7, 1967, с. 569—571.
361. Rusev, P. i A. Davidov. Григорий Цамблак в Румъния и в старата румънска литература. С., БАН, 1966.
Rez.: N. Dončeva. — Et. balk. 1969, 2, с. 119—122.
362. Sadnik, L. Des Hl. Johannes von Damaskus *Εκφρασις ακριβης της ορθοδοξης πίστεως* in den Übersetzungen des Exarchen Johannes. Hrsg.... Wiesbaden, 1967.
Rez.: D. Ivanova-Mirčeva. — Бълг. ез., 1968, 2—3, с. 285—288.
363. Skrobucha, H. Meisterwerke der Ikonenmalerei. Recklinghausen, Verl., Aurel Bonsers, 1961.
Rez.: Ek. Manova. — Изв. Археол. инст. БАН, 30, 1967, с. 237—242.
364. Strinke, K. Studien über den Verfall der bulgarischen Deklination. Das bulgarische Kasussystem zu Beginn des 13. Jh. München, O. Sagner, 1968.
Rez.: A. Minčeva. — Бълг. ез., 1969, 3, с. 312—315.
365. Tărkova-Zaimova, V. Нашествия и етнически промени на Балканите през VI—VII в. (Einfälle und ethnische Veränderungen auf dem Balkan während des VI—VII. Jh.). С., БАН, 1966.
Rez.: I. Andreev. — Бълг. ист. д-во, 26, 1968, с. 416—420.
V. Velkov. — Et. Balk., 7, 1967, с. 253—254.
366. Turczunski, Em. Die deutsch-griechischen Kulturbeziehungen bis zur Berufung König Ottos. München, 1959.
Rez.: V. Paskaleva. — Et. balk., 6, 1967, с. 195—197.
367. Византијски извори за историју народа Југославије. Т. III. Београд, 1966. 413 с.
Рец.: М. Войнов, В. Тъпкова-Займова, Л. Йончев. — Ист. пр., 1968, 3, с. 113—118.
368. Zaharia, E. Sapaturile de la Dridu Contribuție la arheologia și istoria perioadei de stornire a poporului român. — București, 1967.
Rez.: Iv. A. Božilov. — Ист. пр. 1970, 4, с. 115—124.

INDEX DES NOMS

- Andreev, S. — 280, 330
 Andreev, I. — 365
 Andreev, M. — 167, 168, 169, 170
 Andreev, S. — 1
 Andrejčin, A. 243, 246
 Angelov, B. St. — 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 40, 53, 56, 191, 192, 193, 194, 222
 Angelov, D. — 3, 36, 37, 52, 53, 107, 108, 117, 118, 119, 120, 134, 162, 167, 174, 175, 176, 195, 196, 197, 211, 221, 222, 331, 332.
 Angelova, St. — 285
 Antonova, V. — 254, 255, 269
 Artamonov, M. J. — SSSR — 256
 Bacova-Kostova, E. — 2
 Bataklijev, G. — 36, 37
 Begunov, SSSR — 38
 Bellinger, A. USA — 334
 Beševliev, V. 72, 73, 109, 110, 335
 Blasios d'Amorion — 49
 Boev, E. — 198
 Bogdan, D. P. (Roumânia) — 39
 Bogomil, Pop. — 38, 185
 Bojadžiev, St. 257, 258
 Bojadžiev, Ž. — 354
 Bosilkov, Sv. — 314
 Božilov, Iv. A. — 41, 121, 356, 368
 Božkov, At. — 12, 315, 324
 Bujukliev, Hr. 336
 Bujukliev, Iv. — 199
 Burmov, Al. 13, 18, 22, 27
 Čaneva-Dečevska, N. Kr. — 259, 260
 Čangova, J. — 261, 262, 263
 Čankova-Petkova, G. 50, 111, 112, 122, 123, 124, 125, 126
 Černev, C. — 316
 Černorisez Hrabar — 224
 Čimbuleva, J. — 264
 Conev, B. — 42
 Cončeva, M. — 251, 317
 Cvetkova, B. — 64, 127, 162, 349, 359
 Damjanov, St. — 255
 Danov, Hr. — 120, 251, 345
 Davidov, A. — 43, 200, 361
 Dejanova, M. 201
 Denisov, P. V. (SSSR) — 337
 Dimitrov, D. — 44
 Dimitrov, D. Il. — 265
 Dimitrov, D. P. — 251, 276, 349
 Dimitrov, M. — 336
 Dimitrov, Str. — 332, 359
 Dimova, V. — 266
 Dinekov, P. — 45, 202, 203, 205, 206, 221, 222, 245
 Dobrev, Iv. — 46, 267
 Dončeva, N. — 361
 Dončeva-Petkova, L. — 268
 Dragova, N. — 47, 207
 Dremiszova, Cv. — 269
 Dujčev, Iv. — 5, 14, 40, 83, 128, 129, 208, 209, 211, 314, 329, 350
 Dylevskij, N. — 276
 Džambov, Hr. — 270, 271
 Džonov, B. — 113
 Eftimij, Patriarh — 33
 Eftimov, V. — 324
 Filipov, T. — 94
 Filipova, D. — 6
 Floreva-Dimitrova, El. — 344
 Fol, Al. — 8
 Freidenberg, M. M. (SSSR) — 338, 339
 Fružin — 150
 Gajdarov, N. 171
 Gălăbov, Iv. 210
 Georgiev, E. 16, 211, 212, 213, 214, 221, 245
 Georgiev, V. — 8
 Georgiev, Vl. — 82, 102, 242, 244, 251
 Georgieva, Cv. — 74
 Georgieva, D. 340
 Georgieva, S. 266
 Genova, L. — 355
 Gerasimov, T. — 84, 85, 86, 87, 88, 130, 334
 Germanov, S. G. — 114
 Gjuzelev, V. 8, 49, 75, 131, 132, 347
 Gočeva, Z. 272, 330
 Golysčenko, V. S. (SSSR) — 346
 Gorazd — 219
 Grabar, A. 12
 Graševa, L. 224, 351
 Grigorij Camblak — 33, 228, 361
 Hadsidakis, M. (Hellas) — 344
 Hristov, D. — 133
 Hristov, Hr. — 215, 243, 359
 Ilčev, P. — 216
 Ivan Aleksandar — 288

- Ivan Asen II — 79
 Ivan Rilski — 31, 67
 Ivan Vladislav — 82
 Ivanov, D. — 7
 Ivanov, J. — 52, 53
 Ivanov, T. — 273
 Ivanova, K. — 55
 Ivanova-Mavrodinova, V. — 274
 Ivanova-Mirčeva, D. — 54, 217, 218, 362
 Jakov Svetoslav — 93
 Jan Hunniadi — 64
 Jireček, K. — 20
 Jončev, L. — 367
 Jonov, M. — 51
 Jordanov, J. — 177
 Jurukova, J. — 89, 90, 353
 Kaleb, D. — 219
 Karandžulova, V. — 17
 Každan, A. P. (SSSR) — 347
 Kipārckij, V. — 220
 Kiril Filosof — 34, 44, 61, 65, 155, 170, 191, 192, 197, 199, 204, 212, 213, 214, 222, 229, 236, 247, 248, 327, 328
 Kiril, Patriarh Balgarski — 178
 Kirkova, L. — 9
 Kirmagova, A. — 5
 Kliment Ohridski — 14, 16, 29, 30, 39, 56, 69, 136, 193, 210, 215, 221, 223, 232, 238, 326
 Kodov, Hr. — 56, 57
 Koev, Iv. — 337, 352
 Kolarov, Hr. — 18, 58
 Koledarov, P. — 10, 11, 97, 98, 99, 103, 136, 137, 138, 172
 Kolev, K. — 91, 92, 139.
 Koleva, T. — 275
 Kolias, D. (Hellas) — 140
 Kominis, A. (Hellas) — 141
 Kondov, N. K. — 115
 Konstantin Asen — 84
 Konstantin-Kiril, voir Kiril Filosof
 Kópstein, H. (DDR) — 142
 Kosev, D. — 223
 Koseva, Em. — 76, 346
 Kostova, E. — 10, 11
 Kotkov, S. I. — 346
 Kozma, Prezviter — 200
 Kožuharov, G. — 348
 Kožuharov, St. — 59
 Krandžalov, D. — 352
 Krástev, K. — 211
 Krástev, V. — 318
 Kuev, K. M. — 4, 45, 56, 60, 222, 224, 261
 Kuzev, A. — 95, 277, 278
 Lekov, Iv. — 225, 226, 244
 Leon Heirosfaktes — 146
 Lihačev, D. S. (SSSR) — 351
 Lišev, Str. — 3, 50, 143, 144, 338, 339, 350
 Loos, M. (CSSR) — 179, 180
 Madžarov, K. — 279
 Manova, E. — 280, 344, 363, 381
 Manuel II Paleologos — 161
 Margos, A. — 77, 78, 79, 93
 Marinov, V. — 342, 352
 Markov, D. — 131, 227
 Maslev, St. — 37
 Mateeva, N. — 276
 Matschke, Kl. P. (DDR) — 173
 Mavrodinova, L. — 319, 320, 321
 Mečev, K. — 61, 228, 229
 Metcalf, D. M. (England) — 353
 Metodij — 61, 155, 170, 191, 192, 199, 212, 213, 214, 229, 236, 247
 Mihailov, M. — 230
 Mihailov, St. — 20, 282
 Mihov, M. — 162
 Mihova, Hr. — 333
 Mijatev, D. — 145
 Mijatev, K. — 276, 283, 344, 349
 Mikov, V. — 100
 Milanov, J. — 348
 Milčev, At. — 94, 284, 285
 Milev, Al. — 62
 Minčev, D. N. — 360
 Minčeva, A. — 231, 364
 Mirčev, K. — 222, 232, 233
 Mirčev, M. — 80, 221, 286
 Mirčeva, D. voir Ivanova-Mirčeva, D.
 Moskov, M. — 234
 Mostič, Čargubil — 104
 Moumin, G. — 354
 Mozaeva, J. E. — 355
 Murad II — 148
 Najdenov, Vl. — 146
 Najdenova, V. — 336
 Naslednikova, V. — 287
 Natan, Ž. — 13, 134
 Naum, Ohridski — 208
 Nedev, St. T. — 147, 148, 149
 Nichols, B. — (England) — 288
 Niederle, L. (CSSR) — 26
 Nikolaus I — 58
 Nikolov, D. — 273, 336
 Nikolov, J. — 51, 127, 175
 Nikolov, N. — 289
 Nikolova, J. — 21, 290, 291, 292
 Nikolova, Sv. — 63, 224
 Ognenova-Marinova, L. — 293, 294, 310
 Oiconomides, N. (Hellas) — 329
 Omurtag — 160, 254
 Ovčarov, D. — 295
 Panajotova, D. — 349
 Pandurski, V. — 322, 324
 Pärvev, G. — 36
 Paskaleva, K. — 323
 Paskaleva, V. — 366
 Paunova, A. — 5
 Pavlov, Iv. — 341
 Pejčev, B. — 181, 224

- Penkova, P. — 235
 Petkanova-Toteva, D. — 45, 236, 237
 Petrov, P. Hr. — 13, 22, 150, 151, 166, 238, 356, 359
 Petrov, T. — 296, 310
 Pljakov, Zdr. — 152
 Pletneva, S. A. (SSSR) — 357
 Popescu, E. (Roumanie) — 101
 Popov, A. — 297, 298
 Popov, K. — 239
 Portal, R. (France) — 358
 Primov, B. — 36, 153, 182, 183, 184, 185, 350
 Radojčić (FNRJ) — 344
 Radulov, D. — 154
 Rajkov, B. — 65, 66, 67
 Romanska, Cv. — 243
 Rusakiev, S. — 245
 Rusev, J. — 240
 Rusev, P. — 68, 186, 241, 361
 Săbev, T. — 69, 187
 Sadnik, L. — 362
 Salambašev, A. — 242
 Samuil — 157, 158
 Sarafova, E. — 251
 Serafimova, D. — 273
 Simeon — 104, 122, 146, 163
 Skrobucha, H. — 363
 Skylitzes, G. — 31, 315
 Sokoli, R. — 300
 Šopova, A. — 263
 Stančeva, M. — 23, 116, 301
 Staniševa, — L. 1
 Stanislav, J. (CSSR) — 70
 Steinke, K. — 364
 Stojanov, St. — 4
 Stojkov, St. — 244, 246
 Sultov, B. — 302
 Svintila, Vl. — 344
 Tăpkova-Zaimova, V. — 50, 71, 155, 247, 251, 358, 365, 367
 Tatarlâ, Ibr. T. — 64
 Tervel — 154
 Theophilaktos d'Ohrid — 41, 47
 Tivčev, P. — 3, 36, 37, 50, 127, 157, 158, 159, 160, 175, 331, 333, 345, 350
 Todorov, N. — 24, 25, 243, 251
 Todorova, Z. — 211
 Toma Slavjanin — 10
 Topalov, K. — 131, 175
 Topalov, Vl. — 243
 Topenčarov, Vl. — 248
 Totev, P. — 224
 Totev, T. 96, 303, 304, 305
 Trajkov, V. — 343
 Tumangelov, B. — 26
 Turczinski, Em. — 366
 Undžiev, Iv. — 13
 Vakalopoulos, A. — 161
 Vajsilov, L. — 188
 Vaklinov, St. — 27, 299, 325
 Vasilev, V. — 222
 Vasiliev, A. — 326, 327
 Vasilieva, I. — 326, 328
 Văžarova, Ž. — 306, 357
 Velčev, Str. — 307
 Velčeva, B. — 249, 250
 Veleva, M. — 308
 Velkov, V. — 3, 31, 120, 251, 309, 335, 365
 Venedikov, Iv. L. — 310, 311, 312
 Veselinov, G. — 4
 Vlahov, K. — 104
 Vojnov, M. — 163, 164, 165, 350, 367
 Weizman, K. — 344
 Vladislav Gramatik — 68
 Władysław III Jagello — 64, 119, 148
 Władysław Varnenczyk, voir Władysław III Jagello
 Zaharia, E. (Hellas) — 368
 Zaimova, V. voir Tăpkova-Zaimova, V.
 Zaimov, J. — 82, 105, 106
 Zakythinis, D. (Hellas) — 189
 Zaprjanov, A. — 313
 Žečev, N. — 332
 Zlatarski, D. — 306
 Zlatarski, V. N. — 166

LISTE DES SOURCES ET DES ABRÉVIATIONS*

| | |
|----------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Археология | Археология (Arheologija) Год. IX—XII, 1967—1970 |
| Балк. езикозн. | Балканско езикознание (Balkansko ezikoznanie). Т. 1967—1970 |
| Бълг. ез. | Български език (Bălgarski ezik). Год. XVII—XX, № 1—6 |
| Бълг. ез. и лит. | Български език и литература (Bălgarski ezik i literatura) |
| 1 | Год. X—XIII, 1967—1970, № 1—6 |
| Воен. ист. сб. | Военно исторически сборник (Voenno istoričeski sbornik). Год. XXXVI—XXXIX, 1967—1970, № 1—6 |
| Год. Нар. археол. музей, Пловдив | Годишник на народния археологически музей, Пловдив (Godišnik na Narodnija arheoloģičeski muzei, Plovdiv). Т. V—VIII, 1967—1970 |
| Год. СУ ФЗФ 2—4 | Годишник на Софийския университет, Факултет западни филологии (Godišnik na Sofijskija universitet, Fakultet zapadni filologii) Т. 61—64, No. 1—2, 1967—1970 |
| Ез. и лит. | Език и литература (Ezik i literatura). Год. XXII—XXV, 1967—1970, № 1—6 |
| Изв. Археол. инст. БАН | Известия на Археологическия институт при БАН (Izvestija na Arheoloģičeskija institut pri Bălgarskata akademija na naukite). Т. XXX—XXXII, 1967—1970 |
| Изв. Бълг. ист. д-во | Известия на Българското историческо дружество (Izvestija na Bălgarskoto istoričesko družestvo). Т. 25—28, 1967—1970 |
| Изв. Етногр. инст. и музей, БАН | Известия на Етнографския институт и музей при Българската академия на науките (Izvestija na Etnografskija Institut i muzei pri Bălgarskata akademija na naukite). Т. X—XIII, 1967—1970 |
| Изв. инст. Бълг. ез. БАН | Известия на Института за български език при Българската академия на науките (Izvestija na Instituta za Bălgarski ezik pri Bălgarskata akademija na naukite). Т. XIV—XVIII 1967—1970 |
| Изв. Инст. изкуствозн. БАН | Известия на Института по изкуствознание при Българската академия на науките (Izvestija na Instituta po izkustvozananie pri Bălgarskata akademija na naukite). Т. XI—XIV, 1967—1970 |
| Изв. Инст. изобр. изк. БАН | Известия на Института за изобразителни изкуства при Българската Академия на науките (Izvestija na Instituta za izobrazitelni iskustva pri Bălgarskata akademija na naukite). Т. X—XIV, 1967—1970 |
| Изв. Инст. история БАН | Известия на Института за история при Българската академия на науките (Izvestija na Instituta za Istorija pri Bălgarskata akademija na naukite). Т. XVII—XXII; § () —; §) o |
| Изв. Нар. библ. | Известия на Народна библиотека „Кирил и Методий“ (Izvestija na Narodna biblioteka „Kiril i Metodij“) Т. VI—X, 1967—1970 |
| Изв. НБ и УБ | Известия на Народна библиотека и Библиотеката при Софийския университет (Izvestija na Narodna biblioteka i Bibliotekata pri Sofijskija Universitet). Т. VII—X, 1967—1970 |
| Изв. Нар. археол. музей Пловдив | Известия на Народния археологически музей в Пловдив (Izvestija na Narodnija arheoloģičeski muzei v Plovdiv). Т. V—VIII, 1967—1970 |

* Съставител: М. Петрова.

5

Изв. Нар. музей Варна
Изв. Окр. ист. музай, В.
Търново

Изв. Секц. теория и
история градоустр. и
архит. БАН

Изкуство
Ист. пр.

Ист. и осн. ком.

Лит. мисъл

Музеи и пам. култ.

Ново време

Пр. мисъл
Пробл. висш. образ.

Пробл. изк.
Спис. БАН

Читалище
Actes..., III

Byzantinobulgarica,
Et. balk.

Известия на Народния музей във Варна (Izvestija na Narodnija muzei vav Varņa). Т. III—VI, 1967—1970

Известия на Окръжния исторически музей във Велико Търново (Izvestija na Okražnija istoričeski muzei vav Veliko Tarnovo). Т. IV—VI, 1967—1970

Известия на Секцията за теория и история на градоустройството и архитектурата при БАН (Izvestija na Sekcijata za teorija i istorija na gradoustrojtstvoto i arhitekturata pri Bălgarskata akademija na naukite). Т. XX—XXIII, 1967—1970

Изкуство (Izkustvo) 1967—1970, No. 1—6

Исторически преглед (Istoričeski pregled). Год. XXIII—XXVI, 1967—1970

История и основи на комунизма (Istorija i osnovi na komunizma). Год. X—XIII, 1967—1970, № 1—6

Литературна мисъл (Literaturna misăl). Год. XI—XIV, 1967—1970, № 1—6

Музеи и паметници на културата (Muzei i pametnici na kultureta). Год. VII—X, 1967—1970, № 1—4

Ново време (Novo vreme). Год. XXXIX—XLIV, 1967—1970, № 1—12

Правна мисъл (Pravna misăl). Год. XI—XIV 1967—1970

Проблеми на висшето образование (Problemi na višeteto obrazovanie), 1967—1970

Проблеми на изкуството (Problemi na izkustvoto), 1967—1970
Списание на Българската академия на науките (Spisanie na Bălgarskata akademija na naukite). Год. XII—XV, 1967—1970, № 1—4

Читалище (Čitalište), 1967—1970

Actes du 1^{er} Congrès international des études balkaniques et sud-est européennes, III (X^e —XV^e ss. XV^e —XVII^e ss.) Sofia, 1969 Byzantinobulgarica. T. III. Sofia, 1969

Etudes balkaniques. T. 2—3 — t. 4—7, 1967—1970, No. 1—4